A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3433 08172004 1

Presented by

John Bigelow

to the

Century Association

Presented by

the Century Association

to the

New York Public Library

June 1905.

Google

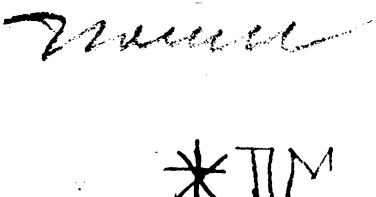
*DM
Mercure

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google

Digitized by Google

MERCURE
DE FRANCE,
DÉDIÉ AU ROI.
AVRIL. 1760.
PREMIER VOLUME.

Diversité, c'est ma devise. La Fontaine.

A PARIS,

Chez
CHAUBERT, rue du Hurepoix.
JORRY, vis à-vis la Comédie Françoise.
PISSOT, quai de Conti.
DUCHESNE, rue Saint Jacques.
CAILLEAU, quai des Augustins.
CELLOT, grande Salle du Palais.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

Digitized by Google

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
335307
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
1905

Digitized by Google

AVERTISSEMENT.

LE Bureau du Mercure eſt chez M. LUTTON, Avocat, Greffier, Commis au Greffe Civil du Parlement, Commis au recouvrement du Mercure, rue Sainte Anne, Butte Saint Roch, à côté du Sellier du Roi.

C'eſt à lui que l'on prie d'adreſſer, francs de port, les paquets & lettres, pour remettre, quant à la partie littéraire, à M. DE LA PLACE, Auteur du Mercure.

Le prix de chaque volume eſt de 36 ſols, mais l'on ne payera d'avance, en s'abonnant, que 24 livres pour ſeize volumes, à raiſon de 30 ſols piéce.

Les perſonnes de province auxquelles on enverra le Mercure par la poſte, payeront pour ſeize volumes 32 livres d'avance en s'abonnant, & elles les recevront francs de port.

Celles qui auront des occaſions pour le faire venir, ou qui prendront les frais du port ſur leur compte, ne payeront comme à Paris, qu'à raiſon de 30 ſols par volume, c'eſt-à-dire 24 livres d'avance, en s'abonnant pour 16 volumes.

Les Libraires des provinces ou des pays étrangers, qui voudront faire venir le Mercure, écriront à l'adreſſe ci-deſſus.

Digitized by Google

On ſupplie les perſonnes des provinces d'envoyer par la poſte, en payant le droit, le prix de leur abonnement, ou de donner leurs ordres, afin que le payement en ſoit fait d'avance au Bureau.

Les paquets qui ne ſeront pas affranchis, reſteront au rebut.

On prie les perſonnes qui envoyent des Livres, Eſtampes & Muſique à annoncer, d'en marquer le prix.

Le *Nouveau Choix de Pièces tirées des Mercures & autres Journaux, par M. De la Place*, ſe trouve auſſi au Bureau du Mercure. Le format, le nombre de volumes & les conditions ſont les mêmes pour une année.

Digitized by Google

MERCURE
DE FRANCE.
AVRIL. 1760.

ARTICLE PREMIER.

PIECES FUGITIVES
EN VERS ET EN PROSE.

LA SOCIETÉ,
Néceſſaire à l'Homme de Lettres.

SE dérober à la ſociété,
Vivre tout ſeul, pâlir ſur ſon ouvrage,
Ne converſer qu'avec l'Antiquité;
C'eſt le moyen d'être un docte ſauvage,
Un lourd Sçavant, dont le ſtyle apprêté,
Privé de goût, de chaleur & d'image,
Peint des ſujets choiſis par l'âpreté,

Digitized by Google

Pulvériſés par le mépris du Sage,
Et par celui de la Poſtérité.
Le cabinet, ſans doute, eſt fort utile;
Je ſens très-bien, qu'il faut être tranquille,
Pour découvrir l'obſcure vérité:
Contre les Sots, on a beſoin d'aſyle.
Des ennuyeux, la cohorte imbécille,
Empêcheroit d'écrire, & de penſer:
Mais quelquefois on doit ſe délaſſer:
La ſolitude, à la fin, rend ſtérile.
Le Philoſophe, en parcourant la ville,
Peut à la fois s'inſtruire, & s'amuſer:
En connoiſſeur il y viendra puiſer
Un coloris ſéduiſant, & facile.
Il peut encor, comme un Chymiſte habile,
Suivre, ſaiſir, extraire, analyſer
D'originaux un enſemble bizarre;
Approfondir les eſprits, & les cœurs
Du faux dévot, du fat, & de l'avare;
Peindre chacun de ſes propres couleurs;
Soigneuſement diſtinguer les nuances;
Décompoſer, marquer les différences
Des ſentimens, des goûts, & des humeurs.
Une retraite, éternelle, & profonde,
Ne convient pas à l'examen des mœurs:
Un Capucin, dont le zèle les fronde,
Adreſſe mal & ſes cris, & ſes traits.
Pour déclamer, il ſe figure un monde,

Digitized by Google

Qu'il n'a pas vu, qu'il ne verra jamais.
En fréquentant la bonne compagnie,
L'homme d'eſprit modèle ſes portraits,
Sans s'arrêter à la ſuperficie :
Il a l'œil bon, il regarde de près.
Il va chercher ces fêtes un peu vives,
Ces ſoupers fins, où règne le plaiſir :
Car c'eſt alors que l'âme doit s'ouvrir !
Bientôt, par cœur, il ſçaura ſes convives.
Témoin ſenſé de leurs travers nouveaux,
Il entendra des réponſes naïves,
De plats diſcours, d'inſipides bons mots ;
Pour des traits fins, lâcher des invectives ;
Des lieux communs embellir ſes propos.
Vuide de ſens, chargé de bénéfices,
Par intérêt, affublé d'un rabat,
Un gros Abbé préconiſe les vices,
Contre leſquels dépoſe ſon état.
Un Auteur froid, dont les drames novices,
Par les ſifflets ſont encor pourſuivis,
Dit, qu'aujourd'hui contre ces injuſtices,
Les grands talens doivent être aguerris.
Modeſtement, une prude ſévère,
Lorgne, en deſſous, un brillant Officier :
A ſes côtés, la ſçavante Glycère,
Fait d'un pédant le barbare métier ;
Et par humeur, elle ſable, à plein vèrre,
Le vin mouſſeux d'un épais financier.

Digitized by Google

C'eſt *Monteſquieu*, c'eſt *Rameau*, c'eſt *Voltaire* ;
Que ſans entendre on veut apprécier.
L'obſervateur, écoute ſans rien dire :
Sur ce qu'il voit, il s'empreſſe d'écrire.
Sans les aigrir, mais ſans les ménager,
Contre les Sots il arme la ſatyre :
Et ſi le vrai ne peut les corriger ;
A leurs dépens, du moins, il les fait rire.

VERS, à M. Fournier, Fermier général.

DÉPOURVU de talens, peut-être de vertus,
J'oſe pourtant vous rendre hommage ;
Et vous prier, en ſublime langage,
De me conduire au Temple de Plutus :
Ou, pour parler ſans métaphore,
Dans un emploi de vouloir m'inſtaller.
Je ne ſçai rien, qu'écrire & calculer :
L'art de rimer, eſt un art que j'ignore.
Je n'ai ni bien, ni rang, ni talens, ni bureau.
Cela s'appelle, en bonne proſe,
Etre un zéro !... Mais un zéro,
Quand il eſt bien placé, peut valoir quelque choſe.

Digitized by Google

A M. DE CHENNEVIERES, Chef d'un Bureau de la Guerre.

MODESTE Favori du Dieu de l'hypocrène,
Toi, qui par de sublimes vers*,
Célébras un héros qu'admire l'Univers,
Que la France chérit, qu'adore la Lorraine;
Le digne Père, enfin, de notre auguste Reine!
Ton cœur & ton esprit, ont sçu plaire à ce Roi.
Honorer le mérite, est sa plus chère loi;
Tout nous le prouve : il t'en donne pour gage,
Un meuble utile, où l'art ingénieux
Offre chaque jour à tes yeux,
D'un Monarque si grand, la respectable image.
CHENNEVIERES, ce beau présent,
Doit te flatter; mais n'a rien qui m'étonne:
Car il honore, également,
La main qui le reçoit, & celle qui le donne.

* Qui furent insérés dans un des Mercures de l'Eté dernier.

Par M. le Ch. D. C. d'Arras.

A une Demoiselle, qui avoit envoyé des Vers à l'Auteur.

RIVALE des neufs sœurs, adorable Zélie!
Toi, que forma l'Amour, toi, qu'admira l'Envie,
Objet de mes plus tendres vœux!
Pour tes vers gracieux,

Digitized by Google

Je te dois ce tribut de ma reconnoiſſance.
Mais, hélas! mes foibles accens,
Diront bien peu ce que je penſe;
Et moins encor, ce que je ſens.

E. M De Chambray. M. D. C. D. E.

PORTRAIT
DE FANCHONETTE.
*A Madlle D.****

O Toi, qui, par la peinture,
Sçais retracer à nos yeux
Les objets, dont la nature
Orne la terre, & les cieux!

Peins-moi, *Fanchonette* abſente;
Peins des roſes & des lis:
Qu'à ces traits, ta main ſçavante,
Joigne les jeux, & les ris.

Exprime, de Paſithée,
La douce naïveté:
Fais, que mon âme enchantée,
Y trouve la vérité.

Que l'amour trempe ſes armes
Dans ſes yeux vifs, & brillans;
Et qu'à l'abri de leurs charmes,
Il lance ſes traits brûlans.

Digitized by Google

Qu'elle ait la bouche vermeille,
Adorable, faite au tour;
Comme quand Pſyché ſommeille,
Entre les bras de l'Amour.

Fais, qu'une modeſte gaze,
D'un ſein qu'on doit admirer,
Laiſſe à mes yeux en extaſe,
Moins à voir qu'à deſirer.

Peins ſes bras, peins ſon corſage....
Mais quels conſeils ſuperflus!
Va, pour accomplir l'ouvrage,
A Paphos peindre Vénus.

*Par M. le Chevalier de ***.*

---

*REPONSE de Madlle D.****

PORTRAIT DE MON BERGER.

Vous, dont l'éloquent ciſeau,
Occupe la renommée:
Vous, dont l'habile pinceau,
Rend une toile animée!

Artiſtes induſtrieux,
Peignez l'objet de ma flâme.
Ah! s'il eſt loin de mes yeux,
Il eſt préſent à mon âme.

Digitized by Google

Son teint, obscurcit les lys ;
Sa chevelure est dorée :
Tel on figure Adonis,
Dans les bras de Cythérée.

Peignez l'œil d'Endymion,
Le ris de l'amant de Flore,
L'air expressif de Titon,
Quand il attendrit l'Aurore.

Jadis, un moins beau Berger,
Méritoit une Déesse.
Peut-on le voir, sans danger ?
Peut-on l'aimer, sans foiblesse ?

Attraits, charmes, enjoûment,
Venez embellir ses traces ;
Et pour peindre mon amant,
Peignez l'Amour, & les Graces.

FANCHONETTE.

A Narbonne, C...

SUITE des Lettres & Mémoires de Mlle de Gondreville, & du Comte de S. Fargeol.

HUITIÈME LETTRE,

De Mlle de Gondreville, à M. le Comte de S. Fargeol.

Vous avez raison de le prévoir, Monsieur: j'ai été pénétrée de la joie la plus vive & la plus sincère, en finissant de lire votre lettre. Ma tante, qui m'a chargée de joindre ses compliments aux miens, a été transportée, comme moi, du plaisir d'apprendre qu'on se disposoit à rendre justice à votre mérite & à votre naissance. Mais je n'ai pas été plus joyeuse que de raison, à la lecture de quelques autres articles de votre lettre. Je vous ai dit, il est vrai, que j'aimois assez les plaisanteries; mais ce n'est pas quand elles sont faites à mes dépens. Tout en faisant mine de m'obéir, il semble que vous n'ayez ébauché le portrait de Madame la Comtesse de S. Fargeol, que pour avoir occasion de vous égayer sur le mien. Quelqu'envie que j'eusse de lui ressembler,

je ne ſuis ni aſſez vaine, ni aſſez ſotte, pour m'y reconnoître. Mais, quoi qu'il en ſoit; croyez-moi, ne tendez plus de tels piéges à ma raiſon: je ne ſerois peut-être pas toujours d'humeur à me rendre ſi exactement juſtice; & ſi je venois, en ſuivant une pente qui n'eſt que trop naturelle, à m'aimer moi-même autant que vous voudriez me perſuader que je mérite d'être aimée; j'en aimerois peut-être moins mes amis. Et je vous aſſure, que vous y perdriez plus qu'un autre. Ce n'eſt pas pour vous faire peur, que je vais vous apprendre que j'ai fait depuis peu d'illuſtres conquêtes. Le Prince de M... dont le régiment eſt ici en garniſon, m'excéde depuis quelques jours, de ſoins & de galanteries. Ce ſera l'affaire d'un mois, ou environ, qu'il doit paſſer ici; à moins, que nos belles & galantes Strasbourgeoiſes ne lui offrent des occaſions plus commodes de diſſiper ſon ennui. Ce n'eſt pas tout: j'ai quelque choſe de plus ſérieux, à vous dire. Je ne ſçais ſi vous avez vû à Saverne, & ſi vous connoiſſez le jeune Marquis de la R. T... Il eſt beau, comme l'amour. Il me connoiſſoit; & me voyoit ſouvent, avant l'arrivée de ſon Colonel. Ses viſites, alors, me paroiſſoient ſans conſéquence. Mais

il s'eſt aviſé de devenir jaloux : il a fait plus, il me l'a dit ; & cela, en me faiſant le plus agréablement du monde, une *belle* déclaration de ſes ſentimens pour moi. Je me ſuis moquée de lui : il l'a pris ſur le ton le plus ſérieux. Il s'accuſe d'avoir fait ſon malheur lui-même ; & ſe déſeſpére, parce qu'en effet c'eſt lui qui a, le premier, introduit le Prince chez ma tante. Vous voyez, Monſieur, qu'il ne tiendroit peut-être qu'à moi de faire une grande paſſion, & d'enchaîner à mon char le plus aimable Cavalier qui ſoit ici, ſans contredit. Ne trouvez-vous pas que je ſuis dans une ſituation aſſez embarraſſante, pour une fille de mon âge ? Eh bien, je vous avoue, que cela ne m'embarraſſe point du tout. Ce qui me fâche, c'eſt d'avoir été obligée de prendre mon parti ſans vous conſulter. J'ai cru, de concert avec ma tante, à qui j'ai tout conté, qu'il étoit également dangereux de leur interdire, à l'un ou à l'autre, la liberté de nous voir : quant au Prince, cela n'étoit guères poſſible ; & le congé du Marquis ſeul, n'étoit pas ſans danger. Mais ma tante les a priés de vouloir bien ne venir jamais, l'un ſans l'autre ; & c'eſt je crois, le meilleur moyen de ſe défaire bientôt de tous les deux ; & de ſe mettre

Digitized by Google

à l'abri des propos. Qu'en pensez-vous ? Ils ne seront désormais reçus, qu'à ces conditions ; & je ne suis pas embarrassée de me défaire du Marquis, au départ de son Colonel. J'aurai, d'ici à ce temps-là, plus de temps qu'il ne m'en faut pour lui faire connoître que nous ne nous convenons point ; que je ne puis prendre pour lui les mêmes sentimens qu'il affecte sans doute d'avoir pour moi ; & qu'il est fait, pour inspirer à mille autres. Vous, qui connoissez mon état, vous m'accuserez apparemment d'être bien délicate ? Cela peut être vrai, dans un sens, qui n'est pourtant pas celui qui doit vous venir le premier à l'esprit. Mais le Marquis, est trop jeune, & trop beau, pour me faire espérer qu'il fût aussi délicat lui-même que je souhaiterois que le fût un homme que j'aurois la foiblesse d'aimer. Voilà mes raisons, Monsieur : je les soumets au jugement de votre amitié pour moi. Songez, en prononçant, que le Marquis n'a que dix-neuf ans ; & que j'y touche de près. Je ne cesserai point de vous dire, que nous attendons, ma tante & moi, très-impatiemment, que vous nous appreniez le départ de Madame la Comtesse de S. Fargeol, pour aller occuper cette belle maison où vous

vous prépasez à la recevoir. Ma tante me charge de vous prévenir, que celle que nous avons à lui offrir, pour se reposer *ici*, ne gâtera point son imagination sur celle que vous lui destinez dans votre grande Ville. Bon soir, Monsieur... il y a plus d'une heure que je dormirois, si je n'étois pas, *Votre amie.*

NEUVIÈME LETTRE,

De M. le Comte de S. Fargeol, à Mlle de Gondreville.

J'Ai reçu, Mademoiselle, avec une reconnoissance infinie, les complimens dont vous & Madame la Comtesse votre tante, avez daigné m'honorer. Je vous en rends mille graces, à l'une & à l'autre. Personne ne pouvoit prendre à ma situation une part aussi flatteuse pour moi, que celle que vous y prenez; puisque c'est à vous, que je dois le succès d'une affaire aussi intéressante pour moi; & dont je n'osois espérer une issue si facile & si prompte. Je vais donc être, par vous, le plus content, & le plus heureux homme du monde! Car enfin, j'écris, par ce même courrier, à Madame de S. Fargeol,

Digitized by Google

qu'elle peut partir pour se rendre ici. Comme je l'ai déja prévenue, que mon oncle l'attend avec prèsque la même impatience que moi ; je suis persuadé que ma lettre trouvera tout disposé pour son prompt départ. Et si j'ose me flatter que son impatience réponde à la mienne ; j'espére, qu'avant quinze jours, à compter de celui auquel vous recevrez ma lettre, elle aura l'honneur de vous voir à Strasbourg. J'aurois bien souhaité, qu'elle pût profiter des offres de Madame votre tante. Mais M. le Cardinal, qui n'oublie rien des plus petites circonstances, lorsqu'il s'agit d'obliger, a déja donné ses ordres pour la recevoir à l'Evêché. C'est-là, qu'elle sera par conséquent obligée de descendre, avec permission d'y séjourner autant qu'elle le jugera nécessaire pour s'y reposer. Vous ne m'accuserez point, de lui avoir fait précipiter son départ : car il faut tout vous dire : mon projet est d'aller la recevoir moi-même, à Strasbourg. Je vous sacrifie le plaisir que je m'étois fait, de vous surprendre ; parce que je ne puis contenir celui que me donne l'espoir de vous revoir. Il n'y aura, je vous jure, que l'empressement de mon oncle, & la crainte d'abuser des bontés de son Eminence, qui nous forceront à

Digitized by Google

nous éloigner de vous un peu plutôt que je ne le desirerois. Mais, après vous avoir mise dans mon secret, je ne veux pas attendre l'honneur de vous voir, pour répondre à la confiance dont vous m'honorez : personne n'est plus en état que moi de vous informer de la naissance & de la fortune de votre jeune Marquis. La terre, dont il porte le nom, est voisine des miennes, & en relève en partie. Sa famille, est de bonne & ancienne noblesse de la province : cependant, s'il est vrai que vous me consultiez bien sérieusement; (ce qui flatte extrêmement mon amour-propre !) je vous dirai, que je ne puis que louer le parti que vous avez pris. M. de la R. T. est cadet de sa maison : ce qui signifie, en bon françois, qu'il ne sera pas fort riche. Et si, comme bien d'autres, il fait un jour fortune avec la pointe de son épée; il y a encore loin, à son âge, d'ici aux événemens qui pourroient le rendre digne de vous. Vous voyez, Mademoiselle, qu'en vous parlant ainsi, je n'ai égard qu'à la sincérité qui convient au titre dont vous m'honorez. Si je n'avois eu en considération que le mérite personnel du jeune homme en question, & que ses bonnes qualités, (car je sçais à n'en point douter qu'il en a d'excellentes) je

vous parlerois tout autrement. Et, dans le cas où il auroit eu le bonheur de vous plaire, j'applaudirois à votre choix : parce que je le trouverois tout aussi raisonnable que le sien. Au reste, comme il n'y a pas loin d'ici au temps où je compte avoir l'honneur de vous voir ; j'aurai celui de vous entretenir, plus en détail, de tout ce qui peut vous intéresser à cet égard. J'attends ce moment, avec trop d'impatience, pour ne le pas avancer, s'il m'est possible. Je ne compte pas que vous me fassiez l'honneur de m'écrire, avant mon départ : je ne pourrois peut-être pas avoir celui de vous répondre ; parce qu'étant obligé d'aller avec mon oncle faire quelques préparatifs dans sa terre en Champagne, où nous devons faire séjour à notre retour ; & devant m'arrêter encore à la Cour de Lorraine ; je partirai d'ici plutôt que je n'aurois dû faire, pour me rendre en droiture à Strasbourg. C'est même ce qui m'empêche de vous annoncer aujourd'hui le jour où je pourrai me flatter de vous faire ma cour, ainsi qu'à Madame la Comtesse votre tante, à qui je vous prie de présenter mes respects très-humbles. Je suis, plus que jamais, Mademoiselle, ce que vous m'avez permis d'être, *Votre ami.*

Digitized by Google

DIXIÉME LETTRE,

De Mlle de Gondreville, à M. le Comte de S. Fargeol.

QUOIQUE je doive craindre, Monsieur, que cette lettre ne puisse vous parvenir, avant votre départ; je ne puis me refuser de vous l'écrire, quand ce ne devroit être que pour m'entretenir moi-même plus mûrement du plaisir que vous me faites, & de l'espérance de vous revoir plutôt que je n'aurois osé m'en flatter. Je ne puis vous dire assez, combien je vous sçais de gré de cette tendresse ingénieuse & délicate pour Madame la Comtesse de S. Fargeol, qui vous a déterminé à venir la recevoir ici vous-même. Ma tante, & moi, nous partageons d'avance bien sincérement, avec elle, la joie qu'elle en doit ressentir. Venez donc, Monsieur; & ne craignez point de la devancer de quelques jours. Vous trouverez, ici, des cœurs bien sensibles au plaisir de vous y voir. Il est bon même, que votre diligence donne à votre générosité le temps de s'acquitter des devoirs de l'amitié, avant que ceux de l'amour vous absorbent entierement;

comme ils ne peuvent manquer de faire. Ce n'eſt point un vol de vos ſentimens, que nous prétendons faire à Madame de S. Fargeol : je penſe, au contraire, que ceux de l'amitié ne peuvent que tenir votre cœur en haleine ; & l'empêcher peut-être de ſuccomber ſous la violence de ſes premiers tranſports. Je ne ſçais s'il n'y en a point un peu trop, dans ce que je vous dis ici : mais, pardonnez-le à l'enthouſiaſme que me cauſe l'agréable nouvelle que vous m'apprenez ! Je vais me ſervir d'un ſecret infaillible pour le calmer; c'eſt-à-dire, que je vais vous parler de M. de la R. T. & de ſes prétentions. Le parti que nous avons pris, a eu tout le ſuccès que nous avions oſé nous en promettre. Le Prince de M... ſaiſit, hier, chez M. d'Angervilliers, l'occaſion de s'expliquer avec ma tante, ſur le motif de ſes viſites. Elles n'avoient eu pour but, que de favoriſer la recherche du jeune Marquis, qu'il paroît affectionner beaucoup. Mais, dès que ma tante lui eut fait ſentir que ſes vues ne pouvoient convenir à nos communs intérêts ; il s'en départit ſur le champ ; & promit à ma tante, que nous ne ſerions plus fatiguées des viſites du Marquis. Il lui demanda, cependant, pour lui-même, la permiſſion de venir la

voir quelquefois, pendant son séjour dans cette Ville; en l'assurant qu'il prenoit autant d'intérêt à ma personne, qu'il en avoit pris à celle de son Officier. Voilà, Monsieur, où en est une avanture, qui, en pensant différemment que je ne pense, auroit pû fournir la matière d'un joli Roman. La fin, en est un peu brusque; mais, c'est avec une franche vérité, que je vous assure du contentement que j'en ai. J'ai pensé, plus d'une fois, que née comme je le suis, je pourrois bien devenir un jour l'Héroïne de douze volumes. Mais, je vous jure, que rien au monde ne me déplairoit tant. Je n'ai rien de plus à vous dire, aujourd'hui; & je ne m'attends plus à recevoir de vos nouvelles, que par vous-même.

Votre amie.

J'interromps la suite de nos lettres, par une réflexion que la mienne me fait faire. Lorsque je l'écrivis, je ne prévoyois pas qu'il me passeroit par la tête d'être un jour moi-même mon historienne. Mais, depuis l'âge que j'avois alors, jusqu'à celui que j'ai aujourd'hui, ma vie a été remplie de tant de contrariétés, qu'il ne doit pas paroître étonnant qu'il s'en soit glissé dans quelques-unes de mes façons de penser. Quoique je n'espéraſſe point de recevoir de réponse à cette Lettre; je

Digitized by Google

reçus, cependant, quelques jours après, le billet que voici.

ONZIÉME LETTRE,

De M. le Comte de S. Fargeol, à Mlle de Gondreville.

Votre lettre m'est arrivée à temps, Mademoiselle; & précisément, hier, veille de mon départ. Elle est charmante, cette lettre! & j'aurois mille choses à vous y répondre. Mais je remets à vous les dire moi-même. Qu'il vous suffise, pour aujourd'hui, de sçavoir, que si l'amitié ne gâta jamais rien en amour; chez moi, l'amour ne nuira jamais à l'amitié. J'ai eu, depuis quelques jours, des nouvelles de Madame de S. Fargeol. Elle m'apprend, qu'elle arrivera, au plus tard le 25, à Strasbourg. Vous la trouverez bien informée que c'est à vous que nous devons l'un & l'autre le consentement de mon oncle. Elle n'ignore rien de la façon dont vous avez contribué à notre bonheur, que ce qu'il est à propos qu'elle en ignore. Et vous pouvez, sur cet article, n'être pas tout-à-fait aussi franche avec elle, que vous avez voulu l'être avec moi: d'autant,

Digitized by Google

d'autant, que vos secrets n'étant connus que de mon oncle, & de moi; vous devez être bien certaine qu'ils sont en sureté. C'est de quoi j'ai cru devoir vous prévenir, avant son arrivée. Je ne vous parle point de la reconnoissance de Madame de S. Fargeol. Je veux lui laisser l'honneur de s'en exprimer elle-même. Mon oncle, qui est ici, & qui n'attend pour partir, avec moi, que la clôture de ma lettre, vient de lire lui-même la vôtre. Il me charge de vous présenter ses respects: & voici, exactement, ce qu'il vient de me dire. » Mon cher neveu! (s'est-il écrié, en finissant de vous lire) » j'ai bien peur que ton propre choix, ne » vaille pas celui qu'on avoit fait pour » toi!...Adieu, Mademoiselle, je pars, avec l'ardeur d'un homme qui va rejoindre tout ce qu'il aime; & comme amant, & comme ami.

Les événemens, qui suivirent la réception de cette lettre, me sont trop intéressans, pour les passer sous silence. Il est même à propos que le lecteur en soit instruit, avant de lui communiquer la suite de ma correspondance avec le Marquis.

On étoit déja informé, à Strasb urg, de l'arrivée de la Comtesse de S. Fargeol,

par les ordres que M. le Cardinal avoit donnés pour l'y recevoir. Mais on ignoroit encore le temps de son arrivée; & l'on ne sçavoit pas, que son mari dût venir au-devant d'elle. Ma tante fit part, à tout le monde, des nouvelles que nous en avions apprises; & les personnes de marque, comme M. le Comte du Bourg, l'Intendant, & le Préteur Royal, se disposerent, à l'envi les uns des autres, à les fêter pendant le séjour qu'ils feroient dans notre Ville. Le Comte, que nous attendions le premier, arriva en effet deux jours avant sa femme: mais ce qui nous étonna beaucoup; ce fut, que M. le Vicomte de T... son oncle, avoit voulu venir lui-même jusqu'à Strasbourg, au-devant de sa niéce. Ils nous visitèrent l'un & l'autre, en descendant de leur voiture. Ma surprise fut telle, lorsque M. de S. Fargeol nous présenta le Vicomte, que la réception que je m'étois proposée de lui faire, en fut un peu déconcertée. Après les complimens ordinaires, que le Vicomte avoit d'abord adressés à ma tante; il s'approcha de moi; & avec cette galanterie, qu'on dit être de la vieille Cour, il me dit: Mademoiselle, c'est à vous que mon neveu doit le bonheur dont il va jouir. C'est encore au desir que j'ai eu

Digitized by Google

de vous connoître plus particulierement, que ma niéce doit la démarche que je fais aujourd'hui. Ce que j'ai vû de vous, ce que je vois, me fait plaindre le sort du Comte. Il doit être triste, pour lui, d'avoir peut-être trop légérement placé l'idée de son bonheur dans la possession de toute autre femme que vous.

Ce compliment, étoit tout aussi embarassant pour M. de S. Fargeol, qu'il me le parut à moi-même. Aussi n'y répondîmes-nous, que par ce qu'on appelle des lieux communs. Le Comte, en s'éforçant de faire bonne contenance; & moi, avec la modestie qui convenoit à mon âge, & a mon séxe. Pendant les deux jours qui précédérent l'arrivée de Madame de S. Fargeol; la présence du Vicomte, qui ne quittoit point son neveu, gêna beaucoup nos entretiens particuliers. Mais nous ne laissâmes pas de profiter de quelques instans, pour nous confirmer mutuellement dans les sentimens d'une amitié qui me devenoit de jour en jour plus précieuse; & que nous nous promîmes bien de cultiver, à l'avenir, par une confiance réciproque, & sans bornes. Enfin, Madame la Comtesse de S. Fargeol arriva. Et j'eus bientôt lieu de penser, que rien n'étoit si juste, & si raisonnable, que l'an-

Digitized by Google

comme ils ne peuvent manquer de faire. Ce n'eſt point un vol de vos ſentimens, que nous prétendons faire à Madame de S. Fargeol : je penſe, au contraire, que ceux de l'amitié ne peuvent que tenir votre cœur en haleine ; & l'empêcher peut-être de ſuccomber ſous la violence de ſes premiers tranſports. Je ne ſçais s'il n'y en a point un peu trop, dans ce que je vous dis ici : mais, pardonnez-le à l'enthouſiaſme que me cauſe l'agréable nouvelle que vous m'apprenez ! Je vais me ſervir d'un ſecret infaillible pour le calmer; c'eſt-à-dire, que je vais vous parler de M. de la R. T. & de ſes prétentions. Le parti que nous avons pris, a eu tout le ſuccès que nous avions oſé nous en promettre. Le Prince de M... ſaiſit, hier, chez M. d'Angervilliers, l'occaſion de s'expliquer avec ma tante, ſur le motif de ſes viſites. Elles n'avoient eu pour but, que de favoriſer la recherche du jeune Marquis, qu'il paroît affectionner beaucoup. Mais, dès que ma tante lui eut fait ſentir que ſes vues ne pouvoient convenir à nos communs intérêts ; il s'en départit ſur le champ ; & promit à ma tante, que nous ne ſerions plus fatiguées des viſites du Marquis. Il lui demanda, cependant, pour lui-même, la permiſſion de venir la

voir quelquefois, pendant ſon ſéjour dans cette Ville; en l'aſſurant qu'il prenoit autant d'intérêt à ma perſonne, qu'il en avoit pris à celle de ſon Officier. Voilà, Monſieur, où en eſt une avanture; qui, en penſant différemment que je ne penſe, auroit pû fournir la matière d'un joli Roman. La fin, en eſt un peu bruſque; mais, c'eſt avec une franche vérité, que je vous aſſure du contentement que j'en ai. J'ai penſé, plus d'une fois, que née comme je le ſuis, je pourrois bien devenir un jour l'Héroïne de douze volumes. Mais, je vous jure, que rien au monde ne me déplairoit tant. Je n'ai rien de plus à vous dire, aujourd'hui; & je ne m'attends plus à recevoir de vos nouvelles, que par vous-même.

Votre amie.

J'interromps la ſuite de nos lettres, par une réflexion que la mienne me fait faire. Lorſque je l'écrivis, je ne prévoyois pas qu'il me paſſeroit par la tête d'être un jour moi-même mon hiſtorienne. Mais, depuis l'âge que j'avois alors, juſqu'à celui que j'ai aujourd'hui, ma vie a été remplie de tant de contrariétés, qu'il ne doit pas paroître étonnant qu'il s'en ſoit gliſſé dans quelques-unes de mes façons de penſer. Quoique je n'eſpéraſſe point de recevoir de réponſe à cette Lettre; je

Digitized by Google

reçus, cependant, quelques jours après, le billet que voici.

ONZIÉME LETTRE,

De M. le Comte de S. Fargeol, à Mlle de Gondreville.

VOTRE lettre m'eſt arrivée à temps, Mademoiſelle; & préciſément, hier, veille de mon départ. Elle eſt charmante, cette lettre! & j'aurois mille choſes à vous y répondre. Mais je remets à vous les dire moi-même. Qu'il vous ſuffiſe, pour aujourd'hui, de ſçavoir, que ſi l'amitié ne gâta jamais rien en amour; chez moi, l'amour ne nuira jamais à l'amitié. J'ai eu, depuis quelques jours, des nouvelles de Madame de S. Fargeol. Elle m'apprend, qu'elle arrivera, au plus tard le 25, à Strasbourg. Vous la trouverez bien informée que c'eſt à vous que nous devons l'un & l'autre le conſentement de mon oncle. Elle n'ignore rien de la façon dont vous avez contribué à notre bonheur, que ce qu'il eſt à propos qu'elle en ignore. Et vous pouvez, ſur cet article, n'être pas tout-à-fait auſſi franche avec elle, que vous avez voulu l'être avec moi: d'autant,

d'autant, que vos ſecrets n'étant connus que de mon oncle, & de moi; vous devez être bien certaine qu'ils ſont en ſureté. C'eſt de quoi j'ai cru devoir vous prévenir, avant ſon arrivée. Je ne vous parle point de la reconnoiſſance de Madame de S. Fargeol. Je veux lui laiſſer l'honneur de s'en exprimer elle-même. Mon oncle, qui eſt ici, & qui n'attend pour partir, avec moi, que la clôture de ma lettre, vient de lire lui-même la vôtre. Il me charge de vous préſenter ſes reſpects: & voici, exactement, ce qu'il vient de me dire. » Mon cher neveu! (s'eſt-il écrié, en finiſſant de vous lire) » j'ai bien peur que ton propre choix, ne » vaille pas celui qu'on avoit fait pour » toi!...Adieu, Mademoiſelle, je pars, avec l'ardeur d'un homme qui va rejoindre tout ce qu'il aime; & comme amant, & comme ami.

Les événemens, qui ſuivirent la réception de cette lettre, me ſont trop intéreſſans, pour les paſſer ſous ſilence. Il eſt même à propos que le lecteur en ſoit inſtruit, avant de lui communiquer la ſuite de ma correſpondance avec le Marquis.

On étoit déja informé, à Strasbourg, de l'arrivée de la Comteſſe de S. Fargeol,

Digitized by Google

par les ordres que M. le Cardinal avoit donnés pour l'y recevoir. Mais on ignoroit encore le temps de son arrivée; & l'on ne sçavoit pas, que son mari dût venir au-devant d'elle. Ma tante fit part, à tout le monde, des nouvelles que nous en avions apprises; & les personnes de marque, comme M. le Comte du Bourg, l'Intendant, & le Préteur Royal, se disposerent, à l'envi les uns des autres, à les fêter pendant le séjour qu'ils feroient dans notre Ville. Le Comte, que nous attendions le premier, arriva en effet deux jours avant sa femme: mais ce qui nous étonna beaucoup; ce fut, que M. le Vicomte de T... son oncle, avoit voulu venir lui-même jusqu'à Strasbourg, au-devant de sa niéce. Ils nous visitèrent l'un & l'autre, en descendant de leur voiture. Ma surprise fut telle, lorsque M. de S. Fargeol nous présenta le Vicomte, que la réception que je m'étois proposée de lui faire, en fut un peu déconcertée. Après les complimens ordinaires, que le Vicomte avoit d'abord adressés à ma tante; il s'approcha de moi; & avec cette galanterie, qu'on dit être de la vieille Cour, il me dit: Mademoiselle, c'est à vous que mon neveu doit le bonheur dont il va jouir. C'est encore au desir que j'ai eu

de vous connoître plus particulierement, que ma niéce doit la démarche que je fais aujourd'hui. Ce que j'ai vû de vous; ce que je vois, me fait plaindre le sort du Comte. Il doit être triste, pour lui, d'avoir peut-être trop légérement placé l'idée de son bonheur dans la possession de toute autre femme que vous.

Ce compliment, étoit tout aussi embarassant pour M. de S. Fargeol, qu'il me le parut à moi-même. Aussi n'y répondîmes-nous, que par ce qu'on appelle des lieux communs. Le Comte, en s'éfforçant de faire bonne contenance; & moi, avec la modestie qui convenoit à mon âge, & a mon séxe. Pendant les deux jours qui précédérent l'arrivée de Madame de S. Fargeol; la présence du Vicomte, qui ne quittoit point son neveu, gêna beaucoup nos entretiens particuliers. Mais nous ne laissâmes pas de profiter de quelques instans, pour nous confirmer mutuellement dans les sentimens d'une amitié qui me devenoit de jour en jour plus précieuse; & que nous nous promîmes bien de cultiver, à l'avenir, par une confiance réciproque, & sans bornes. Enfin, Madame la Comtesse de S. Fargeol arriva. Et j'eus bientôt lieu de penser, que rien n'étoit si juste, & si raisonnable, que l'at-

Digitized by Google

tachement que le Comte avoit pris pour elle. Il me l'avoit assez bien peinte ; mais il ne l'avoit pas flattée; & je la trouvai fort au-dessus de l'idée qu'il m'en avoit fait prendre. Son oncle, parut être de mon avis, & de celui de tout le monde. Ce ne furent que fêtes pendant les quatre jours qu'elle séjourna à Strasbourg : festins, bals, comédie, visites, dont je n'entreprendrai ni la description, ni le détail. Je dirai seulement, en deux mots, que tout ce qui se fit à cette occasion, fut fait avec autant de goût que de magnificence. Ce qu'il y eut de plus particulier pour moi, pendant ces quatre jours, c'est que M. le Vicomte de T... en passa la plus grande partie chez ma tante ; pendant que son neveu & sa niéce couroient le monde, pour faire ou rendre des visites; & qu'il ne cessoit de me louer d'une façon,qui me devenoit même incommode. Je ne parle point de toutes les marques d'amitié & de reconnoissance que je reçus de Madame de S. Fargeol : car, si j'étois assez flattée des preuves de sa tendresse, j'étois pénétrée d'une secrette honte, lorsqu'elle me rappelloit tout ce qu'elle ne croyoit devoir qu'à mes soins : parce qu'elle ne le devoit, en effet, qu'au malheur de ma naissance. Enfin, le

Digitized by Google

moment de notre séparation arriva; & j'en fus moins touchée que je n'aurois pensé devoir l'être. Mais, puisqu'il n'est pas en moi de trahir la vérité; j'avouerai que la présence de Madame de S. Fargeol, & l'ardente passion que son mari ne cessa de témoigner pour elle, éclairérent mon cœur sur un sentiment que j'ignorois. En sorte, que le départ de M. de S. Fargeol sembla me délivrer d'un poids, que sa présence me rendoit à charge. Jusqu'à ce moment, ma franchise, & ma générosité, m'avoient soutenue; parce que je croyois ne travailler que pour lui. Dès que j'eus vû Madame de S. Fargeol, je crus, & je me reprochai, de n'avoir travaillé que pour elle. J'avois ignoré, jusqu'alors, le nom de rivale: elle m'apprenoit la premiere à le connoître; elle étoit aimée; elle méritoit de l'être: Que de sujets de douleur, & d'humiliation! Je les ressentis vivement; & je les aurois sentis longtemps, si la raison, le peu d'espoir, & plus encore peut-être le courage dont je m'armai, dans une occasion aussi délicate, ne fussent venus à mon secours. Mais le retour de ma tranquillité, ne devoit pas être l'ouvrage d'un jour; & j'en étois encore loin, lorsque je me persuadai que c'étoit un pur mouvement de politesse,

Digitized by Google

qui me portoit à écrire la lettre suivante à M. de S. Fargeol, en l'absence de ma tante !

DOUZIÉME LETTRE,

De Mademoiselle de Gondreville, à M. le Comte de S. Fargeol.

J'AI passé dans la tristesse, Monsieur, les six jours qui se sont écoulés depuis votre départ : cependant je vous sçais heureux & content ! Dites-moi, si vous le pouvez, à quoi je dois m'en prendre ? j'ai desiré votre bonheur ; j'en ai été témoin ; je n'ai point d'ailleurs à me plaindre de ma santé, ni de tout ce qui m'environne. Seroit-il donc possible, que l'éloignement d'un ami, à la présence duquel je n'aurois pas d'abord dû m'attendre ; se peut-il, dis-je, qu'un éloignement que j'avois dû prévoir, me fît un effet aussi sensible que me l'a fait le vôtre ? Est-il raisonnable enfin, que l'amitié nous cause des tourmens que je n'ai regardés jusqu'ici, que comme les suites nécessaires de l'amour ? C'est à vous, Monsieur, & à ce qu'il peut vous en avoir coûté pour nous quitter, que je m'adresse pour m'en instruire. Mais non ;

Digitized by Google

ne me dites rien, je vous prie : vous n'êtes point en état de juger cette question. Ce que j'éprouve, suffit pour mon instruction, ou du moins, mon ignorance m'est moins à charge, que ne le feroient les lumières que votre situation présente vous permettroit de me donner. Je ne dois, aujourd'hui, vous entretenir que de Madame la Comtesse de S. Fargeol : elle a fait ici l'admiration de tout le monde ; & soyez assuré que personne n'a mieux senti que moi tout ce qu'elle vaut. Qu'elle est heureuse, Monsieur ! car vous le sentez mieux que nous. Je pense que je rêve, en vous parlant de la sorte ; & je devois plutôt me récrier sur votre bonheur, que sur le sien. Mais je suis sûre, que vous me pardonnerez ce petit écart de mon imagination ; le tendre intérêt que vous prenez au contentement de Madame la Comtesse de S. Fargeol, doit justifier à vos yeux la façon dont j'en suis affectée. Je ne vous parle point de ce que j'aurois à vous pardonner à mon tour, si je n'étois bien prévenue, comme je crois vous l'avoir déja dit, dans une de mes précédentes, que l'amitié ne doit pas se flatter d'entrer en concurrence d'égards avec l'amour. Mais, je sens que je me laisse encore emporter, jusqu'à ne plus sçavoir ce que je dis. Au

moins, Monsieur, que ceci ne prenne pas, vis-à-vis de vous, l'air d'une plainte : je me souviens de vous avoir quelquefois entretenu d'une certaine délicatesse de sentimens, qui m'est propre ; mais je ne voudrois pas que vous pussiez penser que je la pousse jusques à un excès, que je trouverois moi-même condamnable. En vérité, c'est tout de bon que je ne sais plus où j'en suis : je n'avois mis la main à la plume, que pour vous informer des regrets que nous a causés votre prompt départ : je voulois vous féliciter sur le bonheur dont vous jouissez : je desirois, surtout, de vous convaincre de la part que j'y prends ; & je ne comprends pas comment je me suis égarée de la route que je m'étois proposée, pour vous écrire une lettre qui a presque l'air d'une tracasserie. Le meilleur parti que je puisse prendre, après m'être si mal embarquée, c'est de me taire ; & de finir, en vous assurant que je ne suis ni ne veux être tracassière ; & que je serai toujours constamment,

Votre amie.

P. S. Permettez-moi, de présenter les assurances de mon respectueux attachement, à Madame de S. Fargeol ; & mille très-humbles complimens, à M. le Vicomte

Digitized by Google

votre oncle. Je n'oublierai jamais, combien j'ai à me louer des bontés qu'il m'a marquées pendant ſon ſéjour en cette Ville : elles m'ont pénétrée de reconnoiſſance & d'attachement pour ſa perſonne.

Ma tante, comme je viens de le dire, étoit abſente, lorſque j'écrivis cette lettre : elle venoit de partir avec Madame Dandelot, pour aller paſſer enſemble deux jours à une petite maiſon que le Comte, depuis Maréchal du Bourg, avoit ſur le bord de la riviere d'Ille. J'avouai à ma tante, à ſon retour, que j'avois profité de ſon abſence pour écrire au Comte ; mais je ne ſçus comment lui faire voir le brouillon de ce que j'avois écrit. En effet, ma lettre ne fut pas plutôt partie, que je me reprochai de l'avoir écrite ; mais, c'en étoit fait ; & je ne ceſſai de m'en repentir, que lorſqu'après douze jours d'inquiétude, je reçus la réponſe du Comte de S. Fargeol. Je lui avois adreſſé ma lettre, par Châlons, au château du Vicomte, ſon oncle ; &, comme on va le voir, elle y étoit arrivée avant lui.

Digitized by Google

TREIZIÉME LETTRE.

De Monſieur le Comte de S. Fargeol, à Mademoiſelle de Gondreville.

VOTRE lettre, que je trouve ici, Mademoiſelle, me fait trop vivement ſentir tous les torts que j'ai avec vous, & avec Madame la Comteſſe votre tante, pour me les pardonner jamais; il eſt vrai que le long ſéjour que nous avons été forcés de faire à Luneville, auroit dû me ſuffire pour remplir tous mes devoirs, & m'épargner ainſi la honte, d'être prévenu par votre généreuſe amitié. Mais ſi ceci peut nous ſervir à tous d'une excuſe légitime; je vous dirai, que nous avons été tellement perſécutés d'attentions & de politeſſes, par tout ce qui compoſe la Cour de Lorraine, qu'il eſt exactement vrai que nous n'y avons pas eu un moment de liberté. Cependant, Mademoiſelle, n'imaginez pas que vous y ayez été oubliée: quand mille raiſons ne vous auroient pas gravée dans notre mémoire, & dans nos cœurs, nous n'avons trouvé perſonne ici qui n'ait contribué à nous rappeller votre ſouvenir. Et j'ai vû, avec un plaiſir

Digitized by Google

extrême, qu'on rend dans cette Cour autant de justice à votre mérite, que je lui en ai rendu & vû rendre à Saverne & à Strasbourg. Mais pourquoi chercher si soigneusement à me justifier pour une faute involontaire, que je serois assurément fâché de n'avoir pas commise, si j'avois pu prévoir tout ce qu'elle me vaut d'agréable ? Avouez-le, Mademoiselle ; les attentions les plus marquées, de ma part, ne m'auroient pas procuré une lettre plus charmante ! & j'aurois été privé des reproches les plus obligeans & les plus ingénieux que j'aurai jamais à recevoir de vous : car il est bien certain, que je ne m'y exposerai plus. Ma conduite, à l'avenir, sera telle, qu'elle vous convaincra que les droits de l'amour ne sont pas plus sacrés pour moi, que ceux de l'amitié ? Si vous ne vous en reposiez pas sur moi, vous pourriez vous en reposer sur vous-même. Ne craignez donc point que je regarde, comme une tracasserie de votre part, tout ce que vous me dites si agréablement sur ma prétendue négligence. Vous ne vous attendez peut-être pas, que j'en aye une à vous faire ?... Ce n'est ni de ma part, ni de celle de mon oncle : les marques de votre souvenir, lui ont causé un transport de joie

qu'il ſe réſerve à vous exprimer lui-même : mais c'eſt de la part de Madame de S. Fargeol. Sans la fatigue du voyage, & des fêtes, dont il lui faut quelque temps pour ſe remettre, je ne me chargerois pas d'être aujourd'hui ſon interprête : mais elle ſe plaint de vous ; & je trouve, en effet, qu'elle a quelque lieu de s'en plaindre. Le ton de votre lettre, en tout ce qui la regarde, n'eſt point, dit elle, celui auquel elle devoit s'attendre. Le nom de *Madame*, l'offenſe, dans votre bouche ; & elle penſe, que le ſentiment de reſpect, ne peut ſe mêler à celui d'attachement, ſans le refroidir. Vous lui aviez promis d'être ſon amie ; elle veut être la vôtre ; elle le mérite : & quoiqu'elle ne ſoit pas plus tracaſſière que vous, vous voilà pourtant une querelle ſur les bras. Mais, comme vous ne me trahirez pas ; je puis vous dire, en confidence, qu'il vous ſera très-facile de terminer ce procès à l'amiable. Je joins cette lettre, à celle que j'ai l'honneur d'écrire à Madame la Comteſſe votre tante, pour lui faire mes excuſes & mes remercîmens. Comme je ſçais que vous n'avez rien de caché pour elle, & que j'eſpére tout de ſes bontés ; je me flatte, qu'en vous la remettant, elle voudra bien être la cau-

Digitized by Google

tion de mes sentimens auprès de vous ; & qu'avec une telle garantie, vous ne douterez plus que je ne sois, pour tout le temps de ma vie, bien sincèrement,

Votre ami.

Quelques jours après la réception de cette lettre, j'en reçus, en l'absence de ma tante & pour elle & pour moi, de M. le Vicomte de T.... & de Madame de S. Fargeol. Je rapporterai ici, seulement, celle du Vicomte : il m'est trop essentiel qu'elle paroisse, pour la supprimer.

QUATORZIÉME LETTRE,

De Monsieur le Vicomte de T...
à Mademoiselle de Gondreville.

MADEMOISELLE,

Mon neveu vous a écrit, en arrivant ici ; & je sais que ma nièce doit vous écrire aujourd'hui. Je ne les ai chargés, ni l'un ni l'autre, de vous faire de ma part, & à M^de votre tante, les remercîmens que nous vous devons tous ; parce que je n'ai pas cru leurs complimens suffisans, pour m'acquitter de toute l'étendue de ma recon-

Digitized by Google

noissance. Il en est une preuve, que je mets toute mon ambition à vous donner, & qui part d'un sentiment que j'ai intérêt de leur cacher. Je me souviens de vous avoir dit, Mademoiselle, que je plaignois M. de S. Fargeol d'avoir pris des engagemens, qui devoient lui faire regretter de ne pouvoir vous appartenir. Je lui en avois dit autant, avant que j'eusse l'honneur de vous connoître, que par une de vos lettres. Je me suis bien confirmé dans cette idée, depuis que je vous ai vue, & connue plus particulièrement. Je ne sais ce que c'est que finesse & détours; & je vais vous parler, avec la franchise d'un vieux militaire, qui n'a jamais connu l'art des déguisemens & des manœuvres. C'est donc à vous-même, & à vous seule, que je m'adresse, pour vous avouer ingénument, que malgré mon âge, j'ai toujours été exempt de grandes passions: je n'en ai du moins éprouvé qu'une, qui ne m'a pas été fort heureuse. Il y a toute apparence, que mon étoile ne m'a procuré l'honneur de vous connoître, que dans le dessein de m'en corriger pour toujours. Car enfin, Mademoiselle, je n'ai pu vous voir, sans vous adorer. Vous avez fait naître en moi des desirs, que l'âge n'avoit éteints qu'à demi: votre état même, par-

Digitized by Google

donnez-le-moi, semblait autoriser mes espérances. Il est vrai, que la présence de mon neveu, & plus encore, un reste d'amour-propre, m'ont empêché de vous déclarer mes sentimens, quoique j'aie été souvent tenté de le faire, à Strasbourg. Mais, à vous parler franchement; je fus alors si frappé du ridicule de mes prétentions, que je n'osai jamais vous en faire l'aveu. Je comptois même les étouffer, avec le secours de votre absence; & je ne m'exposerois pas à rougir ici, en particulier, de mon extravagance, si je ne craignois en quelque façon, de manquer à ce que je vous dois, en ne m'offrant pas à vous comme un pis-aller, dont la fortune peut au moins réparer les torts qu'elle a eus avec vous. Mais, comme il convient que je vous aide moi-même à prendre votre parti, en connoissance de cause; je dois vous dire le bien & le mal de l'offre que j'ose vous faire. Il y a quarante ans, que je sers le Roi: j'en ai cinquante-quatre; & je touche peut-être au moment d'obtenir le grade de Lieutenant général de ses armées. Je ne vous parle point de ma figure, puisque vous la connoissez; elle n'est plus faite pour réussir auprès des Dames. Vingt-huit mille livres de rente, dont je puis disposer, avec

Digitized by Google

quelques bienfaits du Roi, font toute ma fortune. Si un attachement bien tendre, & bien ſincère, & des complaiſances ſans bornes, peuvent encore entrer en ligne de compte; je ne vous laiſſerai jamais rien à deſirer ſur cet article. Et j'employerai tous mes ſoins, & tout ce que je poſſéde, pendant le cours de ma vie, à aſſûrer le bonheur de la vôtre. Après cela, Mademoiſelle, je n'ai plus rien à vous dire. Je dois ſeulement vous avertir, que je ne fais point part de mes deſſeins à Madame la Comteſſe votre tante, dans la lettre que j'ai l'honneur de lui écrire: je n'ai pas cru devoir m'en ouvrir à perſonne, ſans votre aveu. M. & Madame de S. Fargeol, ignorent auſſi mes intentions; & je me flatte que vous jugerez vous même, qu'il eſt de la prudence qu'ils n'en ſoient inſtruits que par moi-même. J'attends de vous, Mademoiſelle, une réponſe franche & libre, pour remplir mes devoirs à ces différens égards; & je ſuis, en l'attendant, avec tous les ſentimens les plus reſpectueux, & les plus tendres,

Mademoiſelle, *Votre, &c.*

Le Vicomte de T....

Digitized by Google

J'avois eu le temps de lire mes lettres, avant que ma tante fût rentrée chez elle: je sçus bon gré au Vicomte d'avoir autorisé, par sa défense, le silence que j'étois résolue de garder sur une proposition, à laquelle je n'avois pas dû m'attendre, & qui méritoit de sérieuses réfléxions de ma part. Je remis donc à ma tante les lettres que j'avois reçues pour elle; & ne lui fis part que de celle de Madame de S. Fargeol. Ce n'étoient que lettres de complimens; auxquelles nous répondîmes, comme je l'ai déjà dit ici, sur le même ton. Je ne parle point ici de quelques petits combats secrets, que ma raison eut à soutenir, contre mon amour-propre, & mon intérêt particulier: ma situation pourroit les rendre excusables. Mais enfin, ma réponse au Vicomte, va faire connoître le parti auquel je m'arrêtai.

QUINZIÉME LETTRE,

De Mademoiselle de Gondreville, à M. le Vicomte de T...

JE commence, Monsieur, la réponse que je dois à la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, par vous assurer

Digitized by Google

que rien en ma vie ne m'a tant flattée que de recevoir, en particulier, une si précieuse marque de vos attentions & de vos bontés. Moins j'avois de raison de m'attendre à l'honneur & aux avantages que vous m'offrez, plus je dois en être pénétrée de reconnoissance. Mais puisque vous exigez que ma franchise réponde à la vôtre; permettez-moi de vous faire part de mes réflexions sur la suite des engagemens que vous me proposez. Je serai vraie, dans tout ce que je vais vous dire. Je trouve en vous, Monsieur, plus que je n'ai jamais espéré; je dis même, tout ce que j'ai desiré que la fortune m'offrît pour faire mon bonheur, & satisfaire ma vanité. Car, je dois vous l'avouer; quoique j'ignore dans quel sang j'ai puisé la noblesse des sentimens que je trouve dans mon âme, jamais ils ne me permettront de rien faire qui puisse me reprocher de les avoir avilis. Et ne seroit-ce pas les étouffer, tout-à-fait, que de préférer mon propre bonheur, à celui de deux personnes auxquelles je dois toute mon estime, toute ma confiance; en un mot, l'amitié la plus tendre; & qui sont si dignes de la vôtre? vous n'avez pas besoin, Monsieur, que je la rappelle dans votre cœur: les vertus de Monsieur

& de Madame de S. Fargeol, ſeront plus éloquentes auprès de vous, que je ne pourrois l'être. Voudriez-vous que je m'expoſaſſe à perdre toute leur eſtime, & ſans doute la vôtre, par un défaut de généroſité, qui me feroit conſentir à nuire à leur fortune ? Non Monſieur : ce ſont vos propre vertus, qui me répondroient de de ma raiſon, au défaut des miennes ; & qui me répondent de la vôtre. Je ne vous dirai rien de plus : c'eſt à cette raiſon, dont je vous parle, à faire le reſte. J'en ai ſi bonne opinion, que je ne crains pas de la troubler, en vous aſſurant d'un attachement auſſi tendre que durable ; & de la reconnoiſſance éternelle, que je conſerverai de vos bontés.

Je ſuis, Monſieur, *Votre &c.*

P. S. Soyez aſſuré d'un ſecret éternel. J'ai le même intérêt que vous, Monſieur, à le garder inviolablement.

Après avoir fait cette lettre, en particulier ; je répondis, ainſi que je viens de le dire, à Madame de S. Fargeol, & enſuite à ſon mari. Cette réponſe au Comte, eſt relative à la lettre cottée n°. 13. dans ce recueil. J'écrivis ces deux lettres, de concert avec ma tante ; & comme elle igno-

Digitized by Google

roit que j'en eusse reçu une particuliere du Vicomte, elle se chargea de mes complimens pour lui. Ma raison, qui étoit encore altérée, lorsque j'écrivis à M. de S. Fargeol après son départ, s'étoit un peu remise, en recevant sa réponse; & fut tout-à-fait calmée, dès que j'eus pris le parti d'écrire à son oncle la lettre qu'on vient de lire. Je ne sçais si je me trompe; mais je pense qu'une action généreuse, reste rarement isolée; elle répare les forces de notre âme, la remet dans une assiette agréable, & tranquille: en un mot, elle la rend capable d'entendre, & de suivre les conseils de la raison. C'est du moins ce que j'éprouvai dans cette délicate circonstance. Mon cœur, en écrivant la lettre qui suit, ne croyoit pas même avoir encore à se reprocher d'avoir été occupé d'un autre sentiment, que de celui de l'amitié.

Digitized by Google

SEIZIÉME LETTRE,

De Mlle de Gondreville, à M. le Comte de S. Fargeol.

Vous avez pris bien sérieusement, Monsieur, ce que je vous avois écrit, sur vos prétendus torts avec moi; puisque vous m'assurez que vous ne vous les pardonnerez jamais. Il me sembloit vous avoir dit assez nettement, que je ne savois ce que je disois; que je ne voulois ni me plaindre, ni vous paroître tracassière; pour vous prouver que le pardon de ces torts imaginaires en avoit précédé le reproche? N'avois-je pas vû de quoi vous en justifier, quand même ils eussent été réels? Je ne suis point aveugle; & je suis encore moins injuste: ainsi, je vous conseille d'être tranquille, & de vous épargner des remords, dont je sens que je n'aurois aucun compte à vous tenir: car, sous le nom d'autrui, vous usez de représailles, pour me faire une vraie querelle d'Allemand. Madame la Comtesse de S. Fargeol, dont vous avez prétendu n'être que l'interprète, m'a traitée plus doucement que vous; & vous n'avez eu de rai-

ſon, dans la véritable tracaſſerie que vous avez pris ſur vous de me faire, que lorſque vous m'avez avoué, qu'en traitant avec elle-même, ma paix ſe feroit aiſément à l'amiable. Auſſi, n'ai-je point recours à vous, pour faire ſentir à Madame la Comteſſe, que ſi je ne l'ai pas traitée dans la lettre que je vous ai écrite, comme je le fais dans celle que je lui adreſſe; c'eſt que je ne voulois pas vous admettre, ſans ſon aveu, dans les petits myſtères de notre amitié. Elle eſt actuellement maîtreſſe du ſecret de l'intelligence que je ſouhaite bien ſincérement d'entretenir avec elle; & vous n'en ſaurez que ce qu'elle voudra bien vous en dire. Ce n'eſt pas, je crois, vous punir bien ſévérement de la vengeance que vous avez imaginé d'exercer contre moi, en me rendant reproches pour reproches. Je conviens, & vous devez convenir avec moi, qu'ils ne ſont guéres mieux fondés les uns que les autres. Je crois, donc, que ce que nous avons de mieux à faire, c'eſt de terminer nos débats par une amniſtie générale. Ce n'eſt pas que je croie avoir beſoin que vous me pardonniez: j'exige ſeulement de vous, que vous ne vous oppoſiez point au pardon, que j'oſe me flatter d'obtenir de Madame de S. Fargeol:

Digitized by Google

ne vous en mêlez point, je vous prie. Je m'en repose entierement sur la bonté de son cœur. Obtenez, s'il se peut, pour vous-même, qu'elle vous pardonne de l'avoir faite plus méchante qu'elle n'est ; & si vous avez besoin de mon entremise, pour obtenir grace, je vous l'offre encore ; ne desirant rien tant que de voir régner la paix & l'union entre les personnes du monde que j'aime le plus. Je ne vous charge de rien pour M. le Vicomte, votre très-digne oncle : ma chere tante, doit être l'interprête de mes sentimens pour lui, & de la sincère reconnoissance que je conserverai éternellement de ses bontés. Il mérite bien tout l'amour que vous lui portez. Servez-vous, je vous prie, de la tendresse qu'il a pour vous, pour me conserver à moi-même quelque part dans son amitié ; & soyez assuré que rien n'est si constant, ni plus inaltérable, que celle avec laquelle je suis.

Votre Amie.

Digitized by Google

DIX-SEPTIÉME LETTRE,

De M. le Comte de S. Fargeol, à Mlle de Gondreville.

C'EST avec tant d'esprit, Mademoiselle, & même avec tant d'avantage, que vous vous tirez d'affaire, que nous nous garderons bien, ma femme & moi, d'en avoir désormais avec vous. Croiriez-vous, que vous m'en avez presque faite une, avec Madame de S. Fargeol? Comme je n'ai rien de caché pour elle, il a fallu qu'elle vît la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire; & peu s'en est aussi fallu, qu'elle ne m'ait sérieusement grondé; parce que n'étant point encore au fait des plaisanteries françoises, elle a tout de bon imaginé que je vous l'avois dépeinte avec un caractère de méchanceté, qui n'est assûrement pas le sien. Savez-vous bien, Mademoiselle, que j'ai eu besoin de toute la tendresse que vous lui marquez, dans la lettre que vous lui avez écrite, pour aider mon éloquence à lui faire entendre raison? Ainsi, c'est encore à vous que je dois la paix de mon ménage. Pour vous prouver au reste qu'elle y est bien rétablie,

(car

Digitized by Google

(car vous ne faites rien à demi) je vais vous faire part d'une condition secrette, qu'elle a résolu d'ajouter à notre traité; pour vous prouver, m'a-t-elle dit, qu'elle n'est pas aussi méchante que je vous l'ai faite: mais il faut prendre la chose de plus loin. Madame de S. Fargeol, a un frere au service de l'Empereur; ce frere, qui se nomme le Baron de Wonhotten, lui est extrêmement cher; & c'est en effet un jeune cavalier des plus accomplis, que j'aie connus en Allemagne. Dès le tems où j'épousai sa sœur, elle conçut le dessein de l'attirer au service de France; & je lui fis même espérer d'y réussir avec le temps, lorsque j'aurois eu moi-même la permission de revoir ma patrie. Ce projet, dont elle ne m'avoit point rappellé la mémoire, depuis que nous sommes ici, lui est revenu tout-à-coup à l'esprit, & plus vivement que jamais, en s'imaginant que vous pouviez y entrer pour quelque chose.

» Eh bien, Monsieur! m'a-t-elle dit dans son langage, » (qui a mille graces pour moi, mais qui n'en auroit peut-être pas autant pour vous.)

» Vous souvenez-vous, de ce que vous » m'avez promis pour mon frere? Je veux » prouver à Mademoiselle de Gondreville, » que je ne suis pas si méchante que vous

Digitized by Google

» le dites.... Il faut absolument que je la » marie avec ce frère que j'aime. Ce sera » un prétexte de plus, & même un pré- » texte infaillible, dès qu'il connoîtra Ma- » demoiselle de Gondreville, pour lui faire » abandonner, sans regret, les espérances » qu'il peut avoir dans sa patrie. Voilà, » Mademoiselle, ce qui a passé par la tête » de ma femme: & je puis vous assurer, » que le desir de cultiver votre amitié de » plus près, a plus de part à son projet, que » tout autre intérêt particulier. Mais quel- » que flatteur que dût être pour moi le suc- » cès de cette affaire, puisqu'il me procure- » roit le bonheur de vivre avec vous; je » vous avouerai avec franchise, que j'y vois » une difficulté, que votre propre intérêt » me fait croire insurmontable: notre jeune » Baron, est précisément dans le cas de M. » de la R. T. dont je vous ai parlé dans mes » précédentes lettres. Il est assurément d'une » très-bonne maison, dont les preuves ont » été plus d'une fois admises dans l'Ordre » Teutonique; mais il est cadet de trois » frères; & si nous le dépaysons, comme » je l'espere, il n'aura, en arrivant ici, que » ce qu'on appelle la cape & l'épée. Mada- » me de S. Fargeol, est encore dans cet âge » où l'on se persuade que rien ne doit jamais » manquer au bonheur de deux personnes

qui s'aiment. Passez-lui, je vous prie, cet innocent préjugé, en faveur de l'amitié, qui seule lui a fait illusion. Vous sentez bien que je n'ai pas osé lui faire part des réflexions que je vous confie; je les insinuerai dans le temps, s'il en est besoin. En attendant, Mademoiselle, je laisse à votre prudence à vous retrancher dans la réponse que vous voudrez bien me faire, sur la grande jeunesse du Baron; qui, en effet, n'a tout au plus que votre âge.

Mon oncle a reçû les complimens que je lui ai faits de votre part, avec une sensibilité singulière; il a voulu les lire lui-même, dans votre Lettre; & comme nous étions seuls alors, il n'a pu s'empêcher de s'écrier: » Non, mon cher » neveu! tu n'as jamais bien connu tout » le mérite de Mademoiselle de Gondre- » ville: elle n'a peut-être pas sa pareille » au monde! & il n'y a personne que » j'admire, & que je respecte autant.... Sçavez-vous bien, Mademoiselle, qu'à la façon dont je vois le Vicomte s'affecter en toute occasion pour vous, je ne sçais jusqu'où cela pourroit aller? Plût au Ciel, que je fusse bon Prophète! je ne vous ferois pas faire alors autant de réflexions que je viens de vous en communiquer, au sujet de mon jeune beau-frere; & je me

contenterois de vous dire : *C'eſt le ſort de mon ſang de s'enflâmer pour vous !* Je ne ſçais ſi vous me pardonnerez cette extravagance : mais je ſçais que Madame de S. Fargeol me la pardonneroit ; & tout de bon, il n'y a rien de trop, pour quelqu'un qui eſt, comme je le ſuis,

Votre ami.

DIX-HUITIÉME LETTRE,

De Mademoiſelle de Gondreville, à M. le Comte de S. Fargeol.

Vous me dites tant de choſes agréables, Monſieur, dans la lettre que je viens de recevoir de vous, que je ne ſçais par où m'y prendre, pour y répondre ; ni quel ordre je dois ſuivre, dans la confuſion des idées que vous me faites naître. Je vois, d'un côté, des actions de graces à vous rendre, ainſi qu'à Madame la Comteſſe de S. Fargeol ; d'un autre, des railleries, mais obligeantes à repouſſer. Je vous vois faire ici des réfléxions ſenſées, tandis que vous en omettez d'eſſentielles : enfin vous tendez des piéges à ma raiſon ; & vous me dites, froidement, que vous vous garderiez bien de me donner des ſecours pour les éviter. Je ne vous dis

Digitized by Google

rien, de votre galante citation d'Opéra : car je ſçais, ſans l'avoir vû, qu'on n'en peut citer que des chanſons. Je vais, cependant, eſſayer de me tirer d'embarras ; & il me ſuffira, pour en venir à bout, de porter toute mon attention aux bontés de Madame la Comteſſe de S. Fargeol, dont je ſuis véritablement pénétrée. Il eſt vrai, que la jeuneſſe de Monſieur ſon frere, ſeroit un obſtacle auprès de moi, pour tout autre que pour lui : mais ni ſon âge, ni ſa fortune, n'auroient la force de m'arrêter dans le deſir de vous appartenir à l'un & à l'autre, ſi je ne l'étois par une raiſon plus ſérieuſe : c'eſt celle, Monſieur, que je vous accuſe d'avoir obmiſe. Il n'eſt pas ici queſtion du peu de fortune que je pourrois porter à M. Wonhotten ; ce qui eſt cependant un article, qui doit lui être fort eſſentiel. Voici, Monſieur, le véritable obſtacle. Si votre amitié pour moi, a pu vous le cacher ; les égards, que vous devez à Madame de S. Fargeol, & la connoiſſance que vous avez de mes ſentimens, devoient vous le faire appercevoir. Il n'eſt pas poſſible que vous ne ſâchiez, auſſi bien que moi, quelle eſt la délicateſſe très-raiſonnable de nos Cavaliers Allemands, en fait d'alliance. Une naiſſance équivoque, porte un coup irré-

parable sur toute leur postérité. Quels reproches, la sienne, & ses parens, n'auroient-ils pas à lui faire? Quels reproches ne me ferois-je pas à moi-même, si j'acceptois un honneur, auquel les malheurs de ma naissance ne me permettent pas d'aspirer? & qui leur deviendroit à tous si funeste?... Quoi! je ne porterois en dot, à M. Wonhotten, que la triste exclusion de l'entrée dans les Chapitres, dans les Ordres, & peut-être dans toutes les Cours d'Allemagne, pour tous ceux qui pourroient descendre de nous! tandis que ses neveux en feroient la gloire & l'ornement! Non, non; j'en partagerois trop vivement l'humiliation, pour pouvoir jamais consentir d'en être la source... Voilà, Monsieur, ce que la confiance que vous devez avoir dans ma façon de penser (puisque vous êtes mon ami) voilà même, je crois pouvoir le dire, ce que l'amitié dont Madame la Comtesse de Saint Fargeol m'honore, devoit vous inspirer de lui dire, & de m'épargner. Mais je ne veux point vous le reprocher; & je vous avoue, que j'aime mieux qu'elle doive ces tristes vérités à ma franchise, qu'à ce que vous auriez pu regarder comme une indiscrétion de votre part. N'en parlons donc plus: je suis en vérité très contente que vous ne m'ayez point envié l'éclaircissement de ce mys-

Digitized by Google

tère : je ne me repentirai jamais de le lui avoir révélé, s'il ne refroidit point l'amitié qu'elle m'a jurée. Je ne vous répondrai pas sérieusement sur la plaisanterie que vous me faites, par rapport à l'intérêt que M. le Vicomte daigne prendre à moi. J'en suis plus reconnoissante, que je ne puis vous le dire. Assurez-le, je vous prie, ce cher oncle, & Madame la Comtesse de S. Fargeol, de tout mon respect & de tout mon attachement; & soyez persuadé, que *si tout votre sang s'enflâme pour moi*; je le lui rends bien, à ma façon. Tout ce qui vous appartient, sera éternellement ce que j'aurai de plus cher au monde; je n'en exclus pas même M. votre beau-frère. Après ce que je viens de vous dire, je le verrai ici non seulement sans danger, mais même avec bien du plaisir. Bon soir... Je suis, pour toujours, *Votre amie.*

Je reçûs, quelques jours après, deux lettres, l'une du Comte, l'autre de son oncle. Comme cette dernière, m'intéressoit moins, je lus d'abord celle de M. de S. Fargeol, & ensuite celle du Vicomte. Je les range ici, dans le même ordre, pour mettre le Lecteur mieux au fait des impressions qu'elles ont dû me faire.

(*La suite, au Mercure prochain.*)

Digitized by Google

LES ZÉPHIRS, ET LE ROSIER,

FABLE.

Deux Zéphirs, chantoient leurs plaisirs.
Si l'un, craignoit de les attendre;
L'autre, plus délicat, plus tendre,
Sentoit tout le prix des desirs.
Voyons, d'un amoureux délire,
Qui de nous va jouir le mieux?
(Dit le premier) un doux parfum m'attire:
Ce beau Rosier flatte mes vœux...
Il cueille; sent; quitte une rose;
En cueille une autre... Et se repose.
Plus heureux, quoique moins actif,
Le Zéphire contemplatif,
D'une Rose fraîche, brillante,
Admiroit la robe éclatante.
Sans se presser de la cueillir.
Pourquoi, dit-il, me hâter de jouir
D'un bien, où sans cesse j'aspire?..
Source de ma félicité!
Quand j'y trouve la volupté;
Pourquoi risquer, de la détruire?

*Par Madame D****.*

Digitized by Google

ADIEUX A MEUDON.

EPITRE,

A Madame la Marquise d'ASSY...

Adieu, le Château de Meudon;
Adieu, ses bosquets, leurs ombrages,
Son parc, ses vignes, ses bocages,
Sa terrasse, & tout le canton!
Adieu, ces vallons si champêtres,
La Seine, & ses bords escarpés,
Nos promenades sous les hêtres,
Nos entretiens, & nos soupés!
Adieu, son charmant voisinage,
Son petit bois, peu fréquenté,
Ses eaux, son aspect enchanté,
Le rossignol & son ramage,
Les jeunes beautés du village,
Leurs mœurs, & leur simplicité.
Que je regrette ce asyle!...
Ne pourrai-je y vivre toujours,
Libre, satisfait, & tranquille,
Loin du fracas, loin de la ville,
Entre Bacchus & les amours?...
Lieu charmant! séjour solitaire,
Où j'ai rencontré le bonheur;
Heureux, chez toi, qui sçait se plaire;

Digitized by Google

Qui, dans le vuide de son cœur,
S'il trouve une tendre bergère,
L'aime, l'adore sans mystère,
Et jouit du bien enchanteur
Et d'en recevoir, & d'en faire !
Qui, rappellé dans son jardin,
Dès que l'aurore le réveille,
Dans la saison du dieu du vin,
Choisit le muscat sur la treille,
Ou cueille une pêche vermeille,
Qu'il lui présente, de sa main !
Qui, loin d'un Censeur trop sévère,
Peut penser, & vivre en ce lieu,
Avec Montagne, la Bruyère,
Epicure, Loke, Voltaire,
Lucrèce, Bayle, & Montesquieu !
Que trouve-t-on, dans le grand monde,
Qui puisse égaler ces plaisirs ?
Des jours fâcheux, d'ardens desirs,
Que jamais le sort ne seconde ;
Des amis faux, des cœurs ingrats,
Des femmes sans mœurs, & sans honte,
Des sots, d'illustres scélérats,
Dont les Grands tiennent plus de compte,
Que des sentimens délicats
D'un honnête homme, qui se monte
Au ton des vertus qu'ils n'ont pas ?
Comment, dans cette Ville immense,
Où les vices ont tant d'attraits,

Digitized by Google

Voir, de l'œil de l'indifférence,
Ces vils mortels, ces gens abjets,
Qui sans mérite, & sans naissance,
Tarés, noircis par mille traits,
Se font gloire d'une opulence,
Qu'ils ne doivent qu'à leurs forfaits ?
Comment supporter l'impudence,
Le ton, les airs, & les succès,
De ces Nymphes sans bienséance,
Dont on blâme en vain les excès ?
Comment se faire aux petitesses
Des gens, qu'on encense aujourd'hui ?
S'humilier sous leurs caresses,
Souffrir tout d'eux, jusqu'à l'ennui ?
Ira-t-on, esclave insensible,
Aux dégoûts où l'on se soumet,
Sous un maintien presqu'impossible,
Attendre dans son cabinet,
Un Magistrat... un fréluquet,
Qui, de l'emploi le moins pénible,
Se délassant sur son chevet,
Vous fait dire, par son valet,
Que Monseigneur, n'est pas visible ?
Ira-t-on, dégradant l'honneur,
Et s'élevant par la bassesse,
Louer quelque plate *Grandeur* ;
Et pour se faire un Protecteur,
Lui vendre ou sa sœur, ou sa niéce ? ...

Si la fortune, eſt à ce prix;
Si c'eſt ainſi, qu'on la courtiſe;
Adieu, Meſſieurs ſes favoris:
Ainſi que vous, je la mépriſe.

Chère indolence! calme heureux,
Douce obſcurité que j'implore;
Biens, où ſe bornent tous mes vœux;
Vous êtes les Dieux que j'adore,
Mon ſoleil levant, mon aurore,
Mes vrais délices en tous lieux!

Sans ſoucis, ſans inquiétude,
Je vois s'écouler mon printemps:
Par vous, j'aime la ſolitude;
Par vous je m'adonne à l'étude;
Et j'embellis tous mes inſtans!
J'ai ſçû renoncer, dès longtems,
Et me ſouſtraire au vil uſage,
De prodiguer un fade encens
A ceux que l'on rend inſolens.
Je dors en paix, je vis en ſage;
Je ne fais point ma cour aux Grands:
Iſolé, dans mon hermitage,
J'ai des jours purs, & ſans orage,
Des plaiſirs moins vifs, mais conſtans,
Dont la raiſon fait l'aſſemblage.

Là, je m'éfforce, à chaque inſtant,

Digitized by Google

D'oublier toutes mes folies ;
De me garder du cœur méchant,
De mépriſer les perfidies
De ceux que j'ai cru mes amis,
De vingt beautés que j'ai chéries,
Et des ingrats que j'ai ſervis !
De l'œil de la Philoſophie,
Je vois mes dons, & mes bienfaits :
Les hommes, ne ſont point parfaits :
Il faut reſpecter leur manie,
Les plaindre, & haïr leurs forfaits.
Il vaut mieux faire, dans ſa vie,
Mille ingrats, dont la langue impie
Vous lance encor cent mauvais traits,
Que de ſouffrir, dans la miſère,
Dans l'opprobre & la pauvreté,
Un mortel, que l'humanité
Rend votre égal, & votre frère.

Puiſſent les Dieux, me préſerver
Du vice de l'ingratitude !
Puiſſé-je, mettre mon étude,
A m'en défendre, & m'en ſauver !

Par une conduite auſſi ſage,
Je jouirai, dans mes vieux ans,
Du rare & ſuprême avantage
D'avoir encor d'heureux momens !
Et lorſque la parque homicide,

Digitized by Google

Aura réſolu mon deſtin ;
Je verrai la mort qui la guide,
Et ſans remords, & ſans chagrin,
Moiſſonner, de ſa faulx ſanglante,
Ces jours de triſteſſe & d'ennuis,
Où l'âme foible & languiſſante,
Perdant ſa force & ſes eſprits,
Meurt, pour renaître triomphante ;
Et ſort du monde, avec mépris.

ENVOI.

C'EST vous, Eglé, qui m'inſpirez ;
Et c'eſt à vous, que j'adreſſe ces rimes :
Dans votre cœur, j'ai puiſé ces maximes ;
Car, quoique belle, vous penſez.
Auprès de vous, ce ton frivole,
Que prend un fat préſomptueux,
Pour paroître aimable à vos yeux,
N'eſt qu'un faux brillant qui s'envole,
Avec ſon babil ennuyeux.
Le vrai bon ſens, & la Philoſophie,
Sans amertume, & ſans auſtérité,
Font la baſe de votre vie.
Sous les accords de la gaîté,
La Raiſon, en fait l'harmonie ;
Et la Vertu, la Volupté.

Par M. DU VERGER, DE S. ETIENNE, Gentilhomme ordinaire de S. M. le Roi de Pologne, Duc de Lorraine.

Digitized by Google

EPITRE de M. Sabatier, à M. Dorat; sur sa Tragédie, de Zulica.

POURQUOI te plaindre, ami, de tes foibles
Censeurs?
Ne crois pas que ta gloire en puisse être obscurcie.
Tu devrois t'applaudir de leurs vaines clameurs:
Le dépit des jaloux, est l'encens du génie.
Momus, pour se venger des yeux qui l'ont surpris,
Critique, en soupirant, les traits de Cythérée.
Par les mortels qu'elle a soumis,
On voit la beauté censurée;
Et les plus sublimes écrits,
Dans leurs admirateurs, trouvent des ennemis.
Sans pouvoir fixer les suffrages,
Souvent on règne sur le cœur:
Pour en suspendre les hommages,
L'esprit vient le tromper, en adroit imposteur.
Sur les transports qu'éprouve l'âme,
D'abord il cherche à réfléchir;
Il différe, il condamne, il blâme
La cause même du plaisir.
C'est en vain que le beau nous séduit, nous entraîne:
Son orgueil s'arme, il se déchaîne,
Et veut juger la loi qui nous force à fléchir.
La gloire, pour hâter les progrès du génie,

Digitized by Google

Ne lui prodigue point de tranquilles faveurs ;
Et lorſque ſur ſes pas elle attache l'Envie,
Il vole à de plus grands honneurs.
Attentive à flatter une ardeur inquiétte,
Dans les cœurs des mortels, qu'elle veut attirer ;
Ainſi qu'une amante coquette,
Au ſein du bonheur même, elle fait deſirer.
Le talent brille en ton ouvrage ;
Melpomène, ſourit à tes premiers travaux :
Si je ne ferme point mes yeux ſur les défauts,
C'eſt pour exciter ton courage
A triompher de tes rivaux.
Redoute des flatteurs la voix enchantereſſe ;
Elle égare, & retient le génie endormi.
Souvent, la main qui nous careſſe,
Tend les piéges d'un ennemi.
Une louange ſimple, au ſuccès aſſortie,
Eſt le mets de l'eſprit, par le goût apprêté :
Elle eſt la céleſte ambroiſie,
Qui donne l'immortalité.

Digitized by Google

LES GNOMES EXILÉS.

Stulta est clementia cum tot ubique
Vatibus occurras, perituræ parcere chartæ.
Juvenal. Sat. I.

LE monde est menacé des maux les plus affreux!..Les Dames ne doivent plus attribuer la perte de leurs chiens, à la négligence de leurs domestiques. Que le beau sexe n'attende qu'ennui, & que vapeurs. Qu'un Abbé, qui a laissé, en se couchant, sa toilette & ses romans dans le meilleur ordre, n'espere plus retrouver cette moitié de lui-même, comme il l'a laissée: ses rabats les mieux préparés par des mains sçavantes en cet art, ne seront plus que de tristes chiffons.

Quelle est donc, dites-vous, la cause de ces malheurs? à quoi les attribuer?..A quoi? aux Auteurs modernes. Bon Dieu! que nous contez-vous là? La vérité. Je ne vous entends point. Je le crois: à peine, je le conçois moi-même!

Je rêvois seul, dans mon cabinet, lorsque j'entends des voix plaintives: *ah, je n'en puis plus! je suis assommé. Traître! que t'avois-je fait?* Je prête une oreille

Digitized by Google

attentive : de nouvelles plaintes se font entendre. Je suis surpris de ne rien voir : je regarde partout ; je cherche partout le malheureux : je ne trouve rien ; & je m'effraye de n'avoir rien trouvé.

J'allois me remettre à rêver, en attendant le dénouement de cette avanture ; lorsque le plancher s'ouvre, & laisse voir une foule de petits hommes, semblables à ceux qui vouloient attacher Hercule endormi. A l'exemple du fils d'Alcmène, j'allois m'armer pour leur perte, craignant qu'ils ne conspirassent la mienne ; lorsque celui qui étoit à la tête, me tendit la main, en signe d'amitié, avec des démonstrations d'un homme qui ne cherche que la paix.

Je le reçus aussi poliment que put me permettre la surprise dans laquelle m'avoit jetté cette rencontre... je lui demande qui il est ? & ce que c'est que toute cette multitude ?... Mon nom, dit-il, est *Schiariel* ; je suis le chef des Gnomes infortunés, qui ont été chassés du centre de la terre : ce sont eux que vous voyez. Malheureux que nous sommes ! Quels climats allons-nous habiter, après avoir été obligés d'abandonner un pays habité par nos ancêtres, depuis tant de siécles ?

Le Gnome, à ces mots, laissa couler quelques larmes, qu'il ne put retenir. Je

Digitized by Google

le priai de modérer son affliction, & de me faire part des malheurs qui la causoient. Il consentit à me l'apprendre. Je n'ai rien changé à la narration de *Schiriel*; je ne fais que lui prêter ma plume.

Nos ayeux, dit le Gnome, fatigués de n'avoir d'autre occupation dans votre monde, que de briser des porcelaines & des magots, de ruiner des Petits Maîtres, pour enrichir des Actrices, & de faire cent autres espiégleries qui leur avoient donné assez mauvaise réputation; cherchèrent un endroit où ils pussent couler leurs jours en repos. Le royaume de l'oubli, qui étoit au centre de la terre, leur parut propre à ce dessein. Ils y vieillirent avec tranquillité; & le monde, que leur malice ne troubloit plus, ne s'en trouva que mieux.

Plusieurs générations s'écoulèrent, avec le même bonheur. Mais notre situation nous exposoit à recevoir, de temps en temps, d'énormes masses, appellées *productions des Auteurs*, qui étoient précipitées & oubliées aussitôt après leur naissance; & qui étoient entraînées chez nous, par leur propre poids.

Messieurs *Vossius*, *Baldus*, *Graphevius*, & d'autres sçavans en *us*, assommèrent, en tombant, une troupe de Gnomes.

Digitized by Google

qui jouoient sans songer à eux. On pleura ces infortunés ; & on rangea où l'on put, les monstrueux volumes qui venoient de causer ce malheur.

De Baif, *du Bartas*, *Jodelle*, & presque tous leurs contemporains, nous causerent de nouveaux sujets de larmes : il fallut encore les ranger auprès des autres.

Les Auteurs, du régne de Louis XIII, & ceux du commencement du regne de Louis XIV, n'étoient pas faits pour nous consoler. Douze fois douze cens vers, tombés à la fois, assommerent bien des Gnomes, & occuperent une place immense! Les admirateurs d'une si détestable fécondité, vinrent aussitôt leur tenir compagnie ; & de tous les freres de la *Pucelle*, aucun ne put rester en votre monde, que l'amant infortuné de la Duchesse d'*Irton*.

Le redoutable *Boileau*, poursuivoit alors quiconque osoit paroître sur les rangs, sans le caractère sacré des enfans d'Apollon. Peu s'en fallut, qu'il n'exterminât la race gnomique, par les Auteurs pesans qu'il fit trébucher dans notre royaume. Lui-même y laissa tomber l'*Equivoque*, & des odes, qui nous glacèrent.

On craignit l'anéantissement de notre Nation : *Molière*, *Racine*, *Corneille*, &

Digitized by Google

la plûpart des illuſtres Auteurs du ſiécle heureux, qu'on a appellé celui d'*Auguſte*, nous raſſurèrent : il ne tomba que peu de choſe ; & nous reſtâmes tranquilles pendant quelque temps.

Ces jours heureux, paſſerent trop vîte ! Le Dieu du Pinde, irrité de ce que quelques jeunes & étourdis de Gnomes échapés de notre pays, avoient caſſé en ſe jouant quelques cordes de ſa lyre, nous accabla de nouveau. Notre nation, diminuoit tous les jours : les plus habiles de nos citoyens, furent d'avis de faire un tuyau ſemblable à un entonnoir, dont le haut répondroit au pied du Parnaſſe, & l'extrémité inférieure à une place qu'on laiſſeroit vuide ; & de fermer toute autre avenuë.

Cet expédient, empêcha notre ruine : à meſure qu'un ouvrage tomboit, on le portoit dans les galleries qui étoient deſtinées à les recevoir. Bientôt, près que tout notre royaume ne fut plus qu'en galleries : on ne ſçavoit plus où rien ranger : Romans, Piéces dramatiques, Muſique, Ouvrage de toutes les façons, vers, proſe, tout tomboit en foule. Les noms de ces infortunés, ont péri avec eux. Tout étoit rempli.

Il fallut ſe ſerrer, s'entaſſer, pour loger les nouveaux venus. Mais enfin, il nous

en vint tant, & de tant de façons, que notre Royaume n'étant pas assez spacieux pour contenir toute cette multitude ; on fut obligé de faire sortir les anciens habitans, pour leur faire place. Nous sommes ces malheureux exilés ! & c'est là ce qui fait le sujet de nos plaintes, & des gémissemens que vous venez d'entendre. Nous avons été assommés, en grimpant par le tuyau : j'ai les os brisés, au, peu s'en faut, pour avoir été, heurté au passage, par l'épouse de * * * *. Tous mes compagnons, ne sont pas moins maltraités. Mais nous nous vengerons de notre exil & de nos peines, sur tout ce que nous toucherons; tout sera bouleversé, & dérangé : un Petit-Maître, qui voudra faire l'agréable, croyant prendre une bourse, à la *Mahon*, se coëffera d'une cornette ; & une Actrice, se verra abandonnée de ses amans, sans pouvoir en ruiner un seul.

Le Gnome finissoit ; lorsqu'un garçon Libraire entra. Il ne vit point les citoyens du centre de la terre. Il laissa un paquet ; & s'en alla.

Les Gnomes, fort curieux de leur naturel, ouvrirent aussitôt le paquet... La brochure étoit déja partie, pour l'entonnoir. Un autre Gnome, s'empressant de mettre le nez dans le paquet, laissa

Digitized by Google

tomber un livre sur le corps de son voisin... ah, je suis mort ! Maudits soient les Auteurs !

Apollon entra, dans ce moment, assez mal fagoté. Il nous promit, qu'il n'enverroit plus tant de monde là-bas; & nous dit, qu'il avoit mis la Parodie à l'entrée du Parnasse, qui empêcheroit tout téméraire d'y monter sans avoir consulté ses forces. On ne put s'empêcher de lui demander, d'où il venoit avec un tel habillement? De l'Opéra-Comique, répondit-il, où j'ai été applaudi par un Public judicieux. La fatigue que m'a donnée la séparation des mauvais ouvrages, d'avec ceux qui sont dignes de passer à la Postérité, m'a réduit en cet équipage.

Apollon parloit encore; lorsque les Gnomes disparurent. Leur Chef *Schiariel* me dit, qu'ils alloient faire tout le mal qu'il leur seroit possible dans le monde; & suivre leurs anciennes inclinations. Le trou du plancher se ferma, Apollon disparut. Je restai seul à déplorer tous les malheurs qui menacent les ruelles, les toilettes, le sexe, les Abbés, les Petits-Maîtres, & tout ce qu'on appelle aujourd'hui *gens d'esprit*, & *du bel air*.

Digitized by Google

*A Mlle de B*** la cadette, en lui renvoyant la Comédie, où elle avoit joué le rôle de* Zénéïde.

Recevez, belle *Adélaïde*,
Les ſincères remercimens
D'un jeune homme, à qui *Zénéïde*
A fait paſſer les plus jolis momens...
Que le cœur gagne à ſa lecture!
Que ſon Auteur eſt un eſprit charmant!
C'eſt l'organe de la Nature,
Et le peintre du ſentiment.
Mais il plaît, cent fois davantage,
A qui connoît cette ingénuité,
Cette aimable vivacité,
Dont vous embéliſſez encore ſon ouvrage.
Vous inſpirez, au ſpectateur heureux,
Cette agitation tendre, & délicieuſe,
Qu'expriment vos diſcours, qui parle dans vos yeux:
Il ſuit, avec tranſport, une erreur ſi flatteuſe;
Loin de craindre l'Amour, il adore ſes coups:
Il ſoupire, il s'enflâme, il brûle; c'eſt pour vous.
Que *Zénéïde*, après, doit être intéreſſante!
Ce trait charmant, qu'on porte dans le cœur,
Donne, à ce qu'elle dit, une grace touchante;

On

On croit entendre ſon vainqueur.
On la relit vingt fois, pour combler ſon bonheur:
Elle eſt toujours plus ſéduiſante.

Par M. GELMAY.

ENIGME, EN CHANSON.

AIR: *du Confiteor.*

COMPAGNON des enfans de Mars,
Né pour affermir leur courage;
Comme eux, j'affronte les haſards;
Comme eux, au péril je m'engage:
Et dans ce redoutable emploi,
Jamais je ne connus l'effroi.

AIR: *De tous les Capucins du monde,*

Aux complots d'un injuſte pere,
C'eſt mon organe tutélaire
Qui déroba *Jupin* naiſſant;
Après qu'une tremblante mère,
Eut caché le céleſte enfant,
Au ſein d'un rocher ſolitaire.

AIR: *Du Prevôt des Marchands.*

Vous, dont ma voix, dans les combats,
Regle les coups, conduit les pas;
Malgré le ſerment qui nous lie,
Fuyez-vous en d'autres climats;

Digitized by Google

Condamnés à perdre la vie,
C'eſt moi, qui vous mène au trépas.

AIR : *Pour paſſer doucement la vie.*

Mon pere eſt facile à connoître ;
L'on prend communément ſon nom,
Quand on veut déſigner un être
Qui n'a ni rime, ni raiſon.

AIR : *Des folies d'Eſpagne.*

Jadis auprès d'un buſte ridicule *,
J'accompagnois de mes pompeux accens,
L'hommage vain, qu'un Peuple trop crédule,
Couroit offrir à des Dieux impuiſſans.

AIR : *Non, je ne ferai pas &c.*

Placé ſur un terrein que le Guerrier ſoupçonne ;
Dans ce poſte douteux, ſi je tremble ou bourdonne,
Sauvons-nous ; un tombeau ſe creuſe ſous nos pas !
Cet oracle eſt plus ſûr que celui de Calchas.

Même Air.

A me perſécuter, le ſort s'opiniâtre :
J'ai beau me rendre utile, on ſe plaît à me battre.
Le Maître que je ſers, eſt un Maître inhumain,
Qui me traite toujours le bâton à la main.

* *Il ſervoit anciennement au culte des Idôles.*

BLANDUREL DE SAINT JUST.

Digitized by Google

LE mot de la première Enigme, du Mercure précédent, eſt *Oeuf*. Celui de la ſeconde, eſt, *Bourdaloue*.

Le mot du premier Logogryphe, eſt, *Dauphine*; dans lequel on trouve, *Pan, Diane, haine, Daphné, Ida, nid, Ladiane, épi, Pin, Dauphine, Eu, han, Die, Dina, Dan, pain, Jude, adieu, pied, Eau, Pie.*

Celui du ſecond Logogryphe, eſt, *Delphinus*; où l'on trouve, *Jeſu, Deus, Pindus, Delphi, dolus, Delius, Nilus, Indus, Ilus, Linus, Lepidus, Edui, Seduni (Sion) Elis, Heli, Deli, Pius, Linus (Papa Secondus) Pelius.*

ÉNIGME.

L'HOMME, naît avec moi; ſans lui, je ne ſuis rien.
A la Ville, à la Cour, je ſuis très-néceſſaire;
Et l'on ſe ſert de moi dans mainte & mainte affaire,
De laquelle ſouvent je fais tout le ſoutien.
L'habile Magiſtrat, le ſage Miniſtère,
Le Clergé, le Public, ont tous recours à moi;

Digitized by Google

Tout l'Univers enfin, se range sous ma loi.
L'amant prudent, l'amant sincère,
N'auroit pas raison à Cythère,
S'il ne reconnoissoit mon immuable foi.

Par M. de V.

LOGOGRYPHE.

Chef d'œuvre d'Iphicrate, & d'Epaminondas,
C'est par moi que *Gonsalve**a marché sur leurs pas.
Si dans un autre sens quelqu'un veut me connoître;
Au Louvre, mieux qu'ailleurs, il peut me voir paroître.
Mais, Lecteur, pour venir à la déduction
Des mots que je produis, par ma dissection;
Cherche un Navigateur, un parent, une Ville,
Où Marcellus parut aussi brave qu'habile;
Ce qu'Achille prenoit du célèbre Chiron,
Et que donnoit Polybe au jeune Scipion.
Un jour très-solemnel; ce fameux Patriarche,
Préservé du déluge, à la faveur de l'Arche;
Un illustre guerrier, & dont Artaxerxès,
Au grand Agésilas, opposa les succès;
Ce que, pour être femme, une fille desire.....
C'est assez: finissons: il ne faut pas tout dire.

* Surnommé le *Grand Capitaine*: c'est le *Turenne* des Espagnols.

Par M. DE LANEVERE, *ancien Mousquetaire du Roi, à Dax le ....*

Digitized by Google

AUTRE.

Depuis longtems tu m'abandonnes,
Cher Lecteur ! quoique, tous les jours,
Avec agrément tu moissonnes
Les fruits de mon ancien secours.
Piqué de cette létargie,
Je cherche encor à fixer tes regards.
Prends donc mes huit membres épars ;
Range-les à ta fantaisie.
Ils t'offriront un de ces jeux,
Où le coup d'œil & la justesse,
Ont peut-être, au gré de tes vœux,
Plus d'une fois couronné ton adresse.
Tantôt, couru par la jeunesse,
De mes plaisirs tumultueux,
Je sçais lui prodiguer l'ivresse.
Tantôt, à peine suis-je né,
Que de ma voix, l'indiscrette indécence,
Fait soudain, suivant l'occurrence,
Rire ou rougir tout un cercle étonné.
Ici, victime de l'Envie,
Je fus, hélas ! assassiné :
Là, jadis, à mon culte impie,
Je vis maint autel destiné.
Je tiens mon rang dans la Musique.
Je me suis aussi, sans façon,

Digitized by Google

Fauſilé dans l'art Héraldique.
Tantôt, je ſuis petit Poiſſon;
Tantôt, je deviens grande Ville.
Je puis encor, d'un meuble utile,
Offrir les commodes douceurs.
Enfin, tout voyageur habile
Doit, à propos, uſer de mes faveurs.
C'eſt te fournir aſſez ample carrière,
Pour t'amuſer, ou te mettre en ſouci.
Reſtons-en là, pour aujourd'hui:
Car mon but n'eſt que de te plaire;
Et je pourrois te cauſer de l'ennui.

DESMARAIS.

ROMANCE, NOUVELLE.

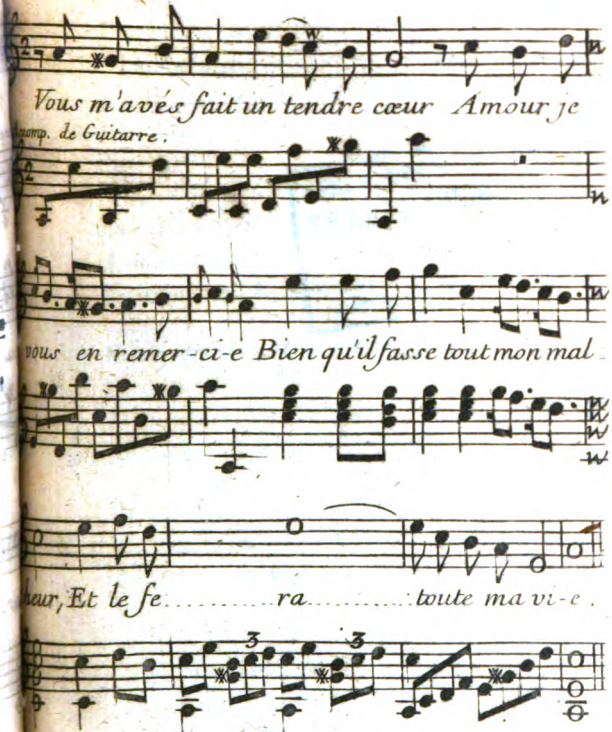
Vous m'avez fait un tendre cœur,
Amour, je vous en remercie;
Bien qu'il faſſe tout mon malheur,
Et le fera toute ma vie.

Ainſi *Liſis*, dans ſon tourment,
Diſoit: admirez, je vous prie,
L'innocence d'un tendre amant,
Et l'injuſtice de ſa mie!

Elle plaît, & toujours plaira;
Ce n'eſt pas là ſon injuſtice:
Amour le veut, & le voudra.
Il faudra bien qu'elle obéiſſe.

Digitized by Google

Romance.



...sie par M.e Charpentie.
...rnée par Tournelle.

Digitized by Google

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY.

ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.

Digitized by Google

Elle a tout le don de charmer :
D'où vient c'eſt qu'elle eſt mieux que belle:
Car rien qu'à l'entendre nommer ;
Voilà que vous brûlez pour elle.

Si je lui dis, qu'un doux retour,
D'amour tendre, eſt la récompenſe ;
Malgré moi je prens un détour,
Pour dire le mot d'eſpérance.

Hé, pourquoi n'oſer être amant,
En toute ſimpléſſe & courage ?
Amour, m'a bien grondé vraîment,
De trahir ainſi ſon ouvrage !

Il m'a bien dit : Mon doux ami,
Tu m'as tout entier dans ton âme ;
Et ne me montres qu'à demi,
Autant bel objet de ta flamme.

Tant de crainte d'importuner,
Encourage mal une amante.
Quand il faut toujours deviner,
On ſe ſent peu reconnoiſſante.

A force de ſoins ingénus,
Songe à plaire ; adore ta mie,
Comme *Anchiſe* adora *Vénus*,
Dans les bocages d'*Idalie*.

Digitized by Google

J'ai bien tous les ſoins ingénus,
Quand je la vois, ou quand j'y penſe.
Elle a tous les traits de *Vénus* :
Mais là, finit, la reſſemblance.

Ainſi *Liſis*, dans ſon tourment,
Diſoit : Admirez, je vous prie,
L'innocence d'un tendre Amant,
Et l'injuſtice de ſa Mie !

Digitized by Google

ARTICLE II.

NOUVELLES LITTERAIRES.

Essais sur divers Sujets de Littérature & de Morale. Par M. l'Abbé Trublet, de l'Académie Royale des Sciences & Belles-Lettres de Prusse, Archidiacre & Chanoine de S. Malo. Tome 4^e. Paris, Chez Briasson. *1760.*

A L'OUVERTURE de ce Livre, je suis tombé sur la réflexion suivante : *Ordinairement, il n'y a qu'à perdre pour un homme qui a une certaine réputation d'esprit, à donner quelque chose au Public.* Il y a bien plus à perdre pour un Auteur qui a déja paru dans le Public avec succès, à publier de nouvelles productions. Cependant le risque qu'il court, quelque évident qu'il lui paroisse, n'est pas capable de l'arrêter. Cela pourroit porter à croire, que la vanité que ceux qui n'écrivent pas reprochent à ceux qui écrivent, est beaucoup moins puissante dans ceux-ci, que dans ceux-là. Un homme, dont l'es-

Digitized by Google

prit brille aux yeux de ſes amis & de ſes connoiſſances ; mais qui n'a pas la confiance de l'expoſer aux yeux du Public, n'eſt pas ſi modeſte que celui qui ne craint pas, en expoſant le ſien, de détruire l'illuſion de ſes admirateurs. Quoiqu'on en diſe, ce n'eſt pas toujours pour étendre ſa gloire, qu'un Ecrivain multiplie ſes ouvrages ; & c'eſt prèſque toujours pour ne rien perdre de ſa réputation, qu'un homme, qui paſſe pour avoir beaucoup d'eſprit, ne veut rien produire au grand jour. Je ne ſçai pas s'il faut louer la prudence de ce dernier ; mais on ne peut blâmer le courage de l'autre. Il y a certainement du mérite, à ne pas craindre d'être apprécié. Or on ne ſauroit ſe flatter de l'être exactement, tant quon n'a pas ſubi le jugement du Public, qui n'a jamais ni la ſévérité des ennemis d'un Auteur, ni l'indulgence de ſes partiſans. C'eſt une foibleſſe, de préférer la crainte de perdre l'eſtime de quelques particuliers, à l'eſpérance d'acquérir la conſidération de tous. Le deſir de la mériter, eſt raiſonnable & vertueux ; puiſqu'il peut tourner au profit de la ſociété. Je n'écris pas ceci, pour enhardir les mauvais écrivains ; mais pour encourager les bons, tels que M. l'Abbé Trublet, qui ne doit

Digitized by Google

ouvrages, leur pese quelquefois autant que celle des ouvrages d'autrui; que s'ils lisent peu, c'est qu'ils ont beaucoup lû. Que pourroient-ils lire encore avec plaisir? Familiarisés avec l'excellent & le bon, dégoûtés du médiocre, il ne leur reste que le mauvais; & ils ont éprouvé, qu'il y a moins de peine à en faire, qu'à en lire. *Il ne faut pas trop lire.* Cette maxime est excellente; mais elle ne l'est, que parce qu'on ne peut beaucoup lire, sans lire du mauvais. Si tous les livres étoient bons, il faudroit changer la maxime, & dire hardiment: *on ne sauroit trop lire.*

Cette pensée, qu'*il y a dans les ouvrages d'esprit quelque chose de plus agréable que l'esprit, à ceux-même qui en ont le plus*, est très-vraie & très-solide; mais on l'auroit rendue plus intéressante, & plus instructive, en y joignant une notion de ce quelque chose plus agréable que l'esprit.

C'est à force d'Art qu'on cache l'Art. Peu de connoisseurs, (l'Auteur en distingue de deux sortes, ceux qui le sont par lumière, & ceux qui ne le sont que par simple goût) apperçoivent toute la perfection que les finesses de l'art mettent dans un ouvrage: *Il se montre aux uns, & se cache aux autres, à mesure qu'il est plus parfait. Il n'écarte pas seulement les*

Digitized by Google

défauts, il y ajoute des beautés. Il a même ſes graces, auſſi bien que la Nature.

Rien de plus ingénieux & de plus juſte, que la comparaiſon de l'eſprit à une mine qui d'abord rend beaucoup, & ſans qu'il ſoit beſoin d'un grand travail; *les premieres richeſſes, s'offrent d'elles-mêmes; en creuſant plus avant, le travail devient plus pénible & moins fructueux, & à la fin la mine s'épuiſe.*

Un Auteur doit craindre de ſe faire imprimer trop tôt: il en réſulte de grands inconvéniens, qu'il eſt quelquefois impoſſible de réparer. *Mélite* fera toujours tort à l'Auteur de *Cinna*. *Les jeunes gens dépenſent leur eſprit, comme ils dépenſent leur bien, avant que d'être en état de le dépenſer à propos.*

Voici une réfléxion à laquelle je ne puis conſentir: *Rien de plus rare, que l'habile Architecte, que le talent de faire un tout. On trouvera plûtôt cent beaux eſprits, capables de produire cent belles penſées ſur un ſujet, que le bon & grand eſprit, qui de toutes ces penſées, & des ſiennes propres, ſaura faire un beau tout.* J'ai beaucoup de peine à le croire. Je penſe qu'il y a moins de difficultés à arranger des idées, qu'à les produire. *Rien de plus rare que l'habile Architecte;* je l'avoue:

Digitized by Google

mais celui qui pourroit créer les matériaux qu'il met en œuvre, ne seroit-il pas infiniment plus habile? Le producteur de pensées, devroit paroître, à l'égard de celui qui les arrange, s'il étoit possible qu'il y eût en ceci quelque proportion, comme le créateur du marbre & de la pierre paroît, à l'égard de celui qui s'en sert pour élever un Palais. Si *Montagne*, *la Bruyere*, M. *de la Rochefoucault*, M. *de Vauvenargues*, M. l'Abbé *Trublet* lui-même, & quelques autres, ont choisi cette manière d'écrire, connue sous le nom de réflexions, de maximes, de pensées détachées; je ne sçaurois croire, que c'est par impuissance de les lier. *Charron*, vaut-il mieux que *Montagne*? Je ne me sens pas assez de force pour réfléchir avec autant de justesse, de netteté, & d'abondance, que l'Auteur que j'analyse: mais je me flatte qu'il ne me seroit pas impossible de faire, avec succès, un ensemble de ses réflexions. L'art, quelque parfait qu'il puisse être, dans l'arrangement qui embellit les matériaux dont il se sert, peut-il jamais être égalé à la nature, qui leur a donné l'être?

Je pense qu'il n'y aura personne qui ne lise avec plaisir l'anecdote qui concerne l'Abbé de *S. Pierre*, & les réflexions

Digitized by Google

de l'Auteur à ce ſujet, ſi propres à confirmer ce que j'ai dit d'abord; que ce n'eſt pas toujours la vanité, qui fait écrire.

» *Il y a d'excellentes choſes dans vos* » *Ouvrages*, diſoit-on quelquefois à M. » l'Abbé *de S. Pierre; mais elles y ſont* » *trop répétées.* Il demandoit qu'on lui » en citât quelques-unes, & on n'y étoit » pas embaraſſé. *Vous les avez donc rete-* » *nues*, ajoutoit-il? *Voilà juſtement ce* » *que je me propoſois, en les répétant; &* » *ſans quoi, vous ne vous en ſouviendriez* » *plus aujourd'hui.* Jamais, peut-être, » (qu'on me permette cet hommage à » un homme dont je reſpecte & chéris la » mémoire) jamais, peut-être, aucun Au- » teur, même parmi les plus pieux & les » plus humbles, n'écrivit moins pour ſa » propre gloire, que M. l'Abbé de *Saint* » *Pierre*: il n'avoit en vuë que l'utilité » publique. Cela ſe fait ſentir dans tous » ſes ouvrages, & en relève le prix. Un » écrivain de ce caractère, n'en eſt pas » ſeulement plus reſpectable; ſes écrits » en ſont plus utiles. J'ajoute, que M. l'Ab- » bé de *S. Pierre*, n'avoit pas plus de pré- » ſomption, que de vanité. Il croyoit ſes » idées auſſi bonnes que ſes intentions; » mais ſans les croire merveilleuſes.

Des ouvrages, ſoit d'*eſprit*, ſoit de

Digitized by Google

Sciences, l'Auteur passe aux Ouvrages *d'agrément*; & l'on y trouve le même goût, la même précision, la même clarté. Faut-il juger des Ouvrages d'esprit par la voie du sentiment, ou par celle de la discussion: on verra dans cet article des éclaircissemens sur cette question. Le génie de l'homme n'a peut-être jamais rien produit d'une certaine étenduë, où par l'une de ces deux voies, on ne puisse rencontrer quelque chose à reprendre. Il est difficile de dire laquelle est la plus sûre. Aucune des deux n'est trompeuse: mais la plûpart de ceux qui croyent y marcher, ne sont ni dans l'une, ni dans l'autre.

Dans l'article, qui traite *de la Morale en général*, & *de l'homme en particulier*, on examine la question, si la plûpart des hommes sont méchans? On y trouve un grand nombre de réflexions consolantes; bien éloignées de celles qu'inspire une philosophie sombre, qui semble se plaire à affliger le genre humain, & à le calomnier. *Il y a une manière d'écrire sur l'homme, sur la morale, plus agréable qu'utile, plus ingénieuse que solide, & ainsi peu morale. Il y en a une autre, qui est dangereuse, & propre, en ne peignant l'homme que comme méchant & vicieux, à le ren-*

Digitized by Google

dre plus méchant & plus vicieux encore qu'il ne l'eſt en effet. J'ai cherché, dans cet ouvrage, ſi je n'appercevrois pas quelques traces de l'une ou de l'autre de ces manières ; & je n'y en ai point trouvé. Ce n'eſt pas qu'il n'y ait beaucoup de choſes ingénieuſes & agréables ; mais elles ſemblent n'avoir été miſes, que pour faire goûter le ſolide & l'utile.

L'eſprit de ſociété, eſt un morceau intéreſſant. Toutes les réfléxions qu'il renferme, font connoître le prix des qualités & des vertus ſociales. C'eſt un grand don, de ſavoir ſe faire des amis ; mais il eſt peut-être plus utile, de poſſéder l'art de ne ſe point faire d'ennemis. *Le grand danger d'avoir des ennemis, c'eſt que d'un défaut, ils font un vice ; d'une faute, un crime ; d'un acte, une habitude ; d'un ſoupçon, une certitude ; d'une ſeule faute, pluſieurs ; d'un ſeul défaut, tous ceux qui peuvent y avoir quelque rapport. Ils étendent, groſſiſſent, multiplient.*

Les réfléxions de l'Auteur, ſont quelquefois échauffées par la chaleur douce qu'inſpire le ſentiment, & ſurtout par celui dont il paroît pénétré pour les infortunés. » Si l'on eſt poli, par bon cœur, encore » plus que par intérêt ; ſi l'on eſt touché » du plaiſir ſi flatteur d'en faire, & de

Digitized by Google

» faire le plus grand de tous, en voici » un moyen infaillible : c'eſt de ne point » diminuer de politeſſe ; de ne point » changer de manière avec quelqu'un qui » vient d'eſſayer un revers ; d'encourir la » diſgrace d'un protecteur, de perdre » un poſte ; & parmi tous ces regards, où » il lit ſon infortune, qu'il lui eſt doux » d'en rencontrer où il lit toujours, non » ſeulement la même amitié, mais en- » core la même conſidération ! de trou- » ver quelqu'un, auprès de qui, en per- » dant ſa fortune, il n'a pourtant rien » perdu ; & de pouvoir en conclurre, qu'il » en trouvera peut-être quelques autres !

Les articles qui concernent la *Poëſie* & les *Poëtes*, *Homère* & *Virgile*, la *Tragédie* & la *Comédie*, la *Proſe* & les *Vers François*, offrent à la diſpute un beau & vaſte champ, où j'aimerois à voir entrer en lice quelque écrivain aſſez habile pour ſuivre, combattre, & vaincre l'Auteur. mais, il y a des ſujets, qui ſemblent faits pour partager éternellement les hommes qui paroiſſent avoir le plus d'eſprit & de goût. M. l'Abbé T. n'aime pas la rime : Mais comme il dit lui-même, que *n'être pas aimé, eſt le plus grand obſtacle à être eſtimé* ; les verſificateurs ſont peut-être fondés à dire, que la préférence qu'on

donne aux Proſateurs, eſt un effet d'une prévention ſecrette de l'eſprit, plûtôt que des avantages de la Proſe ſur les Vers.

Je penſe, qu'on peut trouver dans *la ſuite ſur la converſation*, des réfléxions neuves; quoique l'Auteur annonce que ce qu'il écrit ſur ce ſujet, après tant d'autres qui l'ont traité, pourroit bien n'avoir rien d'abſolument nouveau pour le fond. Il regarde le talent de la converſation, comme un des plus deſirables. Il a pourtant ſes inconvéniens & ſes dangers, comme tous les autres. Le principal objet de ce morceau, eſt de les faire connoître, avec les moyens de les éviter.

L'Article de *la bonté*, eſt fort court. Il ſemble qu'il ait été meſuré ſur la rareté dont elle eſt dans le monde: Il eſt peu d'hommes véritablement bons. *On voudroit ne vivre qu'avec des perſonnes, qui fuſſent en même-temps gens d'eſprit, & bonnes gens: mais où les trouver? La plûpart des hommes ſont peu aimables & peu eſtimables; & ſouvent l'un & l'autre à la fois.*

Dans l'Article *de l'ambition*, on cite un Miniſtre qui a été heureux: c'eſt le Cardinal de *Fleuri*. » M. *de Fontenelle*, qui l'a» voit fort connu avant ſon miniſtère, » ſurpris, dans une viſite qu'il lui fit quel-

Digitized by Google

» ques années avant sa mort, de lui voir » la même sérénité & la même gaîté, » lui dit : *Mais, Monseigneur, est-ce que » vous seriez encore heureux ?*

» Il n'en avoit pas été de même du Car» dinal *Dubois*. Devenu Cardinal, & pre» mier Ministre ; il dit un jour à quel» qu'un, de qui je le tiens : *Je voudrois » être dans un cinquième étage, avec une » vieille servante, & quinze cens livres » de rente.*

» Tandis que le premier Ministre étoit » si malheureux, l'Abbé Mongault l'étoit » encore plus, par l'envie qu'il lui por» toit.

Les favoris de la fortune, ou de la gloire, dit quelqu'un, malheureux à nos yeux, ne nous détournent point de l'ambition : peu de personnes, ont autant de raison que M. de *Fontenelle*. Quelqu'un lui parlant un jour, de la grande fortune que l'Abbé *Dubois* avoit faite ; pendant que M. F. n'en avoit fait aucune, quoique très-aimé aussi du Prince Régent ; *cela est vrai*, répondit le Philosophe : *mais je n'ai jamais eu besoin que le Cardinal Dubois vînt me consoler.* Ce Cardinal, alloit quelquefois déposer ses chagrins dans le sein de *Fontenelle.*

Si l'on n'est pas toujours de l'avis de

Digitized by Google

M. l'Abbé *Trublet*, on est toujours satisfait de son style, plein de naturel & de clarté. Ses pensées peuvent ne pas paroître toute vraies ; mais elles sont toujours précises, & distinctes. On a déjà observé que l'Auteur, en disant qu'il y a *des livres qui donnent de l'esprit*, pourroit bien avoir caractérisé ses ouvrages. On ne peut rien ajouter à cet éloge.

LETTRE sur le Poëme intitulé : l'Art de peindre.

Vous aimez les Arts, Monsieur ; vous faites vos délices de la Peinture ; vous attendez avec impatience le Poëme dans lequel M. *Watelet* en a développé les mystères : je me hâte de vous envoyer l'extrait que j'en ai fait rapidement sur un des premiers exemplaires qui soient sortis de sous la presse.

Il est dédié à l'illustre Académie, dont l'Auteur est membre. C'est à la critique des Maîtres de l'Art, qu'il a soumis chacun des chants de ce Poëme, qui en contient les régles ; & de tels Juges, par leur suffrage, lui ont donné force de loi.

On a pu juger, par les sçavans articles

Digitized by Google

dont M. *Watelet* a enrichi l'Encyclopédie, combien il eſt verſé dans l'art dont il trace aujourd'hui les préceptes. Le diſcours préliminaire, qui eſt à la tête de ſon Poëme, en expoſe l'objet & le plan. Il n'y étale, ni une confiance vaine, ni une orgueilleuſe indifférence ſur le ſuccès de ſon ouvrage. » Je n'ai pas, dit-il, » cette inſenſibilité peu naturelle, & ſou» vent affectée, qui ſe prétend au-deſſus » du blâme & de la louange. J'aurai la » foibleſſe d'être ſenſible à l'approbation, » ſi je la mérite; j'aurai le courage de » tourner au profit de mon eſprit & de » ma raiſon, les jugemens équitables » qu'on portera ſur mes travaux; & ſans » demander une indulgence qu'il n'eſt » pas au pouvoir du Public d'accorder, » je ſouhaite ſeulement, qu'il ſe rappelle » en liſant mes vers, que je ne mets au» cune prétention indiſcrette à les avoir » faits.

On connoit deux Poëmes, ſur la Peinture; l'un du célèbre *du Freſnoi*, l'autre de M. l'Abbé *de Marſy*. M. *Watelet* loue l'un & l'autre par la qualité qui les diſtinguent: l'un profond, nerveux, auſtère, réunit toutes les parties de l'art; l'autre, élégant, harmonieux, fleuri, parcourt d'un vol léger, mais avec juſteſſe,

Digitized by Google

les préceptes de la Peinture. Mais ces deux Poëmes sont écrits en latin ; & l'une des grandes difficultés de celui-ci, étoit de concilier en notre langue, la justesse & la précision des préceptes avec le coloris, l'élégance, la noblesse du style, la mesure & l'harmonie des vers.

De tous les Poëmes, le Didactique est celui qui exige le plus essentiellement d'être soutenu & embelli par le prestige de la versification. Des scènes passionnées, de brillantes peintures, des récits véhémens, peuvent se passer d'une cadence régulière ; une prose nombreuse & poëtique suffit à l'oreille, quand l'imagination est vivement frappée, ou le cœur sensiblement ému. Le Poëme Epique, le Poëme Dramatique, peuvent être encore très-intéressans, quand même ils seroient écrits en prose ; & en renonçant au charme de la versification, il est possible d'y suppléer par des beautés d'un autre genre.

Mais dans le Poëme Didactique, où nul écart n'est permis, où nul épisode ne doit interrompre la suite & l'enchaînement des préceptes, où l'imagination assujettie aux loix sévères de la raison, doit la suivre d'un pas timide, pareille à cette

Digitized by Google

cette grace modeſte, qui accompagne la beauté.

Subſequiturque decor.

Dans ce Poëme, dis je, dont la préciſion rigoureuſe, eſt la premiere règle, il eſt d'une néceſſité indiſpenſable que l'harmonie des vers tienne l'oreille comme enchantée, tandis que la vérité ſévère occupe & captive l'eſprit. Il y a plus; le premier objet qu'on ſe propoſe, dans un Poëme, fait pour inſtruire, c'eſt que les préceptes ſoient faciles à retenir; & il eſt inutile de dire, combien la meſure du vers eſt favorable à la mémoire. On ſait par cœur mille vers de *Deſpréaux*; l'on ne ſait pas vingt lignes de *Montagne*, quoiqu'on l'ait lû avec plus de réfléxions & autant de plaiſir que *Deſpréaux*.

Les ſujets que peut traiter la Poëſie Didactique, lui ſont plus ou moins favorables, & par rapport au fond des choſes, & par rapport aux reſſources plus ou moins abondantes de la langue dans laquelle on écrit. L'Agriculture, offroit au génie de *Virgile* de magnifiques tableaux à peindre, qui pouvoient corriger à chaque inſtant la ſéchereſſe des détails. Ces détails eux-mêmes, tomboient ſous les ſens: ils n'exigoient point, comme ceux de la

Digitized by Google

Peinture, la ſcrupuleuſe ſévérité d'une expreſſion, quelquefois unique ; & le latin avoit dequoi les rendre. *Horace* & *Deſpréaux*, en traçant les règles de la Poëſie, n'avoient qu'à parler le langage de la Poëſie elle-même, & à cueillir ſur leur route les fleurs dont elle étoit naturellement parſemée.

Si l'on en juge, par analogie, l'art de peindre ſemble être de même un ſujet de Poëme Didactique, avantageux & facile à traiter ; mais dès qu'on veut l'approfondir ; dès qu'on eſſaye d'exprimer en termes clairs, précis, connus de tous les lecteurs, les règles auſtères & multipliées de ce bel art ; l'imagination ſe ſent accablée de chaînes : la ſtérilité de la langue, laiſſe à chaque inſtant la penſée ſans expreſſion, & comme ſuſpendue au bout de ſa plume. La raiſon en eſt, qu'une langue, ne s'enrichit que par l'uſage ; qu'une partie ſur laquelle on a négligé d'écrire, eſt comme un champ à défricher ; & qu'en effet, juſqu'à préſent, le langage de la Peinture n'eſt guère familier aux Artiſtes.

Cependant le Poëte, en écrivant pour eux, n'a pu renoncer à plaire à une claſſe d'hommes cultivés, qui, ſans être verſés dans l'art, ſont en état de goûter un poëme, qui en développe les principes.

Digitized by Google

Cette difficulté de créer, si jose le dire, un nouvel idiome qui eût, pour les Artistes, la précision des termes de l'art; & pour le reste du monde, le coloris & la clarté du style noble & poëtique: cette difficulté, à chaque instant renouvellée, n'a point découragé M. *Watelet*. Nous verrons, dans peu, comme il l'a sçû vaincre.

Son Poëme, est divisé en quatre chants. Dans le premier, après avoir donné une idée générale de la Peinture, il expose les principes du dessein. Dans le second, chant, il traite de la couleur. Dans le troisiéme, de l'ordonnance, ou de l'invention pittoresque. Dans le quatriéme, de l'expression, ou de l'invention poëtique.

Le Poëte invoque cette Vénus céleste, qui prend soin d'embellir l'Univers :

Je chante l'art de peindre: ô Vénus, Uranie!
Seconde mes travaux, inspire mon génie;
Laisse-moi pénétrer dans le Temple des Arts.
Lumière des talents, découvre à mes regards
Ce concours de tes dons, cet accord, cet ensemble,
Objets des goûts divers, centre qui les rassemble,
Immortel attribut de la Divinité,
Dont l'effet est l'Amour, & le nom, la Beauté.
C'est toi, qui la répands sur la nature entière:
Chaque jour, sur le char du Dieu de la lumière,

Digitized by Google

Elle embraſſe les Cieux, & colore les airs;
L'œil étonné, l'admire, au vaſte ſein des mers.
Elle naît ſous nos pas; une fleur la recele:
De chaque être, elle emprunte une forme nouvelle:
Et pour la reproduire encor ſous mille traits,
Tu veux que les mortels imitent ſes attraits.
De là, ces nobles ſoins, ces efforts, pour l'atteindre;
Ces talents enchanteurs, l'art des vers, l'art de peindre.

Il ſe plaint qu'un monſtre, ſéduiſant & capricieux, *la Mode*, reçoit parmi nous un culte, qui n'eſt dû qu'à la Déeſſe de la Beauté.

Il s'adreſſe aux Artiſtes; leur montre la carrière qu'ils ont à parcourir; & leur peint le caractère de celui que le Ciel a doué du talent, d'imiter la nature.

Avec choix, il parcourt les annales des temps:
Au récit des vertus, des exploits éclatans,
Il s'émeut, il s'enflâme! un céleſte délire,
Réaliſe à ſes yeux chaque trait qu'il admire.
Il voit tout exiſter; & nouveau créateur,
De l'art qui le contraint, accuſe la lenteur.

Cet art conſiſte, à préſenter aux yeux les formes, les couleurs, les plans, & les effets.

Digitized by Google

C'eſt l'abrégé de ce Poëme.

Le ſuccès de l'Artiſte, dépend d'abord du choix du ſujet. Mais quand le ſujet eſt choiſi, le génie doit ſe l'approprier.

Des objets bien conçus, fixer la juſte place;
Leur donner à propos & la forme & la grace;
Et pour les animer, s'élevant juſqu'aux Dieux,
Ravir le feu ſacré, renfermé dans les Cieux.

Ce n'eſt pas tout encore: l'art doit aſſujéttir le génie à ſes loix auſtères; & l'invention poëtique, doit ſe concilier avec l'invention pittoreſque.

Ici l'Auteur trace, en ſix vers, la diviſion de ſon ouvrage.

Des deux inventions dans l'ordre didactique,
L'une eſt donc pittoreſque, & l'autre eſt poëtique.
Pour ſe produire aux ſens, toutes deux ont recours
A l'accord des couleurs, des ombres & des jours;
Et le ton nuancé n'obtient ſa juſte place,
Qu'en ſuivant les contours que le deſſein lui trace

Le Poëte, recommande & preſcrit l'étude aſſidue, & l'exercice conſtant du deſſein. En général, de la partie, au tout, & des parties, entr'elles, il y a des rapports, une harmonie, un enſemble, qu'il faut ſaiſir. Mais le comble de l'art, eſt

Digitized by Google

dans l'imitation de la belle Nature.

La ſimplicité, régne dans les ouvrages des Egyptiens ; mais le ſentiment exquis de la beauté, étoit un don réſervé aux Grecs. A ce ſujet, M. *Watelet* rappelle en peu de mots les progrès & les révolutions de la Peinture, depuis ſa naiſſance en Egypte, juſqu'à ſa reſtauration en Europe. Voici comme il peint le paſſage des arts, de la Gréce en Italie.

Les talens aſſervis, captivant leurs vainqueurs,
Du Romain belliqueux, adoucirent les mœurs.
Chez un Peuple étranger, qu'avoient dompté ſes armes,
Des plaiſirs de l'eſprit, il reconnut les charmes :
Voluptueux alors, pour tromper ſes loiſirs,
Il fit ſervir les arts aux ſoins de ſes plaiſirs.
Ces trois Filles des Cieux, l'utile Architecture,
La Muſe, que je chante, unie à la Sculpture,
Par des Artiſtes Grecs, rétablis dans leurs droits,
A Rome triomphante, imposèrent des loix ;
De Palais mieux ornés montrèrent des exemples ;
De Dieux, mieux fabriqués, repeuplèrent les temples :
Jupiter, au vulgaire, impoſa par ſes traits ;
Vénus, eut plus d'encens, lorſqu'elle eut plus d'attraits ;
Et le Romain inſtruit, riant d'un vain hommage,
Admira moins le Dieu, qu'il n'admira l'image.

Digitized by Google

L'antique, eſt d'un précieux ſecours, pour les jeunes Artiſtes. M. *Watelet* les invite, à l'étudier ſans ceſſe : c'eſt là qu'ils puiſeront tous les principes de leur art ; & ſurtout ces juſtes rapports, qu'il étoit ſi difficile de décrire en vers ; & que M. *Watelet*, a ſi heureuſement rendus.

A la figure entière, il faut, dans ſa portée,
De ſa tête huit fois la grandeur répétée.
. . . . . .
Les deux bras donneront, étendus ſans efforts,
Une largeur égale à la longueur du corps.
N'allez pas cependant, à cette exactitude,
Borner de l'art *du trait*, la difficile étude :
Par des calculs précis, *l'enſemble* confirmé,
S'il n'eſt point élégant, n'eſt qu'à demi formé.
Voyez, par cent détours, dans la plaine fleurie,
Serpenter un ruiſſeau, qui baigne une prairie :
Conſidérez la flamme, alors qu'un doux zéphir,
A ſon ſouffle la fait mollement obéir :
Du contour élégant, c'eſt la fidelle image...
Grâces ! qui peut, ſans vous, en acquérir l'uſage ?

L'étude de l'Anatomie, que les Artiſtes appellent l'*Ecorché*, ne leur eſt pas moins eſſentielle. Mais comment en préſenter les objets, dans un ſtyle élégant & noble ?... C'eſt où triomphe M. *Watelet*.

Digitized by Google

Le ſcapel, à la main, voyons ce que renferme,
Sous ſon léger tiſſu, le plus fin épiderme.
Démontons ſes léviers, dont nos eſprits ſubtils
Règlent les mouvemens : démêlons tous ces fils,
Que leur combinaiſon, que leur force deſtine
A faire, au gré des ſens, mouvoir notre machine.
Par ſon inſertion, à l'os le muſcle eſt joint ;
Nos mouvemens réglés, partent tous de ce point.
Le muſcle contracté, leur donne la naiſſance :
Des eſprits réunis, la mobile puiſſance,
Le gonfle, & l'accourcit du tiers de ſa longueur ;
Sa forme prononcée, exprime la vigueur.
Rendu moins apparent, voyez comme l'antique,
Dans un corps délicat, le dérobe & l'indique.
Tel on voit de *Vénus*, le corps ſouple & liant,
Offrir le doux aſpect d'un contour ondoyant ;
Tandis que du Dieu *Mars*, la moindre fibre exprime
Et la force, & l'audace, & le feu qui l'anime.

A l'étude de l'Anatomie, ſe joint celle de la Perſpective ; & le Peintre doit ſçavoir en ménager l'illuſion.

Fixer, dans un corps rond, ce qui doit être ſombre ;
Ce qu'il reçoit de jour, ce qu'il portera d'ombre ;
En ſuppoſant au point, d'où vous ferez partir
Les rayons, dont l'effet, doit vous aſſujéttir.

Mais c'eſt au goût, à choiſir l'aſpect

Digitized by Google

Le crayon délicat, qu'un heureux choix conduit,
Dérobe ſes défauts aux regards qu'il ſéduit.

. . . . . .

D'un raccourci bizarre, effort de perſpective,
Hazardez rarement l'ingrate tentative:
Un choix mal entendu, détruit l'illuſion.

Le Poëte ne parle que d'un raccourci bizarre, auquel l'imagination ſe refuſe, en Peinture comme en Poëſie : le vrai doit être vraiſemblable. Le beau raccourci n'étonne point les yeux : il eſt partout, ſans qu'on le ſoupçonne.

Quelqu'objet qu'on imite, il y trouve ſa place:
Tout corps horizontal, raccourcit ſa ſurface;
Et cet aſpect trompeur, qui reſſerre les plans,
Les unit, les confond, les rend moins apparens.

La perſpective aërienne, eſt inſéparable de la perſpective géométrique : il faut en diminuant les grandeurs,

Exprimer auſſi l'air, qui ſeul, de la diſtance
Décide, à nos regards, la diverſe apparence.

Ce préſtige, eſt l'effet de la couleur ; & c'eſt le ſujet du ſecond chant. L'on voit déjà, dans le premier, quel eſt le ton & le ſtyle du Poëme ; avec quel courage le Poëte s'y ſacrifie au Peintre, & ſe refuſe

Digitized by Google

aux écarts brillants, auxquels la nature de ſon ſujet ſemble l'inviter à chaque pas. L'imagination, dans un Poëme de ce genre, eſt comme ces Nymphes, qui, dans le Taſſe, veulent attirer & ſéduire les compagnons de *Renaud*. » Pourquoi, (ſemblent-elles dire au Poëte) pourquoi » t'obſtiner à ſuivre une route pénible, » à travers des précipices & des écueils? » Vois ces riants bocages, ces prairies » émaillées, ces ondes pures & jailliſſan» tes! ſuis-moi, dans ces lieux enchantés; » donne-moi ton génie à conduire: tous » mes ſentiers ſont ſemés de fleurs. Un Poëte, amoureux de ſon talent, épris de l'éclat d'une célébrité paſſagère, n'eût pas manqué de ſe livrer aux charmes de cette enchantereſſe: M. *Watelet*, a la ſageſſe & la force de lui réſiſter; & au lieu d'un badinage frivole, il nous a donné un Poëme claſſique.

Quoique le fond du ſecond chant ſoit plus riche que celui du premier, le Poëte n'y donne point dans le luxe des ornemens. Il craint d'affoiblir l'impreſſion des préceptes; & il ne les embellit, qu'autant qu'il eſt néceſſaire, pour intéreſſer l'imagination à les retenir, & à les retracer.

L'Artiſte, en colorant, doit, ſur une ſurface,
Imiter la lumière, & peindre aux yeux l'eſpace.

Digitized by Google

Chaque corps, a ſa couleur ; mais cette couleur eſt brillante, ou ſombre.

La lumière en auroit l'éclate & le degré :
Mais la couleur eſt propre à l'objet éclairé.

Ainſi cette partie de l'art, a deux branches ; la couleur de l'objet même, & le jour ou l'ombre, où il eſt placé.

L'angle de réflection de la lumière, eſt égal à l'angle d'incidence : ce principe ſimple & connu, renferme la théorie du clair-obſcur. Deux tons, le blanc & le noir, ſuffiſent pour ajouter le clair-obſcur au trait du deſſein.

Des objets éloignés, conſidérez la teinte :
L'ombre en eſt adoucie, & la lumière éteinte.
Vous raſſemblez en vain tous vos rayons épars ;
Le but trop indécis échappe à vos regards.
Le terme qui les fixe, a-t-il moins d'étendue ?
Chaque nuance, alors, un peu moins confondue,
Développe à vos yeux, qui percent le lointain,
D'un clair-obſcur plus net l'effet moins incertain.
D'un point plus rapproché, vous diſtinguez des maſſes ;
Votre œil plus ſatisfait, meſure des ſurfaces.
Déjà près du foyer, les ombres & les jours,
Se ſoumettant au trait, décident les contours.
Enfin, plus diaphane, en un court intervalle,

Digitized by Google

L'air n'altère plus rien de la couleur locale.

. . . . . .

. . . . . .

Tel est l'artifice des reflets de la Perspective aërienne !

Les passages qu'observe la nature, dans le mêlange des couleurs & des tons, présentent au pinceau de nouvelles difficultés à vaincre.

Le terme est incertain, le progrès insensible:
Nous voyons le tissu; la trame est invisible.
. . . . . .
Chaque ton de couleur, à nos regards offert,
Dans celui qui le joint, se confond & se perd.
Mais quelle est, de ces tons, l'origine immortelle?
C'est cet astre brûlant, qui sans cesse étincelle.
Des faisceaux de rayons, de son disque émanés,
Offrent, en se brisant, à nos yeux étonnés
De sept tons primitifs, les couleurs assorties,
Et de ces tons mêlés, les douces sympathies.
Voyez-les tous briller dans cet arc radieux,
Dont l'éclat réfléchi peint la voute des Cieux.
Voyez les obéir au sçavant méchanisme
De l'immortel Newton, qui les soumit au prisme;
Ou plûtôt, respectant ces sublimes secrets,
Ignorez leur essence, & peignez leurs effets.

L'art du coloris, peut puiser ses trésors

Digitized by Google

dans deux ſources. Le Poëte les fait diſtinguer au Peintre.

Du régne végétal, craignez l'éclat perfide :
Le minéral, enfante un coloris ſolide.

L'énumération des couleurs paſſagères & des couleurs durables, étoit encore un détail difficile : on ne s'apperçoit point, en le liſant, du travail qu'il a dû coûter.

Les lumières que la Peinture a reçues des Arts & des Sciences, par rapport au choix des couleurs, ont hâté ſes progrès en Europe : le concours & l'émulation de ſes Ecoles, ont mis le comble à ſa gloire. Ici, M. *Watelet* ne peut ſe refuſer à un mouvement, qui exprime le caractère de ſon âme.

Dieu des arts ! entretiens au ſein de ma patrie,
Cette louable ardeur, par la gloire nourrie,
Qui fait de tes ſujets, à la vertu ſoumis,
Des rivaux généreux, jamais des ennemis.
Et vous, qu'un feu divin échauffe, anime, enflâme ;
Qu'un ſouffle envenimé ne ſouille point votre âme :
De ces boſquets ſacrés, gardés par les neuf ſœurs,
Pour vous couronner tous, il naît aſſez de fleurs !

Il revient au coloris ; & développe, en très-beaux vers, la théorie du reflet.

Digitized by Google

Le ton de la nature, en un corps éclairé,
Blesseroit les regards, s'il n'étoit tempéré ;
L'éclat de la couleur, sans un double artifice,
Au lieu de vous charmer, feroit votre supplice.
Pour rendre cet éclat moins choquant & moins dur,
Le réflet, près de nous, s'unit au clair-obscur.

. . . . . .

Arrêtez vos regards, aux bords d'une onde pure ;
Le saule qui l'ombrage, y répand sa verdure,
Et reçoit à son tour, en courbant ses rameaux,
L'éclat d'un plus beau jour, reflété par les eaux.
Sur un rideau de pourpre, une Nymphe étenduë,
Nous offre, sur les lys, la rose répanduë :
Ce brillant incarnat, dont tout son corps est teint,
Prendroit un autre accord, sur un fond plus éteint.
C'est ainsi que l'Artiste, au gré de son génie,
Peut, de son coloris, varier l'harmonie.
L'accord est à son choix ; mais ce choix arrêté,
Tel qu'un Poëte, il doit conserver l'unité.

Dans cette imitation de la nature, il faut que l'art se cache avec tant de soin, qu'on l'oublie.

Le spectateur jaloux, ne veut rien qui détruise
La douce illusion, dont son âme est surprise.

Le fini précieux, a sa place ; la touche

Digitized by Google

rapide, a la ſienne: l'un, dans ce que l'œil voit de près; l'autre, dans ce qu'il apperçoit de loin. Ici, dit le Poëte,

Trop de ſoin vous nuiroit, & l'air bien mieux que vous,
Des paſſages moins ſins, rendra les tons plus doux.

Les oppoſitions donnent encore à la Peinture, plus d'éclat & plus de vigueur.

C'eſt ainſi que, des ſons, la Muſe enchantereſſe,
Pour parler à nos cœurs, ſçait oppoſer ſans ceſſe
La fière diſſonance au plus doux des accords:
Les divers mouvemens, les ſons plus ou moins forts;
Tout aide à varier l'effet de l'harmonie;
Tout a droit ſur notre âme, & tout ſert au génie.

La nature, eſt le commun modèle de la Poëſie, de la Muſique, & de la Peinture.

Cependant, c'eſt à vous, ô Peintre ſtudieux!
Qu'elle aime à prodiguer ſes tréſors précieux:
Soumiſe à vos deſirs, ſans ceſſe complaiſante,
Elle vous ſuit partout, partout elle eſt préſente.
Voyez-la s'embellir, avec l'aſtre du jour:
Suivez-le dans ſa route. A peine, de retour,
Le Soleil qui renaît, commençant ſa carrière,
De la jalouſe nuit, a franchi la barrière;

Digitized by Google

Qu'aux bords de l'horiſon, les coteaux ſont frappés
De l'éclat adouci, de ſes feux échappés.
Des corps moins élevés, les incertaines ombres;
Se mêlent aux vapeurs, qui les rendent plus ſombres.
Quelle ſource d'accords, d'effets, d'illuſions,
Offrent à vos pinceaux ces oppoſitions!

Le Poëte indique des tableaux, pour les divers inſtans du jour. Le matin & le ſoir, ſont favorables à la Peinture: le ſeul éclat du midi, eſt au-deſſus de ſes éfforts.

Mais ſi le Dieu du jour, brillant, victorieux,
Au milieu de ſon cours, reparoît dans les Cieux;
Reſpectez un éclat, que l'art ne ſçauroit rendre.

Il y a cependant un moyen de ſauver l'illuſion: c'eſt d'interpoſer un objet, qui ſemble cacher cet éclat inimitable.

Offrirez-vous *Renaud*, dans cet inſtant du jour;
Mollement enchaîné dans les bras de l'amour?
Armide aura fait naître un myrthe, dont l'ombrage,
Sur le diſque brûlant, forme un léger nuage.

Ce ſecond Chant, eſt plus vif, plus coloré, plus ſenſible aux yeux de l'ima-

Digitized by Google

gination que le premier: cela devoit être. *Mais* l'élégance & la clarté du ſtyle, l'aiſance & la correction des vers, ſont partout les mêmes. Je ſuis tenté de citer, ſans ceſſe; & je ne me retiens, que pour ne pas effleurer le plaiſir que vous aurez, Monſieur, à lire ce Poëme charmant.

(*La ſuite, au prochain Mercure.*)

LETTRE de M. l'Abbé TRUBLET, *à M.* DE LA PLACE. *1 Mars 1760.*

J'AVOIS invité, Monſieur, par la voye du *Mercure*, ceux qui poſſèdent quelques Lettres de M. *de Fontenelle*, de vouloir bien m'en faire part; mon invitation n'a point été inutile, & on m'en a communiqué un aſſez grand nombre. Je prépare un onziéme Tome des *Œuvres* de l'illuſtre Auteur; & elles en feront partie, de même que celles que je pourrai recouvrer encore, lorſqu'elles me paroîtront dignes de l'impreſſion. Quelque agréables que ſoient, en général, les lettres des grands Ecrivains; il y a un choix à faire entr'elles, puiſqu'il y en a entre leurs ouvrages mêmes.

Digitized by Google

Je remercie donc M. *Dubois de la Garde*, de celles qu'il vous a envoyées pour moi, & que j'ai trouvées dans le *Mercure* de Février dernier. * Je vous avouerai pourtant, que je ne les crois pas de M. de *Fontenelle*, du moins en leur entier. J'ajoute, que tous ceux à qui je les ai fait lire, ont été de mon avis.

Les lettres, dont on laisse prendre copie, sont fort sujettes à être altérées; & quelquefois au point, que le style de celui qui les a écrites, n'y est plus reconnoissable. Si cela est arrivé, comme je le soupçonne, à celles de M. *de Fontenelle* à M. *Thomassin*: je serai très-obligé au jeune & ingénieux Militaire, de m'en faire parvenir une copie exacte, avec leur datte. On l'a oubliée dans le *Mercure*.

M. *Dubois de la Garde*, m'offre encore *un portrait de Fontenelle, par feue Mlle le Couvreur*. Je le connois, il y a longtemps: mais il n'est point de cette célèbre Actrice, quoiqu'il lui ait été attribué, lorsqu'il parut. Il est de Madame *de Forgeville*, comme on peut le voir dans l'éloge de M. *de Fontenelle*, par M. *de Fouchy*, qui en a cité une grande partie.

* Elles sont adressées à M. le Chevalier de *Juilly-Thomassin*, dont on a vû plusieurs jolies pièces dans le *Mercure*.

Digitized by Google

» Madame de *Forgeville*, sa respectable » amie, *dit M. de Fouchy*, voulut bien » prendre de ses dernières années le soin » le plus assidu : & c'est à elle qu'il a dû » toute la douceur qu'il y a goûtée. Plus » à portée que personne de le bien con- » noître, elle en avoit fait elle-même un » portrait, dans lequel il est si recon- » noissable, que nous avons cru le devoir » donner ici, &c.

On trouve l'Eloge de M. *de Fontenelle*, par M. *de Fouchy*, à la tête de ses œuvres posthumes, imprimées en 1758 : elles en font les Tomes IX & X.

J'ai l'honneur d'être, &c.

LETTRE, à l'Auteur du Mercure.

IL paroît, Monsieur, un Livre intitulé, *Pièces fugitives, pour servir à l'Histoire de France*. Le Compilateur de ces Mémoires y a joint les jugemens sur la noblesse de Languedoc, par M. de *Besons*. Il dit, dans ses avertissemens qu'il a placés à la tête de ces jugemens, » qu'une des choses les » plus utiles que Louis XIV ait faites » pendant son régne, a été la recherche » de la Noblesse, afin de faire connoître

Digitized by Google

» ſon ancienneté &c. Il loue l'exactitude des opérations, en ce genre, de M. de *Caumartin*, Intendant de Champagne : il improuve le peu de ſoin que M. de *Rouſſeville* apporta dans ſes opérations, en Picardie : il paſſe enſuite à celles de M. de *Beſons*, qu'il compare à M. de *Caumartin*. Il dit, que » ces jugemens, qui ſont » des piéces juridiques, aſſurent l'*Etat* » de la nobleſſe de Languedoc, de leurs » deſcendans, & la font connoître d'une » manière qui n'eſt *ni douteuſe, ni équi-* » *voque*. Il ſeroit à ſouhaiter, reprend le Compilateur, » qu'on lui communiquât les jugemens des Intendans, ſur la » nobleſſe des autres Provinces, afin de » faire connoître, d'une manière ſi *ſûre*, » toute la nobleſſe du Royaume, dont » plus de la moitié eſt preſque inconnue.

Pénétré des louables motifs, qui ſemblent animer le Compilateur, je crois devoir détruire la confiance que le Public pourroit prendre en faveur des jugemens de M. de Beſons, ſur la foi du Compilateur : & comme mon aſſertion, ainſi que celle du Compilateur, ne doit pas faire loi ; je rapporterai ce que M. de Baville, Intendant de Languedoc, dit dans ſes Mémoires, à l'article de la nobleſſe de cette Province.

Digitized by Google

» Les recherches qui ont été faites en » différens temps, ont fait plus de mal » que de bien. La *facilité* qu'on a eu de » donner des jugemens à ceux qui ne les » méritoient pas, a beaucoup *mêlé* le » corps, qui devoit être plus pur & moins » rempli de gens à qui on connoît *encore* » *une très-basse extraction.* Ceux qui de- » voient prendre soin de l'empêcher, se » sont relâchés sur ces mauvais principes, » que la taille étant réelle, il importe peu » de faire beaucoup de nobles, puisqu'ils » la payent de même que les roturiers : » comme si le seul intérêt de la véritable » noblesse, ne méritoit pas que l'on ne » ternît point l'éclat qu'elle doit avoir, » par un mêlange aussi impur !

Si le Compilateur avoit lû cet article des Mémoires de M. de Baville, il auroit sans doute plus respecté les opérations de M. de *Caumartin*, & n'auroit pas *terni une seconde fois l'éclat que doit avoir la véritable noblesse*, en faisant revivre un ouvrage que le mépris le plus fondé sembloit avoir anéanti. Tout le monde sçait, que la bonne noblesse de Languedoc, ne se sert jamais du relaxe de M. de *Besons*. D'ailleurs, il y a de très-bons Gentilhommes, qui n'ayant pas été seul

son

recherchés, ne ſont pas inſcrits ſur ce prétendu catalogue des nobles.

Il en eſt d'autres, qui n'ont produit que les preuves de quatre générations; & qui remontent, par de bons actes, juſqu'en l'an 1100; tels que les Varagne, Seigneurs de Gardouch, & non pas Baragne. Les armes de cette maiſon, ſont d'or, la croix de ſable; & non d'azur, à la croix d'or, chargée d'une croix de ſable comme l'écrit le Compilateur, au Tome II, pages 2 & 9.

Il n'y a preſque point de maiſon, dont les armes ne ſoient défigurées; comme celles des *Villeneufve*, qui ſont une épée d'argent, & non une épée d'or: on a même attribué, à une branche de cette maiſon, des armes differentes. On cite un acte de partage, entre Vital de Villeneufve, Bernard de Villeneufve, & le Roi Philippe le Bel, en 1319, pour la terre de la Croiſille. Il y a deux fautes, dans cette citation: 1°. Philippe le Bel étoit mort; c'étoit Philippe le Long. 2°. Vital & Bernard ſont qualifiés, *Domicelli & miles* dans l'acte de partage; & le compilateur, ne leur donne aucune qualité. Il dit que Ramond, peut avoir été pere de Jean: il étoit pere de Bernard & pere de Jean, ſelon les actes de cette

Digitized by Google

Maiſon, qui remonte juſques en l'an 1034. M. de Baville en parle dans ſes Mémoires comme une des plus anciennes de cette vaſte Province, de même que celle de Varagne. Le Compilateur a auſſi défiguré les armes de la maiſon de la Tour S. Paulel, qui ſont d'azur à la Tour d'argent, & non pas d'azur à trois faces d'or, Tome 3. p. 2. pag. 84.

Il marie, de ſon autorité, Jean de la Cour, Seigneur de Juzes, avec Jeanne de Ribet; tandis que ce même Jean étoit marié, par l'autorité de l'Egliſe, avec Jeanne de Deyme la Bruyere. Un de leurs, enfans fut reçû Chevalier de Malthe, en 1551. Cette maiſon remonte, juſques en l'an 1124.

Toutes ces erreurs démontrent, que le Compilateur n'a puiſé ſon ouvrage que dans le Relaxe de M. de *Beſons*. Or, tout le monde ſçait que la plupart des Gentilshommes ſe faiſoient décharger ſur le premier titre qui leur tomboit ſous la main. De là vient, que des meilleures maiſons de la Province ne remontent qu'au premier, deuxiéme ou troiſiéme degré. Ainſi M. de Catellan, famille d'une très-ancienne nobleſſe de Languedoc, ſe fit décharger, comme Capitoul de Toulouſe; & le Compilateur, dans ſon

Digitized by Google

Recueil, le met noble, *comme Capitoul.* Il auroit évité toutes ces erreurs, s'il avoit consulté les familles dont il parle.

Vous voyez, Monsieur, par tout ce que j'ai l'honneur de vous dire, le cas que le public doit faire des jugemens de M. de *Besons*! & surtout, des avertissemens du Compilateur. J'espere, que vous voudrez bien insérer ma Lettre dans votre Mercure; afin de détruire la mauvaise opinion que la noblesse des autres Provinces pourroit avoir, sur l'ancienneté & sur la bonté de la véritable noblesse de Languedoc.

Je suis avec un attachement &c.

A Montauban ce 12 Février 1760.

Digitized by Google

HISTOIRE des Philosophes modernes, avec leurs Portraits, gravés dans le goût du crayon, d'après les Desseins des plus grands Peintres.

Par M. SAVERIEN.

Publiée par FRANÇOIS, *Graveur des Desseins du Cabinet du Roi, Graveur ordinaire du Roi de Pologne, Duc de Lorraine & de Bar, & Pensionnaire de L. M. rue S. Jacques, à la vieille Poste.*

Premiere Partie, contenant l'Histoire des Métaphysiciens. Un volume imprimé & gravé en deux formats in-4.° & in-12. Prix 6 liv. in-4.° & 3 liv. in-12. *brochés*, 1760. *A Paris, de l'Imprimerie de Brunet, Imprimeur de l'Académie Françoise.*

ON se seroit fait un devoir, de mettre au jour cette premiere partie, au mois de Juin dernier, comme on l'avoit annoncée; si on avoit été moins sensible à l'accueil qu'on a daigné faire au projet de cet ouvrage. Le programme qu'on en distribua, vers le commencement de l'année 1759, a procuré des connoissances, qu'on a tâché

Digitized by Google

de mettre à profit. On a voulu avoir égard auſſi aux avis, que des perſonnes diſtinguées dans la république des Lettres, & dans celle des Beaux Arts, ont donnés, pour le rendre digne de la faveur du Public. Tout cela a demandé un temps dont on ne regrettera point le ſacrifice, quel que puiſſe être le ſuccès de ce premier Volume; parce qu'on ne croit point avoir de reproches à ſe faire. Voici une idée générale de ſon exécution.

Après une préface, dans laquelle on expoſe le plan de toute l'Hiſtoire des Philoſophes modernes, eſt un diſcours préliminaire, qui contient une Hiſtoire abrégée de la Métaphyſique, ſon objet & ſes avantages. On y juſtifie le choix qu'on a fait des Métaphyſiciens, placés au nombre des Philoſophes modernes. Ces Métaphyſiciens ſont *Eraſme*, *Hobbes*, *Nicole*, *Loke*, *Spinoſa*, *Malebranche*, *Bayle*, *Abbadie*, *Clarke*, & *Collins*.

On trouve donc ici leur hiſtoire : c'eſt-à-dire, leur vie, leur caractère, leurs mœurs, & un précis de leurs ouvrages, & de leurs controverſes; ſuivis de leurs ſyſtêmes ſur la Métaphyſique. Ces ſyſtêmes, forment une eſpèce de cours de Métaphyſique, qui comprend les parties eſſentielles de cette ſcience, dont on

Digitized by Google

donne les principes & les règles. On peut réduire ces parties, à ces points principaux. 1.° L'analyse de l'homme, de ses passions & de ses écarts, considéré, soit en particulier, soit en société : ce qui forme un tableau de l'humanité, & dans lequel sont renfermés les fondemens de toutes les loix. 2.° La nature & les facultés de l'esprit humain ; l'origine, le progrès, & l'étenduë de ses connoissances. 3.° L'art de penser & de raisonner, & de diriger toutes les opérations de l'esprit. 4.° L'usage de la raison, dans tous les événemens de la vie. 5.° L'art de connoître la vérité, en évitant les illusions & les erreurs auxquelles l'homme est sujet, dans la recherche qu'il en fait. 6.° Enfin la nature & les attributs du Créateur, & ceux des êtres en général.

A l'égard des Portraits, qui entrent dans ce Volume, ils ont été dessinés d'après les originaux les plus authentiques, par MM. *Vanloo* (Carle) *Pierre*, *Vien*, *&c.* tous Membres illustres de l'Académie Royale de Peinture. On les a gravés dans le goût du crayon, parce que cette gravure rend mieux l'esprit du dessein & celui des originaux, que la gravure ordinaire ; qu'elle rend parfaitement

Digitized by Google

la reſſemblance ; & afin qu'ils ſervent en même temps de modéles, à ceux qui veulent apprendre à deſſiner. Ces Portraits ſont in-4.° & in-12. comme les formats des deux Editions, & traités avec le plus grand ſoin. Mais les Portraits in-4°. doivent être préférés par ceux qui voudroient les deſſiner, ou qui ſeroient bien aiſes de les avoir ſéparément, pour les mettre ſous vèrre, afin d'en orner leur Cabinet.

Les Hymnes de Santeuil, traduites en vers françois, par S. P. C. P. D. vol. in-12 ; *à Paris*, chez *J. Barbou*, rue S. Jacques, aux Cigognes. Le même Libraire débite auſſi les Hymnes de Santeuil, en latin, en un vol. in-12 ; ainſi que les œuvres du même Auteur, en 3 volumes.

Les Héroïdes de M. Dorat, nouvelle édition, in-8.° Eſſai ſur la déclamation tragique, par le même. On en trouve des exemplaires, chez *Cuiſſart*, Libraire, quai de Gêvres. Ces ouvrages, déja connus, ont annoncé ce qu'on pouvoit attendre du jeune Auteur de *Zulica*.

Anecdotes galantes, ou le Moraliſte à la mode, par M. J. Ha***, in-12.

Digitized by Google

A Amsterdam, 1760; & se trouve *à Paris*, chez *Ducheſne*, rue S. Jacques, au Temple du goût, & chez *Cuiſſart*, quai de Gêvres, à l'Ange Gardien.

Le Prix de la Beauté, ou les Couronnes, Paſtorale, en 3 Actes, & un Prologue, avec des divertiſſemens, ſur des air choiſis & nouveaux. Cet ouvrage, enrichi d'eſtampes agréables, & des autres ornemens typographiques dignes de les accompagner, eſt imprimé in-4.°, & ſe vend *à Paris*, chez *Delormel*, Libraire, rue du Foin, à Ste Génevieve. Nous comptons en parler plus amplement, dans la ſuite.

Discours ſur l'éducation; par M. *Vaniere*, Brochure, in-8.° 1760. *A Paris*, chez *Boudet*, rue S. Jacques; chez *Cailleau*, quai des Auguſtins; & chez *Lambert*, rue, & à côté de la Comédie Françoiſe.

Amusemens d'un Homme de Lettres; ou, Jugemens raiſonnés, & concis, ſur tous les Livres qui ont parus tant en France que dans les Pays étrangers, pendant l'année 1759; diviſés, par ſemaines: 4 vol. in-12; dont le prix eſt de 5 liv. brochés, & de 7 liv. reliés: chaque volume conte-

Digitized by Google

nant 360 pages. *A Manheim*, 1760; & se trouve *à Paris*, chez *Cailleau*, Libraire, quai des Auguſtins, près le Pont Saint Michel.

Histoire des Temples des Payens, des Juifs, & des Chrétiens, dédiée à la Reine; par M. l'Abbé Ballet, ancien Curé de Gif, & Prédicateur de S. M. Chez le même Libraire.

Observations ſur un ouvrage, intitulé, *Vindiciæ Typographicæ*, pour ſervir de ſuite au Traité de l'origine & des productions de l'Imprimerie primitive, en Taille de bois. Par M. Fournier le jeune. *A Paris*, de l'Imprimerie de J. *Barbou*. In-8.° 1760.

Les Sauvages d'Europe. *A Berlin*, 1760; & ſe trouve, *à Paris*, chez *Gueſſier*, fils, Libraire, rue du Hurepoix, à la Liberté.

Lettre, à M. ***, ſur pluſieurs maladies des yeux, cauſées par l'uſage du rouge & du blanc; par M. Deshais Gendron, Docteur en Médecine de l'Univerſité de Montpellier &c. *A Paris*, 1760.

Discours, ſur la connoiſſance & l'application des talens; Par M. l'Abbé *Jac-*

Digitized by Google

quin, honoraire de l'Académie d'Arras, de l'Académie des Sciences & Belles-Lettres de Rouen, & de la Société de Metz. *A Paris*, chez *Ducheſne*, rue S. Jacques; & chez *Lambert*, rue de la Comédie Françoiſe. In-12, 1760.

JUSTIFICATION de pluſieurs articles du Dictionnaire Encyclopédique; ou, préjugés légitimes contre Abraham-Joſeph de *Chaumeix*. *A Bruxelles*; & ſe vend *à Lille*, chez *Panckoucke*, Libraire. In-12, 1760.

AVIS de l'Auteur du MERCURE *& du* CHOIX.

COMME je me propoſe de rendre le NOUVEAU CHOIX *de Pièces tirées des anciens Mercures & autres Journaux*, le plus varié, curieux, agréable & intéreſſant, qu'il ſera poſſible; j'ai tout lieu d'eſpérer que le nombre de mes Abonnés ne diminuera pas au renouvellement de leur Souſcription (qui doit ſe faire au premier Juin prochain, en recevant le Tome 44 de ce CHOIX;) & qu'au contraire, je le verrai s'augmenter de beaucoup. Cependant, pour que les perſonnes qui voudroient

Digitized by Google

commencer à souscrire actuellement, & qui n'auront pas les premiers volumes, en tout ou en partie, ne soient pas arrêtées par la crainte de débourser une somme assez forte pour se procurer la collection entiere; on a pris des arrangemens, pour faciliter l'acquisition de ces premiers volumes, à ceux qui desireront l'avoir absolument complette; & on les donnera brochés, d'ici à la fin de cette année 1760, à un prix modique, sçavoir:

Les douze premiers volumes, pour 13 l. 4 s.

Les 16 vol. suivans, c'est-à-dire, le 13^e, jusques & compris le 28^e, ce qui a formé la seconde année, ou le deuxiéme abonnement, pour 18 l.

Les 16 vol. suivans, qui forment la troisiéme année, commençant par le 29^e vol. & finissant au 44^e, pour 20 l.

Total, 51 l. 4 s.

Ceux qui prendront même les 44 volumes à la fois, les auront brochés pour 48 liv.

Les volumes séparés, ne se donneront pas à moins de 30 sols piéce.

Digitized by Google

Le port de chaque volume séparé, est de dix sols par la Poste. A l'égard des *collections* entieres, ou d'une année seule, on peut les recevoir en Province, à peu de frais, par le moyen des Carosses & Messageries.

Le prix de l'abonnement, à Paris, pour les 16 volumes, qui doivent commencer par le 45^e^, (ce qui formera la quatriéme du CHOIX,) est de 24 l. & de 32 l. pour les recevoir en Province, francs de port, par la Poste.

On supplie les Souscripteurs d'envoyer exactement, & d'avance, leur argent, au Bureau du CHOIX, *chez M. Leris, quai des Augustins, dans la maison de M. Rollin, Libraire.*

Digitized by Google

ARTICLE III.

SCIENCES ET BELLES-LETTRES.

ACADÉMIES.

SEANCE publique de l'Académie Royale des Sciences, Belles-Lettres & Arts, de VILLEFRANCHE, en Beaujollois. *

LE jour & fête de S. Louis, l'Académie s'eſt renduë dans l'Egliſe Collégiale de cette Ville, pour entendre le panégyrique du Saint, prononcé par M. l'Abbé *Deſſertines*, l'un des Académiciens.

L'après-midi, elle a tenu ſa ſéance publique, dans la grand-ſalle de l'Hôtel de Ville.

M. l'Abbé *Humblot*, Directeur en exercice, en a fait l'ouverture, par un diſcours ſur l'eſprit philoſophique, qu'il a conſidéré relativement aux avantages qu'en retire l'humanité, & à l'abus que l'on en fait, par rapport à la Religion.

Selon lui, le caractère diſtinctif de

* L'Extrait de cette Séance Académique, qui eſt du 25 Août 1758, avoit probablement été égaré juſqu'à préſent.

Digitized by Google

l'esprit philosophique, est une noble *indépendance* des idées du vulgaire, une liberté de penser, une hardiesse, une sublimité de sentimens, qui l'affranchissent des entraves où l'ignorance & la superstition, voudroient retenir la raison captive. Le vrai Philosophe, n'est point un adorateur stupide de l'antiquité, ni des usages consacrés par l'habitude : il brise avec autant de courage, que de discernement, ces vieilles idôles, que le préjugé rendoient respectables. Disciple de la vérité, il n'adopte que les idées claires & distinctes : la Nature, est son livre ; l'évidence, est son flambeau.

Mais s'il préfere dans les doctrines humaines, l'exemple à la prévention, la raison à l'autorité ; on ne le voit point se livrer imprudemment aux écarts des systêmes, dans les matières qui sont au-dessus de son entendement ; appeller à son tribunal, l'Etre suprême ; lui demander raison de ce qu'il a fait, ou de ce qu'il auroit pû faire. Bien loin de mesurer au compas les opérations mystérieuses de la Divinité ; il regarde comme un attentat, de prétendre soumettre à des argumens incertains & équivoques, à des chimeres métaphysiques, l'existence & les attributs de celui qui lui donne la facul-

té de raisonner, & de sentir. C'est d'après ce début, que l'Auteur entre en matière; & qu'il parcourt, d'un trait rapide, les avantages & les écarts de l'esprit philosophique, envisagé sous ces deux points de vuë.

A la suite de ce Discours, on lut un essai sur la recherche des fossilles, avec des observations, sur quelques-uns de ceux qui se trouvent dans le Beaujollois, M. *Brisson*, Inspecteur des Manufactures de cette Province, Auteur de cet ouvrage, après avoir donné une idée générale des différentes substances que l'on découvre sur la surface, & dans le sein de la terre; & démontré l'utilité de cette branche de nos connoissances; s'est attaché, particulièrement, à faire voir que la Province de Beaujollois, fournit de prèsque toutes les espèces de fossilles connuës.

Un des plus communs, est le cristal de roche, qui se trouve aux environs de Régny; où il y a une carrière considérable de Pecartz, qui est rempli de cristaux héxagones. Il examine les causes de la cristalisation en général; & de cette cristalisation, sous la forme héxagone; il se propose de faire une collection des cristaux de tous les âges; c'est-à-dire, depuis le temps où le cristal commence à se

Digitized by Google

former dans sa matrice, jusqu'à son état de perfection. Il parle ensuite, d'une espèce de gypse sélénite, qu'on a découvert dans la Paroisse de Pommiers, jaune, transparente, faisant effervescence dans les acides, & devenant opaque dans la calcination ; comme aussi d'une autre pierre, trouvée dans la Paroisse de Villyé, qui s'amollit au feu, jusqu'à se liquéfier en un instant ; qui s'enflamme bientôt après; & qui rend, en brûlant, une fumée épaisse avec une odeur bitumineuse, à-peu-près semblable à celle que l'on rencontre à Lille-Adam, près de Beaumont-sur-Oyse, & auprès de Laon. Sur chacun de ces objets, l'Académicien fait des observations propres à tirer parti de ces découvertes.

Cet essai fut suivi d'une dissertation, sur les Songes, par M. *de la Vaupiere*. L'Auteur y décrit toutes les rêveries des Anciens & des Modernes, sur la prétenduë science de l'Onirocritique, ou l'art de la divination par les songes, qu'il réfute en cherchant à développer leur cause & leur nature. Il fait voir, que s'il y a quelquefois des songes surnaturels & prophétiques, tels que ceux attestés par l'Ecriture ; on auroit tort de s'en faire des régles d'interprétation pour les son-

Digitized by Google

ges naturels, qui ne ſont autre choſe que l'effet que produit le cours irrégulier des eſprits animaux durant le ſommeil; & qui n'offrent, pour l'ordinaire, d'autre indication, quand ils ſont ſouvent reproduits, que le caractère, la conſtitution, la réminiſcence, les occupations, ou la qualité des alimens dont uſe communément l'homme qui rêve. *M. de la Vaupiere*, en prend de là occaſion de tourner en ridicule la fourberie des Interprétes, la ſuperſtition des Crédules, & la bonhommie de ceux, d'entre les hiſtoriens, qui ont tranſmis à la poſtérité, ſur la foi d'une tradition puérile, une foule de contes miſérables, qui déparent la gravité de l'hiſtoire, & le diſcernement de l'écrivain.

Le même Académicien, lut encore, un Conte en vers, dont le ſujet étoit tiré des Fabliaux des 12, 13 & 14e ſiécles, intitulé, *la bourſe pleine de ſens*; M. l'Abbé *Deſſertines*, une Ode tirée du Pſeaume 125 & un Dialogue de M. *de la Louptière*, entre *Houdart de la Motte*, & *Nivelle de la Chauſſée*.

M. *Pezant*, Secrétaire, termina la ſéance, par une critique en vers, de l'éducation qu'on donne aux jeunes perſonnes du ſexe, qui entrent dans le monde; ſous le titre de, *Conſeils à la jeune Iris*.

Digitized by Google

Dans les ſéances précédentes, on avoit lû entr'autres ouvrages, une diſſertation ſur les trombes marines ; & des obſervations météréologiques, par M. *Goutard*, Médecin ; la ſuite des Mémoires hiſtoriques, ſur le Beaujollois, par M. *de la Vaupiere* ; l'explication d'un paſſage de l'Ecriture, tiré du Livre d'Eſther, ſur le pays dont Aman, tiroit ſon origine, par M. l'Abbé *Michel* ; les parallèles des Poëſies ſacrées de *Rouſſeau*, & de M. *Le-franc*, par M. l'Abbé *Deſſertines* ; un Mémoire pour ſervir à quelques parties de l'hiſtoire du Beaujollois, & ſurtout, à celles des Manufactures, & du Commerce de cette Province ; & la théorie du blanchiſſage des fils & des toiles, par M. *Briſſon* ; une Diſſertation ſur l'origine de la Nobleſſe Françoiſe, par M. l'Abbé *de Buſſy* ; un Mémoire hiſtorique, ſur la nature & ſur la perception des droits de Franc-fiefs, & ſur l'exécution de ces droits, reclamés par les habitans du Beaujollois, par M. *Pejont*.

Digitized by Google

REFLEXIONS sur la Médecine.

LA véritable Médecine, ne consistera jamais qu'en un amas, plus ou moins grand, d'observations & d'expériences sûres & précises, qui nous apprennent quelque chose sur la nature des maladies, & sur la vertu des remèdes ; & dans le jugement, qui sçait faire de ces expériences un usage plus ou moins certain, & plus ou moins étendu. Tous les efforts que les sçavans ingénieux & systématiques font pour perfectionner la physique du corps humain, & avancer le progrès de la Médecine, ne font qu'ajouter à l'incertitude de cette science. Quant à la théorie, tout est problématique, tout est controversé : il n'est aucun point, où les plus célébres Auteurs, ne se trouvent en opposition.

L'observation, apprend souvent, en Médecine, ce que le raisonnement ne trouveroit jamais.

L'expérience, ne pourra jamais conduire la Médecine à sa perfection, sans le raisonnement ; & le raisonnement rendra toujours cette science incertaine & problématique.

Digitized by Google

Nous connoiſſons trop peu tout ce qui conſtitue l'économie animale ; nous ne ſçavons ni la compoſition des ſolides, ni celle des fluides ; nous ignorons la maniere dont s'exécutent les principales fonctions de notre corps ; comment ſe forme le ſang ; la nature & les propriétés de ce liquide, & des différentes humeurs qui en dérivent ; comment ſe fait le mouvement animal ; l'influence de l'âme ſur le corps, & tous les rapports de cette influence dans les différens états de ſanté & de maladie ; l'influence de l'air ſur notre machine : encore moins connoiſſons nous toutes les altérations vicieuſes dont notre ſang, & nos humeurs ſont ſuſceptibles, & toutes les différentes manieres dont nos fibres perdent la diſpoſition qui les conſtitue dans l'état de ſanté.

Un Médecin, qui ſçait ſon art, eſt ſouvent réduit à avouer qu'il ne comprend rien à la maladie qu'il voit ; & dans ces occaſions il eſt encore très-utile, en ce qu'il n'entreprend rien qui puiſſe nuire au malade : le Médecin ignorant, croit toujours connoître la maladie, & voir ce qui n'eſt pas dans la nature : il eſt d'autant plus dangereux, qu'il agit avec plus de ſécurité & de hardieſſe.

Digitized by Google

Un Médecin, pour travailler avec quelque certitude & quelque succès, auroit besoin de connoître tous les tempéramens individuels : car il y a une différence inconcevable entre les corps, qui d'ailleurs se ressemblent tant !

Dans les maladies aigues, on doit recourir aux remèdes : dans les maladies chroniques, on doit s'en tenir au régime. J'excepte celles, qui ont leurs spécifiques.

Pour pousser, autant qu'il est possible, les découvertes sur l'éfficacité des remédes ; il faudroit pouvoir distinguer les cas où la guérison est absolument duë à leur action, de ceux où elle n'est que l'effet des opérations de la nature. Il faudroit encore, que l'éfficacité du remède, qui a produit la guérison, ne fût point rendue équivoque par la multiplicité, & la différence des remédes qu'on employe souvent dans le même tems.

S'il y a quelque chose qui soit capable d'ôter la confiance que l'on pourroit avoir en la Médecine, c'est la différence étrange qu'il y a entre les remédes que les Auteurs prescrivent pour les mêmes maladies.

Dans les maladies, qui ne sont pas directement mortelles, la Médecine est très-utile, en ce qu'elle est ordinairement

Digitized by Google

sûre de guérir, qu'elle abrége la guérison, & qu'elle prévient les suites fâcheuses. Dans les maladies mortelles, elle est peut-être aussi souvent nuisible que salutaire; en ce qu'elle croise souvent la nature, ou qu'elle hasarde des remédes qui la troublent, & l'offensent.

On ne connoît guères que les maladies qui naissent des évacuations supprimées, & des différentes corruptions qui s'engendrent dans les premieres voyes: celles qui dépendent des affections morbifiques des nerfs & des altérations vicieuses du sang, de la lymphe, & du sue nerveux, sont encore des énigmes.

Il n'y a rien de certain, ni dans les causes des maladies, ni dans les symptomes, ni dans les remédes &c.

On n'envisage, ordinairement, que la guérison ou le soulagement des symptomes, en traitant une maladie; tandis qu'il faudroit se proposer de combattre la cause prochaine qu'on ignore, & qui exigeroit très-souvent des remédes bien opposés à ceux qui paroissent remplir les indications que les symptomes fournissent.

On est partagé sur la maniere de guérir les maladies, même les plus communes. Par exemple; parmi les Médecins

Digitized by Google

les plus célèbres, il y en a autant qui employent la saignée dans le traitement des fièvres intermittentes, qu'il y en a qui l'excluent.

On juge presque toujours mal, quand on juge de la vertu des médicamens, & des causes des maladies, par les effets qu'on observe après l'application des remèdes; effets très souvent équivoques. Il est rarement sûr, que le changement qui suit un remède, soit le produit de son action. Plusieurs remèdes, employés en même tems, produisent une action combinée, qui peut donner une idée fausse de la nature de la maladie, & de l'effet de chaque remède en particulier : d'ailleurs les effets d'un remèdes sont souvent produits par un changement physique, très-différent de celui que nous imaginons être nécessairement attaché à l'application de ce remède.

Il seroit souvent difficile de déterminer si les bons effets d'un remède, ne sont pas inférieurs aux inconvéniens dont il est suivi, & au préjudice qu'il cause dans la suite à l'œconomie animale.

Dans le cas même où l'on croit avoir des indications claires, pour prescrire un remède; est-on sûr de ne pas ignorer des contre-indications cachées, que la plus grande sagacité ne peut pénétrer? Le corps

Digitized by Google

humain eſt ſi compoſé ! l'harmonie qui le ſoûtient, tient à un ſi grand nombre de dépendances, & de mouvemens ſi délicatement & ſi merveilleuſement combinés, qu'il n'eſt preſque pas poſſible de s'aſſurer que le moindre changement qu'on y apporte, quelque avantageux & néceſſaire qu'il puiſſe paroître, ne ſera pas ſuivi d'un dérangement notable.

L'action immédiate des remédes, dans le corps humain, ſera toûjours un myſtère, quelque effort que faſſent les Médecins pour l'expliquer. Cette action eſt ſi difficile à comprendre, que le même remède, pris dans la même circonſtance, produit ſouvent des effets entiérement oppoſés dans les différens tempéramens. Un remède, donné pour reſſerrer, relâche; un remède, qui doit adoucir, irrite &c.

Que de maladies, dont on ignore encore la nature ! On ne connoit point les virus vérolique, ſcorbutique, écroüelleux, cancereux, hydrophobique, variolique, &c. Eh ! peut-on traiter une maladie avec une certitude entiere, quand on ignore ſa cauſe prochaine, *ſon être immédiat* ? nous dirigeons la cure, en raiſonnant ſur les effets éloignés de la maladie & des remédes. A combien de mépriſes, d'erreurs, & de hazards, n'eſt pas expoſée une telle pratique ?

Digitized by Google

La mode, s'étend juſqu'à la pratiqu
médicinale. On oublie, on abandonn
des remédes excellens, parce qu'ils ſon
anciens; & on employe, obſtinément, de
remédes que la nouveauté rend fameux
malgré le peu de bien qu'on en retir
Bien plus; *la mode* nous dégoûte de
opinions très-ſolides, parce qu'elles
trouvent dans de vieux Auteurs, qu'o
ne lit preſque plus; & elle nous attach
à des opinions bizarres, & qui ont
peine la plus légere vraiſemblance: parc
qu'elles ſont nouvelles, & qu'elles paroi
ſent dans des ouvrages qui ont du cours.

Si nous avons quelque choſe de ſûr, e
remédes, c'eſt les ſpécifiques; & nous n'a
vons de bons remédes, que ceux qui tien
nent un peu de la nature des ſpécifiques.

Le peu d'analogie qu'on apperçoit, en
tre la nature des ſpécifiques & celle de
maladies qu'ils guériſſent, doit rendr
ſuſpect les raiſonnemens qui nous déci
dent pour le choix des médicaments
dont l'action paroît s'ajuſter à la cauſe de
maladies pour leſquelles nous n'avon
point de ſpécifiques. Qui eût jamais dit
ſi l'expérience ne l'avoit appris, qu'un
écorce groſſière, pût combattre une ébul
lition du ſang, une fermentation fébrile
Qui eût jamais penſé, qu'une racine très

Digitized by Google

âcre, eût été propre à guérir un état inflammatoire des intestins ? que le mercure, incapable d'altération & de changement, étant insinué par les pôres de la peau, pût détruire le virus vérolique intimé avec la substance des os ? que le vitriol blanc, en irritant & en picotant avec violence, dût emporter promptement l'inflammation des yeux, organes si délicats ? &c.

Dans les maladies compliquées ; quelque judicieux qu'on puisse être, on ne sçauroit prendre qu'un parti très-hazardeux. Le danger se mesure sur l'impossibilité de connoître jusqu'à quel point s'étendra l'effet d'un remède, qui est contraire à certains égards ; & jusqu'à quel point, l'excès de l'effet de ce remède bouleversera l'œconomie animale. Il y a encore un très-grand inconvénient, en ce qu'en voulant satisfaire à des indications opposées, on prescrit des remédes dont les effets s'entredétruisent ; ou dont l'action, qui résulte de leur mêlange & de leurs opérations confonduës ou alternatives, produit de grands désordres dans notre corps.

Si la médecine étoit plus parfaite, elle seroit plus simple & plus uniforme ; elle seroit débarrassée de ce fatras immense de

remédes & de formules : la pratique médicinale ſeroit toûjours la même, & les différences qu'elle exigeroit, par rapport aux différens climats, aux différens tempéramens &c. ſeroient également fixées. La choſe la plus commune, ſeroit ſouvent le meilleur remède ; & on guériroit très-ſouvent les malades, ſans les obliger d'avaler les drogues les plus révoltantes, & dont le dégoût eſt quelquefois plus difficile à ſurmonter, que le mal ne l'eſt à endurer.

La pratique médicinale, préfère aujourd'hui les remédes ſimples aux remédes compoſés. Cette méthode ſeroit, ſans contredit, la plus avantageuſe, ſi on pouvoit toujours trouver dans une ſeule drogue, aſſez de vertu pour guérir. Mais comme il eſt ſouvent néceſſaire d'en réunir pluſieurs, pour avoir, dans l'aſſemblage de toutes, le degré de vertu qu'il faut pour détruire la maladie : il eſt vrai auſſi, que ce mêlange de drogues, a pluſieurs inconvéniens. Le principal eſt, qu'on n'eſt jamais bien fûr de l'effet qui doit réſulter d'un tout compoſé de diverſes drogues, dont l'aſſociation peut changer les propriétés.

Les remédes n'agiſſent, qu'en changeant le mouvement ſyſtaltique des ſolides ; ou en altérant la conſtitution des fluides :

Digitized by Google

fluides : or la différence infinie de la nature des fibres, & de la qualité dans les humeurs, dans les divers sujets, fait que le même remède, dans un cas semblable, opère un changement salutaire aux uns, & très-nuisible aux autres ; comme l'expérience nous le fait voir. C'est pourquoi il faudroit, souvent, pour guérir une maladie, un remède tout-à-fait différent de celui qu'indique le rapport que le raisonnement fait appercevoir, entre la nature de la maladie, & les effets connus d'un tel remède.

Les moindres incommodités, sont les plus difficiles à expliquer, & à guérir.

Il ne faut pas moins de jugement & de sagacité, dans l'appliquation des spécifiques, que dans l'usage des autres remèdes.

Il est un grand nombre de maladies, qui se déclarent si peu, si confusément, & par des signes si obscurs ou si équivoques, qu'il est presqu'impossible de discerner ni ce qui constitue l'état morbifique ni ce qu'il faut faire pour y remédier.

Qu'on doit plaindre un malade, dont la maladie dépend d'un vice ou dérangement organique intérieur & profondément caché, qu'on ne peut deviner, &

Digitized by Google

qu'on ne soupçonne souvent pas ! On saisit de fausses indications ; on essaye de tous les remédes ; le malade a à souffrir & son mal, & l'usage désagréable des remédes qui ne sont pas faits pour le guérir!

Je désapprouve, en Médecine, les méthodes générales de guérir, que les Auteurs tracent dans les traits des différentes espèces de maladies : on ne peut en faire usage, sans s'appercevoir bientôt qu'elles sont impraticables, très-défectueuses, & qu'elles ont besoin d'être infiniment modifiées. La diversité des tempéramens, des climats, des âges, des saisons ; les différens degrés de la maladie ; les différentes dispositions des malades, &c. détournent l'application des règles générales, & exigent un si grand nombre d'exceptions, que ces règles ne subsistent plus. Un Médecin ne devroit jamais avoir pour guides, dans la pratique, que les connoissances générales de la nature des maladies, & des effets des remédes ; & adapter ces connoissances, aux vuës que peuvent lui fournir toutes les circonstances combinées de la maladie.

Le concours des symptomes qui caractérisent une maladie, ne désigne jamais sûrement sa cause prochaine. Combien de fois, l'ouverture des cadavres a-t-elle

Digitized by Google

montré, que la cause d'une maladie étoit toute autre que celle que les symptomes annonçoient ? On ne peut employer trop d'attention & de sagacité, quand on veut déduire de tous les signes que présente une maladie, la connoissance de la cause immédiate qui la produit.

Le remède le plus doux, le plus simple, & le moins malfaisant, peut devenir extrêmement pernicieux & meurtrier, s'il est donné dans une circonstance où ses effets soient capables de déranger quelque opération salutaire de la nature. Quel est le Médecin qui peut deviner, dans le cours d'une maladie, les mouvemens que la nature excite pour travailler à la guérison, & qui interdisent l'usage des remèdes qui paroissent d'ailleurs très-innocens & très-indiqués ?

Les maladies qui embarrassent le plus un Médecin, sont celles qui ne présentent que les symptomes, qui sont communs à plusieurs maladies différentes.

Il arrive souvent, dans la pratique médicinale, que le remède produit l'effet que se propose le Médecin ; mais en agissant d'une toute autre manière qu'il n'imaginoit.

On n'est presque jamais sûr, en médecine, que l'action d'un remède qu'on

Digitized by Google

employe pour guérir une maladie, ne causera point une autre maladie aussi grande, ou même plus grande.

Dans les maladies difficiles, le Médecin concoit des vuës curatives, que l'imagination lui fournit; & qui sont souvent très-éloignés des intentions de la Nature.

La saignée & la purgation, sont deux remédes d'un usage très-étendu; & c'est peut être parce qu'ils touchent aux causes des maladies les plus ordinaires, & les plus fréquentes, qu'on en fait un si grand abus. Cet abus peut encore procéder, de ce que leur usage est ordinairement fondé sur des indications, qui ne sont pas assez sûres.

La saignée, la purgation, & les spécifiques, sont les seuls remédes dont on voit des effets assez évidens & peu équivoques, pour la guérison des maladies.

Il faut quelquefois des remédes, qu'on appelle préparans, dans le traitement de plusieurs maladies; mais on fait souvent un trop long circuit, avant d'en venir à ceux qui attaquent immédiatement la cause du mal.

Il y a deux excès, dans la pratique, médicinale: l'un, consiste à n'employer jamais que des remédes doux; l'autre, à n'employer que des remédes violens.

Digitized by Google

Il eſt des cas, où il eſt prèſque impoſſible de diſcerner, ſi le mauvais état d'un malade dépend de la foibleſſe & de l'épuiſement qui peut réſulter d'une longue & grande maladie ; ou s'il eſt le produit des cauſes perſévérantes de cette même maladie.

Les attentions les plus ſimples, les plus communes, & qui ſont ſouvent les ſeules néceſſaires dans le traitement des maladies, échappent quelquefois à la ſagacité des Médecins les plus habiles & les plus expérimentés.

Ce grand principe de médecine, que *l'art ne doit qu'aider la nature*, n'eſt ni exact, ni aſſez univerſel. Il ſuppoſe, que la nature fait toujours des efforts pour ſe débarraſſer de ce qui lui eſt contraire ; & cela eſt faux. Les mouvemens qu'elle excite ſouvent dans les maladies, loin de tendre à l'en délivrer, ſont plutôt eux-mêmes des effets nuiſibles du mal, ou d'autres maux encore pires que ceux dont ils naiſſent. Ainſi on doit ſubſtituer à ce principe que nous réfutons, celui-ci, qui ſeroit d'une plus grande généralité, & qui ſeroit vrai à tous égards : *que tout le but de l'art, eſt de redreſſer la nature.*

Il réſulte, de ces obſervations, que la médecine ſera toujours bien imparfaite,

Digitized by Google

& qu'on devroit en interdire l'exercice à tout homme qui n'eſt pas en état de donner des preuves certaines d'un jugement ſain, droit, lumineux, & profond.

PROBLEME GÉNÉALOGIQUE.

M. l'Abbé de *Marolles*, ayant conſidéré que chaque homme a un pere & une mere, deux grands-peres & deux grands-meres, & ainſi de ſuite; en ſorte que le nombre de ſes ancêtres ſe multiplioit en proportion géométrique, ou en raiſon double: il en a fait le calcul, pour un certain nombre de degrés. Et comme il eſt bientôt parvenu à une ſomme prodigieuſe, en s'y arrêtant; il en a conclu, que quelqu'homme que ce ſoit, ſuppoſé exiſtant, ſort néceſſairement de tous ceux qui vivoient dans un tems donné, grands & petits.

Il ſoutient donc, qu'il n'y a pas non ſeulement de gentilhomme, mais de laboureur, qui ne ſoit réellement iſſu de tous les Princes & les Rois qui vivoient il y a ſix ou ſept cens ans; comme il n'y a pas de Rois, qui ne tirent leur origine de tous les laboureurs du même tems.

Digitized by Google

Effectivement, en suivant ce calcul, seulement jusqu'à la vingtiéme génération ; on trouve, que chaque homme, a plus d'un million de peres ou de meres ; & plus d'un million de peres, seulement à la vingt-uniéme. Or, à la vingt-quatriéme, on en compte plus de seize millions : c'est-à-dire, que chaque François auroit, il y a environ 500 ans, plus d'ancêtres que la France ne contenoit de gens mariés.

Il a même fait l'application de ce principe, à sa propre personne. Et en prenant au hazard des Princes & des Rois, dont la généalogie plus connuë est aisée à lier avec celles dont on conserve des preuves : il a démontré, qu'effectivement, il en étoit issu. La même tentative, a réussi pour plusieurs autres maisons. On ne peut, avec la même facilité, remonter aux sources roturières, qu'il reconnoît également ; parce qu'on n'a pû prendre le même soin d'y conserver l'ordre des filiations. Mais le principe supposé, (& démontré selon lui ;) la conséquence lui en a paru évidemment nécessaire.

Telle est la solution de ce problême fameux que donna, il y a un siécle, ce laborieux écrivain. Tout le monde en fut frappé ; & l'application parut répondre si

Digitized by Google

heureusement au principe, qu'elle fut adoptée par d'autres Auteurs; & qu'on ne pensa ni à la contredire, ni à la soumettre à un nouvel examen.

Cet examen, négligé jusqu'ici, m'a paru curieux, & je l'ai fait; & il m'a démontré la fausseté de la solution de l'Abbé de Marolles.

Première Preuve. Si de la vingtiéme génération, à laquelle nous nous sommes arrêtés, nous passons à la trentiéme; la méthode supposée nous donnera, pour chaque homme, plus d'un milliard d'ancêtres: c'est-à-dire, plus que la terre entiere n'en a jamais porté à la fois.

Mais si nous suivions ce calcul jusqu'au temps de Noë; il en résulteroit, qu'alors, le nombre de ces ancêtres étoit égal, & peut-être supérieur à la somme générale de tous les hommes qui ont existé successivement dans le cours des siécles. Il n'est pas besoin de pousser davantage ce raisonnement, ni de remonter jusqu'à Adam, pour faire sentir l'absurdité de la supposition: puisqu'au temps de Noë, comme dans celui des premiers hommes, ce nombre prodigieux d'ancêtres que donne le principe, se trouve cependant réduit dans le fait, à celui de deux personnes.

Digitized by Google

SECONDE PREUVE, qui indique la cause de l'erreur, & une autre solution au problême. Si le mariage entre freres & sœurs avoit continué d'être nécessaire, comme au temps d'Adam & de Noë; ou si l'usage s'en étoit conservé, comme chez les Perses; on voit clairement que le pere & la mere de chacun, ayant les mêmes peres & meres, le monde durât-il cent mille ans, la multiplication supposée, n'auroit aucun lieu; & que, quelque degré que ce fût, on ne compteroit jamais que deux ancêtres.

Ne permettons les mariages, qu'entre cousins-germains; cette hypothèse donne deux grands-pères & deux grands-mères à l'enfant qui en sort; ou quatre ancêtres. Si les deux conjoints, sont cousins germain d'un seule côté, ils auront, à la vérité, six ancêtres au troisiéme degré, au lieu de huit; mais s'ils étoient cousins-germains des deux côtés, ils n'auroient également que quatre ancêtres à ce degré: parce que les mêmes ancêtres le seroient à plusieurs titres.

Il est donc évident, que la supposition de l'Abbé de *Marolles*, est inapplicable, par exemple, à un peuple comme celui des Juifs; que l'usage, & même la loi, obligeoient à ne point contracter d'ailliance

étrangere ; & même à s'assujettir à la même tribu ; &, par préférence, à la même famille.

Nos loix étant différentes, nous donnent nécessairement une plus grande diversité d'ancêtres. Mais ce que ne font pas les loix, les usages, & les convenances en raprochent. On prend peu d'alliances hors de son Royaume, hors de sa Province, hors de son canton ; la distinction des états & des classes, resserre encore la sphère dans laquelle on pourroit s'étendre.

En prenant donc les choses dans l'état où elles sont par nos loix, & ne faisant pas même d'attention aux dispenses, quoique fréquentes, qui permettent les mariages aux degrés prohibés ; partons de la loi même, & disons, qu'on peut à la cinquiéme génération, compter trente-deux ancêtres par chaque homme. Mais ce degré passé, non seulement il est possible, mais il est ordinaire, mais il est prèsque nécessaire, que les races rentrent les unes dans les autres, & que ces différens ancêtres remontent par divers rameaux à des sources communes. Il est donc non seulement possible, mais assez vraisemblable, qu'à la vingtiéme génération, il y aura tels hommes qui ne compteront pas plus de deux ou trois cens ancêtres, nombre qu'on leur donneroit dès la huitiéme.

Digitized by Google

Le nombre a dû même être moins grand, à mesure qu'on a été plus attaché à ne contracter que des alliances assorties, & que les conditions ont été moins mêlées. Le petit nombre des nobles, finit dans leurs Provinces par leurs Fiefs : le peu d'usage des roturiers d'abandonner ou les terres ou les villes qui les avoient vû naître, les obligeoient, de part & d'autre, à s'allier dans leur voisinage, & dans leur état.

La régle que j'ai indiquée, subsiste encore dans le peuple qui demeure peuple; parceque le Colon a très-peu de moyens, & moins de goût pour s'expatrier, & chercher au loin des alliances qu'il trouveroit difficilement sans connoissance & sans fortune. De-là, tant de mariages dans cet ordre, faits contre la loi, c'est-à-dire à des degrés prohibés, qu'on est obligé de réhabiliter, quand les parties viennent à être instruites; & plus encore, de même nature, qu'elles n'approfondissent jamais.

Depuis que les mésalliances sont devenues fréquentes, & que la finance & le commerce ont donné tant de moyens aux roturiers de changer de place, comme d'état, cette régle est moins générale pour la Noblesse. Mais l'origine de cette confusion, est très-moderne; & il n'y a pas deux siécles, qu'on comptoit encore les

mésalliances dans les familles nobles, & qu'on ne les voyoit qu'avec étonnement.

Il est donc très-apparent, que quand l'Abbé *de Marolles* auroit pû recouvrer les filiations de cinq ou six cens familles roturieres, même des meilleures de sa province, depuis 5 ou 600 ans; il n'auroit pû remonter par la sienne, je ne dis pas à la souche de chacune (comme il le prétendoit) mais à celle d'un grand nombre, & peut-être d'anciennes. Si donc il a été plus heureux, dans l'application de sa méthode à des maisons illustres, c'est que la sienne même participoit à cette illustration par un nombre considérable de grandes alliances, qui supposent toujours, surtout à proportion de leur ancienneté, une grandeur propre à la maison même qui les a contractées.

Il est donc très-faux qu'autant de sang vil se soit transmis dans celui des grands Seigneurs & des Princes; comme il est impossible que beaucoup de sang illustre, ait passé dans les veines des gens du peuple, ou de fortune.

Par l'état actuel, mais moderne des choses, il n'y a peut-être point de Souverain qui ne compte parmi ses ancêtres, quelqu'homme nouveau; comme on peut

Digitized by Google

ſuppoſer pluſieurs familles roturières, qui remontent leur origine par quelqu'une de leurs mères, à une ou deux tiges illuſtres : mais en général, les familles nobles, anciennes, & les grandes maiſons, en remontant leurs degrés, rentreront les unes dans les autres ; & dans un eſpace de temps, même très-court, on verra les Souverains ſortir pluſieurs fois du même Prince.

Il n'en faut pas un exemple plus frappant, que celui du Roi même ; qui ſelon les tables qui en ont été dreſſées par M. l'Abbé *Dangeau* & par M. *Chazot*, eſt prouvé ſortir par ſept branches différentes de Henri le Grand ; qui n'eſt, cependant, que ſon quadriſayeul. Cet exemple ſeul, renverſe de fond en comble tout l'édifice de l'Abbé de *Marolles*, & juſtifie pleinement la ſolution du problême que j'ai ſubſtituée à la ſienne.

On peut donc être aſſuré, qu'il n'y a point de maiſon vraiment grande, qui compte beaucoup d'ancêtres anciens dans la roture ; comme il n'y a que les grandes maiſons, qui puiſſent remonter par beaucoup de rameaux, à des origines diſtinguées.

Le Pere *Méneſtrier*, donna, d'après MM. de Ste *Marthe*, un catalogue d'environ

Digitized by Google

200 maisons, qui prouvent leur descendance de celle de France; & sur ce principe seul, il les mettent au nombre de la grande & de la haute Noblesse.

C'est, sans doute, une très-grande illustration, qu'une pareille origine : mais si elle n'étoit fondée que sur une seule alliance; si d'ailleurs, la famille qui s'en honoreroit, ne prouvoit pas une ancienneté de plusieurs siécles, sans qu'on pût indiquer son commencement; si elle n'y joignoit pas d'autres alliances, qui sans être égales, ne laisseroient pas d'indiquer la considération dont elle jouissoit : je ne croirois pas que ce caractère unique, dût lui faire adjuger l'égalité avec les plus grandes maisons.

Mais il n'y en aura aucunes qui aient intérêt de disputer ce titre, à celles qui justifiant qu'elles sont alliées à grand nombre d'entr'elles, auront encore sur plusieurs des meilleures, l'avantage de tirer leur source du sang royal, ou d'autres maisons souveraines; surtout si c'est par plusieurs différens côtés.

Digitized by Google

LETTRE de M. N. Echevin de Bolbec, à M. l'Abbé VOSGIEN, Chanoine de VAUCOULEURS.

J'AI été surpris, Monsieur, en parcourant votre Dictionnaire, de ne point y trouver *Bolbec*, quoiqu'il contienne des lieux bien moins considérables. Il a eu chez vous le même sort, que dans la plûpart des Dictionnaires géographiques. A l'exception d'un, ou de deux, je n'en connois point qui ayent fait mention de lui. Vous me pardonnerez, de m'intéresser à l'honneur de ma patrie : j'espère fournir assez de choses, pour n'être pas accusé de partialité en sa faveur.

Bolbec ou *Bolabec*, est un bourg* placé dans une vallée fort étroite, coupée par un grand ruisseau, qui donne son nom à la bourgade. Le ruisseau, prend sa source dans le lieu même, au pied d'une colline couverte de bois, d'où lui est venu, sans doute, le nom de *Bosc-Lebec*, comme qui diroit, le ruisseau qui prend sa source dans le bois. De là, après des cascades

* Dans le Pays de Caux, en Normandie.

Digitized by Google

très-fréquentes, qui font tourner plus de trente moulins, tant à foulon, qu'à bled, dans l'étendue environ d'une lieue depuis sa source, il roule des eaux assez tranquilles, jusqu'à la Seine, où il va perdre son nom.

L'air est fort bon dans, cette vallée: tous les étrangers établis dans le lieu, s'en louent beaucoup; & les Officiers en garnison aux environs, quittent leurs quartiers, dans leur convalescence, pour venir respirer l'air de *Bolbec*. Il n'y manque que des eaux minérales, pour le mettre en réputation. La grande route de Rouen au Havre, qui, suivant le nouveau plan, doit y passer, le fera connoître. Le bourg est à douze lieues, environ, de cette capitale, & à sept de ce port, à cinq lieues de Caudebec, d'Yvetot, de Fescamp, de Montivilliers, de Harfleur.

Bolbec a un marché, dont le droit appartient à M. le Duc d'Harcour: la halle est ouverte, le lundi & le jeudi. La foire relève de trois Seigneurs; elle tient le lendemain de la S. Michel, à moins que cette fête ne tombe le samedi, le dimanche, ou le lundi; car, alors, la foire est remise au jour qui suit celui du marché.

Il y a deux hautes Justices, qui tiennent leurs audiences à *Bolbec*: celle de Lille-

Digitized by Google

bonne,& celle de l'Abbaye de la Valaſſe. Mais les Officiers ne réſident point dans le bourg : les habitans du lieu n'aiment pas aſſez les procès, pour attirer chez eux des gens de juſtice. Le commerce & le travail, occupent les *Bolbecois :* il n'y a parmi nous aucun gentilhomme, perſonne qui vive de ſon bien, pas un ſeul oiſif.

Nous avons une marque de frocs,& une belle halle à la toile, dont la plûpart des Marchands & des Fabriquans, ne ſont point du lieu. Ce qu'on y fait le plus, ce ſont des mouchoirs, commerce peu lucratif. Mon pere, eſt le premier, qui ait commercé avec l'étranger ; & c'eſt peut-être lui qui a apporté à Bolbec, l'émulation pour le commerce. Mais dans les petits endroits, on travaille beaucoup ſans s'enrichir : tel a été le ſort de tous mes compatriotes. Ils ſont ſobres dans leur nourriture, propres, mais ſimples dans leurs habits & dans leurs meubles, francs dans leur conduite, ſincères dans leurs diſcours, fidèles dans le négoce : ils ſont tous fort laborieux, & ne laiſſent point oiſifs les plus tendres enfans ; & cependant ils ne ſont pas riches !

Les Proteſtans, à-peu-près Calviniſtes, ſont chez nous en grand nombre : les hommes, parmi eux, ſe mêlent peu de

Digitized by Google

religion: ce sont les femmes qui sont leurs docteurs.

Il y a à *Bolbec* quatre bénéfices; le Prieuré du Val-Angrez, Chanoines réguliers, * à la nomination du Roi; un Prieuré relevant de l'Abbaye de Bernay, à la nomination de l'Abbé; la Cure, & la Chapelle de *Fontaine*, à la nomination de M. *Fontaine-martel*, au droit de Madame, fille & héritiere des *d'Eſtains*.

La Manufacture d'Imprimerie, en différentes couleurs, sur étoffe de laine, est la plus célèbre & la premiere, qui ait été établie en France: le secret fut apporté d'Angleterre, vers 1730. D'autres Manufactures se vantent d'avoir le même secret; mais *Bolbec* est sûr du sien. On y imprime encore sur des toiles du pays. Le choix des desseins, le bon goût & le travail, l'emportent sur les indiennes d'Angleterre.

Vers le penchant d'une colline, à deux endroits différens, à *Bolbec*, on trouve des coquillages fossilles, en une quantité prodigieuse: d'un côté, ils sont dans un sable d'un vert gris; d'un autre côté, les coquillages se trouvent dans la terre glaise, de la même couleur que le sable:

* De la réforme de M. Moulin.

Digitized by Google

tous se sentent de la qualité de la terre où on les trouve. Tout ce qui approche de ce sable vert, paroît rouge; * les hommes, leurs habits, leurs chevaux, y semblent prendre une teinte claire de laque pardessus leur couleur propre, ou paroissent comme si on les voyoit à travers un vèrre de couleur de laque.

On pourroit ajouter aux choses remarquables, l'habit singulier que portent les femmes du lieu **; il seroit difficile d'en marquer l'origine: peut-être tous ces habillemens particuliers, ne sont-ils que des anciennes modes autrefois assez générales, & que chaque canton aura retenuës selon son goût. Peut-être aussi, ces habits étoient-ils propres à chaque petit peuple de la Gaule, lesquels sesont conservés dans le lieu de son ancien domaine. Ce

*J'ai éprouvé les mêmes effets sur deux collines couvertes du même sable, en basse Normandie. Peut-être cela vient-il de ce que la réflection des rayons verts, est si forte, qu'elle ne laisse passer en plus grande partie, que les rayons rouges & réfléchis par les objets: ces rayons ont plus de force que les autres, pour vaincre la résistance.

**Cet habit, est connu à la Cour: Madame *Constant*, qui a été appellée *de Bolbec*, pour nourrir M. *le Comte de Provence*, l'y a porté quelque temps.

Digitized by Google

qui me faisoit conjecturer que celui des femmes de *Bolbec*, qui est peut-être le plus singulier de France, est aussi un des plus anciens. C'est ce grand voile, qui leur sert de coëffure, qu'elles portent ordinairement relevé en devant sur la tête, & qu'elles abaissent sur leur visage dans le deuil. Cette constance à retenir les anciens usages, pourroit bien justifier, en partie les femmes, de la légéreté dont on les accuse.

Voilà, Monsieur, bien des choses sur un petit endroit; c'est à vous à faire, avec votre discernement ordinaire, le juste choix de celles qui conviennent davantage à un Dictionnaire abrégé, comme le vôtre, pour la prochaine édition.

Je suis &c.

Digitized by Google

ARTICLE IV.

BEAUX ARTS.

ARTS UTILES.

LETTRE de M. DE LA CONDAMINE, à M. DANIEL BERNOULLI.

AVANT que de vous rendre compte, Monsieur, du dernier & principal article de la troisième lettre de M. *Gaullard*, & de l'honneur qu'il me fait de me choisir, pour essayer sur moi trois différentes manières d'inoculer, je veux bien encore le suivre dans quelques digressions, où il s'écarte un peu de son sujet.

Il croit, dit-il, savoir autant de géométrie, que je sais de médecine. (V. sa lettre, page 14). Ce n'est pas porter loin ses prétensions géométriques : j'aurois tort d'y mettre opposition. Mais sans être géomètre, M. G. auroit pu savoir, qu'un sophisme n'est pas un problème (merc. d'août 1759, p. 186) : comme je n'ai pas besoin d'être docteur en médecine, pour être sûr,

que des pustules séreuses, qui s'affaissent sans supuration, ne sont pas des boutons de petite vérole. Il ajoute (*ibid.* pag. 14) qu'il ne me convient pas de me mêler dans une dispute entre des médecins. Je pourrois lui demander dans quelle dispute ? car je vois que les médecins le laissent dire, & ne lui disputent rien : j'aurois dû les imiter. Mais en supposant, très-gratuitement, que M. G. fût en dispute réglée avec ceux qu'il appelle ses confrères, je ne suis pas plus entré dans la querelle, que *Quinte-Curce* dans celle d'*Alexandre* & de *Darius*. (J'espére que la comparaison ne déplaira point à M. G.) Je n'ai fait que le personnage d'historien, ou tout au plus, celui de rapporteur du procès. Que M. G. contredise mon rapport ; à lui permis : mais de quel droit voudroit-il m'empêcher de dire ce que je pense à la personne à qui j'écris, & même de soumettre au jugement du Public des réflexions que je consacre à son utilité. En voici par exemple une, que je me reproche de n'avoir pas faite plutôt.

Il est bien singulier, dit M. G. qu'on m'oppose l'avis de quatre médecins, qui n'ont pas vu le malade, à moi qui l'ai vu. Non, Monsieur, pouvois-je lui répondre : cela n'a rien d'étonnant, & je vais vous le prouver. Il s'agit de savoir, si la maladie du

Digitized by Google

jeune de la Tour, au mois de novemb. 1758, étoit la petite vérole, ou ne l'étoit pas. Les quatre docteurs n'ont point vu l'enfant pendant sa maladie : il est vrai ; mais ils ont interrogé le chirurgien qui l'a vu tous les jours, le maître & la maîtresse de pension, qui ne l'avoient pas perdu de vue : ils ont appris par ces témoins oculaires, le degré de violence, les progrès, les symptomes & toutes les circonstances de la maladie. Ils opinent d'après ces témoignages, que ce n'étoit point la petite vérole. Leur opinion, dites-vous, n'est fondée que sur le rapport d'autrui, au lieu que vous prétendez avoir jugé par vos yeux. Non, Monsieur, encore une fois, vous n'en avez pu juger par vos yeux : vous oubliez en ce moment, que votre décision n'est fondée que sur le raport d'autrui. Vous opiniez que c'étoit une vraie petite vérole, sur ce seul fondement, que l'éruption a commencé par le visage, & vous n'avez pas vu le commencement de l'éruption. La petite vérole, dites-vous, (*merc. de février 1759 page 151*) *est une maladie de la peau, qui se manifeste par des pustules ou boutons, qui paroissent d'abord au visage, ensuite &c.* & pag. 155, en parlant de différentes espéces de petite vérole, vous ajoutez, *le caractère distinctif* qu'il n'y a qu'un seul fondement sur cette ma-

toujours. Quel est il ? Je n'en sais point d'autre... C'est la sortie graduée des boutons d'abord au visage, ensuite à la poitrine, &c.

Faisons l'application de votre doctrine. Vous avez trouvé l'enfant sans fièvre, vous en êtes convenu dans la conférence du Palais Royal. (*rapport des quatre médecins merc. janv. 1759, 1 vol. p. 168.*) Peut-être n'avez-vous pas alors senti les conséquences de cet aveu, mais il n'est plus tems de s'en dédire. Que l'éruption eût commencé la veille, comme je l'ai prouvé dans mes deux premières lettres, (*merc. de Juin 1759, pag. 137 & 138*) ou le jour précédent, peu importe : vous n'en avez pas vu le commencement ni le progrès : vous ne savez que par conjecture, ou par le rapport d'autrui, qu'elle a commencé par le visage : vous ne décidez donc, comme vos confrères de la nature de la maladie, que sur le rapport d'autrui. Il n'est donc pas étonnant, qu'on préfére le sentiment uniforme de quatre médecins au vôtre, qui renverse les notions les plus communes, d'une maladie aussi connue n'ont pas petite vérole.

Non, Monsieur, je ne suis pas docteur en médecine, cela n'a rien d'étonnant point votre définition prouver. Il s'agit deens : je me contente de remarquer

remarquer comme hiſtorien, qu'elle eſt neuve & ſinguliére, qu'elle vous appartient en propre, & que perſonne ne vous diſpute le mérite de l'avoir imaginée. Permettez-moi cependant d'ajouter, que par un raiſonnement ſemblable au vôtre, je pourrois prouver, ſi j'étois médecin, que le petit de la Tour a eu la peſte. Il ne m'en coûteroit que les frais d'une nouvelle définition, & je dirois : *J'appelle peſte toute éruption cutanée, qui ſe termine en quatre jours ; or le quatriéme jour après l'éruption, le petit de la Tour étoit debout, & jouoit à la toupie ; donc il a eu la peſte.* Convenez, que ſi je n'ai pas étudié la médecine, je n'ai pas oublié ma logique.

Je laiſſe M. G. pour un moment, & je reviens à vous, Monſieur. Croiriez vous que l'objection, que je ne ſuis pas médecin, fait une forte impreſſion ſur quantité de gens ; & qu'un bonnet de docteur, ſi j'avois l'honneur d'en être décoré, donneroit plus de poids, que l'évidence même à mes argumens, en faveur de l'inoculation ? Nous avons depuis peu des journaliſtes, (il eſt vrai qu'ils ſe ſont autant multipliés que les comètes) qui demandent de quoi je me mêle, & qui croyent auſſi naïvement que le peuple, qu'il n'y a qu'un médecin qui puiſſe raiſonner ſur cette ma-

Digitized by Google

tiére. C'eſt à vous, Monſieur, qui réuniſſez à tant de titres en tout genre, celui de docteur en la faculté de médecine, à déſabuſer le public d'un pareil préjugé. Tandis que vous porterez la lumière dans les eſprits de tous ceux qui ſeront en état de ſuivre vos démonſtrations, ceux qui n'y pourront atteindre, reconnoîtront votre compétence pour juger la queſtion. Ils vous perdront de vue comme géométre; mais ils vous croiront ſur votre parole, comme docteur en médecine, quand vous les aſſurerez eux & ceux de vos confrères qui voudroient en douter, que dans l'état actuel des choſes, la queſtion, *ſi l'inoculation eſt utile & ſalutaire au genre humain*, ne regarde point la médecine. Ils n'en douteront plus, en vous voyant traiter cette matiere, ſans faire uſage de vos connoiſſances puiſées dans l'art d'*Eſculape*, & quand vous leur prouverez que le docteur en médecine, (à ce titre ſeul) eſt plus que capable d'embrouiller, que d'éclaircir une queſtion, qui ſous le point de vue, où je la conſidere, eſt un pur problême de calcul de probabilités, problême ſur lequel vous avez tant de droits héréditaires & acquis. Je vous réponds d'avance, Monſieur, de la reconnoiſſance du Public, & que ne vous devrai-je point en mon

particulier, de me soustraire aux coups que le redoutable architecte, annoncé par M. G. étoit prêt à me porter !

Mais quel peut être le motif, qui m'a fait prendre la cause de l'inoculation si fort à cœur, & quel est mon but ? On me fait souvent cette question : permettez que j'y réponde. En 1732 j'étois à *Constantinople* : j'y vis un grand nombre de gens, qui se félicitoient de devoir la vie à cette méthode. Je n'en fis mention qu'historiquement dans les observations de mon voyage, communiquées à l'académie. (Mem. de l'académie des sciences pour l'année 1732, p. 316.) Onze ans après, & pendant mon séjour au *grand Pará*, colonie portugaise, à l'embouchure de la riviére des *Amazones*, j'appris qu'un carme missionaire de *Rio-negro*, voyant qu'aucun de ses Indiens attaqués de la petite vérole n'en rechappoit ; après avoir perdu la moitié de son troupeau, s'avisa d'inoculer tout le reste presque au hazard, sur la foi d'une gazette d'Europe, & qu'il les sauva tous. De retour à *Paris*, en 1745, je résolus de m'instruire à fond sur cette matiére. Je lus tout ce que je pus recueillir d'écrits sur l'inoculation, publiés depuis trente ans, surtout en Angleterre. Je me convainquis de plus en plus, que l'usage de cette pratique,

rendue générale en France, conserveroit tous les ans au moins vingt-cinq mille sujets à l'État, & répareroit avec usure les pertes journalières, que fait parmi nous la population par tant de causes réunies. J'ai cru devoir à ma patrie de l'instruire de faits, aussi connus chez nos voisins, qu'ignorés parmi nous. J'en ai tiré les conséquences : j'ai mieux aimé rendre palpables, & mettre à la portée de tout le monde, des vérités utiles & trop peu répandues, que d'en chercher des nouvelles, qui pouvoient me faire plus d'honneur. Trop longtems détourné par d'autres occupations, je ne pus exécuter ce projet pendant plusieurs années. Ce ne fut que le 14 avril 1754, que je lus à l'assemblée publique de l'académie, mes premières recherches sur l'inoculation. Plus d'un an se passa depuis l'impression de mon mémoire, sans qu'il fût contredit : la doctrine, dont j'exposois les avantages, ne reçut que des applaudissemens dans la spéculation. Mais aussitôt qu'un de nos médecins, qui voulut être témoin des succès de cette méthode à *Londres*, se fut mis en état d'en recueillir les fruits dans la pratique à *Paris*, les contradictions s'élevèrent ; & le seul de ses confrères, qui se fût assuré par plusieurs expériences, de l'efficacité du préservatif,

Digitized by Google

prit ce temps pour le décrier. Il sembla n'attendre, pour s'en déclarer l'ennemi, que le moment, où il pouvoit encore l'employer efficacement à la conservation des jours d'une fille unique, qui faisoit la douceur de sa vie, & que la petite vérole naturelle vient de lui ravir. N'insultons point à sa douleur.

M. G. s'est engagé, sans presque s'en appercevoir, à soutenir la même cause que cet infortuné docteur : il se rend comme lui, l'apologiste des calculs de *Wagstaffe*, qui fut, il y a plus de 40 ans, en Angleterre, l'un des premiers, des plus déraisonnables & des plus ardens ennemis de la petite vérole artificielle. Suivant la progression établie par ce grand calculateur, un seul inoculé communiqueroit en trois mois la petite vérole, à un million six cens soixante & dix-neuf mille, six cens seize personnes : nombre, qui se multipliant, selon lui par six, à chaque nouvelle communication, surpasseroit bientôt celui des individus de l'espéce humaine; ensorte que dans peu toute la surface de la terre seroit infectée par la contagion. Le ridicule de cette supposition sautoit aux yeux, avant qu'elle fût reconnue fausse dans le fait. L'expérience ne cesse de la contredire. M. *Gaullard* sait bien que la petite

Digitized by Google

vérole n'eſt pas devenue plus commune à *Paris*, à *Lyon*, à *Nîmes*, depuis qu'on a commencé d'y pratiquer l'inſertion. *Stockolm* depuis trois ou quatre ans, *Génève* depuis dix, *Londres* depuis quarante, ne ſont pas plus infectées qu'auparavant. Les épidémies ne ſont pas plus fréquentes à *Conſtantinople* depuis un ſiécle. Il en eſt de même de la Grèce, de la Chine, de la Circaſſie, d'une grande partie de l'Afrique, où la petite vérole artificielle eſt en uſage de tems immémorial. Le progrès de la contagion ſuppoſé par *Wagſtaffe*, quelque rabais qu'on y faſſe, eſt donc une pure chimère. Cependant ces calculs abſurdes, que je n'ai traité que des ridicules, ſont, ſuivant le jugement de M. G. auſſi ſolides, que les miens ſont frivoles. J'admets le parallèle, & je conſens qu'on juge de la frivolité de mes calculs, par la ſolidité de ceux que le bon ſens déſavoue au premier aſpect, & que l'expérience de près de quarante ans en Amérique, & de pluſieurs ſiécles en Afrique; en Aſie & en Europe, a conſtamment démenti.

Ce docteur, dit M. G. avec ſa confiance ordinaire, *connoiſſoit toutes les expériences qu'on cite en faveur de l'inoculation.* Remarquez s'il vous plaît, Monſieur, que la lettre de *Wagſtaffe* au dr. *Freind*,

Digitized by Google

victorieusement réfutée par le dr. *Arbuthnott*, qui ne daigna pas la combattre sous son nom *, est de 1722, & que les expériences d'insertion en Angleterre n'ayant commencé qu'en 1721 par l'inoculation de six criminels, ne montoient encore en 1722, qu'à un petit nombre de personnes. *Wagstaffe* connoissoit-il alors plus de deux cent mille expériences faites depuis? Les assertions de M. G. ressemblent la plupart à celle-ci.

Il invite ses Lecteurs à lire les doutes sur l'inoculation (feuille volante anonyme, qui se répandit à *Paris* en 1726, la veille de l'inoculation de Mgr. le Duc de *Chartres* & de *Mademoiselle.*) Il faut que M. G. ait des raisons particulières, pour conconseiller de lire & de relire cette brochure, à laquelle il prodigue les plus grands éloges. Tout le monde sait qu'elle ne contient rien de nouveau, ni de digne de la réputation de l'auteur, à qui M. G. l'attribue, & que les circonstances, dans lesquelles cet écrit parut, ne permettent pas de lui attribuer, sans lui faire injure.

* La réponse du Dr. *Arbuthnott*, parut sous le nom de *Maitland*, Chirurgien de Mlle di *Wortley Montagu*.

Digitized by Google

Nous voici parvenus au cinquiéme & dernier article de la lettre de M. G : on y trouve une anecdote curieuſe. Saviez-vous, Monſieur, que ce même *Wagſtaffe*, ſuivant lequel la contagion devoit en moins de trois ans infecter l'univers, avoit défié à *Londres*, quiconque auroit eu la petite vérole, ſoit naturelle, ſoit artificielle de ſe faire inoculer par lui, ce que perſonne n'accepta. J'avois donc accordé gratuitement ici l'honneur de l'invention à M. G. Fidèle diſciple de ſon maître en calcul, il ne fait que renouveller & reſtreindre la propoſition de *Wagſtaffe*, quand il m'adreſſe perſonnellement le défi, que celui-ci faiſoit indiſtinctement a tous ſes compatriotes, & quand il aſſure qu'il eſt *preſque phyſiquement* certain de me donner une ſeconde petite vérole, &c. Notez que je l'ai eue de l'eſpéce confluente à l'âge de 15 ans, & qu'elle m'a fort maltraité. C'eſt de peur que je ne l'oublie, que M. G. a ſoin de m'en faire rappeller le ſouvenir, par l'auteur d'un journal, *unique en ſon genre*, qui s'eſt modeſtement chargé d'être le *cenſeur* de la littérature, & d'en donner toutes les ſemaines *les préceptes & les exemples*, en nous propoſant pour modèles M. *Baillet* & le pere *Honoré de Sainte Marie*.

La propoſition de M. G. abſolument

Digitized by Google

étrangère au sujet de notre dispute, par conséquent déplacée, & qu'un autre que moi, trouveroit peut-être insultante, ne méritoit aucune réponse de ma part. L'inoculation de quelqu'un, que la petite vérole naturelle n'a pas épargné, peut-elle, quel qu'en soit l'événement, nous apprendre, si cette opération met à l'abri du retour *naturel* de cette maladie? Il ne s'agissoit pas d'autre chose entre M. G. & moi. Et quant à la question générale des avantages & des prérogatives de l'inoculation, de quelle utilité peut être une expérience, tant de fois répétée sans aucun effet? Faut il que je devienne le plastron des essais arbitraires de M. G. pour lui épargner la peine de s'instruire de faits publics & notoires: tels que l'expérience faite à *Londres* en 1722, sur *Elisabeth Harris*, la seule des six criminels, qui eût eu la petite vérole naturelle, & la seule qui ne la prit point par insertion: tels que l'inoculation vainement renouvellée sur un frère du colonel *Yorck*, fils d'un grand chancelier d'Angleterre: la même opération inutilement tentée par le D^r. *Maty*, sur lui-même, & rendue célèbre par tous les journaux: celle de Mlle d'*Etancheau*, dont les incisions renouvelées se sécherent sous le fil imprégné de virus: celle de l'Officier de *Gotha* plus récente en-

Digitized by Google

core & tant d'autres exemples semblables, que M. G. seul feint d'ignorer, ou de ne pas croire? Il ne lui manquoit plus, pour éluder la conséquence de l'un de ces deux faits, qui s'est passé sous nos yeux, à *Paris* en 1757, que de donner un démenti formel au témoignage de Mad. de *Montgomeri*, & de toutes les religieuses de la *Madelaine de Trefnel* : sans qu'on puisse concevoir quel peut être le but de M. G. car quand il seroit vrai que Mlle d'*Etancheau*, qui n'a pu prendre la petite vérole par insertion, ne l'auroit pas eue de son enfance, ce fait aideroit-il à persuader, qu'après l'avoir eue très-fortement, je la puis reprendre par l'inoculation ?

Il ne me reste donc qu'à me justifier auprès de vous, Monsieur, & devant le Public, d'avoir répondu trop sérieusement à une proposition, qui ne méritoit que du mépris, & d'avoir accepté le défi de M. Gaullard. Enfin il me reste à faire voir de quelle maniere il élude aujourd'hui cette acceptation, à laquelle il ne s'attendoit pas.

Après avoir considéré son défi comme une pure plaisanterie, ou comme une adresse de sa part, pour donner le change au lecteur, j'ai répondu sérieusement en faveur de ceux qui pouvoient regarder ce même

Digitized by Google

défi, comme un moyen propre à terminer notre contestation, & j'ai dit, que le motif de persuader de ma bonne foi le seul homme qui paroisse en douter, a trop peu de poids sur moi pour m'engager à souffrir la plus légère incommodité ; mais que le moindre degré d'utilité publique, suffiroit pour me déterminer à me faire inoculer. Je n'ai donc pas hésité de m'offrir à l'épreuve de l'inoculation, si l'on pouvoit la rendre utile au bien général. J'en ai même indiqué divers moyens ; & ne pouvant en trouver un qui dépendît uniquement de la volonté de M. G, je lui ai fait l'honneur de regarder comme utile le désistement des objections qu'il n'avoit formées que pour étayer un premier jugement porté trop à la hâte. J'ai donc accepté sa proposition, à condition qu'il promettroit de se retracter, si son expérience sur moi ne réussissoit pas. On trouvera sans doute que c'est acheter trop cher un désaveu qui ne doit pas me paroître fort important. Cela se peut ; mais enfin, à ce prix j'ai consenti d'être inoculé : non par M. G. dont je n'ai pas accepté les offres officieuses ; mais sous ses yeux, avec une matière choisie par deux médecins de la Faculté. Personne n'a blâmé ma restriction.

Digitized by Google

L'épreuve proposée par M. G. ne pouvant servir à décider la question de la nature de la maladie du petit de la Tour, supposé que ce fût encore une question: elle ne peut tout au plus être bonne qu'à terminer notre dispute. Il est vrai que M. G. a tort de faire dépendre le système de l'inoculation de l'effet que cette opération fera sur moi ; mais enfin, puisque telle est sa prétension, si l'effet de l'opération est nul, M. G. doit convenir que ses argumens portent à faux. S'il refuse cette condition, il doit avouer qu'il s'est joué du public, & n'a cherché qu'à lui faire illusion par son défi ; dans l'espérance assez bien fondée que je ne l'accepterois pas.

Trois mois se sont passés depuis mon acceptation publiée dans le mercure du 1 septembre. Enfin M. G. reparoît sur la scéne en décembre 1759 ; & loin de répondre nettement à ma proposition, il commence par en faire de nouvelles, plus singulières les unes que les autres. Il me propose un pari, plus propre à donner une haute idée de sa fortune, que de sa prudence. Peu de gens seroient en état de consigner deux mille six cent louis comptant ; & c'est à quoi s'engage M. G. en offrant de parier deux cens louis contre

Digitized by Google

moi, & autant contre chacun de douze autres perſonnes. La bourſe du fameux docteur *Mead*, qui comptoit ſes guinées par ſes viſites, ſuffiroit à peine aux frais d'une pareille gageure : & M. G. m'accuſe de fanfaronade ! (p. 20.) Sans rien rabattre de ſon mérite, il ne paſſe pas pour le médecin de *Paris* le plus occupé : j'en compte environ deux cens dans cette capitale, tant de ceux qui compoſent la Faculté, que parmi les privilégiés, comme M G. Si chacun d'eux étoit aſſez en fonds, pour conſigner comme lui *ſoixante deux mille quatre cent livres*, à l'occaſion d'un ſimple pari, nous aurions deux cent citoyens qui, dans une condition moyenne, ſeuls, & ſans rien prendre ſur leur aiſance, pourroient offrir au tréſor royal un ſecours de plus de douze milſions. Quelle reſſource pour l'Etat, dans les conjonctures préſentes ! Mais voyons les circonſtances de ce pari, plus extraordinaire encore que le pari même.

Pour prouver qu'il y va de bonne foi, & qu'il ne plaiſante pas, M. G. déclare qu'il avoit dépoſé 200 louis d'or chez un notaire . . . avec ſoumiſſion pour le double & le triple, ſi M de la C. en vouloit dépoſer autant.

C'eſt par une feuille volante, que celui

Digitized by Google

contre lequel M. G. parie, n'a pu se procurer qu'avec beaucoup de peine, qu'il apprend la première nouvelle de cette consignation, 3 ou 4 mois après qu'elle est faite ; je dis 3 ou 4 mois, car M. G. n'est pas fort sur les dates. Il est vrai, qu'il étoit inutile, que je fusse informé de ce dépôt. Je ne me fais point inoculer pour gagner de l'argent, & si j'avois deux cens louis, dont je pusse disposer sans m'incommoder, en acceptant le pari contre M. G. je destinerois le prix de la gageure à l'hôpital général, à condition, que MM. les administrateurs consentiroient à donner une liste annuelle du nombre & de l'âge des malades de la petite vérole, qu'ils reçoivent dans leurs maisons, de ceux qui guérissent & de ceux qui meurent. La répugnance qu'ils témoignent pour nne chose utile, & d'une exécution aisée, me paroît inexpliquable. Je reviens au pari.

M. G. a fait réflexion, *qu'il est tel sujet qui n'est pas susceptible de l'effet du virus variolique* (*p. 16.*) Il en conclud qu'il ne suffit pas de m'inoculer moi seul, *& qu'il faut que je lui procure douze personnes, qui consentent à subir la même épreuve, dont six ayent eu la petite vérole naturellement, & six par insertion....* La plume me tombe des mains en copiant les pro-

Digitized by Google

positions de M. G. que je vous laisse qualifier, Monsieur. Cependant il nous assure qu'il parle *sérieusement & de bonne foi.* Laissons à part l'extravagance (j'ai beau chercher un terme plus doux), qu'il y a d'exiger de moi que je lui fourniſſe douze sujets pour faire ses expériences; mais qu'il nous apprenne au moins ce qu'il entend, en disant qu'il ne faut pas m'inoculer seul, parce qu'il y a des sujets qui ne sont pas susceptibles de virus variolique. Si quelqu'un, par sa constitution, est inaccessible à ce virus, ce quelqu'un peut-il se rencontrer ailleurs que parmi ceux qui n'en ont jamais éprouvé l'effet; & peut-on soupçonner de n'en être pas susceptible celui qui comme moi a fait ses preuves que son sang n'est que trop disposé à fermenter avec ce levain? Où donc est la néceſſité de chercher douze autres sujets, pour assurer l'expérience? N'est-ce pas à moi nommément que M. G. s'est engagé de donner la petite vérole? Encore une fois, que veut-il dire? Assurément il a péché contre la règle si sage de M. *de Fontenelle*, qui disoit, qu'en écrivant sur une matière, il avoit toujours commencé par tâcher de s'entendre lui-même.

Tout ce que prouve la nouvelle proposition de M. G. c'est qu'il commence à

ſe méfier de l'efficacité de ſa recette. En m'inoculant ſeul, il étoit plus que moralement ſûr de me donner la petite vérole complette, *la plus étoffée.* (Je ne puis trop conſerver les termes de celui, qui ſait ſi bien les choiſir) & à préſent, à peine eſpére-t-il la donner à quatre perſonnes ſur douze. Je ne ſuis plus ſurpris, qu'il ne m'ait pas fait avertir du dépôt de ſes deux cens louis, ſans doute il a craint d'être pris au mot.

A la fin cependant il ſe réſout généreuſement à m'inoculer ſeul & ſans pari; mais il y trouve une petite difficulté, c'eſt que je ne conſens pas qu'il ſoit l'operateur. Il me reproche ici le terme d'exécuteur, dont je me ſuis ſervi, il me demande, *ſi l'inoculation eſt un ſupplice, & ſi je ſuis un criminel*; & voilà ſans contredit la meilleure plaiſanterie de ſa lettre: c'eſt dommage qu'elle porte à faux. En adoptant l'expreſſion même de M. G. j'avois dit que je conſentois à devenir *le martyr de l'inoculation*, & c'eſt en continuant ſa métaphore, que j'ai ajouté que je le diſpenſois des fonctions d'exécuteur qu'il s'étoit réſervées. Il m'accuſe à cette occaſion d'une faute de grammaire; il ſe trompe: il n'y a point ici de faute grammaticale, mais j'avoue que je n'ai pas employé le

Digitized by Google

terme propre. On ne dit pas l'exécuteur d'un martyr; ce n'eſt pas là le vrai mot: je laiſſe à M. G. à le ſupléer. Venons au fait.

M. G. prétend m'inoculer de trois manières différentes, qu'il nomme à l'*Angloiſe*, à la *Chinoiſe*, & à la *Turque*. La première méthode eſt, comme on ſait, par inciſion: celle de la Chine eſt d'inférer dans le nez une tente de coton chargée de poudre de boutons deſſéchés de petite vérole. Le Sujet ſur lequel elle fut éprouvée à *Londres*, en 1721, fut plus malade que tous les autres, il eut des vertiges, des douleurs de tête, des convulſions, &c. Quant à l'inoculation que M. G. appelle *à la Turque*, l'une de celles qu'il me deſtine; elle conſiſte, ſelon lui, à faire avaler des pillules purulentes, dont il ſe réſerve la compoſition. Vous m'avouerez, Monſieur, que ce ragoût n'eſt pas tentant, même aſſaiſonné de la main de M. G. C'eſt cependant, ſelon lui, la meilleure manière, & celle qu'il réſerveroit pour ſes enfans. Je lui rends graces de ſes bontés paternelles: je n'en abuſerai point.

J'ignore s'il y a quelque exemple de petite vérole priſe en bol: je n'en ai jamais ouï parler à *Conſtantinople*. Ce n'eſt ni la manière des Grecs, ni celle des Francs, encore moins celle des Turcs, qui ne prennent pas plus de précautions contre la pe-

Digitized by Google

tite vérole que contre la peste. Tout cela me feroit croire que c'est une expérience nouvelle que M. G. se propose de tenter, & pour laquelle il me donne la préférence ; mais une pareille tentative seroit d'autant plus criminelle dans ses principes, que des milliers d'expériences ne suffisent pas pour justifier à ses yeux la méthode ordinaire, qu'il traite de contraire aux loix divines & humaines, quoiqu'il soit prouvé par les faits, qu'il ne meurt pas plus d'inoculés à l'hôpital de *Londres*, qu'il mourroit de personnes sur un pareil nombre de gens en santé, pendant l'espace d'un mois.

Il y auroit à moi de la folie à me livrer aux tours de passe-passe qu'exige de moi M. Gaullard, en me commandant son nouvel exercice à trois temps, à *l'Angloise*, à *la Turque*, à *la Chinoise*. J'ai consenti, je consens encore à être inoculé : non par lui ; mais en sa présence ; non avec ses pillules ni avec ses poudres, mais de la façon ordinaire : soit par incision, ou par une emplâtre vésicatoire. Quant à la matière ; pour prévenir toute chicane sur le choix, celle dont on se servira, pour la première expérience, le printemps prochain, sera mise en dépôt sous le scellé de M. G. jusqu'à ce qu'on en ait reconnu l'efficacité, alors on l'emploiera

Digitized by Google

pour moi, ſous les yeux de M. G. Que peut-il exiger de plus ? Si je prends la petite vérole, je publierai dans les journaux, qu'on peut la reprendre par inoculation, après l'avoir eue bien complettement, & que j'ai fait une expérience imprudente. Si je ne la prends pas, M. G. avouera qu'il s'eſt trompé, & retractera ſolemnellement les conſéquences qu'il a tirées d'une ſuppoſition dont il reconnoît la fauſſeté.

Vous voilà, Monſieur, bien au fait de ma querelle avec M. G. Je m'attends que vous trouverez que je pouvois mieux employer mon temps qu'à lui répondre; mais ſi ma lettre a deſabuſé quelqu'un des fauſſes impreſſions qu'il avoit reçues, je n'aurai pas de regret à mes peines. Au reſte, j'eſpère que vous ne m'accuſerez pas d'avoir peu meſuré mes expreſſions. Si M. G. avoit eu les mêmes choſes à me dire, j'ai lieu de croire qu'il l'eût fait avec moins de ménagement pour moi que j'en ai eu pour lui, puiſqu'il n'a pas uſé de détour pour dire qu'il me croyoit de mauvaiſe foi. En pareil cas, je prouverois que mon adverſaire manque de ſincérité, ſans le lui dire, & je laiſſerois les conſéquences à tirer au lecteur.

M. G. appelle mes calculs brillans, & n'y répond rien. Il appelle un Architecte à ſon ſecours !

Digitized by Google

Il termine sa lettre par une longue invective contre l'inoculation, toute fondée sur de pures suppositions dont il ne prouve aucune. Cela ne mérite pas de réponse. Je serois cependant tenté de lui dire : si vous croyiez l'inoculation inutile, dangereuse, mortelle, pernicieuse, criminelle, vous ne diriez pas, qu'*il peut se trouver des avantages à se faire inoculer ; que vous en laisserez la liberté à votre fils*, vous ne parleriez pas de la méthode que vous employeriez pour vos enfans. Mais si vous ne croyez l'inoculation ni criminelle ni pernicieuse, pourquoi tentez-vous de le persuader aux autres ?

J'attends avec impatience, Monsieur, vos réflexions, & le mémoire que vous m'annoncez sur la même matière. Que les pygmées seront glorieux de vous voir lever sur eux votre massue !

J'ai l'honneur d'être, &c.

A Paris, le 3 Janvier 1760.

P. S. *28 février.* Voici, Monsieur, l'éclaircissement que j'ai promis à M. G. Je viens de consulter les pièces justificatives du fameux livre de M. de *Mongeron*, sur les miracles de M. *Paris*. J'y ai vû les pièces suivantes.

N°. XX. Dissertation faite par M. *Gau-*

Digitized by Google

lard, &c. N° XXXI. Dissertation faite par M. *Gaulard*, &c. N° XXVI. Dissertation, en forme de lettre, faite par M. *Gaulard*, &c. Et N° XL, Lettre de M. *Gaulard* en forme de dissertation.

Dans ces dissertations en forme de lettres, & lettres en forme de dissertations, M.G. n'atteste la vérité d'aucun fait; mais seulement l'impossibilité physique de la cure de telle & telle maladies, dont la réalité est attestée par d'autres certificats précédens; & la guérison, par d'autres certificats suivans.

ARTS AGRÉABLES.

MUSIQUE.

L'ÉCHO, ou Journal de Musique Françoise, & Italienne, contenant des Airs, Chansons, Brunettes, Duo tendres & Bacchiques, Rondes, Vaudevilles, Contredanses, & Menuets. Ce Recueil, qui a commencé au premier Janvier 1759, & dont le débit se continuë de mois en mois avec succès, est gravé, & se vend à *Liége* chez *B. André*, derrière S. Thomas. Le format est in-4°. Il coûte 15 liv. de France, par année, & 3 liv. de port,

Digitized by Google

pour les douze Recueils : au moyen desquelles, payées d'avance, on le recevra franc & quitte, en quelque lieu du Royaume que ce soit ; & en détail, le prix de chaque Recueil est de 30 s. On en trouve des Exemplaires, chez M. *Lutton*, Avocat, Greffier, Commis au recouvrement du Mercure, rue Sainte Anne, Butte S. Roch, à côté du Sellier du Roi.

Piéces de Clavecin, dédiées à Mlle *Camuset*, composées par M. *Wondradschek*, Opera Seconda. Prix 7 liv. 4 s. *A Paris*, chez Madame *Vincent*, pour l'Auteur, rue S. Jacques, près le Collége du Plessis ; & aux adresses ordinaires.

Six Sonates à violon seul, & Basse ; dédiées à M. le Baron *de Lathan*, Officier des Gardes Françoises, composées par M. *Gaviniés*. Premier Œuvre. Prix 9 liv. *A Paris*, chez l'Auteur, rue S. Thomas du Louvre, & aux adresses ordinaires de Musique : Avec Privilége du Roi.

Les talens supérieurs de l'Auteur, tant pour la composition, que pour l'exécution, faisoient attendre depuis long-temps qu'il consentît à faire graver ses Œuvres ; & nous ne doutons pas que cet échantillon ne flatte assez agréablement le goût du Public, pour lui faire desirer

Digitized by Google

de voir bientôt les autres Ouvrages de cet habile & gracieux Artiſte.

GRAVURE.

Le Gage de l'Amitié & la *Reconnoiſſance du Berger*, Eſtampes nouvelles, gravées par M. *Danzel*, d'après deux Tableaux de *Bernard*. *A Paris*, chez l'Auteur, au coin du quai Pelletier, à la Gréve, & chez Madame la veuve *Chereau*, rue S. Jacques, aux deux piliers d'or.

Le Sr le Maire, Graveur, Auteur *des traits de l'Hiſtoire Univerſelle*, *ſacrée & profane*, d'après les meilleurs Peintres, & dont il a déjà fait paroître cent ſujets, vient d'y en ajouter trente, qui complettent entierement *la Geneſe*. Il n'eſt donc pas vrai, comme des perſonnes mal intentionnées l'avoient répandu, qu'il abandonne cette entrepriſe. L'Ouvrage eſt dédiée à Mgr le Duc de Bourgogne, à qui il a eu l'honneur de le préſenter, ainſi qu'aux autres Enfans de France qui l'ont accueilli avec bonté. C'eſt bien dequoi redoubler le zèle & l'émulation de l'Auteur! Auſſi, conformément aux conſeils des perſonnes éclairées qui ont vû ſes premieres Eſtampes, a-t-il commencé à

Digitized by Google

charger ſes figures d'ombres légères, qui prononcent mieux le ſujet de chaque figure. Il ſuit cette nouvelle méthode, dans l'*Exode*, dont les 20 premiers ſujets paroîtront inceſſament. Le premier volume, compoſé de 130 Eſtampes, ſe vend 9 liv. 15 ſ. chez *Michel Lambert*, rue & à côté de la Comédie Françoiſe; & chez l'Auteur, rue S. Jean de Beauvais.

Ouvrages de Fleurs.

La Dame *de Laval*, femme du Peintre, donne avis que ſon mari lui a laiſſé ſes *Planches de Fleurs*, pour l'ornement des Sacs à ouvrage. Ainſi toutes les perſonnes qui voudront en avoir des empreintes ſur quelque étoffe, ſont averties d'envoyer chez elle, avant ſon départ qui eſt fixé au 25 de ce mois. Sa demeure eſt rue S. Etienne des Grecs, près de Sainte Geneviéve, chez un Grainier.

ARTICLE

Digitized by Google

SUPPLEMENT à l'Article des Piéces fugitives.

N. B. Ce n'eſt point, parce que l'Auteur anonyme de cette Piéce me prie, en me l'envoyant, de l'inſérer dans le Mercure de ce mois ; quoiqu'il pût préſumer, que la compoſition en étoit faite : ce n'eſt pas non plus, parce qu'en finiſſant ſa lettre ; il me donne le *bonjour*, & *m'aſſure de ſon eſtime*, que je place ici ſon ouvrage, en ſupplément aux Piéces fugitives. C'eſt, parce que la Piéce m'a paru jolie, & que j'eſpére qu'elle pourra plaire. Et, bien plus encore, parce que la perſonne à qui elle eſt adreſſée, a toujours été, & ſurtout pendant ſa maladie, le digne objet des vœux de tous ceux qui ont le bonheur de la connoître.

A Madame la Comteſſe DE LA GUICHE.

LA Déeſſe de la Sageſſe,
Et la Déeſſe de l'Amour,
Minerve & Vénus, l'autre jour,
Le front ſurchargé de triſteſſe,
Prioient la cruelle Atropos,
D'arrêter le coup redoutable,
Que portent ſes fatals ciſeaux.
Epargnez la Mortelle aimable,
Qui fait l'ornement de ma Cour,
Diſoit la mere de l'Amour !

Digitized by Google

Si sa perte étoit décidée,
Si ce coup partoit de vos mains,
De ma beauté, la juste idée,
Se perdroit parmi les humains.
Epargnez la sage Mortelle,
S'écrioit Minerve à son tour,
Qui joint à l'éclat de l'amour,
De mes vertus le vrai modéle!
Le coup qui finiroit son sort,
Détruiroit mon plus bel ouvrage:
L'Univers perdroit dans sa mort,
Ma parfaite & vivante image.
Le Destin, qui les entendit,
S'approcha d'elles, & leur dit:
Atropos ne sçauroit se rendre
A vos vifs & pressans souhaits;
Exécutons, sans plus attendre,
Mes irrévocables arrêts.
Atropos sçait bien, quoiqu'on fasse,
Que je ne puis, & je ne dois
Accorder cette insigne grace,
En un jour, qu'une seule fois.
Je l'ai, ce matin, accordée
Aux mortels qui l'ont demandée.
A ces mots, Minerve & Vénus,
Au désespoir d'un tel refus,
S'écrièrent, dans leur délire:
» *Que je me plains, dans ma Thémire!*

Digitized by Google

Quoi.. Thémire ! .. dit le Deſtin.
C'eſt Thémire, dont, ce matin,
J'ai prolongé les deſtinées ?..
Allez, Déeſſe fortunée;
Ses jours deviendroient éternels,
Qu'elle en ſoit par vous aſſurée,
Si je meſurois leur durée,
Aux ſouhaits de tous les mortels.

ENVOI.

SAvez-vous bien, ſur quoi je fonde
Ce que je vous ai raconté ?
Sur la ſageſſe, & la beauté,
Qui vous ont gagné tout le monde.

Par M L. D. De B.

ARTICLE V.

SPECTACLES.

OPERA.

LE Vendredi, 29 Février, on a donné la premiere repréſentation de la repriſe d'*Amadis*, Tragédie, avec ſon Prologue. Cet Opéra a été continué les Dimanches & Vendredis de chaque ſemaine; & le Samedi 22, jour de la clôture du Spectacle. Les Mardis, & les Jeudis, on a continué les repréſentations des *Paladins*.

Digitized by Google

Le Public a revû, avec plaisir, *Amadis*, qui n'avoit eu que 23 représentations, & dont la partie du Spectacle a été remise telle qu'on l'avoit vue d'abord, & avec les soins les plus attentifs de la part des Directeurs. Mlle Chevalier a reçu de nouveaux applaudissemens, dans le rôle d'*Arcabonne*, où elle avoit déja si parfaitement réussi; & qu'elle a rendu avec un feu & une intelligence, qui méritent les plus grands éloges.

Mlle Arnoud, qui encore très-affoiblie de sa derniere maladie, avoit fait un effort pour jouer le rôle d'*Oriane*, le jour de la premiere représentation, n'a pu le continuer. Mlle Dubois l'a remplacée dans ce rôle, & y a reçu beaucoup d'applaudissemens.

Mlle Lany, qu'il suffit de nommer, a rempli ses entrées du troisiéme Acte, sans les quitter jusqu'à la clôture; & y a toujours reçu les applaudissemens les plus vifs, & les plus unanimes. Mlle Vestris, a rendu l'action de l'enchantement d'*Amadis*, au deuxiéme Acte, avec les mêmes graces qu'elle y avoit déja montrées, & a parue y faire beaucoup de plaisir.

M. Vestris, qui n'a point non plus quitté son entrée du cinquiéme Acte, jusqu'à la clôture, y a de plus en plus confirmé l'idée que le Public a conçue de la perfection de ses talens.

Le Vendredi 21, & le Samedi 22, Mlle Chevalier, s'étant trouvée indisposée; Mlle d'Avaux a joué le rôle d'*Arcabonne*. Sa figure noble, & sa voix imposante & sonore, ont paru convenir infiniment à ce genre de rôles.

On se dispose à donner, pour le jour de l'ouverture du Théâtre, la premiere représentation de *Dardanus*, Tragédie, dont le Poëme est de feu M. de la Bruere, & la Musique de M. Rameau.

Digitized by Google

On donnera, pour la Capitation des Acteurs, trois Bals, précédés chacun d'un Concert, comme on a fait l'année derniere. Le premier de ces Bals sera donné le Mardi 15 Avril, jour de la rentrée.

COMEDIE FRANÇOISE.

LETTRE de M. SAURIN, à M. DE LA PLACE.

MONSIEUR,

L'accueil favorable que le Public a fait à ma Piéce, ne m'a point aveuglé sur les défauts de l'ouvrage. On leur a fait grace, en faveur de quelques beautés dont le genre plus propre à élever l'âme qu'à l'attendrir, a paru digne d'être encouragé. Je sens tout ce que je dois à l'indulgence des honnêtes gens, & je ne puis mieux la reconnoître, qu'en donnant à la Piéce le degré de perfection auquel ma médiocrité me permet d'atteindre. C'est dans cette vuë, que j'ai cru devoir retirer *Spartacus*; & vous m'obligerez beaucoup, Monsieur, d'attendre pour en donner un extrait, que j'aie tâché de le rendre plus digne de reparoître aux yeux du Public. Permettez-moi d'ajouter un mot, sur l'honneur qu'on a fait à ma Piéce de l'attribuer à des gens d'un génie très-supérieur au mien. Je ne puis, en un sens, qu'en être flatté; & ce seroit à eux de s'en plaindre. J'oserai dire, néanmoins, qu'en présumant fort peu de mes talens, je n'ai pas pourtant à me reprocher la sotte vanité de vouloir me parer de ceux d'autrui. J'ai l'honneur, &c.

Digitized by Google

Le Dimanche 9 Mars, on a remis au Théâtre le *Dissipateur*, Comédie en cinq Actes, & en vers, de feu M. *Néricault-Destouches*. Cette Piéce, qui n'avoit pas produit un grand effet, lorsqu'elle fut jouée, il y a six ans, en a produit beaucoup à cette reprise. La chaleur, les finesses, & la sublime intelligence que Mlle Dangeville a mises dans le rôle de la Soubrette, sont au-delà de toute expression. C'est porter le talent, au plus haut degré.

Le Lundi 10, on a donné, au profit du petit neveu de Pierre Corneille, une représentation de *Rodogune*, l'un des chefs-d'œuvre de ce célèbre Auteur, suivie des *Bourgeoises de qualité*. On ne peut trop applaudir à la façon généreuse dont les Comédiens se sont comportés en cette occasion. Ils étoient assemblés, quelques jours auparavant, lorsqu'une lettre du descendant de ce grand homme, leur fut remise. Des enfans qui apprennent, qu'un pere respectable & tendrement aimé, se trouve dans quelque espéce d'embarras, ne sont ni plus attendris, ni plus empressés qu'ils le furent à signaler leur zéle; & la vive unanimité de leurs suffrages, pour la représentation qu'on leur demandoit, leur fera toujours le plus grand honneur. La vénération du Public, pour la mémoire de cet Auteur fameux, ne s'est pas moins signalée, en venant en foule à ce spectacle. Un grand nombre de personnes se sont distinguées, soit en louant des loges, dont elles ont laissé la disposition aux Comédiens, soit en payant des places à plus haut prix qu'elles ne sont taxées.

Un événement aussi honorable pour le Public, & pour les Comédiens, prouve combien les gens de Lettres en sont encore chéris; & ne peut qu'exciter leur émulation.

Le Lundi, 17, on a donné *Hypermnestre*,

Digitized by Google

Tragédie de M. le Miere, qui a été fort applaudie; & cette même Piéce a fait clôture du Théâtre.

A la rentrée, les Comédiens comptent reprendre la Tragédie de *Spartacus*, dont les représentations avoient été interrompues par l'incommodité du sieur Brisard. On prétend que M. Saurin, doit y ajouter deux Scènes nouvelles.

COMEDIE ITALIENNE.

LE 28 Février, on a remis au Théâtre *les Chinois*; & *la nôce Chinoise*, Ballet-Pantomime.

Le 6 Mars, on a donné la première représentation du *Quiproquo*, Comédie en deux Actes, mêlée d'Ariettes. La Musique est, de M. *Philidor*. Cette Piéce a été redonnée, sous le titre, du *Volage*; & a eu quatre représentations. La Musique a été fort applaudie; & l'on travaille actuellement à raccommoder le Poëme, pour la rentrée du Théâtre.

Le 16, *Le Sultan généreux*, ou *les Amans introduits au Serrail*, Ballet héroï-pantomime du sieur Pitro, a été remis au Théâtre, avec des corrections de M. Dehesse. Le Public en a paru très-satisfait. Mlle *Catinon* a dansé, dans ce Ballet, les entrées du sieur *Pitro*, avec un applaudissement général.

Le 22, jour de la clôture, le sieur *le Jeune* a prononcé le Compliment; & a été fort applaudi.

OPERA-COMIQUE.

LE 6 Mars, le jour même que les Comédiens Italiens ont représenté, pour la premiere fois, *le Volage*, ou *le Quiproquo*; l'Opéra-Comique a

Digitized by Google

donné la premiere représentation des *Troqueurs dupés*. Les paroles de la Piéce, ont fait tort à la Musique de M. Philidor, aux Italiens; & la Musique a nui beaucoup aux paroles de M. Sedaine, a l'Opéra-Comique. Le sujet des *Troqueurs dupés*, est celui du Conte de *la Fontaine*, assujetti aux mœurs & aux bienséances d'un Théâtre, sur lequel les Directeurs ont résolu de ne souffrir que ce qui peut avoir droit de plaire aux oreilles les plus délicates.

Le succès du *Maître en Droit*, & les applaudissemens qu'ont reçus les Auteurs de cet ouvrage, ont inspiré à M. de Marcouville le dessein d'en faire la Parodie, sous le titre *du Maître d'Ecole*. Elle fut jouée le 14, & fut reçue avec plaisir. La Musique en a parue forte, variée, & pleine de tableaux. L'Auteur, en gardant l'anonyme, a prouvé l'excès de sa modestie: mais le Public ne louoit pas moins à voix basse, celui qu'il eût desiré pouvoir complimenter plus hautement.

Ramponneau, la Courtille, les gueux qui s'y vont enyvrer, les riches qui vont jouir de ce spectacle, offroient l'esquisse d'un tableau dans le goût de *Teniers*: c'étoit un sujet à saisir, à composer, à apprendre, & à représenter très-promptement. Deux ou trois Auteurs se sont joints; & la Pièce, sous le titre *des Pélerins de la Courtille*, a été jouée le 22 de ce mois. Ils ont même cru devoir profiter de l'occasion, pour parodier en même temps *les Paladins*. Et quoique négligée dans le style, cette Piéce a produit tout son effet, si le but des Auteurs étoit de faire beaucoup rire.

CONCERT SPIRITUEL.

Il y a eu Concert, le Dimanche 13 Mars, & le Mardi 25, jour de la fête de l'*Annonciation*.

Digitized by Google

ARTICLE VI.

NOUVELLES POLITIQUES.

De PETERSBOURG, le 12 Février 1760.

LE cartel conclu entre notre Cour, & celle de Berlin, éprouve chaque jour de nouvelles difficultés. Il vient de s'en élever une, au sujet des Autrichiens & des Saxons, pris au service du Roi de Prusse, qui demande qu'ils soient compris dans l'échange. l'Impératrice prétend au contraire, ne lui rendre que les soldats nés sous sa domination, ou qui ont embrassé volontairement son service. On ne sçait point encore quelle sera la suite de cette contestation.

On a appris d'Archangel, que le mois dernier, la liqueur du Thermomètre, y est descenduë jusqu'au deux cent dix-septiéme dégré de la division du Sieur Delisle, ce qui revient presque au trente-sixiéme de celle de Réaumur, au-dessous de la congélation.

De VIENNE, le 13 Février.

Le mariage de l'Archiduc Joseph avec l'Infante Isabelle, fille aînée de l'Infant Don Philippe, Duc de Parme, de Plaisance & de Guastalla, est décidé. Le Prince Wenceslas de Lichtenstein, a été nommé pour aller faire la demande de cette Princesse, & la conduire en cette Cour. Il fait les préparatifs nécessaires pour son voyage. On ne croit cependant pas que ce mariage soit célébré, avant le mois d'Août prochain.

Digitized by Google

Le Lieutenant général Beck, ayant appris qu'un corps de troupes Prussiennes avoit pris poste entre Cosdorff, Muhlberg, & Torgau, forma le projet de le surprendre. Il fit un détachement, & chargea le Général Zettwitz de l'exécution de cette entreprise. Pendant la marche de ce détachement, le Général de Simschonn, à la tête de deux mille hommes, longea l'Elbe en descendant ce fleuve; & il se porta près de Messein. De là il poussa des détachemens vers Riesa & Strehla, pour fixer de ce côté l'attention de l'ennemi. Cette ruse réussit. Nos troupes, ayant passé le Roeder, arrivèrent à la portée de Cosdorf, où étoit le principal corps ennemi, sans qu'il eût soupçonné leur marche. Les Prussiens furent entièrement dispersés & culbutés. Le Général de Zetteritz, qui les commandoit, fut fait prisonnier, avec six autres Officiers. On marcha de là aux troupes Prussiennes, qui commençoient à se rassembler à Blumberg. Mais elles n'attendirent pas les nôtres. Elles se retirèrent en désordre à Torgau & à Wittemberg.

Nos troupes ont fait, dans cette occasion, deux cent quatre-vingt-un prisonniers. Nous ignorons encore le nombre de Prussiens tués. Tout le bagage ennemi a été pris, & l'on y a trouvé les uniformes neufs du régiment de Schmettau. On a pris aussi cinq cens chevaux de cavalerie, de trait, ou de bât. Notre perte consiste, en quarante-cinq hommes tués ou blessés.

Les Princes Albert & Clément de Saxe, feront la campagne; l'un, dans l'Armée Autrichienne, l'autre, dans l'armée Russe.

Sa Majesté Impériale, voulant reconnoître les services de la Maison de Hohen-lohe-Waldenbourg, a érigé le Comté de Waldenbourg en Principauté souveraine de l'Empire, avec toutes les prérogatives attachées à ce titre. Cette érec-

Digitized by Google

tion a été notifiée à l'Electeur de Mayence, comme Archi-Chancelier de l'Empire, à la diéte de l'Empire, & à celle du cercle de Franconie, dont le Comté de Waldenbourg fait partie. Le Feld-Maréchal Baron de Marshal, qui venoit de l'armée de Saxe dans cette Ville, eſt mort en chemin.

De LÉIPSICK, le 15 Février.

Le Roi de Pruſſe, que nous eſpérions en vain de fléchir, a continué, juſqu'aux premiers jours de ce mois, de traiter cette Ville avec la derniere rigueur, pour en tirer le total des contributions impoſées tant en argent qu'en Soldats. Au défaut des Peres de famille, qui avoient pris la fuite, on empriſonna leurs parens ou leurs commis. On n'en a pas excepté les femmes, les enfans, & même les jeunes filles. Une partie de ces priſonniers reſta à la grande garde, manquant des choſes les plus néceſſaires a la vie, & expoſée aux inſultes des Soldats Pruſſiens.

Tout le reſte de l'Electorat de Saxe, eſt accablé de la meme manière.

DE ROME, le 19 Février.

Le Cardinal Orſini, Miniſtre Plénipotentiaire du Roi des deux Siciles reçut le 4 de ce mois, au nom de ce Prince, l'inveſtiture du Royaume de Naples.

La Bulle d'inveſtiture accordée au Roi des deux Siciles, eſt entièrement ſemblable a celle que le Pape Clément XI, donna a l'Empereur Charles VI. Elle porte donation du Royaume de Naples, non ſeulement au Roi Ferdinand, mais encore à ſes deſcendans, tant mâles que femelles. Il n'a point été queſtion de la clauſe *ultra Pharum*.

De Londres, le 1 Mars.

On est ici dans un grand embarras, au sujet de la flotte qu'on se propoſoit d'envoyer dans la mer Baltique. D'un côté, le Roi de Pruſſe inſiſte ſur cet envoi; & il annonce que ſans cela, il ſongera à faire ſa paix. De l'autre côté, l'on ſent qu'on ne sauroit l'effectuer ſans ſe brouiller avec la Ruſſie. On attend ſur cela le ſuccès des négociations du ſieur Keith, notre Miniſtre en cette Cour.

De la Haye, le 7 Mars.

Le 5 de ce mois, le mariage de la Princeſſe Caroline avec le Prince de Naſſau-Weilbourg, a été célébré à la haute Egliſe. Il y a eu à ce ſujet, beaucoup de fêtes dans cette Ville. Le Prince avoit déjà été nommé par leurs Hautes Puiſſances, Général de l'Infanterie.

FRANCE.

Nouvelles de la Cour, de l'Armée du bas Rhin, de Paris, &c

De Versailles, le 28 Février, & jours ſuivans.

Le ſieur Bignon, Commandeur, Prevôt, & Maître des Cérémonies des Ordres du Roi, ſon Bibliothécaire, Maître des Requêtes, de l'Académie Françoiſe, & honoraire de celle des Inſcriptions, a été chargé par Sa Majeſté de porter au Prince des Aſturies, & à l'Infant Don Louis, le Collier, & les marques des ordres du Roi.

Digitized by Google

Le 18 Février, le Roi, la Reine, & la Famille Royale, signerent le contrat de mariage du Marquis de Juigné, Colonel du Régiment de Champagné, avec Demoiselle Thiroux de Chammeville, fille du sieur de Chammeville, l'un des Administrateurs généraux des Postes.

Le 2, le Roi tint un Chapitre extraordinaire de l'Ordre du S. Esprit, & il nomma Chevalier de cet Ordre, le Roi des Deux-Siciles. Le 3, Sa Majesté tint le Sceau.

Le Roi a nommé le sieur de Sinety, Capitaine dans le Régiment des Gardes Françoises, Sous-Gouverneur de Monseigneur le Duc de Berry; & il lui a accordé une pension de retraite de six mille livres. Sa Majesté a aussi nommé le Comte de Montault & le Vicomte de Boisgelin, Gentilshommes de la Manche du même Prince.

Le Roi a donné le commandement de la Province de Rouergue, & de toute l'étenduë des Evêchés de Rhodès & de Vabre, au Baron de Tullier, Mestre-de-Camp de Dragons, Inspecteur des Milices Garde-côtes de Guyenne, & Gouverneur de Rhodès.

Sa Majesté a accordé au Chevalier de Crancé, Ecuyer de main de Madame la Dauphine, le Gouvernement de Châlons en Champagne, vacant depuis la mort du Comte d'Estaing.

Le Roi a nommé l'Abbé Mostuejour, Grand-Vicaire de Chartres, Sous-Précepteur de Monseigneur le Duc de Berry

Le 15, le Roi, la Reine, & la Famille Royale, signerent le contrat de mariage du Marquis de Rougé. Colonel du Régiment de Foix, avec N. d'Havré, fille du Duc de ce nom; & celui du Comte de Parabere, avec Dlle de Perigni.

Le 17, le Prince de Condé eut l'honneur de faire ses révérences au Roi, a la Reine, & a la Famille Royale. Il étoit en manteau long, ainsi

Digitized by Google

que les Gentilshommes de sa suite. Les Princes qui l'ont accompagné à cette cérémonie, sont le Comte de Charolois & le Comte de Clermont.

Le 18, Sa Majesté tint le Sceau.

Le Roi a donné l'Abbaye Royale & Séculière de S. Pierre de Metz, à la Dame de Choiseul, Chanoinesse de Remiremont.

Et le Prieuré des Filles-Dieu, Diocèse & Ville de Rouen, à la Dame Dutot de Beaunay, Religieuse a l'Abbaye de Fontaine-Guérard.

De l'Armée du Bas-Rhin, le 24 Février.

Nous jouissons, dans nos quartiers, de toute la tranquillité qu'on peut desirer. Le Maréchal de Broglie a envoyé à Fulde un fort détachement, composé de piquets de divers Régimens, sous les ordres du sieur du Vair. Cette disposition a pour objet de protéger cette Ville, contre les partis de l'Armée alliée, qui ne cessoient d'y commettre des exactions.

La Régence du Comté de Hanau, ayant reçu la nouvelle de la mort du Landgrave de Hesse-Cassel, en informa le Maréchal Duc de Broglie; & tout de suite elle demanda au Prince de Robecq, Commandant, pour le Roi de France, dans la Ville de Hanau, la permission de notifier cet événement aux Peuples: mais au lieu de cette simple notification, elle fit une espéce d'acte de prise de possession du Comté de Hanau, en faveur du Prince Guillaume de Hesse Cassel, fils aîné du nouveau Landgrave. Comme cette entreprise fut exécutée à l'insçu du Maréchal de Broglie, dans un Pays qui ne peut & ne doit reconnoître d'autre autorité que celle du Roi de France, qui en a la possession actuelle, par le droit des armes, ce Général fit arrêter le 9 de ce mois, les quatre principaux Officiers de cette

Digitized by Google

Régence, & il les fit conduire dans une Maison fûre, pour y être séparément & étroitement gardés, jusqu'à ce qu'il eût reçu les ordres du Roi son Maître : en conséquence desquels, il fit subir hier le même sort aux autres Officiers de la Régence. En même temps, il fit publier une Ordonnance, qui, en annullant la proclamation faite d'autorité privée par cette Régence, comme attentatoire aux droits que les loix de la guerre donnent à Sa Majesté Trés-Chrétienne, & en suspendant ses fonctions, condamne les Membres qui la composent, à rester en prison, jusqu'à ce qu'ils ayent payé la somme de deux cens mille écus, en expiation de leur rébellion. Cette punition paroîtra sévère, au premier coup d'œil; mais elle est douce en comparaison des traitemens rigoureux, que le Roi de Prusse fait éprouver aux Magistrats de Léipsick & autres Villes. D'ailleurs, elle ne peut être que juste, étant inoui que les Magistrats d'un Pays occupé par le droit des armes, oublient jusqu'à un tel point leur devoir à l'égard de la Puissance qui les a soumis.

De Paris, le 8 Mars.

Charlotte-Godefride-Elisabeth de Rohan-Soubise, Princesse de Condé, mourut, a l'Hôtel de Condé, la nuit du Mardi au Mercredi dernier, dans le vingt-uniéme jour de sa maladie, & la vingt-troisiéme année de son âge. Cette Princesse étoit fille de Charles de Rohan, Prince de Soubise, Maréchal de France, Pair du Royaume, Capitaine-Lieutenant des Gendarmes de la garde du Roi, Gouverneur de Flandre & du Hainault; & d'Anne-Marie Louise de la Tour d'Auvergne, Princesse de Bouillon. Elle avoit été mariée le 3 Mai 1753, à Louis-Joseph de Bourbon-Condé,

Digitized by Google

Prince du Sang, Grand-Maître de la Maison du Roi, & Gouverneur de la Province de Bourgogne. Elle a eu de ce mariage, N. de Bourbon-Condé, Duc de Bourbon, né le 13 Avril 1756; Marie de Bourbon-Condé, née le 16 Février 1755, morte le 22 Juin 1759; & Mademoiselle de Bourbon-Condé, née le 5 Octobre 1757.

Cette Princesse réunissoit toutes les vertus Chrétiennes & Morales: son caractère doux & affable, lui avoient gagné l'affection de toutes les personnes qui avoient l'honneur de l'approcher: elle est universellement regrettée. Les pauvres pleurent amérement, en elle, une mere & une amie, que leurs vœux n'ont pu leur conserver.

Le corps de cette Princesse, après avoir été embaumé, a été exposé pendant un jour sur une estrade, éclairée par un grand nombre de lumieres, & tendue de noir. Il fut porté, le 8 de ce mois, au Couvent des Carmelites du Fauxbourg Saint Jacques, pour y être inhumé. Le cortége du Convoi étoit composé de cent pauvres, couverts de drap blanc, & tenant chacun un flambeau; des Officiers, des Suisses, & des Valets de chambre de la Princesse, à cheval; de cent cinquante Valets de pied; de trois carosses drapés, à six chevaux, harnachés & caparassonnés de noir, qui étoient remplis par les Ecuyers, les Gentilshommes, & les Femmes de chambre; & de trois carosses à huit chevaux. Dans le premier, étoit l'Archevêque de Bordeaux, portant le cœur, le Curé de Saint-Sulpice, le Confesseur, & les Aumôniers de la Princesse. Dans le second, étoit le corps de la Princesse. Dans le troisiéme, étoit Mademoiselle de Sens, avec la Princesse de Marsan, Chanoinesse de Rémiremont; la Dame d'honneur de Mademoiselle de Sens, & les Dames attachées à la Princesse défunte. Lorsqu'on fut aux

Digitized by Google

Carmelites, le corps fut descendu du carosse par huit Valets de Chambre, & porté sous le portique intérieur de l'Eglise, où les Religieuses, tenant chacune un cierge à la main, étoient rangées à droite & à gauche, avec trente Ecclésiastiques, le Supérieur de la Maison à leur tête. L'Archevêque de Bordeaux, en camail & en rochet, accompagné du Curé de S. Sulpice, en étole, en présentant le corps & le cœur de la Princesse aux Carmelites, leur fit un Discours, auquel le Supérieur répondit: ensuite les Religieuses commencèrent l'Office des Morts. Les Prières finies, les huit Valets de Chambre portèrent le corps près de la fosse; & l'y ayant descendu, le cœur fut posé sur la croix du cercueil. Mademoiselle de Sens, qui menoit le deuil, étoit en longue mante, dont la queue étoit portée par son Ecuyer. La Princesse de Marsan; la Dame d'honneur de Mademoiselle de Sens, & les Dames de la Princesse défunte, étoient aussi en mante.

Le 6 de ce mois, l'ouverture solemnelle de l'Assemblée générale du Clergé de France, se fit dans l'Eglise des Grands-Augustins, par la Messe du Saint-Esprit. L'Archevêque de Narbonne y officia pontificalement. Le 9, les Archevêques de Narbonne, d'Auch & de Bordeaux, & les Evêques de Grenoble, d'Auxerre & du Puy, Présidens de l'Assemblée, avec les autres Prélats & les Députés du second ordre, qui composent cette Assemblée, allerent à Versailles rendre leurs respects au Roi. Ils s'assemblerent dans l'appartement qui leur avoit été destiné; & le Comte de S. Florentin, Ministre & Secrétaire d'Etat, étant venu les prendre pour les présenter à Sa Majesté, ils furent conduits à l'Audience du Roi avec les honneurs que reçoit le Clergé lorsqu'il

Digitized by Google

eſt en Corps. Les Gardes du Corps étoient en haye dans leur ſalle, & les deux battans des portes étoient ouverts. L'Archevêque de Narbonne harangua le Roi, après quoi il préſenta les Députés à Sa Majeſté. Ils eurent le même jour audience de la Reine, de Monſeigneur le Dauphin, & de Madame la Dauphine, étant préſentés & conduits avec les mêmes honneurs.

Le 11, le ſieur Feydeau de Brou, Conſeiller d'Etat ordinaire, & au Conſeil royal; le Comte de Saint Florentin, Miniſtre & Secrétaire d'Etat; le ſieur Trudaine, Conſeiller d'Etat ordinaire, & au Conſeil royal, & Intendant des Finances; le ſieur d'Ormeſſon d'Amboile, Conſeiller d'Etat & Intendant des Finances; & le ſieur Bertin, Conſeiller ordinaire au Conſeil royal, & Contrôleur général des Finances, vinrent, en qualité de Commiſſaires du Roi, à l'Aſſemblée du Clergé, où ils furent reçus avec les cérémonies uſitées en pareille occaſion. Le ſieur Feydeau de Brou, porta la parole.

L'Aſſemblée du Clergé ayant accordé unanimement le don gratuit de ſeize millions, qui lui avoit été demandé de la part du Roi; ſur le compte que l'Archevêque de Narbonne en a rendu à Sa Majeſté, le Roi lui en a témoigné ſa ſatisfaction par une Lettre remplie de marques de bonté & d'affection pour le Clergé.

Le 24 du mois de Janvier, la Société royale de Londres, élut, d'une commune voix, pour Aſſociés, le ſieur de la Caille, de l'Académie des Sciences, & Profeſſeur de Mathématiques au Collège Mazarin; & le ſieur Pereire, Penſionnaire du Roi, célèbre par ſon art d'enſeigner à parler aux muets de naiſſance.

Les Lettres arrivées depuis peu de divers lieux de la Syrie, confirment la nouvelle des trem-

Digitized by Google

blemens de terre réitérés qui ont détruit la plûpart des Villes de cette contrée. Les deux principales secouſſes ſe ſont fait ſentir le 30 Octobre dernier, à trois heures trois quarts du matin, & le 25 Novembre, à ſept heures & un quart du ſoir. Les autres ont été en ſi grand nombre, qu'on ne put les compter. Tripoli de Syrie, n'eſt plus qu'un monceau de ruines, de même que Saphet, Napouloufe, Damas, pluſieurs autres Villes, & une multitude de bourgs & de villages. Il s'eſt fait, à ce qu'on ajoute, près de Bulbec, dans la terre, une fente de pluſieurs toiſes de largeur, & de vingt lieues de longueur.

On apprend d'Aſquin, ſous Vezelay, en Bourgogne, qu'on y a eſſuyé, vers le milieu du mois dernier, un furieux ouragan. Il a déraciné ou briſé preſque tous les arbres d'un bois de trente-ſix arpens, auſſi bien que ceux des campagnes voiſines. Le tremblement de terre du 20 Janvier, s'y eſt auſſi fait ſentir avec une violence particuliere; & il y cauſa une très-grande frayeur.

Les nouvelles que l'on a reçuës d'Angleterre & d'Irlande, nous apprennent que le Capitaine Thurot débarqua le 18 du mois dernier à Karickfergus en Irlande. Le 21, on attaqua Karickfergus, qui ſe défendit quelque temps; mais le Lieutenant-Colonel Jennings, ſe voyant prêt à être forcé, rendit le Château; & la garniſon fut priſonnière de guerre. On a eu, à cette attaque, 17 hommes tués, dont trois Officiers du Régiment des Gardes Françoiſes, les ſieurs de l'Epinay, de Novillard, & le Chevalier de Boiſſac; & environ trente hommes bleſſés, du nombre deſquels ſont, le ſieur Villepreaux, Capitaine des Grenadiers au Régiment de Cambis, qui a reçu un coup de fuſil dans le bras, & le ſieur Flobert, Brigadier, commandant les troupes de-

Digitized by Google

débarquement, qui a aussi été blessé d'un coup de feu à la jambe.

On a été retenu à Karickfergus jusqu'au 27, par les vents contraires; & la nuit du 27 au 28, on a remis à la voile, avec des ôtages, pour 100 mille livres sterlin de contribution. Le 28 au matin, on a été rencontré près de l'Isle de Mann, par trois frégates Angloises, de 36 canons chacune. Le combat a été très-vif pendant plus d'une heure; mais les frégates, désemparées & percées de coups de canon, sous l'eau, ont été obligées d'amener. Le sieur Thurot a été tué, dans le combat. Les talens peu communs, l'expérience, & le courage de cet Officier, méritent les plus grands regrets de notre part, & lui avoient acquis l'estime de nos ennemis même. Le sieur Dars, Officier au Régiment des Gardes Françoises, a aussi été tué. Le sieur Cavenac, Aide-major du même Régiment, a été blessé à la tête d'un coup de feu, que l'on croit n'être pas dangereux. Le sieur Jost, Officier au Régiment des Gardes Suisses, a eu un bras emporté. Les autres Officiers blessés sont, le sieur de Brie, Capitaine, le sieur Mascle, Aide-major, & le sieur Cassale, Lieutenant au Régiment d'Artois. Les sieurs de Garcin & de Brazide, Capitaines au Régiment de Bourgogne, & le sieur Ollery, Lieutenant dans les Volontaires étrangers.

On a appris depuis, par une Lettre, venant de l'Isle de Mann, en datte du 2 Mars, que le combat a commencé à sept heures du matin, & n'a fini qu'à 9 heures & demie; que M. Thurot, après avoir eu affaire à la premiere frégate Angloise l'avoit forcée de se retirer pour se réparer; que les deux autres sont venuës la remplacer, & l'ont mis entre deux feux; & que M. Thurot n'a été tué, qu'après avoir tenté un nouvel abordage

Digitized by Google

contre la premiere frégate, qui revenoit à lui, après s'être réparée. On ajoute, que M. Thurot a été enterré dans l'Isle de Mann, par les Anglois, avec tous les honneurs militaires qu'ils ont cru devoir à un homme dont la valeur, l'expérience, & l'humanité, n'ont point connu de bornes.

Suivant les nouvelles apportées à l'Orient, de la côte de Coromandel, il s'est engagé le 10 Septembre de l'année derniere, un combat très-vif entre l'escadre Françoise commandée par le sieur Daché, & l'escadre Angloise commandée par l'Amiral Pocock. On n'a point encore de détail circonstancié de cette action.

Les mêmes lettres ajoutent, qu'il y a eu le 30 Septembre, un combat entre les troupes Françoises & Angloises, à Vandavachi, près d'Ascate, à trente lieues de Pondichéri. Les Anglois étoient au nombre de dix-sept cens blancs, & de quatre mille noirs. l'armée Françoise étoit de onze cens blancs, commandée en l'absence du sieur de Lalli qui étoit à Pondichéri, par le sieur de Géoghégan Capitaine de Grenadiers du Régiment de Lalli. L'affaire fut très-vive, & dura cinq heures. Les François resterent enfin maîtres du champ de bataille.

Les Anglois ont eu 350 hommes de tués, & un grand nombre de blessés. On leur a fait cinq Officiers & 56 soldats prisonniers. On leur a pris quatre piéces de canon, & deux chariots d'artillerie. Notre perte n'a été que de 36 hommes tués, & de 78 blessés. Du nombre des premiers, sont, les sieurs Gineſtoux & de Gouyon, Capitaines dans le Régiment de Lorraine; & les sieurs de Mainville & Papillaut, le premier, Commandant du Bataillon de l'Inde, & le second, Lieutenant dans les troupes au service de la Compagnie des Indes.

Digitized by Google

MARIAGES.

Pierre-Louis, Marquis de Treſſort, Capitaine au Régiment de Foix, fils d'Antoine Philibert, Marquis de Grollier; & de Gabrielle-Claude Colbert de Villacerf, a épouſé le 20 du mois de Février 1760, Charlotte-Euſtache Sophie de Fuligny, Dame, Comteſſe de Reauremont, fille de feu Henry de Fuligny-Damas-Rochechouard, Baron d'Aubigny; & de Dame Marie-Gabrielle de Pons-Praſlin. La bénédiction nuptiale leur a été donnée au Château d'Agée, près de Dijon, par M. l'Abbé de Damas, grand Cuſtode & Comte de Lyon, oncle de ladite Dame.

Louis-Hercule-Timoléon de Coſſé, Duc de Coſſé-Briſſac, Meſtre-de-Camp du Régiment de Bourgogne, Cavalerie, a épouſé, le 28 du mois dernier, Adélaïde-Diane-Hortence-Delie Mancini de Nevers, ſeconde fille de Louis-Jules-Barbon-Mazarini Mancini, Duc de Nivernois, Pair de France, Grand d'Eſpagne, Noble Vénitien, Baron Romain, Chevalier des Ordres du Roi, Brigadier de ſes Armées, l'un des Quarante de l'Académie Françoiſe, & honoraire de celle des Inſcriptions & Belles-Lettres, ci-devant Ambaſſadeur extraordinaire auprès du S. Siége; & d'Hélene-Angélique-Françoiſe Phelypeaux de Ponchartrain. La bénédiction nuptiale leur a été donnée par l'Archevêque de Tours, dans la Chapelle de l'Hôtel de Nivernois. Leurs Majeſtés, & la Famille Royale, avoient ſigné leur contrat de Mariage le 23. Le Duc de Coſſé eſt fils de Jean-Paul-Timoléon de Coſſé-Briſſac, Duc de Briſſac, Pair de France, Chevalier des Ordres du Roi, Lieutenant-général de ſes Armées, Gouverneur de Sârlouis, grand Pan-

Digitized by Google

nerier de France; & de Dame Marie-Joſephe Durey de Sauroy.

Achilles-Joſeph Robert, Marquis de Lignerac, grand Bailli d'epée, Lieutenant-général, & Commandant pour le Roi, dans la haute Auvergne, Capitaine au Régiment de la Ferronaye, Dragons, fils de feu Charles-Joſeph Robert, Comte de Lignerac, Enſeigne des Gendarmes de la Garde du Roi; & de Marie-Françoiſe de Broglie; a épouſé, le 4 de ce mois, Marie-Odette de Lévi-Chateau-Morand, fille de feu François-Charles de Lévi-Chateau-Morand, Lieutenant général des Armées du Roi, & de la Province de Bourbonnois; & de Dame Philiberte Languet de Rochefort. La bénédiction nuptiale leur a été donnée, dans la Chapelle de l'Hôtel d'Ambre, par l'Evêque de Pamiers. Leur Contrat de Mariage avoit été ſigné, le 18 du mois dernier, par Leurs Majeſtés, & par la Famille Royale.

Joachim-Charles Laure de Montagu, Vicomte de Beaune, Lieutenant général de la Baſſe-Auvergne & du pays de Combrailles, Colonel du Régiment de Bretagne, Infanterie, fils aîné de feu Joachim Montagu, Marquis de Bouzols, Maréchal-de-Camp, Lieutenant général de la baſſe-Auvergne & du pays de Combrailles; & de Laure-Anne Filtz-James, Dame du Palais, a épouſé, le 3 de ce mois, Marie-Hélene-Charlotte Caillebot de la Salle, fille de Marie-Louis Caillebot, Marquis de la Salle, Lieutenant-général des Armées du Roi, Gouverneur & Lieutenant général de la Haute & Baſſe Marche, Capitaine Sous-Lieutenant des Gendarmes de la Garde; & de feue Dame Marie-Françoiſe-Charlotte de Benoiſe. La bénédiction nuptiale leur a été donnée, dans la Chapelle de l'Hôtel de Matignon, par l'Evêque de Soiſſons, oncle du

Digitized by Google

Vicomte de Beaune. Leur Contrat de mariage avoit été ſigné, le premier de ce mois, par Leurs Majeſtés, & par la Famille Royale.

MORTS.

Louis-Antoine de Brancas, Duc de Villars, Pair de France, Chevalier des Ordres du Roi, & de celui de Saint Janvier de Naples, ancien Colonel du Régiment d'Orléans, Infanterie, mourut en cette Ville, le 29 du mois dernier, dans la ſoixante-dix-huitiéme année de ſon âge.

Claude de Rouvroy de Saint Simon, Evêque de Metz, & en cette qualité Prince de l'Empire, Abbé de l'Abbaye Royale de Jumiege, Ordre de Saint Benoît, Diocèſe de Rouen, eſt mort à Metz, le 29 du même mois, âgé de ſoixante-ſept ans.

Michel Petrowitz, Comte de Beſtuchef-Rumin, Chevalier des ordres de l'Impératrice de Ruſſie, Maréchal de la Cour de cette Princeſſe, un de ſes Conſeillers intimes, & ſon Ambaſſadeur extraordinaire & plénipotentiaire auprès du Roi, mourut en cette Ville, le 8, âgé de ſoixante-quinze ans.

Meſſire Victor-Amédée de Lafond de Savines, Abbé Commendataire de l'Abbaye Royale de Boſcaudon, anciens Bénédictins, Diocèſe d'Embrun, eſt mort le 29 du mois dernier, âgé de quatre-vingt-quatorze ans.

Dame Marie-Anne-Angélique Charpentier d'Ennery, veuve du Marquis de Breteuil, Commandeur des Ordres du Roi, Miniſtre & Secrétaire d'Etat au département de la guerre, mourut le 17 de ce mois, dans la ſoixante-onziéme année de ſon âge.

SUITE

SUITE de l'Etat de la Vaiſſelle portée aux Monnoies des Villes de Province.

ROUEN.

Du 17 au 22 Décembre 1759.

Meſſieurs	*m.*	*o.*	*g.*	*d.*
Landry, Receveur des Octrois.	57		3	
Gaillard, Receveur général des Fermes.	244	4	3	
de Boiſmont, Procureur général de la Chambre des Comptes.	68	5	6	
de Flavigny, Manufacturier.	41	6	1	12
le Marquis de Chaulieu.	32	3	12	
le Préſident Courvaudon.	270	2	6	

LYON.

Du 17 Décembre 1759, au 29 Février 1760.

Meſſieurs	*m.*	*o.*	*g.*
De Falconet, Commiſſaire des guerres, à Tournon.	148	7	18
le Marquis de Lemps, Commandant à Tournon.	135	2	21
La Chartreuſe de Pierre Châtel.	29	6	12
Les R. P. Céleſtins.	126	1	6
l'Abbé de Maubourg, Comte de Lyon.	134	1	21
Bathéon de Vertzieu, Gouverneur de Vienne.	145		6

Digitized by Google

Suite de Lyon.

Messieurs	m.	o.	g.
L'Abbaye Royale de Sainte Claire d'Annonay.	22		3
Le premier Monastere de la Visitation de Sainte Marie.	87		3
l'Evêque du Puy.	141	4	3
L'Eglise Paroissiale & Collégiale de Bourg.	11	4	6
Les Célestins du Colombier.	14		3
Madame la Comtesse de Broglie.	37	5	3
Girard, Trésorier de France.	39	1	3
le Comte de la Poype.	115		12
L'Eglise Paroissiale de Neuville.	26	6	
le Comte de Vogué, Brigadier des armées du Roi.	76	5	3
le Marquis de la Tourrette, Baron des Etats de Languedoc.	70	5	3
Le Monastère de la Visitation, Sainte Marie de Saint Etienne.	21	7	18
Maindestre, Trésorier de France.	32	6	18
L'Evêque de Valence.	172	6	15
de Saint Véran.	41		11
Les Chanoines de Saint Rambert, Ordre de Cluny.	15	2	18
Chauvet, Secrétaire du Roi à St. Etienne.	22		
d'Espagnac, Brigadier des armées du Roi, Commandant à Bourg.	6	6	3
Les Missionnaires de S. Joseph.	51	6	18
Chalut, Chanoine à Belleville.	3	6	9
le Marquis de la Chaise, Lieut. gén.	71	4	
Les Cordeliers de S. Bonaventure.	176	2	12
Les Religieuses de S. Benoît.	38	1	18
Les Cordeliers de l'Observance.	25	1	9
Mlle Bourlier.	33	2	15

Digitized by Google

Suite de Lyon.

Messieurs	m	o.	g.
Le tiers-ordre de S. François.	22	4	12
le Comte de Vaux, Lieuten. gén.	49	3	10
les Dominicains.	45	6	6
les Chanoines, Barons de S. Just.	30	6	12
les Fabriciens de S. Pierre le Vieux.	8	4	7
les Religieuses de Sainte Catherine, à S. Etienne.	22	7	9
les Couriers de la Chapelle des Passementiers.	70	2	18
La Congrégation des Théologiens, au Grand Collège.	31	1	6
La Congrégation des Rhétoriciens, audit Collège.	43	3	6
La Congrégation de Messieurs, audit Collège.	127	1	3
La Congrégation des jeunes Artisans, audit Collège.	24	4	9
les Dominicains de Bourg.	9	7	18
les Chanoines d'Ainay.	25	3	9
les Chanoines de S. Antoine.	59	1	9
les Congréganistes du Mariage de la Sainte Vierge.	132	6	3
les Chanoines réguliers de la Sainte Trinité.	7	2	3
d'Origny, Receveur des Gabelles.	17	3	15
les Grands Augustins.	39	7	3
Les R. P. Chartreux du Couvent de Porte.	17	1	
Les Religieuses de la Chartreuse de Salette.	58	2	15
Les R. P. Chartreux de Lyon.	20	4	18
les Pénitens de la Miséricorde.	108	7	3
les Camerier & Chanoines du Chapitre de S. Paul.	110	4	12

Digitized by Google

Suite de Lyon.

Meſſieurs	*m.*	*o.*	*g.*
de Combles, Secrétaire du Roi.	27	3	6
les Carmes des Terreaux.	42	2	21
les Courriers de la Confrérie des Plieurs de ſoie.	16		
de la Valette, Chevalier d'honneur de la Cour des Monnoies.	285	2	12
Chanorier, Receveur des Tailles.	50	5	12
les Chanoines du Chapitre de S. Niſier.	44	1	6
les Pénitens de la Royale Compagnie du Coufalon.	41	5	
Les Religieuſes du premier Monaſtère de Sainte Elizabeth.	26	1	
Bottu de la Balmondiere.	36	6	6
Hacte, Recev. gén. des Domaines.	7	5	9
Madame de Mélun, Abbeſſe de l'Abbaye Royale de S. Pierre.	60	2	3
les Chanoines du Chapitre de Fourvière.	8	4	12
Bourlier d'Ailly, Tréſorier de Fr.	35	1	9
Tabarreau, Directeur des Poſtes.	38	4	12
les Religieuſes de Beaulieu en Roannois.	7		12
Madame de Montjouvent, Abbeſſe de l'Abbaye Royale de la Déſerte.	32	4	15
les Confreres de S. Nicolas de S. Vincent.	19	2	12

Matières d'or portées à ladite Monnoie.

Meſſieurs	*m.*	*o.*	*g.*	*d.*
Pupil, premier Préſident de la Cour des Monnoies.	6			
Millanois, fils.	7	15	6	

Digitized by Google

Suite de Lyon.

Meſſieurs	*m.*	*o.*	*g.*	*d.*
d'Eſpagnac, Brigadier des armées du Roi.	5	23	6	
Chalut, Chanoine à Belleville.	6	12		
de Combles, Secrétaire du Roi.	6			

LA ROCHELLE.

Du 29 Décembre 1759, au 12 Févr. 1760.

Meſſieurs	*m.*	*o.*	*g.*
le Marquis de Champagné.	19	2	12
de Mougon, Lieutenant des Maréchaux de France.	21		12
L'Evêque de Saintes.	285	1	3
Jourdain, Prieur de l'Abbaye de Moreille.	53	1	6
Seimars de Boiſſizeau.	13	6	

BORDEAUX.

Du 2 Janvier, au 23 Février 1760.

Meſſieurs	*m.*	*o.*	*g.*
Les Bernardins, de Sainte Livrande.	27	4	12
Les Feuillans, de Bordeaux.	45	4	
de Reſtais, Secrét. de l'Intendance.	18	1	15
Les Bernardins, de l'Abbaye de Faiſe.	5	7	

Digitized by Google

TOULOUSE.

Du 2 Janvier au 1 Février 1760. *

Messieurs	*m.*	*o.*	*g.*
Dorbessan, Président au Parlement.	32	1	22
Lefranc, de Pompignan.	61	4	
Le Chapitre de Ste. Marie, d'Auch.	10	4	18

MONTPELLIER.

Du 14 Janvier au 5 Février 1760.

Messieurs	*m.*	*o.*	*g.*
le Marquis de Gerlande, de l'Etrange.	80	1	18
le Marquis de Vogué, Lieut. gén.	82	1	12
le Marquis de Monteynard.	135	6	

DIJON.

Du 8 Janvier au 29 Février 1760.

Messieurs	*m.*	*o.*	*g.*
Les Cordeliers de Dijon.	30	6	
Michelinot, de Ganet.	3	7	
Meot, demeurant à Chatillon.	14	3	
Vaillant, demeurant à Chatillon.	62	4	
Les Chartreux, de Dijon.	40	7	12
le Président Cocuderoy.	79	3	18

* M. le Comte de Malartie, cité dans le dernier Mercure, est, M. de Malartie de Montrioux, Premier Président à la Cour des Aydes de Montauban.

Digitized by Google

Suite de Dijon.

Meſſieurs	m.	o	g.
de Connigant.	52	3	15
l'Abbé Duſert.	60	2	
le Préſident de Ruffey.	20	6	21
de Changey, Major de Cavalerie.	78	4	18
Les Bénédictins de Dijon.	71	1	6
Les Urſulines de Dijon.	91	5	12
La Congrégation des Artiſans.	24	4	
de Gurgy, Chevalier de S. Louis.	17	6	6
La Congrégation des Ecoliers.	31	2	18
Dauxilly, Tréſorier de l'extraordinaire des guerres.	79	7	15
Mlles. Du laurent.	18	2	6
de Levy.	73	5	6
Gautier, Conſeiller au Parlement.	155	5	18
Petit de Breſſez.	8	6	3
le Préſident de Lantenay.	126	7	12
Borde du Chatel, de Bourg en Breſſe.	12	2	
Liébeau, Subſtitut du Procureur gen.	59	1	6
Seguin, Secrétaire du Roi.	119	6	6
Bouin, Chevalier de S. Louis.	61	7	12
Les Urſulines de S. Jean de l'Aunne.	22	5	12
Les Dames Bernardines de Dijon.	23	6	
Nicaiſe, Maître des Comptes.	15	6	12
le Marquis de Villeneuve.	170	7	
Liégard, Marchand Orfévre.	50	2	
le Préſident de S. Seinne.	103		6
Boilot, Tréſorier de France.	74	6	12
Petitot, Greffier.	19	7	22
Mlle Motot.	7	3	3
Joly de la Borde.	80	5	21
de Mollera, Secrétaire du Roi.	48	7	12
Les Jéſuites de Dijon.	98	7	
Robelot, Général de la Monnoie.	4	3	18
de Chavoiſy, de Chatillon.	49	6	6

Digitized by Google

Suite de Dijon.

Messieurs	m.	o.	g.	d.
le Beau, Conseiller au Parlement.	67		12	
l'Abbaye du Lieudieu de Beaune.	34	1	1	12
l'Evêque de Mâcon.	112	5	21	
Le Chap. de S. Pierre de Mâcon.	212	1	3	
le Comte de Lantagne.	74	1	12	
Les Religieuses de la Ferté.	36	5	15	
de Clermont-Tonnerre, Maréchal de Camp.	110	2	18	
Madame la Marquise de Massole.	145	3	10	12
Madame la Comtesse de Brouindon.	37	2	3	
La Chapelle de M. Dauvillars.	54	1	3	
Jobard, Payeur des gages du Parlement.	58	4	9	
Motot, un étui d'or.			2	22
de Charoillenot.	23	4	6	
le Président de Layez.	86	3	19	12
le Prieur d'Auxonne.	51		12	
de Martine.	161	6	9	
Jacob, Marchand à Dijon.	17	4	21	
de Propiat, Direct. des Dom.	40	6	13	12
de Laraniſſe, d'Auxonne.	52	6	15	
Poitier, Commiſſaire de la Marine à Auxonne.	43	4	3	
de Flameran, d'Auxonne.	42	6	21	
la Comteſſe de Suremin, en or. 3 on. 4 g. 6 d.	14	3	15	
de Basfoſſé, d'Auxonne.	20		3	
le Maréch de Clermont-Tonnerre.	313	2		
Guillemot, Orfévre, en or. 5 on. 14 d. & en argent.	83	5		
le Comte de Jauconn.	130	5	5	
Boileau, Receveur du Tabac à Châalons.	74	4	12	

Digitized by Google

Suite de Dijon.

Messieurs	*m.*	*o.*	*g.*	*d.*
de la Chaise.	18	4	18	
de Villediat, Conseiller au Parlement.	7	3	15	
Vaillant, Maître des Comptes.	56	3	13	12
Salins, Maître des Comptes.	37			
Le même.	21	7	12	
Madame de Chintré.	206	7	18	
Madame Henry.	81	5	21	
de Locré, Directeur général des Fermes, à Châalons.	51	4	19	
M. M. Seguin	40	2	18	
de Blancey, Secrétaire des Etats.	48	6	15	
Madame de la Vernette, du Mâconnois.	172	5	18	
de la Cerve, de Mâcon.	216	4	7	12
de Montplaisant, ancien Présid. au Parlement.	168	6	3	
le Marquis le Camus, Capitaine au Régim. des Gardes Franç.	204	4	21	
Champion.	56	3	22	12
Vaudremont.	2	7	13	12
de Quincey, Cons. au Parlement.	93		15	
Jeannin, ancien Conseiller.	22		5	
de Valetine, Lieutenant de Roi de Châalons.	77	7	6	
de Charmelieu, Receveur.	49	7	3	
Baudesson, d'Auxerre.	23	6	6	
l'Abbé de la Cour, Chanoine.	22		6	
Guillemot, Marchand Orfévre.	41	6		
de Sainte Colombe, Conseiller au Parlement.	13	1		
Joly de Blaisy, Cons. honor.	136	1		6
de Goudrecoint, de Chaumont.	80	7		3

Digitized by Google

Suite de Dijon.

Meſſieurs	m.	o.	g.	d.
de Quintin, Procureur Général du Parlement.	13	2	10	12
de Quency, Conſeiller au Parlem.	2	7	6	
L'Abbé de la Loge, Chanoine de la Sainte Chapelle.	51	3	3	
de Colmont, Commiſſaire principal des Guerres à Châlons.	20	3	18	
Jannon.	47	7	15	
La Viſitation des Châalons.	57	1		
L'Abbaye de la Ferté.	115		18	
Madame la Comteſſe de Chaminard.	365	2		
de Fraſſant, Ecuyer.	16	6	21	
le Préſident de Bourbonne.	273	4	12	
Madame la Comteſſe de Rochouard.	250	5	9	
Madame l'Abbeſſe de Lanchard, à Châlons.	17	3	21	
Borton de la Motte, à Auxonne.	4	3	21	
de la Faye.	43	2		
L'Evêque de Mâcon.	345	7	18	
Jordier, ancien Chirurgien-Major de la Gendarmerie.	141	1	18	
Mademoiſelle Lamy.	128	6	18	
Les Jacobins de Langres.	19	4	18	
Guillemot, Marchand Orfèvre, en or, 1 m. 3 on. 10 g.	62	4	12	
Mademoiſelle Normand, un Etui d'or, 1 on. 12 g.	19	2	12	

Digitized by Google

ORLEANS.

Du 5 Février au 29 dudit.

Meſſieurs	m.	o.	g.
Les Bénédictins de l'Abbaye de Fériere.	31	3	
Les Barnabites de Montargis.	3		
Les Bénédictins de Vendôme.	38	5	6
Le Monaſtere de Saint Laumer de Blois.	18	7	
Bourgmoyen, Chanoine de Blois.	2	5	
Les Jéſuites de Blois.	7	2	21
La Congrégation des Ecoliers.	4	2	12
de Saint Lazare de Blois.	2	3	15
Les Jacobins de *idem*.	19	3	9
Les Minimes *idem*.	18	2	12
Les Cordeliers, *idem*.	20		18
La Viſitation, *idem*.	5	1	18
Les Carmelites, *idem*.	5	1	18
Les Veroniques, *idem*.	14	7	
L'Hôtel-Dieu, *idem*.	2		
La Paroiſſe Saint Solenne, *idem*.	20	5	12
La Paroiſſe Saint Honoré, *idem*.	23	2	12
La Paroiſſe de Saint Martin, *idem*.	4	7	18
La Paroiſſe de Saint Saturnin, de Vienne.	20	1	18
L'Abbaye de Pont-le-Roi.	31	7	21
MM. Michel, freres, Négocians.	80	4	21
Madame la Veuve de Seurat, de Bellerue, d'Orléans.	40		
Decherel, ancien Officier d'Infanterie.	21	4	
Boyeler, Lieutenant Criminel.	55		18
de Saint Germain.	43	5	18
Boyelet, Maréchal-des-Logis de la Maiſon du Roi.	27	1	

Digitized by Google

Suite d'Orléans.

Meſſieurs	*m.*	*o.*	*g.*
Baguenau de la Prairie, Tréſorier de France à Rouen.	39	2	
Sainſon, Avocat du Roi.	71		12
de Genne, du Portail.	35	3	
Vaudeberg, Sécrétaire du Roi.	35	1	12
de la Toinne, & ſon fils.	35	2	
Madame la Veuve Laurencin.	20	3	
Dautroche, Doyen des Tréſoriers de France.	41	4	12
Dautroche, Chevalier d'honneur.	31	4	6
Baguenau de Puchefe.	20		
Madame la Veuve de Mondreux.	21	7	
Madame la Veuve Jacques Maçon.	42		
Lambert, Maître des Eaux & Forêts d'Orléans.	11		18
Bonvalet, Secrétaire du Roi.	37	7	12
Boileve Darbonne, Tréſorier de France.	38	2	
Donnant, Secrétaire du Roi, Directeur du Domaine.	54		12
Pinchinat, Négociant à Orléans.	17	5	6
Bouderaux, Greffier en chef au Bureau des Finances.	20	5	6
Petineau, Négociant à Orléans.	30		
l'Abbaye de S. Benoît.	44	1	
Beaudouin, ancien Ingénieur.	13	3	
La Paroiſſe de S. Michel Lafferté-Lovendal.	3	4	
M. & Mlle Ducoin de Joui.	22		12
du Condré, Chanoine de Saint Aignant.	13		18
Seurrat de la Barre, Raffineur.	12		
Miron du Condré, Négociant.	13	2	6

Digitized by Google

Suite d'Orléans.

Meſſieurs	m.	o.	g.
Crignon de Bonvalet, Lieutenant des Eaux & Forêts.	9	2	
Lion du Sabon, Tréſorier des Ponts & Chauſſées.	33	6	15
du Boucheteault.	65	4	15
Dehecre, pere.	11	6	
Vandeuil de Pourpoy.	16	2	
Madame la veuve Sainſon Sévetreville.	49	7	
d'Orléans, Capitaine de Cavalerie.	25	4	12
Barbeau, Greffier des Eaux & Forêts.	11	3	
Curot, Lieutenant gén. d'Orléans.	34	5	6
Roland Pierrelegriffe.	50	6	9
L'Abbaye du Lieu.	42		

RHEIMS.

Du 8 Janvier au 23 Février 1760.

Meſſieurs	m.	o.	g.
Deſaulx, Chanoine.	30	4	
L'Abbaye d'Elan, Ordre de Cîteaux.	8	1	64
L'Abbaye de l'Iſle en Barois, même Ordre.	43		6
La Cathédrale de Châlons.	34		
L'Abbaye de Vaucler, Ordre de Cîteaux.	54		
Madame la veuve de Courtagnon.	50	2	
le Large, Contrôleur du Grenier à Sel.	88	2	12
L'Abbaye de S. Meſnie-lez-Châlons.	32	6	
L'Abbaye de Lavalroi, Ordre de Cîteaux.	6	7	12

Digitized by Google

Suite de Rheims.

Messieurs	m.	o.	g.
L'Eglise de Notre-Dame, de Rheims.	112	6	
Deuil, Fourrier honoraire chez le Roi.	29	1	
le Comte de Romecour.	105	4	
L'Abbaye de Montfay, Ordre des Prémontrés.	7	7	18
De la succession de M. de Macnamara.	5	4	12
L'Abbaye de Notre-Dame de Soissons.	220	4	
L'Abbaye de Foigny, ordre de Cîteaux.	34	6	12
L'Abbaye de S. Medard de Soissons.	24	2	12
L'Eglise Cathédrale de Soissons.	89	2	
L'Eglise Cathédrale de Laon.	68	7	
La Chapelle de l'Hôtel-Dieu de Laon.	12	4	

NANTES.

Du 11 Janvier au 29 Février 1760.

Messieurs	m.	o.	g.
le Duc d'Aiguillon.	772	3	21
La Fabrique de Notre-Dame d'Hennebon.	15	2	12
Les Chartreux d'Auray.	55		
La Cathédrale de Vannes.	265	2	6
L'Abbaye de S. Pierre de Vannes.	49	4	6
Les Carmes de Ste. Anne.	87	1	
La Paroisse de Lomariac.	11	7	
La Paroisse de Carnac.	40	6	
Dugouyon des Houllieres.	5		14
du Bois de Roche, de Nantes.	131	1	7
La Paroisse d'Esdeven.	43	3	18

Digitized by Google

Suite de Nantes.

Meſſieurs	m.	o.	g.
Cakiot, Changeur à Vannes.	51	2	18
Les Dames du Pere Eternel, de Vannes.	2		12
La Paroiſſe de Saint Pierre.	2	6	12
La Paroiſſe de Languidie.	2	4	12
La Paroiſſe de Baud.	2	6	9
La Paroiſſe de Plumergat.	2	4	9
Les Peres de S. Vincent, de Vannes.	12	4	12
Les Carmes de Vannes.	12	3	
Les Cordeliers de Vannes.	14	2	
La Paroiſſe de Peaul.	3	7	
La Paroiſſe de S. Laurent, de Nantes.	2	2	18

GRENOBLE.

Du 3 Janvier au 21 Février 1760.

Meſſieurs	m.	o.	g.
de la Pierre, Subdélegué à Gap.	51	1	
Madame de la Tourvideau.	68	3	3
le Marquis de Valin.	82	3	18
de la Coſte de Maucune, Conſeiller honoraire.	145	5	11
le Marquis de Chabrillant.	69	1	18
le Marquis de Joriac.	36	2	21
Madame la veuve Duclar de Montbrun.	16	7	
Geoffre, Receveur des Tailles à Montlimart.	18		6
Boiſſet, Receveur des Tailles au même lieu.	20	2	14
de Lavallonne, Commiſſ. des guerres.	38	1	9
l'Evêque de Gap.	81	4	

Digitized by Google

Suite de Grenoble.

Meſſieurs	*m.*	*o*	*g.*
Chatellier, de Valence.	39.	2	10
le Marquis de Bayanne, de Valence.	36	3	18
l'Abbaye de Saint Antoine.	50	2	18
La grande Chartreuſe.	69		8
le Marquis de Bourchenu, Premier Préſid. à la Chambre des Comptes.	60		
le Chapitre de S. André, de Grenoble.	31	6	18
Bailly de Montcarra.	30		
Les Jéſuites de Grenoble.	26		6
La Chartreuſe de Durbon.	26	1	
le Marquis de Chabrillant, Maréchal de camp.	68	3	6
Le premier Monaſtere de la Viſitation de Grenoble.	31	2	
Le ſecond Monaſtere.	23	1	12
Les Jéſuites de Grenoble, de la Congrégation des Ecoliers.	23	5	
Les Jéſuites, de la même Ville.	17		12
La Congrégation des Penſionnaires.	3		18
Les Religieuſes de Sainte Cécile, de Grenoble.	24	4	
Les Dominicains de Grenoble.	86	5	

AIX.

Du 28 Décembre 1759, au 7 Février 1760.

Meſſieurs	*m.*	*o.*	*g.*	*d.*
du Puiq de Lamotte, ancien Conſ. au Parlement.	137	5	9	
de Creſſe de Montval, Conſ. du Roi à la Chamb. des Comptes.	11	1	6	

Digitized by Google

Suite d'Aix.

Meſſieurs	m.	o.	g.	d.
Lagouſſe, de la ville de Manoſque.	5	6	18	
de Saint-Etienne, *idem.*	5	7		
le Baron de Latour-Daigues.	559	5	15	
Le Chapitre de la ville d'Apt.	20	3	16	12
Les Carmes d'Apt.	1	4	19	12
Les Cordeliers d'Apt.	4	7	12	
le Marquis de Jarente, de Marſeille.	92	5	21	
le Duc de Crillon, d'Avignon.	200	4	12	
Lyon de S. Ferraſt, Contrôleur de la Monnoie.	30	3	3	
Pitton, Conſeiller honoraire de la Chambre des Comptes.	23	1	12	
le Marquis d'Arcuſia, de Marſeille.	220	2	21	
de Calamand, Conſeiller à la Chambre des Comptes.	21	5	2	
de Lane, de Marſeille.	50	5		
M. Cruzé, *idem.*	42	1		
Palteau, Subdélégué général, en bijoux d'or.		7	12	15
Gaſſidry de Saint Eſtere.	83	1		
Le Corps de MM. les Tréſoriers de France.	191	2	3	
Le même Corps.	102	3	9	
Portaly, Commiſſaire Ordonnateur à Toulon.	23			
Les Recolets de Notre-Dame, Diocèſe de Siſteron.	5	2	15	
La Cathédrale de Glandèves, d'Antreveaux.	39	1	3	
Madame la veuve Gleire, de Blandel.	70		9	

Digitized by Google

RENNES.

Du 6 Janvier au 28 Février.

Meſſieurs	*m.*	*o.*	*g.*	*d.*
L'Abbaye Royale de S. Maurice.	20	7	18	
L'Abbaye Royale de la Joye.	12	2	19	12
Made. la veuve du Coetloſquet, tutrice.	90	3	3	
L'Abbaye Royale de Langonet.	37	6	19	12
L'Abbaye Royale de Begard.	38	2	15	
Les Jéſuites.	28	5	4	12
La Congrégation des Jéſuites.	18	3	1	12
La Congrégation des Ecoliers.	17	4	3	
L'Abbaye de S. Aubin des bois.	59	7	3	
Nouail, Recteur d'Argentré.		2	4	
Guyon des Huilliers, Avocat général à la Chambre des Comptes à Nantes.	21	1	4	12
L'Egliſe Cathédrale de Rennes.	22			
Les Dominicains de Rennes.	32	1	22	12
Vedier, Subdélegué général de l'Intendance.	45	4	19	12

METZ.

Du 15 Décembre 1759, au 28 Février 1760.

Meſſieurs	*m.*	*o.*	*g.*	*d.*
le Marquis de Clermont-Tonnerre, Lieuten. Colonel du Régiment de Meſtre-de-camp.	34	4		
Huſſon, Subdélegué à Sedan.	84	7	7	

Digitized by Google

Suite de Metz.

Meſſieurs	m.	o.	g.	d.
Le Liepre, Commiſſaire Ordonnateur des guerres à Toul.	34	1	5	
L'Abbaye de Châtillon, Ordre de Cîteaux.	22	2	2	
de Tonnoy, Capitaine dans les Grenadiers de France de Nancy.	6	4	3	
Lahameau, Avocat en la Cour, à Nancy.	6	7	1	36
le Comte de Germiny, *idem.*	58	3		36
Seriet, Conſeiller d'Etat, *idem.*	21	5	5	
Madame la Marquiſe de Sarmoiſe, *idem.*	69		2	
le Comte de Ludres, *idem.*	71	1	2	
le T. R. P. de Menou, Directeur des Miſſions, à Nancy.	20	3		
le Comte du Rozières.	103	7	6	36
le Comte du Hautoy.	164		4	
le Marquis de Baſſompierre.	19	2	3	
de Turique.	40		3	
le Marquis de Bergevillers.	65	5	4	
de Montureux, Colonel.	166	4		
de Niocourt, Premier Préſident de la Chambre des Comptes.	24	7	6	
de Rouvroy, Premier Préſident de la Chambre Souveraine de Lorraine.	106	1		36
Vigneron, premier Préſident de la Cour Souveraine.	7	3		
Madame la Comteſſe de Hoſſiſe.	28	7	6	
le Prélat de Bouſey.	81	5	7	36
le Lorrain, Directeur des Fermes.	42		2	
le Comte de Lupecourt.	106	1	5	
la Comteſſe de Curel.	74	7	5	36
de Marcolle.	15	7		36

Digitized by Google

Suite de Metz.

Meſſieurs	*m.*	*o.*	*g.*
de Brichabeau, Conſeiller d'Etat.	16	1	7
Prevot, Receveur des Fermes gén.	69	6	6
la Préſidente de Meuvron,	94	4	5
la Salle, pere,	26	2	7
la Salle, pere, demeurant à Sârlouis,	40	6	6
le Comte de Hunoſtin,	167	6	5
l'Evêque de Metz,	148	7	6
de Vendel, Abbé de Vernenvilliér, Ordre de Cîteaux,	88	3	
Mangin, Lieutenant Général du Bailliage de Nancy,	16	6	4
l'Abbaye de Hautteſeille, de Nancy,	3	4	6
le Comte d'Hedival, de Nancy,	22		5
de Serre, Conſeiller d'Etat,	33	1	2
Cueillette de Bey,	35	1	7
de Biron,	20		3
le Fevre, Conſeiller d'Etat,	13	1	7
le Comte de Raigecourt,	41	2	6
Mathieu, Grand-Maître des Eaux & Forêts,	21	2	1
le Comte de Breſſey,	44	5	1
le Vicomte de Thiange,	75		
Thibault, Lieutenant Gén. de Police,	13	4	3
de Muſſey, Conſeiller d'Etat,	16	2	4
Simon de la Treche,	21		1
le Chevalier de la Michaudiere,	55	7	3
Gallois, Sécrétaire d'Etat du Roi de Pologne,	177	5	
Mad. la veuve de Gande, de Martanmeville, Exempt des Gardes-du-Corps,	143	6	2
l'Abbé de Jalival, Ordre des Prémontrés,	8		6
l'Abbaye d'Ecurey, Ordre de Cîteaux,	23	5	2
Potier, Contrôleur des Guerres,	27	5	6

Digitized by Google

STRASBOURG.

Du 31 Décembre 1759, au 9 Janvier 1760.

Meſſieurs	*m.*	*o.*	*g.*
du Billot, ancien Médecin de l'Hôpital,	49		18
de Chaſtel, Tréſorier extraordinaire des Guerres,	35	5	8

LILLE.

Du 11 Décembre 1759 au 29 Février 1760.

Meſſieurs	*m.*	*o.*	*g.*
L'Evêque de Saint-Omer,	23	5	2
le Comte de Blarhimghem,	31	4	5
le Febvre de Lattre de Ligny,	60	3	2
l'Abbaye de Marquette,	153	5	
le Comte de Souaſtre, Colonel des Grenadiers de France,	52	4	1
l'Abbaye de Haſnon,	93	7	7
de Vignancourt de Fletre,	148	3	
Langlé, Subdélégué de la Flandre maritime,	73		3
de Rombie, Chanoine à Caſſel,	13	6	
le Marquis du Barail, Commandant en Flandres,	196	5	5
le Couvreur,	20	1	3
le Comte d'Oizy, en Artois,	189	4	
l'Abbaye de Flines, près Douay,	87	5	4
Potteau de Carny, Sécrét. du Roi,	41	1	7
Percou d'Elbeck, à Lamberſart,	19	6	7
de Froidmont, Chanoine de S. Pierre,	40	7	5

Digitized by Google

Suite de Lille.

Messieurs	m.	o.	g.
de la Gibaudiere, Commandant à Cambray,	19	4	7
la veuve Denyau de Lille,	49	6	4
le Prince de Croy,	63	1	6
Chevalier, Commandant du Fort Saint-François à Aire,	87	4	
l'Abbé de Mouchy, Prévôt de S. Pierre à Aire,	21	2	2
l'Abbé de Fumalle, Prévôt de l'Eglise de Cambray,	58	6	5
Bourdon d'Haucourt, de Cambray,	33	2	2
le Marquis de Nedonchelle,	158	1	4
Briſſon, Commiſſaire des Guerres à l'Armée,	64	6	4
le Camus, Commandant de la Citadelle à Lille,	66	5	3
Jacob d'Aigremont à Lille,	199	3	2
Faulconnier, Grand-Bailly de Dunkerque,	56	7	2
la Marquiſe de Lille,	229		2
L'Abbaye des Prés, à Douay,	50	3	
le Comte de Beaufort, près S. Omer,	110	6	5
le Chevalier d'Archy,	32	7	5
Desliot Desrobles,	112	7	6
Fabricy, Capitaine au Régiment de Salis, Griſon,	16	1	1
Jacquerie, Conſeiller au Parlement de Flandres,	12	6	4
Herts, Conſeiller-Penſionnaire des Etats de Lille,	32	6	3
de Buiſſy, Préſident à Mortier au Parlement.	34	7	7
Les Hoſpitalieres de Stenvoordes,	26	7	
L'Hôpital Comteſſe, à Lille,	57	1	3

Digitized by Google

Suite de Lille.

Messieurs	m.	o.	g.
L'Abbaye de S. Amand en Flandres,	239	3	2
Dochy, Major de la ville de Cambray,	27	5	2
de la Châtellenie de Cassel,	42	3	2
Buguatre, Prévôt de la ville de Cambray,	20	7	2
Deliot Desrobles,	19		3
Les Chanoines de Sainte Aldegonde, de Maubeuge,	102	4	7
de Fourmestraux, d'Holbecque,	147	3	6
le Comte de Guines, Lieutenant de Roi d'Artois,	172	3	2
du Metz de Fromentel, à Valenciennes,	41	1	7
d'Haffrengues de Lannoy, premier Conseiller des Etats,	33	3	4
de Briane, Doyen de la Cathédrale de Saint-Omer,	41	4	4
De Latour de St. Quentin, de St. Omer,	58		6
le Comte & Sénéchal de Blandecque,	63	5	7
Maximilien Depont, de Wisque,	31		4
Enlart de Saint-Maurice,	25	5	6
Lefebvre de Halle, Secrétaire du Roi,	29	6	4
la veuve de M. Titelouze, de Balinghien,	20	7	5
Enlart, Sécrétaire du Roi,	20	6	4
de Archies, de Drincamp,	33	2	5
Peler, Echevin de Saint-Omer,	32		5
Cordez, ancien Directeur des Postes à Saint-Omer,	146	5	2
Huguet du Haillier, Lieutenant-Général de l'Amirauté de Dunkerque,	46	1	
Demadre, Bailly de Roubaix,	12	1	2
L'Abbaye de Saint-Winocq,	102		5
L'Abbaye du nouveau Cloître à Bergues,	17	7	4
Vernimen, Président à Mortier du Parlement,	40	2	4
de Polinchove, & de Franqueville d'Abancourt, Conseillers au Parlement,	250	5	6

Digitized by Google

Suite de Lille.

Meſſieurs	m.	o.	g.
de Franqueville, de Fontaine, Conſeiller au Parlement,	20	2	1
de Franqueville d'Inielle, Conſeiller au Parlement,	32	1	5
le Baron de la Grange, Chevalier d'honneur,	33	6	3
de la Fonteyne de Villers,	148	7	4
Remy, Conſeiller au Parlement,	22	1	5
Mulet, Conſeiller au Parlement,	27	7	
Remy Dejardin, Conſ. au Parlement,	12	7	4
Baltazard, Conſeiller au Parlement,	51	1	1
le Comte de Villefort, Gouverneur de la Citadelle de Valenciennes,	81		6
Vandermeche, Conſeiller au Parlem.	18	7	6
Lecomte de la Chauſſée, Avocat au Parlement,	19	2	7
Eloy, Conſeiller au Parlement,	13	3	1
Dutil, Conſeiller-Clerc au Parlement,	12	2	4
Eloy, Conſeiller au Parlement,	13		4
de la Feuly, Prévôt de S. Pierre,	85		1
le Comte d'Havelin,	102		
Taffin, de Gœulzen,	55	7	
de Flandres,	184	5	
Dirval, de Lille,	40	7	4
Vernimen, Bourguemeſtre de Dunkerque,	18	6	1
Taverne, Subdélégué à Dunkerque,	61	1	3
Coppens, d'Honschotte,	98	7	4
Dunquer, ancien Subdélégué à Dunkerque,	76		5
Lamoral, Conſeiller au Parlement de Flandres,	34	3	7
Clément de Saint-Mare,	48	7	4
de la Lande,	55	4	5

Suite

Digitized by Google

Suite de Lille.

Meſſieurs	m.	o.	g.
Brunot, Préſident à Mortier au Parlement,	40	3	4
de Biré, Tréſorier des Troupes, à Lille,	3	5	4
Becquet de la Roſiere, à Douay,	37	1	4
de Forêt, Préſident à Mortier au Parlement de Flandres,	59	3	2
Merlin d'Eſtreux, Conſeiller au Parlem.	19	2	2
Les Jéſuites, de Bergues,	33	5	8
les Magiſtrats de la ville de Bergues,	54	4	
les Magiſtrats de Dunkerque,	29	4	2
Plaiſant, Greffier de Douay,	18	3	
Dugemont, Prévôt Gén. du Hainaut,	84	2	1
Gramont, Doyen de Dunkerque,	49	2	2
L'Abbaye de Vicogne,	47	1	2
Heriguier, Conſeiller au Parlement,	26	4	5
Mareſcal, Conſeiller au Parlement,	19	1	4
Deſſions de Flechin, à Saint-Omer,	39	5	
le Marquis d'Oliot, Brigadier des Armées du Roi,	37	7	2
le Pelletier, Avocat au Parlement de Paris, pour feu M. de Roſtrenem	26	5	1
de Ramſault, Directeur du Génie, de Flandres,	25	7	6
Les Jéſuites de Caſſel,	41	1	5
de Rombies, Chanoine à Caſſel. (ſecond envoi)	2	6	7
de la Rianderie, Bailli des Etats de Lille,	78	7	5
Debonte de Becquet, à Dunkerque,	62	3	4
Déguillon, Tréſorier de la ville de Douay,	26	2	5
Madame du Belloy, veuve du Major de la Citadelle de Lille,	16	2	7
de Beaune, ancien Capitaine au Régiment de Limoſin,	11	7	4

Digitized by Google

Suite de Lille.

Meſſieurs	m.	o.	g.
Pajot, Directeur des Poſtes & Commiſſaire des Guerres,	40	3	6
MM. du Chap. de S. Pierre de Douay,	75		
le Marquis de la Vieuville, à Stenvoorde,	361	7	
de Verghelle de Lamberſart,	48	5	7
Briffaut, Profeſſeur Royal à Douay,	13	2	2
Molin de Vagnonville,	24	4	4
Hutin, Echevin de la ville de Douay,	27		5
de Varenchant, Directeur des Fermes à Saint-Quentin,	48	4	
de Forceville de Mericourt, à Paris,	60	7	6
Serrurier fils, à Saint-Quentin,	32	2	3
Mademoiſelle de Senancourt, à Saint-Quentin,	33	1	1
Bloteſiere de Grecourt, Chevalier de S. Louis,	40	5	5
de Rondeau de le Mercerie, à Saint-Quentin,	71	2	4
Muller, Procureur du Roi à St. Quentin,	62	2	
Serrurier pere, à Saint-Quentin,	161	8	4
Laurent de Bernouville, Commiſſaire des Guerres à Landrecy,	128	1	4
d'Orchival, ancien Capitaine de la Marine,	99	3	5
Simon de Berſé, à Douay,	26	5	
Hennet, Prévôt de Maubeuge,	83		2
Spel de Fling de Premecq,	38	2	7
de Calonne de Merchin,	62	4	4
Deioldy, de Lille,	74	1	2
Parrata, de Lille,	11	6	2
de Segent, Major de Saint-Omer,	61	7	
le Page, Directeur de la Monnoye,	18	6	
Coll, Echevin de la ville de Douay,	14	7	6

Digitized by Google

Suite de Lille.

Meſſieurs	m.	o.	g.
MM. du Chapitre de S. Pierre, à Caſſel.	37	6	
Les Hoſpitalieres de Caſſel,	15	5	3
Madame la veuve Cramé. (*Second envoi.*)	12	5	4
Cambier, Greffier au Parlement de Douay,	13	1	5
Beaumaret, Echevin de Douay,	12	6	3
Madame la veuve Sericourt,	25	5	1
Vandercruiſe de Lamotte,	64	1	3
L'Abbaye de Voſtine,	42	4	3
Dehaut, Profeſſeur Royal, à Douay,	16	4	
de Varenghien, Ecuyer, à Douay,	15	3	4
Cambier, Mayeur, à Valenciennes,	50	1	3
Fizeau, Banquier à Valenciennes,	108		1
Lehardy Daulnois,	68		
Picquet, Echevin, à Dunkerque,	82	1	7
Drouillard, Conſeiller de la Chambre du Commerce, à Dunkerque,	23	2	4
Huguet du Hallier, Lieutenant-général de l'Amirauté, à Dunkerque. (*Second article.*)	34	4	5
Lombart, Echevin, à Dunkerque,	34	3	4
Ravodel, Officier à Saint-Domingue,	23	2	7
Benoît, Lieutenant des Maréchaux de France,	22		2
Herrewin, Echevin, à Dunkerque,	7	6	4
Ingilliard de Wattines, (*par addition.*)	4	3	2
Mailly Mainez, de Bleghem,	31	3	2
Dalhuin Dupont, Subdélégué à Aire,	14	3	
L'Abbaye du Verger, à Aire,	25	7	
Lefebvre, de Schonvelde,	33		3
Denis de Riacourt, Subſtitut du Procureur Gén. du Parl. de Flandres,	14	4	7
L'Abbaye de S. Calixte,	52		

Digitized by Google

Suite de Lille.

Meſſieurs	m.	o.	g.
Godfroy Duſart, Procureur du Roi au Bureau des Finances.	73	4	
M. Godefroy de Maillard, Directeur de la Chambre des Comptes, à Lille.	73	3	7
MM. les Magiſtrats de la ville de Douay.	25		
MM. de la Collégiale de S. Pierre, à Aire.	119	4	
Morincq, Tréſorier de la ville de Dunkerque.	25	5	
Galhault, Conſeiller, à Arras.	37	2	6
Les Chartreux de Bourtillerie, Châtellenie de Lille.	70	5	7
Le College Anglois de Douay.	61	5	3
La Dame veuve Arnaud Genty, à Dunkerque.	46	2	2
Berfort, négociant, à Dunkerque.	83	5	5
Coppens d'Herſin, Procureur du Roi, à Dunkerque.	16	3	6
L'Abbaye d'Haſnon.	127		
L'Abbaye de Maroilles, près Landreies.	126	7	6
	126	7	6
L'Abbaye de Lieſſies.	140	7	5
L'Abbaye d'Haumont.	49	3	
Wilerval, Imprimeur du Roi, à Douay.	12	2	4
le Comte de Lagny, ancien Echevin, à Douay.	18	5	4
L'Abbaye de Phalempin, (*Second envoi.*)	12	4	
L'Abbaye de S. Vaaſt, d'Arras.	256	6	4
L'Abbaye du Mont S. Eloi-lès-Arras.	64	2	
Corbie de Bligni, Conſeiller honoraire du Parlement.	27	6	6
Madame de Caſſel, à Dunkerque.	64	2	3
L'Egliſe de S. Gery, d'Arras.	52	4	2

Digitized by Google

Suite de Lille.

Meſſieurs	m.	o.	g.
Les Bénédictins Anglois, de Douay.	31		
La Paroiſſe de Marquilies.	1	6	2
Les Hoſpitalieres des Chariottes, d'Arras.	36	7	2
L'Abbaye de la Paix, à Douay.	4	7	4
Le Chapitre de S. Amé, à Douay.	116		
L'Abbé des Camps, Prévôt du Chapitre de Béthune.	31	1	6
Madame la Baronne d'Hinge, en Artois.	28	5	2
L'Abbaye de Beauprez, ſur la Lis.	53	1	
La Paroiſſe de Fournes, Diocèſe d'Arras.	11	5	
MM. les Magiſtrats d'Arras.	87	6	1
L'Abbaye de Marœulle, près Arras.	15	7	2
de Meſplau, Capitaine au Régiment de la Marine.	83	2	4
Les Supérieures Annonciades, de Douay.	27	5	5
Raſoir de Croix, Prévôt de Valenciennes.	21	1	2
La Congrégation des Bourgeois d'Arras.	33	1	1
La Congrégation des Ecoliers d'Arras.	11	5	7
Les Religieuſes, dites Louez-Dieu, d'Arras.	7	4	5
Les Jeſuites d'Arras.	111	7	7
Desjardins, Chanoine de la Cathédrale de S. Omer.	18	4	5
La Paroiſſe de Fleurbaix, Diocèſe d'Arras.	4	1	1
Mazel, Tréſorier des Troupes à Arras.	18	2	2
Les Religieux de S. François de Salles, d'Armentieres.	6	2	

Digitized by Google

Suite de Lille.

Meſſieurs	m.	o.	g.
Madame la Comteſſe d'Aumale, veuve du Lieutenant-Général.	68		6
D'Haiſne, Chapelain de S. Pierre à Douay.	17	5	4
Maſſart, Commiſſaire des Guerres à Philipeville.	50	4	4
les Jéſuites de Valenciennes.	172	5	2
les Carmelites de Douay.	70	1	4
l'Abbaye d'Anay, près Douay.	54	3	5
la Paroiſſe d'Izel-lès-Equerchim.	3	2	2
l'Abbaye d'Eſtrun, près Arras.	21		5
les Jéſuites de Cambrai.	46	4	4
les Jéſuites de Dunkerque.	82	3	1
les Sœurs griſes, Hoſpitalieres de Douay.	8	7	5
la Paroiſſe de Saint-Albin de Douay.	38		2
les Chartreux de Douay.	70		
la Paroiſſe Notre-Dame, de Douay.	11	2	1
la Confrérie de Notre-Dame.	3		3
l'Abbaye de Vicoigne.	102	4	2
l'Abbaye de S. Crépin, près Valenciennes.	165	4	6
les Jéſuites de Béthune.	62		2
l'Abbaye de S. Jean, à Valenciennes.	81	3	5
la Paroiſſe de Bourbourg.	26	5	4
l'Abbaye de Bourbourg.	22		
la Chapelle Notre-Dame de la Treille, dans l'Egliſe de S. Pierre, à Lille.	214	4	4
la Chapelle, Paroiſſe de ladite Egliſe.	62	4	4
le Chœur de ladite Egliſe.	121	6	
la Paroiſſe d'Aubert, Diocèſe d'Arras.	2	1	4
la Communauté du Béguinage, de Valenciennes.	12	3	1
la Paroiſſe de Dunkerque.	482	6	2

Digitized by Google

Suite de Lille.

Meſſieurs	m.	o.	g.
les Carmes Chauſſés de Douay.	23	5	2
Les mêmes.	7	2	
la Chapelle Notre-Dame de Bonne-Eſpérance de Valenciennes.	6	5	6
les Carmes-Déchaux de Valenciennes.	35	4	4
la Paroiſſe de Beaumont, en Artois.	7	4	5
la Métropole de Cambrai.	218	4	
l'Abbaye de Vaucelle, près Cambrai.	92	7	1
l'Abbaye de Premy.	47	3	5
l'Abbaye de S. Nicolas d'Arrouaiſe, près Bapaume.	45	1	5
l'Abbaye de S. Aubert, à Cambrai.	103	7	
l'Abbaye d'Anchin, près Douai.	101	5	5
de Coulonge, près Arras.	40		1
de Marbecourt, à Saint-Omer.	34	1	5
l'Abbaye de S. Joſſe-au-bois, dite d'Ompmartin.	25		3
l'Abbaye de S André-au-bois, Dioceſe d'Amiens.	33	4	2
Durand, Surintendant du Mont-de Piété, d'Arras.	18	3	2
le Couvent S. Julien, de Douai.	12	1	
l'Abbaye du S. Sépulchre, à Cambrai.	43	6	3
de Percheval, à S. Omer.	86	7	
le Couvent de la Préſentation, à Aire.	21		1
François-Louis le Cellier, à Valenciennes.	27	5	
le Couvent de la paix de Jeſus, Ordre de S. Benoît, à Arras.	21	1	2
Lemaire, l'aîné, Bourgeois de cette ville,	16	2	4
Guilleman, Seigneur de la Barre, à Lille.	20	1	4
la Collégiale de S. Gery, à Cambrai.	34		
l'Abbé de Millancourt, Vicaire-Général, à Cambrai.	10	3	

Digitized by Google

Suite de Lille.

Meſſieurs	m.	o.	g.
es Bénédictines Angloiſes, de Dunkerque.	37	2	
le Couvent de Sainte Agnès, de Cambrai.	46	5	3
Lefebvre, de la Baſſe-Boulogne.	30	3	1
Bady, de Normond.	56	2	2
Watier, Secrétaire du Roi, à Cambrai.	24	2	1
les Hoſpitalieres de *S.* Jean de Cambrai.	20	7	
le Prieuré de Fives, près Lille.	49		
les Chartreux de Valenciennes.	50	6	5
Waquernier, Secrétaire du Roi.	53	7	4
de Cregny, Chevalier de l'Ordre de *S.* Louis.	233	1	3
Locart, de Valenciennes.	28	5	1
les Carmelites de Valenciennes.	20		4
l'Abbaye de Brigitines de Valenciennes.	14	2	3
l'Hôtel-Dieu de Valenciennes.	34	2	
les Religieuſes de la Congrégation de Notre-Dame de Valenciennes.	47	4	4
Hennet de Baret, Subdélégué a Maubeuge.	14	2	4
les Urſulines de Valenciennes.	29	1	2
Morel, Directeur des Fermes du Roi à Valenciennes.	19	1	
la Paroiſſe de S. Jacques de Douai.	108	3	5
Corviſier, ancien Tréſorier des Troupes en Flandres.	10		

MATIERES D'OR.

Meſſieurs	m.	o.	g.
MM. les Magiſtrats de la ville d'Arras, provenant d'une Egliſe.	4	4	2
Lefebvre, de la Baſſe-Boulogne, ancien Officier d'Infanterie.		6	12

Digitized by Google

PAU.

Du 8 Janvier au 16 Février 1760.

Meſsieurs	m.	o.	g.
Le Comte de Troiſville, Gouverneur du pays de Saulle.	119	3	21
le Baron d'Ulau.	13	4	21
l'Abbé de S. Jean, Ordre des Prémontrés.	221	6	18
la Communauté de Caſtenau, riviere baſſe, Diocèſe de Tarbes.	4	5	12
la Communauté de Luz, en Barege, Diocèſe de Tarbes.	14	6	
la Communauté d'Arrens, valée d'Aſſuns en Lavedan, de Tarbes.	6	5	15
le Chapelle de Notre-Dame de Pœylaun, du lieu d'Arrens, vallée d'Aſſuns.	5	4	
la Paroiſſe de Pontacq, Diocèſe de Tarbes.	4	1	

TROYES.

Du 21 Février au 28 dudit mois.

Meſsieurs	m.	o.	g.
Les Religieux de Beaulieu.	7		3
le grand Séminaire de Troyes.	16		
Le Sueur, ancien Officier, à Bar-ſur-Aube.	48	4	2
les Religieux de Montieramé.	10		
Madame l'Abbeſſe du Paraclet.	16	7	7

Digitized by Google

Suite de Troyes.

Meſsieurs	m.	o.	g.
Madame l'Abbeſſe aux Nonains, de Troyes.	24	1	6
MM. de S. Etienne, de Troyes.	36	4	4
les Urſulines de Troyes.	19	2	
MM. de S. Urbin, de Troyes.	12	4	1
MM. de S. Pierre, de Troyes.	38	2	1
la Congrégation de Troyes.	49		
MM. de Foiſſy lès-Troyes.	32		1
les Jacobins, de Troyes.	38	7	

POITIERS.

Du 8 au 16 Février 1760.

Meſsieurs	m.	o.	g.
De la ſucceſſion de M. Bouliaud, Curé de la Paroiſſe de S. Médard, de Louars.	36	3	
l'Abbaye de Chatelier, Ordre de Cîteaux, Diocèſe de Poitiers.	5	1	12
le Marquis de Chataigner.	59	1	
l'Abbaye de Luſſon, Ordre de Fontevrault.	25	1	

BOURGES.

Du 16 au 28 Février 1760.

	m.	o.	g.
L'Annonciade de Bourges.	7	5	3

Digitized by Google

Suite de Bourges.

Meſsieurs	m.	o.	g.
MM. Derſane, de Coulon, & des Coteaux.	20	4	1
le Séminaire, de Bourges.	9		
les Urſulines, de Bourges.	11	2	6
la Viſitation, de Bourges.	21	1	2
la Congrégation, de Bourges.	5	5	1

AMIENS.

Du 20 au 28 Février 1760.

Meſsieurs	m.	o.	g.
Les Feuillans, d'Amiens.	10	2	5
MM. les Chanoines du Chapitre d'Amiens.	316	3	7
le Chapitre Royal, de Roye.	29	6	2
de Saint-Quentin, Capitaine général des Côtes.	25	6	5
les Filles de Sainte Génevieve, d'Amiens.	12	6	3
les Jéſuites, d'Amiens.	49	4	2
la Congrégation des Jeſuites.	21	6	5
le Séminaire, d'Amiens.	10	2	6
Gerard, Inſpecteur des Domaines de Picardie.	5	4	3
l'Egliſe de S. Firmin en Caſtillon, d'Amiens.	39	1	3
la Congrégation des Ecoliers du Collége des Jéſuites.	22	5	2
les Auguſtins, d'Amiens.	26	6	
les Adminiſtrateurs de l'Hôpital d'Amiens.	26	7	5

Digitized by Google

Suite d'Amiens.

Meſsieurs	m.	o.	g.
Les Carmes, d'Amiens.	18		6
les Religieuſes de Moramont, d'Amiens.	22	5	4
de la Combe, Prévôt de la Maréchauſſée de Picardie.	15	2	4
les Religieux de S. Pierre, de Corbie.	86	1	1
Cordier, Receveur particulier des Eaux & Forêts d'Amiens.	16		6
les Religieuſes de la Viſitation d'Amiens.	55	4	2
les Cordeliers d'Amiens.	21	7	5
l'Hôtel-Dieu d'Amiens.	62	2	3
la Confrérie de Notre-Dame de Lieſſe de S. Pierre d'Amiens.	12	2	3
les Jacobins d'Amiens.	50	5	3
les Urſulines d'Amiens.	31	2	5
les Religieuſes de S. François, dites Sœurs griſes.	31		
la Paroiſſe de S. Remi d'Amiens.	63	3	
la Confrérie des Cordonniers.	4	7	5
Nicolas Joly, Marchand à Amiens.	7	1	1
Lachenet, Seigneur d'Hedanvele; (*Second envoi.*)	33	2	3
Jean Turbert, Eſſeyeur en la Monnoye.	12	6	6
la Fabrique de S. Michel d'Amiens.	33	5	5
la Fabrique de la Paroiſſe de S. Germain d'Amiens.	30	4	2
l'Abbé Piquet, de Noyencourt, Chanoine.	121	7	4
la Fabrique de S. Sulpice d'Amiens.	16	5	3
la Fabrique de S. Firmin, à la porte d'Amiens.	7		5
Gallois, Directeur des Droits, à Amiens.	19	4	6
l'Hôtel-Dieu d'Abbeville.	17		6

Digitized by Google

Suite d'Amiens.

Meſsieurs	m.	o.	g.
les Céleſtins, d'Amiens.	10	7	4
les Minimes d'Amiens.	22	2	6
les Prémontrés d'Amiens.	11	1	5
la Paroiſſe de S. Firmin le Confeſſeur.	30	7	3
le Supérieur de l'Oratoire d'Amiens.	6	6	7
Madame la veuve Gorguelle.	18		4
Joſeph Gaugier.	41	1	
les Bénédictines de l'Hôtel-Dieu de Corbie.	4	1	
la Fabrique de la Paroiſſe de S. Leu d'Amiens.	35	1	7
Greſſet, de l'Académie Françoiſe.	29	7	3
les Dames Religieuſes de S. Julien d'Amiens.	25	6	4
la Fabrique de la Paroiſſe S. Jacques d'Amiens.	23	4	4
les Carmelites d'Amiens.	33	5	6

TOURS.

Du 6 Janvier au 22 Février 1760.

Meſsieurs	m.	o.	g.
Les Religieuſes de Cîteaux, Ordre de S. Bernard, de la ville de Saint-Agnan.	80	3	7
les Religieuſes de Bonlieu, Ordre de Cîteaux.	48	2	6
les Religieux de la Clarté, Ordre de Cîteaux.	43	7	4
Lenoir, du Diocèſe d'Angers.	54	5	
l'Abbaye de Fontevrault, Diocèſe de Poitiers.	54	2	4

Digitized by Google

Suite de Tours.

Meſsieurs	m.	o.	g.
la Chartreuſe du Legit, Diocèſe de Tours.	42	5	1
l'Abbaye de Moncé, Ordre de Cîteaux, Diocèſe de Tours.	16		3

CAEN.

Du 2 Janvier au 21 Février 1760.

Meſsieurs	m.	o.	g.
Deraſne.	113	6	1
l'Evêque de Coutence.	20	1	4
Madame de Tourville.	156	5	3
les Auguſtins de Barfleur.	24		
Lanteigne.		7	
de Tierceville.	34	3	2
les Croiſiers.	2	6	3
les Jacobins.	33	4	6
la Cathédrale de Bayeux.	60	7	
la Chapelle de Délivrance.	31	5	6
de Gouville.	10	4	5
le Maſurier.	48	5	3
les Nouvelles Catholiques, de Caen.	4	2	7
l'Egliſe de S. Nicolas, de Caen.	5		6
l'Egliſe Notre-Dame, de Caen.	24	1	
les Urſulines de Bayeux.	12	6	3

Digitized by Google

HOPITAL
DE M. LE MARÉCHAL DE BIRON.

Vingtiéme Traitement consécutif, depuis son établissement.

LE nommé Lefebvre, Compagnie de la Tour, est entré le 4 Septembre 1759.

Le nommé Sans regret, Compagnie d'Aspremont, le 4 Septembre.

Le nommé Deslauriers, Compagnie d'Aspremont, le 11 Septembre.

Le nommé Déshau, Compagnie de le Camus, le 4 Octobre.

Le nommé Le Tellier, Compagnie de Grasse, *idem.*

Le nommé Lariviere, Compagnie d'Hallot, le 18 Octobre.

Le nommé Pailleur, Compagnie de Viennay, *idem.*

Le nommé Dupré, Compagnie de Viennay, le 8 Novembre.

Le nommé Franciſque, Compagnie de la Vieuville, *idem.*

Le nommé Lavictoire, Compagnie de Cœttrieu, *idem.*

Le nommé Berillon, de la Compagnie de le Camus, *idem.*

Le nommé Masselet, de la Compagnie de le Camus, le 22 Novembre.

Et tous sont sortis parfaitement guéris.

Digitized by Google

LETTRE de M. Keyser, à Messieurs ses Corespondans, tant dans les principales Villes du Royaume, que chez l'étranger.

MONSEIGNEUR le Maréchal de Biron, m'a fait l'honneur, Messieurs, de me communiquer toutes les Lettres que vous avez bien voulu lui écrire, en y joignant les détails des cures que vous avez faites, & les copies des Lettres que vous avez également adressées à M. A... Je vous prie d'en recevoir mes remercîmens, & d'être persuadés que je suis sensible, comme je le dois, à ces nouvelles marques de vos bontés, & à la justice que vous rendez à la vérité.

J'ai l'honneur de vous prévenir, que j'ai fait mettre aux Carosses & Messageries, à vos adresses, divers paquets contenant mes derniers écrits, servant de réponse aux imputations de l'Auteur du Traité des tumeurs & ulcères; entr'autres, une Dissertation épistolaire, adressée à M. le Maréchal de Biron.

Je me flatte que tout Lecteur judicieux & partial, qui voudra lire avec quelque attention les raisonnemens de mon adversaire, & ceux que je lui expose, me rendra d'autant plus de justice, que je n'ai cessé d'établir & de prouver des faits, contre tout ce qu'on a imaginé pour me nuire.

Je vous serai infiniment obligé Messieurs, de vouloir bien répandre, & faire lire partout, les exemplaires que je vous adresse, afin de désabuser le Public, prévenu mal-à-propos & injustement, par ce qui est avancé dans le livre & l'extrait du Traité des tumeurs.

Digitized by Google

Je finirai cette Lettre, en laissant le Public juger les faits principaux que voici.

L'on a commencé à répandre dans le monde, que le Régiment des Gardes se plaignoit ouvertement de mon remède. Il y a quatre ans que mon Hôpital subsiste: cinq cens hommes y ont été jusqu'ici bien réellement & très-radicalement guéris, sans aucune espéce d'accident. Les Soldats ont été, & sont sans cesse nommés dans tous les Mercures. On a grande attention de nommer aussi les Compagnies. En réfléchissant sur cette conduite, on observera que tous Messieurs les Capitaines envoyent successivement & tour-à-tour, leurs malades à cet hôpital; qu'ils n'ont encore cessé de les y faire passer. S'ils avoient lieu de se plaindre, ou que leurs Soldats n'eussent effectivement pas été guéris, continueroient-ils à les envoyer? Que le Public juge...

L'on a attaqué, combattu, & nié vos certificats, Messieurs, quoiqu'insérés authentiquement dans tous les Mercures, & déposés entre les mains de Mgr le Maréchal de Biron. Vous venez de les adresser directement à un de mes aggresseurs; il les a vûs & lûs sans doute: que le Public juge.

L'on a avancé, sans avoir fait le plus léger examen, qu'il entroit du sublimé corrosif dans mon remède. Mais ils ont reconnu ensuite, par les analyses qui ont été faites, que l'on s'étoit trompé; & l'on en a fait l'aveu. L'on convient aujourd'hui, qu'il n'y en a point. Que répondre à cela?

L'on se retourne. L'on veut prétendre que puisqu'il n'y a plus de sublimé corrosif, le remède doit être insuffisant, & ne doit pas avoir plus de vertu que les panacées ordinaires. Je cite 500 Soldats guéris. Vous faites, Messieurs, tous les jours, des cures qui vous étonnent; vous convenez presque généralement que mon remède

Digitized by Google

vous a réussi sur des malades ; que les frictions n'avoient pû guérir : Est-ce là de l'insuffisance ? Sont-ce des mensonges de votre part ? Jugez vous-mêmes, Messieurs, de la valeur des imputations de mes Adversaires.

J'ai l'honneur d'être, &c.

KEYSER.

EFFET miraculeux, opéré par le Baume de vie de M. LE LIEVRE, Distillateur ordinaire du Roi, à Paris.

Relation curieuse & véritable de Jeanne Pierrette, fille légitime d'Anatoile Michel, originaire de Mignovillard en Montagne, Recteur d'Ecole à Domblans ; & de Marie-Thereſe Guillaume, ſon épouſe, Diocèſe de Beſançon, Bailliage de Lons-le-Saunier.

Ladite Jeanne-Pierrette Michel, âgée pour lors de quinze ans, qu'elle passa avec sa grand-mere maternelle. Cette derniere vint à mourir ; elle fut si affligée de la mort de cette grand-mere, qu'elle fut pendant six mois à pleurer jours & nuits : pendant tout ce tems-là, elle ne prit aucune nourriture que celle que l'on auroit fait prendre à un enfant d'un an. On la ramena chez son pere, à quelques lieues de là ; elle fut toujours aussi affligée qu'auparavant ; elle perdit dès ce moment l'usage de la parole : elle resta dans cet état cinq ans & demi sans prendre aucune nourriture, toutes les fonctions du corps humain étant interdites ; l'on faisoit cependant ce que l'on pouvoit pour lui faire avaler par force quelques gouttes de bouillon tous les deux ou trois jours, quelquefois quinze & même plus : & l'on s'accoutuma si fort à la voir dans cet état-là, que l'on n'y faisoit presque plus d'attention ; le pere & la mere s'é-

Digitized by Google

tant ruinés pour tâcher de la tirer d'affaire, mais inutilement. Elle étoit continuellement dans une grande sueur, exhalant une odeur qui infectoit, les yeux chassieux, & écumant par la bouche: voilà l'état de sa maladie, pendant lesdits cinq ans & demi.

On la mena au Saint Suaire à Besançon, auquel on l'avoit vouée; l'on le lui fit toucher, & elle se frotta les yeux avec la main gauche: voilà uniquement le seul signe de vie qu'elle ait donné pendant toute sa maladie.

On la transporta à l'Hôpital dudit Besançon, où elle resta quatre mois, ne prenant toujours que quelques gouttes de bouillon.

Messieurs les Médecins & Chirurgiens de la Ville de Besançon & des environs, s'assemblerent & la visiterent, sans qu'ils pussent lui apporter le moindre soulagement; ce qui les détermina à faire plusieurs épreuves pour sçavoir si elle avoit encore de la sensibilité; & pour cela, ils lui perserent la main avec une épingle d'argent, d'outre en outre, sans qu'ils se soient apperçus d'aucune émotion: on fit la même opération dans une veine du côté gauche, sans qu'il en sortît ni sang ni aucune humidité de quelque espéce que ce fût. On lui fondit de la cire d'Espagne sur le front & sur le menton; on lui brûla la joue avec de la chandelle allumée, & les pieds avec des charbons ardens, sans qu'elle parût sensible à tout cela. Son pere, voyant l'inutilité de la laisser davantage à Besançon, alla la rechercher & la ramena chez lui à Domblans, où elle resta dans cette situation encore quatre mois; après lequel tems Madame la révérende Dame Abbesse de la Royale Abbaye de Château Châlons, qui l'avoit été voir plusieurs fois avec ses Dames, dit un jour; j'ai bien envie de lui envoyer une bouteille de Baume de vie

Digitized by Google

fait par M. le Lievre, à Paris; ce qu'elle exécuta le lendemain, avec la façon de s'en servir. On lui en donna pour la premiere fois quelques gouttes dans une cueillerée de bouillon; peu après elle fit un mouvement de la tête & des bras; elle rendit avec abondance une matière jaune par la bouche, comme de la bile: l'on continua à lui faire prendre de ce Baume de M. le Lievre juſqu'à trois fois, un peu plus amplement. A la ſeconde fois, elle s'aſſit ſur ſon lit, & à la troiſiéme fois, elle ſe leva & marcha par la chambre; & regardant, d'un air fort étonné, elle commença à ſe plaindre & à parler. Sa mere lui ayant demandé ce qu'elle regardoit, elle lui répondit qu'elle n'en ſçavoit rien, mais que l'on lui fît venir M. Mourrau, pour lors Vicaire à Domblans, pour ſe confeſſer à lui; ce qui s'exécuta: & de jours en jours elle prenoit plus de nourriture & par conſéquent plus de force, au point qu'elle partit trois heures avant le jour de chez ſon pere le lendemain de Noël dernier, *incognitò*, pour aller à quatre lieues de là, dans la maiſon où étoit morte ſa grand-mere; où elle vit & travaille actuellement comme une autre. *Nota*, qu'elle ne ſe ſouvient nullement de tout ce qui lui eſt arrivé pendant tout le cours de ſa maladie, & qu'elle n'a pas uſé à beaucoup près, toute la bouteille de Baume de vie de M. le Lievre, qui n'étoit pas bien grande.

La préſente cure eſt conſtatée par les certificats du pere de la malade, des Echevins & habitans de Domblans, ſignés Michel pere, le Mouillard, Vicaire à Domblans, Guillermet, Claude-François Duard, & Hugues Rougnon, Echevins; Beaupoil, Notaire & Procureur d'Office, J. J. Gallion, M. Pujet, J. Duard, P. Duard, C. P. Pernet, J. Pujet, H. Ardet, J. M. Deſgrès, &c.

Digitized by Google

APPROBATION.

J'Ai lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le premier Mercure du mois d'Avril 1760, & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, ce 29 Mars 1760. GUIROY.

TABLE DES ARTICLES.

PIECES FUGITIVES EN VERS ET EN PROSE.

ARTICLE PREMIER.

LA Société, nécessaire à l'Homme de Lettres. Page 5
Vers à M. Fournier, Fermier général. 8
A M. de Chennevieres, Chef d'un Bureau de la Guerre. 9
A une Demoiselle, qui avoit envoyé des Vers à l'Auteur. *ibid.*
Portrait de Fanchonnette, à Mlle D***. 10
Réponse de Mlle D***, Portrait de mon Berger. 11
Suite des Lettres de Mlle de Gondreville, & du Comte de S. Fargeol. 13 *& suiv.*
Les Zéphirs, & le Rosier, Fable. 56
Adieux à Meudon, Epître à Madame la Marquise d'Assy... 57
Envoi. 62
Epître de M. Sabatier, à M. Dorat, sur sa Tragédie, de Zulica. 63
Les Gnomes exilés. 65
A Mlle de B*** la cadette. 72
Enigme, en Chanson. 73
Autre Enigme. 75
Logogryphes. 76 & 77
Romance, nouvelle. 78

Digitized by Google

ART. II. NOUVELLES LITTÉRAIRES.
Essais sur divers Sujets de Littérature & de Morale, par M. l'Abbé Trublet, &c. 81
Lettre, sur le Poëme intitulé : l'*Art de peindre*. 94
Lettre de M. l'Abbé Trublet, à M. De la Place. 113
Lettre, à l'Auteur du Mercure. 115
Histoire des Philosophes modernes, avec leurs Portraits, gravés dans le goût du crayon, d'après les Desseins des plus grands Peintres. Par M. *Saverien*. 121
Annonces des Livres nouveaux. 124 *& suiv.*
Avis de l'Auteur du Mercure & du Choix. 127

ART. III. SCIENCES ET BELLES-LETTRES.

ACADÉMIES.
Séance publique de l'Académie Royale des Sciences, Belles-Lettres & Arts, de Ville-Franche, en Beaujollois. 130
Réflexions, sur la Médecine. 136
Problême généalogique. 150
Lettre de M. N. Echevin de Bolbec &c. 159

ART. IV. BEAUX-ARTS.

ARTS UTILES.
Lettre de M. de la Condamine à M. Daniel Bernoully. 165
Arts agréables. Musique. 189
Gravure. 191
Supplément à l'Article des Piéces fugitives. A Madame la Comtesse de la Guiche. 193

ART. V. SPECTACLES.
Opéra. 195
Comédie Françoise. 197
Comédie Italienne. 198
Opéra-Comique. *ibid.*

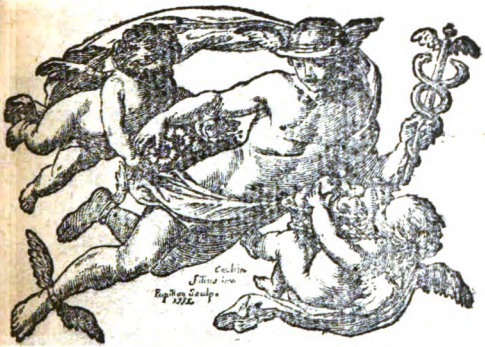
ART. VI. Nouvelles Politiques. 201
Mariages & Morts. 214 *&* 216
Suite de la vaisselle portée à la Monnoie &c. 217

De l'Imprimerie de SEBASTIEN JORRY.

Digitized by Google

MERCURE
DE FRANCE,
DÉDIÉ AU ROI.
AVRIL. 1760.
SECOND VOLUME.

Diverſité, c'eſt ma deviſe. La Fontaine.



A PARIS,

Chez
CHAUBERT, rue du Hurepoix.
JORRY, vis à-vis la Comédie Françoiſe.
PISSOT, quai de Conti.
DUCHESNE, rue Saint Jacques.
CAILLEAU, quai des Auguſtins.
CELLOT, grande Salle du Palais.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

Digitized by Google

Digitized by Google

AVERTISSEMENT.

LE Bureau du Mercure eſt chez M. LUTTON, Avocat, Greffier, Commis au Greffe Civil du Parlement, Commis au recouvrement du Mercure, rue Sainte Anne, Butte Saint Roch, à côté du Sellier du Roi. C'eſt à lui que l'on prie d'adreſſer, francs de port, les paquets & lettres, pour remettre, quant à la partie littéraire, à M. DE LA PLACE, Auteur du Mercure.

Le prix de chaque volume eſt de 36 ſols, mais l'on ne payera d'avance, en s'abonnant, que 24 livres pour ſeize volumes, à raiſon de 30 ſols piéce.

Les perſonnes de province auxquelles on enverra le Mercure par la poſte, payeront pour ſeize volumes 32 livres d'avance en s'abonnant, & elles les recevront francs de port.

Celles qui auront des occaſions pour le faire venir, ou qui prendront les frais du port ſur leur compte, ne payeront comme à Paris, qu'à raiſon de 30 ſols par volume, c'eſt-à-dire 24 livres d'avance, en s'abonnant pour 16 volumes.

Les Libraires des provinces ou des pays étrangers, qui voudront faire venir le Mercure, écriront à l'adreſſe ci-deſſus.

Digitized by Google

On ſupplie les perſonnes des provinces d'envoyer par la poſte, en payant le droit, le prix de leur abonnement, ou de donner leurs ordres, afin que le payement en ſoit fait d'avance au Bureau.

Les paquets qui ne ſeront pas affranchis, reſteront au rebut.

On prie les perſonnes qui envoyent des Livres, Eſtampes & Muſique à annoncer; d'en marquer le prix.

Le *Nouveau Choix de Pièces tirées des Mercures & autres Journaux, par M. De la Place*, ſe trouve auſſi au Bureau du Mercure. Le format, le nombre de volumes & les conditions ſont les mêmes pour une année.

Digitized by Google

MERCURE
DE FRANCE.
AVRIL. 1760.

ARTICLE PREMIER.

PIECES FUGITIVES
EN VERS ET EN PROSE.

SUITE des Lettres & Mémoires de Mlle de Gondreville, & du Comte de S. Fargeol.

DIX-NEUVIÉME LETTRE,

De M. le Comte de S. Fargeol, à Mlle de Gondreville.

JE ſuis hors de moi, Mademoiſelle, au moment où je vous écris ! Avez-vous donc

Digitized by Google

résolu de mettre en défaut, tous les sentimens que vous m'avez inspirés ? J'avois cru jusqu'ici, qu'il n'y avoit personne vis-à-vis de qui le respect, la reconnoissance, & l'admiration, ne dussent avoir leur terme ; je viens d'apprendre, non à mes dépens, mais aux vôtres, que je me suis trompé. Non, Mademoiselle, puisque vous n'en mettez point à vos vertus, il ne doit point y en avoir aux sentimens qu'elles méritent : l'excès même, qu'on dit être condamnable en tout, puisqu'il est la mesure de vos bienfaits, ne devroit pas suffire pour les reconnoître & pour les sentir. Je ne vous parle point de votre derniere lettre, Mademoiselle. Je croyois qu'elle ne dût avoir d'autre effet, que de m'obliger à imiter votre franchise, en découvrant à Madame de S. Fargeol un mystère qu'elle ignoroit, & sur lequel vous auriez pû ne vous pas retrancher, puisque j'avois eu la précaution de vous munir d'armes suffisantes pour combattre son projet. Mais cette lettre vient de me mettre au fait d'un autre mystère, dans lequel je vois éclater de votre part, tant de générosité & de discrétion, que je serois le plus insensible & le plus indigne des mortels, si je ne sentois pas avec la plus vive douleur, toute l'éten-

Digitized by Google

due du ſacrifice que vous me faites, & tout le mérite de votre diſſimulation. Vous n'avez que trop bien réuſſi, Mademoiſelle ; & je me tiens le plus malheureux de tous les hommes, d'être obligé de vous faire le détail de vos cruels ſuccès. Je n'ai pas beſoin de vous dire, que l'article de votre lettre, que j'ai été contraint de communiquer à Madame de S. Fargeol, l'a pénétrée d'admiration pour la candeur de votre âme. Si elle déſeſpére de vous voir ſerrer les nœuds d'une alliance qu'elle avoit tant deſirée, & dont elle vous aſſure qu'elle ſe ſeroit fait honneur ; elle veut au moins, que ceci ſerve à reſſerrer de plus en plus ceux de notre amitié mutuelle. Sa ſanté s'eſt un peu dérangée depuis qu'elle eſt ici ; elle ſe flatte que vous voudrez bien que je ſois l'interprête de toute la tendreſſe qu'elle me charge de vous jurer pour elle. A l'égard de mon oncle ; voici, Mademoiſelle, ce qui s'eſt paſſé entre nous. Comme depuis quelque temps, il ne veut pas ſe contenter de recevoir de moi les marques de votre ſouvenir, & qu'il veut les voir écrites de votre main ; je lui confiai votre lettre, après l'avoir luë. Je ne fus point étonné de lui en voir dévorer la lecture : je connois le plaiſir

Digitized by Google

qu'on doit avoir à lire vos lettres ; mais ce qui me surprit, ce fut de voir ses yeux se couvrir de larmes. Madame de S. Fargeol étoit présente : elle s'apperçut comme moi, de l'attendrissement du Vicomte ; elle se reprocha de n'avoir pas été pénétrée la premiere d'un sentiment auquel il ne lui fut plus permis de se refuser. Ses pleurs me toucherent au point d'en répandre moi-même ; & mon oncle s'appercevant enfin, que nous étions aussi sensibles que lui, cessa de contraindre sa propre sensibilité, pour la confondre avec la nôtre. » Ah, mes chers enfans ! s'écria-t-il, » vous êtes touchés comme moi ; » & vous ignorez cependant encore jusqu'à quel point vous devez l'être. Quel » caractère, grands Dieux ! quelle maturité » de raison ! quelle généreuse discrétion ! » Non ; Mlle de Gondreville, est une » personne unique. Non ; ce n'est point » assez des larmes que je vous vois répandre pour honorer ses vertus, il faut » que l'aveu de ma foiblesse vous en arrache de nouvelles, en achevant de vous » faire connoître tout ce que vous lui » devez. Mon neveu, me dit-il alors, en s'adressant à moi ; » j'ai adoré Mlle de » Gondreville, dès que je l'ai connuë : » j'ai voulu l'épouser. Tenez, continua-

Digitized by Google

t-il, en me donnant à lire la lettre que j'ignorois que vous lui eussiez écrite : » voyez, de quelle façon cette adorable » fille a reçû mes propositions ! Ses re- » fus, ne m'ont point étonné ; mon âge » avoit sçû m'y préparer, & pouvoit me » rendre sa générosité suspecte. Mais enfin, » sa prudente discrétion me la prouve » d'une façon qui ne peuvent être équivo- » que, dans une personne de son âge.

Nous l'avons luë, ma femme & moi, cette lettre, avec l'admiration & l'attendrissement qu'elle mérite de notre part. Nous sommes tombés, l'un & l'autre, en pleurs, aux genoux de ce cher oncle : nous l'avons supplié, par les plus tendres instances, de joindre de nouveaux efforts à ceux que nous voulions faire nous-mêmes, pour vous forcer, s'il étoit possible, de consentir à son bonheur. Nous l'avons assuré, & nous vous assurons de la meilleure foi du monde, que ce seroit faire le nôtre. Mais, Mademoiselle, vos cruelles réflexions l'avoient trop bien armé contre nos prieres & contre nos larmes : il s'en est inflexiblement tenu aux résolutions que vous lui avez inspirées ; & il s'est séparé de nous, avec la précipitation d'un homme qui fuit un pressant danger. Quoique cette lettre soit déja bien lon-

Digitized by Google

gue, je ſens que je ne vous y dis pas la centiéme partie de ce que je voudrois, & de ce que je devrois vous dire. Je n'y ajoute cependant plus qu'un mot: perſuadez vous bien, je vous prie, que nous ſommes moins touchés de votre généroſité, que nous ne le ſerons de votre condeſcendance; & ſi vous voulez nous prouver que vous êtes notre amie; ſouvenez-vous, en prenant votre parti, que nous ſommes auſſi,

Vos amis.

Je ne ſçais ſi le lecteur ſuppoſe l'impreſſion que me fit la lecture de cette lettre; mais j'avouerai, ingénûment, que je n'ai jamais rien lû qui m'ait fait autant de plaiſir. Je ne pus même réſiſter à celui de la relire, avant de céder à l'impatience que j'avois de voir celle du Vicomte.

VINGTIÉME LETTRE,

De M. le Vicomte de T... à Mademoiſelle de Gondreville.

MADEMOISELLE,

Je n'aurois pas dû différer juſqu'à ce

Digitized by Google

jour, à faire réponſe à la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire : une ſcène des plus touchantes, qui vient de ſe paſſer entre mon neveu, ma niéce, & moi, vient enfin de diſſiper mes ſcrupules, & l'embarras où j'étois ſur la façon dont je devois vous répondre. Car il faut tout vous dire, Mademoiſelle ; & après vous avoir fait l'aveu des ſentimens & des prétentions que vous aviez réveillés dans mon âme, je crois vous devoir celui d'une défiance, pardonnable à mon âge. Il étoit ſi naturel, au vôtre, de refuſer les hommages d'un homme de 54 ans, que j'ai pu vous ſuppoſer moins généreuſe que bien aviſée : ce léger ſoupçon, tout injuſte qu'il étoit, m'a cependant retenu de vous écrire. J'attendois à vous l'avouer franchement, que votre indiſcrétion me mît un peu plus à mon aiſe vis-à-vis de vous. Il étoit ſi ſimple, que jeune, & dans l'état où vous êtes, vous vouluſſiez vous faire un mérite de vos refus auprès de ma niéce & de mon neveu, que j'eſpérois trouver dans votre conduite quelque prétexte à me détacher de vous ; & non pas, comme il eſt arrivé, de nouvelles raiſons de vous reſpecter plus que jamais. Auſſi ne puis-je vous dire, Mlle, à quel point je vous reſpecte. Je ne ſuis pas

Digitized by Google

inquiet que ce ſentiment vous ſuffiſe ; mais il ne m'acquittera jamais de tout ce que je vous dois : à mon âge, on doit connoître le prix de la Raiſon. Il n'appartenoit qu'à vous de me la faire perdre, & de me la rendre. Nos jeunes gens, vous feront peut-être part de leurs viſions: mais leur généroſité, n'ayant pû me ſéduire, doit avoir encore moins de pouvoir ſur vous. Ils vouloient me faire un ſacrifice ; & c'en ſeroit un qu'ils exigeroient de vous. Je veux bien leur laiſſer tout le mérite d'un procédé ſi louable de leur part ; & je ſuis aſſuré, que vous penſerez comme moi, que nous ne devons pas les expoſer à s'en repentir un jour. Je ſuis, avec un reſpect, & un attachement, qui n'auront jamais de bornes.

Mademoiſelle,

Votre &c. de T...

La lettre du Vicomte de T... ne changea rien aux diſpoſitions de mon âme. Elle eût augmenté, s'il eût été poſſible, le plaiſir que m'avoit fait celle de ſon neveu. Mon amour-propre ſe trouva ſi ſatisfait de l'un & de l'autre, que je cédai, ſans doute par un mouvement de vanité naturelle, au deſir de les faire voir à ma tante ; quoique je ne puſſe le faire

Digitized by Google

ſans la mettre dans la confidence de la premiere lettre du Vicomte, & de la réponſe que j'y avois faite. Elle voulut tout voir & tout lire : ce qu'elle fit aſſez ſérieuſement & ſans s'interrompre. Enſuite de quoi, voici le diſcours qu'elle me tint, & dont je me ſuis toujours ſouvenue. » Ma » chere enfant, me dit-elle, je ne puis » blâmer le généreux parti que vous avez » pris, dans une conjoncture auſſi délicate; » il vous attirera ſans doute beaucoup » de conſidération dans le monde : mais » vous êtes trop ſenſée pour ne pas » ſentir que vous avez beſoin, plus que » perſonne, de faire ſur cela de ſérieuſes » réfléxions. Croyez-moi donc : ayez dé- » ſormais recours à mes conſeils, dans de » pareilles occaſions; je ſuis incapable » de vous en donner qui puiſſent nuire à » l'eſtime que vous ambitionnez d'acqué- » rir. Sâchez pourtant, qu'il y a quelque- » fois des moyens à employer pour s'aſ- » ſurer tout à la fois & l'honorable & » l'utile. C'eſt dans ces ſortes de cas, où » votre peu d'expérience, peut avoir be- » ſoin de la mienne; & vous ne devez » pas douter du tendre intérêt que je » prendrai toujours à vous voir dans la » ſuite auſſi heureuſe qu'eſtimée.

Je me jetrai dans les bras de ma tante;

Digitized by Google

& lui proposai de me dicter sur le champ les réponses que je devois faire aux lettres du Vicomte & de M. de S. Fargeol. » Non, ma chere niéce, me dit-» elle : vous avez trop bien commencé, » pour que je ne vous laisse pas l'honneur » de couronner votre ouvrage. Je lui » obéis ; & le lendemain je lui présen-» tai les deux lettres suivantes, qu'elle » eut la bonté d'approuver.

VINGT-UNIÉME LETTRE,

De Mlle de Gondreville, à M. le Vicomte de T...

JE dois vous l'avouer, Monsieur ; il n'est point de joie pareille à celle que j'ai ressentie, en lisant la Lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire. Mais si vous rendez justice à ma sincérité, comme vous voulez bien la rendre à ma discrétion ; ne pensez pas, je vous prie, que cette joie me soit venue du prétendu retour de votre Raison : j'aurois été plus flattée, que vous ne le pensez, d'être maîtresse d'en disposer ; peut-être même de vous la faire perdre, si je n'en avois eu assez bonne opinion pour

Digitized by Google

croire que vous n'auriez pas besoin de moi pour vous la rendre. Mais enfin, vous êtes content de moi; vous devez l'être de vous même ; & je le suis plus que je ne puis vous dire, de voir que vous daigniez m'associer à l'honneur de penser comme vous. Ce n'est pas, assurément, que je soupçonne en aucun cas Monsieur & Madame de S. Fargeol de pouvoir se repentir d'une action généreuse : leurs instances sont si sinceres & si réfléchies; c'est de si bonne foi qu'ils voudroient sacrifier leur propre bonheur à ce qu'ils imaginent devoir faire le vôtre, & à ce qui ne pourroit manquer de faire le mien, qu'il y auroit de l'injustice à leur chercher d'autres sentimens dans l'avenir. Contentons-nous, Monsieur, d'admirer, & d'imiter ceux que nous leur connoissons ; ils ne sont point équivoques : vous leur en accordez, & vous leur en devez le prix : de mon côté je m'en acquitterai de mon mieux, par la plus sensible reconnoissance. Celle que je vous dois, n'est ni moins vive ni moins tendre. Puissent l'estime & l'amitié que vous daignez me marquer, durer autant que le sincere & respectueux attachement, avec lequel je serai toute ma vie, Monsieur,

Votre &c.

Digitized by Google

VINGT-DEUXIÉME LETTRE,

De Mlle de Gondreville, à M. le Comte de S. Fargeol.

PERSONNE n'eſt plus en état que vous, Monſieur, de ſentir & de faire valoir le mérite d'une belle action. Quand on eſt auſſi accoûtumé que vous l'êtes à en donner l'exemple, on doit en connoître le prix. Auſſi, ne vous attendez pas à me voir aujourd'hui répondre à vos éloges par une fauſſe modeſtie. Avec qui ſerois-je tout-à-fait ſincère, ſi je ne l'étois pas avec vous ? Oui, Monſieur, je vous ai fait un vrai ſacrifice : ſi M. le Vicomte de T... n'eût pas été votre oncle, il n'auroit trouvé aucune oppoſition dans mon cœur à l'honneur qu'il vouloit me faire. Sa perſonne m'eſt chère ; l'âge n'entrera jamais pour rien, lorſqu'il s'agira pour moi de me livrer à un penchant que la vertu ſeule a droit de m'inſpirer ; & vous n'aurez pas de peine à convenir avec moi, qu'à ce titre ſeul, Monſieur votre oncle mérite tout mon attachement. Mais il y a plus ; je penſe que toutes les jeunes perſonnes me reſſem-

Digitized by Google

blent : elles ſont, je crois, du moins doivent elles être flattées comme je le ſuis, des diſtinctions d'un homme dans lequel elles reconnoiſſent un mérite conſommé. Si vous ajoutez à cela, l'air noble, le caractère doux, les manières inſinuantes de M. le Vicomte de T... & pour ce qui me regarde en particulier, le généreux oubli de ma naiſſance ; vous ſentirez peut-être mieux encore, combien la juſtice & l'amitié, ſont profondément gravées dans mon cœur. Je me ſerois bien gardée de me monter ſur le ton que je prends aujourd'hui avec vous, ſi je n'avois en main de quoi repouſſer les traits de votre propre généroſité. Mais apprenez, que M. votre oncle a trouvé le ſecret de me devenir plus cher encore, en donnant à mes ſentimens la liberté de paroître ſans aucun ſcrupule de ma part. C'eſt ce qu'il vient de faire, par la lettre qu'il m'a fait l'honneur de m'écrire, & par le parti raiſonnable qu'il a pris. Ne vous attendez pas, que je travaille à l'en détourner ; quand même je ne pourrois pas me flatter d'y avoir contribué, j'aurois tout au moins le courage d'y applaudir. Je fais mieux encore, je vous jure : j'en reſſens une joie bien ſincère ; & je ne puis pardonner ni à Ma-

Digitized by Google

dame la Comteſſe de S. Fargeol, ni à vous, d'avoir eu la penſée de m'en priver. C'eſt avoir été l'un & l'autre jaloux de ma gloire & de mon bonheur, que d'avoir voulu vous montrer plus généreux que moi. Mais ne diſputons plus ſur des avantages que nous partageons également. Nous avons tous rempli les devoirs de l'amitié ; & je ſens que je ſuis en reſte ſur ceux de la reconnoiſſance. La façon dont vous avez ſenti ce que j'ai fait pour vous, en exige autant de ma part que ce que vous vouliez faire pour moi. J'en ſuis d'autant plus pénétrée, que j'avois tout lieu d'eſpérer que ma conduite, vis-à-vis de Monſieur votre oncle, ſeroit à jamais un myſtère pour vous. Je puis donc vous dire, avec plus de juſtice que vous ne le dites, que votre lettre m'a véritablement miſe hors de moi; & que c'eſt à vous ſeul qu'il appartient de mettre en défaut les ſentimens qu'on a pour vous. Ce ſont vos procédés, qui ſont admirables : auſſi, Monſieur, je les admire autant que j'y ſuis ſenſible. Après cela, que puis-je dire de ceux de Madame la Comteſſe de S. Fargeol ? Il n'y a point de termes qui puiſſent rendre ce que je ſens ; & puiſque vous avez été l'interprète de ſes ſentimens, tâchez d'être

Digitized by Google

auſſi celui des miens : toute votre éloquence n'y ſuffira qu'à peine, & pourroit bien y échouer. Mais raſſurez-moi, je vous prie, ſur l'état de ſa ſanté ; j'en ſuis beaucoup plus inquiette que je ne le ſuis de la vive expreſſion que vous pourrez donner à ma ſenſible reconnoiſſance : une âme auſſi noble que la ſienne, eſt faite pour imaginer ce que vous auriez peut-être autant que moi de peine à lui faire ſentir. Trouvez bon, que je l'aſſure ici de ma reſpectueuſe tendreſſe : ce ſentiment renferme tous ceux que je lui dois. Si ce n'eſt pas être quitte envers elle ; je compte au moins que c'eſt m'acquitter envers vous, que de vous aſſurer que je ſerai éternellement

Votre amie.

P. S. Ma tante me charge de mille tendres complimens pour Madame la Comteſſe, & pour vous. Elle attend, avec autant d'impatience que moi, que vous nous donniez des nouvelles de ſa ſanté.

Digitized by Google

VINGT-TROISIÉME LETTRE,

De M. le Comte de S. Fargeol, à Mlle de Gondreville.

MA tendreſſe, Mademoiſelle, vient d'être miſe à de ſi cruelles épreuves, que vous me trouverez excuſable d'avoir différé ſi longtems à vous répondre. Ce n'eſt pas aſſurément que la généroſité de vos procédés ſoit un inſtant ſortie de ma mémoire; je ne l'ai point oubliée, même juſques dans les momens où j'étois réduit à m'oublier moi-même. Hélas, Mademoiſelle! lorſque je vous informai du dérangement de la ſanté de Madame de S. Fargeol; je m'en félicitois en ſecret, parce qu'il étoit l'effet d'un état qui flattoit mes eſpérances. Mais elles ſe ſont évanouies; & peu s'en eſt fallu, que tout mon bonheur ne ſe ſoit éteint avec elles! En un mot, Madame de S. Fargeol a été conduite juſqu'aux portes de la mort, par les ſuites d'une malheureuſe chûte qu'elle avoit eu l'imprudence de nous cacher. Grâces au Ciel! le danger a ceſſé depuis quelques jours; & l'on m'aſſure

Digitized by Google

qu'elle entrera bientôt en pleine convalescence, quoiqu'on ait encore beaucoup de peine à lui inspirer la même confiance. Ce n'est pas que son âme soit troublée, par la crainte : son courage, au contraire, est au-dessus de toute expression ; & je la trouvai si tranquille, hier au soir, que je crus, pour l'amuser & la distraire, pouvoir hazarder de lui lire la partie de votre Lettre, dans laquelle vous rendez si bien justice aux sentimens qu'elle a pour vous. Je ne devrois pas vous rendre compte des effets que produisit cette lecture : je sens d'avance, que je ne puis le faire sans m'attendrir encore, & sans vous attendrir vous-même. Mais pourquoi refuser & envier cet hommage du cœur à une femme, qui le mérite ? Et que doit-on craindre de dire à quelqu'un, qui pense comme vous ? Apprenez donc, ce que me dit cette tendre & généreuse épouse : je ne changerai rien à ses paroles.

» Avouez, mon cher fils, me dit-elle, » que personne n'est autant aimable, que » Mlle de Gondreville ? & que si, avant » moi, tu l'avois connuë, jamais je n'au» rois joui du bonheur d'être à toi ? Ecou» te, continua-t-elle, en laissant échap» per quelques larmes ; je ne veux point

Digitized by Google

» t'affliger ; mais je crains bien que les » Médecins ne nous trompent. Si je » meurs, mon cher mari, je ne veux pas » mourir ingrate envers Mlle de Gon» dreville. Je n'ai que toi, dans le monde : » tu fais tout mon bien ! il n'y a que toi » qui puisse m'acquitter de ce que je lui » dois. » Ses pleurs, & sa foiblesse l'ont empêchée d'en dire davantage. Je n'ai pû lui répondre, que par mes larmes : j'en verse encore, en ce moment. Hélas ! qu'aurois-je pû lui dire, sinon que je sens que sa perte entraîneroit infailliblement la mienne ?... Mais enfin, elle vient de passer une très-bonne nuit ; & j'espére, plus que jamais, qu'elle sera dans quelque temps en état de vous donner elle-même des marques de sa reconnoissance, & de son amitié. En attendant cet heureux moment, elle vient de m'en charger encore. Mon oncle, qui ne nous a presque point quittés, m'ordonne de vous présenter ses respects. J'ai grand besoin que Madame de S. Fargeol se rétablisse ; car je suis très-pressé de joindre mon régiment ; & ce seroit la mort pour moi, que d'être obligé de l'abandonner avant son parfait rétablissement. L'espérance même qu'on m'en donne, ne m'empêche pas d'envisa-

Digitized by Google

gez notre séparation avec une extrême douleur. Vous entrez aussi, pour beaucoup, dans les peines que je me fais d'avance : contraint que je suis à me rendre incessament à l'extrémité du Royaume la plus éloignée du pays que vous habitez, je prévois que notre commerce (la plus douce consolation de ma vie) ne peut manquer d'en souffrir beaucoup. Mais ne craignez pas que l'éloignement cause la moindre altération à mes sentimens : la tendre amitié que mon cœur vous a vouée, est à l'épreuve de tout. Et si j'étois au bout du monde, vous pourriez être assurée d'y avoir le plus fidèle, & le plus tendre de vos amis.

P. S. Chargez-vous, je vous prie, Mademoiselle, de tous nos respects pour Madame la Comtesse, votre tante ; je compte recevoir encore une de vos lettres, avant mon départ ; & vous en aurez sûrement une de moi pour vous l'annoncer, & vous donner une adresse certaine pour me faire tenir celles que vous voudrez bien m'écrire, comme je l'espére, pendant mon absence de Paris.

Digitized by Google

VINGT-QUATRIÉME LETTRE,

De Mademoiſelle de Gondreville, à M. le Comte de S. Fargeol.

QUELQUE conſolante, Monſieur, que ſoit la Lettre, que je viens de recevoir de vous ; vous m'y apprenez tant de choſes triſtes, auxquelles je n'étois point préparée, que j'en ſuis dans un accablement que vous auriez peine à vous imaginer. Non, Monſieur, ſans les nouvelles ſatisfaiſantes que vous me donnez de la meilleure ſanté de Madame la Comteſſe de S. Fargeol ; j'aurois, je crois, ſuccombé tout-à-fait à l'idée que je me ſuis faite de vos peines, à celle de votre départ, & à l'attendriſſement dont j'ai été pénétrée. Par malheur, cette dangereuſe Lettre me fut hier rendue chez Madame *Baudouin*, où ſe tenoit l'aſſemblée. Ce que vous m'aviez marqué, dans la précédente, du dérangement de la ſanté de Madame votre épouſe, redoubla l'empreſſement que j'avois de la lire. J'en demandai la permiſſion, & je me retirai dans un cabinet, pour en profiter.

Mais

Digitized by Google

Mais j'eus beau me contraindre, lorſqu'il me fallut rejoindre la compagnie ; je n'eus pas la force de lui cacher ni le trouble dont j'étois ſaiſie, ni la trace des larmes que je venois de répandre. Vous ſçavez ſi j'ai l'art de diſſimuler ? j'avouai, que la Lettre venoit de vous ; & l'état où avoit été Madame de S. Fargeol, me ſauva de l'indiſcrétion que j'aurois pû commettre ſur la façon dont je fus affectée des choſes que vous m'écrivez, & des ſuites de votre prompt départ. Mais je reviens à Madame la Comteſſe de S. Fargeol, dont l'etat m'inquiéte encore beaucoup, malgré l'eſpérance que vous me donnez. Je crains, ſurtout, le noir preſſentiment qu'elle conſerve de ſa ſituation ; & je ne puis regarder ce diſcours qu'elle vous a tenu, que comme un vrai délire cauſé par une fiévre ardente ; ou comme un anéantiſſement & une défaillance entiere de la nature : j'en répands encore des larmes ; & je ne puis vous ſçavoir que mauvais gré de m'avoir fait une ſi triſte confidence. Avouez, Monſieur, que vous auriez dû me l'épargner. Vous n'aviez qu'un ſeul moyen de vous en juſtifier auprès de moi : vous avez ſçu l'employer, en m'aſſurant que ſa perte entraîneroit infailliblement

la vôtre : voyez à quelle extrémité votre imprudence (pardonnez-moi ce terme) a réduit mon amitié ! Je ne ſçai ſi le Ciel me réſerve à d'auſſi rudes épreuves que celles qui ſont encore à redouter pour votre tendreſſe ; mais je penſe qu'il me ſeroit impoſſible d'y ſurvivre. Raſſurez-moi donc promptement, ſur votre propre vie ; en m'apprenant que celle de Madame de S. Fargeol, n'eſt plus en aucun danger. Quant à votre départ, qui, dans toute autre circonſtance, m'affligeroit beaucoup, je puis vous dire, que je l'attends avec impatience ; & que j'en recevrai la nouvelle avec plaiſir, puiſque c'eſt actuellement la ſeule choſe qui puiſſe me raſſurer ſur le parfait rétabliſſement d'une amie, qui m'eſt auſſi chere qu'elle doit vous l'être. Partez donc, Monſieur : ce ſera me prouver qu'il vous reſte de bonnes raiſons d'aimer, & de conſerver une vie, qui m'eſt auſſi précieuſe que celle de notre chere Comteſſe. A ces conditions, je vous pardonne tout... Eh, que n'eſt-on pas diſpoſée à pardonner, quand on eſt auſſi ſincerement que je le ſuis ?

Votre amie.

Digitized by Google

VINGT-CINQUIÉME LETTRE,

De M. le Comte de S. Fargeol, à Mlle de Gondreville.

Vous me querellez, Mademoiſelle ; & vous en avez de ſi juſtes raiſons, qu'il ne m'en reſte aucune de m'en plaindre. Oui, je ſuis un imprudent. Je n'ai pas même à m'excuſer ſur aucun motif qui ait dû me porter à l'être. Rejettez donc, je vous prie, toute idée de délire, par rapport au diſcours de Madame de Saint Fargeol ; une pareille imputation, convient mieux à ce que j'ai fait, qu'à ce qu'elle a penſé. Rendez-lui tout ſon bon ſens, & toute ſa raiſon ; quand ce devroit même être au dépens de la mienne. Mais enfin, je n'ai plus rien à craindre, ni à me juſtifier d'être encore au monde : graces au Ciel ! la pleine convaleſcence de Madame de Saint Fargeol, me laiſſe tout à la fois la liberté de vivre, & celle de profiter dans peu des ordres généreux que vous me donnez pour mon départ. N'allez pas imaginer, qu'il y ait de l'aigreur dans ces termes, *d'ordres généreux* ?

Digitized by Google

Ce n'eſt pointune tracaſſerie que je veuille vous faire ; mais il eſt permis de s'égayer quand, après les plus vives inquiétudes, on croit avoir de bonnes raiſons d'être plus tranquille. Non, Mademoiſelle, je n'ai point pris en mauvaiſe part les ordres que vous me donnez, de partir. Ils ſont aſſaiſonnés de façon, que je puis déſormais les exécuter avec autant de tranquillité que vous aurez de plaiſir en apprenant que je ſuis en état de vous obéir ſans ſcrupule. Il eſt cependant vrai, que la poîtrine de Madame de Saint Fargeol, naturellement délicate, a été fort affectée par les ſuites de ſon accident. Mais on m'aſſure, qu'avec le régime qu'on lui preſcrit, ſa ſanté deviendra plus ferme & plus brillante que jamais. C'eſt dans cet eſpoir, que je compte me mettre en chemin, dans deux jours au plus tard. Je vous ai promis, Mademoiſelle, de vous donner une adreſſe ſûre, pour les lettres que vous voudrez bien me faire l'honneur de m'écrire ; je comptois, alors, que ma femme pourroit être la dépoſitaire de nos ſecrets. Mais, voici ma peine : on lui défend toute ſorte d'application ; elle ne peut encore écrire en françois, ſans une grande contention d'eſprit ; & je ſens qu'en lui adreſſant vos lettres pour moi, vous ne croi-

Digitized by Google

riez pas pouvoir vous dispenser de lui donner quelques marques de votre souvenir & de votre amitié. Elle voudroit y répondre elle-même ; & je crains, comme les Médecins le pensent, qu'elle ne le pût faire sans une grande altération de la tranquillité qui lui est nécessaire. Ainsi, je crois devoir prendre la précaution de vous en avertir ; & de vous prier d'adresser vos lettres *à M. Bagneux*, mon homme d'affaires, rue St. Benoist, Fauxbourg St. Germain. Je l'ai chargé de vous donner des nouvelles de Madame de Saint Fargeol, en vous faisant tenir mes lettres, comme il me fera tenir les vôtres. J'aurois pris le même arrangement avec mon oncle, s'il n'étoit pas sur le point de partir pour sa terre. Il auroit même grande envie d'engager ma femme à aller y passer le temps de mon absence ; & cela ne dépendra que du retour de ses forces : car on prétend, que l'air de la campagne conviendroit mieux à son régime que celui de Paris. Ce sont ces considérations, & ces incertitudes, qui m'ont déterminé au choix de l'adresse que je vous donne. Par ce moyen, notre correspondance sera plus sûre, & plus exacte. Je n'ai point osé communiquer encore ce projet à ma femme : elle ne manqueroit pas de s'en

Digitized by Google

plaindre amèrement. Mais je ne veux point avoir à me reprocher, de lui laisser aucune occasion de s'opposer elle-même à son parfait rétablissement : je n'ai déjà que trop sujet de craindre pour elle le moment de notre séparation. Quelque courage qu'elle s'efforce de montrer, je suis persuadé qu'elle lui coûtera du moins autant qu'à moi-même ; & je vous avoue, qu'elle me coûtera beaucoup. Elle m'a chargé de mille tendres complimens pour vous, & pour Mde. la Comtesse votre tante. Mon oncle, qui est ici présent, vous présente ses respects à l'une & à l'autre. Adieu, Mademoiselle : je ne m'éloignerai d'ici, qu'avec une extrême douleur : mais soyez, je vous prie, bien assurée, que je porterai partout les sentimens avec lesquels je suis pour toujours,

Votre Ami.

Quoique je me crusse alors destinée à vivre toujours séparée du Comte de Saint Fargeol, j'envisageai l'idée de son départ avec autant de douleur que j'eusse pû faire une vraie séparation. Hors le tendre attachement que j'avois pour ma tante, mon cœur n'étoit occupé de rien aussi sensiblement qu'il l'étoit de notre innocent commerce ; j'en faisois mon unique

Digitized by Google

plaisir ; & les longs intervalles que devoit nécessairement y apporter la distance des lieux, me parurent mettre un vuide affreux dans ce qui avoit fait jusqu'à ce moment toute la douceur de ma vie. Je ne prévoyois pas qu'elle dût être bientôt troublée, par l'événement le plus funeste. Mais avant d'en venir au récit d'un malheur, qui fut la source de tous ceux que j'éprouvai dans la suite ; je dois, puisque je m'y trouve engagée, rendre un compte exact de tout ce qui l'a précédé. Quelques jours après avoir reçu la lettre de M. de Saint Fargeol, j'en reçus une du *sieur Bagneux*, son Intendant. Il m'écrivoit (me disoit-il) par ordre de la Comtesse ; & me marquoit mille tendresses de sa part. Il m'instruisoit ensuite, de ceux qu'il avoit reçus de son Maître ; & me donnoit, de nouveau, l'adresse à laquelle je devois lui faire parvenir mes lettres. Il m'assuroit, que malgré la tristesse que Mde. de Saint Fargeol avoit eue du départ de son mari, sa santé paroissoit se rétablir de jour en en jour ; qu'elle comptoit même être en état d'accompagner le Vicomte, en Champagne ; & qu'en ce cas, elle partiroit incessamment avec lui. Il y avoit, à la fin de cette lettre, quelques lignes de la main de M. le

Digitized by Google

Vicomte de T . . qui avoit voulu se charger de me faire lui-même ses complimens; & qui me marquoit, entr'autres choses, que rien n'auroit manqué à son bonheur, en l'absence de son neveu, non plus qu'à celui de sa chere niéce, s'il lui eût été possible de m'engager à venir contribuer avec lui au parfait rétablissement de son aimable compagne de voyage. J'adressai, au sieur *Bagneux*, la réponse que je devois à tant de marques d'amitié, de la part de l'oncle & de la niéce; j'y joignis une lettre pour M. de Saint Fargeol, que je ne puis rapporter ici, parce que je n'eus pas le temps de copier l'original que je lui envoyai. Elle rouloit presque entiérement sur le sentiment que j'avois eu, par rapport à son départ, tel que je viens de l'exprimer ci-dessus; & sa réponse, que je rapporte ici, fera juger aisément quel étoit l'esprit, & l'objet de ma lettre.

Digitized by Google

VINGT-SIXIÉME LETTRE,

De M. le Comte de S. Fargeol, à Mlle de Gondreville.

NE vous flattez pas, Mademoiſelle, d'avoir été la ſeule qui ayez bien calculé les inconvéniens de notre nouvelle ſéparation. Tant que j'ai demeuré à Paris, je regardois les cent lieues, qui étoient entre nous, comme le plus grand & le plus cruel éloignement. Mais en partant de notre bonne Ville, je n'ai pas fait un pas qui n'ait ajouté dans mon eſprit l'idée d'immenſité, à l'eſpace qui nous ſépare actuellement. Je ne vous cacherai point, qu'en quittant ma femme, j'ai dû me pénétrer, & je me ſuis en effet pénétré de la même penſée. Mais, je dois vous l'avouer, ce qu'il en coûtoit à mon amour, recevoit quelque conſolation de ce qu'il en coûtoit à mon amitié; puiſqu'en me ſéparant des deux perſonnes du monde qui me ſont les plus chères, c'étoit une ſorte d'adouciſſement à mes peines, de ſentir que j'aurois moins à me plaindre de mon éloignement, par rapport à Mde. de Saint

Digitized by Google

Fargeol, que par rapport à vous. C'eſt bien là ce qu'on appelle chercher ſon bonheur, dans ſon malheur même ! Mais à quoi ne s'accroche-t-on pas, pour trouver quelque diminution à ſes peines ? Vous voyez, Mademoiſelle, l'extrême beſoin que j'avois encore de vous, dans cette occaſion ! car, en bonne foi, ni les affaires, ni les fréquentes & incommodes diſſipations auxquelles je ſuis contraint de me livrer ici ; ni l'eſpéce de cour, que forme autour de moi l'aſſiduité polie mais fatiguante des Officiers de mon Régiment ; rien, en un mot, ne peut me dédommager de ce qui me manque, ni me diſtraire des inquiétudes que l'amour & l'amitié ſont en droit de me cauſer. Votre Lettre, Mademoiſelle, & celle que je reçois en même temps de *Bagneux*, les ont un peu calmées; puiſque l'une, m'eſt tout à la fois le garant de votre amitié & de votre bonne ſanté ; & que l'autre, m'apprend que ma femme ſe trouve aſſez bien rétablie pour faire avec mon oncle le voyage de Champagne. Tandis que je vous écris, on m'obſéde au point, de terminer ici ma Lettre, en vous aſſurant que vous n'aurez jamais de plus tendre ni de plus fidèle Ami.

Pendant que mes Lettres, & celle de

Digitized by Google

Monsieur le Comte de S. Fargeol, étoient en chemin, il se passa, à Strasbourg, une scène, qui devoit être une des plus brillantes que j'y eusse encore vuës; & qui se termina de la façon du monde la plus funeste. Hélas ! Lorsque j'écrivis au Comte la Lettre qui suit, dans laquelle on en trouvera le détail, j'ignorois que la part que je pris en cette occasion à la douleur commune, ne dût être, pour ainsi dire, que le prélude des malheurs les plus touchans que j'eusse encore éprouvés !

VINGT-SEPTIÉME LETTRE,

De Mademoiselle de Gondreville, à M. le Comte de S. Fargeol.

JE me dérobe, Monsieur, à la consternation publique, pour répondre à la Lettre que je viens de recevoir de vous. Environnée de tristesse & de deuil, je sens combien mon esprit auroit à faire d'efforts pour s'exercer, comme a fait le vôtre, sur les différentes nuances de douleurs que vous avez éprouvées en quittant Madame de S. Fargeol, & en ajoutant une distance de plus de cent lieues, à celle qui nous

Digitized by Google

ſéparoit déja. Vous me dites, il eſt vrai ; les choſes les plus obligeantes : mais elles ſont ſi fines, & ſi délicates, que dans l'état d'accablement où je ſuis ici avec tout le monde, il ne s'en faut rien que je n'accuſe vos jolies penſées d'appartenir plus à l'imagination qu'au ſentiment. Ce n'eſt pas au moins que je croie avoir à me plaindre de mon partage ; au contraire, je ſuis mieux traitée que je ne devrois m'attendre à l'être ; & ſi j'ai quelque reproche à vous faire, c'eſt d'avoir mis trop d'étude à me perſuader d'une eſpéce d'égalité d'influence dans vos ſentimens entre Madame la Comteſſe de S. Fargeol & moi ; & c'eſt encore de m'avoir induite à penſer que mon abſence étoit un motif propre à vous rendre la ſienne moins douloureuſe. Voilà ce que je ſerois la premiere à condamner, ſi tout votre eſprit eût été capable de me faire illuſion ſur votre cœur : mais je vous rends juſtice, malgré vous ; & vous me l'auriez renduë, en me diſant tout uniment que vous étiez fâché de mettre un nouvel éloignement entre nous ; & que vous l'étiez d'une façon mille fois plus douloureuſe encore, en vous ſéparant de la femme du monde la plus aimable, &

Digitized by Google

qui mérite à tant de titres que vous l'aimiez comme vous l'aimez.

Après cette petite leçon, que je n'ai point été fâchée d'avoir occasion de vous faire, je vais vous informer du funeste événement qui fait régner ici dans tous les cœurs une tristesse d'autant plus accablante, qu'elle nous a tous surpris dans les premiers transports d'une joie publique. Vous aviez sçu sans doute, avant votre départ de Paris, que M. le *Duc de Bouillon* s'étoit ménagé une double alliance avec deux Princesses Royales de Pologne, petites-filles du grand *Sobiesky*; & que l'aînée, qui lui avoit été accordée pour lui-même, est morte avant de pouvoir être à lui ? Mais je serai, selon toute apparence, la premiere à vous apprendre ce qui vient de se passer ici, par rapport à la cadette de ces deux Princesses, destinée au jeune Prince de *Turenne*. Les Princes *Henri*, & *Frédéric d'Auvergne*, qui étoient déja à Strasbourg, pour la recevoir, étant informés du jour de son arrivée, dépêcherent un courrier au Prince leur neveu, qui étoit alors en chemin. Ce courrier, rencontra le Prince de *Turenne* à Metz. Et ce jeune Seigneur, cédant à son impatience, partit sur le champ, en poste, à franc étrier, pour se

Digitized by Google

rendre le même jour à Strasbourg. Mais, hélas ! ſon entrée dans cette Ville, fut un vrai préſage du malheur qui l'y attendoit. Son cheval, tombé ſous lui, lui fit faire à lui-même une chûte ſi dangereuſe, qu'on fut obligé de le porter, preſque ſans connoiſſance, & couvert de playes, chez le Prince *Henri*, ſon oncle, grand Prévôt de notre Egliſe. On y tint conſeil, ſur ſon état ; & l'on crut devoir aſſurer celui de la Princeſſe : en ſorte, qu'après quelques précautions priſes pour le danger & les ſuites de ſa chûte, on paſſa ſur le champ à la célébration de leur mariage, dans l'appartement même du Prince *Henri*. Je ne vous parle point des fêtes qu'on avoit préparées pour ces illuſtres époux : vous jugez bien qu'elles n'ont pû être célébrées ni avec autant d'éclat, ni avec autant de plaiſir, qu'on s'en étoit promis. Je vous dirai ſeulement, que le troiſiéme jour après cette cérémonie, le Prince de *Turenne*, s'étant trouvé mal à table, chez le Maréchal *Dubourg*, fut remené chez lui, & mis au lit. La petite vérole, cette cruelle maladie dont j'ai toujours eu une peur ridicule, s'eſt déclarée dans les vingt-quatre heures ; & vient enfin de nous l'enlever. Je ne puis vous dire, à quel

Digitized by Google

point j'en ſuis touchée,& même effrayée ! car, il faut que vous ſachiez, que j'étois aſſez près de ce Prince, lorſqu'il tomba en foibleſſe ; & que je fus des premieres à chercher à le ſecourir. Vous devez même aux ſoins de ma tante, la lettre que je vous écris aujourd'hui : elle fait tout ce qui dépend d'elle, pour me diſtraire des idées noires dont mon pauvre eſprit ſe repaît depuis ce fatal moment. * Elle n'a point imaginé de meilleur moyen pour y réuſſir, que de m'engager à vous écrire ; ce que, ſans elle, j'aurois je crois, différé de faire de quelques jours. Je lui en ai une vraie obligation ; car j'éprouve, tout de bon, que quelque triſte que ſoit cette lettre, j'ai gagné beaucoup à m'occuper de vous. Je me ſens en ef-

* Voici une Epitaphe, qui fut faite dans le temps de ce malheureux évènement ; & que je ne me rappelle pas d'avoir vue imprimée.

Cy gît *Turenne*, mort en ſa jeune ſaiſon,
L'eſpérance, & déjà l'honneur de ſa maiſon.
A peine au ſang des Rois s'unit ſa deſtinée,
Que par un coup du ſort, on la vit terminée.
Le Temple, encor paré, voit ouvrir ſon tombeau
Le deuil vient ſe mêler aux fêtes qu'on célébre:
Et l'on vit éclairer, par le même flambeau,
La pompe nuptiale, & la pompe funébre !

Digitized by Google

ſet plus légère, & la tête plus libre que je ne l'ai eu depuis quelques jours ; &, quoique cette lettre ſoit déja d'une longueur fort honnête, je ſerois bien tentée de ne la pas terminer encore. En vérité, je le ſuis auſſi de croire, que le meilleur de tous les régimes pour guérir les maux de l'imagination, ce ſeroit d'y intéreſſer notre cœur. Je vais donc éſſayer de prendre, de mon chef, une nouvelle doſe de cette recette, en vous parlant de Madame la Comteſſe de Saint Fargeol. J'en ai appris, par votre homme d'affaire, les nouvelles les plus conſolantes. Et de la façon dont vous me les confirmez vous-même, je ſuis perſuadée qu'elle jouit actuéllement, en Champagne, d'une ſanté qui doit terminer nos allarmes, & nous rendre à l'un & à l'autre les ennuis de l'abſence plus ſupportables. Mais elle aura le bonheur de vous voir avant moi ; & tout l'avantage que je tirerai de votre retour auprès d'elle, ce ſera de vous ſçavoir heureux l'un & l'autre, & de me croire un peu plus près de vous, parce que vous ne ſerez plus qu'à cent lieuës de moi. Cent lieuës, Monſieur ! Quel exil, s'il doit être éternel ! Chaſſons cette idée ; elle ſeroit ſeule capable de mettre plus

Digitized by Google

de noir dans mon imagination, que cette lettre n'a eu le pouvoir d'en effacer. Ne doit-il pas suffire à mon bonheur, de sçavoir qu'en quelque lieu du monde que vous soyez, vous y serez mon ami ? comme vous devez être assuré que, fussé-je transportée à l'autre extrêmité de la Terre, j'y serai éternellement

Votre Amie.

P. S. Je n'ai donné, dans cette Lettre, qu'une légere idée de mon état, à la mort du Prince *de Turenne*. Si j'avois eu la force de ménager les inquiétudes du Comte de S. Fargeol, je ne m'étois pas rendue maîtresse des miennes : une secrette terreur s'étoit emparée de mon imagination. Elle étoit sans cesse agitée, par les plus noires vapeurs. Le trouble de mon cœur & de toute mon ame, ne fut qu'un préſage trop assuré que mes craintes n'avoient point été chimériques ; ou plutôt, il contribua lui-même à les justifier. En effet, mon sang ne tarda pas à s'allumer : deux jours après ma Lettre écrite, je fus attaquée d'une fiévre ardente, à laquelle se joignit une opression plus inquiétante encore. Grâces aux soins de M. *Mogue*, mon Médecin, aux tendres attentions de ma chere tante,

Digitized by Google

qui ne me quitta ni jour ni nuit, & peut-être à la bonté de mon tempérament ; la petite vérole, qui se déclara dans les vingt-quatre heures, ne fut ni aussi abondante, ni aussi funeste qu'on avoit eu lieu de le craindre. Malgré l'effroi dont je fus saisie, je ne courus aucun danger ; & dès le onziéme jour de ma maladie, j'étois sur pied ; avec cette consolation (toujours précieuse pour une femme !) que je n'en resterois point marquée. Mais, hélas ! c'eût été le plus léger, & le moins sensible de mes malheurs ! le sort m'en réservoit un, mille fois plus touchant, mille fois plus accablant, que n'eût été la perte de ces vains & périssables avantages, dont notre sexe aime tant à se glorifier. Ma tante, qui n'avoit jamais eu la petite vérole, soutenue par son courage, & par l'amitié la plus tendre, étoit devenue pour moi la garde la plus attentive & la plus assidue. Elle n'avoit jamais voulu souffrir que je prisse rien que de sa main : en un mot, Elle avoit été neuf jours entiers sans fermer l'œil, & presque toujours enfermée avec moi sous les rideaux de mon lit. Ses soins m'avoient sauvée, sans doute ; mais ils causerent la perte d'une personne qui devoit m'être, & qui m'étoit en effet plus chere que ma vie même.

Digitized by Google

Les instans qui précéderent cette perte cruelle, sont trop intéressans pour moi, & trop nécessaires à l'intelligence de la suite de nos Lettres, pour les passer sous silence. Cependant, avant d'entrer dans ces détails affligeans, je crois devoir placer ici la Lettre que je reçus de M. le Comte de S. Fargeol, en réponse à la mienne; & celle que je lui écrivis moi-même, avant que la fortune eût achevé de mettre le comble à mes malheurs.

VINGT-HUITIÉME LETTRE,

De M. le Comte de S. Fargeol, à Mlle de Gondreville.

Oui, Mademoiselle! c'est par votre Lettre, que j'apprends la triste catastrophe qui vient de nous enlever le Prince de *Turenne*. C'est une perte bien grande pour sa Maison, pour l'Etat, & même pour le Roi. J'ai souvent été témoin des distinctions que Sa Majesté lui accordoit; & j'ai vû tout le monde convenir, que c'étoit un jeune Seigneur d'une très-grande espérance. Mais, Mademoiselle, ce qui acheve de me rendre ce cruel évé-

Digitized by Google

nement plus sensible encore, c'est d'apprendre qu'il vous ait frappée d'une espéce de terreur, qui seule est capable de causer un vrai dérangement dans votre santé. Qu'avez-vous donc fait de cette fermeté, dont je vous ai si souvent vuë nous donner des preuves au-dessus de votre âge? Et pourquoi n'ai-je point été à portée de vous relever d'une foiblesse, qui n'est point faite pour une âme comme la vôtre? Helas! j'aurois peut-être procuré des secours à votre imagination, dont la mienne auroit aujourd'hui le plus pressant besoin: car, il faut vous l'avouer, votre Lettre, vient d'y jetter le trouble; Et toute ma constance en est ébranlée. Oui, Mademoiselle! je serois accablé par les plus cruelles inquiétudes, si vous ne ne m'aviez appris vous-même tout ce que Madame la Comtesse votre tante a fait pour vous distraire des vôtres. Que je lui en sçais gré! & que j'ai à me féliciter moi même, de ce qu'elle m'a cru digne d'entrer pour quelque chose dans le projet de dissiper la noirceur de vos idées! J'ose donc me flatter, que cette Lettre vous trouvera jouissante de toute votre Raison; & de cette brillante santé, qui sied si bien aux charmes que la nature vous a prodigués. Permettez-moi de m'ap-

Digitized by Google

plaudir, d'avoir été choisi pour y contribuer. Ma vanité sera bien satisfaite de pouvoir dire : *cette beauté, à laquelle tout le monde rend hommage, me doit peut-être une partie de l'éclat dont elle brille* ! Mais ne me laissez pas douter de mes succès ; & ne différez pas, je vous prie, de m'en convaincre, en me donnant promptement de vos nouvelles. Je suis peut-être, en ce moment, plus foible que vous ne l'avez été. Et c'est maintenant à vous, à me rendre la raison ; sans quoi mes craintes & mes inquiétudes pourroient bien reprendre le dessus. Vous en êtes aujourd'hui l'unique objet ; & grâces au Ciel, les nouvelles que j'ai reçuës de Madame de S. Fargeol, avec votre Lettre, (si elles ne sont pas encore aussi bonnes que je le desirerois) sont du moins les plus consolantes que je pusse recevoir, vû l'état dans lequel elle avoit été réduite avant mon départ de Paris. Je prends toutes les mesures qu'il m'est permis de prendre, pour abréger le temps de mon exil. Ah ! s'il étoit possible que mon Régiment fût commandé pour en relever quelqu'autre de la garnison de Strasbourg ; je ne me plaindrois point d'être obligé d'y passer un semestre entier ; parce qu'assurément Madame de S. Fargeol l'y

Digitized by Google

passeroit avec moi, & que nous aurions tous les jours le bonheur de vous voir. Voilà bien ce qu'on appelle bâtir des Châteaux en Espagne ! Mais si cette idée, toute chimérique qu'elle est, rit à votre imagination, comme elle rit à la mienne; je l'adopte, & me la pardonne. Réponse prompte, je vous prie, si vous ne voulez pas que je périsse ici d'inquiétude & d'ennui. En vérité, Mademoiselle, vous devez cette attention au plus tendre, & au plus fidèle ami qui soit au monde.

Lorsque je reçus cette Lettre, j'étois quitte des inquiétudes que j'avois eues sur mes propres maux : mais je commençois à en avoir d'aussi sérieuses sur l'état dans lequel je voyois ma tante. Depuis près de deux jours, un très-grand mal de tête, une langueur, un dégoût ; tout cela joint à une insomnie, causée par une violente agitation, sans altérer la tranquillité de son âme, avoit extrêmement allarmé la mienne. Elle venoit de me faire avertir de me rendre chez elle, quand on me rendit la Lettre du Comte de S. Fargeol. Je passai, sur le champ, à son appartement, sans avoir encore décacheté la Lettre du Comte. Je trouvai ma tante au lit. Elle y étoit restée, parce qu'elle

Digitized by Google

avoit passé, comme je viens de le dire, une mauvaise nuit, & qu'elle ne s'étoit assoupie que sur le matin. Elle commença, lorsqu'elle eut reçue les marques de de ma tendresse, par chercher à dissiper mes inquiétudes, en m'assurant qu'elle avoit trouvé le secret de reposer quelques heures; & que sa tête étoit en meilleur état. Je lui présentai la Lettre que je venois de recevoir : elle en entendit tranquillement la lecture, & m'ordonna d'aller y répondre sur le champ, » Pendant que vous écrirez, me dit-elle, » j'aurai le temps de me lever, & d'é» crire moi-même un mot à mon neveu. Je l'embrassai, & lui obéis avec une sorte de joie; parce qu'en effet, je la trouvois moins accablée qu'elle ne m'avoit parue être la veille. Mais avant de placer ici ma réponse au Comte de S. Fargeol; je crois devoir prévenir le Lecteur sur ce neveu, auquel ma tante se disposoit à écrire, & dont je n'ai pas encore parlé; quoique je l'eusse vû quelquefois, & que j'eusse toujours eu à me louer de ses attentions pour moi. Il se nommoit le Comte de F.... il étoit fils d'une sœur aînée de ma chere tante; & je l'avois toujours appellé mon cousin. Il avoit environ neuf à dix ans plus que moi. De-

Digitized by Google

puis deux ans, il avoit épousé une veuve, de grande condition, plus âgée & plus riche que lui. Ce n'étoit pourtant point absolument à sa figure, qui n'avoit rien d'extraordinaire, qu'il avoit dû cette bonne fortune ; mais à quelques autres avantages qu'on lui supposoit, & qui n'étoient pas alors du ressort de mes connoissances; mais qui lui avoient fait une réputation chez les femmes galantes. Après cette légère esquisse de son portrait, dans laquelle son caractère n'entre encore pour rien, je passe à la réponse que je fis au Comte de S. Fargeol.

VINGT-NEUVIÉME LETTRE,

De Mlle de Gondreville, à M. le Comte de S. Fargeol.

J'AUROIS mille choses à vous dire Monsieur, sur la Lettre que je reçois de vous. Mais je ne me donnerai qu'à peine le temps de vous en accuser la réception ; & vous me pardonnerez sûrement de ne vous avoir pas entretenu aussi longtemps que je le voudrois, quand vous sçaurez que ma chere tante est dans un état qui m'inquiéte

m'inquiéte véritablement ; & d'autant plus, que je ne puis douter qu'il ne ſoit l'effet & la ſuite des ſoins & de la fatigue qu'elle a pris auprès de moi. Jugez vous-même, ſi je dois l'abandonner un inſtant ! Contentez-vous donc d'apprendre, que je ſuis encore au monde, malgré la petite vérole, que je viens d'avoir ; que j'en ſuis très-bien remiſe ; & qu'on m'aſſure, que je ne m'en porterai que mieux à l'avenir. Je ne vous dirai rien du tort que cette vilaine maladie peut avoir fait à de frivoles charmes, dont vous rehauſſez ſi fort le prix ; & dont, en vérité, je fais fort peu de cas. Où en ſerois-je, ſi je ne devois qu'à eux l'amitié dont vous m'honorez ? & ſi, lorſque vous ſerez à portée d'en juger vous-même, vous n'alliez plus trouver en moi de quoi avoir une tendre eſtime, que vous m'auriez trop légerement accordée ? Je me flatte, pourtant, que ſi jamais vous venez paſſer un ſemeſtre à Strasbourg, vous vous raccommoderez avec ma figure, telle qu'elle puiſſe être alors : car on me promet, que je ne ſerai pas faite à faire peur ; & que, ſans en rougir, vous pourrez encore m'avouer pour,

Votre amie.

Digitized by Google

M. Bagneux, m'a mandé, comme à vous, le meilleur état de Madame de S. Fargeol. Je vais lui en faire mes complimens, comme je vous en fais de très-sinceres.

Ces Lettres étant écrites, je me hâtai de passer à l'appartement de ma tante, que je trouvai levée. Elle achevoit d'écrire au Comte, son neveu; & me parut plus changée, & plus défaite, qu'elle ne l'étoit dans son lit. Elle ordonna qu'on me laissât seule avec elle. Je me jettai dans ses bras; elle m'y tint quelque temps embrassée; & je vis ses larmes se mêler à celles que je n'avois pas la force de retenir. Mais elle suspendit bientôt notre mutuel attendrissement, en m'ordonnant de m'asseoir près d'elle, & de l'écouter.

» Ma chere enfant, (me dit-elle) ne » vous effrayez point des mesures qu'un » triste pressentiment me fait prendre, » pour votre propre sûreté. Je viens d'é- » crire au Comte de F....., mon neveu, de » se rendre à Strasbourg aussitôt ma Let- » tre reçue; & de faire ensorte d'y ame- » ner sa femme. Le Comte m'a toujours » paru prendre un véritable intérêt à votre » sort; & s'il arrivoit que le Ciel me sé- » parât de vous, avant que j'eusse pû vous

» procurer un établiſſement ſolide ; je ne » connois perſonne qui ſoit plus en état, » & plus diſpoſé que mon neveu l'eſt en » effet, à s'y employer efficacement, ni » qui puiſſe vous offrir un aſyle plus con- » venable & plus honnête.

L'idée, dont un pareil diſcours ne pouvoit manquer de m'affecter, jetta tant de trouble dans mon âme, que j'en demeurai preſque auſſi privée de tout ſentiment, qu'une perſonne évanouie. La douleur dont je fus pénétrée, ne put s'exprimer que par des ſanglots, & par une abondance de larmes, dont je fus près que ſuffoquée. Ma tante me reprit alors, dans ſes bras ; & après m'avoir accablée des plus tendres careſſes, elle continua de me parler ainſi.

» Les précautions que j'ai cru devoir » prendre, ma très-chere niéce, ne doi- » vent pas vous allarmer. Conſervez » votre courage, pour apprendre les » ſecrets qu'il eſt temps que je vous ré- » vèle. Ces précautions vous ſeront peut- » être inutiles ; &, plaiſe au Ciel, qu'elles » vous le ſoient en effet ! Mais ſi elles ne » deviennent pas néceſſaires, elles ſont » du moins ſages ; & quoi qu'il puiſſe en » arriver, il eſt temps, comme je viens » de vous le dire, que vous ſoyez infor-

Digitized by Google

» mée de votre ſort, & de vos malheurs.

Sans doute, la curioſité l'emporta, dans ce moment, ſur la triſteſſe de mes penſées; puiſque je me trouvai plus diſpoſée que je n'aurois penſé le devoir être à prêter une exacte attention au diſcours de ma tante.

» Je ne ſçais, continua-t-elle, ſi vous » avez jamais entendu parler de la Baronne » de V.... Cette jeune & aimable per- » ſonne, étoit née d'un pere Catholique, » mais dont les ancêtres avoient preſque » tous été Luthériens. Une grande-mere, » maternelle ſur-tout, l'avoit en ſecret » imbue de ſes erreurs. Cependant, la » jeune Baronne, fixée de bonne heure à » la Cour de Lorraine, y profeſſa toujours » la religion de ſon pere, & fut admiſe » dans le même Chapitre, dans lequel » j'entrai peu de temps après. Quoiqu'elle » eût quelques années plus que moi, un » certain rapport d'humeur, & de carac- » tères, forma bientôt entre nous cette » eſpéce de ſympathie, d'où naiſſent les » liaiſons les plus tendres & les plus in- » times. Telle fut l'amitié qui s'établit » entre nous. Le doux nom de Sœur, fut » celui que nous nous donnâmes récipro- » quement, comme le plus convenable à » notre mutuelle tendreſſe, & à la con-

Digitized by Google

» fiance réciproque que nous nous étions
» vouée. Ma chere Baronne perdit ſon
» pere, trois ans après ſon entrée au Cha-
» pitre ; & il y en avoit ſix que nous vi-
» vions dans une union ſi douce & ſi
» chere. J'en avois vingt-deux, quand un
» Prince, de l'illuſtre Maiſon de S..... vint
» paſſer quelque temps à la Cour de Lor-
» raine. Je vous avoue, que je ſentis une
» ſecrette inclination pour ce Prince, qui
» étoit ſans contredit un des plus beaux
» hommes, & des mieux faits que j'euſſe
» vû. Mais comme il étoit d'une religion
» différente de la mienne ; & que je m'ap-
» perçus bientôt de la préférence qu'il
» donnoit à la Baronne de V....., qu'il
» croyoit être ma ſœur aînée ; je n'eus
» beſoin, ni d'une grande généroſité, ni
» de beaucoup de combats à eſſuyer avec
» mon cœur, pour me réſoudre à céder à
» mon amie une conquête, pourlaquelle je
» ſentois que je n'étois pas née. Que vous
» dirai-je, ma chere niéce ? La Baronne
» de V..... fut plus foible que moi. Elle
» écouta l'amour d'un Prince, dont la
» religion ne l'effrayoit point, parce
» qu'elle en avoit malheureuſement ſuçé
» les principes. Elle porta la foibleſſe,
» juſqu'à penſer qu'il lui ſuffiſoit, pour être
» légitimement unie avec le Prince de S...,

Digitized by Google

» d'avoir pris, ſecrettement avec lui, les » engagemens qu'elle croyoit être les plus » inviolables. Et ce fut avec autant de » bonne foi, que de ſécurité, qu'elle crut » pouvoir lui en donner des gages trop » indiſcrets. Cependant le Prince, qui » avoit paſſé une partie de l'automne, & » tout l'hyver, à la Cour de Lorraine, » fut obligé d'en partir, pour aller re- » joindre l'Armée des Impériaux, à l'ou- » verture de la campagne. L'état dans le- » quel il étoit contraint d'abandonner ma » chere Baronne, les mit, l'un & l'autre, » dans la néceſſité de me confier leurs » communes inquiétudes. Je ne pouvois » leur être utile, qu'en mettant ma mere » dans notre confidence. Son amitié pour » moi, la conſidération du Prince, l'eſ- » poir d'un établiſſement honorable pour » la Baronne de V....., la déterminerent à » tout entreprendre, pour conſerver, ou » pour ſauver du moins, l'honneur de la » perſonne du monde qui m'étoit la plus » chere. Elle vint elle même me chercher » en Lorraine. Elle engagea la Baronne de » V..... à venir avec nous à Strasbourg; & » de là, nous conduiſit, l'une & l'autre, » dans cette même Terre que poſſéde au- » jourd'hui mon neveu. Ce fut là, ma » chere niéce, qu'elle reçut la cruelle nou-

Digitized by Google

» velle, par laquelle on l'inſtruiſoit que » le Prince de S.... avoit été tué à la dé- » fenſe des lignes de *Stolophen*, forcées » par le Maréchal de Villars. Ce fut, » pour elle, le coup de la mort : car peut- » on compter au nombre de ſes jours, » ceux qu'elle continua de paſſer dans le » déſeſpoir, dans les larmes, & dans » toute l'horreur de ſa ſituation ? Les ſoins » de ma mere, & mon amitié, ne lui » furent que d'un foible ſecours : rien ne » fut capable de diſſiper ſa douleur pro- » fonde, & la noire mélancolie qui s'é- » toit emparée de ſon ame. Enfin, que » vous dirai-je, ma chere fille ? A la fin du » ſeptiéme mois de ſa groſſeſſe, elle per- » dit la vie, deux jours après vous l'avoir » donnée ! . . . .

Un cri perçant, dont je ne fus pas la maîtreſſe, interrompit le diſcours de ma chere tante. Les larmes, que mon attention avoit ſuſpendues, m'inonderent de nouveau, & redoublerent ſes tendres careſſes.

Ah, Madame ! m'écriai-je, dans ma douleur : (car je n'oſois plus donner à la Comteſſe le nom de tante, qui m'avoit été ſi cher) Ah, Madame ! c'eſt donc à votre charité ſeule, que je dois mon exiſtence ?... Mais la Comteſſe étoit ſi atten-

Digitized by Google

drie elle-même, par le souvenir de la perte de son amie, & par l'accablement où son discours venoit de me jetter, qu'elle n'étoit point en état de me répondre. Ses pleurs, la situation touchante où je me trouvois dans ses bras, auroient entierement épuisé ses forces, si son courage & son amitié, ne lui eussent fait sentir le besoin qu'elle avoit de les rappeller toutes, pour achever de m'instruire.

» Remettons-nous, ma chere niéce, » poursuivit la Comtesse : nous devons, » l'une & l'autre, nous armer de plus de » constance. Vous, pour écouter plus » tranquillement ce qui me reste à vous » dire ; & moi, pour pouvoir vous l'ap» prendre.

» Votre naissance, fut un secret pour » tout le monde, excepté pour le Cha» pelain du Château, qui vous ondoya ; » & pour quelques témoins nécessaires, » sur la discrétion desquels nous crûmes » alors, ma mere & moi, devoir comp» ter. Votre malheureuse mere, n'avoit » pour toutes preuves de l'indiscrétion, » (pourquoi ne dirois-je pas, de l'inno» cence de sa conduite ?) que quelques » Lettres du Prince, par lesquelles il » convenoit bien, à la vérité, d'être » l'auteur de son infortune ; mais qui

Digitized by Google

» s'expliquent d'une maniere trop équi-
» voque, ſur la façon dont il ſe promet-
» toit de réparer ſes torts envers elle. Ma
» pauvre amie, dont l'âme étoit auſſi
» ſimple, qu'elle étoit noble & généreuſe,
» s'en étoit rapportée à la parole, à l'hon-
» neur, & à la conſcience du Prince,
» dans les engagemens qu'elle avoit pris
» avec lui; ſans en exiger d'autre aſſu-
» rance, que les ſermens mutuels qu'ils
» s'étoient faits de s'unir bientot par des
» liens indiſſolubles. Votre mere, en
» mourant dans les plus grands ſentimens
» de pénitence & de catholicité, nous
» remit ces foibles témoignages, plus
» propres à la convaincre d'une confiance
» imprudente, qu'à vous faire reconnoî-
» tre par la Maiſon du Prince auquel vous
» devez le jour. Elle vous recommanda,
» dans ſes derniers inſtans, aux ſoins de
» ma mere, & à ceux de mon amitié
» pour elle. Nous lui jurâmes, l'une &
» l'autre, de ne vous abandonner jamais.
» Ma mere a été fidelle à ſes engagemens,
» tant qu'elle a vécu : c'eſt elle, qui vous
» a fait nourrir, en ſecret ; qui vous a
» miſe, & entretenue au Couvent de
» Nanci, ſous le nom de Mademoiſelle
» de Gondreville. Vous avez été, depuis
» que je l'ai perdue, mon unique con-

Digitized by Google

» ſolation, & le ſeul objet de ma ten-
» dreſſe : En un mot, je vous ai adoptée,
» ma chere fille!.. Et c'eſt à ce titre, que
» vous ſerez auſſi chere à ma famille,
» que vous me l'êtes à moi-même, s'il
» arrive que la mort me ſépare de vous.

» Eh, ma chere tante! m'écriai-je;
» pourquoi me frappez-vous par un pré-
» ſage ſi noir, & mille fois plus ſenſible
» à mon cœur, que tous mes malheurs en-
» ſemble?...

» Ne nous affligeons point d'avance,
(interrompit la Comteſſe.) » L'événe-
» ment, ma chere niéce, peut ſans dou-
» te tromper mes craintes : mais il eſt
» toujours prudent de le prévenir; &
» c'eſt me procurer à moi-même une tran-
» quillité dont j'ai beſoin, que de vous
» avoir miſe en état de le ſoutenir. Ecou-
» tez-moi donc, (continua-t-elle,) il me
» reſte peu de choſe à vous apprendre:
» mais il vous eſt eſſentiel de le ſça-
» voir. Quoique ma mere regardât, com-
» me une choſe impoſſible, de vous faire
» reconnoître par la famille du Prince vo-
» tre pere, pour ſa fille légitime; elle ne
» laiſſa pas d'écrire au Prince régnant de
» ſa maiſon, & de le ſolliciter vivement
» en votre faveur. Elle lui envoya la co-
» pie des lettres du Prince ſon parent:

Digitized by Google

» le Duc de Lorraine, du crédit duquel » elle appuya ſa recommandation, dai- » gna certifier lui-même la fidélité des » copies, & leur exacte conformité avec » les lettres originales. M. le Cardinal » de Rohan, dont ma mere implora l'aſ- » ſiſtance, ne ſe porta pas avec moins » de chaleur & d'intérêt à vous faire du » moins aſſurer un état. Maiſ, tout ce » que de ſi illuſtres protecteurs purent » obtenir, ce fut un froid conſentement » du Prince régnant de S... de vous en- » voyer dans ſes Etats, pour y être élevée » dans ſa religion : au moyen de quoi, » ſeulement, il vouloit bien s'engager à » prendre ſoin de vous, comme de la fille » naturelle d'un Prince de ſa maiſon. » Vous jugez bien, ma chere niéce, » qu'une propoſition ſi peu convenable, » & ſi dangereuſe, ne fut point agréée » par les deux Princes, qui s'intéreſſoient » également à votre religion, & à votre » fortune. Ils firent de nouvelles tentati- » ves, auxquelles on ceſſa bientôt de ré- » pondre. Notre illuſtre Cardinal, s'eſt » enfin flatté de nous faire obtenir une » penſion du Roi, auſſitôt que ce Prince » ſera déclaré majeur. Nous touchons de » près à cet heureux moment, ma chere » niéce ; & je ne demande à Dieu la con-

Digitized by Google

» ſervation de mes jours, que pour jouir » du bonheur de voir votre ſort aſſuré par » les bienfaits d'un maître qui nous eſt » cher, & auprès duquel la religion que » vous profeſſez ſera toujours le plus preſ- » ſant motif de ſa royale protection.

» Vous êtes peut-être étonnée, ma » chere Gondreville, de ce que je ne » vous parle point de la famille de vo- » tre malheureuſe mere ? . . Il vous en » reſte, cependant un oncle, & des cou- » ſins ; mais ce ſont des barbares, que » vous devez oublier. Ils n'ont rien épar- » gné, pour rendre public le malheur de » votre naiſſance ; & pour vous faire ju- » ger incapable de réclamer le peu de » biens qui devoient vous appartenir, ſe- » lon les droits de la nature. Vous ne » leur devez que du mépris. Dans cet » état, ma chere niéce, s'il arrivoit que » vous euſſiez beſoin d'un aſyle, pour y » attendre les effets de la protection de » ſon Eminence ; je n'en imagine point » de plus convenable, que celui qui ne » peut manquer de vous être offert dans » le Château de mon neveu, par la Com- » teſſe ſa femme. Leur amitié pour moi, » celle qu'ils ont toujours marquée pour » vous, m'aſſurent que ma prévoyance, » & ma tendreſſe, ne ſeront point trom- » pées.

Digitized by Google

Tel fut à-peu-près le discours de la Comtesse : dirai-je, de ma chere tante; ou plûtôt, de ma véritable & tendre mere ? J'en demeurai plus interdite, que confuse. La reconnoissance que je devois à ses soins si généreux, ne trouva de place ni dans mon cœur, ni dans mes expressions : je ne pouvois être sensible qu'au noir pressentiment qui la déterminoit à me faire de si tristes confidences ; & à prendre avec tant de courage & de bonté, des mesures qui ne me pénétroient que de douleur & de crainte.

Je me dispenserai de retracer ici tout ce qu'il en coûta de larmes à notre mutuelle tendresse, avant que nous eussions pû parvenir à rasseoir nos sens, & tout ce que cette courageuse Comtesse me dit encore, pour me rassurer contre la terreur que devoit m'inspirer l'idée du plus cruel de tous les événemens que je pusse éprouver. Hélas ! elle le prévoyoit avec tant de fermeté, qu'elle me mettoit dans le cas de ne pouvoir l'imaginer, ni le prévoir moi-même ! Sa force apparente, ranimoit les miennes, & mes espérances. Mais elles ne devoient pas être de longue durée.

Qu'on me pardonne, de suspendre ici ma narration, avant que d'entreprendre

le récit d'un malheur, dont le souvenir m'accable encore. On va voir, dans la 2^e & dernière Partie de ces Mémoires, que la cruelle maladie qui m'avoit épargnée, ne m'enleva en peu de jours ce que j'avois de plus cher au monde, que pour me livrer à de nouveaux malheurs.

Fin de la premiere Partie.

(La suite, au prochain Mercure.)

SONGE.

Deux fois, le sombre Dieu qui préside au repos,
Qui des sens épuisés, répare la foiblesse,
Rend l'homme à son travail, l'amant, à sa maîtresse,
Avoit versé sur moi le suc de ses pavots :
Quand l'illusion flatteuse,
Du songe le plus riant,
Guida mon âme amoureuse
Vers l'enceinte merveilleuse
Du jardin le plus brillant.
Là c'étoient des berceaux ! ici, mille statues
Retraçoient à mes yeux, la fable & ses héros ;
Plus loin, l'onde pressée, en ses étroits canaux,
Par cent bouches d'airain, s'élançant jusqu'aux nues,
Dans de vastes bassins, retomboit à longs flots.

Digitized by Google

La roſe, & mille fleurs nouvelles,
Parfumoient ce ſéjour divin :
Un doux zéphir ſoufflоit ſur elles ;
Et du bout vermeil de ſes aîles,
Agitoit tendrement leur ſein.
Pomone avoit auſſi, d'une main libérale,
Enrichi de ſes dons ce lieu rempli d'attraits ;
Et l'art, pour l'embellir, avoit uni ſes traits
Aux plus brillans tréſors que la nature étale.
Tandis que mon œil curieux,
Parcouroit, d'un regard avide,
Un jardin ſi délicieux ;
Frappé par un éclat plus pur, plus radieux,
Sur un char azuré, je vis le Dieu de Gnide
Fendre l'air, d'une aîle rapide,
Et deſcendre dans ces beaux lieux.
Animé par l'eſpérance
De plaire à ce Dieu vanté ;
A pas redoublés, j'avance
Vers le boccage enchanté,
Où du vainqueur que j'encenſe
Le char s'étoit arrêté.
J'arrive : mais, ô Ciel ! quelle fut ma ſurpriſe,
Quand, au lieu de l'Amour, au fond d'un verd boſquet,
Sur un lit de gazon, je vous vis, belle Liſe,
Des plus brillantes fleurs compoſer un bouquet !
Les jeux, les ris, & les graces naïves,
Autour de vous, à l'envi ſe rangeoient ;

Digitized by Google

Dans vos beaux yeux, les Amours se logeoient;
Et par vos chants, attirés sur la nue,
Les rossignols, en foule y voltigeoient.
Enyvré du plaisir qu'inspire votre vue,
Dieux, que de traits de feu passèrent dans mon cœur!
Hé! peut-on, sans brûler de la plus vive ardeur,
Voir les attraits piquans dont vous êtes pourvue?
Tandis qu'entre la crainte & l'espoir partagé,
Je n'osois par respect m'approcher davantage;
Dans un doux délire plongé,
En vous, du tendre Amour, je contemplois l'image.
Mais bientôt, par ce Dieu, conduit à vos genoux,
Je vous offris ainsi mes vœux & mon hommage:
» Dûssiez-vous m'accabler du plus cruel courroux,
» Lise, je n'adore que vous!
» De vos beaux yeux, reconnoissez l'ouvrage:
» Peut-on se dérober au pouvoir de leur coups?
» Ni craindre dans vos fers de devenir volage?...
A ce discours, dicté par le pur sentiment;
Loin d'effrayer mon cœur par un regard sévère,
Je vis vos yeux sur moi se tourner sans colère.
Hélas! même déjà je touchois au moment,
Où j'avois le bonheur de plaire
A ce que la nature a fait de plus charmant!...
Quand un effroyable tonnerre,
Eclate, me réveille, & plonge dans la nuit
Et mon bonheur, & le parterre.

Digitized by Google

Telles sont les erreurs que le sommeil produit !
Leur illusion nous séduit.
Embrasé d'un amour, qui déplairoit peut-être,
S'il éclatoit aux yeux de sa jeune beauté,
L'amant respectueux tait, par timidité,
Tout ce qu'il s'étudie à lui faire connoître.
Plus hardi, dans un songe ; avec vivacité,
Il lui peint sa tendresse ; il s'en croit écouté.
Mais toujours le plaisir qu'un mensonge fait naître,
Est détruit par la vérité !

Par M. FRANÇOIS, *ancien Cornette de Cavalerie.*

EPITRE.

Toi, qui d'une grâce nouvelle,
Embellis le Pinde, & Paphos :
Toi, qui joins aux talens d'Apelle,
L'esprit délicat des Saphos,
Et le gosier de Philomelle !
Jeune beauté, que je chéris,
Et que tout doit me rendre chère ;
Quand cet Auteur, que je révère,
Semble honorer d'un froid mépris,
Les ouvrages d'un téméraire,
Qui, par un faux éclat surpris,
Crut pouvoir d'une aîle légère,
Pénétrer jusqu'au sanctuaire

Digitized by Google

De la Muſe, qui dans Paris,
Fait ſa réſidence ordinaire ;
Le plaiſir touchant de te plaire,
Eſt à mes yeux d'un trop grand prix ;
Pour que mon cœur ſe déſeſpère
De la chûte de mes écrits.

Briguer, obtenir ſur la ſcène,
Le triomphe le plus flatteur ;
Avec une égale chaleur,
Suivre Thalie, & Melpomène ;
Et voir le Public, à la gêne,
Claquer toujours le même Auteur ;
Pour un cœur que la gloire entraîne,
C'eſt un attrait bien ſéducteur !
Mais je penſe, que le bonheur
De deux amans qu'amour enchaîne,
Qui brûlent d'une égale ardeur,
Ont ſans caprice & ſans aigreur,
Même plaiſir, & même peine,
Eſt préférable à cet honneur.
De la beauté que j'idolâtre,
Quand je vois mes vers applaudis ;
Qu'importe, en effet, qu'au Théâtre,
J'enchaîne un eſſain d'étourdis.
Ne ſuffit-il pas à ma gloire,
Qu'Iris, cet objet ſi charmant,
Faſſe vivre dans ſa mémoire
Les écrits du plus tendre amant?

Digitized by Google

Hé ! de quel plus brillant ſuffrage,
Mon cœur peut-il être flatté ?
N'eſt-elle pas la vive image,
Du Dieu puiſſant & redouté,
A qui l'Univers rend hommage ?
Et n'a-t-elle pas en partage,
Autant d'eſprit que de beauté ?...
Jeune Iris, que d'un tel langage,
Ton cœur ne ſoit point irrité ;
C'eſt à l'aimable vérité
A peindre tes traits ſans nuage.
Tu peux donc ici, ſans rougir,
Voir l'encens pur, qui pour toi fume ;
Puiſque c'eſt elle qui l'allume,
Et que l'amour la fait agir.
Tu connois à quel point je t'aime !
Tu ſçais que le tendre *Conſtant*,
Aſſuré d'être aimé de même,
Préfere ce bonheur ſuprême,
Au tréſor le plus éclatant.
Tantôt, ta belle bouche encore,
Me diſoit, d'un ton enchanteur :
Quand je vois l'Amant que j'adore ;
Quand un aveu, plein de candeur,
Lui peint le feu qui me dévore ;
Quand je lis au fond de ſon cœur ;
Il me ſemble que la nature,
D'un nouvel éclat s'embellit ;
Que pour moi ſeule Phébus luit,

Digitized by Google

Et que ſa lumière eſt plus pure !
Mais auſſitôt que mon amant,
De mes yeux s'éloigne un moment ;
Je ſuis comme une priſonnière,
Aux fers condamnée en naiſſant,
A qui dans la nature entière,
Tout paroît triſte & languiſſant.

Heureux ! ſi le mortel terrible,
Iris, à qui tu dois le jour,
N'eût terminé, par ſon retour,
Cet entretien doux & paiſible,
Où préſidoit le tendre amour.
Des regrets que j'en ai dans l'âme,
Hélas ! je ne te dirai rien :
Puiſque tu partages ma flâme,
Ne les dévines-tu pas bien ?
En vain, finiſſant ſa carrière,
L'Aſtre brillant qui nous éclaire,
A fait place à l'obſcure nuit.
En vain le ſommeil qui me fuit,
A fait dans la nature entiere,
Succéder le ſilence au bruit.
Tandis qu'aux douceurs qu'il procure,
Tous les humains ſemblent livrés ;
C'eſt d'une volupté plus pure
Que mes eſprits ſont enyvrés.
De ton image enchantereſſe,

Digitized by Google

En tout lieu ſans ceſſe rempli,
Je vois l'amour qui te careſſe,
Tandis qu'il me flatte ſans ceſſe,
Du bonheur le plus accompli.
Mais me tiendra-t il ſa promeſſe?
Ou bien, pour prix de ma tendreſſe,
N'aurai-je qu'un affreux oubli?...
Tu frémis!... Quel regard ſévere,
Tes beaux yeux ont lancé ſur moi?
Ah! jeune Iris, tu m'eſt trop chere,
Pour douter de ta bonne foi....
Mais hélas! tu dépends d'un Pere,
Qui ne penſe pas comme toi.

Par le même.

A Mlle LECLERC, de la Comédie Italienne, en lui envoyant des fleurs.

O Vous! dont les attraits ſont encor au printemps,
Les fleurs ſont votre image; acceptez-en l'offrande.
Pour moi, qui ſuis déja dans l'hyver de mes ans,
Eglé, ce ſont des feux que mon cœur vous demande.

LE BEAU DE SHOSNE, *de l'Académie royale de Nimes, & de la Société des Sciences & des Belles-Lettres d'Auxerre.*

Digitized by Google

L'AMOUR DÉSARMÉ.

ODE anacréontique, imitée de l'Anglois, de PRIOR.

Aux pavots du sommeil, *Chloé* s'étoit livrée,
Dessous un myrthe vert.
L'Amour, qui voltigeoit sur la plage azurée,
Vit son sein découvert.

Il s'arrête: il admire! & vers ce qui l'enchante,
Reprenant son essor,
Il s'abat; & s'étend sur sa gorge charmante:
La caresse, & s'endort.

La Nymphe se réveille, & conçoit mille allarmes,
Reconnoissant l'amour.
Cependant elle sent, que dans son cœur, ses armes,
N'ont point encor fait jour.

Pour fixer à jamais ce petit Dieu volage,
Elle cherche un moyen;
Et songe à le livrer lui-même à l'esclavage,
Pour prévenir le sien.

Son corset, qui se trouve en un désordre aimable,
Seconde son projet.
Le pauvre amour est pris: (l'amour si redoutable!
Par un bout de lacet.

Digitized by Google

Chloé fait ſes efforts, pour bien lier ſa proye:
L'Amour s'éveille enfin.
Trois fois, il veut briſer cette chaîne de ſoye:
Mais hélas! c'eſt en vain.

Il n'a plus que les pleurs, pour unique défenſe...
Ah! laiſſez-vous toucher,
Dit-il, belle *Chloé*: Non, pour aucune offenſe,
Je ne viens vous chercher?

Je ſuis privé des yeux: en voyageant, ſans peine;
J'ai bien pû m'égarer.
Mais ſur votre beau ſein, j'ai l'âme trop peu vaine,
Pour oſer demeurer.

Que me font tes diſcours? répond la Nymphe ſage:
Je ſuis ſûre de toi.
Bleſſer quelqu'un, étoit le but de ton voyage:
Peut être étoit-ce moi?

Chaſſez de votre cœur cette crainte frivole,
Lui repliqua l'Amour:
Rompez ces nœuds cruels; ſouffrez que je m'envole;
Ce ſera ſans retour.

J'y conſens, dit *Chloé*: mais livre-moi, d'avance;
Et ton arc & tes traits.
Ces gages peuvent, ſeuls, m'éviter ta vengeance;
Tu ſeras libre après.

Digitized by Google

C'eſt ainſi que l'Amour, en perdant ſa puiſſance,
Reprit ſa liberté.
Depuis ce jour, ſes jeux ſont ceux de l'innocence:
Il n'eſt plus redouté.

Retenu par ſes traits, dont la perte le touche,
Auprès de ſon vainqueur;
Tantôt il ſe repoſe, ou vole ſur ſa bouche,
Et tantôt ſur ſon cœur.

Depuis ce jour, *Chloé*, de ſon carquois ſaiſie,
Régle tous nos deſirs;
Et ſa it de l'Univers, ſuivant ſa fantaiſie,
La peine & les plaiſirs.

*Par M. le Marquis de L****, Auteur de la fable du Caſtor & du Singe.*

VERS

VERS, à l'occaſion des Prix que M. de Fontette, Intendant de la Généralité de Caën, & Vice-Protecteur de l'Académie Royale des Belles-Lettres de cette Ville, a fait propoſer par la même Académie, pour les années 1759 & 1760.

NOUVELLE Athènes, Caën, aux *Brieux* (*a*), aux *Ségrais* (*b*),

(*a*) L'Hôtel de Ville, où l'Académie préſente, vient de recevoir un logement, eſt la propre maiſon de Mde Brieux. Ce fut lui, qui, le premier, raſſembla cette Société littéraire, en 1651. Il nâquit à Caën, d'une famille noble & ancienne. Il eſt Auteur d'un Recueil de Piéces en proſe & en vers, dédié à Madame la Comteſſe de Cruſſol, imprimé à Caën, chez Jean Cavelier, Imprimeur du Roi & de l'Univerſité, en 1660. Il étoit lié avec MM. de Ségrais, Bochart, Mlle de Scudery, & pluſieurs autres Gens de Lettres les plus diſtingués du XVII Siécle. Son Recueil eſt compoſé d'Epîtres, de Stances, d'Epigrammes, de Sonnets, de Madrigaux pleins de goût, de ſel, de ſentiment, & de délicateſſe. On peut juger de ſon eſprit & de ſes vers, par les ſuivans, qu'il fit ſur la mort de Scarron.

Voir les Ris tout en pleurs, eſt une étrange choſe ;
Et qui ſurprend d'abord :
Mais qui ne ſurprend plus, quand on en ſçait la cauſe,
Hélas ! leur pere eſt mort.

(*b*) M. Jean-Renauld de Segrais, de l'A-

Bochart (*c*), *Huet* (*d*), *Morin* (*e*), pour hâter
ſes progrès,
Y furent les appuis, les guides du génie ;
Le célébre *Foucault* (*f*), d'éloquens Ecrivains

---

cadémie Françoiſe, né à Caën, eſt mort en cette Ville le 25 Mars 1701. Après la mort de M. de Brieux, il donna ſa maiſon pour ſervir d'aſyle à l'Académie des Belles-Lettres de Caën, dont il ſe faiſoit honneur d'être membre, quoiqu'elle n'eût point encore de Lettres-Patentes.

(*c*) M. Samuel Bochart, né à Rouen en 1599. Il mourut ſubitement, en parlant dans une Séance de l'Académie de Caën, le 16 Mai 1667, à 78 ans. Il étoit de la famille de Meſſieurs Bochart de Champigny, & Bochart de Sarron. Morery, Bayle, & M. l'Abbé l'Advocat, diſent qu'il étoit l'homme le plus ſçavant du dix-ſeptiéme Siécle.

(*d*) M. Pierre-Daniel Huet, Evêque d'Avranches, de l'Académie Françoiſe, admirateur & ami de M. Bochart, qu'il accompagna en Suéde. Il tira de ſon commerce de grands avantages pour les ouvrages, dont il a depuis enrichi la République des Lettres. Il nâquit à Caën, en 1630, & mourut à Paris le 26 Janvier 1721, à 91 ans.

(*e*) M. Etienne Morin, fameux Miniſtre, ami de M. Bochart. Il étoit Auteur de huit Diſſertations latines, ſçavantes & curieuſes, ſur des matières d'antiquités, imprimées à Genève en 1683, in-8°. On n'entend louer, dans les ouvrages de ce Sçavant, que ce qui a rapport à la Littérature.

(*f*) M. Joſeph Foucault, né à Paris le 8

Digitized by Google

Longtems en ont été les Oracles divins.
De *Luynes* (*g*), après eux, enrichit ſes archives,
Raſſembla, ranima ſes Muſes fugitives;
Lui vanta les talens dont il étoit épris:
Mais *Fontette* (*h*), l'illuſtre, en leur offrant des prix.
Ce Grand Homme, inſpiré des Filles de Mémoire,

Janvier 1643. Il étoit honoraire de l'Académie des Inſcriptions, & mourut le 7 Février 1721, à plus de 80 ans. On lui attribue la découverte du fameux ouvrage *de Mortibus perſecutorum.* C'eſt lui qui obtint en 1705, des Lettres Patentes, qui affermirent l'établiſſement de l'Académie de Caën, dont Louis XIV le nomma Protecteur.

(*g*) M. Paul-d'Albert de Luynes, Cardinal & Archevêque de Sens, de l'Académie Françoiſe, & Protecteur de l'Académie de Caën. Elle avoit un logement dans ſon Palais, lorſqu'il étoit Evêque de Bayeux. Cette Académie, n'ayant plus de lieu d'aſſemblée, depuis la mort de M. le Préſident de Croiſilles, beau-frere de M. de Ségrais.

(*h*) L'Académie de Caën, eſt non-ſeulement redevable à M. de Fontette des deux Prix qu'elle vient de propoſer ſucceſſivement; elle doit encore l'impreſſion de ſes Mémoires, aux ſoins & au zèle de ce Magiſtrat pour le progrès des Sciences & des Arts. Le Sujet propoſé, pour le Prix de 1760, roule ſur cette queſtion. *Quelle eſt la meilleure manière de planter & de cultiver les Pommiers à cidre, & la meilleure méthode de profiter de leur récolte?*

Digitized by Google

Invite les talens à tenter la victoire ;
De lauriers immortels couronne le Vainqueur ;
Et par l'Amour des Arts, met le comble à la gloire
Que méritoient déja ſon eſprit & ſon cœur.

*Par M. l'Abbé Yg** S. de P. L*** de T***.*

LE mot de la première Enigme du premier volume d'Avril, eſt, *Tambour.* Celui de la ſeconde, eſt, *le ſecret.*

Le mot du premier Logogryphe, eſt *Colonne ;* dans lequel on trouve *Colon, Oncle, Nole, Leçon, Noël, Noë, Conon,* & *Nôce.* Celui du ſecond Logogryphe, eſt *Alphabet ;* où l'on trouve *Palet, Bal, Pet, Abel, Baal, la, Pal, Able, Alep, Table, Alte.*

ENIGME.

JOYEUX avantcoureur d'une triſte ſaiſon,
Malgré moi, je fais place à la froide raiſon.
Je ne ſçai que danſer, boire, chanter & rire.
Sans être reconnu, je puis, j'oſe tout dire ;
Je plais & je déplais ; je ſuis court, je ſuis long ;
Il en eſt qui de moi déteſtent juſqu'au nom ;

Digitized by Google

Utile à bien des gens, amide la jeuneſſe,
Le ſemble des vieillards ſuſpendre la triſteſſe.
Veux-tu ſçavoir encor un de mes attributs ?
Au moment que je parle, hélas ! je ne ſuis plus.

AUTRE.

JE réunis en moi le plus bel ornement
Dont un auguſte Roi fit toute ſa parure :
Avec une habile ſtructure,
Je ſuis dans des filets ; voilà mon élement.
Par le feu, par le fer, on fabrique mon être :
Un illuſtre guerrier, que l'Aſie a vû naître,
Sans ce qui me compoſe, eût perdu ſa vigueur.
Un autre, par mon art, s'il m'avoit pû connoître,
Eût évité la mort, dont je fus preſque auteur.
Sans employer le ſtratagême,
Dont jadis ſe ſervit Æſon,
Je rajeunis, par mon invention,
En trompant la Nature même :
Je vieillis, dans l'occaſion.
Enfin, quoiqu'aux Mortels je rende un bon ſervice,
Que mon état paroît touchant !
Tous les jours on m'attache, on me met au ſupplice ;
Et toutes les nuits, on me pend.

Par L. P. MOLINE, de Montpellier.

Digitized by Google

LOGOGRYPHE.

JE ſuis l'amante des plaideurs.
Le coffre fort des Procureurs.
Par mes ſecours divins, une amante novice,
Cent fois à ſon berger peint ſes feux, ſon tourment ;
Et le Sage, par eux, livrant la guerre au vice,
Souvent dans le ſecret fait rougir le méchant.
Faut-il encor, Lecteur, pour me faire connoître
Dans mes neuf élémens, décompoſer mon être ?
J'offre, d'un nouveau né, la triſte expreſſion ;
Le fondement ſacré de la religion ;
Ce métal, dont l'aſpect ſouvent rendit perfide ;
Ce qui gêne nos pas, quand la terre eſt humide ;
Le plus ſimple des mets qu'on ſert en nos repas ;
Le théâtre ſanglant de mille affreux combats ;
L'élément primitif, principe de la femme ;
Un tranſport qui ſouvent, opprime, abrutit l'âme ;
Un enfant de l'eſprit, par fois de la raiſon ;
Un lieu, dont la hauteur nous borne l'horiſon ;
Ce qui s'offre à nos yeux, du couchant à l'Aurore ;
Le produit des larcins, qu'un Peuple fait à Flore ;
Un ſentiment, d'où naît un abord gracieux ;
Ce qui ſert aux humains de bouſſole en tous lieux ;

Digitized by Google

Un mal, qui rend par fois d'humeur mélancolique;
Et *pour la rime*, un ton qu'on connoît en muſique;
Un endroit, qui ſouvent ſe ferme avec grand ſoin,
Devine, cher Lecteur: je ne vais pas plus loin.

*Par M D.****

AUTRE.

MA premiere partie, eſt toujours une injure;
La ſeconde, ſouvent te ſert de nourriture.

AUTRE.

LECTEUR, j'ai deux moitiés: l'une exclut tout plaiſir;
Etre l'autre, eſt toujours l'objet de tes deſirs.

AUTRE.

A peine, deux cités chez moi peuvent tenir;
Moi, que tout l'Univers ne ſçauroit contenir!

Digitized by Google

LOGOGRYPHUS.

INCOLO semper aquas; tollas caput, incolo sylvas.

Par M. DUBEROI, Provençal.

ABSENCE.

Air tendre, à Mlle COL....

ABSENT d'Iris, que je verse de larmes !
Un Dieu jaloux, la dérobe à mes vœux.
Ah ! s'il vouloit me priver de ses charmes,
Pourquoi, sitôt, la montrer à mes yeux ?
Petits oiseaux, sous ce charmant ombrage,
Vous vous voyez : que vous êtes heureux !
Mais, par pitié, cessez votre ramage :
Un chant si tendre, augmente encor mes feux.

*Par M. P.****

Digitized by Google

ARTICLE II.

NOUVELLES LITTERAIRES.

*SUITE de l'Extrait du Poëme de l'*Art de peindre, *de M. WATELET.*

DANS le début du troiſiéme Chant, le Poëte rappelle la diſtinction qu'il a faite de l'invention pittoreſque, & de l'invention poëtique.

Celle-ci s'élançant d'un vol audacieux,
Des régles méconnoît le joug impérieux:
Le Peintre en vain réſiſte à ce qu'elle projette;
C'eſt elle, qui commande à l'artiſte Poëte.
Mais celle dont mes chants vont diriger l'eſſor,
Aux préceptes reçus doit obéir encor.

Qu'eſt-ce donc, que l'invention pittoreſque?

C'eſt l'ordre ingénieux qui deſtine, qui trace
A chaque corps un plan, à chaque objet ſa place,
. . . . . .
Artiſtes éclairés, vous que la raiſon guide;
Dans le plan d'un Tableau, qu'elle ſeule décide
Le lieu, l'inſtant, le jour, & l'ordre du ſujet:
Qu'elle aſſigne une place au principal objet.

Digitized by Google

L'exposition de ces préceptes est, dans le Poëme de M. *Watelet*, d'une clarté, d'une précision singulière. Une des parties essentielles de cette composition, est la position des figures; & l'équilibre, en est la premiere régle.

Dans un éxact aplomb, les membres bien placés,
Sur un centre commun seront tous balancés:
L'équilibre est la loi que prescrit la nature,
A tout corps en repos. S'il change de posture,
Il sort de son aplomb; mais après ce moment,
Il reprend l'équilibre, & perd le mouvement.

L'instinct nous donne les contrastes qui opérent l'équilibre du corps dans son action; ce même instinct nous donne les grâces, & le Poëte en a mis un exemple sous nos yeux.

Galatée, au Berger qui vole sur ses pas,
Se dérobe, en marquant qu'elle ne le fuit pas:
Sa course est un moyen de l'attirer près d'elle:
Son action l'éloigne, & son desir l'appelle.
Voyez dans leurs efforts ses membres contrastés,
Soumis à son projet, dévoiler ses beautés.
Son corps suit à la fois, esclave volontaire,
La loi de la nature & le desir de plaire.
Quelle grace n'ont-pas, dans tous leurs mouvemens,
De ce corps déployé les deux balancemens!

Digitized by Google

M. *Watelet* gémit, avec raiſon, des bizarreries de la mode, qui altére en nous la nature ; & qui, dans nos vêtemens, ne donne à l'art rien de noble, rien d'élégant à imiter.

Sur la beauté des corps, la mode étend ſes droits:
Le Sage, en murmurant, obéit à ſa voix ;
La jeuneſſe applaudit à ſa bizarrerie ;
Et l'enfance, ſoumiſe à ſa folle induſtrie,
Gênant, pour obéir, ſes graces, ſes attraits,
Voit ſur le goût régnant modéler tous ſes traits.
Si du ſoin de draper, la mode enchantereſſe,
D'accord avec l'Artiſte, occupoit ſon adreſſe ;
Le Peintre, en ſes travaux quelquefois ſatisfait,
L'immortaliſeroit au moins pour ce bienfait.
Mais de nos vêtemens, la gênante ſtructure,
Contredit à la fois & l'Art & la Nature.

Le goût des draperies, eſt ici ſavamment traité. Il y a deux manières ; l'une, de jetter, comme au hazard, les plis d'une étoffe ondoyante : c'eſt la manière du Corrège. L'autre, de faire ſentir les beautés du nud ſous une draperie moins ample : c'eſt la manière du Pouſſin. L'une & l'autre eſt bonne : mais l'imitation en eſt libre ; & l'Artiſte ne doit être, ni ſervilement ſoumis, ni obſtinément rebelle à l'exemple

Digitized by Google

L'un, ſans guide, ſe perd par ſa témérité;
L'autre, en imitant trop, n'eſt jamais imité.

C'eſt la nature, qu'il faut avoir ſans ceſſe préſente.

Elle eſt riche, ſans faſte, aimable ſans apprêts.
Telle à nos yeux charmés, loin du luxe des Villes,
Brille d'un doux éclat, dans des deſerts tranquilles,
Une jeune beauté, qui ſimple, ne ſçait pas,
Que la grâce & l'amour accompagnent ſes pas;
Elle s'ignore & plaît; ſon air naïf enchante;
Le négligé la pare, & la rend plus touchante!

Dans la Poëſie, l'impreſſion eſt ſucceſſive, & l'intérêt croît par degré. Le Peintre n'expoſe, ni ne prépare.

Il doit, tout à la fois, ſe montrer & ſéduire;
Convaincre ſans parler, frapper avant d'inſtruire.

L'émotion, eſt l'effet d'un inſtant.

C'eſt donc de ſon ſujet la juſte convenance,
Le choix de ſes détails, *l'enſemble*, *l'ordonnance*;
Dont l'art & le concours doivent à l'action
Tenir lieu de récit & d'expoſition.

Le ſujet du maſſacre des Innocens, que

Digitized by Google

M. *Watelet* donne pour exemple des convenances, dans la compoſition pittoreſque, eſt une des preuves de ce que j'ai dit, que pour ne pas faire diverſion à l'objet principal de ſon Poëme, il ſe refuſe les écarts les plus excuſables, & les plus attrayants pour l'imagination. Ce tableau terrible, pouvoit au moins lui donner cinquante beaux vers, ſans aucun effort : il ſe contente d'en indiquer l'ordonnance phyſique, & n'y employe que ſept ou huit vers : mais ces touches, ſont des coups de maître.

On ſe perſuade que l'art de compoſer, n'eſt que l'art de former des grouppes, des contraſtes, & des effets pyramidaux : la nature en a des modéles ; mais elle n'eſt point aſſervie à cette loi, & l'art ne doit point s'y aſſujettir. Le Poëte obſerve que le déſeſpoir, l'horreur & l'effroi, diſperſent les objets ; comme la joie & l'attendriſſement les réuniſſent, & les groupent. Pour rendre ſenſible cette belle idée, il préſente le double tableau d'Andromède, expoſée au monſtre qui va la dévorer ; & d'Andromède délivrée.

Dans ces peintures animées & touchantes, le Poëte s'apperçoit qu'il éléve le ton, & qu'il paſſe au mode poëtique,

Digitized by Google

Cette transition ingénieuse le conduit au quatriéme Chant.

Artistes, il est temps! je vais monter ma Lyre:
Et pour vous exciter, plus que pour vous conduire,
Ma Muse, interrompant d'importunes leçons,
Va choisir des accords pour de plus nobles sons.

Il demande au Dieu des Arts, d'inspirer, non les âmes froides & insensibles aux beautés de la nature; mais ce petit nombre de génies heureux, qui sont dignes de l'imiter.

Et toi, qui t'asservis, mon indocile verve;
Toi, fils impérieux de la sage Minerve,
Ordre que j'ai suivi, ne contrains plus ma voix;
Je chante le génie; il se soumet les loix!
Tous les Arts, lorsqu'il veut enfanter des miracles,
Ne sont que des moyens, il se rit des obstacles;
De l'esprit qu'il enflamme, il étend les progrès;
Et la tardive régle, adopte ses succès.

Il eût été ridicule de se passionner, en traçant les régles méchaniques du dessein, ou de dicter, d'un ton véhément, les loix austères de la composition pittoresque. Aussi le Poëte n'a-t-il pris dans le premier & dans le troisiéme chant, que le langage tranquille d'un obser-

Digitized by Google

vateur attentif. La partie du coloris, intéreſſe l'imagination, & l'âme en eſt doucement émue : cette émotion, cet intérêt, ont paſſé dans les vers du Poëte ; & le ſecond chant eſt plus vivement écrit que le premier, & que le troiſiéme. Le ſujet du quatriéme, appartient au génie : C'eſt ici que l'invention ſe livre à ſon eſſor poëtique.

Déeſſe impatiente, elle a briſé ſes fers ;
Elle parcourt, anime, embellit l'univers :
Elle reprend ſes droits, ſon ſceptre, ſa couronne ;
Des favoris des Arts, la troupe l'environne :
Je les vois, de leurs dons, enrichir ſes Autels ;
Ils viennent recevoir des lauriers immortels.

Le Poëte parcourt les divers genres de peinture. Quant aux moyens, & quant aux ſujets, la frèſque, la peinture à l'huile, la détrempe, la miniature, le paſtel, la peinture en émail, la moſaïque ; tout eſt caractériſé avec une juſteſſe & une facilité étonante. Vous pouvez en juger, Monſieur, par cette deſcription du paſtel.

Là, c'eſt un moyen prompt, dont le facile uſage,
Des traits de la beauté rend la fidelle image.
Les crayons mis en poudre, imitent ces couleurs

Qui dans un teint parfait offrent l'éclat des fleurs.
Sans pinceau, le doigt ſeul place, & fond chaque teinte :
Le duvet du papier, en conſerve l'empreinte ;
Un criſtal la défend. Ainſi, de la beauté,
Le paſtel a l'éclat & la fragilité.

Le Tableau d'Hiſtoire, le Portrait, le Payſage, n'y ſont pas moins heureuſement décrits.

Il eſt, dit le Poëte, un mouvement univerſel répandu dans la nature, que le génie ſeul peut imiter : c'eſt ce mouvement qui anime la toile. Sans lui, la peinture la plus correcte ne touche point, n'intéreſſe jamais. On va ſentir la juſteſſe & la fécondité de cette idée ſimple & lumineuſe.

Voyez au ſein des airs les mobiles nuages,
Jouets des vents, tracer la route des orages.
L'air agité s'y peint ; votre eſprit & vos yeux,
Sont inſtruits à la fois du déſordre des Cieux.
Ne meſurez-vous pas, dans ſa rapide courſe,
Ce torrent, qu'un inſtant éloigne de ſa ſource ?
Ces débris, ce ravage étalé ſur ſes bords,
Calculent ſa vîteſſe, & nombrent ſes efforts.

. . . . . .

Qu'un mouvement plus vif anime la nature :
Une ſource nou. elle enrichit la peinture.

Digitized by Google

Dans les êtres vivants, la crainte ou le desir,
Donne un corps à la peine & des traits au plaisir:
L'instinct les fait agir, aimer, desirer, craindre:
On voit, dans tous leurs corps, l'intention se peindre;
Leurs regards s'enflammer, leurs traits s'épanouir;
On les voit s'embellir, du bonheur de jouir....

Mais un prodige bien plus étonnant, une source plus féconde d'action & de sentiment, se présente à nos yeux : c'est l'homme. Le Poëte le considére dans les différens âges.

Par quels ressorts secrets la délicate enfance,
Dans tous ses mouvements, peint-elle l'innocence?
Ses gestes, son souris, son ingénuité,
Tout intéresse en elle. Ah! c'est l'humanité,
Qui, triomphant des cœurs, sous cette douce image,
Reçoit, sans l'exiger, un légitime hommage!
. . . . . .
Cependant comme on voit, de la Reine des fleurs,
Chaque instant d'un beau jour nuancer les couleurs;
Ainsi dès son printemps changeant de caractère,
De moment en moment, l'enfance plus légère,
Des sens développés éprouve les progrès,
De la peine aux plaisirs, du desir aux regrets,
Elle passe : elle imite, intrépide & craintive,
Ce qui frappe ses yeux & son âme attentive.
Des ris & des amours, c'est l'agréable essain,

Digitized by Google

Qui, tandis que Vénus retient Mars dans son sein,
Se cache sous l'armure, & dans son badinage,
Retrace des combats une folâtre image.
Chaque saison différe, & chaque âge a ses traits:
Le printemps a ses fleurs; l'enfance a ses attraits;
L'été, ses feux brulants; & l'ardente jeunesse,
Ses passions, ses goûts, sa chaleur, son yvresse;
Bouillante, impétueuse, à peine ses ressorts
Secondent à son gré ses rapides transports.
Esclave des desirs, en proie à leurs caprices:
C'est le temps de l'excès, des vertus & des vices.

Il est difficile, je crois, Monsieur, de mieux écrire en vers François. Mais suivons la chaîne des préceptes. La diversité des âges combinée avec les circonstances des mœurs, des climats, des caractères, produit la diversité d'action & d'expression dans les personnages.

Achille est au trépas condamné par la gloire;
Il sçait sa destinée, & vôle à la victoire.
Ulysse, plus prudent, des traits de la raison,
Caractérise & peint la troisiéme saison:
Et de Nestor enfin, l'imposante sagesse,
Enchaîne le respect au char de la vieillesse.

Mais, c'est surtout au sentiment dont chaque personnage est ému; c'est à la

Digitized by Google

passion dont il est agité, à déterminer le caractère & le degré de l'expression qu'il doit avoir : c'est l'âme que l'Artiste doit peindre. M. *Watelet* finit par ce précepte, le plus important de tous, & le plus difficile à remplir.

Ce que les sens émus prêtent aux passions ;
L'âme le rend aux sens par les expressions.
La joie & le chagrin, le plaisir & la peine ;
Font mouvoir chaque nerf, coulent dans chaque veine.
Les desirs & l'amour, la haine & ses fureurs ;
Ont leurs traits, leurs regards, leurs gestes, leurs couleurs.

Le Poëme est terminé par une espéce de péroraison, où l'Auteur appelle l'Histoire & la Fable au secours de la Peinture. Et vous, dit-il, aux Artistes animés du feu de la Poësie,

Apprenez aux mortels, empressés sur vos traces,
Le pouvoir du Génie & le charme des graces.

Je n'ai mis aucun art, Monsieur, à vous donner de ce Poëme l'opinion que j'en ai. Quelque soin même que j'aie pris, de vous faire appercevoir dans l'extrait, l'ordre & le tissu de l'Ouvrage ; il faut

Digitized by Google

avouer que je me reproche la sécheresse des liaisons qu'il a fallu substituer aux détails les plus agréables, aux plus heureux développemens. Ce Poëme, je le répète, sera la Poëtique des Peintres. Les Artistes consommés, y retrouveront leurs principes; les jeunes Artistes, y puiseront les leurs; les gens de goût, y éclaireront l'espéce d'instinct qui les décide; & les prétendus connoisseurs, apprendront de M. *Watelet*, à quel prix un Amateur des Arts acquiert le droit de les juger.

Le Poëme est suivi de réfléxions philosophiques, où les principes de la peinture sont développés & ap profondis. Je compte pouvoir en donner, bientôt, une idée.

ESSAI,

SUR L'EMPIRE DES INCAS;

Traduction de M. ALGAROTTI.

ENTRE les fausses opinions, dont sont entichés ceux qui s'adonnent uniquement

Digitized by Google

à la Littérature, on peut compter pour une des plus considérables celle qui les porte à croire, que les seules nations dont les actions méritent d'être étudiées, sont les Grecs & les Romains. Elle est telle, que la plus grande partie des gens de Lettres dédaignent de jetter un regard sur des peuples qu'il leur plaît de nommer barbares, parce qu'ils n'ont pas eu pour Historiens un *Thucydide*, ni un *Tite-live*.

Ce n'est pas ainsi que pensent ceux qui ne se contentent pas de voyager dans l'antiquité, par le secours de quelques écrivains; mais qui, d'un œil curieux, parcourant tout le globe, s'apperçoivent que ces nations, que les Sçavans méprisent le plus, peuvent nous fournir des leçons & des exemples pour la vie civile; à-peu-près de la même manière, que les matières les plus nobles employées aux usages des hommes, leur sont fournies par les animaux les plus vils aux yeux du vulgaire.

L'art de considérer politiquement le *nouveau Monde*, pourroit fournir à des esprits spéculatifs, un vaste champ pour philosopher. En effet, comme on apporta d'Amérique en Europe de nouveaux animaux, de nouvelles plantes, de nou-

Digitized by Google

veaux remédes, & de nouvelles maladies; de même elle montra, dans le gouvernement de ſes différentes nations, des exemples de valeur, de prudence, & de vertu, que nous penſions ne pouvoir exiſter que dans la petite partie de notre continent.

La nation des Iroquois, tient, dans l'Amérique ſeptentrionale, le plus haut rang parmi les autres nations, tant par les conquêtes qu'elle a faites, que par ſon amour très-vif pour la liberté, une ſoif inſatiable de gloire, & la plus ferme opinion d'être la plus excellente de toutes les nations: opinion, qui jointe à l'activité & au courage, peut être cauſe qu'une nation devienne en effet tout ce qu'elle croit être.

Le mépris que leurs Chefs, ou *Sachemes*, font des richeſſes, n'a pas d'exemple parmi les nations policées: ils n'ont, parmi eux, pour récompenſe ou pour punition, que l'honneur, ou le deshonneur. Tel eſt le premier mobile de toutes leurs actions.

La prudence, dans les entrepriſes, la promptitude dans l'exécution, leur reſpect dans leurs traités pour la foi publique, & l'équité, & particulièrement la conſtance qu'ils apportent à faire ou

Digitized by Google

à souffrir les choses les plus difficiles, les égalent aux Romains, si elles ne les leur rendent pas supérieurs. Et de même que le luxe Asiatique, corrompit enfin la vertu de ceux-ci; de même aussi, les vices de l'Europe qui se sont introduits parmi les Amériquains, ont déja commencé à en affoiblir les mœurs. Mais si les nations que nous nommons *Sauvages*, dans l'Amérique septentrionale, auroient pû nous servir d'exemple; nous pouvons dire la même chose des *Péruviens*, dans l'Amérique méridionale, eux que nous croyons volontiers tout au plus dignes de fournir la matiere de quelques-uns de nos Romans: & certainement on peut mettre ce qui regarde les Incas, au rang des événemens décrits avec raison par l'Histoire, & digne en effet de considération, & de remarques.

On y voit des moyens bien pris, pour arriver à un but de la plus grande importance; des exemples de la politique la plus consommée; d'autres de piété, de magnificence, de vertu: enfin une famille de Princes foibles, s'élever en peu de générations, & parvenir à la domination du Pérou, & du Chili, Pays d'une étenduë & d'une richesse immense; & y

Digitized by Google

fonder un Empire, qui n'a peut-être pas d'égal en Europe. *

Nous apprenons, par l'Hiſtoire de *Garcilas de la Vega*, que *Manco Capac*, dont les Incas tirent leur origine, fut le *Romulus* de cet Empire; à cela près que *Romulus*, les armes à la main, ſe diſoit fils du Dieu *Mars*; & que *Manco*, déſarmé & ſans ſuite, ſe diſoit, comme *Orphée*, fils du Soleil, & par lui envoyé pour retirer les hommes de la vie brutale qu'ils menoient, ſemblables à des bêtes féroces. En leur montrant les arts qui ſont les plus utiles à l'homme; il ſçut multiplier leurs beſoins, pour les aſſujettir; & ſe comporta avec tant de prudence, qu'après avoir attiré à lui une grande quantité de Barbares, & s'en être fait le chef, il fonda la ville de *Cozco*, qui devint en peu de temps la Rome de ce vaſte Empire.

Les ſucceſſeurs & les neveux de *Manco*, coopérérent tous avec les plus grands efforts, à donner la derniere main au grand deſſein qu'il n'avoit qu'ébauché; & l'on vit la prudence des hommes, l'occaſion & la fortune, concourir à l'envi à une même fin.

* Il s'étendoit depuis *Quito*, juſques pardelà le *Chili*; & avoit 1300 lieuës de longueur.

Les

Digitized by Google

Les Incas, étoient une sorte d'hommes, entre les Missionnaires & les Conquérans: ils prêchoient, l'épée à la main ; & combattoient, avec le catéchisme sous le bras.

Leurs dogmes étoient simples, & en petit nombre ; ils croyoient un Dieu invisible, Créateur de toutes choses, qu'ils appelloient *Pachelamac*. Ils enseignoient, que le Soleil en étoit l'image visible, qui, comme son premier Ministre, donnoit la vie à tout l'Univers. Et comme nous l'avons déjà dit, ils se vantoient d'être ses fils, envoyés par lui, pour retirer le genre humain de la barbarie, & lui enseigner les devoirs de la vie civile, la religion, la punition des méchans dans l'autre vie, ainsi que la récompense des gens de bien. *

Tels étoient les dogmes qu'ils prêchoient, à la tête d'une armée qui restoit sur la défensive, jusqu'à ce que les Barbares eussent reçu le catéchisme ; & qui n'attaquoit jamais, si elle n'y étoit provoquée par leur obstination & leur incrédulité.

* Ils croyoient que les gens de bien jouissoient, après leur mort, d'une parfaite tranquillité d'esprit, & de corps ; & que les méchans souffroient, sans relâche, toutes les maladies & tous les maux de l'humanité.

Digitized by Google

Les prodiges qui faiſoient valoir la miſſion des Incas, n'étoient autres que la félicité des Peuples ſoumis à leur gouvernement : ils leur montroient l'art de filer la laine & le coton, celui de cultiver & d'arroſer les terres ; ils rendoient chaque Citoyen utile à la ſociété, & puniſſoient l'oiſiveté comme un vol fait au Public * : pourvoyant à la ſureté d'un chacun, & au ſoutien de tout, ils ſe montroient véritablement les Peres de la Patrie * * ; & les Sauvages, témoins du bonheur de leurs camarades, devenoient bientôt ſoumis au joug, & pleins de confiance pour la miſſion & les Miſſionnaires.

On diviſoit, en trois parts égales, les terres dont on faiſoit la conquête : la premiere, appartenoit au Soleil, la ſeconde à l'Incas, & la troiſiéme aux habitans du Pays.

D'un côté, une certaine autorité de religion, tenoit ces Peuples dans un très-grand reſpect ; & d'un autre, le bien

* Les aveugles & les boiteux, avoient des travaux particuliers ; & les vieillards, qui étoient nourris aux dépens du Public, avoient la charge de chaſſer les oiſeaux des champs enſemencés.

** Dans les grands chemins, il y avoit des hôpitaux pour les voyageurs.

Digitized by Google

qu'ils en voyoient réſulter, les rendoit *paiſibles* & tranquilles.

Il y avoit, au Pérou, des Vierges conſacrées au ſervice du Soleil, ſujettes à des loix auſſi ſévères, & peut-être plus encore que n'étoient celles des Veſtales : elles étoient de même enterrées vives, ſi elles manquoient aux vœux qu'elles avoient faits ſolemnellement.

La magnificence de tout ce qui avoit rapport au Temple, & aux fêtes qui ſe célébroient en l'honneur du Soleil, ainſi que de celles qui étoient d'uſage pour la Cour du Prince, maintenoit les Incas en réputation de Divinités auprès de ces Peuples ſobres & pauvres, même dans le ſein de leur richeſſe. Ils avoient de plus la coutume de n'épouſer jamais de femmes, que de leur propre race; comme ſi c'eût été ſe dégrader, que d'avoir commerce avec d'autres. Les viſites qu'ils faiſoient de temps en temps dans les Provinces, & la rigueur avec laquelle ils maintenoient la juſtice & les loix, les rendoient auſſi redoutables que chers, même aux Peuples. Ils avoient auſſi joint le Sacerdoce à l'Empire, la douceur du gouvernement à la terreur des armes, & la fierté des Monarques de l'Orient à la popularité de ceux de l'Europe. En un

Digitized by Google

mot, ils poſſédoient dans un degré éminent la politique des Princes les plus adroits, celle de cacher ſous les plus ſpécieux prétextes les deſſeins de leurs paſſions; & de venir à bout, par les moyens les plus doux, des choſes les moins agréables aux hommes.

On vit naître de ces principes, ce qui devoit naturellement en réſulter, la proſpérité & l'augmentation de cet Empire en un très-court eſpace de temps; d'autant plus, qu'il étoit entouré de nations foibles, & ſouvent en guerre les unes contre les autres. A cette raiſon générale, il s'en joignoit pluſieurs autres particulieres : le devoir de l'Incas, étoit celui d'un Conquérant religieux; & tout Roi aſpiroit au triomphe, comme un Conſul Romain. Manco Capac, honora du titre d'Incas les premiers Peuples qu'il réduiſit ſous ſon obéiſſance; & à l'exemple des Romains avec les Latins, il ſe les aſſocia auſſi, bien plus afin de les avoir pour ſoutiens dans ſes entrepriſes, que pour partager avec eux ſon autorité.

Quoique la Religion, par rapport aux Incas, parût être la cauſe motrice de leurs expéditions militaires; en fait de croyance, ils n'étoient pas rigoureux au point de ne pas tolérer le culte des vaincus, pour-

Digitized by Google

vu qu'il ne fût pas diamétralement opposé à celui des vainqueurs. C'est ce qui arriva lorsque Viracocha, après avoir convoqué une espèce de Synode, consentit que les habitans de Lima gardassent une de leurs Idoles, fameuse par ses oracles; & qu'ils lui offrissent même des sacrifices, pendant que les troupes adoroient d'un autre côté le Soleil, & se soumettoient à ses fils.

Ils pensoient de même, & avoient le même respect pour les loix étrangeres: ils laissoient même dans les premiers grades, les *Curacas*, ou Généraux des nations soumises; mais avec une autorité subordonnée à celle d'un Incas, qui étoit le principal Gouverneur de la province: & en même temps, ils prenoient auprès d'eux leurs enfans, sous prétexte de les honorer; mais en effet, pour leur servir d'ôtages: & en leur donnant l'éducation & l'air de la Cour, ils faisoient naître en eux une façon de penser, & des mœurs totalement contraires à celles qu'ils auroient adoptées, s'ils fussent restés dans leur propre pays. Par là, ils venoient à bout de changer leurs idées: semblables en quelque façon à ces Botanistes, qui, après avoir arraché des arbustes de la terre, & les avoir replantés la tête en bas,

Digitized by Google

forcent les branches de ces plantes à produire des racines, & les racines à porter des feuilles. C'eſt ainſi qu'ils ôtoient, ſagement, aux Peuples qu'ils ſubjuguoient, l'envie de ſe révolter, en leur laiſſant en même-temps une ombre de liberté : moyen qui fut, comme chacun ſçait, un des plus grands ſecrets de la politique des Romains.

Ils avoient encore une autre reſſemblance avec cette nation ſi ſçavante dans l'art de gouverner les Peuples ; & cette reſſemblance n'étoit pas moins néceſſaire qu'utile, pour s'aſſurer de leur conquête : c'eſt qu'ils envoyoient des Colonies dans les Provinces ſoumiſes, y bâtiſſoient des fortereſſes, & les décoroient en même temps de temples, d'aqueducs, & de grands chemins. Ils vouloient, ſurtout, que les Nations ſoumiſes parlaſſent la langue de la Capitale : Ils ſçavoient que rien n'eſt plus capable de lier les hommes entr'eux, que de parler la même langue.

Pachacutec, un des plus grands Rois de la race des Incas, publia un Edit, par lequel il étoit défendu à qui que ce fût de parler une autre langue que celle de *Cozco*. Et de même que *Guillaume le Conquérant*, après la conquête de l'Angleterre, répandit des Normands dans

Digitized by Google

tous les Monaſtères de cette Iſle, & publia en François des loix dont on voit encore des veſtiges ſenſibles dans les formules de la Juriſprudence & de l'adminiſtration du Royaume; de même *Pachacutec* envoya dans toutes les Provinces de l'Empire des Maîtres de Langue, qui devoient auſſi enſeigner l'écriture des *Quipos*, ou de ces nœuds dont les couleurs variées, & la différente diſpoſition, ſignifioient différentes idées, même avec leurs différentes modifications. Et ſi l'Edit de *Pachacutec* étoit d'une grande importance, la peine impoſée contre ceux qui le tranſgreſſoient, n'étoit pas moins ſévère, puiſqu'il prononçoit l'excluſion abſoluë des charges publiques, la peine la plus grande que l'eſprit inventif de l'Empereur Julien ait pû imaginer contre les Chrétiens qu'il vouloit tourmenter.

Mais ce qui contribua le plus à la ſureté & à l'augmentation de l'Empire, fut la diſcipline militaire : ils avoient en tous temps de grands approviſionnemens pour la guerre ; & toute eſpéce de tranſgreſſion, dans les ordres donnés, étoit punie avec la plus grande rigueur.

Les épreuves que devoient ſubir les jeunes Incas, avant que d'être armés Chevaliers, étoient très-fortes & très-rudes.

Digitized by Google

On exigeoit d'eux beaucoup de dextérité à la lutte & au maniment des armes, de l'agilité à courir, de la ſagacité & de la valeur dans l'attaque ou la défenſe des Places ; & l'on eſt forcé de convenir, que leurs troupes étoient ſans doute bien diſciplinées, puiſque pendant le cours de toutes leurs conquêtes, leurs armées ne furent jamais plus fortes que de 50 à 60 mille hommes.

Ils avoient auſſi un dénombrement fort exact des Sujets de l'Empire : chaque ordre de Citoyens étoit diviſé en des corps moindres ; & ceux-ci, étoient ſoumis à un Chef. La paix étoit, en quelque ſorte, un continuel exercice de guerre ; & perſonne ne parvenoit au point de commander, s'il n'avoit d'abord appris à obéir.

Après de ſi bons réglemens pour ce qui regarde le Militaire & les autres parties du gouvernement, ſi ſemblables à ce que nous avons fait de mieux en Europe, on ſera bien-aiſe, ſans doute, de ſçavoir quelles précautions prirent les Incas pour faire auſſi fleurir les lettres dans leur Empire ; & on ne ſera peut-être pas peu ſurpris d'apprendre, que ces Princes s'appliquerent au contraire en quelque façon à empêcher que les lettres ne ſe répandiſ-

Digitized by Google

ſent & ne paſſaſſent juſqu'au Peuple. Reſte à ſçavoir ſi les Incas furent, à cet égard, dignes de louange ou de blâme.

Ceux qui croyent que les Lettres augmentent le bonheur d'un Etat; & que la faveur que le Prince leur accorde, fait éclore les grands génies pour honorer & éclairer le monde, les blâmeront ſans doute. Mais cette façon de penſer ne ſe trouve pas toujours d'accord avec la vérité, ſelon ceux qui conſidérent les choſes avec plus d'attention; parce que, diſent-ils, pour que la protection des Princes ſervît véritablement à l'avancement des Arts & des Sciences, il faudroit que le Prince fût lui-même ſçavant; & c'eſt à quoi s'oppoſent également, & le peu de temps qu'il a à donner à l'étude, & les embarras qui l'environnent ſans ceſſe; ou bien, il faudroit que le Prince fût né ſi heureux, & ſi fortuné, qu'il fût toujours gouverné par des hommes d'une grande probité, & d'un grand ſçavoir; ce qui ſeroit preſque un continuel miracle.

De ſorte que pour un *Louis XIV*, & un *Fréderic*, on compte des Denis, des Tibères, des Nérons, des Adriens, & tant d'autres anciens & modernes, qui ſe ſont piqués de littérature; & qui, par

Digitized by Google

leur mauvais goût, par la frivolité de leurs occupations, ou par leur jalousie contre les vrais Sçavans, étoient plutôt faits pour gâter tout dans la république des Lettres, que pour les protéger véritablement. Tant il est vrai que la faveur, prodiguée à de mauvais ouvrages, ne préjudicie pas moins aux progrès de l'esprit; que la persécution déchaînée contre ceux qui méritent en effet! Et ces mêmes Princes, si vous les supposez véritablement sçavans, ou par le hasard le plus heureux, gouvernés par des Sçavans, auront sans doute le pouvoir de protéger les Sciences, de leur donner la vie, & d'entretenir un grand nombre d'Auteurs médiocres, comme il arrive dans les Académies qu'ils ont fondées: mais ils ne feront jamais naître des génies supérieurs. Les plus grands Maîtres, qui méritent la couronne de la Philosophie, sont antérieurs à nos Académies.

La magnificence des Médicis, à Florence, a pû créer un Maximilien Ficino, & un Agnolo Poliziano; mais elle n'étoit pas suffisante pour ressusciter un Dante, ou un Pétrarque. Et dans le sçavant Empire de la Chine, dans cette immense Académie, dont on dit que l'Em-

Digitized by Google

pereur eſt le chef, on peut obſerver que de tems immémorial, les Sciences & les Arts exiſtent, à la vérité, mais y végètent; & rien de plus.

Les grands génies ſont comme les vaſtes corps qui rempliſſent l'Univers, ſelon *Platon* même; ils ne ſont pas l'ouvrage de pluſieurs Dieux: mais un ſeul les créa, ſans autre moyen que ſa volonté.

On pourroit examiner, actuellement, ſi le bien qui peut revenir à la ſociété par la culture des Lettres, peut compenſer le mal qui arrive par la trop grande facilité qu'ont les hommes de tirer du profit pour des Extraits d'Académies, des Dictionnaires, des Compilations, & d'autres ouvrages ſemblables qui ſe multiplient néceſſairement à l'excès, ſuivant la protection & la vogue où les Belles-Lettres ſont dans un Etat. Ces ſecours engendrent, non pas cette multitude de Sçavans qui honorent le genre-humain, mais ce nombre infini de Pédans, qui en ſont le fléau. J'entends, par là, ces eſſains de demi Sçavans, qui non ſeulement inondent le monde, mais même (ce qui eſt de plus fâcheux encore) qui le pervertiſſent. Les uns ſont à charge dans les compagnies particulières, & les autres, pernicieux

Digitized by Google

pour la société en général : tels que ceux qui par leur état, ont le droit de juger des choſes importantes, & qui y ſont quelquefois moins propres que des ignorans même.

Il paroît en effet que pour juger ſainement, il faut ou toute la lumière des Sciences, ou le ſeul flambeau de la raiſon naturelle ; de même que pour voir le diſque de la Lune, il faut qu'elle ſoit dans ſon plein, ou entierement éclipſée. Il y a plus, c'eſt que la ſociété humaine n'eſt pas plus en ſureté, même vis-à-vis de ceux qui auroient le plus pénêtré dans les Sciences. Il arrive ſouvent, que tantôt pour une raiſon, tantôt pour une autre, ils ne ſe donnent pas la peine d'employer tout leur ſçavoir à diſcuter ces matières intereſſantes ſur leſquelles portent les pivots d'un Etat. Et certainement il ne peut y avoir de doute, ſi ce ſeroit une choſe convenable ou non dans une armée, que les ſoldats au lieu d'être aux ordres de leur Capitaine, & de s'occuper à les exécuter, vouluſſent ſe mêler de la poſition du Camp, du moment de livrer bataille, & de la Tactique.

Les diſcuſſions philoſophiques ne doivent pas non plus balancer l'obéiſſance aux loix, & aux opinions établies dans

Digitized by Google

un Etat. La vertu veut être pratiquée, & non étudiée; & pour l'ordinaire, les hommes cessent d'être bons, quand les Sçavans prennent le dessus.

En effet, il n'y a près que personne de bon sens qui ne desirât que la plus grande partie de nos Livres, surtout ceux qui plus que tous autres inondent le monde, & troublent les esprits, n'éprouvassent dans cette partie de l'Europe le sort qu'*Omar* fit éprouver en Egypte à la Bibliothéque d'Alexandrie; & l'on ne pourroit en donner de meilleures raisons, que celle qu'il en donna lui-même; sans quoi la frénésie que chacun a de faire fortune en Europe, par la littérature, pourroit faire craindre, non sans fondement, que l'on ne vînt à manquer des bras nécessaires à la culture de la terre, & à la navigation. Il n'y a pas longtemps, qu'en Angleterre, un homme de grand sens & qui pensoit de même à cet égard, institua un Collége d'enfans, dans lequel on ne devoit non seulement enseigner aucune science, mais pas même à lire ni à écrire. C'est pour cette raison, que dans le Pérou, l'étude étoit généralement interdite au Peuple, les Incas se la réservant pour eux-mêmes; de maniére qu'ils étoient, en quelque sorte, l'âme de l'état, au gré de

Digitized by Google

laquelle les membres concouroient, & opéroient également.

Les Incas eurent encore une prévoyance d'une conséquence non moins importante qu'aucune autre, & d'où dépend le bien public, ainsi que le bien particulier : c'est pour ce qui regarde l'éducation des enfans. Il est aisé de sentir, même aujourd'hui, sans aller puiser dans l'antiquité, combien l'éducation contribue à donner à une Nation cette forme qui convient le mieux à un Souverain, en accoûtumant l'homme de bonne heure à penser d'une ou d'autre façon. C'est en vertu d'une éducation féroce, que l'Empire du Japon se trouve habité par un Peuple inébranlable dans les plus grands malheurs de la vie ; un Peuple de Stoïciens.

Dans l'Amérique septentrionale, avant l'arrivée des Européens, on pouvoit trouver des Armées de Scevola & de Regulus; & par des raisons semblables, les Porcies étoient communes dans les Indes Orientales : tant peut sur les hommes l'habitude, dont la force s'étend jusqu'à conformer d'une certaine manière, non-seulement les différentes parties de nos corps, mais les sens mêmes qui nous ont été donnés par la Nature ! Dans les

Digitized by Google

Chiens de chaſſe, les jarrets & les autres muſcles des parties inférieures, ſont plus forts & plus reſſentis que dans le commun des hommes; & par la même raiſon d'un exercice continuel, dans les Batteliers, ce ſont les bras & les parties ſupérieures qui ſont les plus fortes. Les Chaſſeurs & les Marins, qui par une longue habitude, ſont accoûtumés à regarder des objets éloignés, ſont forcés de prendre de bonne heure des lunettes pour voir de près; de même ceux qui travaillent à des choſes délicates, ou ceux qui pâliſſent ſur les Livres, payent leur adreſſe, ou leur ſçavoir, par un prompt affoibliſſement de leur vuë: la rétine dans les uns s'accoûtume à s'approcher trop du cryſtallin, & dans les autres à s'en tenir trop éloignée; de ſorte que les Oculiſtes, pour prévenir des maux provenans ainſi de l'habitude, n'ont d'autre ſecret que de preſcrire une habitude contraire. C'eſt-à-dire, d'accoûtumer l'œil, de bonne heure, à toute ſorte de conformation, en regardant ſouvent par toute ſorte de verre; ils penſent même, qu'un ſemblable exercice ne ſeroit pas moins utile à la perfection de l'œil, que la danſe & les armes à l'élégance & à la bonne grâce du corps.

Digitized by Google

Quoi qu'il en ſoit, aucun légiſlateur ne connut mieux que les Incas la force que l'habitude a ſur nous, pour former en quelque façon notre génie, & perfectionner la nature ; auſſi firent-ils, de l'éducation, une véritable affaire d'Etat. Ils connurent, à merveille, cette vérité ſi ſouvent répétée par le Maître de toute ſcience François Bacon ; *que les Républiques n'auroient pas eu beſoin de faire tant de loix pour réformer les hommes, ſi elles avoient eu, comme elles le devoient, le ſoin de former de bonne heure les mœurs des enfans.* En effet, on eût dit que ces Américains étoient de vrais diſciples de Platon, ou de Xenophon. Si un jeune homme, par exemple, faiſoit une faute, on l'en reprenoit légérement ; & au contraire, on puniſſoit griévement le pere, qui n'avoit pas ſçu porter au bien les inclinations de ſon fils, en s'y prenant dès l'âge le plus tendre, & en lui donnant de bonnes habitudes. Enfin les Péruviens partageront peut-être un jour, avec les anciens Perſes, la gloire de faire paſſer l'hiſtoire de leurs mœurs & de leur loix, pour un Roman de Philoſophie.

Ceux qui ont vêcu en Amérique, & qui ont été à portée de voir combien les Péruviens ſont naturellement lourds,

Digitized by Google

& même pareſſeux, ſont forcés de reconnoître les miracles qu'a pû opérer la légiſlation. Qui pourroit croire, par exemple, qu'une telle Nation a pû égaler les plus ſpirituelles & les plus adonnées aux Arts, dans la beauté, la magnificence & la ſolidité des édifices, des places de guerre, des ponts, des canaux, & de ces chemins ſi commodes & ſi longs, qu'ils traverſoient l'Empire de tous côtés? Il reſte encore des veſtiges conſidérables de tous ces monumens; & ils étonnent encore bien davantage, lorſqu'on vient à faire réfléxion que ce fut ſans avoir la connoiſſance des Méchaniques, & ſans avoir l'uſage du fer, qu'ils firent des ouvrages, qui pour la difficulté & la grandeur, ne cédent en rien à ceux même de l'Egypte. * En quoi ils ſurpaſſerent de

---

* Voyez les Eſſais de *Montaigne*, Livre 3, Ch. 6, des Coches.

Dans la Forteresſe de Cozco, il y avoit des pierres de plus de 40 pieds de longueur, tranſportées de pays fort éloignés. Ils tranſporterent de très-groſſes pierres, pour bâtir un Temple au Soleil, de Cozco à Tumipampa, dont la diſtance eſt de 400 lieuës environ, & le pays très-difficile.

La Note ſuivante eſt écrite en François & en lettres Italiques, & tirée de M. Bouguer.

Digitized by Google

beaucoup les Chinois, qui ayant des téleſcopes depuis un temps immémorial, ne

---

Il faut avouer, malgré cela, que lorſqu'on compare les uns & les autres, (les Indiens de diverſes contrées) à la peinture admirable qu'en font quelques Hiſtoriens, on n'en croit pas ſes propres yeux. Tout ce qu'on rapporte de leurs talens, des différens établiſſemens qu'ils avoient, de leurs loix, de leur police, deviendroit ſuſpect, s'il étoit poſſible d'aller contre le témoignage d'un ſi grand nombre d'Auteurs dignes de foi, & s'il ne reſtoit encore pluſieurs monumens qui prouvent qu'il ne faut pas juger de l'état ancien de ces peuples par celui où nous le voyons maintenant.

On ne peut comprendre, comment ils ont pû élever les murailles de leur Temple du Soleil, dont on voit encore les reſtes à *Cuzco*. Ces murs ſont formés de pierres qui ont 15 à 16 pieds de diamétre; & qui quoique brutes, & irréguliéres, s'ajuſtent toutes ſi exactement les unes avec les autres, qu'elles ne laiſſent aucun vuide entr'elles. Nous avons vû les ruines de pluſieurs de ces édifices, qu'ils nommoient *Tambos*; les murailles en ſont ſouvent d'une eſpéce de granit, & les pierres qui ſont taillées paroiſſent uſées les unes contre les autres; tant les joints en ſont parfaits. On remarque encore, dans un de ces *Tambos*, quelques muſles qui ſervent d'ornement, dont les narrines qui ſont percées, ſoutiennent des anneaux ou boucles, qui ſont mobiles, quoiqu'ils ſoient faits de la même pierre.

Tous ces édifices étoient ſitués le long de ce magnifique chemin qui conduiſoit dans la Cordeliere de Cuzco à Quito, & même en deçà,

Digitized by Google

ſçavoient pas compoſer un Almanach; qui avec le ſecret de la poudre à tirer, ignoroient celui de fondre des canons; qui connoiſſoient à peine la navigation, poſſédant la bouſſole; & qui apprirent enfin de nous l'art de faire des écluſes dans ces canaux qui, pour la commodité du commerce, coupent de tous côtés leur Empire.

Ce qui ne doit pas moins ſurprendre encore, c'eſt que l'on peut dire que les Péruviens, dès leur première origine, ſurpaſſerent, dans l'art de gouverner, ces mêmes Chinois chez qui, malgré toute leur ſageſſe, régne encore l'Athéiſme le plus groſſier, & la ſuperſtition la plus ridicule; & chez qui, malgré toute leur politique, la multiplicité du Peuple eſt à charge à l'Etat.

Il eſt vrai, que les Péruviens eurent le bonheur d'être gouvernés par des Princes ſages, de grande ſagacité, d'un jugement ferme, & dont l'exemple étoit la plus

---

qui avoit près de 400 lieues de longueur, & dont nous avons ſouvent ſuivi les traces.

M. Bouguer, Fig. de la Terre; Relat. abrégée du voyage &c. Article 5. Voyez auſſi, Mémoires de M. de la Condamine, ſur quelques anciens monumens du Pérou, du temps des Incas, dans le Vol. de l'Académie de Berlin, 1746.

Digitized by Google

forte de toutes leurs ordonnances. Cette prudence & cette bonté, que le Ciel accorde à si peu de Princes, paroît être une vertu commune à tous les Incas. De treize Rois qu'eut le Pérou, le seul *Athualpa* fut un *Caligula*, qui chercha à pervertir le bon ordre établi par ses ancêtres; les douze autres furent autant de *Titus* & de *Trajans*. Le bonheur de cet Empire ne pouvoit être douteux, puisque la Religion & les loix y étoient sous la protection des armes; qu'on y avoit prévu sagement contre l'oisiveté qui énerve les Etats, contre la variété des Sectes qui les troublent, & contre les dangers des guerres étrangères qui les minent & les détruisent. Ce sont en effet de ces causes essentielles, que l'on voit naître les désordres dans les Etats; ce sont elles qui précédent les changemens qui y arrivent; de même que sur mer les changemens des moussons sont précédés de calme dans de certains parages, dans d'autres de vents variables, & dans d'autres enfin d'affreux ouragans.

Mais, dira-t-on, comment a-t-il pû se faire qu'une poignée d'Espagnols soient venus à bout de soumettre en si peu de temps, un Empire si vaste, & muni de si bons réglemens? Premierement, il est

Digitized by Google

tout naturel que ces Peuples, qui ignoroient entierement l'art de la navigation, aient été épouvantés de se voir attaqués par des gens qui venoient fondre sur eux, comme volant sur la mer. D'un autre côté, nos armes à feu leur parurent autant de foudres lancés contr'eux, & les hommes à cheval autant de monstres & de Centaures.

Cette façon de faire la guerre, dut en effet surprendre bien plus les Indiens, que ne firent autrefois les retranchemens & les machines de guerre des Romains, vis-à-vis des Gaulois. L'admiration & l'étonnement, en furent les premiers effets; & les seconds, leur défaite & leur soumission.

Malgré tous ces avantages, les Espagnols n'eussent peut-être jamais réussi à s'emparer de l'Amérique, ou du moins ils y eussent éprouvé bien plus de difficultés, si la fortune ne leur en eût ouvert le chemin. Ce fut elle, qui permit que *Cortez* trouvât sur le Trône du Méxique *Montezuma*, Prince lâche, & de peu d'esprit; & que *Pizarre* trouvât, sur celui du Pérou, *Athualpa*, le plus odieux de tous les Princes qui aient peut-être existés.

Digitized by Google

A l'Auteur du Mercure, sur la véritable époque de la Croisade de 1363, relativement au Tableau des anciens Ménages, inséré dans le Mercure de Février 1760.

MONSIEUR,

J'ai lu, avec tout le plaisir imaginable, le *Tableau des anciens ménages, tiré d'un manuscrit du XIV^e siécle*, dont vous avez orné votre dernier Mercure de Février, pag. 15 à 21. Sa ressemblance parfaite avec nos présens ménages, m'a fait d'abord croire que c'étoit une plaisanterie, fruit d'un esprit ingénieux, jaloux de critiquer son siécle. En effet, Monsieur, à la date près, rien au monde de plus conforme à l'état actuel des choses! Faites-moi l'amitié de m'en croire, sur ma parole : je suis marié; mes amis, mes voisins, le sont aussi : tous tant que nous sommes, nous vous certifions, que nous jouissons du même sort que ce bon Seigneur Lorrain, qui dans son Journal ingénu, retrace à la postérité (sans le sçavoir) ses malheurs domestiques. J'ai fait lecture de cette

Digitized by Google

Piéce, originale en toute façon, dans mon ménage; & ma tendre moitié ne m'a répliqué autre choſe, ſinon : *Ah! tu ſçais, que je n'achéte rien à ton inſçu!* Donc le reſte, eſt de l'ordinaire; donc votre Piéce, n'eſt pas abſolument un morceau rare d'antiquité.

La critique des femmes, n'eſt pas l'objet de cette lettre : ainſi je paſſe volontiers à un objet plus ſérieux. Je vous avouerai, Monſieur, que le ton indécis avec lequel vous nous avez donné la date du ſiécle, m'a rendu plus avide de le découvrir. Après avoir ouvert nombre d'Hiſtoriens, où je n'ai pas même trouvé la mention d'une Croiſade en 1363, je me ſuis arrêté à l'*Hiſtoire Eccléſiaſtique* de M. *Fleuri*; j'ai conſulté l'*Hiſtoire de Lorraine*, par D. *Calmet*; Enfin j'ai vérifié l'*Itinéraire des Rois de France*, morceau qui ſe trouve parmi les *Piéces fugitives qui peuvent ſervir à l'Hiſtoire de France*, 3 vol. Je ne vous diſſimulerai pas, que la recherche de cette époque m'a fait découvrir quantité d'erreurs de date, dans nombre de nos Hiſtoriens. Qui eût dit, qu'au bout de quatre ſiécles, un petit Journal de ménage, dreſſé par le dépit & le chagrin entre quatre murailles, eût ſervi à relever M. Fleuri, D. Calmet, l'Itiné-

Digitized by Google

faire des Rois de France, & nos plus graves Historiens ? Examinons la suite des faits, dans chacun des quatre Historiens en question ; & commençons par le Journal de notre bon Seigneur Lorrain.

1363. 1 Janvier. Monsieur reçoit les visites des Damoiseaux, & les hommages de ses Vassaux. Madame, fait ses présens de l'année à ses serviteurs. (Observons en passant, que quoique l'usage très-commun sous la 3^e^ race de nos Rois, fût de ne commencer l'année qu'à Pâques, le 1 Janvier étoit néanmoins le premier jour de l'année civile. On faisoit & l'on recevoit des visites, & l'on donnoit des étrennes.)

5 Janvier. On a tiré la féve. (C'étoit la veille des Rois.)

19 Février. Madame se brouille avec le Recteur, (le Curé) parce qu'il avoit déclamé contre le faste, la coquetterie & la parure. (Ce 19 étoit le premier Dimanche de Carême ; & le Curé, dans son Prône, avoit apparemment traité de ces matières.)

26 Février. Monsieur, va au rendez-vous pour l'arrière-ban, qui dure jusqu'au 17 Mars.

30 Mars. Madame, passe une partie du jour à l'Eglise. (C'étoit le Jeudi-Saint. Elle faisoit peut-être ses Pâques.)

Digitized by Google

31 Mars. Madame fait de longues Morales, & veut que Monsieur porte un chapelet, des images, & des reliques. (C'étoit le Vendredi-Saint, jour de dévotion ; & peut-être encore, à cause du voyage prémédité à la Terre-Sainte.)

6 Avril. (Jeudi de Pâques) Ordre de suivre le bon Duc à Jérusalem.

13 Avril. (Jeudi de Quasimodo,) Monsieur part pour Jérusalem, avec plusieurs de ses vassaux.

J'ai extrait ces petits détails, pour prouver la conformité précise des jours de la semaine & des mois, avec le calendrier de l'an 1363 ; car du reste, c'est l'affaire de la Croisade qui m'occupe.

Voyons, actuellement, si ce que D. Calmet rapporte dans son *Histoire de Lorraine*, s'ajuste à ces époques. Nous y apprendrons au moins le nom de ce *bon Duc* de Lorraine, & la raison qui l'engagea dans cette Croisade.

Les Rois de France, de Chypre, & de Dannemarc, étant venus saluer le Pape Urbain V, à Avignon (*a*), y reçurent de sa main la croix, en 1362 ; & s'engagerent à marcher, dans deux ans, à la guerre contre les Turcs. Le Roi de France, étant

(*a*) Villani, Liv. 11. Chap. 34. Froissard. Spond. ad ann. 1363.

repassé en Angleterre en l'année 1363, & diverses affaires l'ayant empêché d'exécuter sa résolution concernant la Croisade, il pria le Duc de Lorraine de s'en charger en sa place (*b*); & le Duc JEAN embrassa avec joie cette occasion de signaler son zèle & sa piété &c.

Du récit de D. Calmet, il résulte deux difficultés. La premiere, vient de ce qu'il place en 1362, la réception de la Croix des mains du Pape. Mais pour répondre à cela, il ne s'agit que de rapporter ici l'observation que font les sçavans Auteurs, de l'*art de vérifier les dates*. Dans la *dissertation sur les dates des Chartes & des Chroniques*, p. 20 & 21; j'avertis que je les copie mot à mot : cet article est d'autant plus intéressant, qu'il y est question de l'événement dont je parle.

Un usage très-commun, sous la troisiéme race de nos Rois, étoit de ne commencer l'année qu'à Pâques..... Parmi une multitude d'exemples que nous pourrions citer, nous en remarquerons un tres-remarquable, tiré de l'*Avertissement* que D. Vaissette a mis à la tête de son

(*b*) Hist. Mss. du Duc Jean. *Voyez* l'histoire du petit Jean de Sintré, Chambellan du Roi Jean, & Michoviar, hist. de Pologne; & le P. Benoît, Supplément à l'histoire de Lorraine, p. 217. 218.

Digitized by Google

quatrième Tome de l'*Hiſtoire de Languedoc*, page 7. Nous y voyons, que pendant le ſéjour que le Roi Jean fit à la Cour Romaine, ou du Pape réſidant à Avignon, il y donna deux Chartes, l'une & l'autre (*en*) l'année 1363, ſelon notre manière de compter aujourd'hui. (La première eſt datée *de Ville-neuve près d'Avignon, le Vendredi-Saint, 31 de Mars de l'an 1362*, ſelon la manière de commencer l'année à Pâques en ces temps.) La ſeconde, qui eſt du jour ſuivant, de la même année, eſt datée *de Ville-neuve près d'Avignon, le Samedi-Saint de Pâques, après la bénédiction du cierge, le premier Avril, de l'an 1363.*

La ſeconde difficulté, naît de ce que D. Calmet place en 1363 le voyage du Roi Jean en Angleterre. Mais cette ſeconde difficulté pourroit ſe réſoudre de la même façon que la première : car le voyage du Roi ſe fit dans le commencement de l'année 1364, ſuivant notre manière de compter, & à la fin de 1363, ſuivant l'ancien calcul ; cependant, en conſervant même pour la fin de 1363, le départ du Roi Jean pour l'Angleterre, il y aura toujours erreur : car il eſt conſtant, d'après le Journal du Seigneur Lorrain, que le 13 Avril 1363, le départ

Digitized by Google

pour Jérusalem s'effectua, après l'ordre du Duc de Lorraine, signifié le 6 desdits mois & an. Il ne s'agiroit, alors, que de corriger dans le texte de D. Calmet *il prie* par, *il avoit prié.*

Discutons, actuéllement, les époques citées par M. *Fleuri.* Ce celèbre Auteur n'omet point, dans son *Histoire Ecclésiastique*, le voyage du Roi Jean à Avignon, où fut arrêté la croisade.

D'après les Auteurs * cités en marge, cet Historien place ainsi les faits.

1362 . . *Juin.* Le Roi Jean part de Paris, vers la S. Jean.

Septembre. Arrive à Villeneuve d'Avignon, vers la S. Michel

Va visiter Urbain V après son élection; & ce Pape ne fut élû que le...

28 Octobre.

27 Novembre. Entre à Avignon.

Ne veut pas quitter Avignon sans voir le Roi de Chypre, qui devoit arriver incessament; & le Roi de Chypre arriva le

29 May. (Mercredi-Saint)

31 Mars. (Vendred-Saint) Déclare la résolution qu'il a de se croiser; & prie le

* Froissard. contin. de Nangis. Vitæ Pontificum. Supplem. Vit. Pontif. Acta Rainaldi. Villani.

Digitized by Google

Pape, qui officioit, de lui donner la croix.

1 Avril. (Samedi-Saint.) reçoit du Pape la Bulle, pour la croisade.

12 Avril. (Mercredi de Quasimodo) est déclaré chef de la croisade, par le Pape, qui prêche lui-même la croisade, & ordonne un passage.

Toutes ces époques, cadrent à merveille, avec celles du petit Journal. Le Roi Jean, avoit vû le Pape Urbain V, sur la fin d'Octobre, & avoit eu assez le temps de conférer avec le Pape, & avec le Duc de Lorraine, pour que le 26 Février, celui-ci convoquât l'arriere-ban, donnât ordre le 6 Avril de le suivre à Jérusalem, & partît effectivement le 13 en suivant.

Il ne nous reste plus qu'à examiner les époques que nous présente l'*Itinéraire des Rois de France.* Je me flattois d'y trouver les plus grands éclaircissemens: Jugez vous-même, Monsieur, du cas que l'on peut faire de cette partie de notre histoire!

Voici, ce que marque cet Itinéraire.

1362. *Avril.* Le Roi Jean à Paris.
Août. . . . à Germigny.
16 Décembre. . à Villeneuve, près d'Avignon.
27 Décembre. . à Nismes.
1363. *2 Février.* . . . à Paris.

.. Avril. . . à Paris.
20 Avril. . . à Villeneuve, près d'Avignon.
Mai. à Paris.

Du 26 Décembre au 20 Avril, on fait aire au Roi deux voyages à Avignon. Il ne faut que confronter la suite des époques précédentes, pour voir l'inexactitude, ou plutôt le faux de ces faits. On peut, surtout, se convaincre que le Roi n'étoit pas à Paris en Avril, par la charte que nous avons citée ci-dessus, datée *du Samedi-Saint 1 Avril*; où il faudroit supposer que le Roi étoit à Paris ce jour-là au matin, & étoit arrivé à Villeneuve près d'Avignon après la bénédiction du cierge paschal.

Je ne puis m'empêcher de me plaindre, en finissant, du peu d'accord de nos Historiens dans leurs dates & citations. Des Auteurs très-respectables avancent, à l'article d'Urbain V, que M. Fleuri place son élection au 28 Septembre. Ouvrez M. Fleuri, vous verrez que c'est le 28 Octobre. Mais voici quelque chose de plus singulier, que j'ai rencontré en parcourant l'*Histoire de Lorraine*, par D. *Calmet*.

Cet Auteur, met parmi ses Piéces justi-

Digitized by Google

ficatives la copie du traité d'accommodement entre le Duc de Bar & 18 Seigneurs; & ce traité porte la date *du Lundi onzième Mars 1363, ou 1364, avant Pâques, qui fut cette année le premier d'Avril.* Or,

1.° Les deux années les plus proches de celle-ci, où Pâques tomba le premier d'Avril, sont les années 1358 & 1369.

2.° Si ce traité est de 1363, Pâques tomba en cette année le 2 Avril, & le 11 Mars fut un Samedi.

3.° Si ce traité est de 1364, Pâques tomba en cette année le 24 Mars, & le 11 Mars fut effectivement le Lundi de la Passion.

Il faudroit donc lire *du Lundi 11 Mars 1363 (ou 1364 avant Pâques, qui fut cette année le 24 Mars.)* D'où viennent de pareilles erreurs? Sont-ce les lecteurs? sont-ce les copistes?

J'ai l'honneur d'être &c.

Paris, ce 21 Mai 1769.

N. N. N.

Digitized by Google

EXTRAIT d'une Pastorale, intitulée, LE PRIX DE LA BEAUTÉ, *ou* LES COURONNES, *en 3 Actes, & un Prologue ; sur des Airs choisis, plusieurs Italiens, & quelques-uns nouveaux : Ornée d'Estampes agréables. Chez Delormel, Libraire, rue du Foin, & aux Spectacles.*

LE Prologue annonce des Bergers qui invoquent l'Amour sans le connoître. Ce Dieu se rend à leurs vœux, vient dans le Hameau, & instruit les Habitans des biens qu'il peut leur procurer. Les vrais plaisirs de la vie, dit-il, ne peuvent naître que du sentiment : choisissez parmi vous la plus aimable des Bergeres ; & qu'elle choisisse un Berger, pour régner avec elle. Il finit par leur donner quelques leçons sur la délicatesse.

L'AMOUR, A UNE BERGERE.

AIR : *Le Printemps qui vit naître mes premieres ardeurs.*

JEUNE & simple bergère,
Que je viens d'embellir
Des roses dont ma mère

Digitized by Google

Couronne le plaiſir;
En cueillant la fleurette,
Qui naîtra ſous vos pas,
Sachez être diſcrette,
Et ne la fanez pas.

D'un amant qui ſoupire,
Craignez peu les efforts;
Obſervez ſon délire,
Retenez ſes tranſports.
Tel qui peint ſon martyre,
Souvent n'eſt qu'un trompeur:
Dans ſes yeux, ſachez lire
Ce qu'il a dans le cœur.

Des charmes du bel âge,
Au printems de vos jours,
Faites un bon uſage,
Et ſongez qu'ils ſont courts:
Que le temps, d'un coup d'aîle,
Détruit rapidement
Les attraits d'une belle,
Et les feux d'un amant.

Quand la délicateſſe,
Formera votre choix,
Aimez avec tendreſſe;
Mais n'aimez qu'une fois.
Il faut, quand je l'allume,

Digitized by Google

Ce feu, ce vrai desir,
Il faut qu'il vous consume
Dans les bras du plaisir.

SUJET de la Pastorale.

SIlvie, jeune & belle Bergere, est élue pour régner dans le hameau. Elle a pour Amans, Daphnis & Silvandre; ces deux Bergers sont également aimables: tous deux depuis l'enfance par des soins continuels, & par les témoignages de l'amour le plus tendre & le plus constant, ont droit de prétendre au cœur de la Bergere. Aucun d'eux n'a pû connoître encore l'avantage qu'il peut avoir sur son rival. La Bergere, par son couronnement, se voit forcée de faire un choix. Elle sent qu'elle va faire le malheur d'un Berger qui l'adore! Cette idée l'épouvante: elle voudroit refuser la couronne, & ne l'accepte que malgré elle.

MONOLOGUE de DAPHNIS, dans le premier Acte.

AIR: *De M. Blaise.*

Ou, *Dans ma cabanne obscure,*
A peine à ma paupière
Brille l'astre du jour;

Digitized by Google

Qu'elle s'ouvre & s'éclaire
Au flambeau de l'Amour ;
Et ma foible exiſtence
Développant ſes feux,
Silvie a la puiſſance
D'enchaîner tous mes vœux.

Déjà l'Amour m'inſpire ;
Il eſt ſur mon berceau ;
Il m'apprend à ſourire,
Il n'a point de bandeau ;
Je le flatte... il m'amuſe,
Mon cœur veut s'exprimer ;
Mais ma bouche refuſe
Les ſons qu'il veut former.

Un jour, que ma *Silvie*
Dans mes yeux innocens,
Lit... voit la douce envie
Qui careſſe mes ſens,
A ton... âge... dit-elle
Eſt-ce qu'on ſait aimer,
Jeune enfant ? & la belle
Me donne un doux baiſer.

J'ai paſſé mon enfance,
J'ai vu croître mes feux ;
Dans mon adoleſcence
Même ardeur, mêmes vœux :

Digitized by Google

Ma bergère l'oublie
Peut-être ſon baiſer :
Il fut pourtant la vie,
L'âme de ſon berger !

Les Bergers ont dreſſé un trône de fleurs dans la prairie, & font la cérémonie du couronnement de Silvie ; ce qui produit une fête & un ſpectacle agréable.

Au deuxiéme Acte, Silvie, retirée dans un petit bois, ſe livre à ſes réflexions ; elle conſulte l'écho, le chant des oiſeaux, le murmure des eaux, ſur le choix qu'elle doit faire. Tout eſt ſourd à ſa voix : la Bergere déſeſpérée, tombe ſur un gazon, & ſe laiſſe aller au ſommeil. Une ſymphonie douce, ſe fait entendre. Daphnis, qui la cherchoit, l'apperçoit, & craint que le ſoleil ne l'incommode : avec le ſecours des Bergers qu'il amène, il lui dreſſe un berceau de feuillages, & de fleurs ; & il en fait une couronne, qu'il poſe ſur la tête de Silvie. Il chante enſuite ces couplets.

AIR *De M. Naudé.* Ou, *Dans ma cabane.*

Imitation des paroles Languedociennes connuës.

Tant que la marguerite,
Croîtra dans nos vallons ;

Digitized by Google

Que cette fleur petite,
Ornera nos gazons ;
Tu seras, ma *Silvie*,
La reine de mon cœur,
Le charme de ma vie,
L'astre de mon bonheur.

Le matin, quand l'Aurore
Viendra verser ses pleurs ;
Que les amans de Flore,
Caresseront nos fleurs ;
Aux oiseaux des boccages,
Pendant ton doux sommeil,
J'irai, sous nos feuillages,
Annoncer ton réveil.

Le jour, dans la prairie,
J'irai graver ton nom ;
Sur l'écorce polie,
Des hêtres du canton.
Je le verrai paroître,
A mes yeux chaque jour :
Mais il ne pourra croître,
Autant que mon amour.

Le soir, quittant la plaine,
Je dirai, tout surpris,
Le soleil me ramène ;
N'est-il donc plus de nuits ?
Mais non, c'est qu'il différe

De quitter les beaux yeux
De la jeune bergère
Dont je ſuis amoureux.

A la fin des couplets, Daphnis voit arriver Silvandre avec des Chaloupes ornées de guirlandes de fleurs, & remplie d'inſtrumens. Il fuit : la Bergere s'éveille, & paroît étonnée de ſe voir ſous un berceau. Elle tourne à l'entour, l'admire ; & ſon cœur lui dit, que c'eſt à Daphnis qu'elle doit cette galanterie. Silvandre vient lui préſenter des corbeilles de fruits, des fleurs, des colombes, & des petits agneaux : elle eſt ſenſible aux préſens de ce Berger ; & pour lui en marquer ſa reconnoiſſance, elle lui donne la couronne que Daphnis, pendant ſon ſommeil, avoit miſe ſur ſa tête. Silvandre, tranſporté de joie, invite les Bergers & les Bergeres de ſa ſuite, à un Divertiſſement général ; à la fin duquel, Silvie s'embarque avec toute la troupe, pour ſe rendre au Temple. L'idée de cette Fête, eſt galante, & doit produire encore un ſpectacle auſſi nouveau qu'intéreſſant.

Au troiſiéme Acte, Silvie au Temple, eſt entourée de vieux Paſteurs & de jeunes Bergeres ; elle implore l'aſſiſtance de l'Amour, & voit avec la plus

Digitized by Google

grande douleur, arriver le moment où il faut absolument qu'elle se décide. On lui chante ce Couplet.

AIR: *Dans nos bois s'il coule des larmes.*

C'est à cet Autel qu'on s'engage;
C'est ici, que l'on choisit son vainqueur:
On n'y voit point d'amant volage,
Parjurer l'offre qu'il fait de son cœur.
La bergère a pour appanage,
La simplicité,
La candeur, & la vérité.
Le berger qui lui rend hommage,
Adore les nœuds
Qui vont le rendre heureux.

L'on amène ces deux Amans; on les place aux deux côtés de l'Autel. Silvandre est paré de fleurs, & porte la Couronne que Silvie lui a donnée à la fin du deuxiéme Acte. Daphnis est simplement vêtu, sans fleurs & sans couronne. La Bergere les regarde avec tendresse; elle hésite à leur parler. Mais, en appercevant que Daphnis est sans fleurs & sans couronne, elle ôte la sienne de dessus sa tête, & la lui donne. Silvandre, qui croit avoir perdu sa Bergere, ôte la sienne, & la lui présente. Silvie la reçoit, & s'en couronne. Les Bergers embaraſſés, ne ſçavent

Digitized by Google

sur lequel est tombé le choix de la Bergère, & la pressent de se déclarer. Elle veut fuir; ils s'opposent à son passage: elle succombe enfin à sa douleur, & tombe évanouie dans les bras de ses deux Amans. En cet instant, l'Amour, caché sous l'habit & les traits de Silvandre, paroît sous la forme de la Divinité. Il est enchanté de l'épreuve qu'il a faite du cœur de la Bergere; il admire sa délicatesse; & l'unit à Daphnis. Cet Acte finit par un Divertissement que l'Amour ordonne; & où les Bergers en Chasseurs, & les Bergeres en Nymphes, vont célébrer les plaisirs & le bonheur dont l'Amour les fait jouir.

DESCRIPTION DU PARNASSE FRANÇOIS, exécuté en bronze, à la gloire de la France, & de LOUIS-LE-GRAND, & à la mémoire perpétuelle des illustres Poëtes, & des fameux Musiciens François; dédié au Roi, par M. Titon du Tillet, Maître d'hôtel de feuë Madame la Dauphine, Mere de Sa Majesté. Premiere Partie.

Diverses Piéces, en prose & en vers, au sujet du Parnasse François, seconde Partie, 1760, in-fol. dont on trouve quelques exemplaires chez *Chaubert*, Libraire,

Digitized by Google

quai des Auguſtins ; chez *Ducheſne*, rue S. Jacques ; & chez *Lambert*, rue de la Comédie Françoiſe.

On ne ſçauroit trop louer le zéle du généreux Citoyen, qui a érigé ce monument à la gloire des hommes célébres qui ont fait tant d'honneur à la Nation ; & je me réſerve à parler plus amplement de ce très-eſtimable ouvrage.

PROSPECTUS d'un Ouvrage intitulé, L'ÉTUDE NÉCESSAIRE, ou, Réflexions morales, militaires, & politiques, ſur les traits les plus intéreſſans de l'hiſtoire de tous les ſiécles, & de la vie de tous les hommes ; Ouvrage deſtiné à l'Étude des Princes : Raiſons qui ont déterminé M. de * * * à entreprendre ce travail. *A Paris*, chez *Vincent*, Imprimeur-Libraire de Mgr le Duc de Bourgogne in-8°. 1760. J'eſpére donner le plan de cet Ouvrage intéreſſant pour la Nation ; & rendre à l'Auteur toute la juſtice duë à ſon zéle, ainſi qu'à ſes lumiéres.

PLAIDOYERS, & Mémoires, contenant des queſtions intéreſſantes, tant en matiéres civiles, canoniques & criminelles, que de police & de commerce, avec les jugemens, & leurs motifs ſommaires, & pluſieurs Diſcours ſur différentes matiéres

Digitized by Google

soit de droit public, soit d'histoire. Par M. Mannory, ancien Avocat au Parlement. Tome 4. *A Paris*, chez Claude *Hériſſant*, Libraire-Imprimeur, rue Notre-Dame, à la Croix d'or. in-12. 1760, avec approbation & privilége du Roi.

Quoiqu'un pareil Recueil ſoit peu dans le cas d'un Extrait; celui-ci mérite cependant d'être connu, & par l'utilité dont il peut être, & par les agrémens que l'Auteur a ſçu répandre ſur des matières qui n'en paroiſſoient pas ſuſceptibles. Ces titres ſont plus que ſuffiſans pour m'exciter à eſſayer d'en donner bientôt une idée au Public.

HISTOIRE DES TEMPLES des Payens, des Juifs, & des Chrétiens, dédiée à la Reine, par M. l'Abbé *Ballet*, ancien Curé de Gif, & Prédicateur de S. M. Vol. in-12. *A Paris*, chez *Cailleau*, Libraire, quai des Auguſtins, à S. André, 1760.

HISTOIRE de la Ville de CHERBOURG, & de ſes antiquités; qui découvre des faits très importans ſur l'hiſtoire de Normandie: Par Madame Retau du Freſne; in 12. *A Paris*, 1760. Se vend chez *Ballard*, Imprimeur-Libraire, rue S. Jean de Beauvais; chez *Michel Lambert*, rue de

Digitized by Google

la Comédie Françoiſe ; & à *Rouen*, chez *Beſogne*, Libraire, cour du Palais. Le prix eſt de 30 ſ.

TABLEAU des maladies de LOMMIUS ; ou deſcription exacte de toutes les maladies qui attaquent le corps humain ; avec leurs ſignes diagnoſtiques & pronoſtiques : ouvrage ſervant d'introduction au MANUEL des Dames de charité. Traduction nouvelle, par M. l'Abbé le Maſcrier. Volume in-12, *à Paris* 1760. Se vend chez *Debure l'aîné*, quai des Auguſtins, à l'image S. Paul. L'extrait de cet Ouvrage utile, ſe trouvera à l'Article IV. du préſent Mercure.

NOUVELLE PROSODIE, ou Méthode courte & facile, pour apprendre les premiers élémens de la Quantité, & de la Poëſie Latine ; à l'uſage de la Jeuneſſe. Brochure in-12 : *Paris*, 1760, chez *Paul-Denis Brocas*, rue S. Jacques, au Chef S. Jean. Le prix eſt de 16 ſ. relié.

LA GNOMONIQUE-PRATIQUE, ou l'art de tracer les Cadrans ſolaires, avec la plus grande préciſion, par les meilleures méthodes miſes à la portée de tout le monde ; dédiée à l'Académie Royale des Sciences de Bordeaux, par Dom François

Digitized by Google

Bedos, Bénédictin de la Congrégation de S. Maur, de la même Académie. *A Paris*, chez *Briasson*, d'*Expilli* & *Hardy*, Libraires, rue S. Jacques. Vol. in 8.° de 400 pages, avec 34 planches en taille-douce, & une Carte de la France. Prix, 7 liv. relié, & 6 l. en feuilles, même dans les Provinces. On parlera plus amplement de cet Ouvrage, à l'Article des Sciences & belles-Lettres.

L'AGRONOME, Dictionnaire portatif du Cultivateur, contenant toutes les connoissances nécessaires pour gouverner les biens de campagne, & les faire valoir utilement; pour soutenir ses droits, conserver sa santé, & rendre gracieuse la vie champêtre. Ce qui a pour objet, 1°. les terres à grains, la vigne, les prés, les bois, la chasse, la pêche, les jardins tant de propreté que d'utilité; les fleurs recherchées, les plantes usuelles, les bestiaux, chevaux & autres animaux. 2°. Les principales notions qui peuvent donner l'intelligence des affaires, jusqu'au degré suffisant pour défendre son bien, tant dans les matières rurales que civiles. 3°. Les remédes dans les maladies ordinaires, & autres accidens qui arrivent aux hommes & aux animaux. 4°. Les divers apprêts des alimens; & tout ce qui

Digitized by Google

peut procurer une nourriture saine & agréable. Avec un nombre considérable d'autres instructions utiles & curieuses à tout homme qui passe sa vie à la campagne. 2 vol. in-8°. imprimés *à Paris*, avec approbation & privilége du Roi; & qui se vendent chez la veuve *Didot*, *Nyon*, & la veuve *Damonneville*, Libraires, quai des Augustins, chez *Savoye*, rue S. Jacques, & chez *Duraud*, rue du Foin, près la rue S. Jacques.

PENSÉES & réfléxions morales, sur divers sujets. Volume in 16. *A Avignon*, 1760; & se trouve, *à Paris*, chez *Desaint & Saillant*.

ANECDOTES morales, sur la fatuité; suivies de recherches, & de réfléxions critiques sur les Petits Maîtres anciens & modernes; Par M. de Campigneules, des Académies d'Angers, Caen, Villefranche, & de la Société Littéraire-Militaire de Besançon. Volume in 16. *A Anvers*, 1760; & se trouve *à Paris*, chez *Urbain Coutelier*, quai des Augustins, & chez *Cuissart*, au milieu du quai de Gêvres.

LA LOGIQUE DE L'ESPRIT ET DU CŒUR, à l'usage des Dames. Par M. D.*** *A la Haye*, 1760; & se trouve *à Paris*, chez *Cailleau*, Libraire, quai des Augustins.

Digitized by Google

LE MONDE, COMME IL EST, par l'Auteur DU NOUVEAU SPECTATEUR. Tome premier. *A Amsterdam*, 1760, in 12; & se trouve, *à Paris*, chez *Bauche*, quai des Augustins, *Ducheſne*, rue S. Jacques; & *Cellot*, Imprimeur-Libraire, au Palais. Cet ouvrage se distribue par feuilles de douze pages, qui paroissent régulièrement les Mardi, les Jeudi, & les Samedi de toutes les semaines; & sont toujours portées, avant deux heures après-midi, dans les maisons où on les fait demander. Lorsqu'un des jours de la distribution sera une fête solemnelle, les feuilles seront portées la veille, ou le lendemain. Je rendrai compte de cet ouvrage périodique, qui n'est que la suite du nouveau Spectateur, sous un autre titre, dans l'Extrait que je dois bientôt donner de ce premier & intéressant ouvrage de M. de Bastide.

AMUSEMENS d'un homme de Lettres, ou, jugemens raisonnés de tous les Livres qui ont parus, tant en France que dans les Pays étrangers, pendant l'année 1759, divisés par semaines. 4 volumes in 12. *A Manheim*, 1760; & *à Paris*, chez *Cailleau*, quai des Augustins, près le Pont S. Michel.

Digitized by Google

On trouve chez le même Libraire, *Caton à César*, & *Annibal à Flaminius*, Héroïdes nouvelles, par l'Auteur de *Montézuma*.

ETAT, ou TABLE AU de la Ville de Paris, considérée relativement au nécessaire, à l'utile, à l'agréable, & à l'administration :

Hæc tantum alios, inter caput extulit urbes,
Quantùm lenta solent inter viburna cupressi.
VIRGIL. Eglog. I.

Sur les autres Cités, cette Ville l'emporte,
Autant que du cyprès les superbes rameaux
S'élèvent au-dessus des foibles arbrisseaux.

Cet Ouvrage, dont on ne peut trop vanter l'utilité, le plan, & l'exécution, a été présenté au Roi, le 26 Mars, par M. *Jeze*, Avocat en Parlement, & Censeur royal. Il est imprimé in 4°, & se vend à *Paris*, chez *Prault* pere, & chez *Valat-La Chapelle*, quai de Gêvres; chez *Guillyn*, quai des Augustins; chez *Ducheſne*, rue *S.* Jacques; & chez *Lambert*, rue, & près la Comédie Françoise. Le prix est de 4 liv. 10 s. broché.

DICTIONNAIRE abrégé d'Antiquités, pour servir à l'intelligence de l'histoire ancienne, tant sacrée que prophane, &

Digitized by Google

à celle des Auteurs Grecs & Latins. Par E. J. *Monchablon*, Maître-ès-Arts & de Penſion, en l'Univerſité de Paris. Vol. in-16. *A Paris*, 1760; ſe vend chez *Deſaint & Saillant*, rue S. Jean de Beauvais, vis-à-vis le Collége. Le prix eſt de 2 liv. 10 ſ. relié.

Les nouveaux Hommes, ou le ſiècle corrigé; par M. Gaud.* *A Genève*, & ſe trouve *à Paris* chez *Gueffier fils*, Libraire, rue du Hurpoix. Le prix eſt de 12 ſ.

Journal des Journaux, ou précis des principaux Ouvrages Périodiques de l'Europe, par une ſociété de gens de Lettres; dédié à Son Alteſſe Séréniſſime Electorale Palatine. *A Manheim*, de l'Imprimerie Electorale, 1760. Tome I. 3 parties.

N. B. La perſonne qui a apporté chez moi ce nouvel ouvrage périodique, pour être annoncé dans le Mercure, n'a point dit s'il ſe débitoit à Paris.

Journal Encyclopédique, dédié à Son A. S. Mgr le Duc de Bouillon, &c. &c. &c. Janvier 1760, premiere Partie. *A Bouillon*, de l'Imprimerie du Journal. Avec approbation & privilége.

ARTICLE

Digitized by Google

ARTICLE III.

SCIENCES ET BELLES-LETTRES.

ACADÉMIES.

ASSEMBLE'E publique de la Société des Sciences & Belles-Lettres d'Auxerre, tenuë le Lundi 29 Octobre 1759.

M. MARIE de S. Georges, Avocat, Directeur, a ouvert la Séance par un petit Discours, où en relevant en peu de mots l'utilité & la dignité des Sciences, il conclut par exhorter ses Concitoyens à en chérir l'étude ; & il les prémunit contre l'idée d'ostentation qu'on pourroit attribuer à ces sortes d'Assemblées, en leur disant que celle-ci n'a pas pour objet d'y faire montre de capacité, ni de chercher à en faire le théâtre de ses talents & de son sçavoir ; mais d'exposer sous leurs yeux les progrès de la Société, & profiter même de leurs critiques.

M. *le Pere*, Secrétaire perpétuel, a lû ensuite l'Extrait de tous les Mémoires qui ont été lus dans les différentes Séances

Digitized by Google

de l'année 1758, & a tâché de sauver à son sujet la sécheresse dont il n'est que trop susceptible.

M. l'Abbé *Potel*, a exposé dans un Mémoire assez court, l'histoire de l'horloge d'Auxerre, monument de bon goût dans le genre gothique, qui fut commencé sur la fin du 15ᵉ siécle, & fini au commencement du 16ᵉ.

M. *Martin*, Apoticaire, donna ensuite l'analyse des Eaux communes d'Auxerre; & il en résulta que cette Ville n'en a point de malsaines: mais que la plus salubre de toutes, est celle de la riviere d'Yonne, qui baigne ses murs.

M. l'Abbé *Precy*, ferma la Séance par la lecture du commencement de son Histoire civile, ecclésiastique, & politique d'Auxerre, dont la beauté du style répond à la noblesse du plan sur lequel il la compose.

L'Assemblée a paru satisfaite de ces différens ouvrages.

Digitized by Google

SOCIETÉ LITTERAIRE de Châlons, ſur Marne.

EN la Séance publique, tenue le 14 Mars 1759, M. Fradet a lu une partie des recherches qu'il a faites touchant la vie & les écrits qui nous reſtent de *Manaſſé*, Archevêque de Rheims. Il a fait voir que ce Prélat, étoit de la Maiſon de Châtillon-ſur-Marne ; qu'il nâquit à Rheims vers le milieu du onziéme ſiécle ; qu'il eut pour Maître S. Bruno, avec lequel il s'unit pour faire dépoſer *Manaſſé*, premier Archevêque de Rheims, que ſes vices rendoient indigne de l'épiſcopat ; & qu'après avoir été ſimple Chanoine, & enſuite Prevôt du Chapitre de Rheims, il fut élevé ſur le ſiége archiépiſcopal de la même Egliſe, au mois de Janvier 1095.

M. l'Abbé *Beſchefer*, a lu des remarques critiques ſur les Statuts ſynodaux, ou comme on parloit alors, les Capitulaires, donnés en 870, par *Guillebert*, Evêque de Châlons, & publiés par M. *Baluze*, dans ſon appendice aux Capitulaires de nos Rois. Il a compoſé ces Statuts avec ceux d'*Hincmar* de Rheims, d'*Iſaac* de

Digitized by Google

Langres, & de *Vauthier* d'Orléans, tous contemporains de *Guillebert*, pour faire connoître quel étoit l'esprit & les mœurs du neuviéme siécle; ensuite il a montré, qu'on ne pouvoit raisonnablement attribuer les Statuts dont il s'agit à *Giſlebert* de Chartres, ainsi que M. *Baluze* semble l'insinuer dans ses notes sur les Capitulaires.

M. *Culoteau de Velye*, a continué la lecture de l'Histoire de la Ville, de la Comté-Pairie de Vertus, & de la suite des Seigneurs qui ont possédé ce Domaine, jusqu'à M. le Maréchal Prince DE SOUBIZE, qui le tient aujourd'hui comme un appanage de la Maison de France, étant héritier pour cette partie de l'ancienne Maison de Bretagne, qui le possédoit à ce titre.

Il rapporte les principaux faits qui concernent chacun de ces Seigneurs, relativement à son objet: il fait voir que le Comté de Vertus, qui relevoit anciennement de l'Eglise de Rheims, fit ensuite partie des domaines des Comtes de Champagne, lesquels étoient tenus d'un hommage lige à la couronne; que les droits qu'ils exerçoient, & qui appartiennent à la Souveraineté, étoient une suite de ceux du fief.

Digitized by Google

Séance publique, du 3 Septembre 1759.

M. *de Velye*, a repris la ſuite de l'Hiſtoire du Pays, de la Ville, & du Comté-Pairie de Vertus; & dans cette lecture, qui eſt la troiſiéme ſur ce ſujet, il a fixé l'époque de la fondation de Vertus, & celle des édifices & des établiſſemens publics qui y ſubſiſtent encore.

M. *Groſley*, Aſſocié externe, lut enſuite une Diſſertation critique ſur le 480e vers du onziéme Livre de l'Enéïde. Dans nos éditions de Virgile, les plus ſoignées, on lit ainſi ce vers :

Cauſa mali tanti atque oculos dejecta decoros.

Les PP. *Abram*, *Laruë*, & *Jouvency*, *S. Remi*, *Desfontaines*, l'Editeur du petit Virgile de *Deſaint*, celui même du Virgile de *Coutelier*, ſe ſont tranſmis cette leçon peu conforme à celle des Manuſcrits du Vatican, de ceux de la bibliothèque *Megliabelli* de Florence, & au fameux Manuſcrit de *Médicis*.

Les Manuſcrits, ainſi que les plus anciennes éditions de Virgile, portent :

Cauſa mali tanti: oculos dejecta decoros.

M. G. a examiné, ſur les lieux, ces MSS. dont il cotta les numéros, ainſi que les

Digitized by Google

dates des premières éditions de Virgile. Cette indication termina la discussion des raisons contraires ou favorables à l'*atque*.

M. G. avoit d'abord examiné si l'*hiatus* de l'ancienne leçon étoit une faute; si cette prétendue faute, n'étoit pas une beauté; si, faute, ou beauté, elle étoit de Virgile: & il avoit fait voir que tout concouroit & se réuniſſoit en faveur de la leçon primitive.

M. *Yvemel*, lut un Discours sur l'utilité & les inconvéniens des disputes, dans la conversation; M. *Meunier*, une Ode sur la calomnie; & M. *Gelée*, un Mémoire sur les causes phvsiques de la dépopulation.

Séance publique, du 17 Février 1760.

La Société Littéraire de Châlons, a tenu, suivant l'usage, sa premiere Séance publique de la présente année 1760, le Mercredi de la premiere semaine de Carême 17 Février.

M. *Fradet*, qui en est le Directeur, a fait lecture de la continuation de ses recherches historiques & critiques touchant la vie & les écrits de Manassé II. du nom, Archevêque de Rheims, de la maison de Châtillon-sur-Marne.

M. *Varnier*, associé externe, a lû quelques observations sur la déflagration de

Digitized by Google

l'huile de térébentine, par les acides minéraux. Il assure, que l'on ne manque jamais cette expérience avec l'essence ou l'huile de térébentine, lorsqu'elle est concentrée ou déflegmée par l'évaporation. Si on a fait avant lui cette découverte, il n'en sçavoit rien, d'autres l'ignorent peut être aussi ; & il convient que l'on en soit instruit. Il a fait part en même temps d'un phénomène extraordinaire qui lui est arrivé, en composant le baume vulnéraire vanté par M. *Lobbe*, dans son Traité de la petite vérole. Comme c'est un phénomène singulier qui a rapport à la déflagration dont il s'agit, il est nécessaire que ceux qui font leur étude de la Chymie en soient informés, afin qu'ils prennent des précautions pour éviter les accidens funestes qui peuvent en résulter. Voici donc ce qui est arrivé à M. *Varnier*. On sçait qu'il doit entrer dans la composition du baume vulnéraire, deux gros d'huile de térébentine, & cinq gros d'huile de vitriol. M. *Lobbe*, n'avertissant point qu'il doive en résulter le moindre accident, M. *Varnier* n'étoit pas sur ses gardes ; il a donc suivi à la lettre le procédé indiqué, & il a manqué de se perdre. Dans l'instant du mêlange des deux liqueurs prescrites, il

s'eſt fait une déflagration accompagnée de l'exploſion la plus terrible ; la matière enflammée s'eſt élancée au plancher, & a rempli ſon laboratoire & ſes habits : l'odeur très-forte qui s'eſt exhalée, a ſubſiſté pendant pluſieurs jours. M. *Varnier* a depuis tenté à diverſes repriſes de produire le même phénomène, après avoir pris néanmoins les précautions convenables pour ſe mettre à couvert de tout accident fâcheux : ſes tentatives ont été ſans ſuccès. Quelle peut donc avoir été la cauſe de ce phénomène ? Seroit-ce parce que l'huile de thérébentine, dont il s'eſt ſervie dans cette occaſion, auroit été expoſée au feu un an auparavant pendant quelque tems ? ou bien la chaleur de la ſaiſon, y auroit-elle contribuée ? C'étoit en été ; il faiſoit très-chaud : & ce qui fortifie ſa conjecture, c'eſt que l'expérience de *Borrichius*, avec de l'eſprit de vin, ne réuſſit qu'après une demie heure d'expoſition au Soleil. Ces obſervations ont été ſuivies de la lecture,

1°. D'un Mémoire Hiſtorique de M. *de Velye*, concernant le mont *Aymer*, près de Vertus, où l'on trouve encore les veſtiges d'une tour, qui ſe voit de fort loin.

2°. D'une Ode de M. *Meunier*, qui a pour titre, *le Solitaire.*

3°. De la continuation d'un ouvrage

Digitized by Google

de M. *Gelée*, ſur les cauſes de la dépopulation.

4°. d'une diſſertation, dans laquelle M. *Soleau* recherche & diſcute les cauſes des tremblemens de terre, & de leur propagation.

La Séance a été terminée par la lecture de deux Fables de M. *Ganeau*, aſſocié externe, l'une intitulée *le Naufrage*, & l'autre *les Grives*.

ASTRONOMIE.

GNOMIQUE-PRATIQUE, *annoncée à la page 139 du préſent Mercure.*

PLUSIEURS Sçavans ont donné de bons Traités ſur cette matière; mais il faut être déjà verſé dans les Mathématiques, pour les entendre. D'autres Auteurs ont écrit ſur le même ſujet, en faveur de ceux qui n'ont aucune connoiſſance de ces ſciences; & pour les rendre intelligibles, ils ont été obligés de choiſir des méthodes ſi défectueuſes & ſi peu exactes dans la politique, que par leur moyen on trace toujours de mauvais cadrans ſolaires. L'Auteur de l'Ouvrage que nous

Digitized by Google

annonçons au Public, a pris une route différente. Il a tellement simplifié les méthodes des Sçavans, qui sont les seules bonnes, qu'il les a mises à la portée de tout le monde ; en sorte qu'il n'est pas besoin d'avoir certaines connoissances, pour les entendre. C'est le caractère particulier de cet ouvrage: Il n'y est question que de la pratique.

Il commence par l'explication des termes de cet Art ; ensuite il donne une connoissance suffisante de la sphère. Comme la méthode du calcul est la meilleure pour la pratique des cadrans solaires, on l'enseigne assez au long pour la rendre aisée à quiconque sçait déjà les deux ou trois premières régles de l'arithmétique.

Il y a un Chapitre particulier, pour la description des instrumens nécessaires pour faire les cadrans. Ceux qui ne seront pas à portée de se les procurer, y apprendront à les fabriquer eux-mêmes au besoin.

1°. On y décrit, assez au long, la meilleure méthode de tracer les cadrans horisontaux. 2°. Les verticaux, surtout les déclinaux, qui sont les plus difficiles, y sont décrits avec soin, aussi-bien que ceux dont le centre est hors du plan. La manière de trouver la déclinaison des

Digitized by Google

plans, & de poſer l'axe dans tous les cadrans verticaux, qui eſt une choſe ſi eſſentielle, y eſt expliquée d'une façon à lever toutes les difficultés. 3°. On y donne la deſcription des cadrans inclinés, dans quelque ſituation qu'on les ſuppoſe. 4°. L'Auteur a étendu, plus qu'aucun autre, le Chapitre des Méridiennes de toute eſpéce; celle du temps moyen & du temps vrai, ſoit horiſontale, ſoit verticale, même ſur des plans inclinés, & d'une figure irrégulière. 5°. On y verra la deſcription des meilleurs cadrans portatifs. 6°. On y trouvera des Obſervations utiles ſur la manière de régler les horloges, les pendules & les montres; ce qui eſt d'un uſage général pour tout le monde. 7°. On y donne quantité de tables, pour la commodité du Lecteur; elles ſont nouvellement calculées, & précédées d'une explication, avec la manière d'en faire uſage. 8°. On verra, à la fin, une table des matières, avec des additions intéreſſantes. 9°. Les 34 planches ont été gravées avec ſoin ſous les yeux de l'Auteur, qui les a lui-même deſſinées avec préciſion: Ceci n'eſt pas ordinaire dans ces ſortes d'ouvrages. On a orné quelques-uns des cadrans qui y ſont repréſentés, pour donner une idée

Digitized by Google

du goût de ce genre de décoration. Le tout eſt terminé par une Carte de la France, autant détaillée que l'a pû permettre ſa grandeur, qui eſt pourtant aſſez conſidérable, puiſqu'elle a 15 pouces en quarré. Elle eſt des plus exactes, & gravée avec beaucoup d'attention & d'élégance. Il y a une inſtruction curieuſe, pour en faire uſage.

Il paroît, au reſte, qu'on n'a rien épargné non ſeulement pour la beauté de l'impreſſion, mais encore pour la correction de l'ouvrage, qui eſt d'une belle exécution, orné de vignettes, & d'un frontiſpice en taille-douce. Ainſi on peut croire qu'il ſera d'autant plus ſatisfaiſant pour le Public, que tout le monde ſera en état d'en juger.

Digitized by Google

GÉOMÉTRIE.

TRAITE' analytique des Sections coniques, fluxions & fluentes ; avec un Eſſai ſur les Quadratures, & un Traité du Mouvement. Par M. MULLER, *Profeſſeur de Mathématiques, à l'Ecole Royale de Volwich. Traduit de l'Anglois, par l'Auteur. A Paris, chez* Jombert, *Imprimeur-Libraire du Roi, rue Dauphine. 1 Vol. in-4° de 396 pages, ſans la Table & la Préface ; avec des Planches en taille-douce.*

EXTRAIT.

ON deſiroit, depuis longtems, la publication de cet Ouvrage. Lorſqu'il parut, en Anglois, il fut ſi accueilli, que nos Mathématiciens ſouhaiterent qu'on le traduisît en notre langue. M. *Muller*, en fut inſtruit ; & comme il ſçait le François, qu'il eſtime même notre Nation chez laquelle il a longtems vêcu, il fut ſi flatté de cette demande, qu'il ſe chargea lui-même de cette traduction. Elle fut annoncée, il y a près de dix ans. On apprit, avec joie, que l'impreſſion en étoit com-

Digitized by Google

mencée; & quoique cet empreſſement dût la faire hâter, il cauſa au contraire, chaque jour, de nouveaux retardemens. M. *Muller*, qui connoît la ſagacité de nos Géomètres, craignit que ſon livre ne fût pas aſſez travaillé pour mériter leur ſuffrage. Quoique encouragé par le ſuccès qu'il avoit eu en Angleterre, il voulut le rendre encore plus curieux & plus utile. Il le remania entierement, & y joignit le Traité du Mouvement, qui n'a point été imprimé en Anglois.

Nous croyons que tout cela forme un Livre très-ſçavant, par conſéquent digne de l'eſtime du Public. En voici une légère notice.

De tous les Traités des Sections coniques, celui de M. le Marquis *de l'Hopital*, eſt le meilleur qui ait paru. Cependant, quoique ce Traité ſoit excellent dans ſon genre, il y a bien des propriétés de ces courbes fort remarquables, qu'il n'a pas données. Ses définitions ne ſont pas même toujours exactes; & enfin, il traite chaque ſection conique ſéparément, ſans faire ſentir la liaiſon & la dépendance que ces courbes, c'eſt-à-dire, l'ellipſe, la parabole, & l'hyperbole, ont l'une avec l'autre.

Dans le Traité que nous annonçons,

Digitized by Google

on a été plus attentif; on développe plus de propriétés : on donne des définitions exactes, & on considere les sections coniques toutes trois ensemble, & la même démonstration sert pour toutes, excepté dans quelques cas; méthode qui est sans contredit plus belle, plus élégante, & plus lumineuse que celle de M. le Marquis *de l'Hopital.*

Dans le Traité des fluxions, M. *Muller* considere les courbes décrites par le mouvement d'un point, & il détermine le rapport des vîtesses de ce point: d'où il déduit la manière de trouver les fluxions des quantités variables, sans rien rejetter. On a donc ici les régles ordinaires de *maximis* & de *minimis*, les rayons des développées, les caustiques par réflexion &c. en ne se servant que des lignes finies, pour exprimer la relation entre les fluxions. Suit après cela le troisiéme Livre, qui contient toute la théorie des fluentes, c'est-à-dire, du calcul intégral, avec une formule générale de celles qui peuvent être exprimées par un nombre infini de termes, & six Tables, qui contiennent les fluentes des cas particuliers. Il y a ici des choses qui doivent faire plaisir à tous les vrais Géomètres. Les plus grandes difficultés que les fameux MM. *Cotes*

Digitized by Google

& *de Moivre* ont laissées là-dessus dans les excellens ouvrages *de Harmonia mensurarum, & Miscellanea analytica*, sont pleinement levées. M. *Muller* rend leurs principes aussi clairs, & aussi aisés qu'on pouvoit le desirer.

Le Traité du Mouvement, est divisé en deux parties. La premiere, a pour objet le mouvement qui se fait dans un milieu sans résistance; & il s'agit dans la seconde des loix du mouvement dans un milieu, dont la résistance suit la loi des vîtesses élevées à une puissance quelconque. On sent bien que cette premiere partie, renferme nécessairement le mouvement des corps célestes. Aussi y trouve-t-on une belle théorie de l'Astronomie-Physique. Notre sçavant Auteur démontre, en grand, les principes du système du Chevalier *Newton*. Il traite aussi de la figure de la Terre, & il examine les Traités que nos Géomètres François ont publiés sur cette figure. On est un peu fâché, en lisant ce morceau, de rencontrer une critique des travaux de M. *Clairaut*. Ce grand Géomètre, qui jouit de la réputation la plus étendue & la mieux méritée, ne craint assurément point l'examen. C'est ce qu'il fait bien voir dans une Lettre adressée à M. *Saverien*, ami de notre

Digitized by Google

Auteur, où il satisfait aux objections de M. *Muller*. Cette Lettre, qui est très-sçavante, est imprimée à la fin du Volume; & cette espèce de controverse sur une matière si importante, doit piquer la curiosité de toutes les personnes qui aiment les sciences exactes, & qui les cultivent.

MÉDECINE.

TABLEAU des maladies, de LOMMIUS.

QUOIQUE ce Livre soit déja connu, & même estimé; comme il ne l'est cependant pas autant qu'il le mérite, nous avons cru qu'il étoit à propos, de dire ici un mot de celui qui l'a composé, du dessein qu'il a eu en vuë en l'écrivant, & de l'utilité dont il peut être.

Lommius, Médecin célèbre, qui en est l'auteur, vivoit il y a au moins deux cens ans, & fleurissoit au milieu du seiziéme siécle, c'est-à-dire, en 1558 & 1560, temps auquel il étoit Médecin pensionné de la Ville de Bruxelles. Nous avons de lui trois Ouvrages: l'un, est un excellent Commentaire sur le premier

Digitized by Google

livre de Celse; l'autre, est un Traité fort instructif, sur la cure des Fiévres continues; le dernier enfin, est le Livre dont on annonce ici une nouvelle Traduction.

L'Auteur, qui à une théorie profonde, joignoit une très-grande pratique, s'est proposé, dans cet Ouvrage, de transmettre à la postérité des observations fidelles sur toutes sortes de maladies; & c'est pour cette raison qu'il lui a donné le titre d'*Observationes medicinales*. On l'a changé dans la traduction Françoise, en celui de TABLEAU DES MALADIES, parce que ce dernier a paru plus propre à faire connoître la nature & le genre du Livre. Ce n'est en effet qu'un portrait en racourci, fait par Lommius d'après ses observations, un tableau en petit, mais fini, de toutes les maladies auxquelles le corps humain est exposé, où l'on trouve une peinture exacte, & faite de main de maître, de leurs signes Diagnostics & Pronostics; c'est-à-dire, des symptomes qui les accompagnent, & qui les caractérisent. L'ouvrage est dédié à Messieurs du Magistrat de Bruxelles; & l'Epître dédicatoire que Lommius leur adresse à ce sujet, est un morceau qui à certains égards mérite d'être lû. C'est ce qui nous a engagés à donner à la tête du Livre une

Digitized by Google

Traduction de cette Dédicace, qui n'avoit point encore paru en notre Langue.

Le deſſein de l'Auteur a été, comme il nous l'apprend, de renfermer dans cet ouvrage ce qui concerne cette partie de la Médecine, laquelle comprend le Diagnoſtic des maladies, leur Pronoſtic, & les conſéquences qu'on peut en tirer; & l'on ne peut diſconvenir que ces connoiſſances ne ſoient très-utiles, tant pour la cure & la guériſon des maux qui attaquent le corps humain, que pour attirer au Médecin l'eſtime & la confiance des malades. La connoiſſance du Diagnoſtic & du Pronoſtic eſt, au jugement de tous les gens de l'Art, une ſcience abſolument néceſſaire, puiſqu'elle eſt la baſe de la guériſon, & que ſans elle on eſt expoſé à des erreurs continuelles: c'eſt le fondement de toutes les autres parties qu'un Médecin doit poſſéder; parce que le conduiſant de la connoiſſance des ſignes & des effets à celle des cauſes, elle le met en état de tirer des ſymptomes qui accompagnent les maladies, des indications juſtes, au moyen deſquelles il peut décider de leur nature, & des remédes qu'il doit employer pour les guérir; en quoi conſiſte toute la Médecine. Or c'eſt cette ſcience du Diagnoſtic & du Pronoſtic, qui

Digitized by Google

depuis Hippocrate n'avoit été traitée expreſſément par perſonne, que Lommius s'eſt propoſé d'enſeigner dans ſon Livre.

Ce n'eſt pas ici le lieu d'entrer dans un plus grand détail de cet Ouvrage, encore moins de nous arrêter à en vanter le mérite. Nous dirons ſeulement, qu'au jugement des hommes les plus verſés en cette partie, c'eſt un petit Livre d'or, *Opuſculum aureum*, un Ouvrage excellent & achevé, un Traité d'un très-grand prix aux yeux des connoiſſeurs, & dont l'étude eſt néceſſaire à tous les Médecins qui aiment véritablement leur profeſſion, & qui cherchent à s'en inſtruire. Pluſieurs des plus ſçavans l'ont lû dix fois ; & quelques-uns ſont convenus, qu'après quarante ans de pratique, le plus habile homme auroit peine à y ajouter une ſyllabe.

Cependant ce Livre précieux, ſi utile & ſi néceſſaire, de l'aveu de toutes les perſonnes de l'Art, connu & eſtimé des Médecins ſeulement, étoit ignoré du reſte des hommes, lorſqu'en 1712 il en parut une Traduction Françoiſe faite par feu M. *le Brethon*, Bachelier en Médecine. S'il n'eſt pas permis de dire, que cette premiere Traduction ait eu un fort grand ſuccès, au moins ne peut-on diſconvenir

Digitized by Google

qu'elle ne ſoit recherchée encore aujourd'hui, & même qu'elle ne ſe vende aſſez bien. D'un autre côté, nous ſommes forcés d'avouer qu'elle eſt très-mal écrite, & que le ſtyle en eſt ſouvent obſcur & embaraſſé; que le Traducteur, tout Médecin qu'il étoit, n'a pas toujours entendu ou voulu entendre ſon Auteur; que pluſieurs fois même il a pris un ſens directement contraire au ſien; ce qui, dans un Livre tel que celui-ci, eſt de la dernière conſéquence: qu'enfin pour donner peut-être des preuves de ſa ſcience dans l'Art, il a pris très-fréquemment la liberté d'amplifier, de paraphraſer Lommius, & de ſubſtituer ſes propres idées à celles de cet excellent homme.

Ce ſont ces raiſons, qui ont fait naître la penſée de le traduire de nouveau: on a cru que ce ſeroit rendre quelque ſervice au Public, de tirer Lommius des mains des Médecins pour le faire connoître aux perſonnes qui ne ſont pas de l'Art, en le leur donnant préciſément tel qu'il eſt; & c'eſt ce que l'on oſe ſe flatter d'avoir exécuté par la nouvelle traduction que l'on annonce ici de ſon TABLEAU DES MALADIES, plus fidelle, plus exacte, plus claire, plus nette, & mieux écrite que l'ancienne, telle en

Digitized by Google

un mot qu'elle puisse être entendue de tous ceux qui ne sont pas Médecins. Nous pouvons dire à son avantage, qu'elle a été jugée telle, & approuvée par plusieurs habiles gens qui ont jetté les yeux dessus; & même que l'Auteur du *Manuel des Dames de Charité*, bon juge certainement en cette matière, a bien voulu se donner la peine de la revoir toute entiere sur l'original Latin, & aider le Traducteur de ses conseils.

A l'égard des Remarques que l'ancien Traducteur avoit ajoutées à la suite de chaque chapitre, on les a toutes supprimées pour trois raisons : 1°. parce qu'elles ne sont d'aucune utilité, puisqu'elles n'apprennent rien de curieux ni d'instructif, & qu'elles ne sont souvent qu'une répétition ennuyeuse de ce que Lommius a très-bien dit auparavant. 2°. Parce que bien loin d'être utiles, elles ne sont pas même quelquefois raisonnables, comme il est facile de le prouver. 3°. Enfin, parce qu'au lieu d'y trouver les curations des maladies dont l'Auteur donne la description, ce que l'on devoit naturellement attendre d'un Médecin, elles n'y font pas seulement effleurées. C'est pour suppléer à ce que le Traducteur auroit dû faire à cet égard, & pour dédommager

Digitized by Google

le Public de la ſuppreſſion néceſſaire de ſes remarques, que l'on a jugé à propos, dans la nouvelle traduction, d'y ſubſtituer à la fin de chacun des articles de Lommius, qui en ont été ſuſceptibles, des renvois aux pages du *Manuel des Dames de Charité*, édition de 1758, où l'on indique les remédes propres à la cure des maladies dont l'Auteur Latin parle dans ſon Livre.

Il y a en effet, un rapport naturel & immédiat entre ce Traité de Lommius & le Manuel : ces deux ouvrages ſemblent ſe prêter mutuellement la main, pour compoſer enſemble un cours complet de Médécine ſpéculative & pratique ; & c'eſt pour cela que l'on a cru être fondé à annoncer cette nouvelle traduction, comme devant ſervir d'introduction à l'uſage qu'on peut faire du Manuel des Dames de Charité. On trouve la théorie dans Lommius, & la pratique dans le Manuel : le Livre du premier, enſeigne à connoître la nature des maladies, leurs cauſes, & l'événement qu'elles doivent avoir ; & le ſecond apprend quelle en doit être la cure ; & quels remédes on peut y apporter pour les guérir. Si dans le Manuel on trouve quelques deſcriptions de maladies qui ſe rencontrent auſſi dans

Digitized by Google

l'Auteur Latin, outre qu'elles ne sont pas en grand nombre, elles sont plus courtes, plus serrées, & plus rapprochées que dans le dernier, qui entre dans un bien plus grand détail; ensorte que ces deux Ouvrages semblent s'éclairer & se fortifier réciproquement, & qu'on peut avancer avec fondement, que pour tirer de l'un un avantage certain, il est encore nécessaire en quelque sorte d'y joindre l'autre. Ce que nous osons assurer d'après un fort habile homme, c'est que pour les personnes intelligentes qui ne sont pas de l'Art, pour celles qui sans se piquer d'une grande théorie, & guidées seulement par leur zéle & leur charité, se sont consacrées au service des pauvres, pour ceux même qui par état s'occupent du soin des Malades, ou se destinent à s'en occuper, ces deux Livres peuvent tenir lieu d'une petite bibliothéque de Médecine.

C'est pour ces sortes de personnes, qu'on auroit souhaité pouvoir ne se servir dans la nouvelle traduction que de termes connus, & qui fussent à leur portée; & c'est parce que la chose n'a pas toujours été possible, que l'on a crû devoir, pour leur avantage & pour leur instruction, donner à la tête de ce Livre une

Digitized by Google

une explication fort détaillée de tous les termes de Médecine & d'Anatomie qui y ſont répandus. On y a joint, pour leur commodité, une Table des Chapitres très-ample, & une Table alphabétique de toutes les maladies dont il eſt parlé dans cet Ouvrage. Après les ſoins que l'on a pris pour le rendre utile, on oſe ſe flatter qu'il ſera reçu favorablement, & que le Public retirera de cette nouvelle traduction tout l'avantage que l'on s'eſt propoſé de lui procurer.

Le *Manuel des Dames de Charité*, dont il eſt parlé dans cet Avis, ſe vend chez le même Libraire. On en parlera dans le prochain Mercure.

Digitized by Google

ARTICLE IV.

BEAUX ARTS.

ARTS UTILES.

MÉDECINE.

Addition à la seconde Lettre de M. de LA CONDAMINE, *à M. Daniel* BERNOULLI. (*Merc. d'Avril, I. Vol.*)

A Paris, le 28 Février 1761.

Vous êtes surpris, Monsieur, qu'on n'inocule pas à *Paris* les enfans trouvés. Voici pourquoi; c'est que le monde est encore bien jeune, & que nous sommes à quelques égards plus jeunes en France qu'ailleurs. En voulez-vous une plus forte preuve? Les listes annuelles des morts & des naissances de nos grandes villes, ne distinguent ni les âges, ni les maladies, comme on le fait à *Vienne*, à *Londres*, à *Berlin*, &c. On dispute tous les jours sur le nombre des habitans de Paris, & plus encore sur celui des habitans de la

Digitized by Google

France; & rien ne seroit plus aisé que de le savoir depuis l'ordonance de 1736, qui prescrit à tous les curés du royaume d'avoir un double registre des morts & naissances de leur paroisse, & d'en déposer un tous les ans au greffe du siége royal le plus voisin. *

Tout cela se fera avec le temps; mais ni vous, Monsieur, ni moi, ne le verrons: ne desespérons pourtant de rien.

Il y a dans tous les événemens telle combinaison du moral avec le physique, qu'il est impossible de prévoir. Lorsque je lûs mon premier mémoire à l'académie, en 1754, j'étois bien loin d'imaginer qu'en moins de deux ans on verroit à Paris l'inoculation autorisée par les exemples les plus illustres. A la vuë de ces exemples & de leurs succès, qui n'auroit cru que la multitude alloit être entraînée? Ces deux conjectures, toutes deux vraisemblables, ont été toutes deux démenties par l'événement. Je sais tout ce que l'on dit sur cela des médecins, & je comprends bien que

* Dans une ville comme Paris, où peu d'enfans sont nourris, & où beaucoup d'étrangers meurent, on ne peut guère évaluer le nombre des habitans par les listes mortuaires. Mais les listes des paroisses de tout un royaume, villes & campagnes, donneroient une évaluation exacte &c. &c.

Digitized by Google

la préocupation, le défaut d'examen, l'éloignement pour une pratique nouvelle, un intérêt particulier, peuvent agir sur quelques-uns d'eux. Mais je ne puis soupçoner le corps entier de se conduire par ces motifs.

La petite vérole, dit-on, est le plus beau fleuron de la couronne des médecins, c'est leur aliment. S'ils ne s'opposoient pas à l'inoculation, les chirurgiens s'en empareroient, & feroient cette nouvelle conquête sur les droits de la *Faculté*. Ce raisonnement n'est que spécieux. A Paris, de dix petites véroles, neuf sont traitées par les chirurgiens, ou les apothicaires: le peuple n'apelle un médecin que lorsque le malade est desespéré. Sans doute il se passeroit de médecin dans l'inoculation, puisqu'il s'en passe bien dans la petite vérole naturelle; mais aucun de ceux qui ont recours au médecin au premier accès de fièvre, ne se livreroit à l'inoculation que sous les yeux d'un docteur de la Faculté. Il y a plus: je dis qu'indépendamment du traitement des inoculés, l'inoculation augmenteroit le revenu des docteurs; & la preuve de ce paradoxe, est toute simple. Les morts n'ont plus besoin de médecins; tous les vivans sont leurs tributaires. La petite vérole détruit la quatorzième partie de

Digitized by Google

ceux qui naiſſent; & l'inoculation les conſerveroit. Donc ſi elle étoit généralement pratiquée, le médecin qui voit 1300 malades par an, en verroit 1400; & celui qui ſe fait 13000 liv. de rente, s'en feroit 14000.

Les hommes de tous les péis ſe reſſemblent. Les médecins & les théologiens anglois ſe liguèrent d'abord contre l'inoculation: aujourd'hui tous font inoculer leurs enfans. Cette pratique introduite à Londres en 1721., y fut accueillie, puis contredite, enſuite négligée: elle n'a repris faveur qu'en 1738. Il n'y a pas encore dix-ſept ans que nous la connoiſſons.

P. S. Paris, 22 mars 1760.

Soyez juge, Monſieur, d'un nouveau grief de M. G. Il ſe plaint hautement que j'aie dit que je ne lui connoiſſois point de malade. Cela eſt exactement vrai: je ne connois perſonne qui ſe ſoit vanté de l'avoir pour médecin. Eſt-ce ma faute? Mais c'eſt, dit-on, faire entendre que M. G. n'a point de malades. Quand cela ſeroit, que pourrois-je dire de plus flateur au Dieu même de la médecine, dont la préſence rendroit la ſanté? Plus un médecin opère de guériſons, moins il lui reſte de malades. Je félicitois M. G. d'un avantage

Digitized by Google

dont peu de ſes confreres jouiſſent. Puiſqu'il prend mal mon compliment, je le rétracte, & je croirai, s'il le veut, qu'il a beaucoup de malades, & pas un ſeul convalescent.

Il eſt tems de parler ſérieuſement, puiſque M. G. n'entend pas raillerie. Je déclare donc, que je n'ai fait ni prétendu faire l'énumération de ceux qui le conſultent ſur leur ſanté. Quant à la perſonne que j'ai dit qui étoit morte de la petite vérole entre ſes mains; je regarde cet accident comme un malheur, auquel tous les médecins ſont expoſés. M. G., prétend que cette perſonne eſt morte d'une fauſſe couche; je le veux croire: mais celui qui met ſur le compte de l'inoculation la mort d'un enfant tombé de ſon berceau ſur la tête, celui qui nie ce fait malgré les preuves juridiques, celui qui ſuppoſe que l'inoculateur a ſuborné les témoins, & que les parens & le cu é ont connivé, ne doit-il pas ſupporter avec patience qu'on ſoupçone, qu'il a voulu s'excuſer de n'avoir pu ſauver la vie à ſa malade, en donnant le nom de fauſſe couche à un accident très-ordinaire aux femmes pendant le cours de leur petite vérole?

J'apprends que M. G. ne juge pas à propos d'attendre la réponſe de S. E. M. le

Cardinal *Gualtieri* pour éclaircir le fait de ma prétendue ſollication du Bref, & qu'il fait imprimer une nouvelle lettre. S'il en vient aux invectives, j'abandonne la partie: J'ai démaſqué ſes ſophiſmes parce qu'ils pouvoient induire en erreur des gens qui cherchent la vérité; mais les injures ne perſuadent perſonne, & je ſuis diſpenſé d'y répondre.

J'ai reçu votre Mémoire, Monſieur, & vos réflexions ſur l'inoculation. J'en ai commencé aujourd'hui la lecture à l'Académie. C'eſt elle qui vous doit deſormais des remercîmens: Je ne vous parlerai plus des miens; ils ſeroient confondus dans la foule.

Paris, 5 Avril 1760.

Je reçois en ce moment, Monſieur, une quatrième lettre de M. G. imprimée ſous le nom de ſon fils. Je l'ai ouverte en deux ou trois endroits, & je vous jure que je n'en ai pas lû plus d'une demi page: mais j'en ai aſſez lû pour juger du reſte & pour voir que c'eſt un pur fatras de reproches & de perſonalités étrangères à l'objet de notre diſpute. Il m'accuſe *de n'avoir pas répondu à M. de Haen, de ne m'être tiré d'affaire avec feu M. Bouguer, que par des plaiſanteries, de n'être chymiſte que*

Digitized by Google

de nom à l'Académie &c. Que tout cela soit faux ou vrai, qu'est-ce que cela fait à la nature de la maladie du petit de *la Tour*, & aux faits avancés par M. G?

Au reste, j'ai répondu sommairement à M. *de Haen* dans un Mémoire lû publiquement & imprimé. M. *Tissot* lui a répondu depuis, & ne m'a rien laissé à dire. M. *de Haen*, sans répliquer un seul mot, a fait un nouvel écrit. Tout ce qu'il y prouve, c'est que plusieurs médecins ont soutenu qu'on pouvoit avoir deux fois la petite vérole, & qu'ils en ont vu quelques exemples. Je n'ai jamais nié la possibilité du fait : j'ai seulement prouvé qu'on n'en pouvoit rien conclurre contre l'inoculation. Le reste du livre de M. *de Haen* n'a pas besoin de réponse : il est réfuté d'avance, & le sera peut-être encore en temps & lieu.

Quant à M. *Bouguer*, vous savez mieux que personne, Monsieur, si ce n'est que par des ironies que je lui ai répondu ; & si en les employant, je n'ai pas pris le moyen le plus efficace pour le déterminer à mettre au jour le mémoire secrétement légalisé, de la date & du contenu duquel dépendoit la décision de notre contestation. Vous savez que je me suis condamné d'avance, si ce mémoire & sa date étoient

Digitized by Google

tels que M. *Bouguer* les annonçoit, ou même postérieurs de six mois : enfin, vous n'ignorez pas que je l'ai sommé dans tous mes écrits & répliques pendant plus de trois ans de faire paroître ce mémoire : M. *Bouguer* est mort sans le produire. Il ne me convient pas aujourd'hui d'ajouter rien à ce que j'ai dit de son vivant. Je renvoie donc ceux qui voudront s'instruire plus amplement, à mes écrits, au journal de la *bibliothèque raisonnée* de Hollande, tome L, dont je ne connoissois pas l'auteur, & à l'ouvrage le plus récent sur la figure de la Terre, imprimé à *Rome* en 1755, dans lequel un juge éclairé aprécie le mérite de ce que M. *Bouguer* regardoit comme sa plus grande découverte ; en quoi il se faisoit tort à lui-même. Je passe à la troisième objection.

Je suis entré adjoint à l'académie, en 1730, par la porte chymique (la seule qui fût alors ouverte) en donnant un mémoire de chymie depuis imprimé dans le recueil académique de 1731. Je devins associé en 1735, & passai dans la classe de géométrie. En 1739 j'obtins pendant mon absence la place de pensionnaire chymiste, sans l'avoir sollicitée : j'étois alors en Amérique. L'académie laisse à ses membres la liberté de s'attacher aux études

Digitized by Google

qui leur plaisent le plus. J'ai usé de cette liberté. Feu M. de *Reaumur*, dans la classe des méchaniciens, n'a jamais donné de mémoire de méchanique. M. le Comte de *Lauragais*, dans la même classe, n'a donné jusqu'ici que d'excellens mémoires de chymie. J'aurois pu demander à repasser dans une des trois classes de mathématiques : j'ai craint de faire tort aux excellens sujets qui se présentoient pour remplir ces places; j'ai mieux aimé rester dans celle où les circonstances m'avoient conduit, & n'être chymiste que dans l'almanach. Je dois des remercîmens à M. G. de m'avoir donné l'occasion d'éclaircir les faits précédens, supposé qu'ils eussent besoin d'être éclaircis.

Par la futilité de ces trois objections, qui d'ailleurs n'ont rien de commun avec le fait en question, on peut juger de la valeur des autres, que j'aime mieux ignorer.

M. G. n'ignore pas que si je suivois son exemple, en le combattant par des récriminations totalement étrangères à notre dispute, ou seulement en répétant une partie de ce qui me revient par la voix publique, j'aurois sur lui trop d'avantage. Sans doute en me provoquant il a senti que j'étois incapable d'employer de pareil-

Digitized by Google

les armes, même par repréſailles. Je lui dois de nouvelles graces de cette marque d'eſtime: & pour ne pas courir le riſque de perdre la bonne opinion qu'il a de moi, j'en uſerai à l'égard de ſa derniere lettre comme j'aurois dû faire à l'égard des premieres. Je ne lui donnerai point de conſiſtance en la réfutant, & je ne la lirai point. Je ſuivrai votre conſeil, Monſieur, quoiqu'un peu tard. M. G. s'eſt plaint de mes plaiſanteries: je doute qu'il ſoit plus content du ton ſérieux qu'il me fait prendre. En perdant mon temps à lui répondre, j'aurois au moins dû reſpecter le vôtre, & ne pas l'ocuper à des choſes ſi peu dignes de votre attention.

Faute à corriger dans le premier volume du Mercure d'avril.

On a oublié d'employer la correction ſuivante, qui étoit faite ſur l'Epreuve.

Page 189, ligne 10, après ces mots *telle & telle maladie*, liſez comme il ſuit le reſte du paragraphe. *Les témoins précédens dépoſent de l'état du malade: les ſuivans atteſtent ſa guériſon: ces témoignages iſolés tirent toute leur force, s'ils en ont, des diſſertations intermédiaires de M. G.*

Digitized by Google

CHIRURGIE.

LETTRE de M. FERRAND, Maître-ès-arts en l'Université de Paris, & Chirurgien de l'Hôtel-royal des Invalides; à M. Vandermonde, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine, en la même Université, ancien Professeur en Chirurgie Françoise, Censeur royal, & membre de l'Institut de Bologne, & Auteur du Journal de Médecine.

MONSIEUR,

En lisant le Journal de Médecine, (*Février 1760, pag. 100,*) j'ai été frappé de la proposition suivante. *On sçait qu'avant de procéder à la ligature de l'artère* (dans l'opération de l'anévrysme) *on fait celle du nerf...* Cette doctrine m'a paru si neuve, si destituée de preuves, si dangereuse même, que je n'ai pû résister à l'envie de vous communiquer les réflexions qu'elle m'a fait naître.

Je ne puis dissimuler, Monsieur, que je n'ai pas le mérite de connoître les motifs qui déterminent à lier le nerf avant l'artère. Je ne démêle pas mieux les raisons qui pourroient justifier la conduite de ceux qui les compren-

Digitized by Google

nent tous deux dans la même ligature, si ce n'est dans le cas d'une nécessité indispensable; car pourquoi lier le nerf? C'est, dites-vous, *pour le stupéfier, & amortir le sentiment dans la partie.* Mais à quoi bon cet anodin? puisqu'on peut s'en passer. Pourquoi priver les parties subjacentes de l'irradiation des esprits animaux? ils n'apportent aucun obstacle à la curation de l'anevrysme. N'est-ce pas assez que l'avant-bras soit sevré de la nourriture que lui procuroit l'artère? faut-il encore lui ravir les dernieres ressources, je veux dire l'influx vivifiant des esprits que lui apporte le nerf median? Vous conviendrez, Monsieur, que cela est injuste & déraisonnable.

Ce n'est pas tout: peut-on lier impunément un nerf considérable? Sa sensibilité est-elle toujours muette à ce procédé? C'est une question qu'il seroit, je crois, très-important d'approfondir. Quelques faits semblent prouver que la ligature de ces parties, n'occasionne pas de grands désordres. L'histoire du Chirurgien, opéré par Valsalva, une observation de Ruysch, & les expériences faites par M. Thierry, sur des chiens, paroissent concluantes; mais il y en a tant d'autres qui militent contre celles-

Digitized by Google

ci, qu'il ſeroit dangereux de leur accorder un trop grand degré de confiance. Combien n'a-t-on pas vû de malades en proye à d'horribles convulſions, parce qu'on leur avoit lié les nerfs dans les amputations? Ce ſont des faits, qu'atteſteront les Chirurgiens d'armées, & ceux qui ſont dans le cas de pratiquer ſouvent ces ſortes d'opérations. Je puis encore étayer ce que j'avance de l'autorité d'un des plus ſçavans Chirurgiens de l'Europe. M. le Cat a vû à Rouen le fils d'un Orfévre, ſaiſi d'un tétanos mortel, pour une ligature qui comprenoit le nerf avec tout le paquet des vaiſſeaux.

Cette hiſtoire eſt effrayante, ſans doute, & doit arrêter les concluſions qu'on voudroit tirer des expériences où le cri des nerfs ne s'eſt point fait entendre, & dont M. Thierry ſe prévaut pour accréditer ſa théſe : quelques ſéduiſantes qu'elles ſoient, l'erreur n'eſt peut-être pas loin. Ainſi on doit ſe tenir en garde contre la fauſſe lueur des faits qui ſont démentis par d'autres faits. C'eſt en réitérant les expériences, juſqu'à ce que la nature ſe ſoit expliquée tout-à-fait, qu'on vient à bout de s'aſſurer de la vérité. Il y auroit trop de danger à bâtir ſur des obſervations mal faites. Où

Digitized by Google

en ſerions-nous, par exemple, ſi le Docteur Whytt n'eût pas ruiné les fondemens du ſyſtême de l'illuſtre Baron de Haller, en trouvant l'irritabilité & la ſenſibilité dans certaines parties, où elles avoient ſemblé ſe dérober aux recherches de celui-ci; s'il n'eût rendu à leur domaine, toute l'organiſation de notre machine, en confirmant à la plûpart de nos organes des prérogatives que M. de Haller leur diſputoit? Dans quels écarts enfin, ne nous euſſent pas jetté ces nouvelles idées, ſi le célèbre Médecin Anglois n'eût, pour ainſi dire, reſſuſcité l'ancienne harmonie ſympathique, & rétabli preſque toutes nos maladies dans le même ſiége où les Médecins les avoient juſqu'ici unanimement placées? Belle leçon que donne la fameuſe diſpute de ces deux ſçavans athlétes à ce nombreux eſſain de faiſeurs d'expériences, qui mépriſant les découvertes des autres, ont la fureur d'élever des ſyſtêmes ſur des conſéquences qui n'ont ſouvent aucune liaiſon avec les faits! Il y a longtemps qu'on l'a dit; l'étude de la nature eſt longue & pénible. Il eſt plus difficile, qu'on ne penſe, de lui ſurprendre ſes ſecrets: elle n'en fait probablement préſent qu'à ceux qui ont le mérite de la ſuivre de plus près, & le

plus constamment. Mais je reviens à mon sujet.

La ligature du nerf ne peut être ordonnée comme précepte, hors le cas de nécessité ; autrement elle seroit toujours au moins inutile. Ceci n'a pas besoin de preuves. Elle pourroit être dangereuse : l'observation de M. le Cat le démontre. En effet, s'il est permis de hasarder quelques conjectures, voyons ce qui doit se passer lorsqu'on lie un nerf. Les enveloppes des petits tuyaux nerveux qui entrent dans la composition du grand, sont intimement rapprochées vers le centre, de manière que leur cavité (si elles en ont) est absolument effacée à l'endroit de leur constriction : de là, obstacle au passage des esprits ; de là, défaut de sentiment au-dessous de la ligature : au-dessus, les tuyaux sont libres ; leur tension, leur mouvement vibratil, loin d'être diminués, doivent être augmentés par le froncement : les émissions du fluide nerveux se feront donc avec impétuosité jusqu'à l'obstacle ; mais ce fluide *fraudatum optatâ viâ*, arrêté dans son cours, est contraint de refluer vers les plexus voisins, vers les ganglions, vers le cerveau même. De là irrégularité, inégalité dans sa distribution, & ces désordres donneront nais-

Digitized by Google

ſance à une foule d'accidens, aux délires, aux ſpaſmes, aux convulſions &c.

C'eſt apparemment à la vuë affligeante de tant de maux, que les Chirurgiens de nos jours preſcrivent la ſéparation du nerf dans l'opération de l'anevryſme, & défendent ſa ligature, qui, je le répéte encore, ſeroit toujours au moins inutile, ſi elle n'étoit pas conſtamment dangereuſe. *Dionis*, & ſon habile Commentateur, diſent, qu'il faut diſſéquer l'artère, la ſéparer du nerf, l'élever avec une errhyne, puis la lier ſans le nerf. Je dirai ici en paſſant avec M. de la Faye, qu'il eſt aſſez ordinairement poſſible de l'éviter, puiſqu'on le trouve ſouvent diſtant de l'artère d'un travers de doigt, & que d'ailleurs il eſt inférieur à celle-ci. MM. Petit, le Cat, Sharp, veulent auſſi qu'on le ſépare des vaiſſeaux pour la même raiſon. * Purmann & Anel, ſont de cet avis.

Il eſt vrai, qu'on éprouve quelquefois de grandes difficultés, dans cette opération: l'artère ſera collée au nerf, ou bien des caillots de ſang, diſſéminés partout, empêcheront le Chirurgien de le recon-

* *Voyez* les Inſtit. de Chirurgie de *Heiſter*, Tom. II. Section I. Chap. XII. p. 32, où les méthodes d'opérer de ces deux Chirurgiens ſont décrites.

Digitized by Google

noître ; c'eſt dans ces fâcheuſes circonſtances ſeulement qu'on eſt autoriſé à le comprendre dans la ligature avec les vaiſſeaux, puiſqu'on ne peut faire mieux. M. Thibaut l'a fait ainſi pluſieurs fois. M. le Dran même, & M. Molinette ; mais ils ne ſe ſont pas aviſés de nous donner cette méthode, comme un précepte pour tous les cas. Quelque reſpectable que ſoit leur autorité, on ne les croiroit pas ſur leur parole : leur doctrine ſeroit proſcrite, reprouvée, comme dénuée de raiſons, & comme pouvant entraîner des ſuites funeſtes dans la pratique de la Chirurgie.

J'eſpére, Monſieur, qu'étant par état ami de la vérité, & plein de zéle pour un art aux progrès duquel vous coopérez avec tant de diſtinction, vous ne me ſçaurez pas mauvais gré de vous avoir communiqué ces réfléxions, qui ne peuvent que tourner au profit de l'humanité.

J'ai l'honneur d'être &c.

Digitized by Google

AVIS important au Public, touchant plusieurs remédes particuliers.

ON respecte trop le Public, pour lui parler de ces remédes, avec l'étalage ridicule & trompeur de lettres, de certificats, & d'attestations mandiées ou achetées, qui n'ont d'autre objet que de vanter, sans connoissance de cause, & par des vues sordides d'intérêt, des médicamens fort souvent incertains, mal combinés, & conséquemment très-dangereux, auxquels néanmoins on attribue des vertus miraculeuses qu'ils n'ont point.

On n'aura pas non plus l'impudence d'avancer, que ces mêmes compositions sont capables de guérir indistinctement toutes les maladies qui affligent l'humanité. Ces basses démarches, ces discours téméraires, abusifs, pleins de contradictions & d'absurdités, conviennent à des menteurs, à des ignorans, à des fourbes, en un mot, aux charlatans de toute espèce qui inondent de jour en jour cette capitale.

Une pareille conduite est indigne d'habiles & de véritables Artistes connus, soit

Digitized by Google

en Chirurgie, soit en Pharmacie, qui après les plus rigoureuses épreuves, cultivent & exercent en corps leur profession, sous la protection & l'autorité du Roi, des Loix & des Magistrats. C'est à eux seuls qu'il doit être permis d'y jetter de nouvelles richesses, en faisant d'heureuses découvertes utiles au genre humain.

Tels sont les remédes, que l'on annonce aujourd'hui. C'est le fruit des méditations & des études profondes de feu M. d'*Alibout*, grand-pere maternel du sieur *Jaussin*. Il avoit été, pendant plus de cinquante ans, Chirurgien Major de la Gendarmerie, & Chirurgien en chef des Armées de Louis XIV, où il acquit la réputation d'être un des plus sçavans hommes de son art. * Toutes ses recettes & toutes ses formules sont parvenuës à son petit-fils. Il ose se flatter, que c'est rendre un service important au Public de lui rappeller le souvenir des remédes qui depuis près d'un siécle jouissent dans l'Europe d'une grande célébrité.

1.° Une liqueur très-éprouvée, pour la guérison entiere des fleurs blanches.

2.° Une autre liqueur, contre les gonor-

* Voyez dans le Mercure de Juin 1736, son Eloge fait par M. *Morand*, dans une assemblée publique de l'Académie royale de Chirurgie.

Digitized by Google

rhées les plus invétérées,& qui les guérit radicalement.

Ce ſont deux des plus précieuſes découvertes qu'ait fait M. d'*Alibout*, pour le bien de l'humanité. Il ignoroit moins que perſonne que la plûpart des femmes à Paris, dans le Royaume,& dans les Pays étrangers, étoient ſujettes à cette première maladie ; & que la gonorrhée étoit commune chez une infinité d'hommes. Ces deux remédes, qui n'aſſerviſſent à aucun régime, ſont doux, agréables,& n'échauffent jamais.

3.° La fameuſe Eau d'*Alibout*, qui porte le nom de ſon auteur il y a plus de ſoixante ans. On ſçait combien elle eſt excellente pour toutes ſortes de plaies, bleſſures, coups d'épée, de ſabre, de tous inſtrumens tranchans, contondans &c.

4.° Un Baume ſouverain, pour la guériſon parfaite des fiſtules au fondement. Ce fut encore un grand reméde que M. d'*Alibout* imagina ; car quoique la Chirurgie commençât de ſon tems à beaucoup s'illuſtrer, cependant elle n'étoit pas encore pouſſée au point de perfection où elle eſt aujourd'hui ; & on n'avoit pas alors d'auſſi habiles gens qu'on en a maintenant pour cette opération, comme pour toutes les autres les plus difficiles.

Digitized by Google

M. d'*Alibout* eut principalement en vue les gens de la campagne, qui ayant la fistule, périssoient faute de secours. Combien y en a-t-il encore qui sont dans ce cas là, ou qui craignent l'appareil de cette opération ?

5.° Une liqueur très-éprouvée & très-efficace, contre la retention d'urine.

6.° Une poudre purgative pour les pauvres, qui coûte cinq sols le paquet, & qui produit de bons effets.

On trouvera ces remédes dans le laboratoire du sieur *Jaussin*, où il y aura toujours quelqu'un pour répondre au Public. On donnera aussi des imprimés, où seront les usages, les propriétés, & la manière de se servir de ces compositions, avec leur prix, qui ne révoltera personne.

Le laboratoire du sieur *Jaussin*, est à présent grande rue du Fauxbourg S. Martin, à l'enseigne du Jardin des Plantes, dans la maison de M. *Royer*, Marchand Epicier-Droguiste, qui a justement mérité la confiance du Public, & surtout celle de MM. les Médecins & de tous ceux qui exercent quelque partie de la Médecine, par la grande connoissance qu'il a des plantes, & par le soin & l'exactitude avec lesquels il les cultive lui-même.

Digitized by Google

Le fameux *Fontenelle* a dit autrefois, dans l'Eloge de M. *de Tournefort*: » la Botanique ne seroit qu'une simple curiosité, si » elle ne se rapportoit à la médecine; & » quand on veut qu'elle soit utile, c'est » la botanique de son pays qu'on doit » le plus cultiver. » Cette sage réfléxion peut s'appliquer à M. *Royer*, chez qui on trouve en tout temps un assortiment complet & du meilleur choix de toutes les plantes usuelles dont on a besoin, sans courir les risques d'être jamais trompé, ni craindre que l'on donne un simple pour un autre, ce qui par malheur n'arrive que trop souvent dans ces taudis de vils ignorans qui ont la témérité de vendre des plantes qu'eux-mêmes ne connoissent pas.

Le sieur *Royer* en ouvrira un cours public, le premier de Mai prochain. Il prendra six francs la premiere année, trois livres la seconde, & le reste de la vie sera *gratis* pour ceux qui auront payé ces deux années là. Il donnera ses leçons à toute heure du jour. Il prie de venir se faire inscrire d'avance.

Digitized by Google

ARTS AGRÉABLES.

PEINTURE.

MONSIEUR,

J'ai cru reconnoître, dans la lettre de l'amateur de peinture, écrite à M. *Dupont*, & que vous avez inſérée dans votre Mercure de ce mois, le goût & la bienfaiſance de M. le Cardinal de Luynes. Les conſeils qu'il donne à M. *Dupont* (avec lequel j'ai été lié par conformité de goût, pendant ſon ſéjour à Paris) ſont d'une juſteſſe d'Artiſte conſommé ; & quoique je ne m'adonne qu'à la miniature, je me propoſe de les mettre à profit.

L'étude de la Nature eſt, ſans contredit, la ſeule qui puiſſe nous former : il eſt cependant bien fâcheux, de voir que la façon dont on fait étudier les Eléves, ſoit ſi contraire ; on les fait copier, eh, quels tableaux !

Les Eléves, dévoués à leurs Maîtres, ſe trouvent trop heureux qu'ils veulent bien leur confier leurs ouvrages. Il s'enſuit, de là, que la vuë habituée aux teintes dont ce

Digitized by Google

ces Maîtres se servent, se persuade, & voit dans la Nature même, ces défauts comme des choses qui ne peuvent être mieux renduës que par la manœuvre de leurs Maîtres ; de là, ces reproches que l'on fait aux autres d'être gris ou jaunes, tandis qu'on est blaffard, ou noir. Les atteliers ne retentissent aujourd'hui que de teintes dorées, & l'on donne dans le jaune ; & ainsi des autres défauts, suivant qu'on est habitué à voir.

Il semble que le but, ne soit pas de rendre la Nature ; mais d'atteindre, par le moyen de couleurs vives & brillantes, à la représenter fausse, mais agréable. On ne sera point surpris de ce vice, quand on sçaura que la palette de ces Peintres est toujours la même. Ils font des teintes idéales, même en présence de la Nature ; & avec un peu d'attention, on décomposeroit une de leurs têtes, (pour ne pas dire toutes) & on remettroit aisément les teintes à la place qu'elles ont quittée sur la palette, en commençant par les clairs, & finissant par les ombres.

Les Flamands ne sont redevables de leur admirable couleur, qu'à l'étude unique de la Nature : le Titien & le Corrége, l'ont copiée servilement avant d'en-

Digitized by Google

reprendre les chef-d'œuvres qu'ils nous ont laissés.

Le Portrait, genre auquel les Flamans se sont adonnés, les a tirés les premiers du goût gothique où étoit la Peinture. Lorsque l'on trouva l'huile, la plûpart des Eléves Flamans, surpasserent leurs Maîtres en peu de temps; & je vois qu'il ont tous commencé par cette étude, où l'on a toujours la Nature devant les yeux; & qu'il faut opérer servilement, pour tendre à la perfection. Aujourd'hui nos Eléves font des esquisses, avant que de sçavoir déssiner.

L'on me croira, peut-être, partisan aveugle des Flamans? On auroit tort: je ne le suis que de la vérité. Ils ont de grands défauts, mais ce n'est pas dans cette partie (la couleur) & nous ne les connoissons Eléves que de la Nature. Ce seroit donc eux qu'on devroit copier, comme ayant approché de plus près ce grand but: mais pourquoi ne pas puiser tout de suite à la source? Est-ce qu'il n'en reviendroit pas plus de profit pour un Eléve, au bout de deux ans d'après nature, qu'il n'en trouve après avoir passé le même temps à copier des tableaux qui n'en approchent que très-peu? Nous verrions des jeunes gens qui, s'ils ne fai-

Digitized by Google

soient que la charge de la Nature (pour mettre les choses au pis) vaudroient toujours mieux que d'être la charge de leurs Maîtres.

C'est donc dans le temps où les idées commencent à creuser leurs traces dans notre cerveau, qu'il est nécessaire de donner de bons principes, & de profiter de ce temps où les choses font une impression qui ne s'efface jamais, pour leur faire voir le modéle qu'il faut imiter: mais point du tout, on ne leur en montre que des copies défectueuses. Les Maîtres ne trouvent de bien, que ce qui approche de leur manière; & l'Eléve fait souvent, par obéissance, des choses contre sa propre sensation; & l'indécision leur fait adopter des principes faux.

Les jeunes gens que l'on fait peindre, devroient sçavoir le dessein & la perspective (*) à fond, & les autres études ana-

* Il me paroît qu'elle est très-négligée aujourd'hui par les Peintres, excepté ceux d'Architecture. C'est pourtant une partie essentielle: car tout ce que l'on voit, est en perspective; & de l'ignorance de cette partie, viennent les fautes grossières de figures trop grandes ou trop courtes dans une composition, même le défaut de la couleur locale dans les parties fuyantes; car il n'entre rien dans un tableau, qui n'en soit susceptible.

Digitized by Google

logues à leur état ; ils seroient dans le cas de porter leur plus forte attention sur la partie de la couleur : & un Maître qui verroit la Nature comme il faut, les aideroit de ses leçons, & les avanceroit plus qu'en leur faisant copier ses ouvrages, quoique bons.

Craindra-t-on que les Eléves ne tombent dans les défauts des écoles Flamande, Allemande & Hollandoise, qui ont rendu la nature sans choix & avec ses défauts ? Le Costume & la manière de dessiner, que nous étudions ; les Belles-Lettres, l'Histoire & la Fable, qui nous sont familières, nous doivent ôter cette crainte. Nos mœurs & notre éducation ne peuvent supporter l'expression basse de leurs caractères ; mais aussi nous ne nous lassons pas d'admirer leur magie : l'étude de la Nature pourroit nous y conduire ; nous prenons un chemin opposé. Nous sommes pourtant persuadés que ces teintes, ce pinceau moëlleux, cette sçavante union dans leurs couleurs, cette intelligence du clair-obscur, & cette harmonie, qui font un si bel effet dans les bambochades, en seroient plus admirables dans un sujet noble. Cette simplicité que nous voyons dans leurs tableaux, est une preuve de leur étude de

Digitized by Google

la Nature, & une vive image de leurs mœurs: il ne leur manquoit, que d'avoir l'esprit orné. Ils nous causent cependant un charme sensible (tant la vérité a de pouvoir sur nos sens!) à côté même de nos chef-d'œuvres; & en admirant le génie vaste des uns, nous ne pouvons nous empêcher d'applaudir à la vérité des autres.

Ce seroit une injustice de croire, que la sordidité des Maîtres, & l'occupation qu'ils donnent aux Eléves, fût un empêchement à leur progrès. Tout le monde sçait que plusieurs de ces Messieurs ne prennent rien pour leurs peines, & que les Eléves ne sont occupés, dans les ateliers, que de leurs études. Puisque c'est donc l'honneur, & la générosité qui les guident; l'amour-propre, flatté d'avoir fait des Eléves qui les égalent, ne devroit pas les empêcher d'en instruire qui pussent les surpasser. Si vous trouvez ceci digne d'avoir place dans votre Mercure, Monsieur, cela pourra peut-être engager quelques Artistes à faire suivre uniquement la Nature à leurs Eléves. Ils imiteront en cela les Sculpteurs, de qui nous voyons, dans toutes les expositions du Louvre, des chef-d'œuvres digne de l'antiquité, & par conséquent de tous les suffrages. *Par M. B****

J'ai l'honneur d'être &c.

Digitized by Google

GRAVURE.

» LES TRAITS DE L'HIST. UNIVERSELLE, » sacrée & prophane, d'après les plus » grands Peintres & les meilleurs Ecri» vains. Ouvrage destiné, principale» ment, à l'éducation des jeunes gens, » propre aussi pour l'instruction & l'amu» sement des personnes de tout âge & de » tout sexe qui veulent avoir des notions » de l'Histoire. » Par M. *le Maire*, Graveur.

Deux raisons nous engagent à revenir sur cet ouvrage, annoncé dans le premier volume de ce mois.

1°. Il nous a paru, que quelques personnes n'en avoient pas une idée assez juste, pour en connoître tous les avantages. 2°. Nous avons appris que des gens mal intentionnés, répandoient le bruit que l'Auteur l'avoit abandonné. Quelques éclaircissemens, rempliront notre objet à ces deux égards.

L'ouvrage, en question, sera divisé en quatre Parties, qui comprendront l'Histoire sacrée, l'Histoire poëtique, l'Histoire ancienne, & l'Histoire moderne. On a commencé, comme il étoit juste &

Digitized by Google

naturel, par la partie la plus importante, qui eſt l'*Hiſtoire ſacrée*. Cette partie, eſt compoſée des ſeuls textes de l'Ecriture ſainte, repréſentés en latin & en françois. Une Eſtampe, d'environ deux pouces & demi, ſur trois pouces de largeur, offre d'abord le trait d'Hiſtoire tel qu'il a été compoſé par quelque grand Maître; & le ſujet de cette Eſtampe eſt enſuite expliqué par toutes les expreſſions du texte qui en contiennent les circonſtances. C'eſt la méthode qu'on a ſuivie dans le précis de la Genèſe, qui conſiſte en 130 Eſtampes, & qu'on obſervera dans toutes les autres parties. On conçoit que de cette manière l'inſtruction commence par les yeux, & s'achève par la lecture. Le ſieur *le Maire*, avoit d'abord pris le parti de ne graver ces Eſtampes qu'au ſimple trait, & toute la Genèſe eſt exécutée de cette façon. Mais, depuis, déférant aux avis de pluſieurs perſonnes qui ont paru deſirer quelque choſe de plus, il s'eſt déterminé à jetter dans ſes ſujets des ombres légères, qui font un très-bon effet; & il s'eſt chargé avec plaiſir de cette augmentation de travail, ſans augmenter le prix de l'ouvrage. Toute l'Exode & les Livres ſuivans ſeront traités uniformément ainſi. Le volume de la Genèſe, coûte

9 liv. 15 s. & chacun de ceux qui succéderont, sera du même prix, sans aucune variation. Cette entreprise n'est donc rien moins qu'abandonnée ou négligée, puisqu'au contraire elle se continue avec une nouvelle ardeur, & que l'on délivre actuellement les vingt premiers sujets de l'Exode. Le sieur *le Maire*, a même depuis peu, de grands motifs d'encouragement: Son ouvrage est maintenant dédié à Monseigneur le Duc DE BOURGOGNE; & ce Prince, à qui l'Auteur a eu l'honneur de le présenter, ainsi qu'aux autres Enfans de France, daigne l'accueillir avec bonté. Quelle circonstance plus capable de ranimer l'émulation de l'Artiste, si elle s'étoit ralentie! Ce qui peut avoir contribué à donner quelque apparence au faux bruit de l'interruption de cet ouvrage, c'est que la personne chargée du choix & de la rédaction des textes, a jugé à propos (on ne sait trop pourquoi) d'annoncer publiquement à Paris lui-même, & de faire annoncer en Province, dans les différentes affiches, qu'il avoit cessé de s'en mêler. On a cru, sur ce fondement, que l'Ouvrage étoit interrompu. Mais qui peut ignorer qu'à Paris, qui est la Patrie des gens de lettres, on ne manque point de secours? Ainsi, le premier coopérateur a

Digitized by Google

sur le champ été remplacé par un autre; & à moins qu'on ne veuille supposer que M. l'Abbé *Aubert* étoit seul capable du travail qu'il avoit entrepris, l'ouvrage en passant dans d'autres mains ne peut avoir rien perdu; & l'on ne s'appercevra point qu'il soit continué avec moins d'intelligence ou de soin qu'il a été commencé. La réputation des ouvrages, est quelquefois attachée aux noms; mais ce n'est point dans le cas dont il s'agit. Nous ne retracerons point ici ni l'utilité, ni tous les agrémens que le *Prospectus* de l'Ouvrage fait envisager dans cette belle entreprise. Il nous suffira de faire observer aux Curieux, que les Estampes sont copiées, ou réduites, d'après ce qu'il y a de mieux en ce genre; & qu'on met ici à contribution les travaux de *Raphaël*, du *Titien*, de *Paul Veronese*, de *Rubens*, & des grands Maîtres de toutes les Ecoles qui ont traité quelques parties de l'Histoire sacrée ou prophane.

Le sieur *le Maire*, vient de s'abonner avec la Poste, pour l'envoi de son Ouvrage. Les personnes de Province qui voudront l'avoir, recevront, par an, 2 volumes, ou 240 Estampes, accompagnées des textes. Il demeure à Paris, rue S. Jean de Beauvais.

Digitized by Google

Ceux qui desireront avoir cet Ouvrage, à Paris, le recevront régulièrement tous les mois, chez eux, moyennant 18 liv. & les personnes de Province, le recevront également, moyennant la somme de 21 liv.

MUSIQUE.

LA NAISSANCE DE VÉNUS, Cantatille pour un *dessus*, ou une *haute-contre*, avec symphonie, dédiée à Madame la Marquise de *Villiers - l'isle - Adam*, par M. LÉGAT DE FURCY, Organiste de S. Germain le Vieux, Maître de Musique & de Clavecin. Prix 1 liv. 16 s. Les Paroles sont de M. *de Relongue de la Louptiere*, de l'Académie des Arcades de Rome, &c. Chez l'Auteur, rue de Longpont, près Saint Gervais, & aux adresses ordinaires de Musique, où l'on trouvera les autres œuvres de l'Auteur.

Il doit donner incessamment le RÉVEIL D'ALCIDON, Cantatille pour un *dessus*, dédiée à Mlle *de Fitz-james*.

Digitized by Google

ARTICLE V.

SPECTACLES.

OPERA.

LE Public attend, avec impatience, la Tragédie de *Dardanus*, de M. Rameau, que l'on prépare pour la rentrée.

COMEDIE FRANÇOISE.

LE Compliment ordinaire, de la Clôture, a été prononcé par M. *Blainville*. Voici comme il s'est exprimé :

MESSIEURS,

» Nous ne rappellerons pas à votre souvenir » ni les bontés dont vous nous avez honorés cette » année, ni les efforts que nous avons faits pour » obtenir vos suffrages, ni les nouveautés que » nous avons soumises à vos lumières. Vous nous » avez accoûtumés depuis longtemps à votre in» dulgence. En cherchant à vous plaire, nous » rempliſſons un devoir : les piéces nouvelles & » les talens des différens sujets admis pour con» tribuer à vos amuſemens, vous les avez jugés.

» Permettez-nous seulement, Meſſieurs, de » joindre nos acclamations à celles de toute la » France, & de vous témoigner la sensibilité » qu'excitera toujours cet empreſſement géné» reux que vous avez fait éclater en faveur d'un

Digitized by Google

» neveu de *Pierre Corneille*. Il sembloit que l'âme » de ce grand homme animât tous les cœurs, » échauffât tous les esprits; que sa présence même, si j'ose le dire, frappât tous les regards; » & qu'il jouît encore de ce triomphe unique, où » tous les Spectateurs, saisis de respect & de vénération, se levoient devant lui, lorsqu'il venoit prendre sa place au Théâtre ! L'hommage » que vous avez rendu à sa mémoire, est une épo- » que immortelle, également glorieuse pour ce » Père de la Scéne Françoise, & pour notre siécle. Vous avez bien voulu, Messieurs, nous » tenir compte du zéle que nous avons montré » dans cette occasion : c'est la seule récompense » qui pouvoit nous flatter.

» Ce seroit trop vous demander, sans doute, » que de vous prier d'encourager nos foibles » talens, comme vous daignez nous sçavoir gré » de nos sentimens; mais si vous mesuriez vos » bontés sur la délicatesse de votre goût, que » pourrois-je espérer en particulier, moi, Mes- » sieurs, qui n'ai jamais rien attendu que de votre » bienveillance? »

Ce discours a été universellement applaudi; & peut être regardé, comme un nouveau monument à la gloire du célèbre *Pierre Corneille*. Le Public sera peut-être bienaise d'apprendre, que c'est M. *Fréron* qui a inspiré, au petit neveu de ce grand homme, l'idée de demander cette représentation, à laquelle les Comédiens se sont prêtés de si bonne grace.

COMEDIE ITALIENNE.

Nous ne dirons rien du Compliment de la clôture, attendu qu'il ne nous a pas été commu-

Digitized by Google

niqué. L'ouverture de ce Théâtre ſe fera, dit-on, par une Comédie en un Acte & en vers, mêlée de chant & de danſe, & ſuivie d'un Divertiſſement, intitulée, *la Rentrée des Spectacles.*

OPERA-COMIQUE.

L'Opéra-Comique a fait la clôture de ſon Spectacle, le 29 Mars, veille du Dimanche des Rameaux, par le *Maître en Droit*, *Blaiſe le Savetier*, la parade de *Gilles, garçon Peintre, rival de ſon Maître*, & *le départ de l'Opéra-Comique*, avec des Couplets ſur l'air de la contredanſe des *Portraits à la mode*, & ſur l'air de *Chantons lætamini*, qui ont ſervi de compliment, & ont fait beaucoup de plaiſir.

Le Public, ſans entrer dans les fauſſes jalouſies contre ce Théâtre, a vû avec ſatisfaction les efforts continuels que les Directeurs & les Acteurs ont faits, pour lui plaire, dans le courant de cette foire. On ne peut que les louer de leur zèle, & applaudir aux talens des principaux Acteurs.

CONCERT SPIRITUEL.

Il y a eu Concert ſpirituel, pendant toute la Semaine-ſainte, & les Fêtes de Pâques.

Dans ces Concerts, on a donné les Motets de M. Mondonville, ſuivans,

Cæli enarrant,
Niſi Dominus,
De profundis,
Les fureurs de Saül,
Regina cæli,

Digitized by Google

Laudate Dominum, Motet d'Orgue.
Venite, exultemus,
In exitu,
Dominus regnavit,

Tous Motets à grands chœurs; & *Paratum*, petit Motet.

Dans ces Motets, MM. Gelin, Larrivée, Desintis, l'Abbé Joly, & Muguet, Mlles Fel, Lemiere, & Dubois, ont chanté seuls avec beaucoup d'applaudissemens. On a admiré, surtout, un Duo de Mlles Fel & Lemiere, dans le dernier Motet à grands chœurs de M. Mondonville.

Madame Mingotti, célèbre Cantatrice Italienne, a chanté plusieurs airs Italiens; & le *Stabat*, del Signor Pergolese, avec le Signor Potenza. On a rendu justice au talent extraordinaire de Mde Mingotti; & l'on entend toujours avec plaisir le Signor Potenza.

Il y a eu, en Motets nouveaux, les suivans:

La conquête de Jéricho, Motet François de M. Davesne, dont les paroles sont de M. le C. D. S. Il a paru faire grand plaisir, au début.

Une Lamentation de Jérémie, à grands chœurs, de D. Francisco Xavier Garcia.

Mlle Dubois, a chanté, le jour de Pâques, un petit Motet, qui a plû beaucoup, ainsi que la manière dont elle l'a chanté.

Mlle Fel, a chanté aussi *Regina cœli*, petit Motet nouveau de M. Blainville, où elle a été fort applaudie.

M. Gelin, a chanté de même un petit Motet nouveau de M. Legat, dont l'exécution a fait beaucoup de plaisir.

Il y a eu plusieurs symphonies de clarinettes & cors de chasse, très-bien exécutées.

Une, entr'autres, intitulée, *la tempête suivie du calme*, qui étoit déjà connue dans des Socié-

Digitized by Google

tés particulières, où elle avoit fait beaucoup de bruit.

M. Gaviniés, a joué plusieurs *Concerto* de sa composition. On admire toujours l'étonnante facilité avec laquelle il exécute : rien n'est difficile pour lui. Il varie son sujet à l'infini, & paroit toujours nouveau.

M. Piffet, a joué aussi des *Concerto* de sa composition, que l'on a écouté avec le silence qui marque la satisfaction & le plaisir secret des Auditeurs.

M. Hochbrucker, Allemand, a joué plusieurs fois de la harpe, & exécuté des piéces de sa composition. L'on a reconnu en lui un grand Praticien de cet instrument : son jeu a d'abord excité la surprise & l'admiration. On a desiré, seulement, de l'entendre sur un instrument plus fort ; & l'on ne doute point qu'il ne fasse sentir, dans la suite, toute la force, la majesté, & le brillant d'un instrument qu'on est charmé de voir revivre après tant de siécles, & qui peut produire un effet admirable dans certains accompagnemens.

L'on doit des éloges aux trois personnes qui conduisent le Concert. Les talens, l'art, & l'activité de M. de Mondonville, en sont l'âme. On ne se lasse point d'applaudir à ses Motets. Et l'on iroit au Concert uniquement pour les entendre, parce qu'ils sont toujours un plaisir nouveau. Le désintéressement & le zèle infatigable de ses deux Associés, tendent toujours à donner d'excellens Concerts, & à la plus grande satisfaction du Public.

Digitized by Google

ARTICLE VI.

NOUVELLES POLITIQUES.

De PETERSBOURG, le 28 Février 1760.

NOTRE armée, qui eſt ſur le point de ſe mettre en mouvement, eſt forte de cent mille hommes. Il y aura, de plus, un corps de trente mille hommes dans le Royaume de Pruſſe.

Le 5 de ce mois, on célébra l'anniverſaire de la naiſſance du grand Duc, qui eſt entré dans ſa trente-troiſiéme année.

De DANTZICK, le 10 Mars.

Le Feld-Maréchal Comte de Soltikoff, avant que de partir pour Peterſbourg, a fait faire une épreuve des nouvelles piéces d'artillerie, de l'invention du Comte Schwaloff. Le Comte de Fermer, & pluſieurs autres Officiers généraux, y ont aſſiſté. Ils ſont convenus, unanimement, que leur effet eſt fort ſupérieur à celui de l'artillerie ordinaire. Il y a apparence que l'armée Ruſſe en fera uſage cette campagne.

Le quartier général des troupes Ruſſiennes, eſt toujours à Marienwerder. Elles ſont dans le meilleur état. Le Général Tottleben, a préſentement ſon quartier à Stolpe, d'où il continue d'exiger des contributions de la Poméranie Pruſſienne.

De VIENNE, le 10 Mars.

Entre autres priviléges accordés à l'Ordre de Marie-Thereſe, auquel leurs Majeſtés Impériales

Digitized by Google

viennent de mettre la derniere main, la Croix de cet Ordre donnera la Nobleſſe héréditaire, avec le titre de Baron.

Le Maréchal de Daun, a toujours ſon quartier général à Pyrna. Il a pourvû a la ſureté de Dreſde, par de nouvelles diſpoſitions. Le Général Baron de Beck, conſerve toujours ſa poſition au-delà de l'Elbe. Il a environ ſeize mille hommes ſous ſes ordres.

L'armée deſtinée à agir en Siléſie, ſous les ordres du Baron de Laudon, continue de ſe raſſembler en Moravie. Ce Général eſt préſentement à Groſſ-Herlitz.

On célébra, le 14 de Mars, dans cette Cour, L'anniverſaire de la naiſſance de l'Archiduc Joſéph, qui eſt entré dans ſa vingtiéme année. On travaille aux préparatifs de ſon Mariage avec l'Infante, Princeſſe de Parme.

Le Feld-Maréchal, Baron de Marshall, n'eſt point mort, comme on l'avoit publié. Il eſt arrivé dans cette Ville, où il a été bien reçu de leurs Majeſtés Impériales, & l'Empereur lui a conféré le titre de Comte du Saint-Empire.

De DRESDE, *le 12 Mars.*

Les mouvemens qui ſe font dans notre armée, & dans celle du Roi de Pruſſe, annoncent qu'elles ne tarderont pas à ſortir de leur inaction. Les diſpoſitions du Maréchal de Daun, font croire qu'il a deſſein de faire de cette Ville ſon entrepôt général, & ſa place d'armes. Il vient d'ordonner de nouveaux ouvrages, & il a fait conſtruire à Ubigau une nouvelle batterie, qui rend impraticable l'avenuë de Dreſde par ce côté.

A l'approche du corps de troupes commandé par le Prince de Lowenſtein, les troupes Pruſſiennes ont évacué Gorlitz, dont ce Prince a pris poſſeſſion, & elles ſe ſont retirées à Lauban.

Digitized by Google

Le Général Fouquet, est toujours posté entre Lignitz & Lowenberg. Il a établi un cordon de troupes depuis Neiss jusques dans la Basse-Lusace, pour couvrir la Silésie.

De BERLIN, *le 10 Mars.*

Les forces de Sa Majesté seront divisées, comme les années précédentes, en trois armées. La premiere, destinée à faire tête aux Autrichiens, sera composée de soixante-quatre bataillons, dont il y en a quinze de Grenadiers, & de cent-six escadrons. Le Roi la commandera. La seconde, sera opposée aux Russes; elle sera forte de 44 bataillons & de 52 escadrons. Elle doit s'assembler aux environs de Coslin. Le Prince Henri, dont la santé est presque entierement rétablie, en aura le commandement.

La troisiéme, sera tête aux Suédois dans la Poméranie. Elle sera composée de vingt-trois bataillons, & de quarante-cinq escadrons. Sa Majesté n'en a point encore nommé le Général. Outre ces trois Armées, il y aura quelques autres corps, que l'on portera où il sera nécessaire. Le plus considérable de ces corps, sera sous les ordres du Général Fouquet.

On a appris depuis, que le 18 de ce mois, la Cour étoit partie pour Magdebourg, conformément aux ordres du Roi. Les Ministres des affaires étrangeres, l'y ont suivie. Cette précaution, qui annonce que le Brandebourg va devenir le théâtre de la guerre, inspire beaucoup d'inquiétude.

De LEIPSICK, *le 6 Mars.*

Nos malheurs augmentent tous les jours, par les contributions que le Roi de Prusse exige de nous. L'Electorat de Saxe, est taxé à dix mille hommes de recrues. Cette Ville, ainsi que celles

Digitized by Google

de Torgau, de Wittenberg, & les autres que les Prussiens occupent encore, sont pleines de gens enrôlés forcément. On les forme aux exercices militaires. La moitié des forces du Roi de Prusse, est composée de ces nouveaux enrôlés.

De HAMBOURG, le 20 Mars.

Les Suédois font des dispositions pour commencer la campagne. Ils marchent vers Swinemunde, dans le dessein d'y prendre poste. La Ville d'Osnabruck n'a pas été exempte des violences exercées contre tant d'autres, pour procurer des recrues aux troupes Prussiennes ou a celles des Alliés. On écrit, de cette Ville, que vers le milieu de ce mois, le Général Anglois qui l'occupe, fit battre l'allarme & assembler la garnison. La curiosité fit accourir dans la place une bourgeoisie nombreuse; elle fut tout-à-coup enveloppée par la garnison, qui enleva tous les hommes en état de servir.

De BAMBERG, le 19 Mars.

On apprend de Ratisbonne, que le 17 de ce mois, la Diete a procédé à l'élection de deux Feld-Maréchaux des Armées de l'Empire. Les suffrages se sont réunis en faveur du Prince Frédéric des Deux-Ponts, & du Prince Charles-Auguste de Bade Dourlach; l'un, pour les Etats Catholiques, l'autre, pour les Etats Protestans. La Diete dressa ensuite son *Conclusum*, pour être notifié au Prince de la Tour-Taxis, Principal Commissaire de Sa Majesté Impériale.

De MADRID, le 18 Mars.

La Cour célébra, le 15 de ce mois, l'anniversaire de l'Infant Don Philippe, Duc de Parme, qui est entré dans sa quarante-unième année.

Digitized by Google

On continue les préparatifs ordonnés par le Roi, pour rendre la Monarchie Eſpagnole encore plus reſpectable que par le paſſé. Nos forces de terre conſiſtent en plus de cent dix mille hommes. Nous aurons, ce Printemps, quarante-neuf vaiſſeaux de ligne, armés & prêts à mettre en mer. On preſſe l'équipement de la flotte deſtinée pour les Indes. On forme beaucoup de conjectures ſur l'objet de ces préparatifs. Mais dans les circonſtances préſentes, ils peuvent n'en avoir d'autre que de ſe tenir prêt à tout événement.

De ROME, *le 15 Mars.*

Le Cardinal Colonna di Sciarra, préconiſa, le 3, la Coadjutorerie de l'Evêché de Straſbourg, pour l'Abbé Louis-René-Edouard de Rohan.

De LONDRES, *le 20 Mars.*

Les troupes deſtinées pour l'Allemagne, s'embarquent actuellement en différens ports du Royaume. On les fait monter à vingt-un mille cinq cens hommes. La grande flotte qu'on deſtine à agir contre les côtes de France, eſt à la rade de Spithead, prête à mettre à la voile. Elle attend les troupes qui doivent s'y embarquer.

L'eſcadre deſtinée pour la mer Baltique, n'eſt pas encore formée. On aſſure, que les Puiſſances du Nord ont témoigné, qu'elles ne verroient pas avec indifférence une eſcadre Angloiſe dans cette mer.

Le Conſeil de guerre, chargé de l'affaire du Lord Georges Sackeville, a été occupé, depuis le 6 juſqu'au 12, à entendre les témoins venus d'Allemagne, pour dépoſer contre lui. Les ſieurs de Viſingerode & de Derenthal, Adjudans généraux du Prince Ferdinand, ſont les deux principaux. On dit qu'ils l'ont beaucoup chargé.

Digitized by Google

Ce Seigneur a produit, le 15 & les jours suivans, les témoins qui lui sont favorables. La décision de ce Procès ne sçauroit tarder.

FRANCE.

Nouvelles de la Cour, de l'Armée du bas-Rhin, de Paris, &c.

De VERSAILLES, *le 3 Avril.*

LE Roi a donné l'Abbaye de Signy, Ordre de Cîteaux, Diocèse de Rheims, à l'Evêque Duc de Laon, Ambassadeur Extraordinaire de Sa Majesté à Rome.

L'Abbaye de Jumieges, Ordre de S. Benoît, Diocèse de Rouen, à l'Abbé de Lorraine, Grand Doyen de Strasbourg.

L'Abbaye Régulière de Choquèz, Ordre de S. Augustin, Diocèse de S. Omer, à Dom Chavatte, Religieux de la même Abbaye.

Et celle de Notre-Dame des Anges, Ordre de S. Benoît, Diocèse & Ville de Coutances, à la Dame de Canouville, Religieuse à l'Abbaye de S. Sauveur à Evreux.

Le Roi a nommé le Chevalier d'Argence, ci-devant Lieutenant Colonel dans la Légion Royale, Mestre de Camp, commandant le Régiment de Beaufremont.

La place de Premier Président du Parlement de Grenoble, vacante par la mort du sieur de Piolenc, a été donnée, par Sa Majesté, au sieur de Berulle, Intendant de Moulins; & le sieur le Nain, Maître des Requêtes, a été nommé à l'Intendance de Moulins.

Digitized by Google

Le 19 Mars, la Ducheſſe de Coſſé fut préſentée au Roi, à la Reine, & à la Famille Royale, & prit le tabouret chez la Reine.

Le 26, la Ducheſſe de Charoſt fut auſſi préſentée au Roi, à la Reine, & à la Famille Royale, & prit le tabouret chez la Reine.

Le 29, le Comte de Cucé prêta ſerment entre les mains du Roi, pour la charge de Maître de la garde-robe de Sa Majeſté.

Le 2 de ce mois, le Roi tint le ſceau.

De l'Armée du Bas-Rhin.

Tout eſt encore tranquille, dans nos quartiers. Le Maréchal de Broglie n'attend que le moment d'agir. La foire de Francfort ſe tiendra cette année comme les précédentes, le Maréchal ayant fait publier que les Négocians qui voudront y venir, jouiront de toute liberté, & ſeront en toute ſureté.

Un Caporal du Régiment de Baroniay, qui étoit envoyé en patrouille dans les environs de Naumbourg, a trouvé le moyen d'entrer dans cette Ville, & d'y enlever un bas Officier & ſix Cuiraſſiers Pruſſiens du Régiment des Gardes, avec leurs chevaux Ces priſonniers ont été conduits au Prince de Stolberg, ſans que la patrouille ait fait la moindre perte.

De PARIS, le 5 Avril.

On fit, le 22 du mois dernier, la proceſſion qu'on a coutume de faire tous les ans, en mémoire de la réduction de cette Capitale ſous l'obéiſſance de Henri IV. Le Duc de Luynes, Gouverneur de Paris, ainſi que le Corps de Ville, y aſſiſterent.

Le 28, le Pere Geoffroy, l'un des Profeſſeurs de Rhétorique du Collége de Louis-le-Grand,

Digitized by Google

prononça un discours latin, dans lequel il examina *si un Auteur doit se conformer au goût de son siècle, ou s'il doit écrire pour les siècles à venir?* Le Clergé, en Corps, honora l'assemblée de sa présence, ainsi que plusieurs autres Prélats, le Prévôt des Marchands, & divers Magistrats.

Action de Vandavachy dans l'Inde, du 30 Septembre 1759.

Du nombre des tués, sont MM. de Fondat de Ginestoux, & du Gouyon, tous deux Capitaines de Grenadiers au Régiment de Lorraine. Ce dernier avoit reçu deux blessures au siége de Madras, l'une au corps, & l'autre au travers du poignet gauche; il étoit frere du sieur du Gouyon, Lieutenant aux Gardes Françoises, du sieur du Gouyon de l'Abbaye, Capitaine au Régiment du Colonel Général Dragons, du Chevalier du Gouyon, Capitaine au Régiment d'Enghyen, blessé à Hasteimbeck, du sieur du Gouyon Garde de la Marine, & du feu Chevalier du Gouyon, Lieutenant au Régiment de Lorraine, décédé dans la traversée dudit Régiment dans l'Inde.

De MANHEIM.

Le 2 Février, jour de la Purification, l'Electeur Palatin tint Chapitre de l'Ordre de S. Hubert, dans lequel le Chancelier de l'Ordre ayant présenté les formalités remplies par les Chevaliers nommés le 2 Février 1759; Son Alteſſe Electorale conféra le Collier au Prince Jean-Charles de Büchenfelds, Comte Palatin du Rhin, Louis Prince de Naſſau Saarbruch, Charles Hyacinthe, Prince de Galléan des Iſſarts, Emmanuel, Prince héréditaire de Heſſe Hothembourg, Jérôme, Prince de Nadzivil, Michel, Prince Sapicha, & Stanislas, Prince Jablonouski.

Digitized by Google

MARIAGE.

Messire Vital-Auguste de Grégoire de Nozieres, Colonel du Régiment de Flandres, Infanterie, a épousé, le 17 du mois dernier, Demoiselle Françoise-Marie Terray de Rozieres. La bénédiction nuptiale leur a été donnée, dans la Chapelle de la Bibliothèque du Roi, par l'Evêque de Comminges. Leurs Majestés,& la Famille Royale, avoient signé leur Contrat de mariage le 15 du même mois.

MORTS.

Charles-Henri, Marquis de Maillé, ancien Colonel du Régiment de Condé, Infanterie, Brigadier des Armées du Roi, mourut le 25 du mois dernier, dans son château de Jalesne, en Anjou, dans la 73.e année de son âge.

Henri-Ignace de Brancas, Evêque de Lizieux, Sous-Doyen des Evêques de France, Abbé Commendataire des Abbayes de S. Gildas des Bois, Ordre de S. Benoît, Diocèse de Nantes, & de Chambrefontaines, Ordre des Prémontrés, Diocèse de Meaux, est mort, dans son Diocèse, le premier de ce mois, âgé de 76 ans.

SUITE

Digitized by Google

SUITE de l'état de la Vaiſſelle, portée à la Monnoie de Paris.

Du 31 Janvier 1760.

Meſſieurs	m.	o.	g.
de l'Abbaye de Royaumont, Ordre de Cîteaux, diocèſe de Beauvais.	51	2	7
Meſdames de l'Abbaye du Parc-aux-Dames.	10	1	5
MM. de l'Abbaye de la Charmois.	12	4	

Du 1 Février.

Le ſieur Perville, Lieutenant des Maréchaux de France.	51		4
Notre-Dame de Melun.	23	2	2
L'Abbaye de Perſiegne, Ordre de Cîteaux.	26	4	6

Du 4 Février.

Morgan de Fricour, Négociant d'Amiens.	102		2
Madlle le Doux.	5	6	4

Du 6 Février.

Le Comte de Ligny.	146	4	4
Madame de Chavigny, Bourgeoiſe.	54	4	7
La Paroiſſe de Juviſy.	11	7	5
Madame la Marquiſe d'Aubeterre.	22	2	
M. Perinet d'Orval, intéreſſé dans les fermes des poudres.			

En or. 1 m. 4 onc. 5 $\frac{1}{2}$ 18 d.

Digitized by Google

Du 7 Février.

Meſſieurs	m.	o.	g.
Meſdames de la Congrégation de Provins.	21		4
Didelot, Directeur des Aydes à Châlons en Champagne.	30	1	6
MM. du Chapitre de S. Marcel.	18		
le Vicomte de Sebourg, Maréchal de Camp.	36	4	2
MM. de l'Abbaye de Jouy, filiation de Pontigny.	30		4

Du 8 Février.

La Paroiſſe de Chomery, près Fontainebleau.	3	7	1
Les Dames Hoſpitalieres de Saint Nicolas de Melun.	58	4	7

Du 9 Février.

Fricau, Secrétaire du Roi.	55	7	6
Touroude, Maître Doreur.	12	3	3

Du 11 Février.

le Prieur de l'Hôtel-Dieu de Paris.	2	7	5
les Dames Bernardines de Provins.	4	1	2
les Religieux Cordeliers de Provins.	13	7	1
la Paroiſſe de Chenoiſe.	4	7	6
la Fabrique de Champreneſt.	2	3	5
la Fabrique de Betonbaſoche, Election de Provins.	7	2	2
Dupeyron, Directeur de la Monnoie de Paris.	100	4	
les Dames Religieuſes de l'Abbaye des Clerets, au Perche.	17		7
le Chapitre de S. Nicolas, de Provins.	2	4	5
le Chapitre de S. Guiriace, de Provins.	29	2	

Digitized by Google

Du 12 Février.

Meſſieurs	m.	o.	g.
Delpeche de Mérainville, Conſeiller au Parlement.	50	4	
les Jacobins de Provins.	12	7	5

Du 13 Février.

l'Abbaye Royale de Saint Louis, de Poiſſi.	54	5	1
les Chanoines Réguliers de S. Antoine.	15		4
les Jéſuites, de Sens.	4	7	2
les Religieuſes de S. Antoine, de Sens.	45		7
l'Abbaye de S. Pierre le Vif, de Sens.	20		3
les Religieuſes Urſulines, de Sens.	11	5	6
la Paroiſſe de Chaumont.	4	2	4
la Paroiſſe de S. Maximien, de Sens.		7	2
la Paroiſſe de Villenaux, la petite, Diocèſe de Sens.	3	4	4
le grand Séminaire de Sens.	20	7	6
la Fabrique de Saint Thibaut, de la ville de Joigny, Diocèſe de Sens.	10	6	6
les Religieuſes Urſulines d'Argenteuil.	23	2	5

Du 14 Février.

les Chartreux de Bourgfontaine.	88	5	
Dagueſſeau de Freſne.	269		
les Dames Religieuſes de Colinance, en Valois, Ordre de Fontévrault.	32	6	2

Du 15 Février.

Freſſend, Juré honoraire Porteur de Sel de l'Ecole Royale Militaire.	6	5	2
les Bénédictins de Marmoutiers.	21	2	3
les Bénédictins de S. Calais.	52	5	5

Digitized by Google

Du 16 Février.

Meſſieurs	m.	o.	g.
l'Abbaye de Royal-Lieu, Diocèſe de Soiſſons.	79		6
l'Hôtel-Dieu de S. Nicolas de Compiégne.	41	7	3
les Dames Carmelites, de Compiégne.	33	3	4
les Jéſuites de Compiégne.	50		4
les Dames Bernardines de l'Abbaye Royale du Tréſor, Ordre de Cîteaux.	158	4	
la Paroiſſe d'Aney, Diocèſe de Sens.	3	5	

Du 18 Février.

Bernier, Marchand.	17	2	1

Du 21 dudit.

Maître, Bourgeois de Paris.	23	4	6

Du 22 dudit.

Chapus, Contrôleur de la Maiſon du Roi.	25		4
l'Abbaye de Reconfort, Ordre de Cîteaux.	5	6	4
Madame la veuve de Barry.	35	6	
du Tillet, Brigadier des Armées du Roi.	50	6	
Gançau, Receveur des Tailles à Bar-ſur-Aube.	9	7	4
Les Dames Religieuſes de Renard, Ordre de S Benoît, Dioc. de Meaux.	23	5	3
La Paroiſſe de Grand-Pui, Diocèſe de Sens.	4	1	2
Ledagre de Mardreau, Ecuyer.	22	7	5
Les Dames Urſulines de Poiſſy.	8		6
Les Bénédictins de S. Pierre Lemoutier.	85		2

Digitized by Google

Du 27 Février.

Messieurs	*m.*	*o.*	*g.*
Poncel, Sculpteur.	1	3	3

Du 28 dudit.

le Marquis de la Chenaye, Grand-Ecuyer tranchant.	82	1	
Boucot, Receveur de la Ville.	173	2	6
Mulot, Huissier au Châtelet.	6	4	

Du 29 dudit.

le Marquis de Genty, Officier aux Gardes.	142	2	4
Madame Plassier, Bourgeoise de Paris, à Provins.	29	5	4
La Paroisse de S. Pierre, de Provins.	2	2	
Lallemand de Lévignan, Intendant d'Alençon.	77	4	4

Du 10 Mars.

l'Abbaye Royale de Ste. Trinité, de Caen.	83	5	6
l'Abbaye de Coulombs, Congrégation de S. Maur, Diocèse de Chartres.	60	7	2

Du 11 dudit.

Le petit Séminaire de Sens, Maison de Chaulmes, en Brie.	51	7	

Du 13 dudit.

l'Abbaye de Frémont, ordre de Cîteaux, Diocèse de Beauvais.	33	7	
l'Abbaye de Lompont, Ordre de Cîteaux, Diocèse de Soissons.	25	4	2
de Cormainville, Maréchal de Camp.	18	1	7

Digitized by Google

Du 14 Mars.

Messieurs	m.	o.	g.
Madame de Vasse, veuve du Doyen des Sécretaires du Roi.	58	5	5
Cardon, Substitut de M. le Procureur général, au Grand-Conseil.	66	7	6
Les Minimes de Compiégne.	17	6	3
Les Dames de la Congrégation de Notre-Dame de Compiégne.	37	3	4
Les Cordeliers de Compiégne.	37	3	4
Les Dames de la Visitation de Compiégne.	51	2	1
Les Bénédictins de l'Abbaye de la Couture, au Mans.	21	2	1
La Cathédrale de Seez.	25	5	3

Du 15 dudit.

La Paroisse de Château-Regnard, Election de Montargis.	15	1	5
La Paroisse de Baune, Election de Némours.	13	6	1
La Paroisse de Malezerbes, Election de Pithiviers.		6	7
La Paroisse de Chamy, Election de Joigny.		4	5 1
La Paroisse de Saint Julien de Seau, Election de Joigny.		7	6 3
La Paroisse de Vallery, Diocèse de Sens.		5	4 6
Hauteclaire, Ingénieur des ponts & chaussées.	15	5	6
Les Doyen, Chanoines, & Chapitre de l'Eglise Métropolitaine de Sens, en or, 73 m 5. onc. 6 g. 18 d.			

Du 27 dudit.

La Paroisse de S. Cyr, de Vimpelle, Diocèse de Sens.		7	5

Digitized by Google

Du 18 Mars.

	m.	o.	g.
Les Religieuſes de Fontaines, près Meaux, Ordre de Fonteveaux.	95		3
Mlle Germain, Bourgeoiſe de Paris.	91	5	2

Du 19 dudit.

Les Dames de la Congrégation de Notre-Dame de Némours, Diocèſe de Sens.	28	7	6

Du 20 dudit.

Meſſieurs	m.	o.	g.
Dupleſſis, Bourgeois de Paris.	26	4	2
La Communauté des Nouvelles-Cathoſiques, de Paris.	14	7	6

Du 21 dudit.

L'Abbaye de S. Michel, de la Ferté-Milon.	15		4

Du 22 dudit.

L'Egliſe & Fabrique de Saint Clair, de Souppe, Diocèſe de Sens.	9	5	3

Du 24 dudit.

Binet de la Bretonnière, Fermier du Roi.	50	2	
de Villebois, Capitaine au Régiment d'Apchon.	35	3	1
Madame de Vaſſe. (*Second envoi.*)	9	2	3

Du 26 dudit.

La Paroiſſe de S. Gervais, de Paris.	97	1	3
L'Abbaye de Vauluiſant, Ordre de Cîteaux, Diocèſe de Sens.	26	1	5

Digitized by Google

Du 27 Mars.

Messieurs	m.	o.	g.
Les Chanoines Réguliers de Sainte Catherine, la Culture.	58	2	
La Paroisse de S. Landry, de Paris.	19	2	1
La Paroisse de S. Paul, de Paris.	159	6	1
La Paroisse de S. Jean en Grêve.	101	7	4

Du 28 dudit.

Mlle Angrand, Bourgeoise de Paris.	36	7	4
Les Dames Religieuses de la Visitation de Mélun.	17		6
Bronod, le Jeune, Notaire.	51	6	3
Les Ursulines de Montdidier, Diocèse d'Amiens.	12	4	1

Du 31 dudit.

MM. Hachette, Notaire, & son fils, Trésorier de France.	122	4	4
de la Salle, Receveur des Tailles à Montargis.	31	2	4
L'Abbaye de S. Jean en Vallée, de Chartres.	13	5	4
La Paroisse & Fabrique de Logny, en Perche, Diocèse de Chartres.	4	2	2
Les Dames Religieuses Carmelites, de Chartres.	4	4	3
La Paroisse de Saint Jacques de la Boucherie, de Paris.	76	3	2
MM. les Marguilliers de la Fabrique de Saint Jacques, de la Boucherie, pour la Confrérie du S. Sacrement.	15		

Digitized by Google

MONNOIE DE RIOM.

Du 17 Décembre 1759, au 31 Mars 1760.

Meſſieurs	m.	o.	g.
de la Vilatel, Lieutenant des Maréchaux de France.	57	4	
du Tour, Coreſpondant de l'Académie Royale des Sciences.	25	5	
le Marquis de Chabannes, de la Paliſſe.	54		4
Desbray, Receveur des Tailles de Gannac.	55	1	
Les Religieux Bénédictins de la Chaiſe-Dieu.	193	2	6
Les Bénédictins de S. Allire, près Clermont.	30	5	2
l'Evêque de S. Flour.	191		
le Marquis de Villemont.	72	4	
MM. de l'Oratoire de Clermont.	44	3	
Les Jéſuites de Clermont.	16	1	
Les Religieux de S. Geneſt, Ordre des Prémontrés.	5		
Les Religieux de Montpeyroux.	11	3	
MM. de l'Abbaye de Bouchet.	12	5	
le Curé de S. Pourcain.	10	3	
Les Religieuſes de Notre-Dame de Riom.	4	7	4
Les Bénédictins de S. Pourcain.	9	3	
MM. les Comtes de Brioude.	83	4	
Du Jouhanel, Tréſorier de France, à Riom.	25	7	
Eſpinaſſe, Receveur des Tailles à Clermont.	32	2	
Les Chanoines de Notre-Dame de Marthuret, de Riom.	15	2	4

Digitized by Google

Suite de Riom.

Meſsieurs	m.	o.	g.
Les Chanoines de Saint Amable, de Riom.	25	7	
Les Cordeliers de Riom.	36	3	
Les Dames Religieuſes de Sainte Marie, de Riom.	9	4	
MM. de l'Oratoire, de Riom.	17	1	
Les Religieuſes Hoſpitalières, de Riom.	14	4	
De Lauriat, ancien Tréſorier de France à Riom.	36	5	
Les Religieuſes de l'Eclache, de Clermont.	16	2	
le Baron d'Eveaux, de Moulins.	36	6	
Chamfeu Lieuten. des Maréchaux de France, a Moulins.	18	5	
Les Chanoines de la Sainte Chapelle, de Riom.	4	4	
le Marquis de Goutes, de Moulins, Capitaine de Vaiſſeaux.	85	1	4
le Curé de S. Geneſt, de Clermont.	20	5	
Les Dames Carmelites, de Riom.	16	6	4
les Chanoines de Billom.	24	3	4
les Religieuſes de Sainte Marie, de Billom.	11	4	
les Jéſuites, de Billom.	10	2	
d'Avaux, Premier Préſident au Préſidial de Riom.	23	7	
du Corail, Brigad. des armées du Roi.	8	1	
Demacholles, Chevalier de S. Louis, & ancien Capitaine de Dragons.	20	5	4
MM du Chapitre de Chamaliere.	7	5	4
les Bénédictins d'Iſſoire.	4	2	
les Religieuſes d'Eſteil, Ordre de Fontevraux.	24	5	
les Bénédictines, de Billom.	2	4	6

Digitized by Google

Suite de Riom.

Messieurs	m.	o.	g.
les Marguilliers de Saint Amable, de Riom.	30	7	
les Religieuses Bénédictines de Clermont.		5	6 6
les Religieuses de Sainte Marie de Clermont.	10	6	
les Religieuses de Notre-Dame de Gannat.		3	6
les Chanoines de Notre-Dame du Port, de Clermont.	18	3	
les Chanoines de Notre-Dame d'Aiguepene.	17	5	4
les Carmes anciens, de Clermont.	7	4	2
les Religieuses de la Visitation, de Notre-Dame de Montferrand.	3	6	4
MM. du Chapitre de Montferrand.	7	4	2
les Missionnaires de Ballene, près Gannat.	8	6	4
la Paroisse de Montaigut, en Combraille.	12	5	
les Dames Religieuses de Pontralier, près Gannat.	4	3	4
les Dames Ursulines, de Montferrand.	10	4	4

AVIS.

NOUVELLES EAUX DE PASSY.

M. LE VEILLARD, Gentilhomme servant ordinaire du Roi, & propriétaire des Nouvelles eaux minérales de Passy, ayant appris que quelques personnes ou mal instruites, ou mal intentionnées, faisoient courir sur ses eaux des bruits

Digitized by Google

désavantageux, en les accusant d'être changées de nature, & par conséquent dépourvues des vertus qu'on leur avoit attribuées jusqu'à présent, en les taxant même de factices, a cru qu'il devoit prendre des mesures pour détruire, par une preuve autentique, ces fausletés, & pour confirmer le Public dans la confiance qu'il a eue jusqu'à présent dans ses eaux.

Pour cet effet, il a présenté une requête à la Faculté de Médecine, pour qu'il lui plût de nommer des Commissaires qui fissent un nouvel examen, & une nouvelle analyse des nouvelles eaux de Passy. La Faculté de Médecine lui, ayant acordé sa demande, nomma l'été dernier, six Docteurs, qui furent MM. Mercy, Chomel, Vieillard, Cosnier, Latier, & Delarivière, qui se transporterent à Passy avec M. Boyer, Doyen de la Faculté: & après avoir fait mettre à sec les sources, & en avoir examiné les environs avec la plus sévère attention; ils emporterent des eaux pour en faire l'analyse, dans le laboratoire des écoles. L'analyse finie, après avoir assuré que les eaux ne pouvoient être factices, tant à cause de l'examen qu'ils en avoient fait, que par ce qu'ils croyoient impossible de les contrefaire, ils exposent leur analyse, par laquelle ils ons trouvé exactement les mêmes principes que M. Bolduc, il y a trente ans, & concluent ainsi.

Par cette analyse, & ces expériences, nous vous avons démontré que les nouvelles eaux de Passy renferment en elles mêmes un vrai vitriol de mars, du sel de glauber naturel, du sel marin, une terre alkaline, & de la selenite; par conséquent, c'est avec juste raison que ces eaux ont été appellées, *Nouvelles Eaux minérales ferrugineuses de Passy*: que par la connoissance que tout Médecin doit avoir des effets que produisent ces

Digitized by Google

différentes matières unies & combinées enſemble, elles peuvent & doivent être très-utiles dans les maladies chroniques & d'obſtruction, toutes les fois qu'il s'agira de lever les embarras cauſés par l'épaiſſiſſement des liqueurs & la diminution du reſſort des ſolides; & qu'enfin ces eaux doivent être regardées comme un remède d'autant plus ſalutaire, qu'il eſt donné des mains de la ſimple nature.

Mais comme la Faculté, Meſſieurs, nous a moins chargés de nous aſſurer de la nature des nouvelles eaux de Paſſy, des principes qui les compoſent, & des vertus qui leur ſont propres, que d'examiner avec la derniere attention, ſi les bruits qui ſe ſont répandus de ſources éteintes, de principes dénaturés, & de vertus détruites, ſont fondés en raiſon; pour remplir l'étendue de notre Miſſion, nous n'héſiterons pas à vous confirmer, que les deſcentes que nous avons faites ſur les lieux le fond des baſſins, que nous avons fait mettre à ſec, & fouillé à différentes repriſes les plus petits coins & recoins qui n'ont point échappés à nos recherches, les eaux que nous avons vû ruiſſeler en abondance & de pluſieurs endroits, leur limpidité & leur ſaveur, le caractère de la nature qui s'eſt manifeſté partout, & enfin notre analyſe & nos expériences, doivent convaincre tout eſprit raiſonnable, qu'actuellement aux nouvelles eaux minérales de Paſſy, les eaux y coulent de la même manière qu'en 1720, que la Faculté s'y tranſporta pour la premiere fois, & en quantité plus que ſuffiſante pour fournir aux beſoins des Citoyens; que leur nature & la combinaiſon de leurs différens principes n'étant point changés, il eſt impoſſible que leurs vertus médicinales ſoient détruites; & que les bruits déſavantageux qui ſe ſont répandus au ſujet deſdites

Digitized by Google

eaux, ne peuvent partir que de la prévention ou de l'ignorance.

Nous concluons donc, Messieurs, en finissant notre rapport, que si la Faculté n'a pas hésité en 1720, pour le bien & l'utilité publique, de mettre en crédit, par son approbation, des eaux qui n'avoient pas encore l'attache & le sceau de l'expérience confirmée, elle doit aujourd'hui, par un decret autentique, affermir les Citoyens dans la confiance qui est duë aux mêmes eaux, sur l'utilité desquelles 40 années d'usage & d'effets salutaires, sous les yeux des Médecins, ne permettent pas de former aucun doute.

Decret de la Faculté.

La Faculté a jugé, que les nouvelles eaux minérales de Passy sont aujourd'hui dans le même état où elles étoient en 1720, & qu'elles n'ont rien perdu de leurs anciennes qualités ; que les bruits de sources éteintes, de principes dénaturés, & de vertus détruites, qui ont été semés dans Paris, sont l'ouvrage de la prévention & de l'ignorance, & que lesdites eaux ne peuvent que continuer à être très-utiles dans les maladies d'embarras & d'obstruction, causées par l'épaississement des liqueurs, & la diminution du ressort des solides.

On continuera, comme on a fait jusques à présent, de délivrer *gratis*, à Passy, des eaux pour les Malades qui sont hors d'état de les payer, pourvû qu'ils ayent un billet du Médecin, ou du Chirurgien, ou du Curé de leur Paroisse, qui constate la maladie, & l'indigence de celui qui demande des eaux.

Les eaux épurées de Passy, qui ne sont autre chose que celles des sources qui ont déposé leur

Digitized by Google

mars dans de grands vaſes où elles ont ſéjourné longtemps, ſe tranſportent partout, & ſe conſervent toujours, pourvû qu'on ne les bouche pas, & qu'on ſe contente de les couvrir d'une patte de verre, ou d'un ſimple papier.

Les eaux de la premiere & ſeconde ſource, peuvent auſſi ſe tranſporter, pourvû qu'elles ne ſoient pas trop expoſées au Soleil, & qu'elles ſoient bien bouchées : elles ſe conſervent quatre à cinq mois ; avantage que n'ont point les autres eaux ferrugineuſes dans leſquelles apparemment le mars n'eſt pas ſi intimement uni avec les autres principes qui les conſtituent.

Les perſonnes qui ont beſoin d'eau, ſont priées de mettre par écrit de quelle ſorte ils en veulent, attendu que les Commiſſionnaires ſe trompent ſouvent, & prennent des eaux épurées pour des eaux de la ſource ; ou des eaux de la ſource, pour des eaux épurées.

NOUVEAU PLAN de la ſeconde Loterie de la Souveraineté DE BOUILLON ; qui ſe tirera en un ſeul jour, le 4 Juin 1760, au Château de Bouillon, en préſence des Commiſſaires nommés par Son Alteſſe.

On trouvera des Bureaux, pour la diſtribution des Billets, dans toutes les principales Villes du Royaume.

SÇAVOIR,

A Bouillon, chez M. Barthelmy, Receveur général des Domaines de Son Alteſſe.

A Paris, M. Liégeard, à l'Hôtel de Longueville, à la Manufacture du Tabac, rue S. Thomas du Louvre.

A Marſeille, M. Collé, Entrepoſeur du Tabac.

Digitized by Google

A Amiens, M. Dumoulin, Négociant.
A Lyon, M. Gilbaut, Entrepoſeur du Tabac.
Au Havre, M. Rique, *idem*.
A Rouen, M. Chartreux, dans les Fermes du Roi.
A Montpellier, M. Dupuis, Entrepoſeur du Tabac.
A Dijon, M. Pecinée, *idem*.
A Dieppe, M. Poſſe, au Bureau des Aydes.
A Bordeaux, M. Bardon, Négociant.
A Troyes, M. Noel, Entrepoſeur du Tabac.
A la Rochelle, M Jay, *idem*.
A Toulouſe, M. Picot, *idem*.
A Lille, M. Delogny, Directeur des Fermes.
A Nancy, M. Dupont, Entrepoſeur du Tabac.
A Metz, M. Paſquier, *idem*.
A Luneville, M. Febré, au Bureau des Archives du Roi de Pologne.

Quant aux Villes où il n'y aura point de Bureaux, pour la diſtribution des Billets, on s'adreſſera à M. Liégeard, à l'Hôtel de Longueville, à la Manufacture du Tabac, rue S. Thomas du Louvre, en affranchiſſant les Lettres.

Tous les lots qui échérront à Paris, ſeront payés chez M. Dupré le jeune, Notaire, Receveur général de ladite Loterie, demeurant, rue Bar-du-Bec, vis-à-vis celle de Saint Avoye.

Il y a des Billets, dans ladite Loterie, à dix prix différens: ſçavoir; à 3, 5, 6, 10, 12, 15, 24, 30, 48, 72 livres.

Digitized by Google

LETTRE de M. MORAND, à M. FRÉRON, sur le Reméde contre la Goutte, de M. CHAVY DE MONGERBET, dans l'*Année Littéraire* de Janvier 1760.

JE vous avoue, Monsieur, qu'en lisant le Mémoire de M. Chavy de Mongerbet, Médecin à Bourg en Bresse, sur la Goutte, je ne fus pas plus persuadé que vous : mais ce Médecin est venu à Paris ; & plusieurs goutteux, entr'autres un très grand Seigneur, ayant pris ses remédes ; j'ai eu des témoignages très avantageux de leur effet, de la part de ces personnes si intéressées à dire la vérité. Le principal consiste en une ptisane que j'ai goûtée, qui n'est point désagréable à prendre, & dont M. de Mongerbet m'a très-honnêtement confié la composition. Je puis donc certifier, qu'il n'y a rien dans cette ptisane qui doive en faire craindre l'usage. Il n'y entre aucune préparation tirée des minéraux ; elle est composée du suc de beaucoup de plantes, assez singulièrement assorties. . . . .

J'ai l'honneur d'être, &c. MORAND.

Suite de la Feuille.

Après ce témoignage, il n'est pas possible, Monsieur, de douter des bons effets de la Ptisane de M. de Mongerbet. M. Morand n'est pas le seul à qui il ait donné la connoissance de son reméde : il l'a aussi communiqué à M. Pestalozzi, Médecin de Lyon, très-célèbre & très-habile dans son Art. Ce procédé de M. Mongerbet, prouve qu'il agit de bonne foi, & qu'il est persuadé que sa recette procure des soulagemens réels. M. de Mongerbet ne doit point être confondu avec les

Digitized by Google

Empyriques, qui inondent le Public de promesses qui ne sont efficaces que pour eux. C'est un Médecin qui a communiqué sa recette à d'habiles personnes de l'Art, qui assurent qu'on peut s'en servir avec fruit ; ce que ses effets salutaires prouvent encore mieux que leurs témoignages, quoiqu'ils soient d'une très-grande autorité.

LETTRE de M. CHAVY DE MONGERBET, Docteur en Médecine, à présent à l'*Hôtel de Châtillon, rue de Tournon, à Paris*, à Messieurs les Goutteux.

MESSIEURS, j'ai voulu dissiper vos préjugés, & vous être réellement utile, en confiant la composition de mon Remède au célèbre M. Morand, Chirurgien du Collége de Paris, Docteur en Médecine, Secrétaire perpétuel de l'Académie de Chirurgie, Membre de l'Académie des Sciences de Paris, & de plusieurs autres de l'Europe ; & à M. Pestalozzi, Médecin de Lyon, très-distingué, & précédemment celui de son Eminence Mgr le Cardinal de Tencin, Archevêque de Lyon. Je souhaite que vous recherchiez, dans mon travail & mes découvertes, les soulagemens que vous devez en attendre, & que mes progrès sur de très-grands Seigneurs, me mettent en droit de vous annoncer. Cessez d'être les tristes victimes de vos préjugés, & jouissez des fruits que mes foibles lumières peuvent vous procurer : en attendant un temps plus heureux, où quelque Médecin beaucoup plus éclairé pourra vous proposer une cure radicale, profitez des douceurs que vous pourrez trouver dans l'usage de ma Ptisane, qui n'est formée que de Simples, que j'envoye en poudre, & dont chaque prise forme une bouteille, con-

Digitized by Google

formément à mon Ordonnance imprimée. Vous trouverez le tout chez mes Correſpondans, qui auront ſoin de l'annoncer, pour la commodité des différentes Provinces. Ce Remède, d'un goût agréable, n'agit que par l'inſenſible tranſpiration & les urines, routes ordinaires de la Nature, qui n'expoſe jamais à aucun danger, & qui tend à purifier le ſang peu à peu. Meſſieurs, me ſera-t-il permis d'inſiſter ſur le régime que je preſcris dans mon Ordonnance? il intéreſſe votre ſanté; il eſt de conſéquence pour les progrès de mon Remède; & une conduite oppoſée deviendroit funeſte à une infinité de vos Confrères, qui, comme vous, eſſuyent des tourmens affreux, & n'attendent que les ſuccès pour y avoir recours. Meſſieurs, juſqu'à ce jour, l'on a exigé de mon Remède des qualités preſque miraculeuſes, & l'on a prétendu qu'il devoit agir également ſur des perſonnes dont le tempérament uſé, & les différentes complications de maux, paroiſſoient ne les plus rendre ſuſceptibles d'aucun ſoulagement. Je vous prends pour mes Juges, & je me flatte que la Médecine, dont j'ai eu l'honneur d'être un Membre, me rendra la juſtice qu'elle accorde à tous ceux qui ont droit de l'attendre, & qui agiſſent de bonne foi & en faveur de l'Humanité. J'ai l'honneur d'être, &c.

CHAVY DE MONGERBET, D. M.

Le prix commun pour chaque bouteille de ma ptiſane, eſt de 3 liv. Les Seigneurs & autres perſonnes à qui je donnerai mes ſoins particuliers pendant l'année, proportionneront mes honoraires à mes ſervices, &c. Je laiſſe au rebut les Lettres qui ne ſont pas affranchies; mes correſpondans feront de même. J'ai oublié de dire dans mon Ordonnance, que je reçois des Lettres de pluſieurs Goutteux qui me marquent que le lait, ou les affoiblit, ou s'aigrit, quoiqu'il ait bien

Digitized by Google

passé pendant plusieurs mois, &c. Je ne le regarde point avec indifférence, & je n'en conseille l'usage, que quand on aura fait attention à son tempérament, à la qualité de l'air, & au genre de vie que l'on observe.

EAU des Sultanes.

Le sieur Garrot, qui possède seul le secret de la véritable Eau des Sultanes de feu M. Richard de Marolles, demeure actuellement, rue des Deux-Ponts, Isle S. Louis, entre un Papetier & un Charcuitier, au premier: son tableau est sur la porte.

Cette Eau a toutes sortes de bonnes qualités pour fortifier & embellir la peau: Elle éclaircit le tein, même celui des hommes, brûlé du Soleil. Il ne faut qu'imbiber un petit linge fin ou une éponge avec cette Eau, & s'en étuver, pour se trouver rafraîchi & en sentir l'effet. On l'employe avec succès dans les bains de santé & de propreté. Elle efface les taches de rousseur & les rougeurs de la petite vérole. Le sieur Garrot débite aussi une eau qui est très-bonne pour les yeux; il en a des rouleaux à 15 s. La bouteille est de 6 liv. Le flacon d'eau des Sultanes est de 6 liv. Le demi flacon, de 3 liv.

Il prie les personnes qui lui écriront, d'affranchir leurs lettres.

SAVONNETTES.

Le sieur FERRON, Marchand à Paris, demeurant Enclos de l'Abbaye S. Germain des Prés, en entrant par la rue du Colombier, à l'Enseigne de S. Nicolas; a l'honneur de faire part au Public qu'il possède seul le secret de faire des Savonnettes légères de pure crême de Savon, qui durent plus que les lourdes, & ne se mettent point en poussiere ou en bouillie dans le bassin. Il est le

Digitized by Google

ſeul poſſeſſeur dudit ſecret, de la Veuve Simon Bailly, que l'on a fait paſſer pour morte. Ceux qui voudront s'aſſurer du contraire, pourront s'adreſſer à elle-même, en ſa maiſon, rue du Petit-Lion, vis-à-vis la rue Françoiſe; chez laquelle ledit Ferron a travaillé longtemps pour ſe perfectionner dans ledit ſecret. Ledit ſieur vend auſſi des pains de pâte graſſe incorruptible de fines odeurs pour les mains, d'une bonté ſinguliere.

Le Public étant trompé tous les jours par des ſavonnettes conrefaites, qui, loin d'être utiles & agréables, ſe mettent en pouſſiere ou en bouillie dans le baſſin, & ne ſont que gâter & tacher le linge; ledit ſieur, pour y remédier, continue de mettre le nom de *Bailly* ſur chaque ſavonnette.

Les prix ſont toujours les mêmes, & l'on trouvera chez le ſieur Ferron, les mêmes facilités qu'avoit ladite veuve Bally.

ELIXIR de Garrus.

La réputation que le véritable Elixir de Garrus s'eſt acquiſe, en multiplie tous les jours les contrefactions. Pluſieurs Epiciers, de Paris & d'ailleurs, & même pluſieurs autres perſonnes, débitent, ſous ce titre, des Liqueurs qui n'ont de commun avec ce remède, que le nom, dont ils ont la fauſſeté de les honorer. Pour être, à cet égard, à l'abri de toute ſurpriſe, il faut s'adreſſer directement au ſieur Deſnoues, Chirurgien, demeurant même appartement, depuis 32 ans, chez M. Dulion, Notaire, rue Dauphine. Lui ſeul compoſe & débite à préſent cet Elixir, ainſi que le compoſoit, avant lui pour Mademoiſelle Garrus, le feu ſieur Léné, dont il eſt à cet égard l'unique ceſſionnaire & ſucceſſeur. On prie d'affranchir les Lettres. Il donne un mémoire inſtructif & ſigné de ſa main, DESNOUES.

Digitized by Google

APPROBATION.

J'Ai lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le second Mercure du mois d'Avril 1760, & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, ce 14 Avril 1760. GUIROY.

TABLE DES ARTICLES.

PIECES FUGITIVES EN VERS ET EN PROSE.

ARTICLE PREMIER.

Suite des Lettres & Mémoires de Mlle de Gondreville, & du Comte de S. Fargeol. Pag. 5 & suiv.
Songe. 62
Epître. 65
A Mlle Leclerc, de la Comédie Italienne, en lui envoyant des fleurs. 69
L'Amour désarmé, Ode Anacréontique. 70
Vers à l'occasion des Prix que M. de Fontette Intendant de la Généralité de Caën a fait proposer par l'Académie de cette Ville. 73
Enigmes. 76 & 77
Logogryphes. 78 & 79
Logogryphus. 80
Absence, Air à Mlle Col... *ibid.*

ART. II. NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Suite de l'Extrait du Poëme de l'*Art de peindre*, de M. Watelet. 81
Essai sur l'Empire des Incas, Traduction de M. Algarotti. 92

Digitized by Google

A l'Auteur du Mercure, sur la véritable époque de la Croisade de 1363, relativement au Tableau des anciens Ménages, inséré dans le Mercure de Février 1760. 110
Extrait d'une Pastorale intitulée, *Le Prix de la Beauté*, ou *les Couronnes &c.* 128
Annonce des Livres nouveaux. 136 & *suiv.*

ART. III. SCIENCES ET BELLES-LETTRES.

ACADÉMIES.

Assemblée publique de la Société des Sciences & Belles-Lettres, d'Auxerre. 145
Société Littéraire, de Châlons sur Marne. 147

ASTRONOMIE.

Gnomique-pratique. 153

GÉOMÉTRIE.

Traité analytique, des Sections coniques &c. 157

MÉDECINE.

Tableau des maladies, de *Lommius*. 161

ART. IV. BEAUX-ARTS.

ARTS UTILES.

Addition à la seconde Lettre de M. de la Condamine, à M. Daniel Bernoulli. 170

CHIRURGIE.

Lettre de M. Ferrand, Maître ès-Arts en l'Université de Paris &c. à M. Vandermonde, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine, en la même Université &c. 180
Avis important au Public, touchant plusieurs remédes particuliers. 187

Digitized by Google

ARTS AGRÉABLES.

Peinture. 192
Gravure. 198
Musique. 202

ART. V. SPECTACLES.

Opéra. 203
Comédie Françoise. *ibid.*
Comédie Italienne. 204
Opéra-Comique. 205
Concert Spirituel. *ibid.*

ART. VI. Nouvelles Politiques. 208

Mariage & Morts. 216
Suite de la vaisselle portée à la Monnoie de Paris. 217
Et à la Monnoie de Riom. 225
Avis. 227

De l'Imprimerie de SEBASTIEN JORRY, ruë & vis-à-vis la Comédie Françoise.

Digitized by Google

MERCURE
DE FRANCE,
DÉDIÉ AU ROI.
MAI. 1760.

Diverſité, c'eſt ma deviſe. La Fontaine.

A PARIS,

Chez
CHAUBERT, rue du Hurepoix.
JORRY, vis-à-vis la Comédie Françoiſe.
PISSOT, quai de Conti.
DUCHESNE, rue Saint Jacques.
CAILLEAU, quai des Auguſtins.
CELLOT, grande Salle du Palais.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

Digitized by Google

Digitized by Google

AVERTISSEMENT.

LE Bureau du Mercure eſt chez M. LUTTON, Avocat, Greffier, Commis au Greffe Civil du Parlement, Commis au recouvrement du Mercure, rue Sainte Anne, Butte Saint Roch, à côté du Sellier du Roi.

C'eſt à lui que l'on prie d'adreſſer, francs de port, les paquets & lettres, pour remettre, quant à la partie littéraire, à M. DE LA PLACE, Auteur du Mercure.

Le prix de chaque volume eſt de 36 ſols, mais l'on ne payera d'avance, en s'abonnant, que 24 livres pour ſeize volumes, à raiſon de 30 ſols piéce.

Les perſonnes de province auxquelles on enverra le Mercure par la poſte, payeront pour ſeize volumes 32 livres d'avance en s'abonnant, & elles les recevront francs de port.

Celles qui auront des occaſions pour le faire venir, ou qui prendront les frais du port ſur leur compte, ne payeront comme à Paris, qu'à raiſon de 30 ſols par volume, c'eſt-à-dire 24 livres d'avance, en s'abonnant pour 16 volumes.

Les Libraires des provinces ou des pays étrangers, qui voudront faire venir le Mercure, écriront à l'adreſſe ci-deſſus.

Digitized by Google

On supplie les personnes des provinces d'envoyer par la poste, en payant le droit, le prix de leur abonnement, ou de donner leurs ordres, afin que le payement en soit fait d'avance au Bureau.

Les paquets qui ne seront pas affranchis, resteront au rebut.

On prie les personnes qui envoyent des Livres, Estampes & Musique à annoncer, d'en marquer le prix.

Le *Nouveau Choix de Pièces tirées des Mercures & autres Journaux, par M. De la Place*, se trouve aussi au Bureau du Mercure. Le format, le nombre de volumes & les conditions, sont les mêmes pour une année.

Digitized by Google

MERCURE
DE FRANCE.
MAI. 1760.

ARTICLE PREMIER.

PIECES FUGITIVES
EN VERS ET EN PROSE.

*PORTRAIT de Mlle B***.*

LE naturel le plus charmant,
De la douceur, de la décence,
La fineſſe du ſentiment,
Les attributs de l'innocence,
Un eſprit délicat & vif,
Une figure enchantereſſe,
Un cœur droit, ſincère, & naïf,
Tout le brillant de la jeuneſſe,
Le ſon de voix le plus touchant,

Digitized by Google

Des vertus l'assemblage aimable,
Le maintien le plus engageant,
Bonne, modeste, raisonnable :
Peut-on méconnoître, à ces traits,
Celle que j'aime pour jamais ?
Le cortége des Grâces,
Accompagne ses pas,
L'amour est sur ses traces ;
Vénus eût moins d'appas.
Elle abhorre la satyre ;
Plaint autrui, sans le blâmer ;
N'écoute que pour s'instruire ;
N'est faite, que pour charmer.
En la voyant, on soupire ;
En l'écoutant, on l'admire :
Un regard de ses beaux yeux,
Semble vous ouvrir les Cieux.
Oui, je l'aime, je l'adore !
Oui, je fais plus encore !
J'ose prétendre à son cœur :
Sans elle, il n'est pour moi ni plaisir, ni bonheur.

Par M. D. Mont... Capitaine au Régiment de Bresse, Abonné au Mercure.

A S. Martin de Ré, le 31 Mars 1760.

Digitized by Google

MADAME,

Je vais vous paroître le plus ridicule de tous les hommes, quand vous sçaurez que j'ai disposé de vous comme d'une maison dont je serois propriétaire : en un mot, je vous ai *louée*. Avant de vous mettre en courroux, sâchez quels sont les hôtes que je vous ai donnés.

Ces jours passés, dans un bois écarté,
Où je vais quelquefois rêver à mes disgrâces,
Je trouvai la Vertu, Miverve & les trois Grâces,
Conduites par la Vérité.

Ce spectacle, excita ma curiosité;
Je volai sur leurs traces.
Juste Ciel! est-ce vous que je vois dans ces lieux?
Dis-je, en parlant à la Déesse:
(Car nous autres, gens du Permesse,
Nous parlons librement aux Dieux.)

Oui, c'est moi, dit Pallas: le Souverain des Cieux,
Nous envoye à Paris inspirer la sagesse,
Et corriger les hommes vicieux.
Dans ce projet, tu peux nous être utile:
Depuis longtemps j'ai quitté cette ville.
Je ne m'y connois plus; je crains de m'égarer:
Indique-nous un domicile,
Où toutes nous puissions ensemble demeurer.

Digitized by Google

J'ai votre affaire en main, répondis-je sur l'heure.
Vous connoissez la charmante * * *
Chez elle, croyez-moi, fixez votre demeure;
Pour vous bien recevoir, tout est bien disposé.
Dans son cerveau, Minerve & la Science,
Auront un bel appartement;
Elles y trouveront gens de leur connoissance,
La Mémoire & le Jugement.
De la Vertu, son cœur sera le Temple:
C'est là que tous les Mortels,
Animés par son exemple,
Viendront lui dresser des Autels.
Pour vous, la Vérité, j'ai marqué votre place;
Dans son aimable bouche; elle est formée exprès,
Pour vous donner une nouvelle grâce,
Et faire mieux sentir vos traits.
Les Grâces auront lieu de louer leur fortune;
Car de la tête aux pieds elles pourront choisir;
Et pour se loger à loisir,
Elles rencontreront mille niches pour une.

La Déesse fut satisfaite de ce détail, quoique très-succint. Elle m'a ordonné de passer le bail.

Belle... j'ai fait le bail à vie;
Et je me suis même engagé,
Qu'il ne vous prendroit point envie
De leur donner sitôt congé.

Digitized by Google

DAPHNÉ ET CORIDON,

EGLOGUE.

CORIDON *à* DAPHNÉ, *considérant une rose.*

DAPHNÉ, que cette rose est brillante & vermeille !
Des autres fleurs, c'est la merveille :
Tu vois, de tes attraits, le fidèle tableau.
Ainsi, parmi les beautés du hameau,
Ma Daphné n'a point de pareille !

DAPHNÉ.

Toujours des complimens ? Ce langage nouveau,
Je te l'ai déjà dit, offense mon oreille.

CORIDON.

Ne sçauroit-on, sans te fâcher,
Vanter cette rose naissante ?
Et toutes deux, vous rapprocher
Dans un éloge vrai, que tu viens m'arracher ?...
C'est le cœur seul qui loue une beauté touchante :
La fille du Matin, *Daphné*, t'est ressemblante.
Cette rose, avec toi, me semble partager
Ce coloris, qui n'est point mensonger,
Cet incarnat qui nous enchante.
C'est la même fraîcheur : admire ce carmin ;
Comme elle s'embélit ! Comme elle ouvre son sein !
Elle seroit moins séduisante,

Digitized by Google

Si de ſon aîle careſſante,
Zéphir ne la ranimoit pas.
A ſon Amant, elle doit ſes appas.

DAPHNÉ.

Que dis-tu?

CORIDON.

Daphné, de la roſe,
Non, tu ne ſçais pas, je le vois,
La célèbre métamorphoſe...
Cette fleur étoit autrefois
Une bergère jeune, agréable, charmante;
Ton image, en un mot, comme toi raviſſante:
Elle avoit auſſi ta fierté,
Cette hauteur indifférente
Que produit la vanité,
Se complaiſoit en ſa beauté,
De ſes amans ſoumis, rejettoit les hommages:
Zéphir, le plus fidèle, & le plus maltraité,
Eſſuyoit d'éternels outrages.
L'Amour, juſtement irrité,
En roſe change la Bergère;
Zéphire, au même inſtant, amant tendre & ſincere,
Dépouille de l'humanité
La ſubſtance lourde & groſſière.
Surpris de ſon agilité,
Il s'élève; & bientôt avec légéreté,
Il déploye une aîle amoureuſe,

Digitized by Google

Soupire dans l'air enchanté,
Exhale en cent parfums ſa tendreſſe flatteuſe ;
Et de fleur en fleur emporté,
Vole à ſa Maîtreſſe orgueilleuſe.
La roſe rougit, céde à ſon empreſſement ;
Sous les baiſers de ſon Amant,
Se pare de couleurs divines...
Regarde ; qu'elle eſt belle ! & quel éclat charmant !
Cette Reine des fleurs... On la cueille aiſément...
DAPHNÉ, *enſe retirant avec précipitation.*
Tu ne parles pas des épines.

Par M. D'ARNAUD, Conſeiller d'Ambaſſade de S. M. le Roi de Pologne.

EPITRE,

A M. le Comte de ***

AIMABLE imitateur du ſage *Anacréon*,
Que j'aime la féconde ivreſſe
De ton imagination,
Qui, s'élevant du ſein de la pareſſe,
Sur des ſujets de toute eſpéce,
Répand avec profuſion,
Les agrémens, les fleurs, & la richeſſe
De la brillante invention.
Ainſi l'amante de *Titon*,
Sortant d'une langueur à l'Univers fatale,
Remonte ſur ſon char, & vient ſur l'horiſon
Semer le rubis, l'opale.

Digitized by Google

Ainſi, par les plaiſirs, à ſes jeux ramené,
L'Amour, le front de roſes couronné,
S'élève du milieu des jardins de Cythère,
Où languiſſoit ſon charme enſeveli;
Et planant ſous le ciel, de ſon vol embélli,
Régne, étend ſes bienfaits ſur la Nature entière.
Tous ſes attraits reſpirent dans tes vers.
La Nymphe dont l'Ida ſe vante,
Y vient, de ſa corne abondante,
Épancher les tréſors divers.
Que l'eſprit, reſſerré d'une chaîne trop dure,
De la fécondité de ton eſſor murmure:
Libre dans tes travaux, que t'importe l'eſprit,
Le monde entier, & ſa cenſure,
Quand le ſentiment t'applaudit?...
Mais, des ſuffrages unanimes,
Ne goûtes-tu pas les douceurs?
Les beaux yeux d'*Eglé*, ſur tes rimes,
Fixent leurs regards enchanteurs.
Le Dieu du Goût, & la belle Nature,
Rejettent ces bouquets, que d'une avare main
L'Art a cueillis avec meſure,
Et qu'il arrange avec deſſein.
Les corbeilles de fleurs, que les Grâces demandent,
Dans les jours ſolemnels,
Aux innocentes mains qui parent leurs autels,
Sans choix, de tous côtés, s'ouvrent & ſe répandent.

Digitized by Google

Zéphire, dans son vol léger,
Embrasse l'empire de Flore :
Le jeune oiseau, de verger en verger,
Court célébrer le Printems & l'Aurore.
Sur son char amoureux, voyez monter Cypris;
Sa main nonchalamment attache sa ceinture,
Qu'elle abandonne à l'enjoument des Ris:
Elle n'a point de l'art consulté l'imposture,
Et d'un désordre heureux elle tient sa parure.
L'or de ses blonds cheveux, tout parsemés d'encens,
Cède avec grâce aux doux efforts des vents.
De son sein ravissant, le corail & l'albâtre,
Loin d'être empriſonnés dans un voile envieux,
Se laissent entrevoir à l'œil, qui l'idolâtre,
Et de roses sans nombre elle enrichit les Cieux.
Suis, mon cher Comte, un si charmant modèle,
Et dans tes vers, exhalés de ton cœur,
Laisse avec toute sa candeur
Se déposer cette âme & si pure & si belle,
Pour qui l'air le plus simple est un fard imposteur.
Imite ce beau fleuve : il descend des montagnes,
Sans resserrer son cours majestueux ;
Et dédaignant les replis tortueux,
Se répand tout-à-coup dans les vastes campagnes.
D'une nappe d'argent, les champs au loin couverts,
Retiennent dans leurs flancs mille germes divers.

Digitized by Google

Ce ruisseau, qu'une digue enchaîne dans sa course,
Roule des flots ingrats, que l'art trop inhumain
Fait bientôt expirer dans ses prisons d'airain,
A peine échappés de leur source.
Des Amours, le Chantre touchant,
Ton rival, & mon premier Maître,
A la fille d'Auguste auroit moins plû peut-être,
Si la main de l'Auteur, cruelle au sentiment,
Eût retouché, de son pinceau sévère,
Les négligences de l'Amant.
Sur les écrits du cœur, la règle doit se taire.
Il a seul échauffé l'Amante de Phaon:
L'esprit n'a point cueilli les lauriers de Tibulle:
Et l'avare précision,
Ne vint point altérer les grâces de Bion,
Et les voluptés de Catulle.
L'œil, avide de changemens,
Des jardins recherchés dans leurs froids ornemens,
Fuit l'insipide symétrie:
Il aime à parcourir les simples agrémens,
Les tapis émaillés, dont Flore & le Printems
Ont couronné la riante prairie.
Comte, c'est à l'humble arbrisseau,
C'est à l'if sauvage & stérile,
D'assujéttir aux loix de l'austère ciseau
Son sinistre feuillage, & sa tête servile.
Dans le myrthe, qui sert à Vénus de berceau,
Il n'est point de feuille inutile.

Par le même.

Digitized by Google

LETTRES ET MEMOIRES

De Mlle de GONDREVILLE, & du Comte de S. FARGEOL.

SECONDE PARTIE.

J'ÉTOIS plus allarmée que jamais, & dans les horreurs dont j'ai rendu compte dans la premiere Partie de ces Mémoires, lorsque le Comte de F.... arriva chez notre chere Chanoineſſe, ſa tante. La Comteſſe, ſa femme, s'étoit diſpenſée d'y venir avec lui, ſous prétexte d'une indiſpoſition; mais, en effet, par la crainte du mauvais air, comme j'eus bientôt lieu de m'en convaincre. L'arrivée du Comte, ne précéda que de quatre jours la douloureuſe perte que j'étois ſur le point de faire. Il n'y eut aucune marque de bonté & d'amitié tendre, que je ne reçuſſe de lui: ſes attentions pour moi, paſſerent tout ce que je croyois en pouvoir attendre; & celles

Digitized by Google

de ma chere tante ne furent pas même distraites par sa foiblesse, ni par le danger de sa situation. Elle ne cessa point de me recommander au Comte son neveu; & je ne rapporterai que les dernieres paroles que je luis entendis prononcer en ma faveur dans un léger intervalle de tranquillité.

Mon cher neveu, lui dit-elle: quand les loix me permettroient de faire des dispositions en faveur de ma chere enfant, Mlle de Gondreville, je ne serois pas en état de le faire, n'ayant d'autre bien au monde, que la pension que vous me faites, & le peu de meubles & d'effets qui se trouvent chez moi. Je les lui donne, dès ce moment, sous votre bon plaisir; & je m'en rapporte à votre amitié pour elle & pour moi sur la jouissance de la moitié de ma pension, que je vous conjure en mourant, d'avoir la générosité de lui conserver, du moins jusqu'à ce que M. le Carnal l'ait mise en état de s'en passer.

Quoique ma tendresse me rendît attentive aux moindres paroles de ma chere tante, l'excès de ma douleur ne me permettoit pas d'être aussi touchée que j'aurois dû l'être des soins généreux que sa prévoyante amitié lui inspiroit pour mon avenir. Je n'y voyois que l'horreur d'une

Digitized by Google

séparation prochaine, & l'anéantissement de toute espéce de bonheur pour moi. Cependant, le Comte de F.... mettoit tout en œuvre pour adoucir les peines de mon âme: jamais son amitié ne m'avoit paruë si attentive & si généreuse, que dans les tristes circonstances où nous nous trouvions l'un & l'autre. Et comme la tristesse attendrit naturellement les cœurs, jamais le Comte ne m'avoit trouvée si sensible que je le lui parus alors aux marques qu'il me donnoit de sa propre sensibilité. Je m'abandonnois, innocemment, dans ses bras; je lui prodiguois les tendres caresses qu'il ne m'étoit pas permis de faire à ma chere tante; & s'il en profitoit avec une sorte de retenuë, c'étoit cependant avec une ardeur que je n'attribuois qu'à son zéle, & qui ne servoit qu'à me pénétrer de plus en plus de la tendre reconnoissance que je croyois devoir à la générosité de ses soins & de ses promesses. Bientôt on ne me permit plus d'entrer dans la chambre de ma tante, malgré l'empressement que j'avois de m'y rendre; & dès la nuit du lendemain de cette cruelle séparation, quelque soin qu'on prît pour me cacher la perte que j'avois faite, il ne me fut plus possible d'en douter, lorsque

Digitized by Google

Madame de Laemsbourg, une amie de ma tante, qui ne l'avoit point quittée, vint me prendre dans ma chambre. Je la suivis d'abord avec une sorte de transport, croyant qu'elle m'alloit conduire à l'appartement de ma tante. Mais lorsque je vis qu'il étoit question de monter en carosse, & de la suivre chez elle, un cri perçant fut presque le seul signe de vie que je fus en état de lui donner. Je ne sçais plus moi-même ce que je devins; & je ne repris mes sens chez cette Dame, que longtems après y être arrivée. Ce ne fut que pour m'abandonner à la plus vive douleur que j'eusse jamais éprouvée. Mais dequoi le temps, la raison, & l'amitié, ne viennent-ils pas à bout? Comme ce n'est pas mon intention d'alonger ces Mémoires par un amas de réflexions, ou de récits inutiles à mon projet, je passe rapidement sur quelques circonstances de ma vie pour revenir à mon objet, qui n'est autre que l'arrangement des Lettres du Comte de S. Fargeol & des miennes, tant qu'a duré notre correspondance.

J'avertirai donc simplement le Lecteur, que quelques jours après la mort de ma digne tante, le Comte de F.... son neveu, vint me prendre chez Madame

Digitized by Google

de Laemsbourg, pour me conduire à son château de... qu'il me remit exactement tous les bijoux & effets de ma tante; parmi lesquels le plus précieux pour moi, fut le portrait de ma mere. Il me remit aussi un petit coffre, dans lequel étoient quelques lettres du Prince mon pere, & quelques pierreries. J'étois trop accablée par la douleur que me causoit la perte d'une personne si chere, pour être bien sensible à ces dernieres marques de son amitié pour moi. Mais j'avoue que je le fus beaucoup à l'accueil que me fit Madame la Comtesse de F.... Quelques taches de ma petite vérole, quoique peu nombreuses, qui étoient encore répandues sur mon visage & sur mes mains, parurent l'effrayer; & la firent s'éloigner, avec une sorte d'horreur, lorsque je me présentai pour la saluer. Je m'en trouvai d'autant plus humiliée, que cette légère difformité n'avoit point rebuté son mari, ni les autres personnes qui s'étoient empressées à me faire trouver quelque consolation dans leurs caresses. En un mot, la réception que me fit la Comtesse, étoit accompagnée de cet air de dignité qu'on peut appeller hauteur, & de cette politesse froide, plus propre à caractériser l'indifférence que l'amitié. J'en fus touchée
Digitized by Google

jusqu'aux larmes. En effet, rien n'étoit plus capable de m'attendrir sur mon propre sort, & de me faire sentir la grandeur de la perte que je venois de faire. Madame la Comtesse ajouta encore aux agrémens de cette réception, la nécessité de garder une espèce de quarantaine dans un pavillon séparé du château, dans lequel on me logea avec la femme de chambre de ma tante qui m'avoit suivie. En marchant sur les pas d'un domestique, chargé de m'y conduire, j'entendis les reproches que la Comtesse fit à son mari sur l'indiscrétion qu'il avoit eue de lui présenter une figure aussi hideuse & aussi effrayante que la mienne. Ces petites disgraces me pénétrèrent de douleur : mais la peine qu'elles me causèrent fut bien compensée, quand au bout de six semaines elle m'eut accordé l'honneur de vivre avec elle. Les premiers jours que je passai dans ma chambre, ou plutôt dans ma prison, furent entierement consacrés aux larmes. Le Comte de F.... n'osoit s'y présenter qu'à la dérobée. Il m'y consoloit, & m'y faisoit servir de son mieux. Les soins qu'il me rendoit, à l'insçû de sa femme, & les marques d'une amitié tendre, qui ne m'étoient point suspectes, soutinrent ma raison contre

les assauts de ma douleur, tant que je fus assez aveugle pour ne les prendre que comme les effets de l'intérêt généreux & raisonnable qu'il prenoit à mes malheurs. Mais, hélas! il se destinoit lui-même à les accroître, comme on le verra par la suite.

Après quelques jours de solitude, passés, comme je viens de le dire, dans les pleurs; le premier objet qui se présenta à mon imagination, pour dissiper mes ennuis, ce fut de relire les lettres du Comte de S. Fargeol. J'en attendois une de lui; & j'étois encore fort indécise sur la façon dont je devois lui apprendre le cruel changement qui venoit d'arriver à ma fortune. Je craignois également de le chagriner, ou de le tromper sur ma situation présente. Je me mis plusieurs fois en devoir de lui écrire; & tout autant de fois, je brûlai ce que j'avois écrit. Mais enfin, le Comte de F... me remit lui-même une lettre qui lui avoit été renvoyée de Strasbourg, pour moi. Cette lettre étoit du Comte de S Fargeol, sous l'enveloppe du sieur *Bagneux*. Comme ce paquet venoit de Paris, le Comte me laissa appercevoir quelque inquiétude; mais je la dissipai bientôt, par la franchise avec laquelle je ne balançai pas un instant à lui

Digitized by Google

demander la permiſſion de lire ma lettre en ſa préſence : ce que je fis à haute voix, n'ayant aucune raiſon de lui cacher une correſpondance à laquelle je m'étois livrée ſans ſcrupule ; & pour laquelle il alloit me devenir néceſſaire lui-même. Voici donc la lettre de M. de S. Fargeol.

TRENTIÉME LETTRE,

De M. le Comte de S. Fargeol, à Mlle de Gondreville.

QUE de choſes intéreſſantes, Mademoiſelle, vous m'apprenez en quatre mots ! Les inquiétudes que j'ai éprouvées, n'étoient donc que trop raiſonnables ? Hélas ! juſqu'à quel point n'auroient-elles pas été portées, ſi j'avois été informé de votre maladie avant que de l'être de votre convaleſcence ? Quoi, Mademoiſelle ! tandis que je n'étois tourmenté que par des doutes que votre propre courage m'aidoit à écarter de mon imagination, vous étiez dans les horreurs d'un mal qui pardonne ſi rarement à la beauté, lors même qu'il épargne notre vie ? En vérité, je ne puis vous dire que votre rétabliſſement me pénétre d'autant de joie que j'en

Digitized by Google

devrois reſſentir : je ſuis dans ce moment comme un homme qui a couru, ſans le ſçavoir, le plus grand des dangers : on eſt alors moins ſenſible à l'heureux hazard qui nous en a préſervés, qu'à l'horreur du riſque auquel on a été expoſé. Telle eſt actuéllement ma ſituation ; & ce que vous me mandez de vos propres inquiétudes, ſur l'état de Madame la Comteſſe votre tante, ne contribue que trop à me la rendre plus pénible & plus douloureuſe. A peine délivré de la crainte du plus grand des malheurs que je puſſe enviſager, je frémis de ceux dont vous êtes menacée ! Je ſerois, ſans doute, accablé de mes propres idées, ſi je ne trouvois dans les vôtres dequoi relever mon courage & ranimer ma confiance. Vous badinez ſi agréablement ſur les ſuites de votre cruelle maladie, que je ne puis croire que vous ſoyez auſſi allarmée que je l'ai été moi-même du commencement de votre lettre, auquel je me ſuis peut-être un peu trop arrêté. Mais peut-on être médiocrement ému de ce qui vous affecte ? Pardonnez-moi donc une terreur, que vous m'avez inſpirée ; & permettez-moi, ſinon de m'égayer à mon tour, du moins de ne me pas chagriner beaucoup des prétendus torts

Digitized by Google

que la petite vérole auroit pû faire à vos charmes. Vous ne rendriez guères de justice à ma façon de penser, si vous imaginiez que votre beauté seule vous eût acquis les sentimens que je vous ai voués. Il faut donc vous apprendre enfin par quels degrés vous les avez fait passer, avant d'être devenus ceux de cette amitié tendre & respectueuse que vous m'avez permis de vous avouer. Au premier instant où je vous ai vue, Mademoiselle, quoique j'eusse le cœur prévenu pour une autre, je n'ai pu me défendre de vous admirer comme un des plus beaux ouvrages de la Nature. Jusques-là, c'étoit pour mon âme un sentiment assez tranquille, & propre seulement à me rappeller quelquefois un agréable souvenir. Votre conversation, où je vis briller à la fois votre esprit & la candeur de votre âme, avec cet air de naïveté & de franchise qui plaît à tout le monde, alla plus loin que l'admiration. Elle me fit desirer & rechercher votre présence. Mes yeux & mes oreilles envièrent à ma mémoire le plaisir de se rappeller souvent votre idée. Enfin, Mademoiselle, la générosité, la noblesse de vos procédés, m'ont conduit jusqu'au point de regretter très-sincèrement de n'avoir pas eu le bonheur

heur de vous connoître plutôt : Et comme je veux être, & que je ſuis en effet auſſi franc que vous, je vous avouerai qu'il n'y avoit que le mérite de Madame de Saint Fargeol qui pût me conſoler de vous avoir connue trop tard. Voilà mon âme toute entiere. Et comme la petite vérole n'a pû mettre de taches à la vôtre, jugez ſi les plus cruels effets ſeroient jamais capables de porter la plus légère atteinte à l'eſtime tendre & reſpectueuſe que j'ai pour vous ! Je pourrois, en ce cas, vous admirer moins, comme belle : mais il eſt certain que je vous en aimerois davantage ; car vous ne ſçauriez ceſſer d'être aimable. Et les reproches que votre ſexe auroit à faire au ſort, tourneroient encore au profit de l'amitié, en la rendant plus ſenſible, & par conſéquent plus tendre. Contentez-vous donc, Mademoiſelle, de me raſſurer au plutôt ſur l'indiſpoſition de Madame la Comteſſe votre tante ; & ne craignez pas qu'en vous voyant, je ne trouve plus où aſſeoir non ſeulement toute mon eſtime, mais ces mêmes ſentimens qu'un mérite ſolide & des grâces indépendantes de votre jolie figure, ſeroient ſeules capables de m'inſpirer, & avec leſquels je ſerai éternellement le plus tendre & le plus fidèle de vos amis.

Digitized by Google

Après que le Comte de F... eût entendu la lecture de cette Lettre, il me quitta, sous prétexte de me laisser la liberté d'y répondre ; & me dit, seulement, en sortant de ma chambre :

Vous avez, Mademoiselle, un ami bien tendre : je n'en suis point surpris. On ne peut assurément vous connoître sans vous aimer, & sans vous aimer beaucoup. Je répondis à ce compliment, en l'assurant que je ferois toute ma vie en sorte que l'amitié dont il m'avoit jusqu'alors honorée, n'eût point occasion de se démentir par ma conduite ; & que je mettrois tous mes soins à mériter qu'il me la conservât toujours. Il m'en donna de nouvelles assurances, en prenant & en baisant ma main d'une façon timide & respectueuse ; ce qu'il n'avoit point fait encore depuis que j'étois dans sa maison. Et j'avoue, qu'ayant plusieurs fois reçû de lui sans scrupule, chez ma chere tante, des caresses plus marquées, je commençois à craindre qu'il ne se refroidît à mon égard : ensorte, que je fus très-sensible à cette espéce de faveur de sa part. On verra bientôt, jusqu'à quel point je m'étois trompée, & me trompois encore sur son compte. Mais je reviens à ma Lettre, ou plutôt à la réponse que je lui fis,

Digitized by Google

Et l'on va voir que j'étois bien éloigné de vouloir le chagriner par l'image de ma ſituation préſente, quoique je cruſſe en effet avoir fort à m'en plaindre, par rapport aux hauteurs & à la ſéchereſſe de la Comteſſe de F...

TRENTE-UNIÉME LETTRE,

De Mlle de Gondreville, à M. le Comte de S. Fargeol.

Tout eſt changé pour moi, mon cher Comte, depuis que je ne vous ai écrit! J'ai tout perdu. Je n'ai pas beſoin de vous en dire davantage, pour vous apprendre la perte que j'ai faite, perte qui m'a déjà coûté bien des larmes, qui m'en fait encore répandre de bien amères au moment où je vous écris! perte, que je me rappellerai dans tous les inſtans de ma vie, & que je ne puis me rappeller, ſans me pénétrer de la douleur la plus profonde... Ma chere tante, n'eſt plus! Que dis-je? j'ai perdu la plus tendre des meres; car, par ſon amitié, par ſes ſoins généreux, elle m'a toujours tenu lieu de celle que le Ciel m'a-

Digitized by Google

voit donnée. Hélas ! le sort, en l'enlevant au monde au moment où je vis le jour, m'avoit envié le bonheur de la connoître & de l'aimer ; & ma chere tante m'avoit épargné, jusqu'à ses derniers instans, la douleur & les regrets de l'avoir perdue. Quel comble de malheurs, pour votre triste amie, mon cher Comte ! vous avez une âme faite pour les sentir & pour les partager : je sens même combien ce partage seroit capable d'adoucir mes peines, si j'étois à portée de profiter des consolations de l'amitié. Mais que cet adoucissement est loin ! hélas, je suis peut-être condamnée à ne l'éprouver jamais. Non, rejettons cette funeste idée ; elle me feroit détester une vie qui ne tiendroit plus à rien, si elle ne tenoit encore aux liens de l'amitié, & je puis dire à ceux de la reconnoissance : car malgré le poids des maux qui m'accablent, je dois vous informer, mon cher Comte, que j'ai trouvé dans le neveu de ma chere tante, & dans Madame sa femme, tous les secours qu'elle avoit exigé d'eux pour moi : leur maison, est devenue mon asyle ; & il n'y a sorte de soins que le Comte de F... n'employe pour me consoler de la perte que j'ai faite, & me rendre la retraite qu'il m'a

Digitized by Google

procurée, auſſi ſupportable que peut l'être un lieu que je prévois ne pouvoir conſacrer qu'à d'éternelles larmes. Je n'ai pas la force de vous en dire davantage, mon cher Comte : je ſuis trop accablée pour jouir même du plaiſir de m'entretenir avec vous : à peine je ſçais ſi j'exiſte ; & je crois, ſincèrement, que je n'exiſterois plus, ſi je n'avois été ſoutenue par la douceur de penſer que je ſuis,

Votre amie.

P. S. Ayez ſoin, deſormais, mon cher Comte, de m'adreſſer, ou de me faire adreſſer vos Lettres au château de... par Colmar.

Les jours que je paſſai depuis cette Lettre écrite, furent tous marqués par les attentions & par les aſſiduités du Comte de F.... L'innocente confiance avec laquelle je recevois ſes ſoins, l'enhardit inſenſiblement juſqu'à reprendre avec moi les droits que les premiers inſtans de ma douleur lui avoient permis d'uſurper. Dans ces cruels momens, où les careſſes qu'il me prodiguoit ſembloient me tenir lieu de celles qu'il ne m'étoit plus permis de recevoir de ma chere tante, le déſeſpoir m'avoit jettée quelquefois entre ſes bras. Il profita des accès de

Digitized by Google

douleur dans lesquels le souvenir de mes pertes me replongeoit souvent, pour me prendre lui-même & pour me retenir dans les siens. J'y restois sans défiance ; & j'avoue, que j'y trouvois quelque soulagement à mes peines. Rien n'adoucit tant en effet l'amertume des âmes affligées, qu'une tendre sensibilité qu'on présume n'avoir d'autre but que celui de prendre une véritable part à leur douleur. Mais que le Comte de F... étoit loin d'une façon de penser si raisonnable & si désintéressée !... Je m'expliquerai bientôt plus en détail, sur cette nouvelle source de mes peines. Mais je ne dois pas passer sous silence la Lettre que je reçus du Vicomte de T... Je me contenterai d'en rapporter l'extrait. Le Vicomte me marquoit en son nom, & à celui de la Comtesse de S. Fargeol, la part tendre & sincère qu'ils prenoient l'un & l'autre à la perte que je venois de faire. Et ce qui me toucha bien vivement, ce fut d'apprendre par cette Lettre, que la Comtesse avoit été si frappée de la triste nouvelle que je lui avois apprise, que sa santé s'en étoit alterée, & qu'elle étoit, depuis ce moment, attaquée de vapeurs convulsives qui paroissoient inquiéter beaucoup le Vicomte son oncle, & qui

Digitized by Google

l'avoient obligé d'être son interprête. Il me donnoit ensuite une preuve bien rare de son amitié, & de l'extrême confiance qu'il avoit en moi. Voici ses propres termes.

Je sçais, Mademoiselle, que dans la situation où vous vous trouvez, privée des secours qui vous sont enlevés, par la perte que vous venez de faire, on a quelquefois besoin de ceux de ses amis. Je serois bien honteux que vous rendissiez assez peu de justice à mes sentimens, pour avoir dans ce cas recours à d'autres qu'à moi. Pardonnez-moi donc, si je suis assez vain pour oser prévenir les effets de la confiance que vous devez avoir en moi. J'écris, par ce même ordinaire, à MM. de Corneman, à Strasbourg, de vous faire toucher les sommes dont vous aurez besoin, sur vos simples reconnoissances. Je préviens, en même-temps, M. leur frere, mon Banquier à Paris, qui ne fera nulle difficulté de leur envoyer toutes leurs suretés. La seule grace que j'éxige de vous, Mademoiselle, c'est que vous en usiez aussi librement que vous devez le faire, & comme d'un bien qui vous appartient.

Je n'ai pas besoin de dire qu'une générosité si peu commune, à laquelle le

Vicomte ne mettoit (comme on le voit) aucunes bornes, me toucha sensiblement. J'étois incapable d'en abuser ; & grâce au Ciel, je n'étois pas même alors dans le cas d'y avoir recours. C'est de quoi j'eus soin de l'informer, dans la réponse que je fis sur le champ à sa Lettre, en l'assurant que j'aurois surement usé de la liberté qu'il me donnoit, si les secours qu'il m'offroit m'eussent été de la plus légère nécessité. Mais, en le remerciant d'offres si obligeantes & si essentielles, & dont je sentois tout le mérite, je m'étendis d'une maniere au moins aussi sensible sur l'article de sa Lettre, où il étoit question de la santé de Madame sa niéce. Je m'accusois, dans les termes les plus touchans, d'avoir été la cause, quoiqu'innocente, du dérangement qui y étoit survenu ; dérangement qui ajoutoit encore à mes propres malheurs de nouveaux degrés de peine & de sensibilité.

MM. de Corneman ne tarderent pas à m'écrire, pour m'informer des ordres qu'ils avoient reçus du Vicomte, & pour m'inviter, de la meilleure grâce du monde, à leur fournir l'occasion de m'obliger. Je leur répondis, sur le même ton, que je venois d'écrire à ce généreux ami ; & je passe, sans autre préam-

Digitized by Google

bule, à des événemens plus sérieux & plus intéressans.

On a vû, que le Comte de F... avoit entendu la lecture de la lettre de M. de S. Fargeol. Un excès de confiance, ou peut-être un mouvement de vanité, me porta à lui faire encore part de celle que j'avois reçuë du Vicomte de T.... Nous étions seuls, lorsque je la lui donnai à lire. Je ne fus point étonnée de le voir s'arrêter avec surprise, lorsqu'il fut arrivé à cette phrase, *tout ce que j'exige de vous, Mademoiselle, c'est que vous en usiez aussi librement que vous devez le faire, & comme d'un bien qui vous appartient.* Qui vous *appartient* ? me dit-il, Mademoiselle... Voilà une générosité qui s'exprime singuliérement ; & qui n'a guères d'exemple ! J'aurois sçu le donner moi-même, si j'avois pû prévoir que vous eussiez des besoins qui vous missent dans le cas d'avoir recours à d'autres qu'à moi.

Hélas, mon cher Comte ! lui dis-je, je suis trop pénétrée de tout ce que je vous dois, & trop assurée de la bonté de votre cœur, pour avoir sollicité des secours que votre générosité me dispense d'attendre & de desirer : aussi n'ai-je point attendu l'assurance de vos dispositions

Digitized by Google

à mon égard, pour remercier le Vicomte de T....

Je suis ravi, Mademoiselle, interrompit le Comte, de pouvoir me flatter que vous rendiez justice à mes sentimens. Vous n'en connoissez pas encore toute l'étendue! J'ignore quelle sorte d'intérêt peut animer le Vicomte de T.... Mais j'ose défier toute la terre d'en prendre un plus vif & plus tendre à votre personne, ainsi qu'à tout ce qui vous touche. Je n'en sçaurois douter, lui répondis-je, mon cher Comte; & la nouvelle assurance que vous me donnez de votre amitié, exige de ma part une confidence que je n'ai faite à personne, & qui va vous mettre au fait de la générosité singulière de M. le Vicomte de T...

Au voyage qu'il a fait à Strasbourg, avec le Comte de S. Fargeol, il prit assez de goût pour moi pour me faire entendre, qu'il étoit fâché que son neveu eût pris des engagemens avant de m'avoir connuë. Je regardai cette façon de s'exprimer sur mon compte, comme un simple compliment; d'autant plus, que j'étois bien informée que le malheur de ma naissance l'avoit seul déterminé à approuver le mariage que le Comte avoit contracté sans son aveu. Mais à peine fut-il

Digitized by Google

arrivé dans ſes terres, qu'il me propoſa, très-ſérieuſement, de partager avec lui ſon nom & ſa fortune, en m'offrant tous les avantages qu'une perſonne auſſi jeune & plus ambitieuſe que moi, eût oſé exiger d'un homme de ſon âge. Mais, comme je ne pouvois les accepter, ſans faire un tort conſidérable à la fortune du Comte & de la Comteſſe de S. Fargeol, je ne conſultai que leurs intérêts dans la réponſe que je fis à leur oncle; & je leur ſacrifiai, ſans héſiter, un établiſſement qui ne pouvoit faire mon bonheur, ſans nuire beaucoup au leur. Ce procédé leur parut à tous ſi déſintéreſſé, qu'il m'acquit, & m'a conſervé leur eſtime & leur amitié. C'eſt dans ces ſentimens, que vous devez chercher & trouver la cauſe de l'extrême généroſité du Vicomte.

Ah, Mademoiſelle! reprit vivement le Comte de F... que ces ſentimens d'eſtime & d'amitié, auxquels vous vous plaiſez de rapporter les généreux procédés du Vicomte de T... ſont communément froids & ſtériles! Vous êtes faite pour en inſpirer; & vous en inſpirez de plus vifs & de plus tendres!.. Ce que je vous dis, Mademoiſelle, je l'éprouve, & je ne puis plus vous le diſſimuler..., Oui, continua-t-il, en ſe jettant à mes pieds,

Digitized by Google

l'amour que je ſens pour vous, ne peut plus ſe contraindre : la jalouſie, qui vient de s'emparer de mon cœur, le force d'éclater. Le Vicomte ne vous eût jamais fait des offres pareilles à celles que je viens de lire, s'il n'eût pas ſenti, s'il ne vous eût pas déclaré, s'il ne vous eût pas fait approuver une ardeur pareille à la mienne ! Eh pourquoi ne me ſeroit-il pas permis d'être auſſi téméraire que lui, & de concevoir les mêmes eſpérances ?

L'étonnement, dont je fus ſaiſie, ſuſpendit les mouvemens de mon indignation. Arrêtez, M. le Comte ! lui dis-je, en me levant, pour me débarraſſer de lui... Ne ſentez-vous pas l'extrême différence qui caractériſe les vœux que le Vicomte pouvoit avoir formés en ma faveur, d'avec ceux que vous oſez m'offrir ? Il étoit libre, & vous ne l'êtes plus : il pouvoit s'établir entre lui & moi une union légitime... Qu'auriez-vous à me propoſer, juſte-Ciel ! dont l'idée ſeule ne fût pas un crime ?

Vous m'étonnez, Mademoiſelle ! me dit le Comte avec un ton d'aſſurance : Vous avez vêcu dans un monde qui n'eſt pas fait pour vous avoir inſpiré de pareils ſcrupules : vous n'êtes plus un enfant ;

Digitized by Google

& la façon dont tout ſe mène dans le monde, n'a pu échapper à votre pénétration. Vous devez ſçavoir, de plus, qu'étant née comme vous l'êtes, vous n'avez guères lieu d'aſpirer à ces unions légitimes dont vous me parlez. Voulez-vous donc renoncer aux douceurs de la vie ? Croyez-moi ; vous êtes faite pour les goûter ; & j'oſe vous aſſurer, que vous ne trouverez perſonne qui s'empreſſe autant à vous en procurer tous les agrémens & tous les plaiſirs qu'un homme qui vous aime, & qui mérite peut-être de vous inſpirer une tendreſſe égale à celle qu'il reſſent pour vous. Faites-y bien vos réfléxions. J'oſe me flatter, qu'elles ne me ſeront pas toujours auſſi défavorables.

Le Comte de F.... me quitta, en finiſſant ce diſcours. Il eut même l'audace de prendre & de me baiſer la main ; & je n'eus ni le courage, ni la préſence d'eſprit de m'en défendre. J'étois en effet, dans un état à ne pouvoir me connoître moi-même : interdite, humiliée, immobile, je voyois naître pour moi un nouvel ordre de choſes que je n'avois jamais prévues, & qu'il m'eût été impoſſible de prévoir. Quel abîme s'ouvroit ſous mes pas ! quel cahos d'idées qui ſe confon-

Digitized by Google

doient dans mon imagination ! je ne fus en un mot capable, que de m'attendrir sur ma situation. D'abondantes larmes, furent toute ma ressource dans cette occasion. Et j'en répandois encore de bien amères, le lendemain de cette conversation, lorsque Madame la Comtesse de F.... me fit dire que je pouvois enfin paroître chez elle. Comme j'avois fort négligé toute sorte de parure & d'ajustement depuis plus d'un mois que j'avois passé sans presque sortir de ma chambre, je fus obligée d'employer un peu de temps à me mettre en état de me présenter à cette Dame ; & ce fut le Comte lui-même qui vint m'apprendre, qu'elle étoit impatiente de me voir. Il me conduisit au Château, & crut devoir me prévenir, en chemin, sur le caractère de sa femme.

Vous la trouverez, me dit-il, assez extraordinaire : elle a de la hauteur, de la fierté ; & comme elle croit avoir fait beaucoup pour ma fortune, en me permettant d'avoir l'honneur de lui appartenir, elle est extrêmement jalouse de mes moindres attentions. Ainsi je vous exhorte à la discrétion, sur l'entretien que nous eumes hier ensemble. Pour peu que vous y ayez réfléchi, vous devez être

Digitized by Google

bien assurée que s'il arrive que vous ayez quelque chose à souffrir de l'humeur de la Comtesse, vous en serez dédommagée avec usure par les tendres soins que je prendrai constamment pour mériter de vous plaire, & vous rendre ce séjour agréable.

Monsieur, lui dis-je, avec plus de constance que je n'en avois eu la veille; ne craignez point d'indiscrétion de ma part, tant que votre amitié pour moi se tiendra dans les bornes que l'honneur & le devoir lui prescrivent. Mais croyez, je vous prie, qu'il n'y a point d'humiliation que je ne souffrisse plus volontiers, que ces vains dédommagemens dont vous me parlez, s'ils étoient de nature à pouvoir allarmer ma vertu.

Le Comte jugea sans doute, qu'il étoit nécessaire de me rassurer alors sur cet article. Et ce fut avec de pareils discours, que nous arrivâmes à l'appartement de la Comtesse. Mais quel fut mon étonnement! Cette Dame, que j'avois trouvée si haute & si dédaigneuse au premier abord, & qu'on venoit de me peindre si fière, me reçut avec un air de bonté auquel je ne m'étois pas attendu de sa part; elle me fit même des excuses de m'avoir tenue si longtems éloignée d'elle;

Digitized by Google

elle m'avoua sa foiblesse, sur la crainte qu'elle avoit toujours eue de la petite vérole : elle mit enfin le comble à cette agréable réception, & calma les inquiétudes que j'avois intérieurement sur les précautions que j'avois à craindre de la part de son mari, en m'assurant que nous ne nous séparerions plus, & qu'elle m'avoit fait préparer un appartement qui communiquoit avec le sien. Je fus si transportée de joie, à cette heureuse nouvelle, que j'avois peine à trouver des termes pour lui exprimer toute ma reconnoissance, & tout l'attachement dont je me sentois pénétrée : tant le contraste qui se trouvoit entre les craintes que j'avois eues, & ce que j'éprouvois alors, renversoit toutes les idées que je m'étois faites sur le compte de cette Dame, & que le Comte lui-même m'en avoit données ! Je pris donc le parti de marquer ma sensibilité à la Comtesse, en lui présentant quelques ouvrages de mes mains, qui m'avoient occupée pendant ma retraite. Elle reçut cette petite galanterie, en se louant également de mon adresse & de ma générosité. Et, pour ne point alonger ces Mémoires, je dirai qu'elle ne demeura point en reste avec moi ; & que, de ce moment, nous vêcumes en si bonne intelli-

Digitized by Google

gence, que le Comte me parut être, de nous trois, le plus embarassé de la société qui venoit de s'établir entre nous. Les choses étoient encore en cet état, lorsque je reçûs la réponse qui suit, à la lettre que j'avois écrite à M. de S. Fargeol.

TRENTE-DEUXIÉME LETTRE,

De M. le Comte de S. Fargeol, à Mlle de Gondreville.

QUEL événement, Mademoiselle! ou plutôt quel coup de foudre, vient de m'accabler à l'ouverture de votre lettre! Et quel objet de consolation serois-je en état de vous proposer, lorsque je n'en trouve point pour moi-même? s'il est vrai que l'amitié, dans d'aussi tristes circonstances, peut nous être d'un grand secours, qu'en pouvons-nous attendre dans l'éloignement où nous sommes l'un de l'autre? Les inquiétudes, pour ce qui nous reste, ajoutent encore à l'amertume que nous cause le souvenir de nos pertes. Et je ne trouve à vous offrir d'autre secours, dans vos douleurs, que celui auquel je puis avoir recours moi-même, & dans lequel le commun des hommes

Digitized by Google

trouve un terme plus prompt ou plus lent à ſes peines, ſuivant qu'il eſt plus ou moins capable de les ſentir. Je veux dire, Mademoiſelle, le temps & la raiſon : l'un & l'autre doivent vous ſervir mieux que moi, puiſque les ſoins généreux, & plus encore la tendre amitié dont M. le Comte & Madame la Comteſſe de F... ont hérité pour vous, doit y ajouter des adouciſſemens que je ne puis eſpérer pour moi-même. J'ai bien moins de raiſon, que vous ; & ce que j'en ai, ne me ſert de rien contre la douleur que je partage avec vous, par ce que le temps me menace peut-être de douleurs pour le moins auſſi ſenſibles. Je n'ai point reçu, par le dernier ordinaire, de nouvelles de ma femme, comme elle s'étoit accoûtumée de m'en donner depuis quelque temps par des lettres, ou du moins par quelques lignes écrites de ſa main. Mon oncle ſe contente de me marquer, que la nouvelle de la perte que vous venez de faire, l'ayant extrêmement affectée, elle étoit retombée dans quelques accidens de ſes premieres vapeurs ; & qu'il n'avoit pas jugé à propos de l'avertir qu'il m'écrivoit, de peur qu'en voulant m'écrire elle-même, ſa tête n'en eût été un peu fatiguée. Quoique dans tout ce qu'il me dit, en-

Digitized by Google

ſuite, il s'éfforce de me tranquiliſer; je lui vois trop d'affectation à ménager mes inquiétudes, pour que je ne prenne pas des meſures pour obtenir la permiſſion de retourner bientôt à Paris. Je compte donc, Mademoiſelle, me rejoindre bientôt à Madame de S. Fargeol, & par conſéquent me rapprocher un peu de vous. Que l'idée de mon départ, encore incertain, ne vous empêche pas de m'écrire. Ce ſeroit une cruelle augmentation à mes inquiétudes, d'être trop longtemps ſans recevoir de vos lettres. En les adreſſant à *Bagneux*, qui ſera inſtruit de mes marches, je les recevrai toujours exactement: & c'eſt prèſque le ſeul plaiſir que je puiſſe eſpérer de goûter, juſqu'au moment où je pourrai m'aſſurer par moi-même de l'état de Madame de S. Fargeol, & me flatter de rendre à notre commerce toute la vivacité que je lui deſire, & qui n'a été que trop interrompue par l'éloignement des lieux où je ſuis encore forcé de vivre. Celle de mes ſentimens pour vous, Mademoiſelle, n'en a point été & n'en pouvoit être refroidie: j'oſe me flatter de la conſtance des vôtres; & que le nouveau partage que vous êtes obligée de faire aujourd'hui de votre amitié, ne nuira point à celle ſur

Digitized by Google

laquelle vous m'avez permis de compter! Si je ne puis pas dire, que ce ſoit le premier de mes biens, c'en eſt un qui m'eſt ſi précieux, qu'il balance dans mon âme ce que j'ai de plus cher au monde; & qu'il n'eſt qu'un ſeul titre que je craigniſſe autant de perdre, que celui de

Votre Ami.

Cette Lettre, que je reçûs, ſans l'entremiſe du Comte de F... & que je lûs en particulier, fut la véritable époque de ma conſolation. Il eſt vrai, que les attentions de la Comteſſe, & la retenue du Comte, m'y avoient déjà diſpoſée depuis quelques jours: en ſorte que mon âme goûta, dans ce moment, les premieres douceurs d'une tranquillité que j'avois depuis ſi longtemps perduë. Et la lettre que j'écrivis ſur le champ, devoit ſe ſentir du moins par rapport à moi, & ſe ſentit en effet de cette heureuſe diſpoſition; d'autant que *Bagneux*, en m'adreſſant celle du Comte, ne me parloit point de la ſanté de Madame de S. Fargeol, & ſe contentoit de me faire des complimens de ſa part & de celle du Vicomte: Ce qui m'auroit inquiétée dans toute autre occaſion, ne ſervit alors qu'à me raſſurer, comme on va le voir.

Digitized by Google

TRENTE-TROISIÉME LETTRE,

De Mlle de Gondreville, à M. le Comte de S. Fargeol.

POURQUOI ne vous l'avouerois-je pas, mon cher Comte? Votre Lettre vient d'opérer un miracle que je croyois au-dessus de toutes les forces humaines, & que je désespérois d'obtenir jamais ni du temps, ni de la raison! Vous remettez mon âme dans cette assiétte tranquille; & peu s'en faut, que je ne dise heureuse, qu'elle ignoroit depuis si longtemps. Vous aviez tort, mon cher Comte, de vous défier du pouvoir de votre amitié. Quoique ses secours me viennent de loin, vous voyez qu'ils n'en sont pas moins puissans. Je vous avoue, que je m'y étois trompée moi-même; & que j'avois souvent fait les mêmes réfléxions que vous sur les inconvéniens de notre éloignement, dans les cruelles circonstances où je me suis trouvée. Combien de fois ai-je senti, dans mes malheurs, le besoin que j'aurois eu de répandre mon âme dans la vôtre! Et quel accroissement n'étoit-ce

pas pour ma douleur, de m'en repréſenter l'unique ſoulagement dans une perſpective ſi éloignée ? Mais une amitié comme la vôtre, eſt faite ſans doute pour vaincre tous les obſtacles. Vous les avez vaincus, mon cher Comte : votre Lettre a produit tout l'effet que j'aurois penſé ne devoir attendre que de votre ſeule préſence ; elle a rétabli le calme dans une âme, qui peu d'inſtans avant de l'avoir reçue ſe croyoit encore condamnée à gémir éternellement. Je ſçais que mes regrets doivent durer autant que ma vie ; mais c'eſt preſque les avoir effacés, que de les avoir adoucis. Je pourrois donc me croire actuellement auſſi heureuſe que je puis l'être deſormais, puiſque je retrouve en vous ce que j'ai perdu, ce que le Ciel nous accorde ſi rarement ; une amitié tendre, ſolide, & vertueuſe. Oui, mon cher Comte ! je me croirois parfaitement heureuſe, ſi je vous ſçavois auſſi raſſuré ſur les inquiétudes que vous donne la ſanté de Madame la Comteſſe de Saint Fargeol, que je crois devoir l'être moi-même par les complimens que j'ai reçûs de ſa part, & de celle de M. votre oncle. Je ne vous ai encore parlé que très-imparfaitement de Madame la Comteſſe de F.... parce que j'ai été chez

Digitized by Google

elle près de six semaines, sans la connoître. La crainte insurmontable qu'elle a de la petite vérole, avoit forcé son caractère bienfaisant à me tenir éloignée d'elle. Mais depuis huit jours, ses tendres attentions ne cessent point de me dédommager de l'espéce d'ennui qu'avoit pû me causer ma longue retraite. M. son mari, partage avec elle ces soins généreux; & je puis dire, que je suis encore plus contente du Comte, depuis que je suis avec sa femme, que lorsque j'étois à portée de ne voir que lui. Ce que je vous dis ici, mon cher Comte, devroit vous rassûrer, si vous aviez besoin de l'être, sur le partage de mes sentimens entre vous & les personnes avec lesquelles je vis. Ceux qui naissent de la reconnoissance, quoique sacrés pour une âme comme la mienne, ne sçauroient l'emporter sur un sentiment de choix librement adopté par notre cœur. Cette espéce de crainte, que vous n'avez pas, & que vous ne devez pas avoir, me conviendroit bien mieux qu'à vous; mais je suis contente de mon partage. Il y a même eu des temps où je vous aurois reproché de me mettre en balance avec ce que vous devez à Madame de S. Fargeol: mais je sens que nos besoins nous rendent in-

Digitized by Google

juſtes : ainſi ne me retranchez rien, je vous prie, de la part que vous me donnez dans votre amitié. J'approuverai toujours que la balance panche du côté de notre chère Comteſſe : mais je ſerois inconſolable, ſi toute autre qu'elle pouvoit enlever le côté de la balance où vous venez de placer vous-même,

Votre tendre & fidelle Amie.

J'accompagnai cette lettre, que j'adreſſai à M. *Bagneux*, d'un billet pour lui; dans lequel en le chargeant de mes complimens pour le Vicomte & pour Madame de S. Fargeol, je le priai de me donner inceſſamment des nouvelles de la ſanté de cette Dame, à laquelle je prenois l'intérêt le plus tendre.

Quelqu'idée que j'attachaſſe alors à ma nouvelle ſituation; ſi je la trouvois heureuſe, elle n'étoit pourtant pas capable de me faire une entiere illuſion ſur la différence de mon bonheur actuel avec celui dont j'avois joui juſqu'à la cruelle époque qui venoit de changer ma deſtinée. Des égards auxquels on ſe croit forcés de s'aſſujettir, ne reſſemblent point à ceux qui partent naturellement de notre penchant. Dans ceux-ci, c'eſt la tendreſſe qui nous guide; dans ceux-là, c'eſt le devoir

Digitized by Google

devoir qui nous entraîne. Les uns, n'affectent en rien cette douce liberté dont nos cœurs aiment à jouir; les autres, répandent sur toutes nos actions un caractère de dépendance qui nous gêne. C'étoit sur ce dernier plan, que j'avois formé celui de ma conduite vis-à-vis du Comte de F... & de sa femme. Comme j'avois naturellement l'âme tendre & sensible à la reconnoissance, cette conduite ne me coûtoit presque plus rien avec la Comtesse, qu'elle m'étoit encore fort à charge avec son mari. Les prétentions qu'il avoit eu l'audace de me laisser entrevoir; la crainte qu'elles ne fussent apperçuës de la Comtesse, me tenoient sans cesse en garde contre les démonstrations de son amitié & contre les mouvemens que mon cœur desiroit mais n'osoit employer, pour lui marquer ma gratitude. Je me serois sans doute accoûtumée à cette espéce de contrainte, toute fatigante qu'elle étoit pour une âme aussi franche que la mienne, si le caractère du Comte de F.... avoit été capable de se contraindre aussi longtemps que je l'eusse desiré. Mais j'eus bientôt lieu de m'appercevoir qu'il n'en avoit pas changé.

Qu'on ne s'attende point à trouver ici le détail des manœuvres & des artifices

Digitized by Google

que le Comte employa pour réussir dans ses vues criminelles, non plus que celui de ses discours séducteurs. Je n'étois point instruite; & je ne fus jamais faite au langage du crime : ma mémoire auroit autant de honte à se les rappeller aujourd'hui, que je souffrois alors à les entendre. Qu'il suffise au Lecteur d'apprendre, que l'air de sécurité dans laquelle la Comtesse sembloit être à mon égard, ne servit qu'à réveiller les prétentions, & à ranimer les infâmes desirs de son mari. Il dressa ses premieres batteries contre ma chere *Louflet*, cette femme de chambre de ma tante qui m'avoit suivie, & qui m'avoit servi de gouvernante. Ce fut en vain qu'il tenta de la séduire, sous divers prétextes, pour me remettre des lettres de sa part, ou pour lui procurer quelques entretiens secrets avec moi. Elle ne voulut jamais se prêter à rien; & m'avertit de tout. Cette conduite me donna de vives allarmes, & m'engagea à me tenir plus que jamais sur mes gardes. Mais, quoique dès ce moment mes inquiétudes ne m'abandonnassent ni nuit ni jour; quoique je me collasse, pour ainsi dire, à la personne de la Comtesse, on jugera aisément qu'étant dans la même maison, obligée même pour

Digitized by Google

ma propre ſureté, comme par devoir, à profiter des mêmes promenades, il y avoit cent momens où le haſard m'expoſoit à me trouver ou ſeule avec le Comte, ou aſſez ſéparée du reſte de la Compagnie, pour être forcée de l'entendre. Il crut enfin pouvoir en profiter, pour me déclarer de nouveau toute la vivacité de ſes ſentimens. Mon indignation le fit bientôt paſſer de la flatterie aux menaces. Alors il me fit entendre, que les diſpoſitions de ma chere Chanoineſſe, ſa tante, n'ayant été que verbales, & n'étant fondées que ſur ſa propre généroſité, je n'avois rien deſormais à eſpérer que de ſa libéralité, & du ſoin que je prendrois de lui plaire. En un mot, il pouſſa la dureté juſqu'à me faire rougir de ma naiſſance, & à me propoſer pour modèle & pour unique reſſource, les foibleſſes mêmes de ma malheureuſe mere. J'expoſe ici, ſous un ſeul point de vuë, les différens aſſauts que j'eus ſucceſſivement à ſoutenir, & des perſécutions qu'il me fallut endurer de la part du Comte de F... & je crois n'avoir pas beſoin de dire, à quel excès de douleur & en même tems de contrainte je me trouvai livrée. Quelle ſituation! J'en frémis encore, lorſque j'y penſe. Privée de tous ſecours humains,

Digitized by Google

ſans conſeils pour me conduire, obligée de ménager tout à la fois la délicateſſe & les bontés de la Comteſſe de F... je n'appercevois d'autre iſſuë à mes malheurs, que le déshonneur ou la misère : ſi l'un révoltoit ma Raiſon, l'autre révoltoit la Nature. Je me dois cette juſtice; mes ſentimens naturels, & l'éducation que j'avois reçuë, ne me laiſſoient pas balancer ſur le choix : mais mon imagination troublée ne me préſentoit aucun des moyens propres à me tirer de l'état de perplexité dans lequel je me trouvois forcée de vivre. Le ſeul expédient qui me vint d'abord à l'eſprit, ce fut d'écrire au Comte de S. Fargeol, & de lui découvrir la triſte ſituation dans laquelle je me trouvois réduite. Mais ce que je venois de lui en mander, étoit ſi différent de ce que j'avois à lui en apprendre, que je fus retenuë par une ſecrette honte : d'ailleurs, me diſois-je à moi-même, n'a-t-il pas aſſez de ſes propres inquiétudes, ſans le charger des miennes ? Je ne pus donc me réſoudre à prendre ce parti. Mais enfin le Ciel m'inſpira ſans doute celui que je devois ſuivre; & j'avouë que je fus étonnée de ne l'avoir pas imaginé plutôt. J'avois eu tant de lieu de me flatter de la protection du Cardinal de Rohan, &

Digitized by Google

de me louer de l'amitié de l'Abbé de Ravanne, que je ne doutai point qu'en m'adreſſant à ce dernier, je ne trouvaſſe bientôt grace auprès de ſon généreux Prince. Il eſt vrai, que j'avois commis une faute aſſez grave, en ne leur donnant part, ni à l'un ni à l'autre, de la perte que j'avois faite : mais j'eſpérai de leur faire excuſer, & rejetter cette négligence ſur ma timidité naturelle, & ſur les douloureuſes circonſtances où je m'étois trouvée. Je pris donc le parti d'écrire, à M. l'Abbé de Ravanne, la lettre qui ſuit.

TRENTE-QUATRIÉME LETTRE,

De Mademoiſelle de Gondreville, à M. l'Abbé de Ravanne.

MONSIEUR,

Je me trouve ſi humiliée des fautes que j'ai commiſes à votre égard, & des choſes que j'ai à vous dire, que je crains bien de n'être plus digne d'aucune attention de votre part, ni du ſouvenir d'un Prince bienfaiſant, dont la puiſſante protection m'eſt cependant devenue plus

Digitized by Google

nécessaire que jamais. Vous avez, sans doute, été informé de la perte cruelle que j'ai faite, dans la personne de Madame la Comtesse D..? J'avoue que c'est par moi, que vous auriez dû l'être : mais, Monsieur, dans l'état où ce malheur m'a réduite, n'est-on pas excusable d'oublier jusques aux devoirs les plus essentiels, quand la douleur est telle qu'elle nous force à nous oublier nous-mêmes ? Je ne vous en impose point, Monsieur ! Je vous expose, dans la plus exacte vérité, la situation où je me suis trouvée depuis le triste événement qui m'a séparée pour jamais de ce que j'avois de plus cher au monde : situation à laquelle je serois peut-être encore abandonnée, si quelque chose de plus cruel encore ne me menaçoit dans la retraite que ma chere tante avoit regardée comme le plus sûr asyle qu'elle pût me procurer en mourant. C'est chez M. le Comte de F... son neveu, que ses dernieres volontés m'ont conduite. Elle ne s'imaginoit pas assurément, que le zèle qu'il fit alors paroître pour moi, partît de la corruption de son cœur. Mais hélas ! je n'en ai déjà que trop de preuves ! C'est en dire assez à une âme comme la vôtre, pour la rendre sensible aux nou-

Digitized by Google

veaux malheurs que je crains ; & dont l'horrible perſpective frappe ſans ceſſe mes yeux. Je ne dois pourtant pas vous cacher un point moins redoutable pour moi de la conduite du Comte à mon égard : tout ce qui peut regarder ma fortune m'eſt indifférent, auprès de ce qui intéreſſe ma vertu. Je crois donc devoir vous informer, Monſieur, que ma chere tante étant au lit de la mort, déclara à M. le Comte de F... qu'elle me donnoit tous ſes meubles & effets ; & qu'elle exigea de ſa généroſité, de me continuer la moitié de la penſion qu'il étoit obligé de lui faire pendant ſa vie, juſqu'à ce que la protection de Son Eminence m'eût miſe en état de m'en paſſer. Mais comme ces diſpoſitions n'ont été que verbales, quoique le Comte les ait alors acceptées de la meilleure grâce du monde ; il ne feint point de me dire aujourd'hui, que je ne dois m'attendre à rien, qu'à des conditions ſi honteuſes, que je rougirois de les rapporter. Vous pouvez vous les imaginer, Monſieur, ces infâmes conditions : Il me ſuffit de vous dire, que je frémis d'y penſer. Jugez des peines que l'avenir me prépare, & dont il menace ſans ceſſe mon âme tremblante !...Si ce tableau ne peut manquer d'ex-

Digitized by Google

citer votre pitié, quelqu'imparfaitement que je ſois en état de vous le rendre; quelle force n'aura-t-il pas dans votre bouche, pour réveiller en ma faveur la protection, le crédit, & peut-être les anciennes bontés de Son Alteſſe Eminentiſſime, Mgr le Cardinal de Rohan? Je ſais qu'il n'y a rien que ſa généroſité ne m'autoriſe à en eſpérer. Mais c'eſt uniquement un aſyle que la vertu lui demande; & il n'y a point d'état, quel qu'il ſoit, que je n'embraſſe pour mettre la mienne à couvert de la ſéduction, & peut-être des piéges qu'on peut lui tendre. Tout ce que j'ai l'honneur de vous confier, Monſieur, eſt encore un myſtère pour Madame la Comteſſe de F.... J'ai cru devoir, par prudence, lui cacher les indignes procédés de ſon mari, tant pour lui épargner le chagrin de ſe croire mépriſée, que pour éviter les déſordres domeſtiques qui en pourroient naître. Je ne puis douter que je n'en devienne la victime. Cependant, l'unique parti qui me reſte à prendre, ſi j'ai la douleur d'être abandonnée à mon déſeſpoir, c'eſt d'avertir cette Dame de la perſécution que ſon mari me fait éprouver. Telle eſt l'extrêmité de mon état, que je ne puis prévenir mon malheur ſans faire

Digitized by Google

le ſien. Quelle étrange poſition, ſi vous n'avez pas pitié de moi ! Je n'ai plus perſonne ſur la terre qui s'intéreſſe à mon ſort, ſi la bonté de votre cœur ne vient à mon ſecours. Je l'implore, Monſieur ; & j'oſe tout en attendre. Que ne pouvez-vous être témoin des larmes que je répans ! Elles ſeroient plus éloquentes que tout ce que je puis vous dire ; & vous toucheroient plus encore que les ſentimens de confiance, de reſpect & d'attachement avec leſquels je ſuis &c.

GONDREVILLE.

P. S. Oſerois-je eſpérer, Monſieur, que vous veuilliez bien mettre aux pieds de Son Alteſſe Eminentiſſime & l'image de mes malheurs, & les aſſurances de mon reſpect profond ?

Cette lettre, que j'avois écrite avec précaution, & que j'avois trouvé le ſecret de faire partir de même, mit un peu de calme dans mon âme, par l'eſpérance que j'eus d'y recevoir une réponſe prompte, & favorable. Elle ne fut point trompée, comme on va le voir : car, quoique j'euſſe attendu cette réponſe pendant plus de quinze jours, & que pendant cet intervalle de temps j'euſſe encore beaucoup à ſouffrir des im-

Digitized by Google

portunes précautions du Comte ; je reçus des nouvelles si consolantes de l'Abbé de Ravanne, qu'elles eussent été capables de me faire oublier tous mes malheurs, si je n'avois reçu par le même ordinaire une Lettre du Comte de S. Fargeol, qui partageoit nécessairement mon âme entre le bonheur qui m'étoit annoncé, & les vives inquiétudes dont elle ne pouvoit manquer de m'accabler. Je rapporte ici, d'abord, celle de M. l'Abbé de Ravanne, comme la plus intéressante à ma propre situation ; & parce qu'en effet, je la lûs la première.

TRENTE-CINQUIÉME LETTRE,

De M. l'Abbé de Ravanne, à Mlle de Gondreville.

Vous m'avez rendu justice, Mademoiselle : vous ne pouviez faire part de vos malheurs à personne qui y fût plus sensible que moi. J'en excepte pourtant, notre grand Cardinal. On ne peut être aussi touché qu'il l'a été de la perte que vous avez faite, & de votre souvenir, qu'il m'a chargé de vous assurer lui être toujours cher. Vous en recevrez bientôt

Digitized by Google

des preuves, qui ne vous laiſſeront point douter de l'intérêt qu'il prend à tout ce qui vous touche. S. A. Em. applaudit ſans doute à la généroſité de M. le Comte de F... & lui ſçait gré de l'aſyle qu'il vous a ſi gracieuſement offert auprès d'une perſonne auſſi reſpectable que Madame ſon épouſe : mais ſon intention n'eſt pas que vous leur ſoyez plus longtemps à charge. Elle vient de donner ſes ordres pour vous aſſurer une retraite, qui vous convient à tous égards : c'eſt dans l'Abbaye de *Jouare*, où Madame l'Abbeſſe, niéce de ce Prince, vous attend ; & où Madame de Freſnay, qui ſe diſpoſe à faire inceſſamment un voyage à Paris, & que vous avez connue à Strasbourg, eſt chargée de vous conduire. Vous recevrez en même-temps, par une voiture de M. le Cardinal, qui doit aller vous prendre au château de.... l'avis du jour de ſon départ & du vôtre, pour lequel vous n'avez point de temps à perdre. Ainſi, Mademoiſelle, vous devez vous y préparer ſans délai. Vous aurez ſoin de prendre chez MM. de *Corneman*, à Straſbourg, cent louis, qu'ils vous remettront ſans difficulté, ſur le billet ci-joint. S. A. Em. écrira elle-même à M. le Comte de F.... pour le remercier, & lui faire part

de l'arrangement qu'il prend pour vous. Il ne me reſte, Mademoiſelle, qu'à vous rendre grâce, en mon particulier, de la confiance que vous avez bien voulu prendre en moi. Soyez aſſurée, je vous prie, qu'elle ne vous trompera jamais; & qu'il n'y a perſonne au monde qui ait pour vous un attachement plus ſincere & plus reſpectueux, que celui avec lequel je ſuis &c.

L'Abbé de Ravanne.

Je ne pus admirer aſſez la retenue de l'Abbé de Ravanne, à la lecture de cette lettre; j'en fus auſſi ſurpriſe & plus ſatisfaite même, que de l'extrême généroſité de ſon adorable Prince, dont j'avois des preuves ſi touchantes pour l'avenir, & ſi eſſentielles pous mes beſoins préſents, par le billet qui étoit joint à cette lettre.

Je viens à celle du Comte de S. Fargeol.

(*La ſuite, au prochain Mercure.*)

Digitized by Google

SCENE CINQUIEME du premier Acte du Caton, d'Adiſſon.

JUBA, MARCIE.

JUBA.

Est-ce vous que je vois, digne objet de mes feux ?
Que cet aſpect charmant, raſſure un malheureux !
Oui... je ſens que mon cœur ſe calme à votre vue ;
L'eſpérance renaît dans mon âme éperdue :
De vos attraits touchants, la douce majeſté,
A ces momens d'horreur, vient mêler la gaîté.
Le tyran de mon cœur, adouci par vos charmes...

MARCIE.

Ciel ! qu'entends-je ?.... Et c'eſt moi, qui lui prête des armes !....
Mes yeux, mes triſtes yeux ſerviroient ſes forfaits ?
J'aurois trop à rougir de mes foibles attraits.
Il vient à nous, Seigneur, ce tyran déteſtable :
Il menace Caton ; & ſa fille coupable,
Pourroit trahir ?..

JUBA.

Pardonne à cet excès d'amour,
Vertueuſe Marcie ! hélas ! ce triſte jour,
Va peut-être éclairer le triomphe du crime.

Digitized by Google

Sous mes pas chancelants, quand j'entrevois l'abîme ;
Quand je te perds peut-être, en suivant mon devoir ;
A mon cœur déchiré, laisse du moins l'espoir :
Laisse-moi me flatter que tes regards sensibles,
Sont attachés sur moi dans ces momens terribles :
Que tes tendres souhaits, vont me suivre au combat :
Cet espoir enchanteur animera mon bras ;
Et de mes traits plus sûrs, les coups inévitables,
Feront pleuvoir la mort sur ces têtes coupables.

MARCIE.

Si vous êtes l'ami de Rome & de Caton,
Soutenez tout le poids de cet auguste nom.
Défendez la vertu, contre la tyrannie.
C'est à ce prix, que sont les souhaits de Marcie.

JUBA.

Souhaits chers à mon cœur, je cours vous mériter !
Et toi, sage mortel, Caton, viens m'inspirer :
Allume dans mon sein cette divine flâme,
Que la vertu romaine alluma dans ton âme.
Que ta fille, dans moi, puisse un jour t'admirer !
Qu'un jour !...

MARCIE.

Commencez donc ici par l'imiter.
Le temps vole, Seigneur, & son aîle rapide
Va nous montrer bientôt un Citoyen perfide.
En de pareils momens, Caton sçait moins parler

Digitized by Google

JUBA.

Je m'égarois ; ta vôix a ſçu me ramener.
Je vole à mes Soldats : de leur valeur mourante,
Je vole ranimer la flâme languiſſante,
Inſpirer mon ardeur aux eſprits abattus,
Porter dans tous les cœurs Caton & ſes vertus.
Et quand Mars paroîtra, ſous cette pompe horrible
Qu'étale des combats l'apprêt ſombre & terrible,
Tes traits, toujours préſens à ce cœur plein de toi,
Tes traits chers & charmans, ſe montreront à moi ;
Et nos tyrans verront, ſi mon bras juſtifie
L'orgueil des vœux que j'oſe adreſſer à Marcie.

Par M. de Y. d. L. d.

à Lille, ce ...

MADRIGAL.

LE Dieu qui règne ſur ces rives,
Promène lentement ſes ondes fugitives :
On n'entend plus les flots exciter, en roulant,
Un agréable & doux murmure ;
Et les gazons fleuris, ne s'empreſſent plus tant
De l'embellir par leur verdure.
Sa charmante Nayade, en pleurs,
Vient ſoupirer ſur le rivage
Son infortune, ſes douleurs,
Et l'infidélité de ſon époux volage.

Digitized by Google

Comment s'eſt affoibli l'amour
De ce Dieu qui près d'elle oubſioit tout le monde?
C'eſt que la belle Æglé ſe miroit l'autre jour
Sur la ſurface de ſon onde.

Par M. DENOI.

VERS à Madame DORI... de GOL... pour être mis au bas de ſon Portrait, qui n'étoit pas bien reſſemblant.

TU vois, d'Iris, ce tableau peu fidèle;
Il ne rend pas le quart de ſes attraits.
Le Peintre déſſinoit; & du bout de ſon âile,
J'ai vû l'Amour, jaloux, effacer bien des traits:
Iris eſt ſon plus bel ouvrage.
Ce Dieu ne veut pas aujourd'hui,
Que l'art, partageant notre hommage,
Faſſe rien d'auſſi beau que lui.

Par le même.

Digitized by Google

LES TALENS DE L'ESPRIT.

POEME.

PREMIER CHANT.

JE chante les *Talens* de l'esprit, source féconde de biens ou de maux, de gloire ou de honte, suivant l'usage que l'on en fait; trésor ineſtimable dans les mains de l'homme raisonnable & vertueux; poison pernicieux, dans les mains de ceux qui s'éloignent de la Sageſſe & de la Raison. Heureux, si je pouvois inspirer à ceux qui en abusent, le desir de les rendre à leurs véritables destinations! Heureux, si je pouvois louer dignement ceux qui n'en ont jamais abusé!

Mais quel espoir séduisant, est venu m'engager dans une carrière si difficile! Ne faudroit-il pas avoir les vrais Talens, pour les célébrer comme il faut? Je sens toute la témérité de mon entreprise; le zèle seul pourra la faire excuser.

C'est à vous, ô *Muses*! à la seconder; ou plutôt, c'est vous que j'implore, ô *Sageſſe* suprême! qui rendez seule les Talens vraîment respectables & véritablement

Digitized by Google

précieux : ne me refusez point quelques rayons de cette lumière éclatante, qui préserve les hommes de l'égarement : mais paroissez dans mes vers plus douce que sincère, moins impérieuse qu'aimable ; vous n'en serez que plus sûre de persuader. *Minerve* doit se faire accompagner par les Grâces, & voiler ses instructions sous les charmes de l'agrément, comme on voit, dans nos jardins, les fruits se cacher sous les fleurs.

Et vous, arbitres de ces Talens, que vous honorez par vos mœurs ! vous qu'*Apollon* & *Minerve* firent dépositaires du trésor de la raison agréable, & du goût épuré ; daignez m'encourager par un de vos regards, comme on vit autrefois le *Soleil* guider de l'œil & de la voix le jeune *Phaëton*, parcourant les campagnes immenses du Firmament. Heureux, si trop semblable en tout à ce téméraire, je ne sers point d'exemple aux audacieux !

Les Hommes connoissoient déjà la sagesse, que le goût leur étoit encore inconnu ; leurs mœurs réglées, mais un peu sauvages, avoient besoin d'être adoucies, d'être civilisées par les *Talens de l'esprit* : ils en avoient en eux le germe ; mais il étoit question de le développer. Le souverain dispensateur des Talens & des Arts,

Digitized by Google

Apollon quitte le *Parnasse*, capitale de son Empire; & sur un nuage d'azur & de lumière, s'éléve d'un vol rapide sur la voute céleste, d'où le Maître des autres Dieux contemple & juge les foibles Mortels & les Divinités mêmes qui lui sont subordonnées.

Grand Dieu! dit *Apollon*, désapprouverez-vous les desseins que j'ai formés pour la gloire & le bonheur du monde? L'homme ignore encore les charmes & les avantages des Talens de l'esprit, si capables de le distinguer de tous les autres êtres: n'est-il pas temps de les faire connoître à l'Univers, & de répandre sur les mortels les dons du génie, du goût, & du sentiment? Je brûle de les leur inspirer, & de mêler à l'innocence de leurs mœurs ce qui peut la rendre encore plus touchante & plus agréable. N'est-il pas temps aussi, qu'à l'exemple de tant d'autres Divinités qui régnent sur la terre, je manifeste mon pouvoir à ceux qui l'habitent, & que je leur fasse ressentir mes bienfaits? Ils ont appris, de *Cérès*, la science utile de l'agriculture; de *Mercure*, celle du commerce & de l'industrie: *Pomone*, fertilise leurs vergers; *Flore*, embellit leurs jardins; *Pan*, a rassemblé leurs troupeaux; *Neptune*, les conduit sur le

Digitized by Google

perfide élément qu'il gouverne ; ils ont même reçu de *Mars* & de *Vulcain*, l'art terrible de la guerre & des combats : ne dois-je pas, à mon tour, leur enseigner des Talens plus doux, & des Arts plus agréables ?....

Jupiter, d'un clin d'œil qui fait trembler l'Olympe ébranlé par un si majestueux mouvement, approuve le projet d'*Apollon:* mais il desireroit que le Pere des Talens prît avec lui *Minerve* pour le seconder, & même pour lui servir de guide. La fierté d'*Apollon* reçoit à regret un conseil qui l'expose au partage de l'autorité. Laissons (dit-il à *Jupiter*,) laissons à *Minerve* le soin de former les cœurs & de les gouverner ; je prends sur moi seul l'emploi moins sérieux, mais plus flatteur peut-être, d'orner & de cultiver les esprits.

A ces mots, *Apollon* quitte l'Empire immense des Cieux, pour descendre rapidement sur cette terre bornée, dont notre orgueil semble vouloir étendre les limites ; point imperceptible aux yeux des immortels ; vaste champ pour nos regards ; & dans lequel nous formons un point plus imperceptible encore !

Le Dieu des Arts & des Talens, répand sur les Mortels un souffle enflammé, dont

Digitized by Google

ils ne tardent pas à ressentir les impressions divines & les effets merveilleux. Leur génie se développe & s'étend, s'échauffe, éclate, & s'élance avec la même rapidité que le salpêtre, qui n'attend pour forcer la prison qui le renferme, que la main qui doit l'enflammer. Puissent les étincelles d'un si beau feu, éclairer le monde, sans y causer d'embrasement!

L'inspiration d'*Apollon* est une vive lumiere, qui dissipe tout-à-coup les ténèbres dans lesquelles l'esprit humain étoit enveloppé. La Raison acquiert un nouveau degré d'intelligence & de sagacité: les connoissances s'étendent & se multiplient; les Talens naissent, & font naître avec eux les plaisirs délicieux de l'imagination, dont les couleurs enchanteresses embellissent la vérité même, & qui réalisent à nos yeux des chimères agréables... Souvent plus cheres aux hommes que l'essentielle vérité! La voix, docile aux loix de l'esprit, l'interprête avec grâce, & le peint avec force dans la déclamation; le geste la seconde, & rend l'esprit encore plus éloquent; la politesse, qui sçait orner tout ce qu'elle touche; la clarté, qui rend l'esprit lumineux; la délicatesse, qui fait le charme des paroles & l'assaisonnement des actions; la va-

Digitized by Google

riété, qui bannit l'ennui ; le goût enfin, qui fait valoir tout le reste, & qui sçait aussi l'apprécier, se réunissent pour étendre l'Empire des Talens, pour assurer leur régne, & le perpétuer. Une aurore nouvelle paroît éclairer un nouvel Univers : on diroit que les hommes viennent d'être créés, pour la premiere fois. Le Dieu des Arts s'applaudit de son ouvrage ; & les hommes en jouissent.

SECOND CHANT.

Les ténèbres que le flambeau d'*Apollon* avoit fait disparoître de dessus la terre, étoient retombées dans les enfers, dont elles avoient redoublé l'horreur & l'obscurité. L'*Envie*, triste habitante du séjour ténébreux, apprend, par cette révolution, les nouveaux bienfaits que les Dieux viennent de répandre sur les Mortels. Elle en frémit ; & jure, par le Styx, de mettre obstacle à leur félicité. La naissance des Talens allume en elle un ressentiment, qu'elle se hâte de faire éclater. Elle va trouver l'*Ignorance*, qui s'occupoit sur les bords du *Tartare*, à se rappeller orgueilleusement les crimes qu'elle avoit occasionnés.

Digitized by Google

Quelle eſt, dit l'*Envie*, ton indigne ſécurité, tandis qu'*Apollon* s'applaudit ſur la terre des atteintes qu'il vient de porter à ta puiſſance ? Ton Empire eſt attaqué.... Que dis-je ? il eſt détruit, ſi tu n'en préviens pas la chûte ! Les Talens viennent de naître ; ils ont rapidement étendu les limites de l'eſprit humain : négligeons de les combattre, ils ne tarderont pas à ſe multiplier. Je crains, ſurtout, (& tu dois l'appréhender autant que moi) je crains que les Talens de l'eſprit ne rendent les hommes encore plus ſages, en les civiliſant. Une ſeule choſe me raſſure ; mais elle ne ſuffit point à mon reſſentiment : *Apollon* a refuſé de s'aſſocier avec *Minerve* ; & *Minerve*, à ſon tour, dédaigne de ſeconder les projets d'*Apollon* : leur déſunion écarte notre plus cruelle ennemie. Le refus d'*Apollon*, ranime mon courage ; & je ne déſeſpère plus d'anéantir les Talens qu'il a fait naître. Que feront-ils, ſans la Sageſſe ? Le vrai moyen de les détruire, eſt encore en notre diſpoſition : c'eſt de faire en ſorte que les hommes en abuſent. *Minerve* ne les accompagne pas ; ils ſeront ſans défenſe : les voilà perdus. L'inſtant eſt favorable : partons ; réuniſſons-nous contre nos ennemis. Mettons dans nos intérêts

Digitized by Google

tout ce que l'enfer a de plus redoutable aux Talens & à la Vertu, l'*Irréligion*, la *Satyre*, & l'*Obscénité* : elles nous prêteront des armes sûres ; elles nous aideront à faire détester ces nouveaux présens des Dieux qui flattent l'orgueil de l'esprit humain, & que nous ferons tourner à sa confusion.

Comme on a vû quelquefois, à la honte de l'humanité, des Guerriers féroces empoisonner les fleuves & les fontaines, pour donner plutôt & plus surement la mort à leurs ennemis: ainsi l'*Ignorance* & l'*Envie*, déchaînées contre les *Talens*, méditent d'empoisonner les sources de nos plaisirs, pour nous faire trouver le désordre & les remords dans les ouvrages où nous devrions ne puiser que la sagesse la plus pure, & la plus douce félicité. Elles invoqnent & rassemblent en un instant les funestes compagnons de leurs travaux, & les complices de leurs crimes.

L'*Irréligion* se dérobe, pour les venir trouver, aux cris effroyables des *Titans* gémissans sous le poids des montagnes dont les Dieux les ont accablés, pour châtier leur rébellion. L'espoir renaît dans leur cœur, en apprenant que les *Talens* corrompus par l'Impiété, vont révolter les Mortels contre les Dieux ; & que

déformais

desormais l'esprit des hommes, infecté du fatal poison qui va leur être communiqué, aura l'audace de chercher à définir ce qu'il devroit adorer, & blasphémera bientôt les Dieux qu'il auroit dû glorifier.

La *Satyre*, armée d'un trait éguisé par la *Finesse*, & empoisonné par la *Malignité*, se cache sous les traits de *Momus*, Dieu de la *Raillerie*, presque toujours offensante, & souvent funeste à ceux qui plaisantent le mieux.

L'*Obscénité* hardie, appuyée sur l'*Indécence*, précédée de la *Corruption* & suivie des *Dégoûts*, emprunte les traits de *Vénus*, si capables de séduire ceux qui n'ont pas le courage de s'en préserver par la fuite.

Toutes trois, conduites par l'*Envie*, se rendent dans un séjour charmant, où l'*Innocence* & la *joie* avoient rassemblé les *Talens* dans un repas champêtre ordonné par la *Sobriété*, apprêté par la *Délicatesse*, & servi par l'*Amitié*. *Bacchus* même, y servoit une liqueur égale au nectar des Dieux.

L'*Envie*, déguisée sous les traits séduisans de la jeune *Hébé*, s'approche en folâtrant de la coupe de *Bacchus*, empoisonne la liqueur, & fait circuler parmi les *Talens* le venin le plus subtil & le

Digitized by Google

plus dangereux, puiſqu'il eſt compoſé des poiſons réunis de l'*Irréligion*, de la *Satyre*, & de l'*Obſcénité*.

L'*Innocence* s'en apperçoit : elle prend la fuite ; la *Joie* diſparoît. La *Licence* leur ſuccède, avec le *Délire* & l'*Emportement* : le Ciel s'obſcurcit ; le tonnerre gronde ; & l'*Envie* conſomme ſon ouvrage, en armant les uns contre les autres les *Tatens*, qui renouvellent, dans leur fatale yvreſſe, la cruelle hiſtoire des *Centaures* & des *Lapithes*, dont les combat troubla les nôces de *Pirithoüs*.

(*La ſuite, au Mercure prochain.*)

LES AMOURS A LA MODE.

VAUDEVILLE.

AIR, *Des Portraits à la mode.*

DIRE en tremblant le ſecret de ſon cœur,
De ſa Maîtreſſe épargner la pudeur,
C'étoit la vieille méthode.
Deſirs d'aujourd'hui ſont plus fortunés,
Chacun les déclare avant qu'ils ſoient nés ;
Les entreprenans ſont ſeuls couronnés :
Voilà les amours à la mode !

Digitized by Google

Aux pieds de ſa belle, un amant diſcret,
Portoit chaque jour un tendre bouquet;
Les Dieux ſeuls ſçavoient où cela ſe met:
C'étoit la vieille méthode.
Si ſa main encor cueille le jaſmin,
C'eſt pour le placer d'un air libertin,
Et pour arracher le ſien de ſon ſein:
Voilà les amours à la mode!

Sur le rapport des humeurs & des goûts,
On fondoit tout le bonheur des époux;
S'adorer, étoit le bien le plus doux:
C'étoit la vieille méthode.
L'hymen, aujourd'hui, ſe traite autrement,
L'intérêt décide le dénoûment;
Sur la dot, on règle le ſentiment:
Voilà les amours à la mode!

Par M. RELONGUE DE LA LOUPTIERE, *Membre de l'Académie des Arcades de Rome.*

VERS ſur la mort de M. THUROT, *tué au combat naval, du 28 Fév. 1760.*

FUNESTE aveuglement, du ſort qui nous conduit!
Hélas! dans l'éternelle nuit,
Jeune, après mille exploits, *Thurot* vient de deſcendre.

Digitized by Google

Anglois, qui redoutiez son nom, quoique nouveau ;
Vos regrets, à son ombre, élèvent un tombeau ;
Sensible à ses vertus, vous honorez sa cendre :*
C'est jouir, doublement, d'un Triomphe si beau !

Par M. *****.

ÉPITRE FAMILIÈRE,

A M. *****, *Curé de Saint* ** *à Paris.*

Toi, dont l'infatigable zéle,
Brûle aux dépens de ta santé ;
Qui, lorsque le devoir t'appelle
Au secours de l'humanité,
Ne prêtes plus qu'une oreille rebelle
Aux cris de ton infirmité.
Toi, qui par la Littérature,
Enrichis cet esprit, dont le Ciel t'a doté ;
Et qui, dans la société,
Sans que la décence en murmure,
Portes une aimable gaîté ;
Pasteur chéri ! mon âme satisfaite,
De voir les Préjugés à tes pieds abattus,
Vient applaudir à leur défaite,
Que tu ne dois qu'à tes vertus.
Ta droiture & tes mœurs, leur imposent silence:

* Les Gazettes Angloises, qui ne peuvent être suspectes, surtout en ce cas-ci, retentissent des éloges de ce brave Marin, & des honneurs qui ont été rendus à sa mémoire.

Digitized by Google

Ta charité, qu'éclaire la Prudence,
A triomphé de la froideur :
Ton Peuple, ton Clergé, vient à résipiscence ;
Leur estime est déjà le prix de ta douceur ;
Tes dons vont les forcer à la reconnoissance :
Les bienfaits nous gagnent le cœur.
Le Vieillard, à qui tu succèdes,
Éprouva, comme toi, des contradictions ;
Mais dans sa patience, & dans ses actions,
Il trouva de puissans remédes
Contre l'effort des factions.
Par le ton de la bonhommie,
Il sçut dans le bercail ramener le troupeau.
Ces hommes prévenus, prirent un cœur nouveau ;
Sa bonté désarma leur colère ennemie :
Le loup, pour lui, devint agneau.
Aux leçons des Vertus, il ajouta l'exemple ;
Il embellit l'Autel, il décora le Temple ;
Il fut de l'orphelin & le Pere & l'appui :
Des cœurs qu'il se soumit, la moisson fut très-ample :
Mais ce qu'il fit alors, tu le fais aujourd'hui ;
Et l'on retrouve, en toi, ce qu'on perdit en lui.
Ta libérale main, soulage l'indigence ;
Le besoin, près de toi, trouve un facile accès ;
En Chaire, tous les mois, ta voix fait le Procès
Au vice qui s'endort au sein de l'indolence.
Au Tribunal de Pénitence,

Digitized by Google

Je vois ton zéle ardent pouſſé juſqu'à l'excès :
Mêmes travaux, mêmes ſuccès :
Que ne peut point la bienfaiſance?
Partout je te vois honoré :
Aux vents des paſſions, ſuccède la bonace.
A ton aſpect, des cœurs je vois fondre la glace:
Le Marguillier d'honneur, pour toi s'eſt déclaré.
Tout revient ſur ſon compte, & l'on donne au Curé,
Ce qu'on refuſoit à ſa place.
Jouis du tranquille repos,
Dont le Dieu que tu ſers couronne tes travaux.
Lorſque ſans négligence on a rempli ſa tâche,
L'eſprit a beſoin de relâche ;
Plus il eſt fatigué, plus il faut l'amuſer:
L'arc trop tendu, riſque de ſe briſer.
A de pénibles ſoins, ton âme eſt trop livrée :
Pour quelques jours, Ami, quitte Paris ;
Et d'une ſanté délabrée,
Apporte-nous ici les précieux débris.
Les champêtres beautés de ce ſéjour tranquille,
Les côteaux enchantés, l'air pur de *Sartrouville**,
Hâteront la lenteur de ton ſang pareſſeux :
La Décence, en ces lieux, accompagne les Jeux ;
La Sageſſe, y règle le ſtyle
De quelques amis vertueux.
Que de motifs, pour toi, d'abandonner la Ville!

* Village, à quelques lieues de Paris.

Digitized by Google

Ici, chacun s'amuſe, & fait comme il l'entend.
On ſuit ſon goût, & tout le monde eſt Maître,
Hors celui qui ſeul devroit l'être.
Ne le fais point languir : ſon amitié t'attend.

Par M. l'Abbé CLÉMENT, *Chanoine de S. Louis du Louvre.*

PORTRAIT

*De Mlle de B****, fille de Mde la Marquiſe de B****, qui a donné au Public les* Bagatelles amuſantes.

Sur l'air : *Tout roule aujourd'hui dans le monde.*

NE ſuis-je pas aſſez gentille,
Pour trouver bientôt un époux ?
Et pourquoi donc ſuis-je encor fille ?
Ma foi, cela me paroît fou !
Que me manqueroit-il pour plaire ?
N'ai-je pas tous les attributs
De la Déeſſe de Cythère,
Et de Minerve les vertus ?

Sans trop parer ma marchandiſe,
Je vais de mes jeunes appas,
Aujourd'hui faire l'analyſe ;
Bien ſot qui ne ſe vante pas.
En deux mots, voici ma figure :

Digitized by Google

J'ai l'air jeune, brillant, & frais:
Pour toute beauté, la Nature
Des Grâces m'a donné les traits.

On dit ma taille, sans pareille;
On admire mon pied mignon;
Partout on prône mon oreille;
On applaudit à mon chignon.
Si mes yeux ne sont pas énormes,
C'est que je suis en racourci,
Soit pour le fond, soit pour la forme,
Le bijou le plus accompli.

En tout temps, je suis naturelle;
J'inspire toujours la gaîté:
J'assaisonne une bagatelle;
Et je ris d'une *pauvreté*.
Je ne suis point contredisante:
Et cependant, hors de saison,
Contre ma mère j'argumente,
Quelquefois sans trop de raison.

Je ne sçais quel démon me tente,
M'agite & m'anime au combat:
Suivant le Concile de Trente,
C'est le démon du Célibat.
Pour guérir cette frénésie,
Mariez-moi, belle maman:
Du moins, une fois dans la vie,
Nous aurons même sentiment.

Par Madame D. DG.

Digitized by Google

LE mot de la première Enigme du second volume d'Avril, est *Carnaval*. Celui de la seconde, est *Perruque*.

Le mot du premier Logogryphe, est *Ecritoire*. Celui des autres, est *Béterave*, *Malheureux*, *Dieu*. Celui du Latin, est *Navis*, où l'on trouve *Avis*.

ENIGME.

COMPOSÉ monstrueux de grandeur, de bassesse,
De vices, de vertus, de science, d'erreur,
D'humilité, d'orgueil, de force, de foiblesse:
J'ignore qui je suis, je me cherche sans cesse.
Tire-moi d'embarras: qui suis-je, ami Lecteur?

AUTRE ENIGME.

AVoir ma grotesque figure,
La jeunesse se divertit;
Cependant, admirez ma bisarre avanture!
Je cours après le monde, & le monde me fuit.
Cette frayeur est assez raisonnable;
Quoiqu'aveugle, ainsi que l'amour,

Digitized by Google

Quand j'attrape quelqu'un, ſi je ſuis véritable,
Pour quelque temps il eſt privé du jour.
Je ſuis quelquefois mâle, & quelquefois femelle.
A l'abri de mon nom, l'Amant qui n'eſt pas ſot,
Peut dérober des faveurs à ſa Belle,
Sans qu'elle oſe lui dire mot.

LOGOGRYPHE.

Pour me trouver, Lecteur, tu travailles peut-être;
Mais tu n'es pas le ſeul qui deſire m'avoir:
Mille & mille, par moi, ſont nés & s'en vont naître.
Si tu veux me connoître, exerce ton ſçavoir.
Des Rois & des Bergers, je deviens le partage;
Je plais à brune, blonde, aux jeunes comme aux vieux;
La Raiſon & l'Amour, m'invoquent en tous lieux;
De Tircis, & d'Eglé, je forme le ménage;
Mille aimables Mortels, ſans moi, mourroient de faim;
Et ſans moi, l'Univers verroit bientôt ſa fin.
Sur ſept pieds établi, ſi l'on me décompoſe,
On rencontre en moi l'air, utile à toute choſe;
Le nom de notre Reine; ou pronom poſſeſſif;
Ou meuble de Galère, ou celui d'un Eſquif.

Digitized by Google

En cherchant bien encor, tu trouveras, je gage,
Le contraire de gras, le contraste de doux ;
Un mot fort usité, synonyme d'Epoux.
Ce n'est pas tout, Lecteur : pour m'avoir, il faut l'âge.
Peut-être me tiens-tu ? peut-être, tu m'auras ;
Et peut-être, plutôt que tu ne le voudras.

Par M. le Chevalier de M. E. de Mad. D. F. Chevalier de S. Louis.

AUTRE.

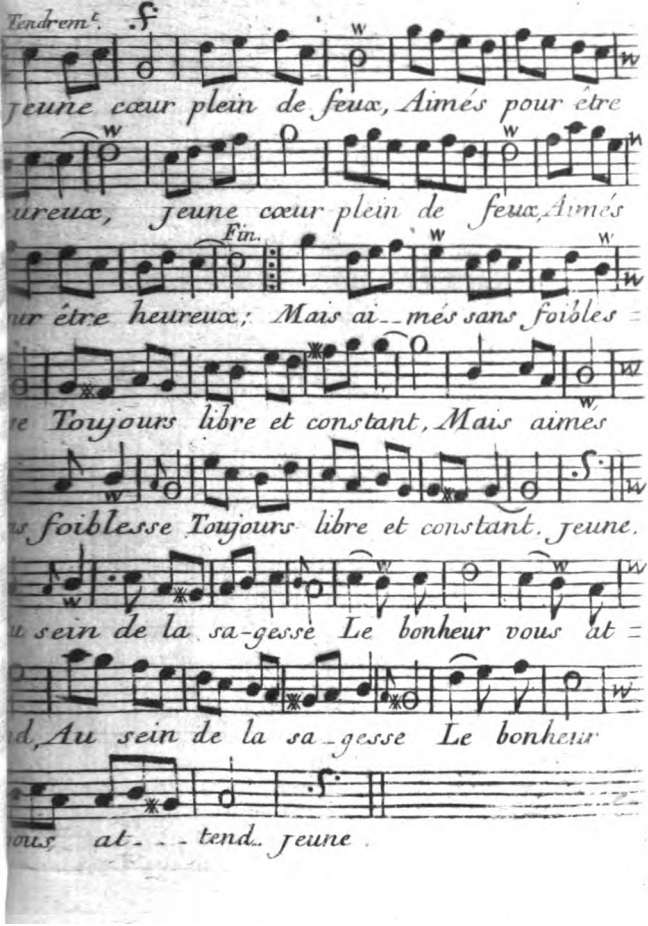
Mon tout, n'est qu'un monosyllabe:
Mais, malheur au Mortel dont j'habite le corps !
J'y suis pour lui, plus cruel qu'un Arabe,
Jusqu'à ce que j'en sois dehors.
En combinant ma petite fabrique,
L'on trouvera deux notes de musique,
Un arbre, un terme de dédain,
Un titre familier parmi le genre humain,
Que souvent on ne soutient guères.
Bref, le nom d'un des douze frères
Qui règnent tour-à-tour. C'est celui, justement,
Que l'on voit aujourd'hui régnant.

Digitized by Google

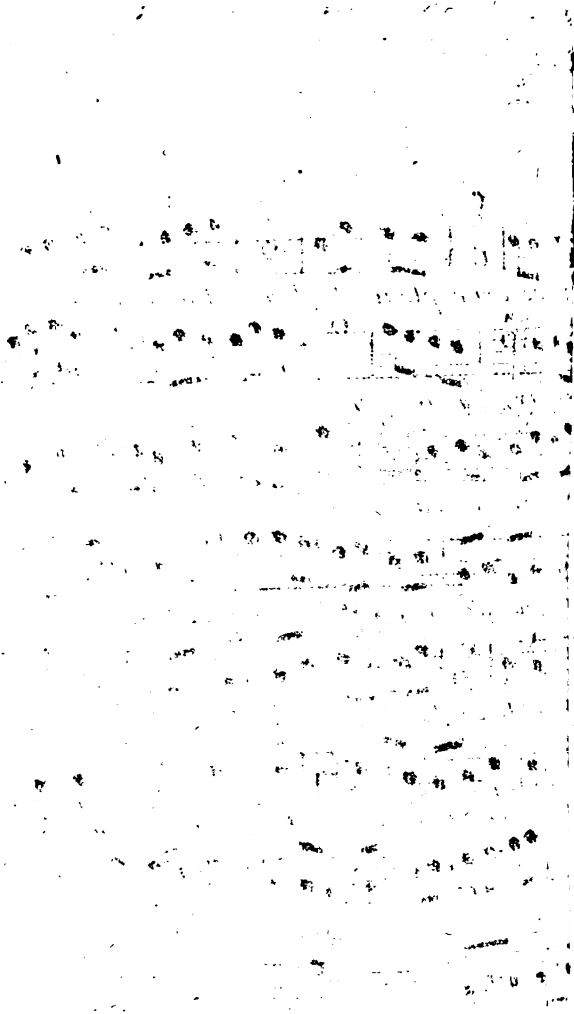
ARIETTE.

JEUNE cœur, plein de feux,
Aimez, pour être heureux.
Mais, aimez sans foiblesse,
Toûjours libre & constant.
Au sein de la sagesse,
Le bonheur vous attend.
Jeune cœur, plein de feux,
Aimez, pour être heureux.

Par M. . D. . .



Digitized by Google



Digitized by Google

ARTICLE II.

NOUVELLES LITTERAIRES.

LETTRE de M. DE GRACE, à l'Auteur Anonyme d'un Livre nouveau intitulé : CULTE DES DIEUX FÉTICHES, *ou* Parallèle de l'ancienne Religion de l'Egypte avec la Religion actuelle de la Nigritie. Vol. in-12. de 285 pages. 1760.

MONSIEUR,

L'Ouvrage que vous venez de donner au Public, annonce une grande érudition, un profond sçavoir, & beaucoup d'esprit. Les principaux points du système que vous exposez dans ce sçavant Ouvrage, se réduisent, si je ne me trompe, aux articles suivans.

1.° Vous prétendez que le *Fétichisme* *

* Tout le monde sçait que les habitans de la Nigritie prennent pour Dieu tutélaire, une mouche, un papillon, un oiseau, un lion, une montagne, un arbre, une pierre, un poisson, la mer même. Les Européens ont donné à ces sortes de Divinités le nom de Fétiches. *Lisez les Relations des Voyageurs, sur les Côtes de Guinée.*

Digitized by Google

actuél des habitans de la Nigritie, a été la principale Religion des anciens Egyptiens, & même de presque tous les Peuples.

2.° Vous soutenez, que les Egyptiens ont été des Sauvages dans leur origine, comme toutes les autres Nations depuis le déluge; qu'ainsi ils n'ont pas été capables d'imaginer une Religion mystérieuse à laquelle on pût donner des interprétations métaphysiques & physiques; & que par conséquent il est absurde de vouloir y trouver du figuré, comme plusieurs Sçavans ont osé le penser.

3.° Vous insinuez, que le Paganisme en général n'a consisté que dans le culte rendu aux Astres, à des animaux, & très-souvent à des hommes morts divinisés.

4.° Vous pensez, qu'il y a du ridicule à croire qu'on auroit inventé une Religion qui auroit été un mystère continuel pour le Peuple; & vous ajoutez, que le silence des Prêtres Egyptiens, sur leur Religion, ne provenoit que de ce qu'ils n'avoient rien à dire sur un système religieux, extravagant par lui-même, & dont ils sentoient toute la puérilité.

Permettez-moi, Monsieur, de vous exposer ce que je pense sur ces articles. Je sens que j'ai à combattre un adversaire dont les forces sont supérieures aux

Digitized by Google

miennes : mais si je succombe, je n'aurai point à rougir d'avoir rendu les armes à un tel vainqueur.

Pour procéder, avec quelque méthode, je diviserai cette espéce de dissertation en deux Articles tirés des précédens.

1.° J'examinerai, si les Egyptiens ont été des Sauvages dans leur origine ; & si leur Religion primitive a pû être formée sur des principes de Métaphysique & de Physique.

2.° Je tâcherai de faire voir, que les premiers Egyptiens ont connu le vrai Dieu; qu'ils n'ont point divinisé des hommes, ni rendu un culte réel aux animaux ; & que par conséquent le *Fétichisme* n'a point été la Religion primitive des Egyptiens.

Article Premier.

Vous voulez, Monsieur, que toutes les Nations ayent été Sauvages depuis le Déluge, à l'exception du *Peuple choisi*. En examinant avec attention les Annales du Monde, depuis le Déluge, je n'apperçois aucune trace de cette rusticité que vous prêtez gratuitement au genre humain. Je vois, au contraire, des hommes qui connoissent & cultivent les Arts; puisque selon l'Ecriture-Sainte, ils for-

Digitized by Google

ment l'entrepriſe d'élever une tour d'une hauteur prodigieuſe; entrepriſe qu'ils exécutent en partie. Dieu les force de ceſſer leur ouvrage; & alors ſe fait la diſperſion des hommes par toute la terre. Je ſuis ces mêmes hommes, & je les conſidère comme partagés en deux bandes. L'une, bâtit des Villes, s'y enferme, ſe police, ſe perfectionne dans les Arts & les Sciences; l'autre, au contraire, trouvant des délices dans la vie champêtre, parcourt les campagnes, n'ayant, pour ſe mettre à l'abri des injures de l'air que des tentes, des chariots couverts de peaux, ou des cabanes groſſiérement conſtruites. Cette derniere bande, qui forme nos peuples Nomades ou vagabonds, changeant continuellement de demeures, couvre inſenſiblement la terre de Sauvages; parce que ces Peuples vivant dans les deſerts, les bois, les montagnes, contractèrent la ruſticité des lieux qu'ils habitoient.

Vous voyez par-là, Monſieur, que les habitans de la Terre n'étoient point ſauvages dans leur origine; & je vais vous donner une preuve de ce que j'avance.

Dès l'an 2125, avant J. C. l'Empire de Ninive, & celui de Babylone, paroiſſent avec une ſorte d'éclat dans l'Aſie. On y

voit bientôt fleurir les Arts & les Sciences, qui adouciſſent les mœurs : témoins ces ſuperbes jardins de Babylone, & les autres ouvrages conſtruits par Sémiramis, qui monta ſur le Trône, l'an 1916 avant J. C. L'Afrique ne tarda pas à être habitée ; & la Colonie Aſiatique, qui paſſa en Egypte, ſe diſtingua, dès ſon origine, par la ſageſſe de ſes Loix, & ſon goût pour les Arts, dont elle avoit eu connoiſſance en Aſie. Voici ſur quelles probabilités je fonde mon opinion.

Ces Aſiatiques, auxquels je vais donner le nom d'Egyptiens, commencerent, ſuivant toutes les apparences, à fixer leur demeure ſur les bords du Nil. Ils reſſentirent bientôt les incommodités de l'inondation du fleuve ; & ils furent en conſéquence, obligés de faire diverſes obſervations ſur cette inondation périodique. Il fallut donc prendre des meſures pour s'en garantir, & pour profiter en même-temps de la fertilité que le limon du Nil procuroit à la terre. Les Egyptiens devinrent donc Aſtronomes, Géomètres, & par conſéquent Philoſophes, dès l'inſtant qu'ils commencerent à habiter l'Egypte.

Je fixe l'arrivée des Aſiatiques, dans l'Egypte, très-peu de temps après la fon-

Digitized by Google

dation de Ninive ; puiſqu'au bout de cent cinquante-ſept ans, c'eſt-à-dire, l'an 1968, une Colonie Egyptienne, conduite par Inachus, paſſe dans la Gréce, & commence à civiliſer les Peuples ſauvages qu'elle y trouve. Ces monumens hiſtoriques, me paroiſſent démontrer clairement que l'Egyptien n'a point été ſauvage dans ſon origine. Ainſi, Monſieur, les paſſages de Diodore de Sicile, & de quelques autres que vous alléguez, pour prouver la barbarie des premiers Egyptiens, ne peuvent en aucune manière appuyer votre opinion. Vous ſavez, d'ailleurs, quel fond on doit faire ſur Diodore de Sicile, qui rapporte en même-temps le pour & le contre, ſans rien diſcuter.

Je crois avoir démontré, que les premiers Egyptiens ont été Philoſophes: leurs loix, leurs coutumes, leurs uſages, ont donc été conformes aux principes de la Philoſophie, & c'eſt ce que l'Hiſtoire nous apprend. Tous les Egyptiens n'ont pas pû s'adonner aux ſpéculations philoſophiques ; & elles ont été réſervées pour un certain nombre d'entr'eux, dont l'eſprit étoit plus capable d'approfondir les myſtères de la Nature. Il s'eſt donc alors formé, dans l'Egypte, un corps de

Digitized by Google

Philoſophes, qui par la ſuite ont été regardés comme les Prêtres du Pays.

Dépoſitaires des Sciences, ils travaillèrent à réduire en ſyſtême les idées qu'ils avoient ſur la création du monde, ſur le développement de la matière, & ſur les différentes productions de la Nature. Guidés par ce génie oriental, qui ſemble ne ſe plaire que dans le *figuré*, & qui n'aime à repréſenter les choſes les plus ſimples que par des emblêmes, ils publièrent les productions de leur eſprit d'une façon ſi énigmatique, que le Peuple groſſier n'y put rien comprendre. Pour couvrir d'un voile plus impénétrable les choſes dont ils ſe réſervoient la connoiſſance; ils firent uſage d'une écriture, qui fut dans la ſuite regardée comme ſacrée. Vous ſçavez, Monſieur, que je veux parler ici des Hiéroglyphes.

Les Philoſophes Egyptiens ne purent parler de la création du monde, ſans faire mention du Créateur, de ſes attributs, & des effets de ſa prudence, ſuivant les idées qu'ils avoient de toutes ces choſes: ce qui forma un compoſé de métaphyſique & de phyſique. De là tout ce qu'ils avoient imaginé, ſans deſſein d'en faire un ſyſtême religieux, le devint cependant par la ſuite, & fut com-

Digitized by Google

me la base de la Religion Egyptienne. Tout symbole fut réalisé, & divinisé par la grossièreté & l'ignorance du Peuple, qui se laisse facilement surprendre aux moindres choses. Les Philosophes, ou les Prêtres Egyptiens, jaloux de dominer, ne chercherent point à détruire une superstition qui leur donnoit tant de crédit parmi leurs Concitoyens. Eux-mêmes, négligeant de suivre avec le même zéle les connoissances de leurs prédécesseurs, perdirent de vue l'origine de leurs premiers systêmes, qu'ils n'étoient plus en état d'expliquer dès le temps de Pythagore, d'Hérodote, & de Diodore de Sicile. *

Il s'ensuit de tout ce raisonnement, que les Egyptiens étoient des Peuples civilisés, dès leur origine; qu'ils ont eu des Philosophes; que les systêmes inventés par ceux ci, tant sur la formation de l'Univers que sur le développement de la matière & les autres effets physiques, formèrent insensiblement une espéce de somme théologique, qui fut regardée

* C'est une des raisons du silence des Prêtres Egyptiens, sur leur religion. L'autre motif de leur silence, venoit de ce qu'ils s'étoient fait une loi de n'expliquer leurs mystères qu'à ceux qu'on nommoit les Initiés. C'est ce qui se pratiquoit chez les Grecs, dans les grands mystères d'Eleusis.

Digitized by Google

comme la Religion du Pays ; qu'enfin les Egyptiens, tombés peu-à-peu dans l'ignorance, prirent pour objet de leur culte des choſes qui n'avoient ſervi que de ſymbole. De là le culte des *Fétiches* que vous leur reprochez.

Vous voyez, Monſieur, que je prends l'hiſtoire des Egyptiens d'une façon inverſe à la vôtre, puiſque vous prétendez que le *Fétichiſme* vint de la barbarie primitive des Egyptiens, qui ne connurent la Philoſophie qu'en s'éloignant de leur origine ; au lieu que je regarde ce même *Fétichiſme* comme moderne chez les Egyptiens, devenus ignorans par l'ambition & la fourberie de leurs Prêtres. J'appuye mon ſyſtême, contraire au vôtre, tant ſur des probabilités que ſur des faits hiſtoriques. En vous rapportant quelques paſſages de la Religion Egyptienne, je vous prouverai peut-être encore mieux, Monſieur, que le *Fétichiſme* n'a pû avoir lieu chez les premiers Egyptiens. Je ne m'étendrai point ici ſur toute leur Religion ; il faudroit écrire plus d'un volume, & c'eſt ce que j'eſpere faire dans quelque temps.

ARTICLE II.

Je crois avoir démontré, qu'une Colonie Aſiatique s'étoit établie dans l'Egypte

très-peu de temps après la fondation des Empires de Ninive & de Babylone. Ces Asiatiques n'étoient pas assez éloignés de leur origine pour avoir perdu de vue leur religion primitive : c'est-à-dire, la connoissance d'un Etre suprême, Créateur de l'Univers. L'ancien Egyptien a donc commencé par connoître & adorer le vrai Dieu *; & c'est ce que je trouve dans un fragment de la Cosmogonie Egyptienne, que je vais rapporter.

» Les Peuples de l'Egypte, croyoient que » l'Univers sensible étoit une production » éternelle de la volonté de l'Etre suprê- » me ; & que cet Univers étant composé » de matière, il étoit sujet, par la néces- » té de sa nature, à des révolutions & à » des altérations continuelles. Les régnes » des Dieux, dont parloit la Chronique » sacrée des Egyptiens, avoient rapport » à la succession des Mondes ; & com- » me les régnes d'*Osiris*, d'*Isis*, & d'*Ho- » rus*, avoient précédé immédiatement le » commencement de la génération des » hommes qui peuplent aujourd'hui la » terre, il est visible que l'histoire de » ces Divinités comprenoit une exposition » allégorique de ce que les Philosophes » avoient imaginé pour rendre raison

* Voyez, dans la Genèse, le voyage d'Abraham en Egypte.

Digitized by Google

» de la destruction de l'ancien Monde, » & de la reproduction du Monde actuél.

» Au-dessus de cet Univers sensible, il » y en avoit un autre purement intelligi- » ble, qui est le Monde des Esprits, l'as- » semblage d'un nombre infini de diffé- » rens ordres d'Intelligences subordonnées » & liées les unes aux autres, qui for- » moient une espèce de chaîne par » laquelle on pouvoit s'élever vers le » Dieu suprême.

» Ce Dieu suprême, antérieur à tous » les Etres produits, est le Dieu unique, le » Dieu *UN*. Rien de tout ce qui est intel- » ligible, rien même d'intellectuél, ne se » mêle à lui, parce qu'il ne reçoit rien » de ce quil n'est pas lui.

» Le second Dieu, étoit le Principe par » excellence, le Dieu des Dieux, l'Unité » sortie de l'Unité, la premiere Essence, » la source & le Pere de toute Essence & » de toute propriété, le premier Intellec- » tuél ou la premiere Intelligence; supé- » rieur même au principe intelligible. C'est » le Dieu CNEPH, placé au-dessous de l'In- » divisible & de la suprême Unité.

» Au-dessous de ce premier Intelligi- » ble, contenu dans le sein de *Cneph*, sont » les principes qui ont dirigé la produc- » tions des Etres visibles; l'Esprit DE-

Digitized by Google

» MIURGIQUE, ou Créateur, qui préside » à la vérité & à la sageſſe de ces Etres; » c'eſt-à-dire, qui maintient parmi eux la » réalité & l'ordre.

» Cet Eſprit *Demiurgique*, eſt AMOUN, » lorſqu'il manifeſte au dehors la force » inconnue des rapports ſecrets, par la » production & la génération des Etres. » Comme principe de l'organiſation, & » de l'arrangement convenable pour ren- » dre actifs & vivans certains Etres, il » eſt nommé PHTHA, ou celui qui déve- » loppe. Ce nom marquoit qu'il agiſſoit » avec art, & qu'il étoit une cauſe intel- » gente. Comme *bienfaiſant*, c'eſt-à-dire, » lorſqu'il eſt la ſource du plaiſir que » nous éprouvons, ſoit par la jouiſſance, » ſoit même par la ſeule conſidération des » Etres particuliers; & par la vue de » l'ordre convenable dans lequel ils ſont » diſpoſés, on le nomme OSIRIS & OM- » PHIS, ſelon *Jamblique*. *Plutarque* penſe, » avec fondement, que le nom d'*Oſiris* » ſignifie proprement le principe actif de » la production des Etres, l'Ame du Mon- » de, ou même la forme ſubſtantielle de » l'univers. OS-IRI, dans la langue Cophte, » ſignifie le *Seigneur fabricateur*. A l'égard » du mot *Omphis*, *Plutarque* le rend par » celui de *bienfaiſant*.

ISIS

» Isis est la matière premiere. I-si, dans » la langue Cophte, signifie le *receptacle* » *commun.*

» De l'union d'*Osiris* & d'*Isis*, c'est-» à-dire, du principe producteur avec la » matière, est sorti le monde composé » d'esprit & de matière, qui a une âme. » Cette âme, étant dans un mouvement » continuel remplit tous les Etres, & les » anime tous en se mêlant avec eux.

» Le Monde, ou plutôt l'Intelligence » qui l'anime, est le second Dieu, le Dieu » visible & sensible : car le Principe de » Miurgique, ou Créateur, étoit le pre-» mier Dieu sensible, mais invisible. *Jam-» blique* donne à ce second Dieu, le nom » d'Horus ou de Roi. Il est nommé l'i-» mage & le fils de *Demiurgos*. Le se-» cond Dieu immortel est toujours vi-» vant, mais non éternel, puisqu'il est » produit à chaque instant, & qu'il est » dans un état perpétuel de changement » & de passage.

» Outre les deux principes, Osiris & » Isis, il y en avoit un troisiéme nommé » Seth, Sethon, ou Smu, que les Grecs » apellent *Typhon*. Ces noms Egyptiens » désignent la destruction, la violence, » la corruption, la résistance au bien, & » à l'ordre.

Digitized by Google

» THYPHON épousa sa sœur, NEPHTÉ. Le » nom de celle-ci marque *la fin*, *la mort*.

» *Nephté*, pour surprendre *Osiris*, qu'elle » aimoit, prit la figure d'*Isis*, & devint » mere d'*Anubis*.

» *Thyphon* s'en vengea, en tuant *Osiris*, » dont il mit le corps en piéces; & il fit » le même traitement à *Horus*. *Isis* ras- » sembla les membres d'*Osiris*; mais » elle ne put trouver le principe de la » génération, que les poissons du Nil » avoient dévoré. Elle ne put alors pro- » duire qu'HARPOCRATE, un Etre mons- » trueux & à demi mort, image des pro- » ductions informes de la Nature dans » l'état du chaos.

» *Osiris*, revenu des enfers, rendit la » vie à *Horus*, & lui donna des armes » pour combattre *Typhon*, qui fut vaincu » & enchaîné. *Isis* trouva moyen de lui » rendre la liberté; & depuis ce temps, » il s'est caché dans l'Univers, dont il » tâche continuellement de troubler l'or- » dre & l'harmonie. *Horus* punit *Isis*, en » lui ôtant le diadême de *Lotos*, qu'elle » avoit reçu d'*Osiris*; mais *Anubis*, » qu'*Isis* avoit adopté, lui fit présent » d'un autre diadême formé d'une tête » de bœuf. »

Je ne vois rien dans tout ceci, Mon-

Digitized by Google

lieur, qui annonce le *Fétichisme*; j'y apperçois, au contraire, beaucoup de philosophie, peut-être parce que je ne suis pas un grand Philosophe: je ne puis m'empêcher même d'être assez ridicule pour y trouver du figuré, & des allégories qui me paroissent faciles à expliquer.

Le commencement de cette Cosmogonie me fait voir que les Egyptiens connoissoient le vrai Dieu, que leurs Philosophes désignoient, dans leur métaphysique, par les noms de Dieu *UNIQUE*, de Dieu *UN*. Les autres Dieux dont il est fait mention, ne sont autre chose que les attributs, les opérations, & les effets de la Providence; ou, si vous voulez, des Génies tels que plusieurs Philosophes anciens avoient imaginé, & qui étoient comme les Ministres du Dieu suprême.

La matière premiere, ou *Isis*, est créée par l'Esprit demiurgique ou Créateur; mais elle a besoin d'un principe qui la fasse agir, & ce principe est *Osiris*. On suppose, historiquement, l'union de ces deux personnages allégoriques, & de cette union provient *Horus*, ou le Monde sensible.

Tous les Anciens reconnoissoient un bon & un mauvais principe. Ce dernier est désigné, dans la Philosophie Egypti-

Digitized by Google

ne, par le nom de *Typhon*, qui est regardé comme l'auteur des bouleversemens qui arrivent dans l'Univers. Il étoit naturel de lui donner, en conséquence, la mort & la destruction pour sœur.

La matière & le monde, sont produits comme nous venons de le voir : mais dans l'instant de leur création, toutes les différentes parties qui le composent ne sont point encore distinctes ; c'est ce qui forme le chaos, représenté par la mort & par le démembrement d'*Osiris* & d'*Horus* : parce qu'alors le principe actif & le monde, paroissent dans l'inaction & sans forme. C'est le mauvais principe, qui occasionne le bouleversement du chaos ; & on ne pouvoit, suivant le système physique des Egyptiens, l'attribuer à un autre Etre qu'à *Typhon*. L'Univers prend enfin la forme qui lui est prescrite ; chaque partie de la matière se développe & se place où il convient : c'est *Isis*, qui rassemble les membres d'*Osiris*. Le principe de la génération est perdu, parce que rien ne devoit plus être créé ; & la matière ne pouvoit que changer continuellement de forme. Le mal, règne toûjours dans le monde ; & par cette raison, on feint qu'*Isis* a rendu la liberté à *Typhon*.

Vous m'objecterez peut-être, Monsieur,

Digitized by Google

que je prends *Iſis* pour la matière, tandis qu'elle étoit regardée en Egypte comme la Lune ; ce que vous me prouverez, ajouterez-vous, par différentes Statuës d'*Iſis*. J'aurai l'honneur de vous répondre, que les Philoſophes voulant donner une explication ſymbolique des continuels changemens de la matière, n'ont pû rien trouver qui les déſignât plus naturellement que les différentes phaſes de la Lune ; & c'eſt par cette raiſon, qu'on voit ſa repréſentation ſur pluſieurs têtes d'*Iſis*, ſans qu'il en faille conclure qu'*Iſis* & la Lune ſoient le même Etre. On pourroit, je penſe, expliquer de même une partie des figures qui ſont jointes aux ſtatuës d'*Iſis*.

Les Anciens, comme vous ſçavez, Monſieur, n'avoient point d'écriture : en conſéquence, ils ont été obligés, pour expliquer ce qu'ils vouloient faire entendre, d'employer la repréſentation des choſes les plus connues. Telle eſt l'origine de l'écriture hiéroglyphique, ou ſymbolique. Les Philoſophes, chargés d'expliquer ces ſymboles, ont refuſé, ou négligé dans la ſuite, d'en inſtruire le Peuple. L'Egyptien, devenu ignorant par l'orgueil de ſes Prêtres, a regardé inſenſiblement tous ces ſymboles comme

Digitized by Google

des divinités. Le grand nombre de figures d'animaux & même de plantes employées dans les hiéroglyphes, a occasionné le culte grossier que le Peuple a rendu aux plantes & aux animaux. Chaque Ville a pris, pour Divinité, l'animal qui lui a plû davantage ; & de là est venu que l'animal en vénération dans une Ville, étoit maltraité dans une autre. En vous accordant, Monsieur, que les Egyptiens ont rendu une sorte de culte à ces différens êtres, je remarquerai cependant, qu'ils ne leur ont jamais offert de sacrifices ; d'où il est aisé de conclure qu'ils ne regardoient pas ces êtres comme des divinités réelles, mais seulement comme des objets sacrés pour lesquels ils croyoient devoir témoigner quelque respect.

Cette espèce de *Fétichisme*, si dominant dans toute l'Egypte, ne fut jamais la Religion de l'homme lettré ; & je ne sçais, Monsieur, pourquoi vous ne voulez pas distinguer la Religion du Peuple d'avec celle de l'homme instruit. Le Peuple, est partout superstitieux, parce qu'il est ignorant, & semble même former une autre espèce d'hommes ; de là, cette inclination qu'on lui a reconnue pour l'Idolâtrie. L'homme lettré, n'a jamais pû être idolâtre ; & nous voyons ces hommes célè-

Digitized by Google

bres de la Gréce & de Rome, en paroiſſant ſuivre au dehors la Religion commune du Pays, enſeigner, dans le ſecret, une autre doctrine & une autre morale.

Pour juſtifier entierement les Egyptiens, il ne me reſte plus, Monſieur, qu'à vous prouver qu'ils n'ont point déifié des hommes. Leurs Prêtres déclarèrent à Hérodote, qu'il n'y avoit point de génération des Dieux aux hommes; qu'ils avoient eu de grands Rois, mais qu'ils ne les confondoient point avec les Dieux; & qu'aucun homme, parmi eux, n'avoit pas même joui des honneurs héroïques. Ainſi *Oſiris*, n'eſt point *Séſoſtris*, ou quelqu'autre célèbre Roi de l'Egypte, comme quelques-uns l'ont prétendu mal-à propos. D'ailleurs l'apothéoſe eſt moderne, par rapport à l'Antiquité; & *Epheſtion* eſt le premier des Grecs à qui on ait rendu les honneurs divins. Elle étoit cependant déja connuë chez les Romains, puiſque les Sénateurs déïfierent *Romulus*; mais vous n'ignorez pas qu'ils ne prirent ce parti que pour éviter la fureur du Peuple, qui les ſoupçonnoit du crime qu'ils avoient commis. Depuis *Romulus* juſqu'à *Jules Céſar*, aucun Romain ne fut aggrégé au rang des Dieux; & la flatterie ſeule donna à *Jules*

Digitized by Google

César une place parmi les signes céleſtes. Il faut donc diſtinguer les points de Religion occaſionnés par la flatterie, d'avec ceux qui ont un rapport réel au ſyſtême religieux. Ne m'objectez pas, Monſieur, que parmi les Grecs, *Hercule*, *Caſtor*, & d'autres, étoient regardés comme des Dieux; car je vous ferois voir qu'on ne leur rendoit point les honneurs divins, mais ſeulement les honneurs héroïques. Vous êtes trop ſçavant, Monſieur, pour ignorer la différence qu'il y a entre les uns & les autres.

L'explication ſinguliere que vous donnez du mot Mythologie, ſe trouve donc entierement détruite par ces preuves. Vous prétendez que ce mot eſt formé de *Muth*, qui en Egyptien ſignifie *la Mort*, & de λόγος, mot Grec qui veut dire *Diſcours*. Ainſi, ſelon vous, Monſieur, la Mythologie eſt le diſcours des morts, ou l'hiſtoire des hommes morts qui ont été déifiés. Vous ne prenez pas garde, qu'il paroîtra étonnant à tout le monde que ce mot ait été formé d'un terme Egyptien & d'un terme Grec. Tous nos Sçavans, juſqu'ici, l'avoient entendu bien différemment; & ils croyoient, comme vous ne l'ignorez pas, que ce mot venoit de μῦθος *fabula* &c.

Avant que de quitter entierement les

Digitized by Google

Egyptiens ; permettez-moi, Monsieur, de vous faire un petit reproche de leur part. Ces Peuples, chez lesquels les arts & les sciences ont fleuri de si bonne heure, & dont le célèbre M. *Bossuet* nous a fait un si beau portrait ; ces Peuples, dis-je, trouvent fort mauvais qu'on les mette en parallèle avec les Peuples de la Nigritie, que nos Voyageurs nous représentent comme des Nations grossières & presque sauvages.

Les bornes qui me sont prescrites, ne me permettent pas de prendre la défense de plusieurs autres Peuples anciens, que vous attaquez dans votre ouvrage. Pour ce qui regarde les Grecs, je vous renvoye, Monsieur, à la Lettre que j'ai écrite à ce sujet, & que vous trouverez dans le Mercure de Décembre dernier, page 104. A l'égard du système religieux des Indiens, vous pouvez le lire dans le Tome XVIII des Mémoires de l'Académie Royale des Belles-Lettres, page 34 de la partie historique. A la vue de ces deux anciennes Religions, vous appercevrez des systêmes philosophiques ; & vous conviendrez, peut-être, qu'il n'y avoit point de *Fétiches* pour les lettrés. Je le répéte, vous n'en trouverez jamais, que parmi le Peuple grossier & ignorant. Je pourrois

Digitized by Google

en dire autant de la Religion des anciens Perſes, & même des anciens Scythes; mais je ſuis obligé de terminer cette Diſſertation, qui ſeroit ſuſceptible d'une plus grande étendue.

Claudite jam rivos pueri, ſat prata biberunt.

Je ſuis, avec une reſpectueuſe eſtime &c.

DE GRACE.

EXTRAIT, de la Logique des Dames.

VOUS ſçavez mieux que moi, Monſieur, que le Traité de Dialectique d'*Ariſtote*, eſt un des ouvrages qui fait le plus d'honneur à ce génie vaſte & profond. En effet, on ne ſçauroit aſſez s'étonner qu'il ait réuſſi à aſſujettir à un petit nombre de régles les opérations infinies de l'entendement; & qu'il ait montré les voies ſimples par où les Arts & les Sciences ſe ſont élevés, ou du moins s'éléveront un jour au dernier période de la perfection.

Le Prince des Philoſophes ſembloit être né pour ſubjuguer les eſprits, comme ſon diſciple pour commander aux

Digitized by Google

Rois. On faisoit l'honneur à ce premier, de penser qu'il avoit envisagé la Nature par toutes ses faces; & qu'il en avoit mesuré les limites.

Ainsi, jusqu'à *Descartes*, un des plus grands génies qui soit sorti de la main divine, on n'a osé penser que d'après *Aristote*; & tous ceux qui ont écrit sur les matières qu'il avoit déjà traitées, n'ont été que ses froids admirateurs, & ses stériles commentateurs.

Voilà sans doute pourquoi on ne nous a donné jusqu'à présent, sur la logique, que d'insipides collections. J'en excepte toutefois, *l'Art de penser, de Port Royal*, traité marqué au coin du bon goût, ainsi que tous ceux qui sont sortis de cette sçavante école.

Le succès de ce Livre n'a point abbattu le courage d'un Auteur moderne, à qui nous devons *la Logique de l'Esprit & du Cœur, à l'usage des Dames*. Jusqu'à présent, la Philosophie s'étoit plus occupée du soin de diriger l'entendement, que la volonté: il a saisi les liens presque imperceptibles qui unissent ces deux facultés de l'âme, & il a osé leur prescrire des régles communes. Par là, cette brochure est devenue, entre ses mains, un ouvrage de création.

Dans le premier Chapitre, on remonte

Digitized by Google

jusqu'aux élémens de l'esprit, les idées; on en dérive avec système toutes les opérations de l'entendement, & on nous fait remarquer les heureuses progressions de cette chaîne intellectuelle, *chaîne continue aux yeux du Philosophe, & interrompue en bien des endrois aux yeux du vulgaire; chaîne d'or avec laquelle Jupiter attiroit les Mortels jusqu'à lui.*

On descend ensuite, jusqu'aux germes des passions; je veux dire, les sentimens. » C'est de la collection de quelques sen- » timens de la même espéce, qu'il faut » dériver les goûts : la collection de plu- » sieurs sentimens dissemblables, donnent » les fantaisies & les caprices : pour les » passions, elles sont une suite de senti- » mens de même genre : lorsqu'ils n'ont » rien de bien vif & de bien empressé, » ils produisent les inclinations.

On envisage, dans le second Chapitre, les idées selon leur nature, leurs différentes espéces, leurs qualités & leur origine. On suit le même ordre, par rapport aux sentimens.

On définit les perceptions, à la manière accoûtumée. Voici la notion qu'on nous donne du sentiment. » Il consiste dans un » effort de la volonté, pour se porter vers » certains objets, ou pour s'en éloigner;

Digitized by Google

» par lui-même, il eſt une impulſion oc-
» caſionnée par les ſenſations agréables
» ou déſagréables : il ne différe pas peu
» des perceptions directes, qui n'offrent
» rien que de paſſif; au lieu qu'il eſt
» actif. »

La ſimplicité, la compoſition, & l'abſtraction des idées & des ſentimens, forment des claſſes ſous leſquelles on les range.

L'Auteur enviſage enſuite les conceptions & les ſentimens, comme ſignes des différens caractères d'eſprits & de cœurs. Toute cette analyſe a le mérite de la nouveauté, & ne pouvoit partir que d'un eſprit obſervateur & profond. La vérité & la fauſſeté des appréhenſions, deviennent l'objet d'un examen éclairé, & l'on ſe décide pour leur vérité.

L'analyſe des ſignes des perceptions & des ſentimens, doit ſuivre celle de leurs eſpéces & de leurs qualités. On conſidére les ſignes, dans leur nature; on établit des régles, pour guider dans la création des termes nouveaux. On regarde les conceptions & les ſentimens comme des principes, d'où il faut dériver la fécondité, la ſtérilité, & les variations de toutes les langues de l'Univers. Ce morceau, marqué au coin de l'invention, & d'une

Digitized by Google

ſaine Philoſophie, mérite d'être lû, & médité avec ſoin.

L'enchaînement des principes conduit naturellement l'Auteur à l'origine occaſionnelle des idées & des ſentimens, qu'il place, avec pluſieurs Philoſophes modernes, dans nos ſens.

Dans le premier Chapitre de cet Ouvrage, on a enviſagé les prétentions & les ſentimens, comme diſperſés dans l'eſprit & le cœur de l'homme : le ſecond eſt conſacré à les réunir, à examiner leurs combinaiſons infinies, à les définir, à les comparer entre elles, à analiſer leur caractère, ainſi que la vérité & la fauſſeté des jugemens, & les collections des ſentimens honnêtes ou déshonnêtes.

On établit d'abord, que le jugement eſt un acte de l'entendement : par ce principe on apprécie toutes les différentes ſortes d'eſprit. Ces idées me paroiſſent vraies.

On examine enſuite les juſtes rapports de l'entendement & de la volonté, à l'égard de la liaiſon des appréhenſions & des ſentimens : on en déduit l'accord du cœur avec l'eſprit, & l'on s'en prend à ce dernier des défauts du premier. Ces vues, ſont également intéreſſantes & profondes.

Pour déterminer les différentes ſortes

Digitized by Google

de propoſitions, il a fallu décompoſer le jugement. On diſtingue autant de collection de ſentimens, que de propoſitions: Les unes & les autres ſervent à déterminer les caractères des eſprits & des cœurs. Après avoir diſcuté la vérité & la fauſſeté des jugemens, on poſe un principe pour juger de l'union des ſentimens honnêtes, ou déshonnêtes. » Le grand principe qui » doit nous éclairer, c'eſt de voir ſi elles » nous maintiennent dans les rapports » que nous devons avoir avec l'Etre ſu» prême, avec le Gouvernement, avec » la Patrie, & avec l'Etat où la Provi» dence nous a mis. » De là naît une morale ſaine & ſublime, qu'il faut lire dans l'ouvrage.

Le quatriéme Chapitre, enſeigne l'art d'enchaîner les collections d'idées & de ſentimens; il explique la nature du raiſonnement; il en fait connoître les diverſes eſpéces, & leur caractère; il preſcrit des régles pour juger de la vérité des argumens; & il montre la ſource de leur vérité.

On commence par donner une idée du raiſonnement, & l'on remarque que la théorie porte ſur ce principe admis des Géomètres: *Deux choſes qui conviennent à une troiſiéme, conviennent entr'elles.*

Digitized by Google

On fait voir que, comme on peut comparer plusieurs propositions, on peut de même comparer plusieurs sentimens, ou plusieurs passions.

Les argumens, une fois envisagés dans leur être métaphysique, on les considere dans leur forme syllogistique; on les divise en leurs espéces, & l'on observe que les enthimêmes rentrent dans la classe des syllogismes. On détermine, avec le secours de l'analyse, leur caractère de foiblesse, de force ou de précision, & l'on met les Orateurs & les Écrivains en état d'en faire usage à propos. Voici comment on s'exprime sur les enthimêmes. » Ils » sousentendent une, ou même plusieurs » propositions, & laissent bien des choses » à deviner. Plus il y a de distance de » l'antécédent au conséquent, plus ces » raisonnemens suppose nt un esprit vaste » & profond. Les gens de génie franchissent d'un clin d'œil une foule de conclusions intermédiaires, & s'élancent à » la derniere : c'est pour cette raison que » l'Histoire Romaine de *Tacite*, les Pensées de *Pascal*, celles de *la Rochefoucaut*, & *l'Esprit des Loix*, sont des énigmes qui n'ont point de mot pour des » Lecteurs superficiels.

L'Auteur, ne se borne point là.

Il prescrit une régle sûre pour déme-

Digitized by Google

ler la vérité ou la fauſſeté des raiſonnemens Cette régle eſt ce principe : *la concluſion, doit être contenuë dans les prémices.* Il ne tarde pas à en faire l'application au ſentiment, pour diſtinguer les paſſions honnêtes des deshonnêtes.

Afin de nous mieux précautionner contre l'erreur, qui eſt préſque toujours à côté de la vérité, il découvre les ſources des erreurs. Il exhorte éloquemment les Dames, à réfléchir ſérieuſement ſur leurs paſſions ; il ſe récrie contre les talens & les connoiſſances frivoles dont les femmes du bel-air font leur unique étude ; il leur recommande la décence & la pratique des vertus ; & il établit une régle, pour juger des mœurs des hommes d'une nation : c'eſt d'y approfondir le caractère des femmes. » Que les femmes euſſent des » mœurs, les hommes en auroient bien- » tôt auſſi : le penchant continuel des » deux ſexes à ſe réunir, les rapproche » ſans ceſſe. Veut-on connoître le carac- » tère des hommes d'une nation ? qu'on » y étudie celui des femmes. Dans tous » les ſiécles, ces deux moitiés du genre » humain ſe reſſemblèrent parfaitement. » On termine ce Chapitre, en indiquant les ſources des argumens.

Le cinquiéme Chapitre, traite de la

Digitized by Google

méthode, & de son application aux passions.

Dans la recherche de la vérité, on compte tout autant de méthodes que de vérités : on admet des analyses pour les mots & pour les choses.

La premiere, a pour fin de déterminer le véritable sens des Ecrivains ; & pour cela elle examine le contexte, ce qui précéde, ce qui suit, & le but que s'est proposé l'Auteur qu'elle veut expliquer.

La fin de l'autre analyse est, ou d'exécuter un dessein, ou de découvrir une vérité. Dans le premier cas, on passe des parties au tout ; dans le second, on s'éléve des individus aux espéces, & des espéces aux genres.

Il est facile d'appliquer cette derniere méthode au sentiment : par elle, l'Auteur nous donne une notion générale des passions, & une idée de l'empire particulier d'une seule passion. Il exhorte le Gouvernement à tourner l'étude des Philosophes vers la morale, & à les encourager.

A ces différentes analyses, succéde celle des Géomètres : elle consiste à supposer la vérité d'un principe, à démontrer, & à en déduire des corollaires : s'ils sont vrais, on en infére la vérité du principe ; ou

Digitized by Google

applique, heureuſement, cette méthode aux paſſions. De l'analyſe des Géomètres, l'on vient à celle des faits. L'Auteur établit encore des méthodes pour guider nos conjectures ſur l'avenir ; & il obſerve qu'il y a preſque autant d'analyſes, que d'objets & de modes, & par conſéquent un nombre infini. Il traite enſuite de la ſynthèſe.

Pour faire connoître aux autres la vérité, il a recours à la définition : il diſtingue des définitions de mots & de choſes, & il définit les paſſions.

La deſcription eſt une ſorte de définition : elle a pour objet les cauſes, les effets, les modes, & la fin. C'eſt par ces principes qu'on trace, avec toute la vérité poſſible, le caractère d'Emilie. » Qu'il » me plaiſe, de peindre la vanité d'Emilie ; » je n'ai qu'à m'exprimer ainſi. Emilie eſt » née avec une ſorte d'inſtinct qui la fit » toujours courir après la conſidération. » Comme elle a l'eſprit borné & faux, » elle ne prend que des voies qui l'éloi- » gnent de ſon terme. Elle eſt Marquiſe, » & perſonne ne peut lui diſputer ce » titre : A la faveur des méſalliances, elle » l'a acheté au prix de 60000 livres de » rente. Elle vous cite, à tout propos, des » Comtes, des Marquis, des Barons, &

Digitized by Google

» des Ducs ſes parens ; mais elle vous fait
» grace de ſes ayeux paternels.

» Si elle raconte quelque nouvelle ;
» elle la tient à coup ſûr de quelque Al-
» teſſe, ou tout au moins de quelque
» Miniſtre. Elle eſt éternellement ſurchar-
» gée de dépêches importantes ; & c'eſt
» à la petite Préſidente qu'elle écrit. Elle
» fait de fréquens voyages à la Cour ;
» elle y voit tout le monde, & perſonne
» ne l'y remarque. A-t-on livré une ba-
» taille ? ſon cocher la mène, rapidement,
» dans toutes les rues : elle doit, dit-elle,
» des complimens de condoléance à toute
» la terre, & elle n'arrête nulle-part :
» elle paroît auſſi déſolée, que ſi elle étoit
» proche parente de chaque mort de diſ-
» tinction.

» Comme Émilie eſt naturellement
» défiante, elle met une ſorte d'art &
» de rafinement dans ſa vanité : elle ne
» dit pas qu'elle eſt belle, mais elle tâ-
» che de vous amener adroitement à la
» trouver telle : elle ne dit pas qu'elle a
» du crédit, mais elle en affecte tous les
» airs, & ne parle que de places conſi-
» dérables qu'elle a fait donner à cent
» lieues de la Capitale : elle ne dit pas
» qu'elle a de l'eſprit, mais elle étale des
» brochures ſur ſa toilette & ſa chemi-

Digitized by Google

» née; elle ſoupe avec les gens de Let-
» tres, & prononce en dernier reſſort
» ſur les meilleurs ouvrages. Que d'arrêts
» de mort ne ſortent point de ſa bouche !
» N'allez pas douter de l'infaillibilité de
» ſes oracles ? vous ſeriez un ſot. Voilà
» quelle eſt Émilie. »

L'Auteur fait voir, comment les loix de la deſcription ont guidé le pinceau des *Théophraſte*, des *Labruyere*, & des Auteurs dramatiques anciens & modernes.

La diviſion, ſuit naturellement : on préſcrit des régles très-ſages à ce ſujet ; & l'on s'en ſert, pour diſtinguer les paſſions. » L'amour-propre eſt une paſſion
» mere, d'où naiſſent toutes les autres :
» il a des dénominations diverſes, ſuivant
» ſes différens objets : quand il s'attache
» aux richeſſes, on le nomme Economie,
» ou Avarice; s'il ſe plaît à contempler des
» vertus, par où l'on penſe ſe diſtinguer,
» il s'appelle Orgueil : lorſqu'il ſe tour-
» ne vers les grâces & la beauté, il a
» nom Amour : ſitôt qu'il nous éloigne de
» certaines perſonnes à cauſe de leurs ca-
» ractères, ou de mauvais offices rendus,
» il eſt Averſion ou Haine ; il eſt Vice
» ou Vertu, (il n'eſt queſtion ici, que
» des vertus purement humaines) ſelon

Digitized by Google

» le genre des objets où il se porte : ren» fermé dans de justes bornes, & bien » dirigé, il est le ressort & la vie du » monde Moral, comme le mouvement » est l'âme du monde Physique : enfin, il » est une passion immense, qui a son cen» tre partout, & sa circonférence nulle» part. »

Telle est, Monsieur, la *Logique des Dames*, Ouvrage qui renferme un excellent traité de morale, & qu'on doit regarder comme le germe d'un traité infiniment plus considérable. Je pense qu'il ne sçauroit être lû avec trop de soin par les Dames, la jeunesse, & tous les honnêtes gens.

Quelqu'attention qu'ait eu la modestie de celui qui a composé cette brochure, de déguiser son nom ; il est aisé de reconnoître, à la progression des idées, à l'enchaînement des principes, à la netteté, à la précision, aux grâces du style, & surtout à l'esprit d'invention qui règne dans la *Logique des Dames*, l'ingénieux & profond *M. Blanchet*.

Cette nouvelle Logique se trouve chez *Cailleau*, Libraire, quai des Augustins, à l'Image Saint André.

Digitized by Google

RECHERCHE CRITIQUE, sur l'origine des MASQUES. Par un Sçavant de Province.

L'ÉRUDITION n'eſt pas, comme on le croit, du goût de notre ſiécle ; la frivolité gagne inſenſiblement, & le ſçavoir diſparoît. Pour moi, ſans me laiſſer éblouir par les jolies phraſes de nos Romanciers, ſans me rendre à la force de raiſonnement de nos bons Ecrivains, je n'ai voulu vivre qu'avec les Anciens. Ce n'eſt pas que nos Modernes ne valent autant, & ſouvent même ne valent mieux ; mais c'eſt qu'ils parlent un langage que le Peuple entend. Que n'ont-ils écrit en Grec je les admirerois. C'eſt à un Ouvrage, en cette langue, que je dois les recherches que je vous offre aujourd'hui. Morceau précieux ! puiſque le manuſcrit d'où je l'ai tiré, eſt à moitié rongé par ces vils inſectes qui ne vivent que des ſotiſes des Auteurs. Les Antiquaires ſçavent combien eſt précieux un fragment informe : s'il étoit entier, il ſeroit moins eſtimable.

Celui-ci roule ſur l'origine des Maſques. Après avoir dévoré ce que les anciens Philologues ont écrit ſur ce ſujet in-

Digitized by Google

téreſſant ; après n'avoir rien compris à leurs longs raiſonnemens, ſans cependant oſer le dire, parce que je ſçai qu'un Ancien ne peut ni être un ſot, ni avoir tort: Je tombai par hazard ſur un Poëme dont, avec le titre, il manquoit la moitié des vers. Je le lus par dépit ; il me plut malgré moi ; & j'avouai que les différens points de la Fable, traités ſi ſouvent de bagatelles, ſont autant de médailles autentiques de la Vérité : il ſuffit d'avoir des yeux pour s'en appercevoir. En Sçavant zélé, je trouvai d'abord fort mauvais qu'elle allât ſe cacher ſous de petits vers, plutôt que dans quelque grand volume du ſublime *Ariſtote* : mais je ne pus enſuite m'empêcher de dire :

Les vers, ſont ce miel enchanté
Que répand une main habile
Sur la coupe de la ſanté,
Pour cacher un remède utile,
Par la Vertu même apprêté.
Dupe d'un artifice aimable,
L'homme avale la Vérité,
Croyant ne goûter qu'une Fable.

Il m'échappera encore, quelquefois, des vers. J'eſpére que nos Erudits me pardonneront de paſſer quelque temps à arranger

Digitized by Google

ranger des mots en faveur des choſes que je leur préſente : d'ailleurs c'eſt un Poëme que je traduis. Il débute ainſi :

» Il fut un temps, où la Sincérité habi-
» toit parmi les hommes; l'artifice ne leur
» avoit pas encore enſeigné le ſecret fu-
» neſte de cacher les projets les plus noirs,
» ſous les apparences les plus belles. Ils
» n'en étoient cependant pas moins vi-
» cieux.

Le Manuſcrit ſe ſert du mot κακος. Je remarque cette expreſſion, pour faire voir que l'on a tort de tant vanter les ſiécles paſſés. Ce n'eſt que par miſantropie, ou par vanité, qu'on s'éléve contre le temps où l'on eſt.

Quoique nous diſe la cenſure,
L'homme fut toujours vicieux ;
Nous ſommes tels que nos ayeux :
N'a-t-on pas, à préſent, leurs traits & leur figure ?...
Pourquoi veut-on que la Nature,
En corrompant nos mœurs, nous maltraite plus qu'eux ?

Ce qu'ils avoient de plus que nous, c'eſt que leurs défauts ſe montroient à découvert. » Dès qu'un mouvement déſ-
» ordonné s'élevoit dans le cœur, il pa-
» roiſſoit ſur le viſage, qui étoit ainſi le
» miroir de l'âme. Temps heureux, où le

Digitized by Google

» vice ne se cachoit pas sous le voile de » la vertu pour nous surprendre ! Alors, » parut parmi eux un Philosophe plein » d'amour pour les humains, zélé pour » leur perfection, & toujours guidé par » la sagesse.

» Non, cette sagesse sévère,
» De qui la morgue atrabilaire
» Offense & ne corrige pas ;
» Mais cette sagesse légère,
» Qui nous reprenant sçait nous plaire,
» Et dont les jeux suivent les pas.

» Il se nommoit *Momus.* (Ce nom seul » rappelle l'idée du plus estimable des » Philosophes.) Censeur aimable & artificieux, il n'en corrigeoit que mieux, » quoique ce fût toujours en badinant. » Dès qu'il appercevoit sur le visage de » ses semblables les indices de quelques » passions qui troubloient leur âme, il les » en reprenoit. Entre ses mains étoit une » petite figure, dont le nom peut se rendre en François par celui de *Marotte ;* » & sans cesse il la présentoit aux hommes, comme leur portrait.

On me permettra de remarquer ici, avec un Sçavant de ce Siècle, que c'est là l'origine des *Pantins* ; invention admi-

Digitized by Google

table! & dont un ouvrier moderne a voulu s'attribuer la gloire. Voilà comment nous déshabillons les Anciens, pour nous revêtir & nous faire honneur de leurs dépouilles. Mais l'artifice étoit trop grossier: les gens de bon sens ont bien vû que le *Pantin* étoit quelque chose de trop beau, pour n'être pas l'ouvrage de l'Antiquité. Dans le temps où ils étoient le plus à la mode en France, on fit ces quatre vers, qu'on ne sera pas fâché de retrouver ici:

Un Peuple frivole & volage,
Du *Pantin* aujourd'hui fait sa divinité:
Faut-il être surpris qu'il chérisse une image,
Dont il est la réalité?

Après cette courte digression, je reviens à mon Auteur. » Momus continuoit toujours ses leçons. Il n'épargnoit » pas le ridicule; & par des arrêts, en » Vaudeville, il le bannissoit de la société » dont il est le fléau. » Je n'en rapporte qu'un ou deux exemples, qui suffiront pour vous faire juger de la forme en laquelle ils étoient conçus. Le premier, a pour objet les Vieillards. Alors sans doute, comme aujourd'hui, ceux-ci avoient la fureur de se trouver parmi les jeunes

Digitized by Google

gens, & de ſe rendre ridicules en voulant les imiter. On peut ainſi traduire ce couplet, en le mettant ſur un air bien connu.

» Les rides & les ans,
» Font peur à l'allegreſſe ;
» Et la ſeule ſageſſe,
» Aime les cheveux blancs.
» L'air gai ne convient pas
» Au temps de la prudence :
» Un vieillard, lorſqu'il danſe,
» Fait toujours des faux pas.

» Le Vaudeville, fut toujours le meilleur moyen de corriger le ridicule: » *Momus* réuſſit. Les vieilles furent les » premieres à s'en allarmer. Je ne ſçais » par quelle fatalité on veut encore plaire » à cet âge ; & préférer les grâces qui » fuyent, à la ſageſſe qui ſemble ſe préſenter? Elles voulurent ſe ſouſtraire » aux traits de la ſatyre, ſans ceſſer de » s'en rendre dignes. Elles cherchèrent à » fixer la jeuneſſe & la beauté, ou du » moins, à faire croire qu'elles en avoient » trouvé le ſecret : de là l'origine du fard. » On n'y employa d'abord que le ſuc d'une racine rougeâtre, qui croît encore » dans nos jardins : le Manuſcrit l'appelle » *Teutlon*, & les Latins la nomment *Béta*,

Digitized by Google

De décrire quelles furent les diverſes matières qui depuis ſervirent à compoſer le fard, c'eſt ce qui nous meneroit trop loin. » La ſupercherie ne pouvoit durer: » Le rouge diſparut; les rides reſtèrent. » Pour corriger ce nouveau ridicule, » *Momus* eut recours à l'artifice qui lui » avoit ſi bien réuſſi. » Il fit chanter le couplet ſuivant. Je me ſers ici de la traduction d'un de nos anciens Poëtes, qui avoit vû ces vers cités dans *Athénée*, & qui les rend ainſi dans ſon vieux langage, ſur un air que l'on chante encore aujourd'hui, avec le même refrein.

» Ces femmes ſont bien fantaſques,
» Leur fard me fait rire!
» C'eſt mettre maſques ſur maſques;
» Un ſeul doit ſuffire.
» Qu'on me diſe ceci, cela,
» Je n'aime point ces façons-là.
» C'eſt de la folie, ſans doute, c'eſt de la folie.

» Je le répéte; de toutes les Satyres, le » Vaudeville eſt la plus amère: un bon mot » chanté, ne s'oublie jamais. On ſe laſſa » d'en être tant de fois l'objet. Quel eſt » pourtant le laid viſage qui aime à ſe re- » garder ſouvent au miroir? On réſolut, » pour tromper *Momus*, de ſe déguiſer de » manière à échaper abſolument à ſa vuë.

Digitized by Google

» Que ne peut le vice, pour se dérober à » nos yeux ! Les masques furent inventés, » (tels à-peu-près qu'ils sont aujourd'hui, quoiqu'en disent quelques Sçavans.) » Ce » fut à la néomenie du mois *peritios* (ce qui répond au commencement de notre mois de Février (» que l'on fit usage de » cette belle invention. Chacun se mas- » qua; & chacun, sans crainte d'être recon- » nu, se livra à la danse, à la joie, & » à la folie. Ce tems fut marqué par des » fêtes ; & le vice, parut triompher. »

Que fit *Momus* ? Le manuscrit n'en dit rien; c'est ici qu'il finit. Je me garderai bien de vouloir donner mes conjectures là-dessus : j'ai rempli mon projet. Je laisse à chacun le soin de faire, sur ce sujet, les réflexions qu'il lui plaira. Je me borne à remarquer que ce fut la malice & la coquetterie qui firent inventer les masques, afin de pouvoir tout oser sous ce déguisement.

Pour être le voile du vice,
Les Masques furent inventés;
C'est pour couvrir notre malice,
Que par nous ils sont adoptés.
De plus déplorables usages,
N'infectèrent jamais nos mœurs :
On masqua d'abord les visages,
On finit par masquer les cœurs.

A Lyon, au mois de Janvier 1760. L. P.

Digitized by Google

MÉMOIRE HISTORIQUE,

SUR LE MERCURE DE FRANCE.

DE tous les Livres qui peuvent servir à l'Hiſtoire de notre temps, il en eſt peu d'auſſi véridique, & d'auſſi intéreſſant que l'Ouvrage périodique donné d'abord ſous le titre de *Mercure Galant*, enſuite ſous celui du *Nouveau Mercure*, & enfin ſous le nom du *Mercure de France*. Ce Livre, eſt auſſi curieux qu'utile; &, ſelon le précepte d'Horace, il inſtruit en amuſant. Mais pour parvenir à ce grand art, il eſt néceſſaire que l'Auteur de cet Ouvrage ait beaucoup de talens: auſſi n'a-t-il été confié qu'à des perſonnes d'un mérite diſtingué dans la République des Lettres.

Nous allons en donner la liſte, depuis ſon établiſſement juſqu'à préſent.

Ce Livre a commencé à paroître, ſous le nom du *Mercure Galant*, le premier Janvier 1672. JEAN BONEAU DE VISÉ, Hiſtoriographe du Roi Louis XIV, en fut le premier Auteur, & l'a continué juſques & compris le mois de Mai 1710. Il eſt mort le 8 Juillet ſuivant, après

Digitized by Google

avoir composé, pendant trente-huit années, 483 vol. in-12, compris les extraordinaires, ci. 483

Charles Riviere du Fresny, Valet de chambre du même Roi, Contrôleur de ses Jardins, &c. né en 1648, mort le 6 Octobre 1724, âgé de 76 ans; a continué le *Mercure Galant* depuis le mois de Juin 1710, jusqu'au mois de Décembre 1713, qu'il céda son Privilége au sieur le Fevre. Il a composé quarante-quatre volumes du Mercure, ci. 44

Il a fait plusieurs autres Ouvrages en prose & en vers. Voyez *Le Parnasse François*, par M. Titon du Tillet, pag. 597. Le Pere Niceron, *Histoire des Hommes illustres dans la République des Lettres*, Tome 17, pag. 129. *Mercure de France*, *Octobre 1724*. Pag. 2265. *Biblioth. des Théâtres*, par Maupoint, pag. 128. *Idem*, par Beauchamps, Tome 2, pag. 438. *Idem*, par MM. Parfait. Tome 15, pag. 155.

Le sieur le Fevre, a suivi cet Ouvrage sous le même titre, jusques au mois d'Octobre 1716 inclusivement, & a composé trente-six volumes. Il n'y a point eu de Mercure, pendant les mois de Novembre & Décembre 1716, ci. 36

Digitized by Google

Le premier Janvier 1717, ce Livre a paru sous le titre du *Nouveau Mercure*, dont le sieur François BUCHET obtint le Privilége, par Lettres données à Paris le 19 Janvier 1717. Il a donné cinquante-trois volumes jusqu'en 1721 qu'il est mort, ci. 53

ANTOINE DE LA ROQUE, Ecuyer, ancien Gendarme de la Garde ordinaire du Roi, Chevalier de l'Ordre Militaire de S. Louis, obtint par brevet du 17 Octobre 1724, & Lettres-Patentes données en conséquence le 9 Novembre suivant, la permission de composer le *Mercure de France*. Il l'avoit commencé, dès le mois de Juin 1721, ayant traité dans ce temps-là du privilége du Mercure; & il l'a continué jusques à sa mort, arrivée le 3 Octobre 1744, dans la soixante-douziéme année de son âge. Il a composé, pendant vingt-trois ans & quatre mois, depuis celui de Juin 1721, jusques & compris le mois d'Octobre 1744, sans aucune interruption, 331 Volumes, avec la satisfaction de la Cour & du Public, ci. 331

Par Brevet du Roi, donné au camp devant Fribourg, le 31 Octobre 1744, S. M. a accordé le Privilége du *Mercure de France*, aux sieurs LOUIS FUZELIER, & CHARLES DE LA BRUERE, qui ont don-

Digitized by Google

né quatre-vingt-un Volumes, depuis le mois de Novembre 1744, jusqu'au 1 Juillet 1750. ci. 81

Depuis le 1 Juillet 1750, juqu'au 1 Janvier 1755, le sieur Abbé RAYNAL a fait seul le Mercure, & il en a composé soixante-trois volumes. ci. 63

LOUIS DE BOISSY, de l'Académie Françoise, a obtenu le Privilége du Mercure; & depuis le 1 Janvier 1755, jusqu'au premier Août 1758, il en a donné cinquante-six volumes. ci. 56

Il est mort à Paris le 19 Avril 1758, & a été inhumé le 22 à S. Benoît, dans la 64^e. année de son âge, étant né à Vic en Carladez, dans l'Auvergne, le 26 Nov. 1694. Il a composé plusieurs bonnes Comédies pour les Théâtres François & Italiens, dont on a donné une nouvelle Edition à Paris, en 9 vol. in-8°. V. *Mercure de France*, Juin 1758, page 210.

M. MARMONTEL, connu depuis plusieurs années par les ouvrages de sa composition, qui ont remporté les Prix de l'Académie des Jeux Floraux, & de l'Académie Françoise, par ses Tragédies, & autres piéces de poesies, obtint après la mort de M. DE BOISSY, le Privilége du Mercure, dont il a composé vingt-quatre volumes, depuis le premier Août

Digitized by Google

1758, jusqu'au 1 Février 1760, qu'il a été remplacé par M. De la Place ; qui a donné, depuis le mois de Février jusqu'au présent mois de Mai, cinq Mercures, ci. 5

Total des Mercures, depuis son établissement, jusqu'au mois de Juin 1760. 1176. vol.

Cours d'Histoire, & de Géographie Universelle, convenable aux deux Sexes, à tous les âges, & aux différentes formes d'éducation.

Respicere exemplar vitæ, morumque jubebo.
Horat. Art. Poët. V. 317.

A Paris, chez *Grangé*, Imprimeur-Libraire, rue de la Parcheminerie, 1760, avec approbation & Privilége du Roi.

Prospectus.

L'Histoire, par le récit des événemens qui se sont passés sur notre globe, présente à l'esprit humain le tableau le plus propre à fixer sa curiosité ; mais ce n'est point uniquement pour la satisfaire qu'elle l'invite à le considérer. Cette occupation agréable, n'est qu'un moyen de parvenir

Digitized by Google

relever dans une apologie étendue, l'importance & l'utilité d'un pareil projet. Une exposition précise du plan qu'on doit suivre, suffira pour faire sentir au premier coup d'œil la simplicité de cette méthode, & le succès infaillible qu'on en doit espérer.

Ce Cours d'Histoire Universelle sera divisé en deux parties, *les Petits & les Grands Elémens.* Les petits élémens seront composés de tablettes séculaires, où les événemens seront placés avec clarté & simplicité; ensorte que la memoire puisse les embrasser sans effort. On observera le même ordre pour les grands élémens. Dans cette seconde partie, qui servira de développement à la premiere, les événemens dont on aura donné l'indication générale, acquéreront la juste étendue dont ils sont susceptibles : ce qui formera un corps complet de chronologie raisonnée.

Ce qui regarde la géographie, occasionneroit des digressions qui feroient perdre de vue l'enchaînement des faits. Pour éviter cet inconvénient, on exposera séparément tout ce qui a quelque rapport à la description des lieux. Cette instruction distincte marchera d'un pas égal avec le Cours historique ; c'est-à-dire,

Digitized by Google

qu'après un certain nombre de leçons, on donnera, dans un cahier séparé, une expoſition géographique, qui répandra tous les éclairciſſemens néceſſaires à l'intelligence de l'Hiſtoire.

Les différens Pays dont on aura à parler dans chaque âge, ſeront décrits d'une manière aſſez détaillée pour qu'il ne ſoit pas néceſſaire de recourir à d'autres Livres. On n'omettra point de marquer la ſituation, la grandeur, le climat, les diviſions, le degré de fertilité, les animaux, les végétaux, toutes les curioſités naturelles, les villes, les montagnes, les rivieres, les lacs des différentes régions. On déterminera l'antiquité des habitans qui les ont ſucceſſivement occupées. On fera connoître leurs religions, leurs loix, leurs gouvernemens, leurs coûtumes, leurs langages, leurs ſciences, leurs arts, leur commerce, leurs guerres, leurs traités; en un mot, tout ce qui peut aider au parallèle de tous les Peuples, conſidérés dans leurs rapports généraux ou particuliers.

Ce plan d'inſtruction hiſtorique peut également ſervir à ceux qui n'ont aucune teinture de cette ſcience, & aux perſonnes qui, ayant déjà fait quelque progrès dans cette étude, retrouveront dans les

Digitized by Google

premiers élémens une récapitulation exacte & préciſe de leurs travaux.

Cette nouvelle méthode, convenable aux deux ſexes, à tous les âges, aux différentes formes d'éducation, invite par ſa facilité, préſente plutôt une eſpéce de récréation, qu'un objet d'étude pénible, & ne peut manquer d'obtenir un accueil favorable du Public.

La diſtribution des Leçons ſe fera par Cahiers; on en donnera deux par ſemaine, les Lundi & Jeudi régulièrement. Chaque Cahier, d'une feuille, du format & du caractère de ce *Proſpectus*, * contiendra trois leçons : ce qui compoſera tous les trois mois un volume, à la fin duquel on rappellera, dans un Abrégé ſuccinct, les leçons du Trimeſtre.

Conditions.

Les Souſcriptions ſeront ouvertes depuis le premier Janvier 1760, juſqu'au 15 Mars, incluſivement.

Le Lundi 17 Mars & le Jeudi ſuivant, les deux premiers Cahiers ont parus, & ainſi l'on continuera d'en donner deux avec exactitude toutes les ſemaines, & de les envoyer aux adreſſes des Souſcripteurs, à Paris.

* In-8°. & très-bien imprimé.

Digitized by Google

Le prix des Souſcriptions eſt de 18 liv. par an, pour Paris, & 24 liv. pour pour la Province, remis à l'adreſſe des Souſcripteurs, franc de port.

Chaque Semeſtre de 9 liv. pour Paris, de 12 liv. pour la Province, ſera payé d'avance. Ceux qui n'auront pas ſouſcrit dans le temps preſcrit, payeront 24 liv. pour Paris, & 30 liv. pour la Province.

Les quittances de Souſcription, ſignées de l'Auteur & quittancées du Libraire, ſe diſtribueront à Paris, chez GRANGÉ, Imprimeur-Libraire, rue de la Parcheminerie. Les perſonnes de Province, qui voulant ſouſcrire s'adreſſeront à lui, ſont priées d'affranchir leurs lettres.

On donnera, à la fin de chaque volume, une liſte de tous ceux qui auront ſouſcrit à cet Ouvrage.

Avis aux Souſcripteurs du Cours d'Hiſtoire Univerſelle.

L'introduction au Cours de Géographie univerſelle n'ayant pû être renfermée dans une ſeule feuille, nous avons jugé à propos de ne la point préſenter détachée, & de joindre la Feuille du Jeudi à celle du Lundi 15 Avril. On continuera à l'ordinaire la diſtribution la ſemaine ſuivante.

Digitized by Google

Le prix des Cartes que nous avons annoncées dans nos feuilles, eſt de trente ſols pour Paris, & de quarante ſols pour la Province, franches de port. Toutes ſeront imprimées ſur du papier *grand Aigle*. Les deux premieres ſeront achevées le Lundi 16 Juin, jour auquel on les fournira à ceux de nos Souſcripteurs qui voudront ſe les procurer. On pourra ſouſcrire à cet effet chez le même Imprimeur-Libraire, auquel on remettra le prix des deux premieres Cartes. Ceux qui auront ſouſcrit les premiers, auront les premieres épreuves.

HISTOIRE DES DAUPHINS de Viennois, d'Auvergne, & de France, Ouvrage poſthume de feu M. *le Quien de la Neufville*, Chevalier de l'Ordre de Chriſt, de la premiere Claſſe, & Membre de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres de Paris. Mis au jour par M. *le Quien de la Neufville*, petit-fils de l'Auteur, Chevalier de l'Ordre Royal-Militaire de Saint Louis, Capitaine au Régiment étranger, Cavalerie, de Monſeigneur le Dauphin. Augmenté, par un homme de Lettres, de l'Hiſtoire de Louis IX du nom, 25.e Dauphin de France. Deux volumes in-12. *A Paris*, chez *Deſprez*, Impri-

Digitized by Google

meur ordinaire du Roi, & du Clergé de France, rue S. Jacques, 1760, avec approbation, & privilége du Roi. Le prix eſt de 5 liv.

ORAISON FUNÉBRE de très-haute & très-puiſſante Princeſſe, Madame LOUISE ELISABETH DE FRANCE, Infante d'Eſpagne, Ducheſſe de Parme & de Plaiſance, & de Guaſtalle. Prononcée dans l'Egliſe de Paris, le 12 Février 1760, par Meſſire *Mathias Poncet de la Rivière*, ancien Evêque de Troyes. *A Paris*, chez *Guillaume Deſprez*, rue Saint Jacques; & *à Troyes*, chez *J. B. Franç. Bouillerot*, Libraire de Mgr l'Évêque, près l'Hôtel de Ville.

PETIT DICTIONNAIRE François & Latin, ou VOCABULAIRE, uniquement à l'uſage des enfans qui commencent à faire des thêmes, & qui peut leur ſuffire depuis l'âge de ſept ans juſqu'à dix. Ouvrage qui, par ſa préciſion, a diverſes utilités pour la Jeuneſſe. Petit in-12, 1760. *A Paris*, chez *Guillyn*, Libraire, quai des Auguſtins, proche du Pont S. Michel, au Lys d'or, avec approbation & privilége du Roi. Prix 1 liv. 4 ſ.

DIALOGUES, en François, & en Latin,

Digitized by Google

pour servir de guide à MM. les Militaires, & aux personnes qui voyagent en Pays étrangers. On y trouvera la manière d'exprimer en Latin la plûpart des choses dont on peut avoir besoin, soit pour les besoins de la vie, soit pour d'autres questions que les Voyageurs ont occasion de faire. On y a ajouté les noms des Villes les plus célèbres de l'Europe, leur distance de Paris, & ce qui s'y trouve de plus curieux. Petit in 12. *Paris*, 1760. Se vend aussi chez *Guillyn*. Prix, 1 liv.

Réflexions critiques, sur le système de l'attraction, avec une nouvelle idée sur la précession des Equinoxes, sur le Tems, & sur la pesanteur. Par M. *Massiere*. Vol. in-12. 1759. *A Nice*, chez *Gabriel Floteront*, Imprimeur du Gouvernement. Avec permission.

Abrégé de la vie de M. le Pelletier, mort à Orléans, en odeur de sainteté. Par Mlle *d'Alès du Corbet*. In 12. *Orléans*, 1760, chez *Couret de Villeneuve*, Imprimeur du Roi, & de l'Evêché. Avec permission.

L'Art d'Aimer, nouveau Poëme en six Chants. Par M***** Nouvelle Edition in-8°. 1760. *A Londres*, aux dépens des

Digitized by Google

Libraires associés. L'on en trouve des exemplaires *à Paris*, chez *Guillyn*, quai des Augustins.

ARTICLE III.

SCIENCES ET BELLES-LETTRES.

ACADÉMIES.

EXTRAIT de la Séance publique de l'Académie des Belles-Lettres de Caën, du 6 Décembre 1759.

M. DE TOUCHET DE COURSELLES, fit l'ouverture de l'Année Académique par un Discours sur l'éducation : il prouva qu'elle ne forme pas essentiéllement les Héros, puisqu'il y a eu de grands hommes qui ont été privés de son secours. Cette hypothèse le conduisit à l'éloge de Louis XIV ; & il acquitta l'Académie du tribut de louanges qu'elle se fait gloire de lui rendre tous les ans, à sa rentrée.

M. de Clerval, Secrétaire, lut ensuite l'Eloge historique des Académiciens décédés dans le cours de cette année ; & termina la Séance par la lecture du Dis-

Digitized by Google

cours qui a remporté le Prix de l'année derniere, & qui avoit pour deviſe ce vers des Géorgiques de Virgile, Liv. II.

O fortunatos nimium ſua ſi bona norint
Agricolas!

M. de Fontette fit, ſur tous ſes Diſcours, des réfléxions ſçavantes & judicieuſes; & annonça que le Sujet du Prix qu'il veut bien donner en 1760, ſeroit:

Quelle eſt la meilleure maniere de planter & de cultiver les pommiers à cidre; & la meilleure méthode de profiter de leur récolte?

Ce Prix eſt une Médaille, de la valeur de 300 liv. & ſera donné le 4 Décembre, jour de la rentrée. Ceux qui voudront concourir, ſont avertis d'envoyer leurs Diſſertations franches de port, à l'adreſſe de M. *Maſſieu de Clerval*, Secrétaire de l'Académie. Elles ne ſeront reçues que juſqu'au dernier jour de Juin prochain. Chaque Auteur aura ſoin de mettre ſa deviſe en tête de ſa Diſſertation, ſuivant l'uſage; & les Ouvrages de ceux qui ſe ſeroient fait connoître directement ou indirectement, ne ſeront point admis au concours.

Digitized by Google

MATHÉMATIQUE.

EXTRAIT de la Lettre de M. THOMIN, Ingénieur en Optique de la Reine, en réfutation de l'Opticien, ou Lettre de M. l'Abbé la Ville-S.-Bon.

UNE critique vraie & judicieuſe, dans les Arts, loin de nuire à leur progrès, ne ſemble devoir concourir qu'à leur perfection. Il eſt juſte & naturel de relever les fautes qui peuvent ſe faire en ce genre; l'intérêt du Public ſemble l'exiger. Il n'en eſt pas des Arts, comme de la Littérature; celle-ci, n'a en vue que l'agrément qu'elle peut procurer, tandis que les autres ne conſidérent que l'utilité du Public. Un Critique, juſte & impartial, ne doit regarder, lorſqu'il entreprend d'écrire, que le fruit que ce même Public peut retirer de ſes réfléxions: il doit par conſéquent ſe dépouiller de tout motif de jalouſie, ou de vengeance, & ne rien avancer qui ne ſoit véritable, & qu'il ne ſoit même en état de prouver. M. l'Abbé la Ville, Auteur d'une petite Brochure intitulée, l'*Opticien*, n'a pas bien rempli toutes ces

Digitized by Google

conditions. Il reproche à Madame la veuve *Thomin*, dans sa lettre, une faute qu'il a lui-même inventée à plaisir. D'ailleurs il exige d'une Dame, ce que jamais personne n'a exigé ; je veux dire une connoissance trop étenduë dans la Physique, les Mathématiques, & la Médecine, dont il étoit absolument nécessaire d'avoir quelques notions, pour donner à M. P. *** des lunettes convenables à son genre de vuë particulier, connu sous le nom de *vuë mixte*. De là il passe à une Dissertation sur les Myopes, ou vuës courtes, & les louches ; & cette Dissertation toute entiere, qui commence dans sa Brochure, au bas de la page 6, est copiée mot pour mot inclusivement, jusqu'à la page 57 des Chapitres XVI. & XXIII. d'un Livre intitulé, *Traité des Maladies des yeux, & des remédes propres pour la guérison, par M^e Antoine Maître Jean, Chirurgien du Roi à Mery-sur-Seine, rue de la Harpe, à Paris, chez la Veuve D'houry.* L'on trouvera dans la lettre de M. *Thomin*, imprimée chez *Barbou, rue S. Jacques, aux Cigognes*, les endroits du Livre de Maître Jean, qui ont été compilés, & la comparaison. L'Auteur s'attache, dans le cours de sa lettre, à prouver la fausseté d'un reproche intenté

intenté si injustement, & il prouve, de l'aveu même de M. l'Abbé *la Ville*, que M. P*** étoit dans le cas de ne pouvoir tirer aucun secours des verres optiques, par la foiblesse de son organe, & que d'ailleurs des lunettes d'un foyer un peu considérable, peuvent être, pour un temps, favorables à une vue foible, & deviennent par la suite préjudiciable, lorsque cette foiblesse vient à cesser. Il se propose aussi de prouver, dans cet écrit, que l'Auteur s'est également approprié quelques ouvrages de Méchanisme, qui ont paru sous son nom, & qui, néanmoins, son sortis des mains de deux ouvriers formés par feu M. *Thomin*. Persuadé de la bonté de sa cause, M. *Thomin* n'employe pas les termes piquans, ni les injures, dont il auroit pû se servir par droit de représailles; il a cru devoir prendre, pour se défendre des moyens plus licites, & plus honnêtes que ceux que son adversaire a pris pour l'attaquer. Une juste modération devroit être l'âme des critiques; mais malheureusement on ne voit régner chez elles que l'esprit de partialité & de jalousie. M. *Thomin* finit sa lettre, par une Dissertation sur quelques points de la Myopie & démontre, contre le sentiment de quelques-uns, que ce

Digitized by Google

n'eſt point la Myopie qui eſt la cauſe immédiate du loucher, mais que ſeulement elle peut l'occaſionner, lorſqu'elle eſt conſidérable. Les raiſons en ſont déduites au long dans cette lettre; c'eſt pourquoi nous y renvoyons le Lecteur. Comme les occupations de l'Auteur l'appellent au ſervice du Public, il croit devoir avertir qu'il ne fera aucune réponſe ſi on l'attaque derechef par quelqu'autre critique de cette nature.

GÉOMÉTRIE.

DESCRIPTION DE L'ELLIPSE, par le moyen du Cercle; & démonſtration de cette méthode.

Par JEAN-ANTOINE GLENAT.

THÉOREME.

DANS une Ellipſe quelconque, le quarré d'une ordonnée quelconque eſt au quarré de l'ordonnée conſécutive comme le produit des deux ſegmens dans leſquels la première ordonnée partage le diamètre, eſt au produit des deux autres ſegmens dans leſquels la ſeconde ordonnée partage auſſi le même diamètre.

Digitized by Google

DÉMONSTRATION.

Soit l'ellipſe ci-contre $D \Delta d$, où on ſuppoſe que $Dd = a$; que $DE = x$ (en ſuppoſant l'origine des abſciſſes au point D); que les ordonnées Ef; $ef = y$; & que $K\Delta = \frac{1}{2}b$.

L'équation de l'ellipſe étant $ayy = apx - pxx$, on en tire $p . a :: yy . ax - xx$. Or (y) repréſentant ſucceſſivement toutes les ordonnées Ef, ef &c. il s'enſuit que dans tous ces cas le quarré $\overline{Ef}^2$ ou $\overline{ef}^2$, eſt au produit des ſegmens, dans leſquels chaque ordonnée partage le diamètre (a), comme le paramètre (p) eſt à ce diamètre (a). Ainſi ſi au lieu du rapport $\frac{p}{a}$ on ſubſtitue ſon égal $\frac{\overline{Ef}^2}{DE \times Ed}$ on trouvera que conſécutivement le quarré de chaque ordonnée eſt au quarré de l'ordonnée ſuivante, comme le produit des ſegmens, dans leſquels la première partage le diamètre au produit des autres ſegmens dans leſquels la ſeconde ordonnée partage le même diamètre. *Ce qu'il falloit prouver.*

COROLLAIRE PREMIER.

2. On voit par là, que ſi on décrivoit un cercle ſur le diamètre Dd, & qu'on

Digitized by Google

prolongeât enſuite les ordonnées Ef, ef juſqu'aux points G, g de la circonférence, les quarrés des ordonnées du cercle étant égaux *, chacun aux produits des ſegmens du diamètre, dans leſquels ces ordonnées le partagent, les quarrés $\overline{Ef}^2$, $\overline{ef}^2$, ſeroient entr'eux comme les quarrés $\overline{EG}^2$, $\overline{eg}^2$ des ordonnées du cercle, par les mêmes points. Par conſéquent, en prenant les racines de ces quarrés, les ordonnées de l'ellipſe ſeront entr'elles comme les ordonnées du cercle par les mêmes points.

COROLLAIRE II.

5. Une ſuite de changeantes repréſentées par (y), qui ſeront telles, qu'étant comparées deux à deux avec une autre ſuite de changeantes appellées (z) repréſentant ſucceſſivement les ordonnées d'un cercle quelconque, les premières (y) étant ſuppoſées moindres que les ſecondes (z), c'eſt-à-dire $y < z$, elles faſſent avec celles de la derniere ſuite une proportion géométrique, ſeront conſécutivement les ordonnées d'une ellipſe $D\Delta d$, dont Dd ſera l'axe commun des deux courbes.

* Euclyde, Propoſition 13, Liv. VI.

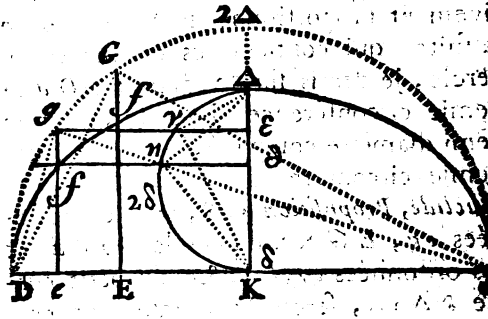
Digitized by Google

COROLLAIRE III, & PROBLEME.

4. Pour avoir donc cette suite d'ordonnées de l'ellipse, qui soient consécutivement proportionnelles avec celles de la suite, qui contient les ordonnées du cercle, je décris sur le diamètre $D\,d$ la demie circonférence $D\,\lambda\,\Delta\,d$, & sur le demi diamètre conjugué, $K\,\Delta$ une autre demie circonférence $\delta\,\lambda\,\delta\,\Delta$. Or (*selon Euclide, Proposition* 4, 8, 13.) les ordonnées $e\,g$, $E\,G$ &c. du cercle $D\,\lambda\,\Delta\,d$, & les ordonnées $\varepsilon\gamma$, $\delta\nu$, &c. du petit cercle $\delta\,\Delta\,\lambda\,\delta$, seront moyennes proportionnelles entre chaque segment dans lesquels elles partagent leur diamètre. D'ailleurs les circonférences étant entr'elles comme leurs diamètres, les demies circonférences sont ici (*selon la cinquième Proposition d'Euclide, Liv. V.*) comme leurs rayons, & de plus les triangles rectangles qui y sont inscrits (*par la* 4^e, 8^e *Proposition d'Euclide, Liv. VI.*) sont équiangles, ont leurs côtés proportionnels, ou bien leurs côtés sont homologues. Par conséquent de la comparaison des côtés homologues, on tirera les proportions suivantes $D\,e\,.\,e\,g\,::\,e\,g\,.\,e\,d$; $D\,E\,.\,E\,G\,::\,E\,G\,.\,E\,d$; $\Delta\,\varepsilon\,.\,\varepsilon\gamma\,::\,\varepsilon\gamma\,.\,\varepsilon K$; $\Delta\,.\,\nu\,::\,\nu\theta\,.\,\theta K$ les rapports de ces pro-

Digitized by Google

portions étant tous égaux, on en tire les deux suivantes. $eg . ed :: \eta\theta . \theta K$; & $EG . Ed :: \varepsilon\gamma . \varepsilon K$; d'où on



tire par proportion ordonnée $eg . ed :: EG . Ed$; $e\gamma . \eta\theta :: Ed . \varepsilon\gamma$; $\eta\theta . \theta K :: \varepsilon\gamma . \varepsilon K$; d'où on tire les produits suivans des extrêmes & des moyens $eg \times Ed = ed \times EG$, $ed \times \varepsilon\gamma = \eta\theta \times Ed$, $\eta\theta \times \varepsilon K = \theta K \times \varepsilon\gamma$. Ces produits ou ces équations multipliées les unes par les autres, donnent pour produit l'équation $eg \times \varepsilon K \times Ed \times ed \times \eta\gamma \times \eta\theta = EG \times \theta K \times Ed \times ed \times \varepsilon\gamma \times \eta\theta$, qui étant divisée par $Ed \times ed \times \varepsilon\gamma \times \eta\theta$, devient $eg \times \varepsilon K = EG \times \theta K$; d'où on tire $eg . EG :: \theta K . \varepsilon K$; dans laquelle proportion on voit qu'une ordonnée quelconque $\theta K = ef$ est à son ordonnée consécutive $\varepsilon K = Ef$ comme

Digitized by Google

une ordonnée quelconque (eg) du cercle, décrit sur le même diamètre Dd, à son ordonnée consécutive EG, ces ordonnées prises sur les mêmes points du diamètre.

Si on trace donc un cercle sur l'axe Dd, & un autre sur le demi axe conjugué $K\Delta$, & qu'après avoir tiré un nombre déterminé d'ordonnées ef, Ef du cercle des points e, E, *&c.* de l'axe Dd aux points g, G de la circonférence, on détermine sur le demi axe congugué $K\Delta$, les ordonnées $K\theta$, $K\epsilon$ de l'ellipse, & qu'on tire ensuite des points ϵ, θ des droites ϵf, θf, les points f, f, *&c.* où elles couperont les ordonnées du cercle, faisant chaque partie ef, Ef, *&c.* égale à chaque ordonnée trouvée $K\theta$, $K\epsilon$ *&c.* seront les points de l'ellipse cherchée. *Ce qu'il falloit trouver.*

Digitized by Google

ARTICLE IV.

BEAUX ARTS.

ARTS AGRÉABLES.

PEINTURE.

*RÉPONSE de M. C**, à des observations d'Amateurs, insérées dans l'Observateur Littéraire, année 1759, cahier 24, page 243.*

L'AFFECTATION avec laquelle l'Observateur Littéraire appelle dans ses feuilles des remarques d'Amateurs, insérées dans la 24e de l'année derniere ; la persuasion où il paroît être, & qu'il veut inspirer à ses Lecteurs, que je suis accablé par la force des argumens ; & enfin la nécessité de tirer d'erreur ceux d'entreux qui, faute d'examen, pourroient croire que je n'ai pû répondre solidement, me forcent de rompre le silence que je m'étois imposé.

Je commence par déclarer à Messieurs

Digitized by Google

les Amateurs, que je ne fais aucune attention à ce qu'il y a d'offensant dans leurs observations : je veux même croire que le bien qu'ils disent de moi, à quelques égards, est une compensation suffisante. Mon seul but est de démontrer, que les endroits où l'on a voulu me trouver en défaut, n'étoient pas aussi susceptibles d'être repris qu'on voudroit le faire croire.

La première critique sérieuse & raisonnée de ces Messieurs, tombe sur ce que j'ai écrit au commencement de la Lettre insérée dans le Mercure de Juillet 1759, *sur la diversité des sentiments à l'égard des Portraits.* J'ai dit, & je le répete, que si le jugement du Public *semble* quelquefois différer de celui des Artistes, c'est surtout à l'égard des Portraits ; que le Public *paroît* regarder la ressemblance, comme le principal & presque l'unique mérite qui l'intéresse : au lieu que les Artistes, par la foiblesse des éloges qu'ils accordent aux ouvrages qui n'ont que ce seul avantage, *donnent lieu de croire* qu'à peine le placent-ils *au second rang* : qu'ils *paroissent* même excuser plus facilement le défaut de cet agrément, que les fautes que l'on peut commettre dans les autres parties de l'Art ; & je finis ce préambule, en disant que l'opposition qui

Digitized by Google

paroît entre ces deux ſentimens, *peut n'être qu'apparente.*

Juſques-là, il n'y a rien d'affirmé; je ne fais qu'expoſer ce qu'on pourroit penſer, en jugeant ſur les premieres apparences, & j'en remets l'examen à la ſuite du diſcours. En effet je fais voir, que les Artiſtes exigent la reſſemblance avec encore plus de ſévérité que le Public; & que lorſqu'elle eſt produite par un vrai ſçavoir, ils la conſiderent comme un mérite eſſentiel: mais que ces prétendues reſſemblances frappantes, qui ſont plutôt la parodie des traits du viſage, ne les ſatisfont point, quoiqu'elles ſuffiſent pour contenter beaucoup de perſonnes. Je n'ai donc attaqué que le préjugé, qui qualifie de reſſemblance des ſimulachres groſſiers, (comme les nomment Meſſieurs les Amateurs) & qui leur prodiguent des éloges ſouvent refuſés à de beaux ouvrages, dont le mérite eſt moins à la portée de tout le monde. Bien loin d'accorder qu'il y ait une différence réelle entre le jugement du Public & celui des Artiſtes, j'ai ſoin de faire remarquer que lorſque le Public juge en faiſant abſtraction de l'intérêt perſonnel qui fait deſirer la reſſemblance, il n'accorde ſon eſtime (non plus que les Artiſtes) qu'aux

Digitized by Google

ouvrages les plus parfaits dans toutes les parties de l'Art. C'eſt ce que l'on obſervera toujours, lorſque l'on écoutera le cri du Public en général, & non celui de quelque ſociété particuliere.

C'eſt ainſi que s'expliquent naturellement *ces opinions oppoſées*, & que ſe concilient *ces contradictions*, que Meſſieurs les Amateurs n'euſſent point trouvées, s'ils euſſent voulu bien entendre, ou qu'ils n'euſſent point eu d'intérêt à détourner le ſens : il paroît même qu'ils n'ont pû ſe défendre de quelque ſcrupule, puiſqu'ils ont préſumé que je pourrois reclamer contre celui qu'ils y donnent.

J'avoue que le terme d'*agrément*, eſt trop foible, dans le cas où je m'en ſuis ſervi : il peut pourtant trouver ſon excuſe, dans le ſens même de tout cet Avant-propos, où il eſt évident que je ne prétends pas encore décider ſur la maniere de juger des uns ou des autres, mais ſeulement expoſer ce que l'on en pourroit penſer, en ne s'arrêtant qu'aux apparences. Je devois d'autant moins craindre que cela pût faire équivoque, que je développe enſuite aſſez au long les idées que j'adopte à cet égard.

Si je leur diſois qu'ils n'ont pas ſçu me lire, ſans doute ils trouveroient cette

Digitized by Google

ſuppoſition injurieuſe, quoiqu'ils ſe la ſoient permiſe à mon égard. Peut-être ne me ſuis-je pas aſſez bien expliqué ; peut-être que ce qui m'a paru clair, ne l'étoit pas pour eux ; peut-être auſſi ces Meſſieurs doivent-ils ſe défier de l'envie qu'ils ont de me critiquer. A quelle autre cauſe, en effet, puis-je attribuer ces qualifications de *diſtinctions captieuſes*, qu'ils donnent à la différence que j'établis entre *une reſſemblance fine*, c'eſt-à-dire finement exprimée, & une *reſſemblance groſſière*, c'eſt-à-dire, groſſièrement rendue? Dois-je croire que des perſonnes qui écrivent ſur les Arts, n'entendent pas ces expreſſions? Il en faudroit conclure, qu'elles manquent des lumières les plus communes ſur ces matières.

Au reſte, ils voudront bien remarquer que contre leur intention, ils appuyent eux-mêmes le faux principe, *que la reſſemblance n'eſt pas eſſentielle dans les Portraits*, par la manière dont ils me peignent, en me ſuppoſant de grandes prétentions ſur le talent d'écrire, & fort rempli d'amour-propre. J'oſe dire, que ceux qui me connoiſſent, ne m'y retrouvent point.

Il faut croire que ces Meſſieurs n'ont pas lû ce que j'avois dit longtems avant

Digitized by Google

eux sur les Chaires, sur l'inutilité de l'abat-voix, & sur l'avantage d'un adossement moins étroit. Ce fut à-peu près dans le même temps que M. *Slodtz* composa le projet d'une Chaire pour S. Sulpice. L'idée que je proposois y a cependant peu de rapport, puisque M. *Slodtz* a fait usage de l'abat-voix à la hauteur usitée, & qu'il n'a mis d'autre fonds derrière le Prédicateur qu'un siége de la largeur ordinaire. Il pourra néanmoins paroître singulier, que nos Amateurs se soient rapportés si juste avec moi : voici du moins un cas où nous sommes d'accord ! Je les prie seulement de remarquer que la suppression des cavités, dans l'abat-voix, ne serviroit à rien, vû que lui-même sert à peu de chose, à cause de sa petitesse relativement à l'espace vuide qui reste devant & aux côtés de l'Orateur ; & surtout, que l'effet de l'adossement ne seroit point, comme ils le disent, de répercuter horizontalement la voix ; mais d'empêcher la déperdition des ondulations du fluide qui la transmet, & de laisser toute la force à son impulsion directe, qui produit toujours le son le plus plein & le plus distinct. D'ailleurs, des répercussions horisontales (si elles avoient lieu) seroient en pure perte ; puisque les Auditeurs ne sont

point élevés à la hauteur néceſſaire pour être rencontrés par des lignes horiſontales partant du deſſus de l'appui de la Chaire. les principes d'acouſtique qu'ils poſent, & qu'ils veulent regarder comme plus particulierement de leur reſſort que du nôtre, manquent de juſteſſe ; & je ne crois point excéder les bornes des connoiſſances qui me ſont permiſes, en oſant les révoquer en doute.

Lorſqu'à l'occaſion du tableau de M. *Deshais*, je ſoutiens que mal-à-propos on veut nous faire prendre le deſſein & le coloris, à quelque degré d'excellence qu'ils puiſſent être portés, pour le Méchaniſme de la Peinture ; & qu'il n'y a que des perſonnes peu verſées dans cet Art qui puiſſent le penſer ; je ne dis rien dont ceux qui en ont quelque intelligence ne conviennent ; & je n'avancerois rien qui ne leur parût également évident, quand j'ajouterois que c'eſt le degré d'excellence de ces deux talens, lorſqu'il eſt porté à une perfection capable de faire une ſorte d'illuſion, & de préſenter aux yeux la vie, le mouvement, & l'expreſſion, qui fait le ſublime de la Peinture : ce qui n'empêche pas que le ſublime des idées poëtiques n'en augmente l'intérêt, lorſque le ſujet en eſt ſuſceptible. Mais

Digitized by Google

ce ſont deux choſes de différente nature. Cette diſtinction paroîtra ſans doute captieuſe à nos amateurs, faute de l'entendre, & d'avoir aſſez de connoiſſance de ce qui fait l'eſſence de cet Art. Ce ſujet eſt aſſez important pour mériter d'être traité à part; & c'eſt ce que je me propoſe de faire dans peu.

Nos Amateurs ſe trompent encore, lorſqu'ils veulent qu'un tableau ſoit toujours un Poëme, ou doive toujours l'être. Il n'eſt quelquefois qu'une ſimple hiſtoire, & ſouvent moins encore, ſans que pour cela le Peintre ſoit diſpenſé d'atteindre au ſublime de ſon Art. Mais ce qui paroîtra toujours certain, quelques efforts qu'ils faſſent pour ſoutenir une aſſertion hazardée, c'eſt que ce ſublime ne peut point conſiſter dans l'exactitude pédanteſque à s'aſſervir aux recherches trop détaillées du coſtume; à moins qu'on ne veuille auſſi qu'un Auteur dramatique manque le ſublime d'une pièce, lorſqu'il oſe y changer quelques circonſtances hiſtoriques.

Revenons au tableau du cadavre d'*Hector*, préſervé de la corruption par *Vénus*. Si l'on ignore que ce héros eſt le ſeul pour qui *Vénus* ait daigné prendre ce ſoin, on devinera difficilement ce ſujet;

Digitized by Google

mais il eſt quantité de ſemblables faits peu connus, ou rarement repréſentés, qui néanmoins ne doivent point être interdits à la Peinture; ſurtout lorſqu'il n'eſt queſtion que de faire preuve de ſon talent, par l'exécution des choſes reconnuës pour les plus difficiles. Le caſque d'*Achille* ne ſeroit pas d'un grand ſecours pour faire connoître le ſujet: il ne lui eſt point particulier; & *Homère* donne ce panaché de crins de cheval à pluſieurs de ſes héros. L'épée, ornée de cloux d'argent, & la cuiraſſe de diverſes couleurs, ne ſeroient pas un moyen plus ſûr: car on ne peut raiſonnablement ſuppoſer que le Spectateur ait préſent à l'eſprit juſqu'aux moindres détails du Poëme d'*Homère*. On pourroit plutôt l'eſpérer, s'il étoit queſtion des armes qui lui furent enſuite données par *Vulcain*: le ſouvenir de celles-ci, qui ſont ſi magnifiquement décrites, éffaceroit celui des autres. La bleſſure du col ſeroit plus importante, & ne devroit point être négligée; cependant elle ne diſpenſeroit point d'être averti du ſujet: *Hector* n'eſt pas le ſeul héros qui ait perdu la vie, par une bleſſure à la gorge. Ce qui peut donc le caractériſer plus particuliérement, c'eſt le ſoin qu'une Déeſſe daigne prendre d'un cada-

Digitized by Google

vre : ce qui désigne que ce n'est pas celui d'un homme du commun, mais d'un héros chéri des Dieux. La beauté & le caractère nerveux de ce guerrier, doivent contribuer à en donner une haute idée. L'intérêt qu'y prend le fleuve, peut donner à connoître que c'est le défenseur de cette contrée. Ce qui seroit encore plus clair, si le *Scamandre* pouvoit être reconnu à quelque attribut qui lui fût aussi particulier, que le sont au *Tibre* & au *Nil* ceux qu'on leur donne. Au défaut de ce secours, les talons percés doivent faire connoître à tout Spectateur instruit, que c'est *Hector*. Mais il y a plus ; ces armes d'*Achille*, auxquelles nos Amateurs veulent attribuer tant de part au sublime dont ce sujet peut être susceptible, n'y devroient point du tout paroître. Aussitôt qu'*Achille* eut tué *Hector*, il l'en dépouilla ; & assurément il ne traînoit point ses propres armes avec le corps d'*Hector*. Il est fâcheux que des choses qui leur ont paru si importantes, dans ce tableau, s'y trouvent déplacées & contre toute raison.... Voilà une Dissertation fastueuse, de l'érudition perdue !

Je prie Messieurs les Amateurs de vouloir bien suspendre leur jugement sur ce que j'ai à dire, pour déterminer jus-

Digitized by Google

qu'où l'on doit s'assujettir sans asservissement au costume, & de ne pas imaginer les absurdités du pistolet entre les mains d'Abraham, & des fusils sur l'épaule aux Licteurs de César : on ne doit supposer à personne si peu d'instruction, quand on n'en a pas de preuves. Je ne dirai pour le présent autre chose sur ce sujet, sinon que l'Artiste doit avoir à cet égard la même liberté que le Poëte ; & que, comme le sublime de la Poësie ne dépend pas de cette exactitude, de même le sublime de la Peinture n'est point l'effet de ces connoissances faciles à acquérir, & qui n'exigent point de génie.

Je finis, en les priant aussi, lorsqu'ils voudront me faire un compliment, de ne point déprimer d'excellens Artistes, tels que plusieurs de nos Graveurs, en ne leur attribuant que *les parties méchaniques de leur Art*, parce qu'ils ne composent pas.... c'est dire, qu'un excellent Traducteur n'a que les parties méchaniques de la Littérature. Ce trait suffiroit pour faire voir, combien faussement ils qualifient de méchanisme les opérations de l'esprit & du goût.

Digitized by Google

ARTS UTILES.

HORLOGERIE.

DESCRIPTION d'une Pendule à Secondes, qui marque le temps MOYEN & le temps VRAI, sans être exposée aux inconvéniens qu'on a remarqués jusqu'à présent dans les Pendules d'équation. Par LEPAUTE, Horloger du Roi.

LE TEMPS VRAI, est celui que le Soleil marque chaque jour sur nos Méridiennes & nos Cadrans; c'est celui dont la Nature nous donne sans cesse la mesure pour nos occupations & nos délassemens; c'est celui que la convention générale de tous les Peuples a adopté, & c'est néanmoins le seul que les horloges & les pendules ne donnent point.

On ne peut point, même avec la plus excellente pendule, espérer de sçavoir l'heure qu'il est, à moins qu'on n'employe continuéllement des tables d'équation, pour avoir égard à la différence qu'il y a entre le temps des pendules & le *temps vrai*; calcul désagréable & fatiguant, qui nous prive communément

Digitized by Google

de la satisfaction qu'un esprit exact trouveroit à pouvoir mesurer son temps avec facilité & avec précision.

L'on a imaginé, vers la fin du dernier siécle, des pendules qui, au moyen d'une courbe taillée suivant les inégalités du Soleil, marquoient le *temps vrai*. Plusieurs Auteurs se sont attachés à trouver des moyens d'appliquer cette courbe ; la plûpart ont employé deux éguilles avec un seul cadran, & dès lors il falloit une cadrature fort compliquée ; par conséquent on avoit beaucoup de force perduë, beaucoup de jeu dans les éguilles, & beaucoup d'inégalités dans la marche : car les inégalités se multiplient toujours avec le nombre des piéces.

C'est pour cela que les Astronomes n'ont jamais voulu admettre les pendules de *temps vrai* dans leurs observations : le Public les a aussi rejettées, parce qu'elles coûtoient beaucoup, qu'elles étoient fort sujettes à se déranger, & difficiles à réparer.

L'on avoit fait aussi des pendules à double cadran, mais toujours par la cadrature ; en sorte qu'elles étoient de la même complication, & sujettes aux mêmes inconvéniens : on les évite tous par la construction suivante.

Digitized by Google

La grande roue ou le premier mobile d'une Pendule Aſtronomique ordinaire, dont les nombres ſont calculés à cet effet, conduit une roue annuelle qui porte la courbe d'équation ; ſur cette courbe appuie le talon d'un rateau ; le rateau engrenne dans un Cadran mobile ſur lequel ſont marquées les minutes du *temps vrai* ; cette partie mobile fait le milieu du grand Cadran, & ſemble ne former avec lui qu'une ſeule piéce ; elle tourne ſur un pont, par là elle eſt indépendante du rouage, & le poids ne fournit pas un demi-quart d'once de ſa force pour la conduire : en effet, la viteſſe du Cadran n'étant pas la centiéme partie de celle du poids, celui-ci n'aura pas à vaincre la centiéme partie de la réſiſtance du Cadran, qui elle-même eſt inſenſible.

Le Cadran mobile ſur lequel eſt marqué le *temps vrai*, vient ſe placer vis-à-vis du *temps moyen* ; une ſeule éguille indique l'un & l'autre, puiſqu'elle paſſe ſur les deux Cadrans.

En faiſant ainſi mener la roue annuelle par le premier mobile, j'ai débarraſſé le mouvement de tout le poids de la cadrature ; je lui ai rendu toute l'exactitude des Pendules Aſtronomiques ; & la préciſion qui doit caractériſer celles-ci, ſe

Digitized by Google

réunit avec l'agrément de ſçavoir à toute heure ce que marque le Soleil ſur le meilleur Cadran ſolaire. Ceux qui ont réfléchi ſur les avantages de cette réunion, ſont étonnés que quelqu'un veuille actuellement ſe contenter des Pendules ordinaires qui n'ont point d'équation, puiſqu'elles rempliſſent ſi mal l'objet de la ſociété, en s'écartant ſans ceſſe de la meſure naturelle que fournit le Soleil, auquel on doit cependant tout rapporter. Une Pendule ordinaire, parfaitement exacte, avance néceſſairement d'un quart d'heure ſur le Soleil, au milieu de Février, & retarde de 16′ & 8″ au commencement de Novembre.

La ſimplicité de cette nouvelle conſtruction, leur aſſure encore l'avantage particulier de n'être pas plus ſujettes au dérangement que les pendules les plus ſimples, de pouvoir être réparées dans le beſoin par tous les Horlogers de Province qui n'en auroient jamais vû, avec la même facilité que des Pendules à reſſort; à quoi il faut ajouter que toutes perſonnes les peuvent placer, déplacer, remonter & remettre à l'heure ſans aucune étude, & ſans aucune difficulté. Cette Pendule à auſſi la propriété de montrer les quantiémes du mois qui ſont

Digitized by Google

ſur la roue annuelle, & qui ſuffiſent pour mettre la courbe au point où elle doit être placée, même ſans faire couler le rouage; cet avantage eſt ſouvent conſidérable, lorſqu'une Pendule a été tranſportée, qu'elle a été nétoyée, ou que par quelque raiſon que ce ſoit, elle a ceſſé de marcher pendant pluſieurs jours; on ſeroit obligé dans une autre Pendule d'équation, de faire faire à l'éguille autant de tours qu'il y auroit d'heures écoulées depuis le temps où elle auroit été arrêtée.

AGRICULTURE.

Avis ſur l'Agriculture &c.

LE ſieur BERGER, dès ſa jeuneſſe, s'étant appliqué à l'Agriculture champêtre ou des biens de campagne, & ayant eu toutes ſortes d'occaſions de s'y exercer longtems, a acquis la connoiſſance de les cultiver, & de les faire produire dans pluſieurs cas, beaucoup plus qu'on ne le fait ordinairement: ce qu'il peut prouver par des témoignages authentiques & par des expériences très-ſenſibles qu'il fera à peu de frais ſur les lieux où l'on deſirera faire l'épreuve de ſes talens.

Digitized by Google

Mais comme cette connoiſſance ne ſe renferme pas toujours dans les opérations propres à la nature de chaque héritage, & qu'il eſt quelquefois néceſſaire, pour l'arrangement des biens de campagne, de faire des travaux d'une certaine conſéquence, comme les articles ſuivans le feront connoître; il eſt évident que ces opérations toujours couteuſes, exigent une perſonne intelligente pour donner les moyens de les faire à moins de frais qu'il eſt poſſible. C'eſt ce qui ſe trouve réuni dans la perſonne du ſieur *Berger*; & le détail qui ſuit, donnera une idée aſſez particuliere de ſa capacité.

1.° Dans le nombre des terreins que l'on croit mauvais, & que par cette raiſon on laiſſe incultes, il indiquera les moyens les plus convenables pour mettre, ſoit en bled, fourage ou plants, tous ceux où il y aura quelque poſſibilité; & dans le même temps, il déſignera à quoi doit être occupé chaque canton pour en tirer le plus de profit qu'il eſt poſſible. Mais comme il arrive quelquefois que ces terreins cultivés ou non, ſont ſéparés, ou en partie occupés par des hayes fort épaiſſes, foſſés, buiſſons inutiles &c. des mares ou fonds conſidérables, & enfin pluſieurs autres obſtacles à la culture,

il

Digitized by Google

il donne les moyens faciles de réunir le tout pour le mettre en valeur ; & les marais ou terreins aquatiques, noyés par des sources, il les détourne dans certains cas, & rend ces terreins en état d'être cultivés.

2.° Les Prés, qui se trouvent dans des situations peu favorables pour le produit, peuvent cependant par différens moyens rapporter beaucoup plus que dans cet état de médiocrité: C'est à l'inspection des lieux qu'il fera connoître ces moyens, & la manière d'en faire usage dans tous les cas où il y aura possibilité.

3.° La culture du terrein des vignes, se fait différemment dans chaque Pays ; & chaque manière seroit également bonne, si dans le labour d'une profondeur convenable, le terrein de dessous étoit ramené en dessus.

A l'égard de la taille, l'opération est également variable. Le Vigneron instruit, peut toujours opérer à sa manière, sans préjudicier au rapport ; mais une partie de ces vignerons n'ont pas toute l'intelligence nécessaire pour choisir la taille propre à faire rapporter la vigne autant que cela se peut. On fera connoître sur les lieux tout le travail mal fait, soit dans le labour, soit dans la taille, de même

Digitized by Google

que les moyens de le porter à sa perfection. Il en sera de même, dans la manière de multiplier les seps : cette opération mérite une sérieuse attention.

4.° Dans les taillis, il remplit très-facilement & en peu de temps, les vuides, ou clairières, & les rend aussi épais qu'on puisse le desirer ; il en seroit de même pour les vuides, dans les hayes vives ; cette opération est peu coûteuse : il peut également diriger toutes sortes de plantations, & placer dans chaque terein l'espéce de plant qui y convient le mieux.

5.° Il peut fixer solidement les bords d'une Riviere, pour empêcher quelqu'inondation. Il construit toutes sortes d'Etangs, & dirige des réservoirs, de manière que l'on peut facilement choisir tel poisson que l'on voudra, sans endommager aucuns de ceux qui doivent rester.

6.° Il peut rendre des Rivieres navigables, soit par la réunion de celles qui se trouveroient favorablement disposées, ou par le travail qu'il conviendroit d'y faire dans de certains endroits, & qu'il abrégeroit infiniment, à l'aide d'une Machine propre à ce sujet. Il peut également procurer la navigation dans les lieux les plus élevés, pourvû qu'il

Digitized by Google

puiſſe raſſembler des ſources pour entretenir ſeulement un canal ſitué ſur la hauteur, par lequel on auroit communication dans deux rivieres d'une diſtance quelconque, mais plus baſſes de 20, 30, 40 toiſes &c. que le fond du Canal: L'on entend communiquer réciproquement de l'une à l'autre, à l'aide d'une machine faite exprès, & qui ſupprime l'uſage de toute Ecluſe. Par ce moyen, le Canal ne perd point d'eau par la navigation, & il n'en faut ſeulement que pour l'entretenir.

7.° Pour la diſtribution des eaux, il détourne des ſources, connoît celles qui peuvent remonter, & ſi elles peuvent s'élever aſſez haut pour être conduites naturellement où on les deſire; & dans certains cas, celles qui ne pourront s'élever naturellement, il leur appliquera une machine qui produira cet effet, mais qui ne pourroit avoir lieu que lorſque le volume d'eau raſſemblé ſeroit plus conſidérable que celui qu'il s'agiroit de conduire: alors le ſuperflu de ce volume, ſeroit l'agent de toute l'opération. Par ce moyen, on peut conduire des ſources en terre, & former en différens endroits des Fontaines, des Réſervoirs, Abreuvoirs. &c.

Digitized by Google

Les Machines qu'il peut appliquer en pareil cas, ſont differentes, ſelon les circonſtances, fort ſimples & de peu de dépenſe lorſqu'il ne s'agira d'élever les eaux que de 10 ou 12 pieds; & leur entretien ne coûtera pas plus de 10 liv. par an; mais s'il étoit queſtion d'une grande élévation, la dépenſe augmenteroit pour les Machines, & l'entretien ſeroit à-peu-près le même que ci-deſſus.

En outre, il conſtruit des Jets d'eau ordinaires & extraordinaires, fait des nivellemens pour les eaux, & l'enlevement des terres, &c. invente & conſtruit differentes Machines propres à arroſer avec aſſez d'abondance, Prés, Terres, Jardins &c. pourvû toutefois que cette opération n'exige pas plus d'élévation pour les eaux que de trois ou quatre pieds, & qu'elles ſoient tirées d'une riviere ou d'un fort ruiſſeau. Il conſtruit & répare les groſſes Machines, comme Forges, Fourneaux, Boucambres, & Moulins ordinaires, & fait les nivellemens que ces travaux exigent; conſtruit des Machines à ſcier le bois & la pierre, & à porter facilement & avec une ſinguliere promptitude les pots de verreries de l'arche dans le four, de maniere que le pot ni le four ne per-

Digitized by Google

dront que très-peu de leur chaleur : enfi il conſtruit pluſieurs autres Machines, pou différens uſages.

8.° Pour l'embelliſſement des environs d'un Château, d'un Parc &c. Il perce des routes dans les bois ; il dreſſe en pente & de niveau des terreins raboteux ; & quand il ſe trouve des fonds conſidérables, il les met en état d'y pratiquer tel ornement que l'on juge à propos : & dans le cas où il ſe trouveroit quelque bute fort roide à couper, il appliqueroit au tranſport des terres, pour en abréger infiniment le travail, une Machine peu coûteuſe qui ſuprimeroit les voitures, les brouettes, & tout autre moyen ordinaire de tranſport.

De même, s'il s'agiſſoit d'arrêter le cours de quelque riviere ſituée entre des montagnes, pour lui en faire prendre un autre avantageux à la navigation, ou pour éviter quelqu'inondation, il apliquera une Machine muë par l'eau, qui fera elle ſeule tout le tranſport des matériaux néceſſaires à cette grande opération.

Il eſt en état de faire remonter, ſans cordages, les batteaux en pleine riviere, paſſer les Ponts ſans difficulté, à l'aide

Digitized by Google

d'une machine fort simple qu'il a imaginée, & dont l'effet répond à l'intention ci-dessus : mais pour mettre ce moyen en usage, il faut nécessairement connoître les inégalités du fond de la riviere.

De même, s'il se trouvoit quelque source auprès d'une riviere ou d'un ruisseau, l'une ou l'autre lui serviroit d'agent pour l'élever & la conduire où besoin seroit. Cette opération sera toujours possible, quand même la source seroit éloignée de 1000 toises, ou plus ; mais aussi la dépense sera plus grande, à proportion de la distance de l'agent à la source.

A l'égard de l'élévation des eaux, comme au Puits de Bicêtre, & autre semblables, où l'on emploie ordinairement des tours, un cable & des chevaux, il a trouvé le moyen de supprimer le cable, de faire rétrograder le tour sans retourner les chevaux, & d'éviter l'effort qu'ils font obligés de faire pour renverser les seaux : par ce moyen, les chevaux ne s'arrêteroient que très-peu, il gagneroit du temps, supprimeroit l'homme destiné au renversement susdit, & n'auroit besoin, pour tout aide, que du conducteur des chevaux. Cette Machine, peut également s'appliquer à élever toutes sortes de ma-

Digitized by Google

tériaux ; & les avantages qu'elle pourroit avoir sur celle actuellement au Puits susdit, seroit de coûter plus de 5000 liv. de moins d'entretien, par an.

Il peut également élever toutes sortes de matériaux, même d'un poids considérable, à l'aide d'une pendule mise en mouvement par un homme seulement.

Pour la conduite des eaux en terre, ceux qui voudront se servir de tuyaux de bois, il leur donnera une méthode dont toute personne pourra faire usage, pour les percer avec justesse.

Pour le défréchissement des terres, & arracher des buissons, il a imaginé une charruë qu'on peut faire mouvoir à l'ordinaire ; par là, il supprime les Pionniers, & abrége beaucoup le travail.

9.° Il est en état de faire, aux bâtimens de campagne, toutes sortes de réparations ; sçavoir, maçonnerie, charpente, couverture, menuiserie &c. Il fait aussi plusieurs toisés superficiels & cubiques, dresse tous les devis & états nécessaires pour connoître ce que différens ouvrages doivent coûter ; & il donne, autant que la chose est possible, les moyens d'exécuter ses idées en son absence.

Nota. Ledit sieur Berger, ayant fait usage de ses talens dans différens endroits

Digitized by Google

du Royaume, a remarqué de très-grands continens de Landes, dont une partie pourroit cependant être mise en bonne valeur; & à l'inspection des lieux, il désignera avec certitude toutes celles qui pourroient avoir cette qualité: il prouvera la possibilité du fait, en cultivant ces terreins à ses frais pour son profit, ou pour celui des Propriétaires, moyennant de certaines conventions. Il donnera toutes les suretés requises, en pareil cas.

Ceux qui auront besoin de son ministère, pourront s'adresser au sieur VIOLLET, Ecrivain pour le Public, rue du Jour, vis-à-vis le Portail Saint Eustache; ainsi que ceux qui voudront lui écrire, pourront se servir de cette adresse, en affranchissant le port.

MUSIQUE.

RECUEIL D'AIRS CHOISIS, avec accompagnement de guitarre & de harpe, par M. *Petilliot.* Prix, 6 liv. *A Paris*, chez l'Auteur, rue des Moineaux, chez le Sergent-Major des Gardes Suisses, & aux adresses ordinaires.

C'est un Recueil d'Airs les mieux choisis & les plus agréables; & qui, proba-

Digitized by Google

blement, ſera d'autant mieux reçu du Public, qu'il n'y a point encore de Muſique imprimée pour la harpe ; & que cet inſtrument méritoit bien qu'on travaillât à le faire connoître davantage, en en facilitant l'uſage & les leçons. L'Auteur de ce Recueil, ſe diſtingue par ſon goût, & par celui qu'il inſpire à ſes Écoliers.

NOUVEAU RECUEIL de Contredanſes, qui ont été danſées au Bal de S. Cloud, & à l'Opéra. Prix 1 liv. 4 ſ. *A Paris*, aux adreſſes ordinaires.

SIX SONATES du ſieur GHABRAN, Opera prima. Aux adreſſes ordinaires.

ARIETTES, & VAUDEVILLES nouveaux, avec accompagnement de guitarre, en muſique, & tablature. Par M. *Merchy*, Maître de guitarre. Chez l'Auteur, rue du Rempart, aux Quinze-vingts, chez un Tapiſſier, & aux adreſſes ordinaires.

N. B. Le ſieur *Merchy*, qui a annoncé dans l'Epître qui eſt à la tête de ſon Recueil, que pluſieurs des Chanſons qui le compoſent ſont de la perſonne à qui il le dédie, ne les ayant pas fait graver comme il les lui a données; l'oblige de déclarer, que toutes les Chanſons, qu'il n'a accordées qu'aux inſtances du ſieur *Mer-*

Digitized by Google

chy, ſont entièrement défigurées, & qu'il s'y trouve même des fautes contre la verſification, & contre la langue.

La Chanſon, *page 4*, étant la ſeule où l'on n'ait pas touché, eſt auſſi la ſeule qu'il reconnoiſſe pour être de lui.

ARTICLE V.

SPECTACLES.

OPERA.

LE 15 Avril, jour de la Rentrée, l'Académie Royale de Muſique a remis au Théâtre l'Opéra de *Dardanus*, repréſenté pour la premiere fois le 19 Novembre 1739, & repris le 21 Avril 1744. Les paroles de feu M. *de la Bruere*, & la Muſique de M. *Rameau*.

Muſique admirable, Poëme intéreſſant, diſtribution de rôles bien entenduë, décorations, habillemens, ballets, exécution; tout enfin a concouru au ſuccès le plus éclatant que l'on ait vû depuis long-temps ſur ce Théâtre. Mais quelque impreſſion qui m'en ſoit reſtée, on ſent que les détails dans leſquels il faudroit

Digitized by Google

entrer, pour en bien rendre compte, ne peuvent m'être assez présens ; surtout, après les deux seules représentations auxquelles une convalescence assez mal affermie m'a permis d'assister. En attendant l'Extrait que j'en prépare, pour le Mercure du mois prochain, je dirai seulement, que les rôles les plus intéressans & les mieux joués par nos plus célébres Actrices, n'ont peut-être jamais causé d'émotion plus vive que celle qu'a fait naître Mlle *Arnoud* dans l'âme des Spectateurs même les moins sensibles; que les Srs *Pillot*, & *Larrivée*, se sont également surpassés chacun dans leurs rôles; & qu'on ne peut assez louer les soins qu'ont pris MM. les Directeurs, pour rendre ce Spectacle aussi brillant & aussi satisfaisant qu'il pouvoit l'être.

COMEDIE FRANÇOISE.

LE Compliment de la Rentrée a été prononcé par M. *Blainville*, & a été fort applaudi. Voici comme il s'est exprimé.

MESSIEURS,

Ce Théâtre doit sa splendeur au régne immortel de *Louis XIV*, & aux bienfaits

Digitized by Google

de Louis XV. Le caractère de génie que le premier sçut imprimer à l'Art Dramatique, ne s'eſt point effacé, Meſſieurs; & vos lumières conſervent à la Scène Françoiſe la ſupériorité que ce beau ſiécle lui a donnée ſur tous les Théâtres des nations anciennes & modernes.

Mais telle eſt la viciſſitude attachée aux travaux des hommes, que nous craignons toujours de ne pouvoir contribuer à vos nobles délaſſemens autant que vous le méritez, & que nous le deſirons.

Vous avez perdu, l'année derniere, un jeune Poëte Tragique dont vous aviez conçu les plus grandes eſpérances (*a*).

La mort vous a ravi de même un Comédien qui, par une longue étude de vos leçons, par la chaleur de ſon âme, & par ſa gaîté vraie, étoit parvenu au bonheur de vous plaire (*b*). Une maladie cruelle, vous a privés longtemps d'un autre Acteur Comique (*c*), que vous aimez, j'oſerois dire, que vous adorez, & que vous reverrez bientôt avec tranſport (*d*).

(*a*) M. *Guimond de la Touche*.
(*b*) M. *de la Thorillière*.
(*c*) M. *Préville*.
(*d*) L'Orateur, dans cet endroit, fut interrompu par des battemens univerſels de pieds & de mains, bien flatteurs pour M. *Préville*.

Digitized by Google

Enfin, Meſſieurs, une Actrice honorée de vos ſuffrages, la rivale d'un époux dont vous admirez l'intelligence, le naturel & la fineſſe dans les premiers rôles du haut comique, vient de demander & d'obtenir ſa retraite (*e*).

Notre Théâtre, eſt véritablement, l'image de la vie humaine : Auteurs, Spectateurs, Acteurs, tout diſparoît, tout change, tout ſe ſuccède ; & malheureuſement tout ne ſe remplace pas !

De jeunes Poëtes, que vous avez encouragés par vos applaudiſſemens (*f*) répareront ſans doute la perte de celui à qui vous devez *Iphigénie en Tauride*

La révolution qui nous amène de nouveaux Spectateurs, ne ſe rend jamais ſenſible : c'eſt toujours le même eſprit qui vous inſpire, le même diſcernement qui vous éclaire ; le même goût qui vous guide.

Il n'y a que nous (& je parle ſurtout pour moi) il n'y a que nous, qui n'oſons nous flatter de vous faire oublier les talens qui cauſent vos regrets. Daignez, Meſſieurs, changer en indulgence la juſ-

(*e*) Madame *Grandval*.

(*f*) Mrs *Colardeau*, *le Mière*, *Dorat*.

Digitized by Google

tice que vous leur rendiez, & faire grâce à notre foiblesse en faveur du zèle qui nous anime, & des efforts que nous ferons cette année, pour nous rendre dignes de vos bontés.

On a donné, ensuite, l'*Orphelin de la Chine*, & *le Magnifique*.

Mlle *Clairon*, a paru ajouter encore à la perfection avec laquelle elle joue ordinairement le rôle d'*Idamé*. On est toujours étonné qu'elle puisse chaque jour augmenter, par des changemens inattendus, l'admiration qu'elle cause. C'est le fruit de son génie, & de ses profondes réflexions sur le sublime de son Art.

Le Théâtre vient de perdre, par la retraite de Mde *Grandval*, une Actrice qu'il chérissoit, & qui méritoit ses suffrages. On ne se rappellera jamais sans regret, son intelligence & la finesse de son jeu. La Marquise, dans *la Surprise de l'Amour*, la Baronne, dans *Nanine*, Madame *Patin*; enfin tous les rôles qu'elle jouoit, en renouvelleront toujours le souvenir.

Le Samedi 19, on a donné une représentation de *Sémiramis*, Tragédie de M. *de Voltaire*. Il semble, depuis le chan-

Digitized by Google

gement fait au Théâtre, que ce ſoit un autre ouvrage, tant les bonnes choſes ont beſoin d'être vuës dans tout leur jour! La Scène du Trône, au troiſiéme Acte, celle du Tombeau, au cinquiéme, font la plus grande impreſſion. Tout, en un mot, a ſemblé concourir au plaiſir qu'a fait cette Tragédie. La ſupériorité du jeu de Mlle *Dumeſnil* & du ſieur *le Kain*, dans cette Piéce, ſont au-deſſus de toute louange : l'une étoit, vraîment, *Sémiramis*, & l'autre, *Ninias*.

Le Lundi 21, on a repris la Tragédie de *Spartacus*, avec des changemens qui ont été applaudis. J'en donnerai l'Extrait dans le Mercure prochain.

On dit, que les Comédiens préparent des nouveautés qu'ils doivent donner inceſſamment.

COMEDIE ITALIENNE.

COMPLIMENT, prononcé par M. LE JEUNE, à l'ouverture du Théâtre Italien.

IL paroît enfin, ce jour que nous avons ſouhaité avec tant d'impatience ! Etre privés de votre préſence, Meſſieurs, c'eſt languir hors de notre élément.

Digitized by Google

Mais, au moins, pouvons-nous nous flatter que, pendant ces temps de desœuvrement, on ne nous reprochera point d'avoir négligé ni perdu de vuë l'intérêt de vos plaisirs. Pénétrés des malheurs de l'année derniere, nous nous sommes appliqués, par de nouveaux efforts, à les réparer, s'il est possible, pendant le cours de celle-ci. Au reste, le mauvais succès des piéces que nous vous donnâmes, ne fut qu'une fâcheuse destinée que tous les autres Spectacles partagerent avec nous; & nous ne nous en sommes ressentis plus particulierement que par l'épuisement de nos piéces de fond, incapables de ramener, & d'entretenir l'affluence à notre Théâtre. Il sembloit même que les Auteurs, désespérant d'y acquérir aucune gloire, nous eussent entierement abandonnés.

Mais cette année commence sous des signes plus heureux. Les Muses reviennent à nous; quelques nouveautés raniment nos espérances; l'émulation se réveille parmi nos jeunes Auteurs. Eh! notre sort peut-il être encore bien douteux, lorsqu'il ne dépend plus que de vos bontés? Vous avez toujours pris plaisir à les répandre sur nous; c'est par elles que

Digitized by Google

nous nous ſommes ſoutenus juſqu'ici ; & ce n'eſt que par elles, que nous eſpérons de nous relever.

Puiſſions-nous donc, Meſſieurs, contribuer, cette année, avec plus de gloire & de ſuccès, à vos amuſemens qui, j'oſe dire, ſe renouvelleroient ſans ceſſe à notre Théâtre, ſi le mérite des piéces que nous vous donnons, répondoit toujours à l'empreſſement que nous avons de vous plaire !

Un autre Compliment, que beaucoup de gens attendoient, & que les Comédiens avoient rejetté tous d'une voix, fut peut-être cauſe que celui-ci ne reçut pas de grands applaudiſſemens : mais on convient, généralement, qu'il avoit cette ſimplicité naturelle qui caractériſe ces ſortes d'ouvrages, où les tournures brillantes & les expreſſions recherchées deviennent étrangères, puiſqu'ils doivent toujours ſembler partir de ſource.

Ce compliment, fut ſuivi de la *Nouvelle Ecole des Femmes*, & de la premiere repréſentation de *la Rentrée des Théâtres*, Comédie nouvelle en Vers, en un Acte. Cette Piéce a paru faire plaiſir, ſurtout aux gens de goût. En voici l'Extrait.

Digitized by Google

Le Bon-Sens, & l'Invention, Déesse du Génie, que l'Esprit avoit proscrits du Parnasse François, sont étonnés de s'y revoir. L'état malheureux de l'Empire d'Apollon, afflige beaucoup le Bon-Sens; l'Invention le console; & lui dit, que l'Esprit se trouvant forcé de les rappeller auprès de lui, il y a tout à espérer de leur réunion. L'Esprit paroît. Son clinquant éblouit le Bon-Sens lui-même; & l'Esprit est ravi de le voir aussi pris pour dupe. Il avouë, naturellement, qu'il est à bout; & qu'il s'est retourné de toutes les façons. Mais il ajoute, qu'en nuisant beaucoup, il n'a pas laissé de rendre quelques services:

Car (*dit-il*) il n'est plus d'état qui n'ait ses beaux esprits;
Et j'ai, de l'ignorance, affranchi tout Paris.

L'Invention lui demande des nouvelles de Thalie, Muse de la Comédie, qu'elle avoit autrefois embellie de ses plus riches dons. L'Esprit lui répond:

Apparemment que vos dons éclatans,
Pour l'avenir l'ont assez enrichie;
A ne rien faire elle passe son tems.
Le sublime, d'ailleurs, l'a presque anéantie,
Et le goût sérieux ne permet plus qu'on rie.
On la laisse, par grâce, ébaucher les talens. &c.

Digitized by Google

Il n'y a peut-être que trop de vérité, dans ces vers. Le Bon-Sens dit à l'Esprit :

Ainsi la Tragédie, a toutes vos faveurs?

L'ESPRIT.

Elle triomphe encor, en dépit des Censeurs.
Elle se sent pourtant beaucoup, de son vieil âge:
Les ans ont bien changé ses traits & son langage.
Mais ce n'est plus son tems de jouer de malheur;
Et le Public pour elle est plein de politesse.
S'avise-t-on d'abord de proscrire une Piéce?
Le lendemain, sans faute, on demande l'Auteur;
A le fêter, chacun s'empresse;
Puis, on le laisse, avec honneur,
Sous un laurier sans séve enterrer sa langueur.

Ces vers ont été applaudis, dans le premier moment. Mais le contrecoup de cette critique semblant retomber sur le Public, on s'est contenté, depuis, de les écouter en silence. Le Bon-Sens, l'Invention, & l'Esprit, se réunissent.

Arrive un Auteur satyrique, qui se promet de fronder désormais les ennemis du Bon-Sens. Ce Dieu lui fait accueil, & dit que,

Sans doute on a proscrit ces Journaux satyriques,
Et ces Feuilles périodiques,
Destructeurs du faux goût, vengeurs de la Raison?

Digitized by Google

L'Esprit trouve alors moyen de plaisanter sur le grand nombre de ces ouvrages, dont Paris est inondé. L'Auteur satyrique se prépare à faire revivre le redoutable *Boileau ;* & se déchaîne contre la Tragédie, par cette tirade :

Eh ! peut-on, sans rougir, combler de tant d'honneurs
Tous ces colifichets, qu'au Théâtre on admire,
Fades productions d'un stérile délire ?
Ces vers enflés de mots, au travail mesurés ;
Ces Drames, dessinés en traits de perspective,
Tableaux sans coloris, de froideurs enquadrés ;
Ce flux d'événemens, gauchement préparés ;
D'immobiles soldats, cette foule inactive ;
Ces caractères mal tissus,
Quelque fois annoncés, & jamais soutenus ?
Ces plats conspirateurs, à la fureur oisive ;
Ces timides Héros, stylés sur nos Romans ;
Ces Amans sans chaleur, ces Rois sans politique,
Ces Tyrans sans esprit, vrais balourds du Tragique ;
Et ces femmes d'idée, aux beaux raisonnemens ?

Cette tirade a eu le même sort que la précédente, & probablement, par la même raison. Ces vers font fuir l'Esprit, qui s'y reconnoît, & n'ose plus se mon-

Digitized by Google

trer. Le Bon-Sens conseille à l'Auteur satyrique, de critiquer avec plus de ménagement; mais celui-ci ne répond, que par des menaces terribles; & s'en va, en promettant de tout exterminer, même avant que de rien voir.

Viennnent ensuite un Poëte lyrique & un Musicien : ils font leur Compliment à l'Invention, en langage d'Opéra. Mais le Poëte s'avisant de dire à l'Invention, qui les prend tous deux pour Poëtes, que l'autre n'est que Musicien, il s'éleve entre eux une querelle sur la préséance, qui a beaucoup diverti. Le Bon-Sens les maltraite : ils ne le connoissent ni l'un ni l'autre; & l'Invention leur ayant dit qui il est, ils l'accablent d'injures : ils se réconcilient même tous deux pour défier ce Dieu, qui les menace de revenir à l'Opéra. Le Musicien, transporté, demande au Poëte de seconder son génie. Celui-ci fait des vers, que l'autre met sur le champ en Musique. Le Bon-Sens ne peut tenir contre leur fureur; & il s'enfuit, de peur qu'ils ne le poignardent. Un Maître de Ballets, se présente aussitôt. Son projet est, d'introduire les Ballets, jusques dans la Tragédie Françoise. Le Poëte & le Musicien, sont de son avis; mais il fait une autre proposition, bien

Digitized by Google

outrageante pour nos deux Artiſtes. La voici.

Tous nos Muſiciens ne nous fatiguent plus
Que d'airs embrouillés, biſcornus ;
Nos grâces, avec eux, ne ſauroient plus paroître.
De l'Opéra, laiſſez-moi ſeul le Maître.
Par mes ſoins vigilans bientôt il renaîtra,
Des plus beaux airs de France & d'Italie :
Le choix harmonieux, réglera mon génie :
C'eſt l'Orcheſte qui chantera,
Et la Pantomime jouera.
Ainſi toujours brillant, & prodigue en merveilles,
Je ſauverai l'ennui d'entendre, à tous momens,
Les vers, écorcher le Bon-Sens,
Et la Muſique, les oreilles.

Le Poëte & le Muſicien, font des imprécations contre lui : il ſe rit de leurs fureurs ; & ils le pourſuivent, en chantant le Duo de *Tancrede : Suivons la fureur & la rage &c.*

Une ſymphonie, annonce le Récitatif françois ; qui paroît, couronné de pavots. Il ſe fait reconnoître à l'Invention, par ces vers qu'il chante :

De l'Empire ébranlé, des ſons & de la rime,
Reconnoiſſez en moi le ſoutien magnanime !

Digitized by Google

. . . . . .

Compagnon de *Morphée*, on m'appelle, en deux mots,
Le grand Récitatif, couronné de pavots.

Il devoit chanter enſuite ces quatre vers, que l'on a retranchés, ſans qu'on ſâche pourquoi.

Malgré qu'on dorme ou que l'on bâille,
Faites renaître mes appas:
Hélas! où voulez vous que j'aille,
Si Paris ne me garde pas?

Il ſe plaint des grands ſuccès de l'Ariette Italienne, qui l'a preſque détruit. L'Invention, avant que de rien dire ſur le nouveau goût de Paris, veut connoître le chant Italien. L'Ariette Françoiſe, & l'Italienne, entrent ſur la Scène, en ſe querellant. La Françoiſe veut reprendre la préſéance ſur ſa rivale: celle-ci veut la garder. L'Invention appaiſe la querelle, en demandant qu'elles chantent l'une après l'autre. Elle permet à la Françoiſe de chanter la premiere. Cette Ariette, les bras pendans, à la manière de nos Actrices de l'Opéra (tirées des Chœurs pour chanter les airs légers) fait, en deux repriſes, l'énumération des vingt-

Digitized by Google

trois mots qui forment le brillant de l'Ariette Françoise, *gloire, environne, victoire, couronne, vole, triomphe, régne, enchaîne, enchante, lance, briller, enflâmez, badinez, folâtrez, voltigez, murmure, coule, ravage, roule, réveille, gronde, s'élève, rire.* L'Ariette Italienne, chante à son tour : l'Invention lui donne la préférence. Elle sort triomphante, & l'autre très-piquée. Le Récitatif tremble du Jugement que l'Invention va porter à son égard ; mais elle se contente de lui donner de bons conseils, & il la quitte très-satisfait.

L'Esprit revient, non comme l'Esprit, mais comme Ambassadeur des Petits-Maîtres. Il prie l'Invention de relever la fortune de la Troupe Italienne, qui tombe tous les jours. Il se plaint du tort que les Comédiens François ont fait à leur *Elégance*, en supprimant leur Théâtre. Il représente, que celui des Italiens leur reste encore ; mais que, par malheur, les Dames n'y viennent plus. Arlequin arrive, d'un air satisfait. Pendant la clôture, il a été en Italie ramasser des Acteurs, & il en ramene une recrue. On se moque de lui, sur ce qu'il croit relever la Comédie avec des Acteurs Italiens. On lui demande

Digitized by Google

demande comment il veut qu'on puisse les entendre. A cela il répond :

Mais ils sçauront parler, pourvû qu'on daigne
attendre ;
Et c'est toujours un fond, pour l'avenir.
En dix ans, ils pourront se faire :
Et pendant ce temps-là, comme à notre ordinaire,
Nous joüerons pour notre plaisir.

Cette réponse a fait rire, & a été applaudie. L'Invention lui dit, que l'on n'est curieux que de Piéces nouvelles ; & que ce n'est que cela qui pourra relever sa Troupe. Il la supplie de les aider. Elle lui demande, s'il sçait faire valoir une Piéce Françoise. A quoi il répond :

J'y suis, grace aux Auteurs, assez mal à mon
aise,
Pour qu'on ne vous en dise rien.
Mais je plais dans l'Italien,
Je divertis, j'amuse, & tout le monde m'aime.
Je m'y trouve toujours fort bien,
Car je fais mes rôles moi-même.

L'Invention lui demande une Scène, à l'impromptu. Il objecte qu'il est seul, & que cela devient trop difficile. Alors il apperçoit Mlle Camille, en habit d'Ar-

Digitized by Google

lequine. On la croit sa sœur, ou sa femme. Il répond, qu'il n'a ni femme ni sœur. Mlle Camille cherche à se faire reconnoître par ses lazzis ; & n'y parvient, que par un rire qui lui échappe. Il s'écrie alors,

Comme une folle, elle rit : c'est Camille !

Elle paroît avoir envie de parler à l'Invention ; & la Divinité la presse, obligeamment, de s'expliquer. Arlequin n'oublie pas de lui dire, comme à l'oreille :

Modére-toi, si ta langue le peut !

C'est par ces plaisanteries que l'Auteur a trouvé moyen de faire écouter Mlle Camille, dans le François; dont on s'imagine, à tort, que la Langue lui soit encore étrangère. Rien ne pouvoit mieux annoncer la douceur de son caractère, que de permettre qu'un Auteur s'égayât en Public à ses dépens. Quelle autre Actrice, l'eût souffert ? Aussi lui a-t-on sçu bon gré de ce petit sacrifice, qu'elle a fait de son amour-propre. Voici son discours à l'Invention, pour disposer le Public à lui être favorable, dans le François.

De crainte, en vous parlant, mon âme qui s'émeut,
A son ambition, peut-être téméraire,
Osera-t-elle ici s'abandonner ?
Le Public, des talens, est le Juge & le Pere ;

Digitized by Google

Tout ne respire, en moi, que l'ardeur de lui plaire.
Au genre Italien, j'ai peine à me borner.
Me former au François, est la gloire où j'aspire;
Trop heureuse, si quelquefois,
Je voyois à mes vœux le Parterre sourire!
Daignez, auprès de lui, me prêter votre voix.
Sa clémence, toujours, nous mene à son estime.
Quand on s'en voit d'abord applaudir dans des riens,
On sent qu'à nos desirs il accorde les siens.
La confiance alors, par degré; nous anime;
Et lorsque nos talens, devenus précieux,
Ont mérité qu'il les honore,
Il en doit mieux chérir des fruits, nés sous ses yeux,
Qu'à force de bonté lui-même a fait éclorre.

Ce Compliment, a été généralement applaudi. L'Auteur n'a fait qu'y exprimer les vrais sentimens de l'Actrice. On s'apperçut aisément du peu d'assurance où elle étoit, le premier jour qu'elle le récita; & cette situation n'en prévint que mieux en sa faveur. Une jeune Beauté, qui implore en tremblant la clémence de ses Juges, est presque toujours sûre du gain de sa cause. Comment une jeune Actrice, remplie de charmes, n'intéresseroit-elle pas le Public, avec tant d'envie de lui plaire? Avec le jeu le plus agréable &

Digitized by Google

l'intelligence la plus vive, il ne manque à Mlle Camille que l'habitude pour développer ses talens dans le François.

L'Invention termine la Piéce, en se préparant à appaiſer la colère du Bon-Sens, que les deux Auteurs Lyriques ont fait fuir, & Arlequin implore, pour ſa Troupe, l'Indulgence du Public.

On a donné, le Mardi 15, & le Vendredi 18, *le Pere ſévère*, Comédie nouvelle Italienne, qui a fait beaucoup de plaiſir à ceux qui entendent cette langue. Mde *Bagnoli* a joué, avec les ſuffrages du Public, dans *la fauſſe Suivante*, & *la Mére confidente*, Comédies de M. *de Marivaux*, que l'on a jouées avec la *Rentrée des Théâtres*.

CONCERT SPIRITUEL.

ON y a exécuté, le Vendredi & le Dimanche de l'Octave de Pâques, le *De profundis*, & le *Venite, exultemus*, motets à grands chœurs de M. de Mondonville. Ils ſont aſſez connus, ainſi que la premiere Sonate du même Auteur, qui a été jouée en ſymphonie à l'ouverture du Concert du jour de la Quaſimodo, pour

qu'on ne doute pas des applaudiſſemens qu'ils ont reçus.

Le Signor *Cifotelli*, Muſicien de l'Electeur Palatin, a joué une Sonate de Mandoline, de ſa compoſition. La Mandoline, eſt une eſpéce de petite guitarre: Et le Signor *Cifotelli* en jouë avec toute l'habileté poſſible.

Mlles Lemiere & Dubois, ont chanté, chacune en différens jours, un petit Motet. Le Public, quoiqu'elles n'aient pas le même talent, ſe plaît beaucoup à les entendre l'une & l'autre. La voix de Mlle Dubois eſt forte & belle; celle de Mlle Lemiere, eſt auſſi agréable que légére.

M. *Gaviniés*, a joué un Concerto de ſa compoſition; & l'on ſent tout le plaiſir qu'il a dû faire.

M. *Damoreau*, a joué, ſur l'orgue, un Concerto compoſé de fragmens, qui a fait plaiſir. M. Balbaſtre, a auſſi joué l'*Ouverture des Fêtes de Polymnie*, qui a produit un bel effet; ainſi que tout ce qu'il a joué pendant la quinzaine de Pâques. Le Concert, du Vendredi, a fini par le Motet François *des Iſraëlites à la Montagne d'Oreb*, qui eſt toujours également accueilli. Le Concert du Dimanche de Quaſimodo, a été terminé par le nouveau Motet François, *des Fureurs de Saül.*

Digitized by Google

ARTICLE VI.

NOUVELLES POLITIQUES.

De PETERSBOURG, *le 16 Mars 1760.*

L'ARMEMENT des Anglois pour la mer Baltique, se confirme de plus en plus ; on prend *ici* les mesures les plus sérieuses pour s'y opposer. On travaille en diligence dans nos ports, à équiper des vaisseaux. Nous aurons incessament une flotte assez puissante, pour leur disputer le passage du Sund. On dit que le sieur Keith, Ministre de Sa Majesté Britannique dans cette Cour, est sur le point de se retirer.

Le plan de la campagne prochaine, est arrêté. Le Maréchal Comte de Soltikoff, se dispose à partir dans peu pour l'armée.

Il paroît ici, un état des forces de cet Empire. Elles montent à 284133 hommes.

De VIENNE, *le 3 Avril.*

Le Général Laudon avoit ouvert la campagne vers le milieu du mois dernier, par la prise de la Ville de Neustadt. Mais le froid & les pluies, qui continuent dans la haute Silésie, ne lui ont pas permis de continuer ses opérations, qu'il *avoit* commencées. Il a repris son quartier général à Jagerndorff. Un détachement de nos troupes a enlevé, près de Leobschutz, trois cens recrues Prussiennes, qui étoient escortées par trente Hussards.

Digitized by Google

Le Prince de Deux-Ponts, revêtu du commandement général de la Hongrie, est présentement de retour de ce Royaume, où il avoit été prendre connoissance de quelques objets relatifs à son commandement. Il se dispose à partir incessamment pour se mettre à la tête de l'armée de l'Empire.

De DRESDE, *le 31 Mars.*

Tout annonce ici l'ouverture de la Campagne. Le 20 de ce mois, l'armée Prussienne sortit de ses cantonnemens, & s'approcha de Friderichstadt. La garnison Autrichienne sortit aussitôt de cette Ville. Ce mouvement n'a cependant rien produit d'important. Le Roi de Prusse a établi son quartier général à Closter-zell, à deux milles de Dresde.

Le Maréchal de Daun n'a point encore fait de dispositions offensives. Il a son quartier alternativement à Pyrna & à Sonnestein. Le Comte de Lascy lui a remis le plan d'opérations arrêté par la Cour de Vienne. On a pris un Espion qui avoit dessein de brûler nos magazins.

De BERLIN, *le 4 Avril.*

La Reine & la Famille Royale arriverent heureusement à Magdebourg, le 19 du mois dernier après-midi.

Les Cosaques font toujours des courses dans la Poméranie & dans la Silésie. Un de leurs partis a pénétré depuis peu jusqu'à Guben. Le Général Fouquet a formé, pour arrêter ces courses, un détachement qu'il a envoyé à Miltich. Le Général Malachowsky s'est aussi mis en marche avec ses Hussards, & d'autres troupes, & il a pris poste à Meseritz en Pologne. Le Général Werner s'est porté de Ratibor par Leignitz & Haynau sur Koben.

Digitized by Google

Le Roi a nommé le Prince héréditaire de Brunſwick, Feld-Maréchal de ſes armées.

On apprend que depuis que nos troupes ſe multiplient dans la Poméranie, les troupes légères Ruſſes l'ont preſqu'entierement évacuée.

De HAMBOURG, *le 30 Mars.*

Malgré la rigueur du froid, qui régne encore, les Suédois commencent à ſe mettre en mouvement. Ils ont établi des ponts ſur le Trebbel & ſur la Peene: ils harcelent tous les jours les poſtes Pruſſiens. Ils ſurprirent, le 22 de ce mois, un détachement poſté à deux lieuës de Crine, qui fut forcé & contraint de ſe replier avec une perte conſidérable.

Il ſe fait de grands préparatifs à Stralſund. On y équipe un grand nombre de bâtimens pour intercepter la navigation des ennemis dans les bouches de l'Oder.

De LEIPSICK, *le premier Avril.*

Nos Magiſtrats & nos principaux Négocians, renfermés depuis longtemps dans le Château de Pleiſſembourg, ont été élargis le 29 du mois dernier, en donnant de nouvelles lettres de change pour les ſommes auſquelles ils ont été taxés. Mais on a déclaré aux autres habitans, de payer en argent comptant celles qu'on leur a impoſées depuis peu.

Les Pruſſiens continuent d'exiger, avec la même rigueur, les contributions & les recruës auxquelles ils ont taxé cet Electorat.

Les effets les plus précieux de Poſtdam & des autres Maiſons Royales de Sa Majeſté Pruſſienne, ainſi que les Archives de Brandebourg, ont été envoyés à Magdebourg. On dit que le Général

Digitized by Google

Fermer s'avance vers Colberg avec un Corps de trente mille hommes, & une nombreuse Artillerie.

De BAMBERG, le 4 Avril.

Le Lieutenant Général Lusinski remporta, le 17 du mois dernier, à Zeitz, un avantage sur les Prussiens. Il fit sortir, le 16 au soir, de Neustadt & Saalfeld, où il étoit posté, trois détachemens sous les ordres du Colonel Carlsbourg qui a conduit cette expédition. Ces détachemens marchèrent toute la nuit, & arrivèrent par différens chemins devant Zeitz, à six heures du matin, & ils formèrent trois attaques différentes. Les portes furent forcées; & les troupes Prussiennes, qui consistoient en 300 hommes de Cavalerie, furent obligées de se rendre à discrétion. On fit deux cens prisonniers. Le reste du détachement a été tué ou s'est échappé pendant l'action. Le Colonel Carlsbourg, à l'approche des Prussiens, qui venoient l'attaquer en force, se retira avec ses prisonniers, sans avoir fait la moindre perte. Les Prussiens rentrés dans Zeitz, au nombre de six mille, ont imposé à cette Ville de nouvelles contributions, en dédommagement de la perte qu'ils y ont faite, presque tous les chevaux & les bagages ayant été pris dans l'expédition du Colonel Carlsbourg.

De MADRID, le 20 Mars.

La plûpart des vaisseaux dont l'armement a été ordonné, sont prêts à mettre à la voile. Il y en a quarante, tant à Barcelone, qu'à Carthagene, & à Cadix.

De LONDRES, le 8 Avril.

Sa Majesté a créé le Prince Edouard, son Petit-

Digitized by Google

fils, Duc d'Yorck & d'Albany, & Comte d'Ulster, en Irlande.

Le Jugement du Lord Sackville n'eſt pas encore porté.

Les conſeils ont été fréquens à S. James, depuis peu de jours.

Le 21 du mois dernier, on reçut des dépêches envoyées de la Haye par le Général Yorck, & d'autres adreſſées au Baron de Kniphauſen, Miniſtre de Sa Majeſté Pruſſienne en cette Cour. Elles occaſionnerent un Conſeil extraordinaire, à l'iſſue duquel il partit un Courier chargé de dépêches pour la Haye & pour la Saxe. On croit ces mouvemens relatifs à la grande affaire d'une Pacification générale, qui paroît moins éloignée depuis l'offre que les Etats-Généraux ont faite de la Ville de Breda, pour y tenir un Congrès.

La plûpart des troupes, pour l'Allemagne, ſont parties. On compte qu'avant la fin de ce mois, elles ſeront toutes rendues à leur deſtination.

Le grand Armement qu'on prépare depuis long-temps, pour agir contre les côtes de France, laiſſe entrevoir aujourd'hui une autre deſtination.

De LA HAYE, *le 8 Avril.*

On ſe flatte que la Pacification générale n'eſt pas auſſi éloignée qu'on en pourroit juger, par les grands préparatifs de guerre qui ſe font partout. Les Etats-Généraux n'oublient rien pour contribuer à la réuſſite de cette Pacification. Ils ont offert, pour la tenue d'un Congrès, la Ville de Breda, qui leur paroît très-convenable par les différens Traités qui y ont été déjà heureuſement négociés & conclus.

Le bruit ſe répand que les Cours de Verſailles, de Vienne, & de Pétersbourg, ne ſont point éloignées d'acquieſcer au Congrès. Mais elles

Digitized by Google

ont demandé que les Cours de Suéde & de Saxe, y soient aussi invitées par les Rois d'Angleterre & de Prusse.

FRANCE.

Nouvelles de la Cour, de l'Armée, de Paris, &c.

De VERSAILLES, *le 17 Avril.*

L'ÉTAT de Monseigneur le Duc de Bourgogne, qui depuis quelque temps, donnoit de grandes allarmes, & auquel il étoit survenu une humeur très-considérable à la cuisse droite, est aujourd'hui satisfaisant. Une opération effrayante & très-douloureuse, que les circonstances ont rendue indispensable, a manifesté dans ce jeune Prince, un degré de courage & de fermeté, infiniment au-dessus de son âge. Les grands succès qui l'ont suivie, donnent beaucoup à espérer d'une parfaite guérison.

Le Roi a donné, au sieur Andouillé, la survivance du sieur de la Martiniere, premier Chirurgien de Sa Majesté.

Le 8 de ce mois, le sieur Erizzo, Ambassadeur de la République de Venise, eut son Audience publique de congé du Roi, étant accompagné par le Comte de Brionne, & conduit par le sieur Dufort, Introducteur des Ambassadeurs, qui étoient allés le prendre en son hôtel, à Paris, dans les carosses de Sa Majesté. Il trouva, à son arrivée, dans l'avant-cour du château, les Compagnies des Gardes Françoises & Suisses sous les armes, les tambours appellant, dans la cour,

Digitized by Google

les Gardes de la Porte & de la Prévôté de l'Hôtel, auſſi ſous les armes à leurs poſtes ordinaires ; & ſur l'eſcalier, les Cent-Suiſſes en habits de cérémonie, & la hallebarde à la main. Le Prince de Beauveau, Capitaine des Gardes, le reçut à la porte en dedans de la ſalle, où les Gardes du Corps étoient en haie & ſous les armes. A la fin de l'Audience, le Roi fit Chevalier le ſieur Erizzo, ſelon l'uſage pratiqué à l'égard des Ambaſſadeurs de la République de Veniſe. Le même jour, l'Ambaſſadeur fut conduit à l'Audience de la Reine, & à celles de Monſeigneur le Dauphin, de Madame la Dauphine, de Monſeigneur le Duc de Berry, de Monſeigneur le Comte de Provence, de Monſeigneur le Comte d'Artois, de Madame, de Madame Adelaïde, & de Meſdames Victoire, Sophie, & Louiſe ; & après avoir été traité par les Officiers du Roi, il fut reconduit à Paris dans les Caroſſes de Leurs Majeſtés, avec les cérémonies accoûtumées.

Le 12, le Roi, la Reine, & la Famille Royale, ſignèrent le Contrat de mariage du Marquis de Monteſquiou, Gentilhomme de la Manche de Monſeigneur le Duc de Bourgogne, & Colonel dans les Grenadiers de France, avec la Demoiſelle Hocquart ; celui du Marquis de Livry, avec Demoiſelle de Benouville ; & celui du Comte de Polignac, Capitaine de Dragons, avec Demoiſelle de Saluces.

Le 13, le Marquis de Paulmy, Miniſtre d'Etat, & ci-devant Secrétaire d'Etat de la guerre, prit congé du Roi, de la Reine, & de la Famille Royale, pour ſe rendre à la Cour de Warſovie en qualité d'Ambaſſadeur de Sa Majeſté, près le Roi & la République de Pologne.

Le 14, le Comte de Luſace partit pour ſe rendre à Munich, & enſuite à l'Armée d'Allemagne.

Digitized by Google

De FRANCFORT, *le 7 Avril.*

Les Alliés ont entierement abandonné le Pays de Fulde, qu'ils ont cruellement maltraité pendant le séjour qu'ils ont fait. Le Prince héréditaire de Brunswick a remis au Général Imhoff le commandement du corps de troupes qu'il avoit conduit sur les confins de la Franconie. Ce Général s'est replié depuis sur Ziegenhayn, dans la vue de protéger Marbourg. Ses Alliés semblent aussi craindre pour Cassel.

De PARIS, *le 19 Avril.*

Le 10 de ce mois, le Roi fit dans la plaine des Sablons la revue du Régiment des Gardes Françoises, & de celui des Gardes Suisses. Ces deux Régimens, après avoir fait l'exercice, défilerent en présence de Sa Majesté. Madame, & Mesdames Victoire, Sophie & Louise, assisterent à cette revue.

Le tirage de la Loterie de l'Ecole Royale Militaire, s'est fait en la maniere accoutumée, dans l'Hôtel de Ville de Paris, le 5 de ce mois. Les numéros sortis de la roue de fortune sont, 7, 23, 12, 57 & 83. Le prochain tirage se fera le 6 du mois de Mai.

Le Mardi 15 de ce mois, l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres fit sa rentrée publique. Le sieur le Beau, Secretaire perpétuel, ouvrit la Séance, & annonça que les piéces qui avoient concouru au prix, n'ayant point satisfait l'Académie, elle avoit arrêté que le même sujet seroit propolé pour la rentrée de Pâques 1762, & que le prix seroit double. Il s'agit d'examiner *Quelle fut l'étendue de la Navigation & du Commerce des Egyptiens, sous le regne des Ptolomées?* Le sieur le Beau, annonça ensuite le sujet du Prix

Digitized by Google

que l'Académie distribuera à la S. Martin de l'année 1761. Il consiste à examiner; *Quels sont les différens noms que l'Antiquité a donnés au Nil? Quels hommages on lui a rendus ? La raison des attributs qui le caractérisent sur ces Monumens? On y joindra l'examen des mêmes questions, sur le Dieu Canope.*

Dans la Séance publique de l'Académie Royale des Sciences, du Mercredi 16, le sieur *de Fouchi*, Sécrétaire perpétuel, annonça que le prix de cette année avoit été adjugé au sieur *Euler* fils, de l'Académie des Sciences & Belles-Lettres de Prusse; & que l'Académie proposoit pour sujet du prix de 1762, *Si les Planètes se meuvent dans un milieu dont la résistance produise un effet sensible sur leur mouvement?*

Le prix de 500 liv. remis à l'Académie, pour celui qui réussiroit le mieux, à déterminer les moyens propres à porter la perfection & l'œconomie dans la Verrerie, a été adjugé au sieur Bosc d'Antick, Docteur en Médecine, & Correspondant de l'Académie.

Quatre bataillons des Gardes-Françoises, & deux des Gardes-Suisses, sont partis d'ici pour l'Armée d'Allemagne.

MARIAGES.

M. le Marquis de Citran, Capitaine de Cavalerie dans le Régiment d'Espinchal, a épousé, le 15 Mars, à Bordeaux, Mlle de Durfort, fille de M. le Comte de Durfort, Ambassadeur à Naples. Le mariage a été célébré dans la Chapelle de l'Archevêché, en présence du Curé de la Paroisse, par M. l'Evêque de Bazas, assisté de MM. les Abbés d'Entragues & de Monville,

Digitized by Google

Chanoines & Dignitaires de l'Eglise Métropolitaine, & Grands Vicaires; le premier, de Bordeaux, & l'autre de Bazas.

M. le Duc de Lorges, en qualité de parent de la Mariée, & comme faisant les fonctions de Commandant de la Province, pendant l'absence de M. le Maréchal Duc de Richelieu, a fait les honneurs de la cérémonie, & de la Fête.

Guy-André-Marie-Joseph, Comte de Laval, fils de Guy-André-Pierre, Duc de Laval-Montmorenci, Lieutenant Général des Armées du Roi, & de Dame Marie-Jacqueline-Hortence de Bullion, a épousé, le 14 Avril, Demoiselle Anne-Céleste-Françoise Jacquier de Vieux-Maisons, fille de Messire Philippe-Guillaume Jacquier de Vieux-Maisons, Conseiller au Parlement, & de Dame Louise-Renée-Magdeleine Hatte. La bénédiction nuptiale leur a été donnée, par le Curé de S. Sulpice, dans la Chapelle titulaire du S. Esprit Leur Contrat de mariage avoit été signé le 12 par Leurs Majestés, & par la Famille Royale.

Pierre-Emé Guiffrey de Monteynard de Marcieu, Marquis de Bouttieres, Chevalier de l'Ordre de S. Jean de Jérusalem, Mestre de Camp d'un Régiment de Cavalerie de son nom, Brigadier des armées du Roi, Gouverneur des Ville, Citadelle de Grenoble, & du Bailliage du Graisivodan, fils de feu Laurent-Joseph-Emé Guiffrey de Monteynard de Marcieu, Marquis de Bouttieres, Seigneur du Touvet, S. Vincent de Mercuze, S. Michel Goncelin, Cheylas, Moresier, S. Jean d'Avalon, Marcieu, Savel, &c. Gouverneur pour le Roi, des Ville, Citadelle de Grenoble, & du Bailliage du Graisivodan; & de Françoise Gabrielle de Mistral, Marquise de Montmiral,

Digitized by Google

Baronne de Cressol, & Chandieu, Dame de la Savasse, du Chastellard en Trièves, de S. Egreve, Proviſien, Mont S. Martin, &c. a épouſé, avec l'agrément du Roi, le 15 Avril 1760, à Grenoble, Françoiſe de Prunier de Saint-André, fille de René-Iſmidon-Nicolas de Prunier, Comte de Saint André, Marquis de Virieu, Baron de Beauchêne, Seigneur de la Buiſſiere, Bellecombe, &c. Lieutenant général des armées du Roi; & d'Alexandrine Guicharde de Chaponnay. La bénédiction nuptiale leur a été donnée dans la Chapelle des Pénitens, par M. l'Abbé de Bardonnenche, Vicaire général du Diocèſe de Grenoble.

MORTS.

Le 3 Avril, mourut dans ſon Abbaye, Madame Anne-Marie, Baronne d'Eltz d'Ottange, Abbeſſe de l'Egliſe Collégiale & ſéculière de Bouxière en Lorraine, âgée de 95 ans. Elle étoit ſœur de M. le Baron d'Eltz, Maréchal des Camps & Armées de Sa Majeſté Très-Chrétienne, Commandeur de l'Ordre Royal & Militaire de Saint Louis. Elle fut prébendée dans ſon Chapitre, dès l'an 1663, & élue Abbeſſe, d'une voix unanime, en 1716. La conſtante ſérénité de ſon âme, l'égalité de ſon humeur, la douceur inaltérable de ſon caractère, jointes à l'uniformité de ſa vie, l'ont conduite à la plus heureuſe vieilleſſe; au point, qu'exempte de toutes infirmités, elle a lû & écrit ſans lunettes juſqu'aux derniers momens d'une ſi belle carrière. Ses rares qualités de l'eſprit & du cœur, lui ont mérité la plus haute eſtime, & les reſpects les plus ſincères de ſon illuſtre Chapitre & de tous ceux qui ont eu l'avantage de la connoître.

Digitized by Google

Le sieur Jacques-Bénigne Winslow, de l'Académie Royale des Sciences, de la Société Royale de Berlin, Docteur-Régent de la Faculté de Médecine de Paris, & Professeur d'Anatomie & de Chirurgie, mourut le 4 de ce mois, âgé de 91 ans. Il étoit Danois. Jacques Bénigne Bossuet, Evêque de Meaux, lui avoit fait abjurer le Luthéranisme, il y a 63 ans. Les découvertes que le sieur Winslow a faites, en Anatomie, ont rendu son nom célébre parmi les Sçavans de l'Europe. Il étoit le plus ancien des Médecins de la Faculté de Paris.

Dame Marie-Gilberte de la Motte d'Aspremont, veuve de Messire N. de S. Evremont, mourut le 7, dans la Maison Abbatiale de Corneville, près Pont-Audemer, dans la 89e année de son âge.

Le sieur Jean Lebeuf, Chanoine honoraire d'Auxerre, Pensionnaire de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles-Lettres, est mort le 10, âgé de 73 ans. Il est Auteur d'un grand nombre d'Ouvrages sçavans. Il a fait de grandes recherches, sur les Antiquités Ecclésiastiques.

Pierre-François de Chauvigny de Blot, Abbé des Abbayes Royales de Celle-Frouin, Ordre de S. Augustin, & de Notre-Dame de Boras, Ordre de Cîteaux, Prieur Commendataire de Cessy, Ordre de S. Benoît, Chanoine & Comte de Lyon, est mort à Lyon dans les premiers jours d'Avril: & le 12 du même mois, l'Abbé de Chabannes, Aumônier du Roi & Abbé de la Creste, Ordre de Cîteaux, Diocèse de Langres, a été nommé par le Chapitre, Comte de Lyon, à sa place.

Magdelaine le Danois, épouse du sieur de l'Isle,

Digitized by Google

Astronome-Géographe de la Marine, de l'Académie Royale des Sciences, & Professeur au Collége Royal de France, est morte à Paris le 22 Avril, âgée de quatre-vingt ans & quatre mois.

AVIS.

LA MANUFACTURE des Miroirs de Réflection, & des Glaces courbées, établie par Arrêt du Conseil, vient de former son entrepôt, pour la commodité des Curieux, dans la rue des Prouvaires, la premiere porte-cochère à gauche, en entrant par la rue S. Honoré.

Ces Miroirs font seuls tous les effets des Optiques ordinaires, en leur représentant des Estampes enluminées ou des Tableaux. Ils ont de plus, la propriété de faire voir l'image d'un objet entre leur surface & cet objet, enforte qu'un homme touche avec sa main l'image de sa main, voit un bouquet ou une petite statue en l'air entre le miroir & lui, voit revenir jusqu'à lui l'image de son épée nue, &c.

On sçait aussi que les rayons solaires réunis en leurs foyers, donnent le feu le plus actif & le plus violent, par le moyen duquel on peut fondre, calciner, analyser tous les corps de la nature qui résistent au feu commun; enfin, en tenant une bougie commune à leur foyer, ils portent à plus de 300 pieds, une clarté si grande, qu'on peut lire à cette distance pendant la nuit la plus obscure.

On peut dans cette Manufacture faire courber des Glaces ou Verres en toutes formes & grandeurs, pour garnir des Croisées courbes, des Bibliothéques, des Encoignures, &c. On peut même les avoir étamées dans ces diverses formes, s'il est nécessaire.

Digitized by Google

On y fait auſſi des Louppes à l'eau, compoſées de deux Glaces courbées en portion de ſphère, & tellement travaillées, qu'elles tiennent l'eau entr'elles, ſans monture ni maſtic : elles peuvent ainſi être ſucceſſivement remplies des diverſes liqueurs dont on veut comparer la réfraction. La poſſibilité de faire ces Louppes de toutes grandeurs, jointe à leur parfaite tranſparence, leur donne ſur celles de verre ſolide des avantages qu'il ſeroit ſuperflu de détailler.

On trouve de plus dans cette Manufacture des Cryſtaux de Pendules auſſi réguliers & auſſi beaux que ceux d'Angleterre ; & comme il y en a plus de 3000 tout faits, les Horlogers peuvent les avoir ſur le champ ; ce qui ne leur étoit pas poſſible avant cet établiſſement.

Enfin, les Curieux & les Artiſtes ſont invités à faire part de leurs idées ſur les différentes applications que l'on peut faire de cette manière de courber & d'étamer les Glaces : ils trouveront dans ce nouvel établiſſement toute la docilité & toutes les facilités poſſibles.

INSTRUCTION pour l'uſage d'un Emplâtre propre à guérir les vapeurs des femmes & filles.

Comme il y a quantité de perſonnes du ſéxe, qui ſont ſujettes à un dérangement de matrice, que l'on nomme vulgairement vapeurs, & que cette maladie ne peut ſe traiter par la voye ordinaire de la médecine, qu'avec un ſuccès très-incertain, & pour ainſi dire fort rare. Le Sieur Pitara eſt le ſeul qui ait trouvé le ſecret de les guérir, par le moyen d'un Emplâtre qu'il diſtribue depuis environ neuf ans qu'il en a le privilége du Roi.

Le nombre de Lettres & certificats qui lui ont

Digitized by Google

été envoyés de toutes parts, prouve l'effet qu'il produit chaque jour.

Il s'agit de faire connoître la nature de cette maladie, occasionnée ordinairement par trois différentes causes.

La première, par un retard de Régles.

La seconde, par une peur.

La troisiéme, par un chagrin & des inquiétudes.

Les personnes attaquées de cette maladie, survenue par une de ces trois causes, peuvent se servir dudit Emplâtre, que l'on applique sur le nombril, lequel doit y rester jusqu'à ce qu'il tombe de lui-même.

Quoique le premier Emplâtre puisse opérer la guérison, comme il est arrivé très-souvent; il conseille cependant de le répéter trois à quatre fois, parce qu'il est à présumer que dans le cours de trois à quatre Emplâtres, qui durent 7 à 8 mois, elles doivent être entierement guéries, comme l'expérience lui a fait connoître.

Le motif qui l'engage à le faire continuer, est le changement qui arrive chaque mois aux femmes & filles; ce qui leur occasionne des révolutions.

Ledit Emplâtre peut se conserver dix ans, & peut s'envoyer dans une lettre.

Ledit Emplâtre a encore la vertu, en l'appliquant au même endroit, de conserver le fruit d'une femme enceinte qui n'a jamais pû le porter jusqu'au tems, à moins qu'il n'arrive un accident dont elle seroit dangereusement blessée.

Le sieur Pitrara a reçu un Certificat d'une Dame de distinction de Paris, qui étoit à sa quatrième fausse couche; l'usage dudit Emplâtre lui a conservé le fruit de sa cinquième grossesse, & a continué depuis à accoucher dans son temps. Plusieurs autres, qui ont été dans le même cas, ont éprouvé le même effet.

Digitized by Google

Il avertit que celles qui se serviront dudit Emplâtre, ne pourront faire usage de Caffé à l'eau, ni de liqueurs, & ne se feront saigner ni purger, à moins qu'une autre maladie les y oblige : auquel cas, elles laisseront toujours ledit Emplâtre jusqu'à ce qu'il tombe.

On observe aussi que cet Emplâtre est encore propre pour les femmes qui doivent perdre leurs régles ; dans lequel tems elles souffrent beaucoup. Et par l'expérience qui a été faite, en pareil cas, de l'usage de ce remède, les personnes ont été exemptes des maux que la suppression des régles occasionne toujours.

En 1751 & 1752, le sieur Pitara a été annoncé dans le Mercure du mois d'Octobre.

Le 24 Juillet 1752, il a été annoncé dans les petites affiches, avec un Certificat tout au long de la susdite Dame de Paris.

Le 30 Mars 1753, dans la Gazette d'Hollande.

Le 14 Septembre, dans la Gazette d'Avignon.

Le 10 Janvier 1754, répété dans les petites nouvelles, avec différentes preuves de l'efficacité de son remède.

AVIS aux Souscripteurs du Dictionnaire universel des Sciences Ecclésiastiques.

Le Sieur Jombert, Imprimeur-Libraire du Roi, rue Dauphine, à Paris, commencera à délivrer les deux premiers volumes, en feuilles, du *Dictionnaire des Sciences Ecclésiastiques*, dans les premiers jours du mois de Mai. Ceux des Souscripteurs qui jugeront à propos de se procurer ces deux volumes brochés, pourront les lui demander, en lui en payant la brochure : mais il ne se chargera point de les faire relier, l'impression étant encore trop fraîche.

Digitized by Google

Le sieur *Savoye*, Valet de Chambre de M. le Bailli de Fleury, a de la véritable Eau de fleur d'Orange de Malthe, qu'il vend 6 liv. la bouteille de pinte. Il demeure rue de la Ville-l'Evêque, Fauxbourg S. Honoré, au N°. 8.

Faute à corriger, à quelques exemplaires de ce Volume.

Page 74, après les deux premiers vers du Vaudeville, ajoutez celui-ci :

Par le respect, témoigner son ardeur.

APPROBATION.

J'Ai lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le Mercure du mois de Mai 1760, & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, ce 30 Avril 1760. GUIROY.

TABLE DES ARTICLES.

PIECES FUGITIVES EN VERS ET EN PROSE.

ARTICLE PREMIER.

PORTRAIT de Mlle B***. Page 5
Daphné & Coridon, Eglogue. 9
Epître, à M. le Comte de ***. 11
Lettres & Mémoires de Mlle de Gondreville & du Comte de S. Fargeol. Seconde Partie. 15
Scène cinquiéme, du premier Acte du Caton, d'Adisson. 61

Digitized by Google

Madrigal. 63
Vers, à Madame Dori... de Gol... pour être mis au bas de son Portrait. 64
Les Talens de l'Esprit, Poëme. 65
Les Amours à la mode, Vaudeville. 74
Vers, sur la mort de M. Thurot. 75
Epître Familiere, à M. *****, Curé de S.** 76
Portrait de Mlle de B****, fille de Madame la Marquise de B****, qui a donné au Public les *Bagatelles amusantes*. 79
Enigmes. 81
Logogryphes. 82 & 83
Chanson. 84

ART. II. NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Lettre de M. de Grace, à l'Auteur Anonyme d'un Livre intitulé, *Culte des Dieux Fétiches &c.* 85
Extrait, de la Logique des Dames. 106
Recherche critique, sur l'origine des Masques, par un Sçavant de Province. 119
Mémoire historique, sur le Mercure de France. 127
Annonce des Livres nouveaux. 131 & *suiv.*

ART. III. SCIENCES ET BELLES-LETTRES.

ACADÉMIES.

Extrait de la Séance publique de l'Académie des Belles-Lettres de Caën. 141

MATHÉMATIQUES.

Extrait de la lettre de M. Thomin, Ingénieur en Optique de la Reine, &c. 145

Digitized by Google

GÉOMÉTRIE.

Description de l'Ellipse, par le moyen du cercle, par M. Jean-Antoine Glenat. 146

ART. IV. BEAUX-ARTS.

ARTS AGRÉABLES.

PEINTURE.

Réponse de M. C**, à des observations d'Amateurs, insérées dans l'Observateur Littéraire. 151

ARTS UTILES.

Description d'une Pendule à Secondes, qui marque le temps moyen & le temps vrai &c. 163
Musique. 176

ART. V. SPECTACLES.

Opéra. 178
Comédie Françoise. 179
Comédie Italienne. 183 & *suiv.*
Concert Spirituel. 196

ART. VI. Nouvelles Politiques. 203
Mariage & Morts. 203 & *suiv.*
Avis. 210 & *suiv.*

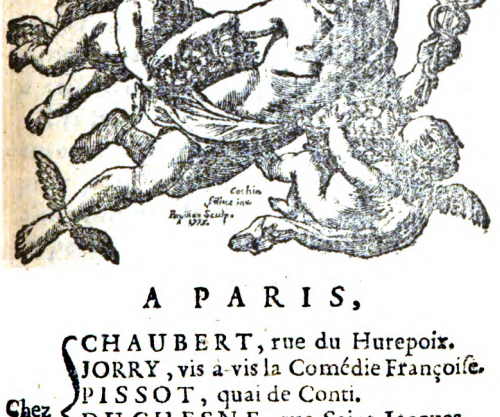
La Chanson notée, doit regarder la page 84.

De l'Imprimerie de SEBASTIEN JORRY, rue & vis-à-vis la Comédie Françoise.

Digitized by Google

MERCURE
DE FRANCE,
DÉDIÉ AU ROI.
JUIN. 1760.

Diverſité, c'eſt ma deviſe. La Fontaine.



A PARIS,

Chez { CHAUBERT, rue du Hurepoix.
JORRY, vis à vis la Comédie Françoiſe.
PISSOT, quai de Conti.
DUCHESNE, rue Saint Jacques.
CAILLEAU, quai des Auguſtins.
CELLOT, grande Salle du Palais.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

Digitized by Google

Digitized by Google

AVERTISSEMENT.

LE Bureau du Mercure eſt chez M. LUTTON, Avocat, Greffier, Commis au Greffe Civil du Parlement, Commis au recouvrement du Mercure, rue Sainte Anne, Butte Saint Roch, à côté du Sellier du Roi.

C'eſt à lui que l'on prie d'adreſſer, francs de port, les paquets & lettres, pour remettre, quant à la partie littéraire, à M. DE LA PLACE, Auteur du Mercure.

Le prix de chaque volume eſt de 36 ſols, mais l'on ne payera d'avance, en s'abonnant, que 24 livres pour ſeize volumes, à raiſon de 30 ſols piéce.

Les perſonnes de province auxquelles on enverra le Mercure par la poſte, payeront pour ſeize volumes 32 livres d'avance en s'abonnant, & elles les recevront francs de port.

Celles qui auront des occaſions pour le faire venir, ou qui prendront les frais du port ſur leur compte, ne payeront comme à Paris, qu'à raiſon de 30 ſols par volume, c'eſt-à-dire 24 livres d'avance, en s'abonnant pour 16 volumes.

Les Libraires des provinces ou des pays étrangers, qui voudront faire venir le Mercure, écriront à l'adreſſe ci-deſſus.

Digitized by Google

On supplie les personnes des provinces d'envoyer par la poste, en payant le droit, le prix de leur abonnement, ou de donner leurs ordres, afin que le payement en soit fait d'avance au Bureau.

Les paquets qui ne seront pas affranchis, resteront au rebut.

On prie les personnes qui envoyent des Livres, Estampes & Musique à annoncer, d'en marquer le prix.

Le *Nouveau Choix de Pièces tirées des Mercures & autres Journaux, par M. De la Place*, se trouve aussi au Bureau du Mercure. Le format, le nombre de volumes & les conditions, sont les mêmes pour une année.

Digitized by Google

MERCURE
DE FRANCE.
JUIN. 1760.

ARTICLE PREMIER.

PIECES FUGITIVES
EN VERS ET EN PROSE.

IMITATION DE L'ODE D'HORACE.

Vixi puellis nuper idoneus &c.

JADIS, du tendre amour quand je suivois les loix,
D'un cœur avec succès je tentois la conquête ;
Les myrthes de Paphos embellissoient ma tête,
Et tout retentissoit du bruit de mes exploits.

Aujourd'hui, que les ans exerçant leur empire,
Ont tari dans mon cœur la source des plaisirs,
Au temple de Vénus j'ai suspendu ma lyre,
Et mes plus doux transports ne sont que vains soupirs.

Digitized by Google

Chers amis, mettons bas ces armes,
Ces instrumens vainqueurs des portes, des verroux;
Laissons dormir en paix les meres, les époux;
Notre impuissance, hélas! met fin à leurs allarmes.

Mais si ma foiblesse est le prix
Des assauts répétés qu'a livré mon courage;
Vénus! punis l'orgueil de Chloé qui m'outrage,
Et venge-moi de ses mépris.

Par M. DESMORTIERS de Nantes.

VERS, sur l'Impératrice de RUSSIE.

FILLE d'un Héros, que la Grèce
Eût mis au rang des Demi-Dieux;
ELISABETH, par sa sagèsse,
N'est pas moins auguste à nos yeux:
Constante dans cette harmonie,
Qui joint les vœux de la Russie
A ceux de THÉRÉSE & LOUIS;
Elle sçait acquérir la gloire
D'intéresser à sa mémoire
PÉTERSBOURG & VIENNE & PARIS.

Par M. DE LANEVERE, ancien Mousquetaire du Roi; à Dax, 1760.

Digitized by Google

LES DANGERS DE L'HYMEN,

A Madame T. de C. qui me disoit de me marier.

Musette, à mettre en chant.

Où les Dieux l'ont-ils fait naître,
L'objet qu'ils m'ont destiné ?
Et comment, pour le connoître,
Serois-je assez fortuné ?
Quand d'ailleurs sur vous, Glicère,
L'Amour eut pû le former ;
Si comme vous il sait plaire,
Comme moi sait-il aimer ?

En vain l'écho nous répéte,
Qu'il est doux de s'engager ;
Essayons, sur ma Musette,
D'en faire voir le danger.
Que le choix est difficile,
D'où dépend notre bonheur !
Pour un bon, il s'en fait mille,
Dont s'effraye un tendre cœur.

Lorsque d'un tendre esclavage,
Vous voulez subir les loix ;
Tourtereaux de ce bocage,

Digitized by Google

Vous faites ſans crainte un choix.
Vous ignorez les allarmes
Que l'hymen cauſe aux époux :
Pour vous il n'a que des charmes,
Et que des regrets pour nous !

Dois-je céder à l'envie
D'imiter vos tendres feux ?
Une Compagne chérie
Manque ſans doute à mes vœux.
Mais, malgré mon cœur, j'héſite
A ſuivre un ſi beau penchant :
Chez vous tout m'en ſollicite,
Chez nous tout me le défend.

Une jeune Tourterelle,
Remplit-elle vos ſouhaits ;
De ſon cœur toujours fidelle,
Vous ne vous plaignez jamais.
Les doux fruits de cette flâme,
N'éteignent point vos ardeurs :
Hélas ! ſouvent, dans notre âme,
Le dégoût naît des faveurs !

Puiſque je ne puis atteindre
A votre félicité,
Je vis en paix ſans me plaindre,
Au ſein de la liberté.
Dans mes chanſons bocageres,
Je rends hommage aux Amours :

Digitized by Google

Mais j'évite les Bergeres....
Puissé-je les fuir toujours

Par M. le Chevalier de JUILLY DE THOMASSIN.

VERS demandés, pour mettre au bas du Portrait de M. de VOLTAIRE.

Qui sçut jamais réunir tous vos dons?
Demandoit, aux neuf Sœurs, le Dieu qui nous éclaire.
Vois ces traits, dit Clio, qu'ont tracé nos crayons...
Phœbus sourit, & reconnut VOLTAIRE.

Par le même.

SONNET, inscrit sur une Rocaille, ornée de jets d'eau. Sur cette Rocaille, étoit représenté, en relief, Apollon ordonnant le supplice du Satyre Marsias.

Sur ce roc émaillé qu'arrose l'hypocrène,
Apollon exercoit sa lyre & ses accens:
L'Olympe, à l'écouter, se tenoit en suspens;
Et Zéphire enchanté retenoit son haleine.
Marsias y parut; & son audace vaine,
Disputoit à ce Dieu la beauté de ses chants:
Mais l'imprudent Satyre apprit à ses dépens,
Qu'un défi téméraire est suivi de la peine.

Digitized by Google

Voyez-vous ce vainqueur, en ſon juſte courroux,
Ordonner les tourmens de l'orgueilleux jaloux ;
Aux cris les plus affreux, refuſant de ſe rendre ?
Si tous les faux Savans qui brillent aujourd'hui,
Etoient pour même fait, écorchés comme lui,
Dieux ! qu'il ſe trouveroit des peaux d'ânes à vendre.

Par M. le Chevalier de C.

LE LYS ET LA ROSE,

FABLE.

A Mademoiſelle. . . qui m'en a donné le ſujet.

SUR la Roſe, le Lys vouloit avoir le pas ;
Et du Lys, à ſon tour, la Roſe
Pretendoit éclipſer les orgueilleux appas.
De ſon côté, chaque fleur bien écloſe,
Alloit créver pour trop s'épanouir.
La Roſe, petite maîtreſſe,
Diſoit au Lys : ton blanc eſt d'un fade *à périr !*
Et le Lys répondoit, en tranchant de l'Alteſſe,
Ton rouge à toi, ton rouge, eſt trop pâle ou trop vif.
L'Amour, ſe promenoit : il entend la querelle.
Alte-là ! cria-t-il, d'un ton impératif. . .
Le Lys eſt beau, la Roſe eſt belle,

Digitized by Google

Et sur le tein d'Eglé, pour assurer leur paix,
Tous deux fleuriront désormais.

Aux desseins de l'Amour, Rose & Lys de souscrire...
Mais s'en tinrent-ils au minois?
Non, ces fleurs ont plus loin, je crois,
Etendu leur brillant empire.

Par M. GUICHARD.

EPITRE à M. l'Abbé AUBERT.

DE Phédre, heureux imitateur,
Abbé, malgré l'art & l'adresse
De votre discours enchanteur;
Des Muses & de leur tendresse,
Je suis très-fort le serviteur,
S'il faut dans un dur esclavage,
Moins leur Amant que leur Epoux,
Et de l'hymen & du ménage
Souffrir les éternels dégoûts.

Des cœurs aimable enchantéresse,
Douce & volage liberté,
Tu seras toujours ma maîtresse!
Et je veux, par légereté,
Etre constant dans ma promesse.
Rien n'est tel que la nouveauté:
Elle ajoute aux grâces des Belles;

Digitized by Google

C'en eſt le fard ; & chaque jour,
Il faut des guirlandes nouvelles,
Pour parer la Mere d'Amour.

Au gré du caprice frivole,
Je me livre au premier deſir :
Je fuis, reviens, vole, & revole,
Toujours guidé par le plaiſir.

Des divers Tableaux de l'Hiſtoire,
Hier, tout-à-coup enchanté ;
Jaloux d'en meubler ma mémoire,
Je liſois la honte & la gloire
Des Rois & de l'humanité.

Aujourd'hui, la Philoſophie,
M'engage par ſa gravité :
A ſes ronces je ſacrifie
Les roſes de la volupté.

Epris des charmes d'Uranie,
Demain, dans les Cieux tranſporté,
De Newton ſuivant le génie,
J'irai contempler l'harmonie
De cet Univers limité ;
Mais qui, dans ſa grandeur finie,
D'un Dieu prouve l'immenſité.

Poſſédé d'une autre manie,
Bientôt j'en ſerai dégoûté ;
Et ſans autre formalité,

Digitized by Google

Je reviendrai chez Terpſicore,
Prendre le goût que j'ai quitté,
Pour le pouvoir quitter encore.

Jeune, je connois peu la Cour
De la Reine & du Dieu des Belles.
Mais je ſçais bien que mon amour,
Dans tous les tems aura des aîles
Pour s'envoler, ſi chaque jour
Je ne cueille des fleurs nouvelles.

Je laiſſe à nos Héros Amans,
L'ennuyeuſe perſévérance:
Mon cœur, ami de l'inconſtance,
L'exile aux pays des Romans.
Je trouve le papillon ſage,
Qui, plus libertin qu'amoureux,
Par l'attrait du plaiſir s'engage,
Sans fixer ſon cœur & ſes vœux:
Moins vif, moins fripon, moins volage,
Sans doute il ſeroit moins heureux.

En un mot, je ne ſuis fidéle,
Qu'autant que dure le plaiſir.
J'imite la ſage hirondelle:
Je m'envole, avec le zéphir.

Digitized by Google

SUITE, & Conclusion des Lettres & Mémoires de Mlle de Gondreville, & de M. le Comte de S. Fargeol.

Avertissement de l'Editeur.

UNE lacune assez considérable, qui se trouve dans le Manuscrit, me force à passer de la 35^e^ Lettre à la 46^e^ : ce qui nuiroit sans doute à l'intérêt dont cette histoire a paru jusqu'ici susceptible, si la suite des faits interrompuë par cette même lacune n'étoit pas clairement indiquée dans ce qui reste à lire. On peut en effet présumer, par différens passages des Lettres suivantes, que la Comtesse de S. Fargeol est morte peu de temps après l'arrivée de Mlle de Gondreville à l'Abbaye de *Jouare ;* que cette Dame, avant que de mourir, a desiré que son mari épousât Mlle de Gondreville ; que c'est dans cette intention qu'elle a donné, ou envoyé à cette Demoiselle, le portrait du Comte ; & que c'est en partant de ces dispositions, que Mlle de Gondreville a écrit la Lettre suivante.

Digitized by Google

QUARANTE-SIXIÉME LETTRE,

De Mlle de Gondreville, à M. le Comte de S. Fargeol.

SI quelque chose, mon cher Comte, a jamais eu droit de me faire plaisir, c'est assûrément de recevoir votre portrait. Mais je sens qu'il n'est point de biens dans ce monde, que la douleur n'empoisonne. J'aurois été désespérée, dans les circonstances présentes, de le tenir de vous; & quelque sensible que je sois à l'amitié de celle qui me le donne, c'est un sentiment mêlé de tant d'horreur, que j'aurois donné ma vie pour n'être jamais à portée de recevoir une telle marque de son souvenir & de sa tendresse. Mais il en est un, qui déchirera sans cesse mon cœur: c'est, mon cher Comte, d'avoir été choisie pour percer le vôtre. Se peut-il, ô Ciel! que Madame de S. Fargeol nous connût si peu, que de nous juger capables de l'oublier jamais ?... Je pardonne à M. le Vicomte l'imprudence qu'il a faite, en me communiquant les dernieres volontés de sa niéce : il me punit de celle que j'ai commise, en m'en chargeant; mais

Digitized by Google

je ne vous pardonnerois de ma vie d'y avoir eu part. Oui ! je crois que je vous mépriserois, s'il m'étoit possible de vous en soupçonner... Mais non, mon cher Comte, vous ne me mettrez jamais dans le cas de changer de sentiment pour vous. Madame de S. Fargeol, (je ne crains point de vous rappeller son souvenir,) n'étoit plus en état de juger sainement de la solidité de votre âme. La sienne, prête à l'abandonner, a pû penser que le terme de son amour devoit, ou pouvoit être le terme du vôtre. Elle n'a pas mieux jugé de ma propre foiblesse. Elle a cru que mes discours, que mes conseils, auroient le pouvoir & la force de vous consoler de sa perte ! elle s'est encore trompée : je suis si pénétrée de ma propre douleur, que je suis & ne serai jamais bonne qu'à nourrir la vôtre. Je vais, cependant, user du droit qu'elle me donne ; mais ce sera pour vous exhorter à conserver vos jours. Si vous en devez le sacrifice à la perte que vous avez faite, vivez ; c'est le moyen de rendre ce sacrifice perpétuel, & par conséquent plus digne de celle à qui vous avez à l'offrir. Après ce conseil, qui ne peut manquer d'être conforme à votre façon de penser, j'ai, mon cher Comte, une grace à ob-

Digitized by Google

tenir de vous : ou plutôt un ordre à vous donner. Je conſerverai chèrement votre portrait, juſqu'à la mort ; il ſera ma conſolation dans ma retraite : mais oubliez tellement tout ce qui me concerne, relativement aux diſpoſitions de Madame de S. Fargeol, que vous ne m'en parliez jamais. Vous ne pourriez le faire, ſans perdre quelque choſe de mon eſtime ; & par conſéquent, ſans m'offenſer. Ne ſoyez point inquiet de mon ſort : ma douleur le décide. J'avois offert à Dieu le ſacrifice de ma liberté, s'il daignoit vous rendre, à ma priere, la ſeule femme qui fût digne de vous. Mes vœux n'ont point été exaucés ; nous l'avons perduë : ce que ſa conſervation m'eût miſe dans la néceſſité de faire, ſa perte me le conſeille. Et j'aurai même la conſolation d'agir avec toute ma liberté, en la ſacrifiant à ma douleur. Nous n'en ferons pas moins unis, mon cher Comte : votre amitié répondra toujours à la mienne. Nous nous unirons pour pleurer, vous la plus chère & la plus eſtimable des femmes, moi la plus tendre & la plus reſpectable amie. Puiſſe ce traité, fait entre nous, vous donner le courage de prendre ſoin de vos jours, comme il m'aſſurera la douceur de vivre & mourir,

Votre Amie.

Digitized by Google

QUARANTE-SEPTIÉME LETTRE,

De M. le Comte de S. Fargeol, à Mlle de Gondreville.

J'AUROIS honte de vivre, Mademoiſelle, ſi vous ne m'aviez appris à quel titre la vie peut encore m'être ſupportable ; & peu s'en faut, que vous n'ayez trouvé le ſecret de me la rendre chère. Je ne trahirai ni vos conſeils, ni vos ordres : je pleurerai ſans ceſſe ce qu'il y avoit de plus aimable au monde, ce que j'ai uniquement & ſi tendrement aimé, ce que j'aime encore, & que j'aimerai toujours. Hélas ! je ſuis obligé d'en convenir, mes jours ne peuvent être aſſez longs pour lui payer le tribut de larmes que je lui dois! Mais il eſt auſſi une grace, que j'oſe vous demander. Vous avez délivré mon cœur d'un poids énorme dont il étoit accablé ; je ne vous le cache point : cependant je ne puis ſouffrir l'idée du ſacrifice de votre liberté. Cette réſolution m'étonne : elle offenſe même ma délicateſſe. Auriez-vous cru devoir être jamais dans la néceſſité de vous armer contre mon inconſtance ? Non,

Digitized by Google

Mademoiſelle, vous n'aurez point à m'accuſer d'avoir changé de ſentiment, ou de m'être éloigné des vôtres : je veux y reſter uni tant que je vivrai. Mais n'eſt-ce pas vous ſéparer vous-même de cette union de larmes & de regrets que vous me propoſez, que de vous réſoudre à une retraite qui nous fourniroit ſi rarement les occaſions de pleurer enſemble ? Non, encore une fois : ce ſeroit nous trahir l'un & l'autre ! j'ai trop de confiance dans votre ſincérité, que je connois, pour ne le pas penſer. Enfin, Mademoiſelle, il eſt peut-être un moyen de réunir nos douleurs ; moyen qui, ſans flatter votre délicateſſe ni la mienne, ſatisferoit en quelque ſorte aux diſpoſitions de ma chere femme, dont les moindres volontés ont été & ſeront éternellement pour moi des loix inviolables. Je compte vous faire part, au premier jour, d'un projet enfanté par ma douleur & par ma tendreſſe. Trop heureux ! ſi ne pouvant vous appartenir autrement, je réuſſis à m'aſſurer pour le reſte de ma vie le titre de, *Votre ami.*

Ce qui ſuit étoit au bas de cette lettre, de la main du Vicomte.

Je n'ajoute rien, Mademoiſelle, à ce

Digitized by Google

que mon neveu vous écrit. Sa lettre peut servir de réponse à celle que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire : je suis de son avis, sur le parti de la retraite. Je ne sçais ce que vous penserez, de ses projets : je lui laisse la liberté de s'en expliquer avec vous. Nous serons, Mardi, de bonne heure, à la Ferté ; & nous y coucherons, après avoir consacré le reste de la journée au bonheur de vous voir à *Jouare*, pour reprendre le lendemain la route de Paris. Recevez les assurances de mon respect,

Le Vicomte de T....

Je n'eus pas besoin d'une grande sagacité, pour deviner quel étoit le projet de M. le Comte de S. Fargeol. J'avois sans doute lieu d'être contente de sa façon de penser, par rapport à lui-même : je ne lui aurois pas pardonné de penser autrement. Mais j'avoue, que j'avois quelque regret d'être obligée de convenir qu'il pensoit aussi sensément & aussi convenablement, par rapport à moi ! Cependant, il ne me fallut qu'un moment de réflexion sur mon état, & sur le desir que j'aurois eu de passer ma vie avec un ami qui m'étoit si cher, pour sentir tout l'avantage de la proposition que j'étois presque sûre

Digitized by Google

qu'il devoit me faire, & pour me déterminer à l'accepter. Auſſi les deux jours entiers qui ſe paſſerent entre la réception de la lettre de M. de S. Fargeol, & ſon arrivée à *Jouare*, ne changerent-ils rien à ma réſolution : Mon cœur ne me trahit point par les divers mouvemens dont il fut agité ; je n'avois point à me plaindre du Comte : il étoit tel que je l'avois ſouhaité. J'avois, ſans doute, deſiré plus d'une fois de m'unir avec lui. Dans le projet que je lui ſuppoſois, nos âmes devoient être unies : c'étoit le ſeul eſpoir qui pût m'être alors permis ; & le ſeul dont je puſſe être flattée. Le Comte de S. Fargeol, & le Vicomte ſon oncle, arrivèrent à l'Abbaye, ſur les deux heures après-midi, comme ils l'avoient projetté. Leur premier ſoin, fut de viſiter Madame l'Abbeſſe. Ils avoient des graces à lui rendre : ils s'en acquitterent. Et cette Dame, après avoir reçu leurs complimens, & leur avoir fait les ſiens, ne laiſſa pas languir longtems le deſir qu'ils marquerent l'un & l'autre de me voir. Elle me fit appeller ; & voulut que je reçûſſe leur viſite dans ſon parloir. Pleine d'égards pour tout le monde, elle ſe leva pour rentrer dans ſon appartement auſſitôt que je parus à la grille : ne voulant

Digitized by Google

point, dit-elle (avec sa politesse ordinaire,) gêner notre conversation. Les premiers instans de cette douce & cruelle entrevuë, furent entierement consacrés aux larmes. Les miennes, avoient prévenu mon arrivée au parloir: j'en étois déja toute inondée, lorsque je parus aux yeux du Comte de S. Fargeol. Les siennes redoublèrent, à ma vuë; & nous fumes longtemps sans que nos voix pûssent s'exprimer autrement, que par des soupirs & des sanglots. Le Vicomte lui-même ne put s'en défendre. Plus courageux que nous, il tenta plus d'une fois de nous distraire de ce douloureux attendrissement: mais son amitié lui en suggéra bientôt un moyen ingénieux. Ce fut de rappeller à son neveu les obligations qu'il avoit à la Sœur *Benedicte* *, & la nécessité de l'en remercier. En effet, il n'est souvent besoin, pour déranger le cours des mouvemens de notre âme, que de la fixer par une attention imprévuë sur un objet étranger. Le Comte convint de la justesse de la réflexion de son oncle; & je me sentis moi-même soulagée par l'occasion qu'il me fournissoit de me dérober quelques instans à ma douleur,

* Qui, probablement, avoit rendu des soins à Madame de S. Fargeol, pendant sa maladie.

Digitized by Google

pour aller avertir cette Sœur. Peut-être avions-nous, le Comte & moi, le même embarras & les mêmes craintes : j'aurois voulu pouvoir éloigner la propoſition que je ſçavois qu'il avoit à me faire ; & il n'étoit pas de ſon côté ſans défiance ſur la réponſe qu'il attendoit de moi. Quoiqu'il en ſoit, la Sœur *Benedicte* arriva. Elle reçut, & fit des remercimens ; nous quitta bientôt après ; & nous laiſſa tous dans une aſſiette plus tranquille. Ce fut, pour nous, comme une eſpéce de ſeconde entrevue, qui n'avoit plus pour aucun de nous toute l'horreur du premier moment. Je profitai la premiere de cette heureuſe ſituation, pour faire ſentir au Comte combien j'avois été ſenſible au don de ſon portrait, & à la déférence qu'il avoit euë pour les intentions de celle qui me l'avoit deſtiné.

Ah Mademoiſelle ! me dit-il, ſes volontés ont toujours été la régle des miennes, & le ſeront tant que je vivrai.

Il n'y a point de régle, lui répondis-je, qui ne ſouffre quelque exception. J'aurois été fâchée, ſans doute, que vous n'euſſiez pas approuvé cette premiere diſpoſition qu'elle a daigné faire en ma faveur : mais, pour tout le reſte,

Digitized by Google

vous ſçavez quelle eſt ma façon de penſer : & je rends juſtice à la vôtre. Plus les perſonnes nous ſont chères, moins elles ont droit de nous conſeiller une lâcheté ; & ce ſeroit leur manquer à elles-mêmes, que d'y condeſcendre.

J'aurois fait cette réfléxion comme vous, Mademoiſelle, ſi j'avois eu beſoin de la faire (répondit le Comte.) mais, permettez-moi de vous le dire, c'eſt à vous-même que j'ai recours pour m'aider à prendre un parti qui ne bleſſe ni mes ſentimens, ni mon honheur.

Ah mon cher Comte ! lui dis-je, rien ne me coûtera, pour vous conſerver l'un & l'autre.

En ce cas, reprit-il, je puis donc exécuter autant qu'il eſt en moi les dernieres volontés d'une femme ſi juſtement, & ſi tendrement aimée. Vous le ſavez, Mademoiſelle, mon oncle a connu comme moi tout votre mérite : ce que je n'étois plus en état de faire, il l'a fait ; il s'eſt offert à vous. Votre généroſité pour des objets qui n'exiſtent plus, & qui n'exiſteront jamais, vous a ſeulement empêché de répondre à ſes vœux ; vous avoüates vous-même alors, je m'en ſouviens, que vous trouviez dans ſon choix

Digitized by Google

choix tout ce qui pouvoit faire votre bonheur & satisfaire votre ambition ; ses sentimens sont aujourd'hui les mêmes ; & si vous n'en aviez point changé. ...

Non, Monsieur, (lui dis-je, avec assez de fermeté,) si M. le Vicomte me fait encore l'honneur de penser à moi, je me tiendrai trop heureuse d'obtenir des personnes qui daignent s'intéresser à mon sort la liberté de répondre aux bontés que vous m'assurez qu'il veut bien avoir pour moi, & de former des liens qui me seront d'autant plus précieux que je les regarderai comme un titre pour vous appartenir en quelque sorte.

Mademoiselle, (interrompit le Vicomte,) je sens tout le prix du sacrifice que vous me faites : j'en suis pénétré de reconnoissance ; & je n'ai rien tant à cœur, que de m'en rendre digne. Je l'espere, Mademoiselle : mais c'est à mes soins, & peut-être au temps à m'apprendre si je ne me suis point trop flatté. Le deuil de nos cœurs n'est guères compatible avec la joie pure & sans mêlange qui doit accompagner des liens tels que je les projette. ....

Digitized by Google

Vous me prévenez, Monsieur, (interrompis-je à mon tour,) vous êtes assûrément le maître de ma destinée; je ne me repentirai jamais de l'aveu que je vous en fais : mais il appartient au temps de mettre nos sentimens en liberté de paroître : ceux dont nous sommes tous pénétrés, sont les seuls auxquels il nous soit permis & possible de nous livrer.

Vous en adouciſſez l'amertume, (me dit le Comte;) oui, Mademoiselle, dans le comble du malheur qui m'accable, vous me faites éprouver un genre de consolation, auquel je ne puis refuſer d'être ſenſible.

Je ne rapporterai que ceci, d'un entretien qui dura plus de trois heures. Le Comte de S. Fargeol lui-même, distrait autant qu'il nous fut possible des accès de ſa douleur, y prit part avec assez de tranquillité; & peu s'en fallut qu'il ne reprît quelquefois ſon état naturel, lorſqu'en ſe repréſentant qu'il faiſoit le bonheur de ſon oncle & le mien, il ſe flattoit que notre union répandroit au moins quelque douceur ſur une vie qui lui croit à charge. J'appris enfin de lui, dans le cours de notre converſation, qu'il feroit inceſſamment

un voyage en Allemagne, pour y terminer quelques affaires d'intérêt avec les parens de sa femme, & en ramener s'il étoit possible le jeune *Wonholten*, son beau-frere, que Madame de S. Fargeol lui avoit encore recommandé en mourant. Il me dit, que ce voyage, l'approchant nécessairement de la Cour de S... dans laquelle il avoit fait quelque séjour & pouvoit se flatter d'avoir obtenu quelque considération, il seroit charmé de se trouver à portée de m'y rendre ses services. Je les acceptai; & j'allai, sur le champ, chercher les lettres originales du Prince de S... à ma mere, avec les autres papiers qui y étoient joints, ainsi que le Comte m'en sollicita. Je les lui remis, pour en faire l'usage qu'il jugeroit à propos; & nous nous séparâmes enfin, non sans verser encore des larmes, mais avec des sentimens de tendresse qui les rendirent moins amères. Le Vicomte s'arrêta seul un moment, au parloir; & me dit:

Mademoiselle, j'ai trop l'honneur de vous connoître, pour avoir à vous prier de vous souvenir des engagemens que nous venons de prendre ensemble; & je suis trop sensible au plaisir de penser que je puis faire un jour

Digitized by Google

votre bonheur, pour que vous puissiez douter que je m'en souvienne. Mais j'ai une grace à vous demander: Je sais qu'il seroit peu décent que vous vous engageassiez à rien, sans le consentement des personnes qui s'intéressent si justement à votre sort : permettez-moi de faire mon affaire de l'obtenir. L'année du deuil de M. de S. Fargeol, est un terme bien long pour mes desirs. cependant j'ose vous demander ce terme, avant que personne soit instruit de nos projets.

J'assurai le Vicomte, que je serois fidéle à la parole que je venois de lui donner; & j'eus moins de peine encore à lui promettre que je garderois cette affaire secrette pour tout le monde, jusqu'à ce qu'il m'eût lui-même permis de la révéler. Nous nous quittâmes ainsi; lui, paroissant extrêmement content de ma complaisance, & moi bien plus contente du secret & du délai qu'il exigeoit de moi. Mais ce qui me causoit une satisfaction plus sensible encore, c'étoit d'avoir vû le Comte, & de l'avoir vû dans un état qui me faisoit espérer que sa douleur ne prendroit rien déformais sur sa santé. Je me flattai que la distraction du voyage qu'il se dis-

Digitized by Google

poſoit à entreprendre acheveroit de diſſiper cette triſteſſe profonde qui m'avoit allarmée pour ſa vie. Plus d'un mois ſe paſſa dans le ſilence, de part & d'autre, pendant lequel j'eus de fréquentes tentations de lui écrire : mais je me trouvai toujours ſi embaraſſée de ſavoir comment m'y prendre, qu'il me fut impoſſible d'en former la réſolution. J'en vins même juſqu'à me perſuader qu'après ce qui venoit de ſe paſſer entre nous, il ne me convenoit plus de prévenir le Comte, comme je l'aurois fait en toute autre circonſtance. J'amuſois ainſi mon impatience, ſans la détruire; lorſque je reçûs enfin la lettre qui ſuit.

QUARANTE-HUITIÉME LETTRE,

De M. le Comte de S. Fargeol, à Mlle de Gondreville.

Qu'il eſt cruel, Mademoiſelle, pour une âme tendre & ſenſible, d'être ſans ceſſe contrariée par d'importuns devoirs dans le ſentiment d'une douleur auſſi légitime que la mienne! Telle eſt ma ſituation depuis un mois que je ſuis ici. Les vains complimens de la Cour, les aſſi-

Digitized by Google

duités incommodes de la Ville m'ont obsédé jusqu'à ce moment ; & c'est le premier que j'aye été le maître de donner à mes larmes & à l'amitié. Qu'elle m'eût été nécessaire cette amitié tendre & compâtissante ! Oui, Mademoiselle, je ne feins point de vous le dire, si quelque chose m'a soutenu contre l'ennui de tant d'importunités, si quelque chose me soutient encore contre les accès de ma douleur, c'est le souvenir des derniers momens que j'ai passés près de vous à *Jouare* ; ce sont les seuls que j'aye trouvés supportables depuis que j'ai perdu tout le bonheur de ma vie ; les seuls, qui ayent eu le pouvoir de répandre dans mon âme une apparence de tranquillité à laquelle je croyois devoir renoncer pour jamais, & que je ne trouve plus depuis que je vis éloigné de vous. Je sçais que votre complaisance consent à me l'assurer pour l'avenir ; & il est vrai que l'espérance de vivre un jour avec vous, peut toute seule me rendre moins à charge l'idée de vivre encore. Mais n'est-ce pas m'être cruelle, que de renvoyer à un terme si long une union qui dès aujourd'hui pourroit me faire aimer la vie ? le tendre & vif attachement de mon oncle vous est connu : je suis assuré

de son empressement ; il n'aura point d'autre volonté que la vôtre ; & je n'aurois besoin que de votre aveu pour l'engager à ne pas différer de se rendre heureux. Si ma tristesse & mon deuil vous semblent un obstacle aux apprêts d'un engagement que j'ai tant à cœur, parce que j'imagine qu'il doit faire notre commune félicité ; mon départ pour l'Allemagne vous en délivrera bientôt : & j'emporterai du moins avec moi cette consolation de penser qu'à mon retour il me sera permis de partager le bonheur de tout ce qui me reste de cher au monde. Il m'est doux, Mademoiselle, de me flatter que mes réflexions auront quelque pouvoir sur votre délicatesse. Je sçais combien les derniers vœux d'une amie, qui vous aima si tendrement, doivent avoir de droits sur un cœur comme le vôtre : ceux que je forme aujourd'hui ne doivent point vous déplaire. Cependant, je me reprocherois de les avoir formés sans votre aveu, si j'étois sûr de vivre assez longtemps pour les voir un jour s'accomplir. Soyez donc la maîtresse du temps & des arrangemens à prendre pour un engagement que vous avez cru pouvoir faire votre bonheur ; & que j'imagine peut-être, trop ardemment, de-

Digitized by Google

voir faire quelque jour le mien : mais laissez-moi jouir de la douce idée de penser que votre cœur ne se refusera point à l'unique consolation à laquelle le mien puisse désormais être sensible. Oui, Mademoiselle ! l'espérance de vivre un jour près de vous, est déjà beaucoup pour moi; jugez quel sera votre pouvoir sur mes douleurs, lorsqu'il m'arrivera d'y vivre en effet ! Croirez-vous ce que je vais vous dire ? J'ai peine à le croire moi-même, & cependant je ne puis me le reprocher. Il est pourtant vrai, que tout en vous écrivant ceci, le calme s'est glissé dans mon âme ; il s'y répand une certaine douceur, que je ne puis plus rencontrer qu'en m'entretenant avec vous.... Adieu, dangereuse amie ! c'est trop me dérober au sentiment de mes douleurs : il n'appartient qu'à lui de régner désormais sur le cœur du plus malheureux, mais du plus fidéle de vos amis.

P. S. J'oubliois de vous prévenir, Mademoiselle, que j'ai obtenu la permission du Roi qui m'étoit nécessaire pour sortir du Royaume, & pour aller terminer mes affaires en Allemagne. Comme cette permission s'étend jusqu'à six mois ; & qu'il ne m'en faut pas tant, à beaucoup près,

Digitized by Google

pour les arrangemens que j'aurai à prendre avec la famille de ma malheureuse femme ; j'aurai tout le temps de passer chez le Prince de S.... & même à la cour du chef de cette auguste maison. Soyez assurée que je m'y employerai de mon mieux, pour obtenir qu'on vous rende justice de quelque façon que ce puisse être. Je ne compte partir d'ici, que dans dix ou douze jours ; ainsi je me flatte d'y recevoir de vos nouvelles, & d'avoir encore l'honneur de vous donner des miennes.

Recevez les assurances du respect, & du tendre attachement de mon oncle.

Cette Lettre termina mes inquiétudes & mon embarras. Elle me rassuroit sur l'état de M. de S. Fargeol, & m'ouvroit un champ assez étendu pour lui écrire : ce que je fis sur le champ.

QUARANTE-NEUVIÉME LETTRE,

De Mademoiselle de Gondreville, à M. le Comte de S. Fargeol.

JE ne différerai pas d'un instant, mon cher Comte, la réponse que je dois à la

Digitized by Google

lettre que vous venez de m'écrire : je suis trop contente de vous, pour ne pas me hâter de vous l'apprendre. J'aime votre douleur : elle est juste, elle est sincère ; mais elle doit devenir raisonnable. S'il étoit vrai que j'y eusse déjà contribué, je ne serois donc pas une amie si dangereuse que vous le dites ; ou du moins je serois bien autorisée, je pense, à vous faire le même reproche, si c'en est un. J'ai passé par des épreuves que je puis dire aussi cruelles que les vôtres ; j'ai perdu comme vous ce que j'avois de plus cher au monde, ce qui me l'étoit à tant de titres : quel autre pouvoir, que celui de votre amitié, m'eût jamais rendu mes pertes supportables ? On dit, il est vrai, qu'il n'y a rien dont le temps ne vienne à bout : mais ne seroit-il pas honteux à l'amitié de lui céder l'empire qu'elle doit avoir sur notre Raison ? C'est à vous, mon cher Comte, ou je suis bien trompée, que je dois cette réflexion. Mais, de quelque part qu'elle me vienne, en est-elle moins sensée ? Je vous ferois & je me ferois injure à moi-même de le penser, puisque c'est vous qui m'en avez fait faire l'épreuve. Ne me regardez donc plus comme une amie trop dangereuse : permettez, au contraire, que je me sçache un peu de gré de vous

Digitized by Google

avoir écarté pour quelques instans du danger de vos propres réflexions. Puissé-je, mon cher Comte, me flatter un jour de n'avoir pas été moins utile à votre consolation, que vous avez sçû l'être à la mienne ! Vous n'avez pas besoin d'employer tant de pressans motifs pour m'en offrir un nouveau moyen, ni de me solliciter avec ardeur de prendre un engagement qui doit me rapprocher de vous : mon intérêt & mon goût, sont parfaitement d'accord sur cet article. Mais soyez en état de goûter quelque satisfaction, si vous voulez travailler efficacement à la mienne. Au reste, mon cher Comte, ce n'est point moi qui ai suspendu notre commun bonheur, en lui fixant un terme de la longueur duquel vous vous plaignez : c'est M. le Vicomte, votre oncle, qui l'a exigé de moi. En cela, je vous avouerai qu'il a prévenu mes desirs. Il ne seroit en vérité convenable ni à l'un ni à l'autre, de se proposer un bonheur que vous ne seriez point en état de partager. Votre générosité me fournit elle-même une nouvelle raison de combattre votre avis, & de m'en tenir à celui de M. le Vicomte. Cette raison ne seroit pas un prétexte pour moi : mais elle est assez essentielle pour M. votre oncle :

Digitized by Google

peut être, qu'à votre retour, je ſerai plus digne de lui. Quelque peu d'eſpoir que j'aye du côté de la maiſon, à laquelle j'ai plûtôt le malheur que l'honneur d'appartenir; je ne puis me défendre d'en avoir beaucoup dans votre eſprit inſinuant, & dans le crédit que vous vous êtes acquis en Allemagne pendant le ſéjour que vous y avez fait. Permettez nous donc, à l'un & à l'autre, d'en attendre les effets. Je ſçais qu'il n'y aura jamais, entre le Vicomte de T... & moi, cette égalité de conditions qui pourroit juſtifier aux yeux du public le choix qu'il veut bien faire de moi: mais ce choix lui-même ne peut-il pas devenir un nouveau motif pour le chef de la maiſon de mon pere, qui l'engage à me rapprocher au moins par quelques diſtinctions de celle que vous & M. votre oncle voulez bien m'accorder? Ce grand Prince, a eu lui-même ſes foibleſſes: & ſes graces répandues ſur ceux qui en ſont iſſus, ſecondées à la vérité par un mérite éclatant, les font déja marcher de pair en France avec la plus haute nobleſſe. Si je deſire, mon cher Comte, qu'un rayon de ſes faveurs s'étende juſqu'à moi, n'en accuſez ni ma vanité ni mon ambition: non ſeulement je ne le deſirerois point, mais j'y renoncerois, ſi

Digitized by Google

cette faveur ne devoit pas m'aider à mériter l'honneur de vous appartenir, & me procurer la douceur de vivre auprès de vous. Je me reproche même, mon cher Comte, de m'être laissée aller à ces réflexions de détail : en vérité, elles ne m'intéresseroient guères & ne me seroient point échappées, si la gloire de M. le Vicomte ne m'étoit encore plus chère que la mienne, qui encore une fois me seroit à cet égard fort indifférente, si elle n'avoit d'autre objet que moi-même. Prenez donc, si vous le jugez à propos, que je ne vous aye rien dit : assûrément, vous n'avez pas besoin d'instructions, & je n'ai pas prétendu vous en donner. Je me suis seulement servie de toutes mes armes pour combattre votre empressement à former des nœuds, qui me paroîtroient, comme à M. votre oncle, indécemment précipités dans les tristes circonstances où nous sommes tous ; & qui n'ajouteroient rien aux sentimens de la plus tendre estime, avec lesquels je ne cesserai jamais d'être,

Votre Amie.

P. S. J'espere, comme vous me l'avez promis, mon cher Comte, que vous me

Digitized by Google

donnerez encore de vos nouvelles avant votre départ. Je ne sçais si je me trompe, en imaginant que la route que vous devez prendre, vous fera nécessairement passer dans le voisinage de *Jouare*; & dans ce cas, j'ose me flatter que vous voudrez bien me sacrifier une heure de votre temps. Je n'ai pas besoin de vous dire, que ce seroit une grande consolation pour moi. Permettez moi d'assurer, ici, Monsieur le Vicomte de mon respect, & de tout mon attachement. Il ne sçauroit me sçavoir mauvais gré d'avoir combattu vos sentimens, pour adopter ceux qu'il m'a lui-même inspirés.

CINQUANTIÉME LETTRE.

De M. le Comte de S. Fargeau, à Mlle de Gondreville.

JE vous l'ai promis, Mademoiselle; & c'est tristement que je m'acquitte de ma promesse, puisque c'est pour vous annoncer mon départ, qui va me priver pour longtemps du bonheur de recevoir de vos Lettres; & plus tristement, encore, parce que la nécessité de prendre

ma route par Bruxelles, me prive auſſi de la ſatisfaction que j'aurois euë de vous voir. C'eſt la ſeule qui m'ait été ſenſible depuis la cruelle époque de mes malheurs, & c'eſt l'eſpérance d'en jouir qui me les rend ſoutenables. J'aurois bien deſiré de m'en aſſurer, par l'accompliſſement de nos projets: mais il faut bien ſe ſoumettre à vos déciſions; car enfin, je n'ai pas eu ſeulement vos réflexions à combattre, mais encore celles de mon oncle, & ſon aveugle ſoumiſſion pour vos moindres volontés. Au ſurplus, Mademoiſelle, quoique vous paroiſſiez perſuadée que je n'ai pas beſoin d'inſtruction pour traiter avec le Prince qui peut vous aſſurer votre état, vous m'en donnez une qui ne me ſeroit pas venue à l'eſprit. Je ne puis penſer que notre alliance ne fût un motif aſſez conſidérable, pour le déterminer à vous reconnoître: cependant, je m'en ſervirai s'il en eſt beſoin; & je ne lui en parlerai que comme d'une nouvelle grace que nous oſons eſpérer de ſa bonté. Je vous ſuis ſincerement obligé de m'en avoir inſpiré l'idée: mais je ne croirai jamais, que notre conſidération puiſſe déterminer ce grand Prince à vous rendre juſtice. Vous la méritez, à d'autres titres;

Digitized by Google

& qui doivent lui être assez recommandables pour l'engager à vous protéger sans aucun autre motif que celui de votre naissance, & des vertus qui vous en rendent si digne. Je n'oublierai pas la condition de Madame votre mere, dont vous avez négligé de me faire mention : c'est une considération, qui doit influer beaucoup sur les graces que vous avez à espérer de ce Prince ; & comme je sens qu'elle doit vous rapprocher assez de lui pour vous mettre dans le cas de ne pouvoir, dans la suite, disposer de vous sans son aveu; N'avons-nous point à craindre qu'il ne nous le refuse ?.. mais, pourquoi prévoir notre infortune, lorsqu'il s'agit de vous faire rendre le rang qui vous est dû ? Il est vrai que si mon oncle & moi nous ne consultions que nos intérêts particuliers, nous devrions, peut-être, souhaiter vos véritables parens inéxorables; mais ce qui vous touche nous est trop cher, pour n'y pas sacrifier nos espérances. Je ne vous parle point de vos parens maternels ; j'espere qu'ils se repentiront bientôt de leurs procedés à votre égard ; & qu'ils feront, un jour, plus de bassesses pour avoir l'honneur de vous appartenir, qu'ils n'en ont faites pour vous éloigner d'eux. J'avois imaginé, qu'il seroit peut-

Digitized by Google

être à propos que vous écrivissiez vous-même au Prince de S... ou au chef de sa maison. Mais le premier, est si entêté de sa religion, que ce seroit vous exposer à un refus; & par rapport au second, je pars muni de telles recommandations, en votre faveur, que mes démarches auprès de lui seront suffisament étayées. Si cependant ce secours me paroissoit nécessaire, j'aurois soin de vous le mander lorsque je serai sur les lieux: je regarde une lettre de vous, comme un arme victorieuse qu'il est à propos de réserver pour renverser les derniers obstacles que je ne compte pas même rencontrer dans ma négociation. C'est avec cet espoir, que je pars dans deux jours pour Bruxelles; il adoucit la douleur que je porte au fond de mon cœur, & qui me suivra partout: il me fait supporter celle que j'ai de m'éloigner de vous & de mon oncle, parce que j'imagine que mon absence doit avancer le bonheur de tout ce qui me reste de cher au monde. Adieu, Mademoiselle. Ne m'écrivez point, que vous n'ayez reçu de mes nouvelles: je suis si incertain des lieux où je séjournerai, que je ne puis vous donner une adresse sûre, jusqu'à ce que je sois arrivé chez mon beau-pere. Mon oncle me charge

Digitized by Google

de vous présenter ſes reſpects. Adieu, encore une fois, Mademoiſelle ! ſouvenez-vous quelquefois de

Votre malheureux ami.

Quoique cette Lettre me fît entrevoir les plus flatteuſes eſpérances, je ne pus la lire ſans répandre des larmes. J'aurois peine à dire quel en étoit le véritable objet. Etoit-ce l'éloignement du Comte ? étoit ce attendriſſement ſur moi-même ? c'eſt ce que je ne me donnai pas le ſoin de démêler. Et comme j'ai déjà prévenu mes Lecteurs, que mon intention n'eſt pas d'allonger ces Mémoires par des détails inutiles au but que je me propoſe, & peu intéreſſans ; je ne rapporterai point ici les Lettres remplies de tendres attentions que j'ai reçues de M. le Vicomte de T... ni les réponſes pleines de ſentimens de reconnoiſſance que je lui adreſſai pendant l'abſence de ſon neveu. Tout ce que j'en puis dire, c'eſt que je m'accoutumai, dès-lors, à ne plus faire de brouillons de mes Lettres, & à me diſpenſer de les copier, à moins qu'elles ne méritaſſent d'être méditées ; ce qui ne m'eſt, je penſe, arrivé qu'une fois depuis le départ du Comte de S. Fargeol juſqu'à

Digitized by Google

son retour. Je vais donc abrégor, en sendant un compte fort succint de ce qui se passa entre nous pendant près de six mois que dura en effet son absence. Il m'écrivit de tous les lieux où il fit quelque sejour ; & je remarquois avec plaisir, dans ses Lettres, que le temps & les fréquentes distractions, remettoient son âme dans une assiette plus tranquille. Il est vrai, qu'en arrivant chez son beau-pere, tous les sentimens de douleur & de tendresse se réveillèrent dans son cœur à la vuë des personnes auxquelles la perte de Madame de S. Fargeol devoit être si douloureuse : mais leurs procédés furent si nobles, que son âme fut obligée de se partager entre l'affliction & la reconnoissance. Le Comte avoit fait quelques avantages à sa femme : ses parens y renoncèrent généreusement ; & dans la suite, les agréables réceptions qu'on lui fit dans toutes les Cours où son espéce d'exil l'avoit fait connoître, achevèrent de le rendre tout entier à sa Raison. Je ne dois pas obmettre, qu'il fit de vains efforts pour engager le jeune *Wenholten*, son beau-frere, à le suivre en France. Ce jeune Cavalier avoit pris le parti de se faire recevoir dans l'ordre *Teutonique*, & avoit déjà reçu sa destination

pour être admis au nombre des Novices auprès d'un des grands Commandeurs de l'Ordre. J'appris, successivement, toutes ces choses par les lettres que je reçûs du Comte ; & c'est tout ce qu'elles apprendroient aux lecteurs, si j'avois pû me résoudre à les publier pour grossir ce volume.

Me voici parvenuë au moment le plus intéressant, pour moi, du voyage de M. le Comte de S. Fargeol. Il étoit arrivé à la cour de S.... il y avoit été reçu avec beaucoup de distinction ; & y avoit déjà fait quelque séjour, lorsqu'il m'écrivit la lettre suivante.

CINQUANTE-UNIÉME LETTRE,

De M. le Comte de S. Fargeol, à Mlle de Gondreville.

IL y a trois semaines, Mademoiselle, que je suis ici au milieu d'une cour brillante ; & plus persécuté, que diverti, de toutes les fêtes galantes auxquelles je suis obligé de prendre part. Je n'oserois vous dire qu'elles m'ont été souvent importunes, puisqu'elles m'ont procuré plus d'une occasion favorable de m'employer pour

Digitized by Google

votre service. Il s'en faut bien que j'aye trouvé en mon chemin toutes les difficultés que j'avois imaginé d'y rencontrer: le Prince qui régne ici, eſt ſans contredit un des plus grands & des plus généreux Princes du monde. S'il avoit été plutôt & mieux informé de vos infortunes, ſoyez aſſurée qu'il les eût prévenuës : vous partagez déjà toute ſon affection avec ceux qui comme vous ſont nés de ſon ſang dans des circonſtances pareilles à la vôtre. Ce Souverain, ſi digne de l'être, daigne déjà vous adopter ; & vient d'écrire, de ſa propre main, ſes intentions au Prince votre grand-pere, moins pour le conſulter que pour lui impoſer la loi de les ſuivre. Il attend donc moins ſa réponſe pour ſe déterminer, que pour avoir un motif de plus de le faire. Que j'ai de plaiſir, Mademoiſelle, à vous apprendre d'avance cette heureuſe nouvelle !... Je me flatte qu'une plus ample confirmation, ſuivra dans peu de jours l'avis que j'ai l'honneur de vous donner aujourd'hui. Il ſera ſans doute néceſſaire que vous écriviez à ce Prince. Mais je crois qu'il convient autant que vous ne le faſſiez qu'après avoir reçû ſes graces. Pardonnez-moi, ſi je ne vous dis rien de plus : je ſuis obligé de me rendre à la cour, dans une heure; & je dois

Digitized by Google

faire part à mon oncle d'une nouvelle qui lui fera sans doute autant de plaisir, que j'en ai moi-même à l'en informer. Bon jour, Mademoiselle : je ferai, je crois, bientôt obligé de dire, ma chere Comtesse. Voudrez-vous bien, alors, me reconnoître, pour *Votre ami ?*

Je reçûs, quelques jours après, les complimens de M. le Vicomte de T... je lui répondis sur le même ton que j'avois pris en répondant à son neveu ; & je l'assurai, que si j'étois flattée des grâces qu'on me faisoit espérer, c'étoit la main de qui je les tenois qui me les rendoit précieuses, & de sentir qu'il auroit moins à rougir en acceptant désormais la mienne. Dix jours après, je reçûs enfin, du Comte de S. Fargeol, la lettre qui suit, avant qu'il eût pû recevoir celle que je lui avois écrite.

CINQUANTE-DEUXIÉME LETTRE,

De M. le Comte de S. Fargeol, à Mlle de Gondreville.

VOTRE sort est enfin décidé, Mademoiselle ; & je n'aurois jamais crû

être susceptible d'une aussi grande joie que celle dont je suis pénétré !.. Dans ce moment, le chef de votre maison vient de me remettre un diplôme, dans la forme la plus autentique ; par lequel, du consentement & de l'avis du Prince de S.... votre grand-pere, vous êtes reconnuë & légitimée fille du Prince de S... son fils, & de Madame la Baronne de V.... & en cette qualité, créée Comtesse de Z... avec une pension de deux mille florins d'Allemagne, & la permission de prendre & de porter désormais le nom & les armes de la Maison de S... Cette grâce, que les circonstances n'ont pas permis de rendre aussi étenduë que vous le méritez, est encore suivie d'une autre à laquelle nous devons, mon oncle & moi, prendre plus de part que vous, si, comme je le pense, vos sentimens ne changent point à notre égard. C'est un pouvoir aussi, bien autentique, donné par le Prince de S... sous l'autorité du chef de sa maison, adressé à M. l'Envoyé de... de consentir, en leurs noms, à votre mariage avec tel Cavalier François que ce Ministre jugera digne de leur alliance. Vous ne doutez point, Mademoiselle, que ces faveurs telles qu'elles sont, dont je me suis chargé de vous rendre compte, & dont j'informe aussi mon

Digitized by Google

oncle, ne vous obligent à écrire à ces deux Princes, pour leur marquer votre profonde & tendre reconnoissance. Vous pouvez m'adresser ici vos lettres: je les y attendrai; me faisant un honneur bien sensible de les rendre moi-même. Je vous conseille de ne point prendre encore d'autre titre & d'autre nom que celui que vous avez porté jusqu'ici; à moins que M. l'Envoyé.... ne vous eût déja notifié la décision des Princes ses commettans, lorsque vous leur écrirez: ce que je ne crois pas possible, puisque j'use de la plus grande diligence pour être le premier à vous en informer. Je ne resterai dans cette Cour, après y avoir exécuté vos ordres, que le temps qui me sera prescrit par une sorte de décence, & par les égards que je dois à un Prince des bontés duquel je suis confus & comblé, mon dessein étant de me rendre en France avant l'expiration de mon congé. Je ne sçai lequel m'en presse le plus, ou de mon devoir, ou du plaisir que je me fais d'avance de vous revoir, & de serrer les nœuds qui doivent vous assurer pour jamais de mon respect, & de mon tendre attachement. Il est certain, du moins, que quelque chose que vous & Monsieur l'Envoyé vous en puissiez

Digitized by Google

puissiez décider, je vivrai & mourrai, sinon votre neveu, certainement

Votre tendre & fidèle ami.

On ne sauroit douter de la joye pure & sensible que j'éprouvai à la lecture de cette lettre, non plus que de l'empressement que j'eus d'y répondre, & de remplir les vues de mon cher bienfaiteur, en lui adressant les actions de graces que je devois aux deux grands Princes qui daignoient me reconnoître pour être de leur sang. Mais avant de rapporter ces lettres, je pense que c'est ici le lieu de placer le favorable diplôme qui a décidé de ma destinée; & le voici tel que M. le Comte de S. Fargeol me le remit à son retour à Saverne, où j'avois été conduite de mon couvent, par la Princesse de M... que je ne quittai plus depuis; & avec laquelle je vis pour la premiere fois la Ville de Paris, où je la suivis. Le souvenir de ses bontés m'arrache cette courte digression, après laquelle je reviens à mon diplôme & à mes lettres qui le suivent....

N^a. *Il y a encore ici une lacune assez considérable dans le Manuscrit, par la soustraction de plusieurs feuillets qui paroissoient*

Digitized by Google

ſent en avoir été coupés. Il faut ſuppoſer que Mademoiſelle de Gondreville, étoit alors, comme elle vient de le dire, chez Madame la Princeſſe de M... à Paris; & que les affaires de ſon mariage avec M. le Vicomte de T... étoient déjà bien avancées.

Je ne puis me refuſer d'avouer, ici, que ſi pendant notre voyage à Verſailles, ma curioſité fut bien ſatisfaite de toute la magnificence qui s'y réuniſſoit pour orner la Cour du plus jeune & du plus aimable des Rois, ma vanité ne le fut guères moins de la conſidération que m'attiroient les bontés de Madame la Princeſſe de M... & les généreuſes attentions de M. le Cardinal de Rohan. Mais ce ſecret plaiſir étoit empoiſonné par le changement que je voyois arriver de jour en jour dans l'état & même dans l'humeur de M. le Comte de S. Fargeol : il ſembloit que plus le terme de ſon deuil approchoit, plus la triſteſſe reprenoit de droits ſur ſon âme : je ſurpris même quelquefois des larmes prêtes à s'échapper malgré lui de ſes yeux. J'en étois vivement allarmée ; & j'en devenois moins ſenſible aux empreſſemens de M. le Vicom-

Digitized by Google

te de T... à mesure que je voyois arriver le temps auquel je devois couronner sa constance. Il l'avoit indiqué lui-même ; & nous y touchions. L'année du deuil de M. le Comte de S. Fargeol, étant enfin expirée ; le Vicomte qui, comme je l'ai sçu depuis, avoit eu de fréquens entretiens avec M. l'Envoyé de... proposa de s'assembler avec lui chez Madame la Princesse de M... pour signer les articles préliminaires de notre mariage. M. de S. Fargeol & moi, nous étions présens, lorsque cette proposition fut faite par le Vicomte à Madame la Princesse ma généreuse protectrice. Elle nous fit l'honneur de nous demander, si nous l'approuvions? Je lui répondis, avec un peu d'émotion, que je n'avois point d'autre volonté que la sienne ; & le Comte l'assura, qu'il ne desiroit rien tant que tout ce qui pouvoit accélérer la conclusion de cette affaire ; mais qu'il croyoit devoir se dispenser de se trouver à cette assemblée. Le Vicomte prit feu, & combattit toutes les prétenduës raisons de son neveu.

Songez, lui dit-il, Monsieur, qu'en cette occasion, c'est vous qui disposez de moi ; & que je ne puis tenir d'une autre main que de la vôtre un bien

Digitized by Google

auquel je n'aurois jamais osé prétendre, sans le titre que vous m'y avez donné vous-même.

Il suffit, mon oncle, répondit le Comte, avec la larme à l'œil : je vous obéirai. Vous le voyez, continua-t-il, en se tournant vers moi, on n'épargne rien à ma douleur !

Je fus si pénétrée de ce peu de mots, qu'il m'échappa des pleurs qu'il me fut impossible de cacher. Le Vicomte sembloit s'applaudir de l'état où il venoit de nous réduire; & je l'accusai, en secret, de trop de cruauté. Que je pénétrois mal dans le fond de son âme !

Le surlendemain de cette entrevue, étoit le jour indiqué pour l'assemblée de parens & amis, qui devoit fixer enfin ma destinée. Madame la Princesse de M.., avoit elle-même pris soin de ma parure, & n'y avoit rien oublié : mais elle n'avoit pû parvenir à me donner une contenance bien assurée. J'en perdis encore beaucoup, lorsqu'on introduisit les Notaires dans la Sale où nous étions alors. M. l'Envoyé, comme représentant les Princes dont il étoit Ministre en cette occasion, après avoir fait les complimens ordinaires à la Princesse &

Digitized by Google

à la compagnie, s'adressa à M. le Comte de S. Fargeol, & lui dit :

Monsieur, comme vous n'avez point paru dans les diverses conférences que j'ai eues avec M. le Vicomte de T... pour la rédaction des articles qu'on va vous lire ; je crois qu'il est de mon devoir de vous demander, au nom des Princes dont j'ai le pouvoir, si c'est de votre consentement que ces articles ont été dressés ? Si vous en avez la connoissance ? Et si vous les approuvez ?

Oui, Monsieur, je les approuve, répondit le Comte ; & je n'ai besoin ni de les connoître, ni de les entendre pour les approuver : je demanderai seulement, qu'on y ajoute l'assurance de tous mes biens, en propriété, aux enfans à naître du mariage projetté, & la jouissance de ces mêmes biens à Mlle de S... Comtesse de Z.... pendant sa vie, si le cas arrivoit qu'elle demeurât veuve & sans posterité issuë du présent mariage.

Je connois trop, mon cher neveu, dit à son tour le Vicomte, & la noblesse de vos sentimens & les dispositions de votre cœur, pour avoir rien négligé de ce qui peut les mettre dans tout leur jour j'exigerai cependant de

Digitized by Google

vous, que vous me promettiez, sur votre honneur, de consentir sans aucune opposition aux avantages particuliers que j'ai cru pouvoir ménager pour moi-même dans une affaire aussi intéressante pour mon bonheur; & j'ose demander la même promesse à Mademoiselle, continua-t-il, en s'adressant à moi. Nous promîmes tout, le Comte & moi, sans savoir à quoi nous nous engagions: mais j'eus bientôt lieu de m'applaudir de ma complaisance. En effet, dès qu'on eut commencé la lecture des articles, un applaudissement général me dessilla les yeux sur la générosité du Vicomte; & je compris, avec moins de honte que de plaisir, que je m'étois jusqu'alors trompée aux empressemens qu'il m'avoit fait paroître; & que c'étoit à M. de S. Fargeol, qu'en secret, il m'avoit toujours destinée. Mon premier mouvement fut de jetter les yeux sur un ami si tendre! Je le vis, le visage couvert de ses deux mains, & dans l'attitude d'un homme qu'un reproche déshonorant auroit couvert de honte. J'en fus allarmée; le Vicomte ne le fut pas moins: il imposa silence au Lecteur, que l'approbation tumultueuse de l'assemblée venoit d'interrompre; & s'adressant à son neveu:

Digitized by Google

Mon cher Comte, lui dit-il, les choſes ne ſont point encore aſſez avancées, pour qu'il ne vous ſoit pas permis d'appeller des promeſſes que vous venez de faire à deux grands Princes dans la perſonne de ſon Excellence, & du ſerment que j'ai reçû de vous en préſence de tant de perſonnes reſpectables.

Hélas, mon cher oncle! que puis-je vous dire en l'état où je ſuis? reprit le Comte en ſe précipitant à ſes genoux: vous avez mieux connu mon cœur, que je ne l'ai connu moi-même.

J'étois aſſiſe à côté du Vicomte. Il me prit la main; & me dit, en me la ſerrant:

Et vous, Mademoiſelle? parlez: m'eſt-il permis de m'aſſurer encore ſur la parole que vous venez de me donner?

Vous le pouvez, Monſieur, lui dis-je, d'une voix tremblante: à quelque titre que je doive vous appartenir, ne doutez point que je n'en faſſe mon bonheur & ma gloire: l'amitié qui diſpoſe de moi, ſe partage également entre vous & M. le Comte. Mais vous le ſçavez, Monſieur; les ſentimens que j'ai pris pour lui, ont précédé dans mon cœur ceux que vous y avez fait naître, & que vous me forcez plus que jamais de prendre aujourd'hui pour vous.

Digitized by Google

Tandis que je parlois, les yeux baissés, j'apperçûs toujours ceux du Comte de S. Fargeol fixés sur les miens; mais le Vicomte, se levant précipitamment, lui fit prendre sa place auprès de moi. Un nouvel applaudissement, plus vif encore que le premier, suivi des complimens de toute l'assemblée qu'il nous fallut essuyer en rougissant l'un & l'autre, servit de prélude à la reprise des articles. Le Vicomte y disposoit de son bien d'une façon tout aussi avantageuse pour moi que son neveu l'avoit voulu faire du sien. L'avantage qu'il nous avoit dit vouloir se réserver, n'étoit autre que celui de vivre désormais avec nous, & de ne s'en séparer jamais. Ces articles furent signés de toutes les personnes présentes; & cette signature fut suivie d'un grand souper que la Princesse de M. donna à toute la compagnie. Je passe sous silence tout ce qui se passa depuis pour les arrangemens à prendre, les préparatifs à faire, les emplettes, les présens, jusqu'au moment de la célébration de notre mariage: il me suffit de dire, que tout se fit avec autant de célérité que de magnificence; & surtout de la part des Princes de S... qui me firent remettre par M. l'Envoyé de... une garniture de pierreries des plus com-

Digitized by Google

plettes & des plus riches. Pendant que ce Ministre & le Vicomte se donnoient tous les soins nécessaires pour achever notre bonheur, je voyois tous les jours le Comte avec un nouveau plaisir; & si je n'eus pas de peine à m'appercevoir, & à convenir, que les premiers sentimens que j'avois eus pour lui, lorsque je l'avois vû pour la premiere fois à Saverne, n'avoient point changé; le Comte fut souvent obligé d'avouer lui-même, qu'il avoit été trompé par son amitié. Ce fut dans ces entretiens, qu'il m'apprit deux choses, qu'il jura qu'il ne m'auroit jamais dites, si son oncle eût eu, comme il le croyoit, le dessein de m'épouser. La premiere, que les Princes qui avoient daigné me reconnoître, s'étoient persuadés que c'étoit pour lui-même qu'il sollicitoit cette grace en ma faveur; qu'il n'avoit osé les en désabuser; & qu'il avoit enfin appris, de l'Envoyé de... que ses instructions étoient conformes à cette idée. La seconde, que depuis son retour en France, il avoit souvent gémi, en particulier, des engagemens qu'il avoit forcé son oncle de prendre avec moi; que la honte de me paroître inconstant, avec un mouvement de jalousie dont il n'avoit pu se défendre, avoient empoisonné ses jours depuis son

Digitized by Google

retour en France, & que j'avois dû m'apercevoir (comme je l'avois fait en effet,) d'un changement trop visible dans son humeur & dans son caractère. De pareils aveux n'étoient pas faits pour me déplaire : aussi m'attachèrent-ils plus que jamais à M. le Comte de S. Fargeol. Je sçavois, par ma propre expérience, que les plus grandes douleurs ont leur terme ; & je ne me fis plus un monstre de l'amour d'un homme que j'aimois moi même, dans le temps que je croyois n'avoir en lui qu'un ami. Enfin le jour qui devoit mettre le comble à mon bonheur arriva ; & la cérémonie se fit, avec presque autant d'éclat que si j'eusse été ce que le sort ne m'avoit pas permis d'être.

FIN.

EPITRE A CLARICE.

O toi, qui si souvent m'as engagé ta foi !
Si souvent, m'as juré l'amour le plus durable !
Toi, qui connois la force inaltérable
Des tendres nœuds qui m'attachent à toi :
Tu ne viendras donc point, insensible Clarice,
Consoler un ami malade & languissant,

Digitized by Google

Qui brûlé nuit & jour par un feu dévorant,
N'a pour toute reſſource, en ce cruel ſupplice,
Que l'ennuyeux & vain ſervice
D'un domeſtique négligent ?
Quoi ! peux-tu ſouffrir qu'il périſſe,
Sans daigner le voir un inſtant ?
Quoi ! depuis quatre mois, d'une douleur mortelle,
N'avoir pû ſeulement ſacrifier deux jours,
Pour venir offrir du ſecours
A qui n'en deſiroit que de ta main fidelle,
De celles de l'eſtime, & des tendres Amours ?
Ciel ! devois-je m'attendre à tant d'indifférence ?
Qu'eût pû faire de plus l'implacable vengeance ?
Et que dois-je penſer d'un cœur,
Dont ni mon état, ni l'abſence
N'ont pû réchauffer la froideur ?...
N'eſpére pas encor me ſéduire
Par de vaines raiſons que je ne puis goûter :
Epargne-toi le ſoin de les déduire ;
Je les préviens : d'un mot, je vais les réfuter.
Quiconque par l'Amour veut ſe laiſſer conduire,
Ne connoît point d'obſtacle, & ſait tout ſurmonter.
S'il eſt des loix, qu'il doive reſpecter ;
Fidèle aux vœux de la Sageſſe,
Il ſçait les remplir, ſans heurter
Les droits ſacrés de la tendreſſe.
Mais ſi rien ne peut t'excuſer,

Digitized by Google

D'un crime dont mon cœur a droit de t'accuſer,
Moins à titre d'amour encor que de juſtice;
Tu n'as fait, ingrate Clarice,
Quels que ſoient tes nouveaux projets;
Que mieux ſervir mes intérêts.
Ton âme ingrate & nonchalante,
A produit ſur mon cœur l'effet le plus heureux;
M'a délivré d'un mal, cent fois plus dangereux
Que la fièvre qui me tourmente...
Du penchant aveugle & honteux,
Que j'avois pour une inconſtante.

Par un Abonné au Mercure.

UN VIEILLARD,
A SES COMPATRIOTES.
HEROIDE.

SANG de la Nation, dont une Colonie
Fut jadis, ſous Brennus, l'effroi de l'Auſonie;
Et, de Rome, laiſſant tous les Palais déſerts,
La châtia d'avance, & vengeoit l'Univers:
Non moins digne héritier du courage héroïque,
Qui déroba l'Europe aux fureurs de l'Afrique,
Quand le Maure ſuivi de ſes noirs bataillons,
Dans les plaines de Tours, tendit ſes pavillons:
Nobles Concitoyens! écoutez-moi de grâce.
De mes derniers ſoleils, le ſever me menace;

Digitized by Google

Agréez, prêt d'aller rejoindre vos Ayeux,
Qu'un zèle encourageant se mêle à mes adieux.
Puissé-je être inspiré, comme le fut Tyrthée !
Puisse, par mes accords, la valeur excitée,
Faire taire à jamais ces Frondeurs indécens,
Qui, pour l'Ennemi seul, brûlent tout leur encens !
FRANÇOIS, si de tous tems la jalouse Angleterre
Respira contre vous les horreurs de la guerre ;
Ce grand acharnement doit peu vous étonner.
Un renom bien acquis, se peut-il pardonner ?
Vous flatiez-vous de voir, dans une paix profonde,
Le vôtre, impunément, voler au bout du monde ?
Et qu'un Peuple orgueilleux, qui veut tout effacer,
Tranquille en son dépit, se vèrroit éclipser ?
Vous devez bien penser que votre caractère
Enjoué, sociable, insinuant, sincère,
Forme, approché du sien, un contraste parfait,
Dont il ne sent que trop l'humiliant effet.
Plus d'une autre vertu vous distingue, & le blesse,
A la bravoure, aux mœurs, joignant la politesse,
Victorieux sans faste, & pleins d'humanité,
Constans dans les revers, jusques à la gaîté...
Bel excès, gaîté noble ; & tel ose en médire,
Qui, tout bas, la souhaite, & malgré lui, l'admire.
Comme le trait qui peint, & qui marque le mieux
La grande âme au-dessus du sort injurieux.
N'avoit pas sçû fixer le sort léger des armes,
Est-ce donc un sujet de tristesse & d'allarmes ?

Digitized by Google

Vos soldats, en tombant, sont morts au lit d'honneur.
Où la honte n'est point, est-il un vrai malheur?
Le frere envie, alors, le trépas de son frere.
Après une défaite, à Sparte, ainsi la Mere
Remercioit le Ciel des fils qu'elle perdoit;
Et pleuroit seulement, sur ceux qu'il lui rendoit.
De quelque côté donc, qu'ait panché la victoire;
Vous l'avez, ou gagnée, ou perdue avec gloire.
Vous manquâtes, selon vos différens succès,
Quelquefois, d'envieux, d'admirateurs, jamais.
Pour en convaincre, ouvrons les fastes de nos peres
Et levons le rideau des temps les plus contraires.
De vos fameux revers, j'en rappellerai trois,
Que par trop de courage, essuyèrent vos Rois.
Sur les bords Affriquains, LOUIS laissant la vie;
JEAN, prisonnier à Londre; & VALOIS, à Pavie.
Sur vous, le sort, alors, épuisoit sa rigueur:
Mais pas un de ses traits, effleura-t-il l'honneur?
Non: votre gloire même en tire un nouveau lustre.
L'Egypte offrit le sceptre à son Captif illustre;
Du sien, le Prince Anglois, n'osa marcher l'égal;
Ni sortir, devant lui, du respect d'un Vassal.
De Valois, à Madrid, la prison fut plus dure.
Mais libre, il en oublie & l'horreur & l'injure;
Ou plutôt, signalant sa franchise & sa foi,
Libre, il sçait s'en venger, & s'en venger en Roi.
A travers ses Etats, CHARLES implore un passage.

Digitized by Google

Pour l'accueillir, en Prince, il met tout en usage ;
Comble son Ennemi d'honneurs inespérés,
Et l'instruit des devoirs qu'il avoit ignorés.
C'est que, dans vos grands cœurs ouverts à la clémence,
Le même instant voit naître & mourir la vengeance :
Vous y volez, au cri de l'honneur offensé ;
Et relevez soudain l'ennemi terrassé.
Que nous prouvent enfin ces coups de la Fortune?
Du Prince & des Sujets la valeur peu commune:
Que l'un s'offre aux dangers, en Roi digne de vous:
Sujets dignes de lui, que vous l'y suivez tous.
Les BOURBONS ont paru, qui, toujours invincibles,
Loin d'éprouver jamais de ces coups si terribles,
De leur Cour triomphante, ont fait plus d'une fois,
Le Spectacle, l'Ecole & l'asyle des Rois.
Mettez donc en oubli, d'anciennes disgraces,
Dont mille heureux succès ont effacé les traces:
Les plus belles forêts, enferment des buissons ;
Et l'herbe croît au sein des plus riches moissons.
A quelques jours de deuil, semés dans votre histoire,
Opposez tant de jours de triomphe & de gloire.
Bovines, Marignan, Cerizoles, Rocroi,
Les Dunes, Denain, Lens, Fleurus, & Fontenoi ;

Digitized by Google

Théâtres renomés, Champs de Mars, où la France,
De ſes rivaux jaloux rabaiſſant l'inſolence,
Vit ſes lauriers nombreux s'élever ſur les leurs,
Comme le Lys ſuperbe entre les autres fleurs.
Et, ſans vous en tenir à la vertu guèrrière;
Sur vos Contemporains, en quel autre carrière
N'avez-vous pas encor hautement remporté
Les prix dont s'honoroit la ſeule Antiquité?
N'avez-vous pas, comme elle, aux palmes de Bellone,
Sçû joindre, des beaux Arts l'olive & la couronne?
En Tribune, en Lycée, en Théâtre, en Palais
Dans Paris ſeul, on trouve Athène & Rome en paix.
Marchez donc, aſſûrés de la faveur céleſte,
FRANÇOIS! Et loin de vous, tout préjugé funeſte!
Riez de l'Aſcendant qu'en armes, qu'en ſçavoir,
Que ſur vous, en tout genre, Albion croit avoir:
Erreur dont, parmi vous, ſes lâches émiſſaires
S'efforcent d'infecter quelques ames vulgaires;
Fantômes, ſous vos yeux, diſſipés dès long-temps;
Bucentaures de loin, de près bâtons flottans.
Connoiſſez mieux l'Anglois; & ſentez qui vous êtes.
Fier d'avoir étendu ces ſortes de conquêtes,
Qu'entreprend la valeur, moins que la ſoif du gain,

Digitized by Google

Il ſe peint ſur vos mers, le trident à la main:
La vôtre, à meilleur titre, eut la foudre en partage.
Tel fut le bras puiſſant qui renverſa Carthage:
La Fortune rioit à ſa cupidité;
Elle étoit ce que Tyr avoit jadis été;
Des tréſors amaſſés à la faveur de l'Onde,
Lui parurent un droit à l'Empire du Monde;
Elle arma follement, pour en dépoſſéder
Un Peuple belliqueux peu fait pour le céder.
Que de l'Ambition rejettant les amorces,
Ne connut-elle mieux & ſa ſphère & ſes forces?
Habile commercante, elle accrut, s'aggrandit;
Guerrière malhabile, elle ſe détruiſit.
Pourrez-vous moins que Rome, ô vous qui la vain-
quites?
Marchez, dis je; & ſerrez Londres dans ſes limites.
Mais, à des chefs experts, confiez vos drapeaux:
Tous vos ſoldats, dès-lors, ſont autant de Héros.
Sagement commandés, l'Europe ainſi les nomme.
MAURICE le diſoit: croyons-en ce grand homme:
Qu'ai-je fait, que ne fit avec même ſuccès,
Tout autre, ainſi que moi, ſuivi par des Français?
Sans la tête en effet, ſans ce premier mobile,
Du plus robuſte bras la force eſt inutile.
L'Aigle que reſpectoient les caprices du ſort,
Confiée à Varus, fut la fable du Nord.
Mais bientôt, dépoſée en des mains dignes d'elle,
L'Aigle reprit l'éclat de ſa gloire immortelle.

Digitized by Google

Il eſt, pour vous venger d'Hanovre & d'Albion,
Plus d'un Germanicus, & plus d'un Scipion :
Le ſang de LUXEMBOURG, de CONDÉ, de TURENE,
Exiſte, coule encor, boût dans plus d'une veine ;
Choiſiſſez. Ou plutôt, avec ſécurité,
Laiſſez agir pour vous la pleine autorité.
Sur le front des bons Rois, la Sageſſe ſuprême
Jamais ne mit en vain le ſacré diadême :
Repoſez-vous ſur elle ; & reſſouvenez-vous
Des champs de *Fontenoi*, de *Laufeld* & *Rocoux*.
LOUIS, pour ſon Second, y choiſiſſant MAURICE,
Favoriſé du Ciel, vous le rendit propice ;
Et là, de ſa préſence animant nos Guèrriers,
Fit oublier *Hochtet*, *Azincourt*, & *Poitiers*.

*Par M. P****.*

LES TALENS DE L'ESPRIT,

POEME.

TROISIÉME CHANT.

LE BERGER qui voit périr les Brebis qu'il chérit le plus, par le ſuc d'une herbe empoiſonnée ; le Laboureur qui voit ravager par une grêle affreuſe l'eſpérance

Digitized by Google

d'une moisson abondante, sont moins vivement & moins tristement pénétrés que ne le fut *Apollon*, en voyant détruire son plus cher ouvrage par les coups de l'*Ignorance* & de l'*Envie*. Elles s'applaudissoient de leurs succès, & se flattoient de les éterniser dans le monde, en y perpétuant les abus qu'elles avoient trouvé le moyen d'y répandre.... Infortunés Mortels! (s'écria le Dieu des Arts,) vous abandonnerai-je à de si dangereuses illusions? Et permettrai-je, que vous en soyez les Victimes?.. Non! Vous êtes moins coupables que malheureux; & ne suis-je pas, d'ailleurs, le premier auteur de votre infortune? J'ai dédaigné le secours de *Minerve*; & le destin m'en a puni. La sagesse pouvoit seule vous garantir de la séduction: les dispositions du cœur, influeront toujours sur les opérations de l'esprit. Epurons leurs sentimens; affermissons les dans l'amour de la vertu; & les bonnes mœurs mettront les *Talens* en sureté.

Il est plus grand de convenir de ses erreurs, que de ne s'être jamais trompé. *Apollon*, désabusé par l'expérience, ne balance point à rechercher les secours de *Minerve* qu'il avoit d'abord dédaignés: *Minerve*, à son tour, supprime les reproches, pour ne songer qu'à bien faire: les gran-

Digitized by Google

des âmes sont au-dessus des petites discussions ; & sacrifient, sans peine, au bien public leurs ressentimens particuliers.

Les *Talens* étoient plongés dans une profonde léthargie, suite de l'yvresse qu'ils avoient éprouvée : *Minerve* les touche de son *Egide*, & fait cesser à la fois leur sommeil & leur funeste enchantement. Elle les dégage des chaînes dont on les avoit chargés ; & les rend à toute la noblesse de leur origine, à toute la pureté de leur véritable destination. Renaissez, leur dit-elle, pour être agréable aux Dieux, utile à la Patrie, & glorieux à vous-mêmes.

A peine la Déesse a-t-elle manifesté sa volonté, que les *Talens* reprennent auprès d'*Apollon* leurs fonctions & leurs places. Toute la nature applaudit à cet heureux changement. Le plus beau jour fit disparoître les ténébres dont les *Talens* de l'Esprit avoient été soudain enveloppés : ils ne respirèrent plus qu'un air pur & serein, qui dissipa les vapeurs contagieuses dont leurs ennemis les avoient environnés. La prospérité des *Talens*, fut le supplice de l'*Envie* ; & l'*Ignorance* trouva son châtiment dans les progrès des Sciences & des beaux Arts. L'*Irréligion* & l'*Obscénité*, furent bannies sans réserve, &

Digitized by Google

précipitées sans retour dans les gouffres du *Tartare*. La *Satyre* obtint de rester : mais sous la condition expresse de changer ses *Dards* pour un Flambeau ; & de n'être plus, à l'avenir, qu'une *Critique* éclairée, judicieuse & modérée, qui s'attacheroit uniquement aux *Talens*, & non à la *Personne* ; qui respecteroit les Auteurs, en relevant les défauts de leurs Ouvrages ; & qui s'appliqueroit enfin à les perfectionner par la justesse de ses observations, plutôt qu'à les tourner en ridicule par la malignité de ses remarques.

Des Loix si raisonnables donnent soudain un nouveau lustre aux *Talens* réhabilités ; & les font rentrer glorieusement dans les emplois qui leur étoient destinés. Tout enfin reprend sur le *Parnasse* une face nouvelle, & les *Talens* deviennent la gloire & les délices de l'Univers.

La Poësie, déguise les oracles de la Sagesse & de la Vérité sous le voile ingénieux de la fiction & des images agréables ; le vrai l'accompagne toujours : mais l'imagination l'embellit & le montre aux mortels sous différentes formes qui reçoivent toutes un nouveau prix de l'aimable variété qui les décore. Tantôt, dans un Poëme héroïque, tableau d'une action

Digitized by Google

grande & instructive ; tantôt, par la représentation plus frappante encore de l'action même renouvellée sur un Théatre élevé par la *magnificence*, orné par le *goût*, gardé par la *pudeur* & par la *circonspection*. Là, sous les traits augustes de la majestueuse *Melpomène ;* ici, sous l'élégant & riant badinage de *Thalie*. Quelquefois aussi dans le récit ingénu d'une *Fable*, où, sous les agrémens de l'Apologue, les animaux & les plantes instruisent les hommes, & les forment en badinant aux devoirs les plus essentiels de la société.

L'Eloquence prend la défense de l'innocence opprimée, & s'éléve courageusement contre le crime audacieux & triomphant : elle ne parle plus que pour décrier le *Vice* & faire l'éloge de la *Vertu* : elle harangue les mortels, les attache, les émeut, les persuade ; & parvient à les rendre plus sages & plus heureux.

L'*Histoire*, qui dissipe l'*Ignorance* des Nations, & qui dit fièrement aux Rois la vérité, dégagée des lâches flatteries, & des odieuses partialités, ne s'occupe plus qu'à transmettre à la postérité les exemples qu'elle doit fuir, & ceux qu'elle doit imiter.

D'autres Écrivains, interprétent & font

Digitized by Google

revivre dans la langue de leur Pays les productions d'une langue étrangère, ou qui n'eſt plus : Art d'autant plus difficile, que pour rendre les mots, il faut connoître à fond les idées juſtes que l'on y attache : Talent, d'autant plus eſtimable, qu'il faut, pour le bien ſuivre, renoncer aux enchantemens de l'Imagination.

Tout enfin ſe reſſent, dans l'empire d'*Apollon*, de la préſence de *Minerve*, & de l'heureux changement qu'elle vient d'opérer. Et pour réparer encore plus ſolemnellement la fatalité paſſagère par laquelle les *Talens* avoient été diviſés, l'*Eſtime* & la *Concorde* les lient d'une chaîne de lauriers entrelaſſés de fleurs.

QUATRIÉME CHANT.

Que l'orgueilleuſe *Grandeur*, le *Sçavoir* pédanteſque, la *Vertu* ſauvage & la dédaigneuſe *Opulence*, trop peu intelligentes pour connoître le prix des productions du *Goût*, de l'*Eſprit* & de l'*Imagination ;* ou trop vaines, pour leur rendre juſtice, ne penſent pas que les Dieux ſoient indifférens ſur ce qui intéreſſe les *Talens* & les *Beaux-Arts* ! . . . *Jupiter* même, aſſis ſur le trône immortel

Digitized by Google

auquel les trônes de la Terre ne servent que de marchepieds, ne dédaigna pas de prendre part à la naissance des *Talens*, à leur chûte, à leur rétablissement: il voulut que leur régne ne se bornât point au siécle qui les avoit vû naître; & les trouva dignes d'être perpétués & perfectionnés pour la Postérité.

Apollon se chargea de leur avancement. L'*Olympe* assemblé lut, dans les fastes de l'avenir, la gloire & les progrès des *Talens*, dans Athènes, dans Rome, & chez les François. On les vit aussi fleurir dans l'agréable *Italie*, & chez la fière *Albion*, où les ressentimens de la guèrre n'ont jamais dû nous les faire méconnoître: heureux! si les habitans de cette Isle célèbre, dignes objets de notre estime, daignoient aussi le devenir de notre amitié; & si nous n'étions rivaux que sur les Talens & les Beaux-Arts.

Découvrons, (dit *Apollon*) révélons aux Mortels, qui voyent en ce moment les *Talens* encore au berceau, jusques à quel degré de perfection, de gloire & d'aggrandissement, s'éléveront ces objets de leurs recherches & de leur application.

Quels Génies sublimes la *Grèce* offre-t-elle à mes regards!... *Homère*, dans un Poëme dont les beautés seront toutes

à

Digitized by Google

à l'Auteur, & dont les défauts ne seront mis que sur le compte de son siécle, étonnera, charmera, instruira ses Contemporains & leurs successeurs : *Eschile*, *Sophocle*, *Euripide*, dans la *Tragédie* ; *Ménandre*, *Aristophane*, sur la Scène *Comique* ; *Pindare*, dans ses *Odes* ; *Anacréon*, dans ses *Chansons* ; *Théocrite*, pour les Dialogues champêtres ; *Démosthène*, au Barreau ; *Thucydide* & *Xénophon*, dans l'*Histoire*, partageront entr'eux les suffrages des siécles à venir, après avoir fait l'ornement & les plaisirs du leur. Tous feront, par leurs ouvrages, l'éloge des Talens qu'ils auront perfectionnés : d'autant plus glorieux, sans doute, de servir par la suite de modéles, qu'ils n'en auront point trouvé chez leurs Prédécesseurs.

Et toi, fameuse rivale de l'*Attique*, ô *Rome* ! dont les talens & les conquêtes étendront si loin la gloire & les succès ; tu verras briller avec complaisance *Virgile*, qui ne connoîtra qu'*Homère* pour égal dans l'art de l'invention ; & qui n'en aura point dans le talent enchanteur de la Poesie de style ; tu ne vanteras pas moins, dans une autre carrière, *Horace* le premier des Poëtes *Lyriques* ; & vous Auteurs charmans, d'un comique aimable & sensé, *Plaute* & *Térence*, à qui l'in-

Digitized by Google

tervalle des temps épargnera la douleur de voir un Poëte François vous surpasser ! *Ciceron* sera le digne émule de *Démosthènes* : des contestations s'éleveront sur la prééminence de ces deux *Orateurs*. Qui des deux triomphera ? . . . Tous les deux seront couronnés : aucun ne sera déclaré Vainqueur.

L'éloquence abondante de *Titelive*, & la mâle précision de *Tacite*, donneront aux *Historiens* qui les suivront des modéles bien différens, & qui n'auront entr'eux rien de commun, que l'honneur d'avoir également réussi.

Mais quel nuage obscurcit tout-à-coup l'Empire de la Littérature & des *Arts* ?.. Passons rapidement sur ces jours de barbarie & de calamité. Ils seront bien abondament réparés en *France*, par le siécle de *Louis-le-Grand*.... Quelle foule de Génies inimitables, & qui n'auroient presque pas eu besoin de modéles ! . . . Que de couronnes à distribuer, dans tous les genres ! Que d'Athlétes recommandables se distinguent à la fois dans la carrière ! . . Nommons seulement les Vainqueurs ; & laissons à juger du mérite des autres, par la gloire qu'ils auront eue de pouvoir paroître & se soutenir avec honneur à côté de pareils Concurrens.

Digitized by Google

Le ſublime *Corneille*, ſeul capable de donner une nouvelle élévation aux perſonnage les plus élevées ; le tendre & l'élégant *Racine*, ſouvent auſſi grand, quoique moins majeſtueux ; le ſenſé *Deſpréaux*, le modéle de la Poëſie raiſonnable, & le fléau des Poëtes ridicules ; l'ingénu *la Fontaine*, que ſa naïveté même rendra pour toujours inimitable ; *Moliere*, qui ne le ſera pas moins dans tout ce qu'il n'aura fait que d'après lui-même, & ſans égard pour la multitude... Quels lauriers ſuffiront à leurs triomphes ?.. Quelles louanges célébreront aſſez leurs *Talens* ?...

Et vous, qui, ſans avoir moins de génie, moins d'élévation, moins de feu, moins d'agrémens que les plus grands Poëtes, dédaignerez de captiver votre eſprit dans les bornes de la verſification, *Boſſuet*, *Fléchier*, *Fénélon* !.. Vous ramenerez les Talens de l'éloquence & de la perſuaſion, à l'uſage le plus reſpectable auquel on puiſſe les employer : vous charmerez les mortels par les grâces de votre élocution, & vous les convaincrez par la force de vos raiſonnemens.

Siécle heureux & vraiment digne du Monarque qui régnera, à quoi devras-tu ce rare aſſemblage des plus grands hommes? A l'appui dont les *Talens* ſeront ho-

Digitized by Google

norés ; aux careſſes, aux diſtinctions, aux encouragemens qu'on leur accordera ; & ces récompenſes ne ſe borneront point à la durée d'un ſiécle ſi floriſſant : leur utilité s'éterniſera dans les ſiécles à venir. Je vois ſe former de vaſtes Bibliothéques, monumens précieux de la Littérature, accrus par la merveilleuſe invention de l'Imprimerie ; monumens où la richeſſe, la variété & la multitude des reſſources recevront encore un nouveau prix, par le goût, le ſavoir, l'eſprit d'ordre, & la politeſſe de ceux à qui l'adminiſtration de ces tréſors aura été confiée.

Un Miniſtre fameux, un génie qui prendra quelque choſe de tous les autres, décorera la France d'un nouveau temple de mémoire, où ſe conſerveront par une ſucceſſion de travaux & d'émulations les *Talens* les plus chers & les plus glorieux à l'humanité.

Mais quels que puiſſent être, un jour, ceux de cette heureuſe Nation ; à quelque dégré qu'elle porte les opérations de l'eſprit capables de rendre les ſentimens du cœur ; ils ſuffiront à peine à ce Peuple pour rendre & peindre fidélement ſon amour, ſon reſpect & ſon admiration pour un Prince, que ſes victoires mettront à côté des plus célébres Conqué-

Digitized by Google

rans ; mais que ſa clémence & la bonté de ſon cœur placeront bien au-deſſus des plus fameux Monarques... Puiſſe-t-il, alors, faire ſuccéder aux triomphes l'abondance & la paix ſi néceſſaires aux *Talens*, qui le ſeront toujours eux-mêmes à la gloire des héros!... A ces mots, Apollon ferma le livre des Deſtins ; & tous les événemens dont il avoit avancé le ſpectacle intéreſſant, ſe perdirent dans l'immenſité des temps.

LE mot de la première Enigme du Mercure de Mai, eſt l'*Homme*. Ceui de la ſeconde eſt, *Colin-Maillard*. Celui du premier Logogryphe eſt *Mariage* ; dans lequel on trouve, *Air*, *Marie*, *ma*, *rame*, *maigre*, *aigre*, *mari*, *age*. Celui du ſecond eſt, *faim*.

ENIGME.

JE ſuis un brillant aſſemblage,
De quatre objets fort différens.
De la Guerre, l'un eſt l'image ;
L'autre, préſente aux regardans,
Une herbe propre au pâturage.

Digitized by Google

Le troiſiéme, offre du pavé.
Le quatriéme, une partie,
Dont on ne peut être privé,
Sans perdre en même-temps la vie.

Par Madame la Préſidente du T.....

AUTRE ENIGME.

LECTEUR, je ne ſuis point cachée;
Je ſuis un attribut du genre maſculin.
Quoique je ſois du ſexe féminin,
Aux femmes rarement l'on me voit attachée.
Je fais l'homme; & pourtant c'eſt l'homme qui me fait.
Souvent je fais envie à la folle jeuneſſe,
Qui, dans un âge mûr, & m'outrage & me bleſſe,
Pour me récompenſer de mon rare bienfait.
Souvent, l'âge me fait paſſer de criſe en criſe;
Je ſuis de diverſes couleurs.
De noire que j'étois, je deviens toute griſe;
Et le ſoldat me ſçait bon gré de mes faveurs.
Ah! j'en dis trop, tu vas me reconnoître.
Tout homme fait ne m'aime pas,
Tant je lui cauſe d'embarras.
Lecteur, c'eſt ton avis, peut-être,

Par M. GOUDEMEZ.

Digitized by Google

LOGOGRYPHE.

CE n'eſt qu'avec effroi, Lecteur, qu'on me
voit naître.
Mes cinq pieds réunis, cauſent bien du fracas;
Mais étant diviſés, il te plairont peut-être.
Les deux premiers, ont de puiſſans appas:
Garde-toi, néanmoins, d'en faire trop de cas;
Sans quoi, de bon valet, je deviens mauvais maître.
Des trois derniers, le ſort eſt varié:
Leur printemps en plaiſirs fertile,
Aux ris, aux jeux ſe voit aſſocié;
Mais leur hyver ſombre & débile,
Aux rebuts, aux ennuis, paroît ſacrifié.
Sous une image, encore plus frappante,
Je vais tâcher de m'offrir à tes yeux.
Ote ma tête... alors ma fureur dévorante,
Seme la terreur en tous lieux.
Ote mon ventre, en me rendant la tête,
Je m'offre à tes beſoins de plus d'une façon.
De moi l'on fait du pain... & certaine boiſſon,
Entr'autres, avec moi ſe compoſe & s'apprête.
Lecteur, tant je me vois en train,
Je pourrois bien m'étendre davantage.
Mais dois-je être l'objet d'un plus long badinage,

Digitized by Google

Moi, qui jamais n'annonce au genre humain,
Que débris, horreurs, & ravage?

Par M. DESMARAIS DU CHAMBON.

AUTRE.

C'est pour un art affreux, dont le monde gémit,
Que dans l'âge de fer, me fit naître mon pere;
Et de deux élémens, je tiens tout mon crédit.
Quon n'aille pas, d'abord, me prendre pour mon frere:
Je lui ressemble assez, mais je suis plus petit.
Il est, ainsi que moi, formé pour le carnage;
Des hommes, tous les deux, nous servons les desirs,
Lui, quelquefois, utile à leurs plaisirs,
Moi, jamais qu'à remplir les transports de leur rage:
Emploi triste, où surtout, dans ces tems malheureux,
Eux-mêmes sont forcés, contre leurs propres vœux,
Victimes de mes coups, de me mettre en usage.
Mon nom, dans ses dix pieds, offre... mais, d'un Censeur,
Déjà la voix se fait entendre:
Il m'objecte, d'un air mocqueur,
Que je puis des détails lui sauver la longueur,
Tant je suis facile à comprendre.

Digitized by Google

Mais, sans douter que tu tiennes le mot,
Lecteur, on croit souvent sçavoir ce qu'on ignore.
Examine-le bien encore:
Tu verras que tu n'es qu'un sot.
Un sot? le mot peut ne être équivoque!
Rimailleur, tu pourrois... cher Lecteur, je le dis;
Si tu te fâches, c'est tant pis,
Car tu trouveras, qu'on s'en moque...
Cependant, je pourrois railler hors de saison:
Je le vois dans tes yeux, au feu dont tu t'animes:
Aussi, pourquoi le prendre sur ce ton?
Ne sçais-tu pas, que la raison,
Ne guide pas toujours le caprice des rimes?
Avant de t'emporter, considere un moment,
Qu'une Muse souvent, ment:
Bien loin de t'irriter, tu pourras même en rire.
Ou si ce n'est l'excuse qu'il te faut;
Venge-toi, j'y consens. Il t'est permis de dire,
Que de la Muse qui m'inspire,
Plût à Dieu, que mentir fut le moindre défaut!

Digitized by Google

CHANSON,

*De M. Dela***, pour Madame la Ducheſſe de Ma***, à l'occaſion d'une très-belle Harpe, dont elle lui a fait préſent.*

Nota. Cette excellente Harpe, eſt faite par le ſieur *Salomon*, qui a pouſſé cet Inſtrument à une perfection qui étoit encore inconnue, même en Allemagne, où il eſt très en uſage.

Est-ce Apollon, qui me donne ſa Lyre?
Quels ſons touchans, tendres, harmonieux!
Non, c'eſt d'Eglé qu'eſt ce don précieux:
Je le connois aux tranſports qu'il m'inſpire.

Charmante Eglé! mes vœux ſont ſatisfaits,
C'eſt à tes dons, que je dois l'avantage
De t'exprimer un éternel hommage,
Par des accens dignes de tes bienfaits.

Digitized by Google

ARTICLE II.

NOUVELLES LITTERAIRES.

EXTRAIT des Anecdotes morales, ſur la FATUITE', &c. par M. DE CAMPIGNEULLES, Tréſorier de France en la Généralité de Lyon &c. annoncées dans le ſecond Mercure d'Avril 1760. p. 141.

IL n'y a peut-être pas un homme de Lettres, Monſieur, qui n'ait ſenti tout le déſagrément que produiſent dans nos cercles ceux qui prétendent en être les Héros : il ne faut quelquefois qu'un *Fat*, qui allonge joliment le petit doigt pour faire briller une bague de prix, & qui décide en deux ou trois mots inintelligibles une queſtion qu'il n'entend pas, pour réduire au ſilence un homme d'eſprit & de bon ſens. La Fatuité eſt un levain contagieux qui, ſi l'on n'y prend garde, peut également corrompre nos uſages & nos mœurs. C'eſt comme un défaut très-dangereux, comme la ſource des travers que nous nous donnons ſi

Digitized by Google

completement aux yeux des étrangers, comme la cause prochaine de bien des vices, qu'on envisage la Fatuité dans l'Ouvrage dont je me propose de vous entretenir. L'Auteur nous en présente, d'abord, les dangers, dans l'histoire d'une jeune personne, qu'une mauvaise éducation a rendue coquette; & qui n'épouse son Tuteur, que pour acquérir les moyens de se montrer sur le Théâtre du grand Monde, & d'y jouer le rôle de la petite maîtresse la plus décidée. *Zelime* fait prendre à son époux le titre de Marquis; & dans le faste & l'opulence, se comporte en Marquise de la derniere élégance. Esclave de la mode, ce n'est pas assez pour elle d'avoir une maison, une livrée brillante, une cour nombreuse & une toilette *accréditée*, il lui faut un amant en titre. Elle en prend un. Elle écarte le seul sur lequel elle pouvoit jetter les yeux, sans se déshonorer. M. de Val.. est sacrifié à un certain Comte » qui jouit d'une réputa-» tion acquise & cimentée par des avan-» tures d'éclat. » L'époux de *Zelime*, peu fait aux usages du grand Monde, ne peut pas se familiariser avec ce dernier trait d'inconséquence. Il surprend sa femme, dans une situation qui ne lui permet pas de douter de sa trahison. Une chûte

Digitized by Google

malheureuſe,& la révolution que lui cauſe ce ſpectacle ſingulier, le conduit au tombeau. *Zelime* dépenſe, en ſuperfluités, les grands biens qu'il lui laiſſe. Elle eſt bientôt réduite à ſupporter les horreurs de l'indigence. C'eſt alors qu'elle réfléchit, qu'elle ſe reproche ces égaremens d'une ſotte vanité qui ſont ſi peu capables de procurer de vrais plaiſirs, qui n'effleurent que la ſurface de l'ame, & la laiſſent dans l'abattement & la langueur. M. de Val..., qui s'il eût fallu qu'elle fît un choix, en étoit digne à tant d'égards, qui auroit pû lui ouvrir les yeux ſur les écarts de ſa conduite, & profiter de ſon amitié pour l'arracher à l'erreur & la ramener à la raiſon, M. de Val... ſe peint dans ſon imagination, tel qu'il eſt; & ce ſouvenir ne fait qu'accroître ſa douleur. Ce généreux mortel, ne l'a point perdu de vue: Il veut apprendre, ſi le malheur l'a changée. Il ſe préſente chez elle, ſous un déguiſement qui le rend abſolument méconnoiſſable; & dans l'inſtant où *Zelime* ſe croit abandonnée de toute la terre, M. de Val... qui la trouve telle qu'il la ſouhaite, ſe jette à ſes genoux, lui jure un attachement éternel, & ſous le titre ſacré d'ami, lui fait agréer des propoſitions qui lui aſſurent une fortune hon-

Digitized by Google

nête, sans blesser son amour propre, ni la vertu qu'elle doit à ses malheurs.

Cette Histoire est suivie d'un petit Conte, qui a pour titre : *Ce n'étoit pas cela.* Il avoit déja vû le jour, ainsi que *Le petit-Maître esprit-fort*, qu'on trouve après. *Les Réflexions, sur les petits-Maîtres*, qui terminent le volume, ont, pour la plûpart, le mérite de la nouveauté. On y établit que la fatuité, sous différentes formes, a presque toujours régné parmi nous; qu'elle prend sa source dans le rafinement de la politesse & du luxe; qu'elle n'étoit pas méconnue des Grecs ni des Romains; & qu'elle se trouve communément chez les Nations les mieux civilisées & les plus riches. » Je trouve, » dit *M. de Campigneulles*, des Petits-» Maîtres à Madrid, à Londres, à Rome, » & à Paris. L'Histoire m'en montre, à la » Cour de Darius; mais l'Histoire ne » montre que des hommes chez, les » Scythes; & je chercherois vainement des » Petits-Maîtres, en Suisse. » L'Auteur envisage, de tous les côtés, les ridicules qu'il voudroit détruire: quelquefois il prend le ton qu'il condamne, & combat la fatuité avec ses propres armes. Il indique l'origine du mot *Petit-Maître*, & les nuances qui le distinguent du *Fat*. H

Digitized by Google

s'éleve contre l'esprit de frivolité qui écarte de l'utile, contre l'esprit de libertinage qui rompt tous les liens de la Nature & de l'humanité. Ces morceaux, qu'il n'est pas possible de faire connoître dans un extrait, concourent à rendre l'ouvrage estimable; & l'Auteur me paroît n'avoir pour but, que le bien public. Il rend justice aux écrits profonds que notre siécle a produits sur l'administration, le commerce, l'agriculture &c. Mais il ne croit pas » qu'il soit plus glorieux » d'ouvrir les canaux qui ménent à l'aisance, que de frayer les chemins qui » conduisent à la vertu. Cet ouvrage se trouve chez *Coustellier*, quai des Augustins, & chez *Cuissart*, quai de Gêvres. Le prix est de 30 s.

LE NOUVEAU SPECTATEUR,

Par M. DE BASTIDE.

ON n'a point encore rendu compte de cet ouvrage, dans le Mercure, depuis qu'il a commencé à paroître: il mérite pourtant d'être annoncé; & je vais, avec plaisir, lui rendre la justice dont il est digne.

Digitized by Google

Cet ouvrage se distribua d'abord par cahiers de 72 pages, qui paroissoient tous les dix jours. M. de *Bastide* étonna le Public, par une exactitude qui annonçoit la plus grande facilité : en continuant d'être fidèle à ses engagemens, il a rendu presque incroyable un fait dont il est pourtant impossible de douter.

M. de *Bastide* voit très-bien, & pense beaucoup. Il possède à fonds la connoissance du cœur, & ce dédale tortueux a pour lui peu de détours cachés. Cependant en peignant les hommes, en apprenant à les connoître, il n'apprend point à les haïr : sa morale est une source féconde de leçons pour ceux que les vices de l'humanité ont rendu coupables, & une source de consolation pour ceux qu'ils ont rendu malheureux. Il ne répand ni les maximes du mépris, ni les semences de la misantropie : il dit, voilà comme l'homme est fait ; mais ne le croyez pas si méprisable, si monstre qu'il paroît l'être ; la perfection ne dépend pas de lui autant que la réflexion : la réflexion même n'en dépend pas toujours. Ses vices sont souvent la suite d'une progression de causes affreuses & terribles : plaignez-le, en le condamnant, & en craignant de l'imiter.

J'ose le dire, cet ouvrage peint tout

Digitized by Google

à la fois l'homme tel qu'il eſt, & l'homme tel qu'il peut être : ce ſont les idées de la raiſon rendues, pour ainſi dire, par le ſentiment.

L'Auteur, parcourt tous les états ; & montre, à nud, tous les individus qu'il examine. Quelle variété d'objets ! il ne ſe contente pas de tracer ce qu'il a vû, & ce qu'il voit ; il puiſe dans les livres qu'il a lus, & il lit tous les jours. Son ouvrage le prouve.

Tout ce qui a paru juſqu'à préſent de cet ouvrage intéreſſant, forme huit volumes de 432 pages, chacun. Je vais donner une idée des morceaux qui m'ont le plus frappé.

Dans le premier volume, il parle d'un homme qui avoit fait le projet inſenſé, d'avoir toujours raiſon ; & à qui il en coûta cher pour avoir trop bien ſuivi ſon deſſein. » Il s'étoit fait, dit il, une ſuite » de principes clairs, & de conſéquences » inconteſtables... il avoit toujours rai- » ſon ; mais il ennuya. Un malin, s'apper- » çut de ſa manie, la trouva impertinen- » te, la fit remarquer aux autres ; & dès » le même inſtant, forma une ligue épou- » ventable contre lui. On ne le ménagea » point : tous ſes diſcours & toutes ſes » actions furent critiqués & condamnés.

Digitized by Google

» Il crut que tous les hommes étoient » devenus foux ; & il devint fou lui-mê- » me. Il eut tort : sa femme, qu'il avoit » excédée, l'envoya aux petites-maisons ; » & elle eût raison. »

On voit aussi l'Histoire du véritable Amour : aventure remplie de passion, & de délicatesse. Le seul portrait de l'héroïne, & la peinture des premiers sentimens qu'elle inspira à son amant, suffiront pour faire juger du mérite de ce morceau. Il suppose un homme de qualité, exilé en Allemagne, pour une affaire d'honneur. C'est lui-même qui parle ici. » Etre Prin- » cesse, être belle, être jeune, être char- » mante ; c'est avoir tout, c'est être tout » ce qu'on peut être. La Princesse étoit en- » core au-dessus de tout cela : elle avoit » quelquechose qui se sent, qui ne peut » se rendre, & qu'on ne pourroit voir » que dans l'objet qu'on doit aimer, » quand même il pourroit être ailleurs. »

» La premiere fois que je la vis, j'eus » tout le plaisir de sa beauté. Elle com- » mençoit sa toilette ; elle n'étoit encore » belle, que par ses propres charmes ; & » je ne crus pas qu'elle pût l'être davan- » tage : je ne me trompois pas ; mais elle » eut une beauté d'une autre espéce. Je » m'imaginai voir *Vénus*, au milieu des

Digitized by Google

» Nymphes (car elle prêtoit des grâces à » ſes femmes !) J'avois été touché : je » fus ravi.

» Je me tenois devant elle, avec un » reſpect dont je n'avois point d'idée. » J'avois été à la Cour, & chez les plus » grandes Princeſſes ; mais je n'avois rien » ſenti en leur préſence, comme je le » ſentois alors. Je n'étois point intimidé ; » & cependant, je ne ſçavois ce que je lui » pourrois répondre, ſi elle me parloit.

» Lorſqu'elle me parla, ce fut pour me » dire des choſes ſi obligeantes, & ſi » ſpirituelles, que je me ſerois preſque » jetté à ſes genoux, pour lui dire que je » l'adorois, &c. »

Le Spectateur rend compte, dans un autre endroit, de la malheureuſe aventure d'une Demoiſelle aimable, née avec les qualités les plus intéreſſantes ; mais trop capable de tendreſſe, & de cette confiance qui égare tôt ou tard un jeune cœur. Elle s'eſt laiſſé ſéduire par de faux ſermens ; & ſon infidèle a diſparu ſous des prétextes vains. Le Spectateur, qui la connoît & l'eſtime, lui arrache ſon ſecret : il a eu des liaiſons avec ſon perfide ; & il eſpere, qu'en lui écrivant, il fera triompher l'amour, ou du moins l'honneur. Il lui écrit. Mais la réponſe de celui-ci fait

Digitized by Google

connoître toute l'audace, toute l'impudence, toute l'atrocité de la plûpart de nos jeunes gens en pareille matière. Le Lecteur ne sera pas fâché de connoître ce monument affreux d'infamie, d'autant plus que le fait est vrai. » La pauvre na-» ture humaine est bienheureuse, d'avoir » encore un Avocat aussi éloquent que » vous l'êtes ! mais gagnera-t-elle son » Procès ? L'éloquence ne suffit pas au-» jourd'hui, que tout le monde pense. Il » y avoit autrefois des loix naturelles: » il est venu des usages, qui ont tout ren-» versé J'en suis fâché pour l'honneur des » sages, qui triomphoient à nous donner » d'excellens conseils. Heureusement pour » eux, ils sont morts avant la chûte de leur » Empire; il n'y en a plus. Vous qui l'êtes » encore, sçâchez, mon ami, qu'on ne doit » pas prononcer légèrement le nom de » *devoir*, dans un tems où tout le monde a » de l'esprit. Tout devoir, doit être fondé » sur une loi: toute loi, peut être contes-» tée. Un usage, ne l'est point; par con-» séquent, l'un l'emporte sur l'autre, & » l'on doit s'y fixer. La loi dit, que quand » *on a abusé de la foiblesse d'une fille*, on » doit l'épouser: elle a raison, en parlant » d'après les principes qu'elle établit. » Mais observez que ces principes éma-

» nent d'une idée fausse ; & qu'il n'y aura » plus de *devoir* pour l'homme, si l'on » prouve qu'il n'y a point de *foiblesse* dans » la fille. Or il est prouvé, qu'il n'y en a » point. L'expérience, la physique, la » connoissance générale du sexe, nous » apprennent &c.& cela posé, vous voyez » que j'ai très-peu de choses à vous ré- » pondre sur le fait de Mlle * *. Vous » m'apprenez qu'elle est grosse ? j'en suis » fâché pour elle. Vous me demandez » mon avis sur cette grossesse ? mon avis » est, qu'elle accouche.

Il y a, dans ce volume, d'excellentes réfléxions sur les devoirs des peres envers leurs enfans. M. de Bastide semble, ici, inspiré par la nature même. Il s'anime surtout, & s'emporte, pour ainsi dire, en considérant le barbare Despotisme qu'exercent trop souvent les chefs de famille, envers les malheureux objets de leur domination. Il examine rigoureusement leurs droits, & les force à comprendre que ces droits ont des limites. » Qu'est-ce qu'un pere, dit-il, à l'égard » de son enfant ? c'est le maître d'un ter- » rein où de jeunes arbrisseaux se trou- » vent plantés. Quel nom méritera cet » homme, si pour redresser un de ces » arbres à peine formés, il déploye toute

Digitized by Google

» la force de son bras ? on le devine ; il » est inutile de le dire. Qu'arrivera-t-il de » cette violence brutale, ou du moins, » imprudente ? l'arbre pliera, mais pour » périr en croissant, ou pour prendre une » forme vicieuse qu'il conservera jusqu'au » dernier moment. Plaçons les peres & » les meres dans le même tableau : leur » caractère, leurs devoirs, leur condam- » nation s'y trouvent : & il ne faut qu'un » coup d'œil, pour les y appercevoir. Un » pere qui voyant des passions à son fils, des » défauts, des vices même, s'arme d'a- » bord de toute son autorité pour redres- » ser ce jeune cœur, (arbrisseau toujours » tendre !) un tel pere est un tyran : » on entend le jeune arbre crier sous la » main homicide qui le martyrise, en le » redressant. Il peut arriver deux mal- » heurs, de cette violence farouche : ou » l'enfant débile périra dans la torture » qu'on lui fait éprouver, ou il se révol- » tera ; & il ne faut pas douter, qu'en ce » cas, il ne prenne d'autres vices. Il y » en a de tout prêts, qui n'attendent » que la volonté de l'homme malheureux, » ou de l'esclave persécuté, pour s'offrir » à lui comme une consolation, ou comme » un moyen de vengeance. »

Suit un très-bon Discours, sur la façon

Digitized by Google

impolie & groſſière dont la plûpart des maîtres de maiſon un peu riches reçoivent chez eux un nouveau venu, qui n'a pas l'honneur de l'être. » Je me trouve ſou-» vent préſent à ces ſortes de réceptions, » dit-il, & j'avoue que mon cœur a gémi » cent fois du ſupplice qu'eſt obligé d'en-» durer celui qui en eſt l'objet... Un hom-» me qui vient vous voir pour la premiere » fois, ſi la viſite eſt purement de politeſſe, » eſt une victime qui vient ſe livrer à toute » votre diſcrétion. Vous êtes ſur votre » terrein, & plus fort que lui, eût-il » cent fois plus d'eſprit que vous, parce » que ſes égards le rendent foible. Il eſt » timide devant vous, parce qu'il ignore » ſi ſa préſence vous ſera agréable, ſi ſa » figure même ne vous déplaira pas: il » craint mille offenſes. Un pareil état ob-» tient aiſément de l'attention, ſi l'on eſt » poli; mais de plus, il mérite de la pitié » ſi l'on eſt humain: car, encore une fois, » cet homme ſouffre. Tout le monde ſçait » cela, tout le monde en convient, & » tout le monde l'oublie. Le nouveau » venu entre; il dit deux mots, on lui » en dit un, on lui fait ſigne de s'aſſeoir, » il obéit, & le voilà oublié. On conti-» nue une partie de jeu: il eſt placé au » bout de la table; on lui adreſſe encore

Digitized by Google

» la parole une fois ou deux, sans lui faire
» l'honneur de le regarder: la politesse est
» si cavalière qu'il peut s'en offenser ; &
» elle est si courte, qu'il n'a pas le tems
» d'y répondre. On poursuit ; & de ce
» moment, il n'est plus question de lui
» jusqu'à la fin de la partie : il peut rêver,
» cracher, se moucher, s'étendre dans son
» fauteuil, mesurer la hauteur du plan-
» cher, le tour de la tapisserie : il pour-
» roit mourir ; on ne prendra plus garde
» à lui : c'est un atome qui a disparu. Voilà
» comme on reçoit généralement. Quelle
» inhumanité !.. Si ce n'est une partie de
» jeu qui en est le prétexte, c'est une con-
» versation qui en est la cause : on a com-
» mencé à raconter l'histoire de la veille,
» objet intéressant, & plus intéressant cent
» fois qu'un honneur qu'on vient nous
» rendre, qu'une politesse qu'on vient
» nous faire, c'est un plaisant qui raconte ;
» il ne faut pas interrompre un parleur qui
» a tant d'esprit : quel meurtre d'inter-
» rompre une narration si vive, si pi-
» quante ! le patient écoute, il n'entend
» que des mots qui lui sont totalement
» étrangers ; c'est une énigme : cependant,
» il faut qu'il rie avec les autres ; sans cela,
» il s'appercevra qu'il est tout seul ; & on
» le traitera comme un homme sérieux
» qui

Digitized by Google

» qui a l'insupportable défaut de penser,
» & de vouloir comprendre, avant que
» de rire. »

M. de *Bastide* finit, par cette judicieuse réflexion. » Ce défaut général vient sans
» doute de la précipitation que l'on a de
» mettre les jeunes gens dans le monde,
» de la négligence à les corriger des dé-
» fauts de leur âge, & peut-être encore
» du peu de soin que les femmes appor-
» tent à se faire respecter. Il y a une liai-
» son sensible, entre le respect pour les fem-
» mes, & la politesse générale; & par con-
» séquent, entre les qualités contraires.

Le second volume unit la même variété, à un intérêt encore plus général, & plus sensible.

Dans ce volume, l'Auteur nous représente le bonheur d'un homme qui a sçû modérer ses desirs & son ambition. Un de ses amis, lui en fournit l'exemple le plus touchant. C'est un homme, né riche, qui s'est retiré dans une terre de dix mille livres de rente, après avoir fait tout le bien qu'il pouvoit faire. L'Auteur alla le voir; & il faut apprendre de lui, les plaisirs qu'il goûta dans ce petit voyage. » Je
» trouvai mon ami, dit-, dans son po-
» tager, assis sous un berceau qu'il a fait
» élever exprès, pour pouvoir, en tout

Digitized by Google

» temps & toute heure, compter ſes
» richeſſes : car il mépriſe l'or, qui ne
» lu eſt plus: néceſſaire ; & il préfère de
» belles poires & de belles pêches, à
» d'inutiles écus. Il m'embraſſa, avec cet-
» te joie vive, qui ſort de l'âme, & la
» peint ſi bien!... Auſſi charmé que lui, je
» voulus viſiter ſes vergers & ſes jardins,
» déjà chers à mon cœur par le bonheur
» de mon ami. J'y trouvai partout le goût
» & l'abondance : la main du maître,
» cette main, que dans le monde, le tu-
» multe, & l'agitation continuelle, ne per-
» mettent d'appliquer à rien, étoit ici im-
» primée partout. Nous prîmes le chemin
» de la ferme. En m'y conduiſant, il me
» parla de ſes moutons, de ſes vaches,
» de ſa baſſe-cour. Je l'écoutois : je voyois
» cette petite vanité de ſentiment, qui
» manifeſte ſi bien le bonheur ; & je ſen-
» tois que je prenois des rapports avec
» tout ce qui l'excitoit en lui. Vous êtes
» toujours content de votre fermier, lui
» demandai je ? Oh ! toujours, me ré-
» pondit-il : c'eſt un homme comme il
» n'y en eut jamais ; vous allez le voir :
» vous ſerez charmé de le connoître. Il
» eſt bon qu'un ſpectateur voie les hom-
» mes dans leur état, dans leur maiſon ;
» celui-ci vous retracera les anciens

Digitized by Google

» temps, ces temps où l'on dit que l'in-
» nocence habitoit ſous le chaume : vous
» jugerez ſi l'on nous a conté des fables.
» Pour moi je ne le crois plus, quand je
» vois mon ami Dufour. Nous arrivâmes;
» & le premier objet que nous apperçû-
» mes, fut juſtement le fermier. Son air
» vénérable, me frappa: ſa façon ſeule d'a-
» border ſon maître, me fit juger du reſpect
» & de l'attachement qu'il a pour lui. Eh
» bien! maître Dufour, lui dit-il, com-
» ment vous portez-vous? Nous venons
» vous voir. Monſieur, lui répondit-il, vous
» me faites trop d'honneur; ma ſanté eſt
» toujours bonne; les gueux, ont ce privi-
» lége-là. Ah! reprit mon ami, je ſerois
» bien fâché que vous fuſſiez gueux. Je ne
» le ſuis pas non plus, reprit-il, avec un
» aimable ſourire: je ne puis jamais l'être,
» avec votre bonté. Nous entrâmes dans
» la maiſon; & maître Dufour nous en
» fit les honneurs avec plus d'aiſance
» que n'en ont bien des gentilshommes
» dans leur château à baſtions. Nous nous
» aſſîmes; & le bonhomme reſtoit de
» bout. Son maître lui dit de s'aſſeoir; il
» ſe plaça vers la porte. Venez vous
» mettre ici, reprit mon ami; venez,
» maître Dufour? vous ne devez jamais
» mettre de diſtance entre vous & moi,

Digitized by Google

» souvenez-vous que vous m'avez sauvé
» la vie ; & que sans vous, je n'aurois pas
» le bonheur d'être ici. Mais, poursuivit-il,
» je vous vois là un enfant que je ne vous
» connoissois pas ! il est joli ; quel âge a-
» t-il ? Il a cinq ans, Monsieur ; mais il
» n'est point à moi : c'est un petit orphe-
» lin, que j'ai retiré depuis huit jours. Un
» orphelin ! Vous ne m'avez pas parlé de
» cela, maître Dufour. Je vous le recom-
» mande ; & je m'en fie à vous. D'où
» vous est-il venu ? de la providence,
» Monsieur. Il vient de bonne main,
» maître Dufour ; je ne veux pas vous en
» priver : vous lui donnerez du pain,
» moi des habits. Vous sçavez, pourtant,
» de qui il est né ? oui, Monsieur, ma
» femme l'a nourri : son pere étoit un
» pauvre Officier, qui vient d'être tué ; sa
» mere est morte de chagrin ; & l'on me
» l'a apporté, pensant bien que je le rece-
» vrois. C'est que l'on connoît votre bon
» cœur. Mais vous ne me parliez pas de
» tout cela : le fils d'un Officier ! maître
» Dufour, je vous le recommande, je
» vais vous envoyer du linge ; il faut qu'il
» ne manque de rien ; que le Maître d'E-
» cole en prenne soin ; je payerai tout
» cela : j'ai encore quelques louis, au ser-
» vice des enfans des Officiers.

Digitized by Google

Suit l'aventure plaisante d'un jeune homme de Province mal élevé, comme l'est le grand nombre. Il faut encore entendre le Spectateur raconter lui-même.

» J'étois l'autre jour, dit-il, chez l'aimable Marquise de **, la femme de Paris » qui saisit le mieux un ridicule, en rit le » plus volontiers, & le pardonne plus aisément. Nous nous entretenions librement de mes feuilles, & elle me fournissoit d'excellens sujets à traiter; lorsqu'on lui annonça M. Gauchefort. M. » Gauchefort! s'écria-t-elle, le plaisant » nom: je ne connois point cela. C'est un » Monsieur qui a une longue épée, un » long col, de longues jambes, & l'air » fort sot, dit plaisamment la femme de » chambre, qui annonçoit. Faites entrer, dit » la Marquise: je ne conçois pas comment » on ose se faire annoncer avec de certains » noms! ni se présenter avec de certains » visages, lui dis-je: car je vois la tournure » de celui-ci.

» Nous allions éclater; il fallut nous » contraindre. Gauchefort entroit; & à » sa premiere révérence, nous comprîmes que nous étions obligées, en conscience, de le ménager. Il tenoit une Lettre, qu'il présenta à la Marquise, avec » toute la mauvaise grâce d'un homme

Digitized by Google

» qui n'auroit que la moitié des reſſorts
» qui font aller le bras & l'épaule.... Lorſ-
» que la Marquiſe eut lû la Lettre, il me
» parut qu'elle vouloit lui montrer de la
» bonté. Il lui étoit adreſſé par un ami: elle
» lui parla très-obligeamment. Il répondit;
» & nous vîmes qu'il étoit encore plus ſot,
» qu'il n'en avoit la mine. Il arrivoit de
» province, pour ſe façonner... Il ſe tenoit
» debout & très-éloigné d'elle: elle lui
» dit de s'approcher du feu, & le lui ré-
» péta; mais mon noble gentilhomme, ne
» ſçavoit que reculer. La Marquiſe, qui
» commençoit à ſouffrir, inſiſta fort; &
» comme elle vit qu'il n'étoit pas diſpoſé
» à ſe rendre; elle fit un pas vers lui pour
» l'obliger à céder: mais lui, dont la ré-
» ſiſtance étoit notée, fit un ſi terrible
» écart, que d'un coup de talon il ren-
» verſa une chifonnière, quatre taſſes de
» la plus belle porcelaine, une chocola-
» tière & tout le chocolat qu'elle renfer-
» moit... La Marquiſe, qui a l'âme noble,
» & qui d'ailleurs avoit plus ſouffert de
» ſa contrainte qu'elle ne ſouffroit de
» la perte de ſes taſſes, fit un éclat de rire,
» en lui criant de ſe raſſurer, car il étoit
» prêt à fuir. Mais il eſt queſtion de le
» déterminer à s'approcher du feu; &
» c'eſt qu'il eſt impoſſible d'obtenir. Elle

» prie, presse, supplie : l'entêté semble » frémir, au danger de se rendre. Au moin- » dre mouvement qu'elle fait, *le flot qui* » *l'apporta recule épouvanté*... Enfin elle » avance un siége; il faut céder : il faut fi- » nir. Il va s'asseoir dans un fauteuil, qui est » contre la porte; & ne prenant point gar- » de qu'il y a dessus une guitarre; d'un coup » de derriere, il brise & met en piéces l'ins- » trument chéri d'Apollon & des grâces. » Le bruit l'épouvante; les cris affreux » de la victime, lui impriment la terreur; » il se croit poursuivi par des mânes ter- » ribles : il se sauve; & ne prenant pas » garde encore qu'il y a une porte, il la » heurte lourdement, & va tomber sur » le parquet de l'antichambre. »

Je passe sur beaucoup de morceaux, qui mériteroient chacun des détails particuliers : Tels, par exemple, que celui ou l'Auteur exprime les avantages de l'adversité. Ce Discours est si rempli de vérité, de sentiment & de philosophie, qu'une Dame a dit, *qu'il prenoit envie de devenir malheureux, en le lisant.* Je veux pourtant m'arrêter à la description d'une petite maison, où tout ce que l'art, l'esprit, & l'amour peuvent inspirer, se trouve représenté à chaque moment. Les Architectes les plus célèbre

Digitized by Google

ont applaudi à ce charmant édifice ; & je m'imagine que quelque jour un homme de goût, favorisé de la fortune, sera tenté de le faire réaliser. A la situation, & aux beautés du lieu, l'Auteur a joint une situation de sentiment, une intrigue d'amour : mais quelle intrigue ! elle inspire l'honnêteté & la vertu même. Il feint une femme aimable, légère, vive, sans attachement, qui n'a jamais rien aimé, & qui croit pouvoir n'aimer rien. Elle défie les hommes de pouvoir la toucher ; *Trémicour* la défie à son tour de venir dans sa petite maison : ils font une gageure, elle y vient. Elle a bientôt lieu de s'en repentir. Tout l'enchante, tout la séduit dans ce lieu de délices ; mais le ton du maître de la maison, son esprit, son amour, son respect aimable, lui font surtout une vive impression : elle veut s'en défendre, elle ne le peut pas : elle sent qu'elle ne le peut point ; à chaque instant, c'est un charme nouveau. Elle veut se retirer : *Trémicour* l'arrête : » Où voulez-vous aller, lui dit-il, en frémissant ? *Melite*, j'ai » mérité que vous m'écoutassiez ; songez » combien je vous ai respectée : asseyez-» vous, ne craignez rien ; mon amour » vous répond de moi... Je ne veux pas » vous entendre, lui dit-elle : à quoi ma

» complaisance aboutiroit-elle ? Vous sça-
» vez, que je ne veux point aimer : j'ai
» résisté à tout... Elle fut cependant obligée d'y souper. Et lorsqu'on eut fini le dessert, *Trémicour* par ses soupirs, par ses chansons, par ses transports, lui fit craindre un danger si inévitable, qu'elle voulut encore sortir ; mais il l'arrêta avec une douce violence. » Eh bien ,
» Monsieur, lui dit-elle, avec effroi, quel
» est votre dessein ? que prétendez-vous
» faire ?... Vous adorer, & mourir de
» douleur : je vous parle sans impos-
» ture ; mon état m'est nouveau ; je sens
» qu'il me saisit ; *Melite*, daignez m'é-
» couter... Non, Monsieur, je ne vous
» écouterai point, je veux sortir... Je
» veux que vous m'estimiez, répondit-il ;
» que vous sçâchiez que mon respect égale
» mon amour ; & vous ne sortirez pas.
» Elle s'assit. *Melite* je ne vous tromperai
» point, je sçaurai mériter un bonheur
» qui m'aura appris à penser ; ayez pitié
» de moi !... vous riez ?... je vois tout,
» dit-elle ; & cet aveu renferme tout : je
» ne suis pas forte, je ne suis pas fausse :
» mais que voulez-vous de moi ? *Trémi-*
» *cour*, je suis sage ; & vous êtes inconsé-
» quent... Oui je le fus : c'est la faute des
» femmes que j'ai aimées ; elles étoient

» ſans amour elles-mêmes. Ah ! ſi Melite » m'aimoit : ſi ſon cœur... Elle ne répon- » dit rien ; & il crut qu'il pourroit abu- » ſer de ſon ſilence. Il oſa... mais il fut » arrêté, avec plus d'amour qu'on n'en a » ſouvent quand on céde &c. »

On peut croire que M. de *Baſtide* a eu deſſein de critiquer tout à la fois le mauvais goût de la plûpart des petites maiſons que l'on vante dans Paris, & l'indécence des femmes qui vont y perdre le peu de réputation que leurs intrigues leur ont laiſſé : objet vraiment digne des réfléxions d'un Spectateur. Le reſte de cette aventure développe ſon deſſein, & fait autant d'honneur à ſes mœurs, qu'à ſon imagination. C'eſt dans le livre même, qu'il faut le lire.

Je continuerai l'extrait de cet ouvrage, dans le Mercure prochain ; mais je paſſerai tout de ſuite aux deux derniers volumes, pour ne pas m'arrêter trop long-temps ſur le même objet.

Le nouveau Spectateur ſe trouve chez *Ducheſne*, Libraire rue S. Jacques, au Temple du Goût. Ce qui en a paru juſqu'à préſent, forme comme je l'ai dit, huit volumes de 432 pages chacun. Ils ſe vendent ſéparément 3 liv 12 ſ. ou tous enſemble 28 liv. 16 ſ.

Digitized by Google

SECONDE LETTRE
SUR L'ART DE PEINDRE,
Poëme de M. Watelet.

EN vous donnant, Monsieur, une idée du Poëme sur l'Art de peindre, j'ai modéré autant qu'il m'a été possible les éloges que je lui devois; la crainte de me livrer trop à mon goût particulier, & de vous être suspect, comme on l'est toujours quand on se passionne, a retenu ma plume. Mais aujourd'hui que j'ai recueilli les suffrages des connoisseurs, soit en Poësie, soit en Peinture; je puis vous annoncer positivement, que cet ouvrage les réunit tous.

Observez cependant, Monsieur, qu'un Poëme Didactique, est toujours une théorie insuffisante. Les Géorgiques de Virgile, feroient un mauvais cultivateur. Celui qui n'auroit étudié que la Poëtique d'Horace, ou celle de Boileau, n'auroit qu'une idée vague & superficielle de la Poësie. L'ouvrage de *Pope*, sur le bien & le mal, ne résout point ce grand problême. Son éssai, sur la critique, n'est réel-

Digitized by Google

lement qu'un éſſai. J'oſe dire, que de tous ces Poëmes, celui ci eſt le plus exact, le plus détaillé, le plus utile pour la pratique. Mais il ne ſauroit ſuffire à qui veut raiſonner les régles de l'Art, & n'opérer que par principes.

Il laiſſoit donc à deſirer les réfléxions que l'Auteur y a jointes, & que vous allez parcourir avec moi. Rien n'eſt plus clair, ni plus méthodique : c'eſt l'étude la plus attentive de la belle Nature ; c'eſt le ſentiment le plus délicat, le plus exquis, de ſes nuances & de ſes variétés ; c'eſt l'enchaînement & l'accord de toutes les connoiſſances utiles à un Artiſte ; c'eſt en un mot l'ouvrage de la Philoſophie & du goût réunis, j'oſe le dire, dans un degré ſurprenant.

Les *Proportions & l'Enſemble*, donnent *l'Equilibre & le mouvement* : de là naiſſent la beauté & la grâce : celles-ci deviennent ſenſibles par la *Couleur & la Lumiere*, dont la combinaiſon produit le clair-obſcur, & l'harmonie de la Peinture. L'*effet* réſulte de toutes ces parties ; & l'*expreſſion* contribue eſſentiellement à l'*effet*. Ainſi, l'Auteur traite des proportions, de l'enſemble, de l'équilibre & du mouvement, de la beauté & de la grâce, de l'harmonie & de la couleur, de l'effet, de l'expreſſion & des paſſions qu'elle doit rendre.

Digitized by Google

I. Avant d'indiquer la mesure des proportions, M. *Watelet* nous prévient qu'on employe rarement en Peinture les mesures détaillées; parce qu'elles ne peuvent avoir lieu dans les racourcis, & qu'il n'y a point de figure peinte dans laquelle les racourcis ne soient en grand nombre. Tout ce qui est vû dans la situation horizontale, diminue aux yeux sa longueur réelle.

Mais il n'en est pas du Sculpteur, comme du Peintre: il doit s'appuyer continuellement sur les mesures, & les observer jusques dans les détails.

Comme l'Art du Peintre veut beaucoup d'enthousiasme; l'usage froid & lent des mesures ne lui convient pas, dit M. *Watelet*. Cependant il veut, avec raison, que le Peintre en ait acquis, en commençant à dessiner, une connoissance réfléchie, pour avoir, comme on dit, le compas dans l'œil.

C'est sur l'*Ostéologie*, ou l'étude du squelette, que M. *Watelet* fonde la connoissance des proportions. Mais dans les accroissemens & les développemens des parties du corps humain, il observe que la nature ne se montre pas uniforme, & non-seulement dans les différens âges, mais dans les différens états de la vie,

dans les sexes, les climats, les mœurs, les travaux, les exercices du corps, *&c.* Il trouve les causes de cette diversité de proportion, que la nature lui présente. Sa théorie est appuyée sur la pratique des plus grands Maîtres; & l'on voit ici les raisons qu'ils ont eues de varier les dimensions des parties du corps, selon les circonstances qu'il vient d'indiquer. Par exemple :

» Les Anciens donnent sept têtes & » trois *parties* de hauteur à *Vénus*. Telle » est la statue de *Vénus Médicis*, & la pro- » portion de la Déesse *Beauté*. La statue » qu'on connoît, sous le nom de la *Ber-* » *gere Grecque*, qui peut être *Diane*, ou » une de ses Nymphes sortant du bain, » a, dans la proportion de sept têtes, » trois parties & six modules, un carac- » tère qu'elle doit sans doute à l'exercice » de la chasse, & aux danses qui devoient » rendre la taille des Nymphes svelte & » agile.

C'est ainsi que M. *Watelet* recherche les principes de l'Art, dans la Nature même. Les demi-connoisseurs apprendront de lui, à ne pas précipiter leurs Jugemens frivoles, à ne pas condamner d'un coup d'œil, comme un caprice de l'art, ou comme un oubli de l'Artiste, ce qui souvent

Digitized by Google

eſt le fruit de l'étude la plus réfléchie, & le réſultat des plus ſavantes combinaiſons.

Pour rendre ſenſible aux yeux la maniere de meſurer les parties du corps, & donner en même temps les modéles des plus belles proportions; M. *Watelet* a deſſiné, à la ſuite de cet article, la figure de l'*Antinoüs*, & celle de la *Vénus de Medicis*, avec les diviſions des parties, & l'échelle des proportions.

II. L'*Enſemble*, eſt ce qui préſente à la vue l'union des parties d'un tout, dans un tableau: la correſpondance, l'aſſortiſſement & l'accord des parties, s'appellent *le tout enſemble*; & M. *Watelet* le diſtingue de l'*enſemble* d'une ſeule figure conſiderée en elle-même.

La beauté de l'enſemble, priſe dans le repos, eſt la même que celle des proportions: mais la *beauté de l'enſemble*, conſiderée dans un corps en mouvement, eſt dans l'apparence du jeu des *Muſcles*; & & pour le rendre fidélement, M. *Watelet* recommande aux jeunes Peintres l'étude de la *Myologie*. » Comment, dit-il, » imiter avec préciſion dans tous les mou» vemens combinés une figure mobile, » ſans avoir une idée juſte des reſſorts qui » la font agir? L'Artiſte ne doit jamais » déſſiner un *enſemble*, qu'il ne ſe rende

» compte de la cause intérieure des formes qu'il trace.

Quelques Peintres ont abusé de leurs études anatomiques ; mais de quoi n'abuse-t-on pas ? Si quelques Poëtes ont fait, dans leurs vers, un vain étalage d'érudition ; faut-il en conclure, qu'il est dangereux pour un Poëte d'avoir approfondi les connoissances relatives à son Art & aux sujets sur lesquels il s'exerce ?

» Plus le Sculpteur & le Peintre ont » profondément étudié la construction intérieure de la figure ; plus ils doivent » avoir d'attention à ne pas se séparer indiscretement de leurs connoissances ; plus » ils doivent avoir de soin à imiter l'adresse » que la nature employe à cacher son mécanisme.

» Proportion noble & mâle, que notre » imagination exige dans l'image des héros ; *ensemble* flexible & délicat qui nous » plaît, & qui nous intéresse dans les » femmes ; incertitude des formes dont » les développemens imparfaits font les » agrémens de l'enfance ; caractère svelte » & léger, qui dans la jeunesse de l'un & » de l'autre sexe, rend les articulations » à-peu-près semblables, & produit des » mouvemens naïfs & pleins de grâces : » telles sont les apparences charmantes » sous lesquelles la nature cache ces os,

Digitized by Google

» dont la seule idée semble nous rap-
» peller l'image de la destruction, & ces
» muscles dont la multitude & la com-
» plication effrayeroit la plûpart de mes
» lecteurs, si je leur en faisois ici le détail.
(*Il l'a fait, dans les sçavans Articles qu'il a donnés à l'Encyclopédie, & plus expressément dans l'Article* FIGURE.)

III. L'équilibre, & le mouvement du corps humain, sont traités sçavamment dans ces réfléxions.

» L'équililibre d'une figure est, dit M.
» *Watelet*, le résultat des moyens qu'elle
» employe pour se soutenir, soit dans le
» mouvement, soit dans une attitude de
» repos..... On peut considérer, ajoute-
» t-il, l'action d'une figure, comme le
» résultat d'un nombre infini d'attitudes,
» dont chacune a eu un moment de stabi-
» lité. Cette idée, est juste & lumineuse;
elle rend sensible la faculté qu'a le Peintre de choisir entre tous ces repos successifs & momentanés dont une action est composée, celui qui a le plus d'expression, de force & de grâce.

» Par une Loi, que la nature impose aux
» corps qui se meuvent, la figure en ac-
» tion doit passer alternativement & con-
» tinuellement de l'équilibre, qui consi-
» ste dans l'égalité du poids & de ses parties

» balancées & reposées sur un centre, à la » cessation de cet équilibre : c'est-à-dire, » à l'inégalité du balancement.

» Le mouvement naît de la rupture du » parfait équilibre ; & le repos vient du » rétablissement de ce même équilibre.

» Le mouvement sera d'autant plus » fort, plus prompt & plus violent, que » la figure dont le poids est également » partagé de chaque côté de la ligne qui » la soutient, en ôtera plus d'un de ces » côtés pour la rejetter de l'autre, & » cela avec une plus grande précipita- » tion.

L'Auteur, pour simplifier les régles, semble avoir tout réduit au principe du levier. » Un homme ne pourra remuer » ou lever un fardeau, qu'il ne tire de » soi-même un poids plus fort que celui » qu'il veut mouvoir, & qu'il ne le porte » d'abord du côté opposé à celui où est » le fardeau qu'il veut élever. Ceci ne doit pas être pris à la lettre ; & il est des actions de ce genre où le ressort des parties a plus de part que leur poids absolu. La force d'un homme courbé en avant, pour lever un fardeau qui est à ses pieds, ne vient pas du balancement des solides, mais de la tension, de la contraction des muscles du corps ; & cette action

Digitized by Google

me ſemble analogue à celle d'une corde humectée qui ſe gonfle & ſe raccourcit.

De même, en parlant de l'équilibre ſimple, M. *Watelet* ſemble n'avoir conſidéré que les maſſes, ſans égard aux diſtances: mais quiconque, a les premieres notions de la Statique, entendra aiſément que la prolongation du levier ſuplée à la maſſe & au poids abſolu; & qu'un bras étendu, par exemple, contrebalance un poids beaucoup plus grand que le ſien. C'eſt ce que le Sculpteur & le Peintre ne doivent jamais perdre de vue. » Et c'eſt ainſi, dit » M. *Watelet*, que la chaîne qui unit les » connoiſſances humaines, joint ici les loix » du mouvement à l'Art du Deſſein, comme » elle a réuni cet Art à l'Anatomie, lorſqu'il » s'eſt agi des proportions & de l'enſemble; » & comme elle raſſemblera le Chymiſte » & le Peintre, pour l'objet phyſique des » couleurs. »

IV. Rien n'eſt plus difficile à définir que la *beauté* : on ne l'apperçoit que par ſentiment; & ce ſentiment eſt ſuſceptible de toutes les altérations du préjugé & de l'habitude. Une âme ſenſible, délicate & neuve, s'il eſt permis de le dire, diſtinguera partout la *beauté* ſans la définir. Mais qui peut ſe flatter d'avoir ce tact infaillible? qui peut ſe répondre

Digitized by Google

à soi-même de ne juger que par sentiment ? M. *Watelet* renvoye les Artistes aux modéles reconnus beaux, de l'aveu de plusieurs siécles. » En comparant ces » modéles antiques, avec la nature ; en » méditant sur ces comparaisons ; en éle- » vant leur esprit, j'ose dire même en » épurant leurs cœurs ; ils se feront une » habitude de penser *la beauté*, de la » sentir, & de la rendre. Mais après leur avoir indiqué le moyen le plus sûr de déterminer la *beauté* dans les Arts, M. *Watelet* propose une régle pour la distinguer dans la nature ; ou plutôt, pour se rendre raison du sentiment qu'elle excite en nous.

Il croit donc, que la *Beauté* du corps humain consiste dans l'aptitude la plus parfaite à remplir le dessein de la Nature, dont l'objet principal est notre conservation. Il parcourt tous les mouvemens du corps qui tendent le plus directement à ce but. » Tous ces mouvemens, » dit il, seront d'autant plus faciles à » exécuter par l'homme, que sa confor- » mation sera plus développée & plus » parfaite... Aussi le terme de *Beauté*, n'a- » t-il jamais une expression plus frappan- » te, que lorsqu'il s'applique à la jeunes- » se... Remarquez la jeunesse, au moment » où elle est prête à atteindre le dernier

Digitized by Google

» degré de développement des propor-
» tions, & de l'ensemble : cette jeunesse,
» parfaitement conformée, dont les mou-
» vemens faciles sont, par conséquent,
» agréables ; & dont les mouvemens
» prompts & adroits, lui sont par-là plus
» utiles. Voilà ce qui renferme, vérita-
» blement, toutes les idées de la *Beauté*.

» Les Grecs ont eu ces idées plus déve-
» loppées, plus senties, & par conséquent
» plus évidentes que nous ne les avons,
» à cause des jeux, des combats, & des
» exercices qui offroient à leurs yeux très-
» fréquemment ce rapport des proportions
» de parties, avec l'usage de ces parties.
» Ils étoient instruits à sentir & à juger ;
» en même temps que leurs Artistes l'é-
» toient à choisir & à imiter.

» V. Comme la *Beauté* consiste, selon
» M. *Watelet* ; dans une conformation
» parfaitement relative aux mouvemens
» qui nous sont propres ; la grâce consiste
» dans l'accord de ces mouvemens avec
» ceux de l'âme. » Cette idée, n'est pas
moins juste, que la premiere. » Les mou-
» vemens de l'âme des enfans, sont sim-
» ples ; leurs membres, dociles & souples.
» Il résulte, de ces qualités, une unité d'ac-
» tion & une franchise qui plaît. L'en-
» fance & la jeunesse, sont les âges des

Digitized by Google

» grâces ; l'âge mûr s'y refuse, & la vieil-» lesse en est privée.

Tout cela suit clairement du principe lumineux que M. *Watelet* vient d'établir. On voit aussi, pourquoi les sentimens les plus simples & les plus doux, sont ceux qu'on exprime avec le plus de grâce ; pourquoi les agitations compliquées, les passions violentes, n'en sont pas susceptibles ; » pourquoi le sexe plus souple dans » ses ressorts, plus sensible dans ses affec-» tions ; dans lequel le plaisir de plaire » est un sentiment en quelque façon in-» dépendant de lui, parce qu'il est né-» cessaire au système de la nature ; pour-» quoi ce sexe enfin, qui rend la beauté plus » intéressante, offre aussi lorsqu'il échappe » à l'artifice & à l'affectation, les grâces » dans l'aspect le plus séduisant.

» Les grâces ne supposent pas essentiel-» lement la *beauté* ; l'enfance, qu'on peut » regarder comme un âge où le corps est » imparfait, n'en est pas moins suscep-» tible de grâces : mais la santé est fa-» vorable aux grâces, & sert de lustre » à la *beauté*.

Pour rendre sensibles les idées pleines de délicatesse dont cet article est composé, M. *Watelet* propose un tableau. Le sujet est simple ; c'est la rencontre de deux

Digitized by Google

amans : mais qu'il a ſçû le rendre touchant, dans ſa naïveté ! Et que celui qui peint avec de ſi vives couleurs, eût pu s'égarer agréablement, s'il eût voulu, dans un Poëme ſur l'art de peindre !

VI. L'harmonie de la lumière & des couleurs, eſt la magie de la Peinture.

L'art d'éclairer les objets, eſt bien ſimple dans ſon principe : il s'agit de fixer un centre à la lumière ; & de tirer de ce point une infinité de lignes, ou de rayons : toutes les parties des objets que ces lignes toucheront, ſeront éclairées, les autres ſeront privés de lumière ; c'eſt ce que les Peintres appellent *clair-obſcur*. Les points du tableau les plus voiſins du centre de lumiére, ſeront les plus éclairés : les plus éloignés le ſeront moins ; cela s'appelle dégradation. Les différentes dégradations forment l'accord du *clair-obſcur*. Il y a une eſpèce de ſympathie & d'antipathie entre les couleurs ; & chaque couleur a des nuances, qui de la plus foible teinte, s'étendent juſqu'à la plus foncée : c'eſt un heureux choix, un mêlange harmonieux de ces couleurs, & de leurs nuances, qui fait la beauté du coloris. » La diſtance d'un objet à » l'œil de celui qui le regarde, rend la » couleur de cet objet plus ou moins frap-

Digitized by Google

» pante : Voilà, dit M. *Watelet*, des dégra-
» dations qui ne sont pas précisément cel-
» les qui naissent de l'ombre & de la lu-
» mière.

Ce n'est pas toutefois que la cause physique n'en soit la même ; car la couleur ne paroît plus ou moins vive, que parce que la lumière est plus ou moins affoiblie dans son trajet, soit depuis le centre de la lumière jusqu'à l'objet éclairé, soit depuis l'objet éclairé jusqu'à l'œil : ainsi la dégradation n'est jamais que la lumière affoiblie ou dans l'incidence, ou dans la réflexion.

» Il se fait encore, dit M. *Watelet*,
» un rejaillissement des couleurs les unes
» sur les autres, & d'une petite partie de
» la lumière des objets éclairés sur ceux
» qui sont dans l'ombre : c'est ce qu'on
» appelle *Reflets*. »

L'harmonie des couleurs naturelles est inimitable au degré de la vérité ; & M. *Watelet* ne rend que trop évidente l'impossibilité de remplir par degré toute l'étendue des nuances qui se trouvent dans la nature, depuis l'éclat de la lumière jusqu'à ce qui approche le plus de sa privation totale. » Il est donc nécessaire
» qu'un Peintre se forme une échelle
» moyenne : mais cette échelle qui doit
» tenir

» tenir un milieu juste entre les extrémités » pour être la meilleure qu'il est possi- » ble, dépend-t-elle de la volonté de » l'Artiste ?

Le Clair-obscur, c'est-à-dire, l'accord de l'ombre & de la lumière, abstraction faite des couleurs, produit un effet dont le sentiment est commun à tous les hommes. Il n'en est pas de même, de la couleur locale : les variétés qui existent dans les différens organes de la vuë, peuvent influer puissamment sur cette apparence colorée & transmise à nos sens, & l'apparence des reflets de la couleur doit varier de même dans les différens points de vuë. Des deux parties, d'où résulte l'harmonie de la Peinture, celle dont l'effet est le plus certain est donc le clair-obscur. » Je pense, dit M. *Watelet*, que » l'harmonie colorée dépend infiniment » des organes des Peintres ; & que l'har- » monie du clair-obscur, dépend presque » entierement de leurs observations, & » de leur jugement. Ceux qui pratiquent » cette derniere partie, à un certain de- » gré de justesse, doivent parvenir à pro- » duire une illusion générale & satisfai- » sante : d'où il paroît conclure, que l'Ar- tiste obligé d'en croire ses yeux pour la couleur locale, doit donner sa principale

Digitized by Google

étude à l'harmonie du clair-obscur.

N'avez-vous jamais fait, Monsieur, au sujet du Coloris, une réflexion qui me semble devoir se présenter à tout le monde? Il est des Peintres dont le Coloris est faux, non-seulement aux yeux de quelques hommes, mais au sentiment de tous; tel est celui *du Poussin*. Je ne puis croire que les organes de l'Artiste en soient la cause; & je pense, qu'il ne s'éloigne de la nature, que pour s'être fait, sans la consulter, un système de couleur arbitraire & capricieux, tel qu'il est dans les écoles; ou pour n'avoir pas eu l'art de former, par le mêlange des couleurs primitives, le ton & les nuances qu'il appercevoit dans l'objet. Nous ne voyons pas tous, dans les objets, la même couleur locale, mais aussi ne voyons nous pas tous les mêmes couleurs sur la palette du Peintre; & ces deux différences, exactement compensées l'une par l'autre, doivent faire choisir à deux Peintres la même couleur, pour rendre le même objet. En supposant donc, par exemple, que le Poussin vît dans la nature des chairs livides, il devoit voir livide aussi la couleur que Rubens avoit employée pour imiter des chairs vermeilles, & les employer comme lui. Par la même raison que tous les hommes s'ac-

Digitized by Google

cordent à dire que deux objets sont de la même couleur, sans varier même sur les nuances, deux Peintres devroient rendre de même le coloris de la nature, quoiqu'ils l'apperçoivent différemment; & je ne puis comprendre, que le plus ou moins de vérité qu'ils y mettent, vienne de la différente conformation de l'organe de la vuë: c'est ce que j'aurois bien voulu que M. *Watelet* eût approfondi.

VII. Il y a deux sortes d'*effets*; les uns sont permanens, & le choix en doit être décidé par la beauté des objets & leur convenance: il y a des effets passagers. » Pour avoir une idée de ceux ci, consi» derez, dit M. *Watelet*, la lumière & les » passions. La lumière varie continuelle» ment, les passions n'ont jamais de sta» bilité.

C'est surtout du concours des circonstances & du jeu des oppositions, que résultent les *effets*. Rien de plus commun dans la nature, que les oppositions; rien n'est plus rare, dans l'imitation, que d'en voir de vraisemblables. Le goût du Peintre consiste dans le choix des *effets*, & dans le talent de les placer à propos. » J'aime à voir, dit M. *Watelet*, décrits » ou représentés les champs d'*Eden*, & » les montagnes entassées par les géans;

Digitized by Google

» le Soleil qui, prêt à descendre dans des
» nuages, embellit & éclaire le palais &
» les enchantemens d'Armide; ou, sur les
» bords d'une mer en fureur, la foudre
» échappée des ténébres, qui brise les
» rochers qu'elle éclaire; enfin Psyché
» aux enfers, ou dans les bras de l'amour.

VIII. De l'expression, ou des passions.
» Etre affecté lorsqu'on voit un objet d'un
» certain caractère, par lequel il nous frap-
» pe; distinguer dans cet objet ce qui lui
» donne ce caractère, dont nous sommes
» frappés; faire passer ce caractère, dans
» l'imitation: Voilà ce que c'est que voir,
» sentir & exprimer... L'expression, ajou-
» te M. *Watelet*, s'étend des objets les
» plus simples, aux objets les plus com-
» posés; des corps les moins susceptibles
» d'action, à ceux qui sont les plus ani-
» més; enfin de la matière à l'esprit.

Un Arbre qui perce les nues, un vaste rocher qui menace de s'écrouler, la Mer qui se brise contre les écueils, ont un caractère que l'expression doit rendre.

» Enfin l'homme lui-même, n'affecte
» pas les mouvemens dont je m'apper-
» çois que son âme est agitée; je remarque
» ce que ses mouvemens produisent d'ap-
» parent sur ses membres, sur ses mus-
» cles, ses attitudes, ses gestes, sa couleur

Digitized by Google

» & ſes traits ; & c'eſt ainſi, que par la » faculté de ſentir & de diſtinguer toutes » ces choſes, je parviens à l'expreſſion » des paſſions qui met le comble à la » perfection de la Peinture.

» Mais, par malheur, plus une Nation » eſt civiliſée, plus le caractère des mou- » vemens de l'âme eſt affoibli par cette » gêne utile que les hommes impoſent à » la plus grande partie des expreſſions » ſubites & inconſidérées, tant de l'âme » que du corps. On réprime, dit M. *Wate-* » *let*, les ſignes des paſſions, préférable- » ment aux paſſions mêmes. Où trouver » parmi nous aujourd'hui, demande-t-il, » non pas des hommes colères, mais des » hommes qui permettent à la colère de » ſe peindre d'une façon abſolument li- » bre dans leurs attitudes, dans leurs » geſtes, dans leurs mouvemens & dans » leurs traits ? Voilà ce qui s'appelle conſiderer les Arts & la Nature, avec des yeux philoſophiques !

» Plus une ſociété ſera nombreuſe & » civiliſée, conclut M. *Watelet*, plus » la force & la varieté de l'expreſſion » doit s'affoiblir : parce que l'ordre & l'u- » niformité, ſeront les principes d'où naî- » tra ce qu'on appelle l'harmonie de la » ſociété.

Digitized by Google

L'expreſſion naturelle, ſe conſerve davantage parmi le peuple ; mais c'eſt une difficulté de plus pour les Artiſtes par la différence qu'on prétend établir auſſi entre les expreſſions nobles & les expreſſions communes des paſſions. » Ne » pourroit-on pas ſourire un inſtant, dit » M. *Watelet*, ſur cette prétention des » hommes civiliſés, qui ſemblent aſpirer » moins à ſecouer le joug peſant des paſ» ſions, qu'à le porter avec plus de grâce » que leurs ſemblables ? Il fait voir la différence qu'il y a entre la colère naturelle & la colère qu'on appelle noble, parce qu'elle eſt retenuë, & combien celle-ci eſt moins avantageuſe à l'expreſſion de l'art.

» Pourquoi, demande-t-il, le Poëte, » qui ſur le théâtre préſente aux yeux de » l'eſprit des tableaux d'expreſſion morale, » a-t-il la liberté d'oppoſer le vice à la » vertu ; tandis que le Peintre n'oſe, par » l'oppoſition de la perfection & de la » difformité, préſenter la beauté dans » tout ſon avantage ?

Il y a ſans doute en cela beaucoup d'habitude & de préjugé. Mais comme on n'oppoſe pas, ſur le théâtre héroïque, un inſenſé à un homme ſage, un Tèrſite à un Ulyſſe ; on peut avoir quelque raiſon de

Digitized by Google

ne pas oppoſer, dans un tableau d'hiſtoire, un certain caractère de laideur à celui de la beauté. L'idée de nobleſſe, eſt une idée factice; mais elle fait loi dans tous les Arts.

M. *Watelet* finit, par une énumération des paſſions; & il en indique les ſignes & le caractère en obſervateur auſſi clairvoyant qu'attentif. Et quand il en vient à l'amour:

» Je pourrois, dit-il, parcourir la timi-
» dité, l'embarras, l'agitation, la lan-
» gueur, l'admiration, le deſir, l'ardeur,
» l'empreſſement, l'impatience, l'éclat du
» coloris, l'épanouiſſement des traits, un
» certain frémiſſement, la palpitation,
» l'action des yeux tantôt enflammés,
» tantôt humides, le trouble, les tranſ-
» ports; & l'on reconnoîtroit l'amour.

Ce morceau, & beaucoup d'autres, font voir quelles beautés de détail M. *Watelet* eût pû répandre dans ſon Poëme, s'il n'eût craint d'en être prodigue. Il y a bien peu d'Auteurs qui ayent le courage de ſacrifier, comme lui, la vanité d'être plus amuſans à la gloire d'être plus utiles, & qui s'expoſent au reproche d'avoir porté trop loin la modeſtie & la ſobriété dans l'uſage des ornemens. J'avoue qu'en liſant ces réfléxions, j'ai été moi-même du

Digitized by Google

nombre de ceux qui ont eu l'injuſtice de reprocher à l'Auteur de n'avoir pas employé dans ſes vers les riches détails qu'il a jettés dans ſa proſe, comme autant de fleurs qu'il abandonne à qui voudra les recueillir.

AVERTISSEMENT.

L'AUTEUR du Mémoire hiſtorique, ſur le Mercure de France, inſéré dans le Mercure du mois dernier, a oublié de dire, que M. *Rémond de S. Albine*, Auteur de pluſieurs ouvrages eſtimés, a auſſi donné ſes ſoins à la compoſition de ce Journal, depuis le premier Juillet 1748, juſqu'au 15 Juin 1750; qu'il en a, par conſéquent, publié 17 volumes (parce qu'alors, il ne paroiſſoit que 14 Mercures par an;) & que, dans ce court intervalle, il en a augmenté le produit annuél.

RECUEIL D'ÉLOQUENCE SAINTE, contenant les panégyriques des Patriarches & Fondateurs d'Ordres, avec des Diſcours Synodaux, & des Conférences Eccléſiaſtiques; à l'uſage de MM. les Curés des

Digitized by Google

villes & de la campagne, de ceux qui se destinent à la Chaire, & même des simples Fidéles. *Par le P. Hyacinthe de Montargon, Augustin de Notre-Dame des Victoires, Prédicateur du Roi, Aumônier & Prédicateur ordinaire du Roi de Pologne, Duc de Lorraine & de Bar, & Provincial de son Ordre.*

(*Laudemus viros glorioſos, in generatione ſuâ.* (*Eccleſ. c. 44. ℣. 1.*)

Tome premier in-8°. *A Paris*, chez *Auguſtin-Martin Lottin, l'aîné*, Libraire & Imprimeur, rue S. Jacques, près S. Yves, au Coq. 1760, avec approbation & privilége du Roi. Ce volume, dont l'Auteur eſt aſſez connu, par les 13 volumes qu'il a donnés du Dictionnaire Apoſtolique, ſe vend 4 liv. 10 ſ. en blanc, & 5 liv. 10 ſ. relié.

L'ART ORATOIRE, réduit en exemples, ou choix de Morceaux d'Eloquence tirés des plus célébres Orateurs du Siécle de LOUIS XIV. & du Siécle de LOUIS XV. dédié à Mgr. le Duc de Villars, *par M. Gérard de Benat*, 4. vol. in-12. *A Amſterdam.* 1760. Et ſe vend *à Paris*, chez *Deſaint & Saillant*, Libraires, rue S. Jean de Beauvais; & *à Marſeille*, chez *Jean*

Digitized by Google

Moiſſy, Libraire, *à la Canebière*. Cette nouvelle Edition, de fragmens choiſis d'Eloquence, eſt augmentée de deux volumes, & a été retouchée par l'Auteur; qui, loin de vouloir donner une Rhétorique, ne s'eſt propoſé d'autre objet (comme le titre l'annonce) que de raſſembler les traits brillans des plus célébres Orateurs du dernier Siécle & de celui-ci; & de donner, pour ainſi dire, une Bibliothéque Oratoire, qui puiſſe être auſſi utile qu'amuſante.

INTRODUCTION à la connoiſſance des Plantes, ou, Catalogue des Plantes uſuélles de la France, avec les caractéres diſtinctifs, ſuivant le ſyſtême de M. de *Tournefort*, les propriétés, d'après la pratique des plus ſçavans Médecins, & les uſages qu'en fait la Pharmacopée de Paris pour les compoſitions officinales. On y a ajouté une notice abrégée des drogues étrangéres, en ſuivant la même méthode. Par M. *Gauthier*, Médecin du Roi & des Univerſités de Paris & de Montpellier, volume in-12. *A Avignon*. 1760. Et ſe trouve *à Paris*, chez *Auguſtin-Martin Lottin*, rue S. Jacques, au Coq; & chez la veuve *Robinot*, quai des Auguſtins.

Digitized by Google

Traité raisonné, de la *distillation*; ou la distillation réduite en principes; avec un Traité des odeurs. Par M. Déjean, Distillateur. Seconde Edition, revuë, corrigée, & augmentée par l'Auteur. Volume in-12. 1760. *A Paris*, chez *Nyon fils*, & chez *Guillyn*, Libraires, quai des Augustins, avec Approbation & Privilége du Roi.

Mémoire, sur les défrichemens, in-12. *A Paris*, 1760, chez la veuve *d'Houry*, Imp. Lib. de Mgr le Duc d'Orléans, rue de la vieille Boucherie, avec approbation & Privilége du Roi. Prix, 30 s. broché.

Pratique des défrichemens, même format; & se vend chez la même Libraire.

Racines de la Langue Angloise, ou l'Art de bien entendre cette Langue, de la parler, & de l'écrire correctement. Par feu M. *Gauthier*, Mᵉ de Langue Angloise. *Paris*. 1760. in-12. chez *G. Desprez*, Imprimeur du Roi & du Clergé de France, rue S. Jacques, à S. Prosper & aux trois Vertus, avec approbation & privilége du Roi. *N. B.* Comme on n'a tiré qu'un très-petit nombre de ce livre, il se vend 50 s. broché.

Digitized by Google

ÉLÉMENS de la Grammaire Françoiſe, à l'uſage des petites Ecoles, ou à l'uſage des Enfans qui apprennent à lire. Petit in-16. *Paris*, 1760. Chez *Butard*, Libraire, rue S. Jacques, à la Vérité; & chez la veuve *Robinot*, quai des Auguſtins.

MÉTHODE naturelle, pour apprendre à lire; ou moyens d'apprendre à lire facilement & en peu de temps. Brochure in-12.

SECONDE PARTIE; ou application des régles de la Méthode naturelle pour apprendre à lire, brochure in-16. Chez les mêmes Libraires.

ABRÉGÉ des Principes de la Grammaire Françoiſe, dédié aux Enfans de France, Mgr. le Duc de Berry, Mgr le Comte de Provence, & Mgr le Comte d'Artois Par M. *Reſtaut*, Avocat en Parlement, & aux Conſeils du Roi. Cinquiéme Edition, revuë, & augmentée par l'Auteur. Vol. in-12. *Paris*, 1760. Chez *J. Butard*, Imp. Lib. rue S. Jacques, à la Vérité; & chez *Deſaint & Saillant*, Libraires, rue S. Jean de Beauvais, avec approbation & privilége. La réputation de l'Auteur, & le mérite de ſes ouvrages, font l'éloge de celui-ci.

DISSERTATION ſur les voyelles & ſur

Digitized by Google

les consonnes. Par M. *** de la Société Littéraire d'Arras. Brochure in-12. imprimée *à Amiens*, 1760, & se vend *à Arras*, chez *Laureau*, Libraire, avec permission.

Dussions-nous blesser la modestie de l'Auteur, nous ne pouvons nous empêcher de féliciter *M. Harduin*, sur le mérite de ce nouvel Ouvrage, digne de ceux qu'il nous a déja donnés dans ce genre.

Histoire des Révolutions de l'Empire de Russie, Par M. *Delacombe*, Avocat, in-12. *Paris*, 1760. Chez *Jean Th. Hérissant*, rue S. Jacques, à S. Paul, & à S. Hilaire, avec approbation & privilége du Roi. Nous donnerons l'Extrait de cet ouvrage intéressant.

Histoire de Rasselas, Prince d'Abissinie, Par M. Johnson, Auteur *du Rambler*, & traduite de l'Anglois, par Madame B ****. in-12. *Amsterdam*, 1760; & se trouve *à Paris*, chez *Prault fils*, quai des Augustins, au coin de la rue Gît-le-cœur. C'est un Roman Philosophique, véritablement traduit de l'Anglois, très-bien traduit, qui a réussi dans son Pays, & qui mérite de réussir dans le nôtre. Je compte en parler plus au long dans le prochain Mercure.

Digitized by Google

RECUEIL DE POESIES, de M. *Sedaine*, seconde Edition, revuë & augmentée de Piéces faites depuis la premiere, & de plusieurs Airs notés, 2 vol. in-12. *Londres*, 1760; & se trouve à Paris chez *Ducheſne*, Libraire, rue S. Jacques, au Temple du Goût.

LE TABLEAU DE LA NATURE, brochure in-8°. *A Londres*, 1760; & se vend *à Paris*, chez *Humblot*, Libraire, rue S. Jacques, vis-à-vis l'Egliſe des Jéſuites. C'eſt un tableau très-agréable, vivement, & légèrement deſſiné.

LA RUILLIÉRE, Epître à M. ***. *A Paris*, chez *Michel Lambert*, Imprimeur-Libraire, rue & à côté de la Comédie Françoiſe, au Parnaſſe. 1760. Ce petit Ouvrage, aiſément & fortement verſifié, eſt plein de Poëſie, & fait honneur à ſon Auteur.

LA RENTRÉE DES THÉATRES, ou L'INVENTION, Comédie en un Acte & en vers. Par M. *Brunet*. *A Paris*, 1760; chez *Cailleau*, Libraire, quai des Auguſtins, à S. André. Prix, 1 liv. 4 ſ. J'en ai donné l'Extrait, dans le dernier Mercure.

Digitized by Google

ARTICLE III.

SCIENCES ET BELLES-LETTRES.

ACADÉMIES.

EXTRAIT du Mémoire lû par M. LE PERE, Secrétaire perpétuel de la Société des Sciences & Arts d'Auxerre, à l'Assemblée publique de cette Société, tenuë le Lundi 29 Octobre 1759.

L'ACADÉMIE d'Auxerre pratique un usage, qui est pareillement établi dans plusieurs Académies. Si quelques considérations empêchent qu'il ne soit suivi dans toutes, au moins on ne peut pas disconvenir de son utilité. Quoiqu'il en soit, sans désapprouver celles où il ne peut pas être introduit, la raison de cette utilité suffiroit seule pour desirer de voir étendre cet usage à toutes les autres Académies en général qui peuvent l'adopter : voici cet usage. Après les discours prononcés par le Directeur, & auparavant la lecture des autres Piéces destinées à remplir la séance publique, le Secrétaire lit un Mémoire

Digitized by Google

de ſa compoſition, qui contient l'Extrait raiſonné, quoiqu'abrégé, desdifférens Mémoires, Diſſertations ou autres ouvrages préſentés à la Compagnie par ſes aſſociés réſidens ou étrangers, & par ſes correſpondans, & dont l'examen l'a occupée dans ſes aſſemblées particulières pendant le cours de l'année précédente.

Nous avons annoncé, dans le ſecond volume du Mercure du mois d'Avril dernier, l'ordre de la ſéance publique, tenue le lundi 29 Octobre de l'année paſſée. Voici la notice de l'Extrait qui y fut lû, par le Secrétaire perpétuel. Il a eu la complaiſance de nous l'envoyer, avec celui qui fit partie de la ſéance publique de l'année 1758, & que nous donnerons dans un autre Journal. Mais comme ce Mémoire n'eſt lui-même qu'un Extrait des piéces dont il rend un compte fidéle, & que leur multiplicité lui donne néceſſairement une étenduë qui paſſeroit les bornes que nous nous ſommes preſcrites; nous avons crû pouvoir prendre ſur nous, ſans bleſſer l'intention de l'Auteur, qui veut bien ſans doute ſe prêter à notre ſituation, de réduire nous-mêmes cet Extrait à une moindre étenduë.

Le premier Mémoire que M. le Pere analyſe, eſt celui dans lequel M. Rondé,

Digitized by Google

Chevalier d'honneur au Bailliage & Présidial d'Auxerre, explique les différens ornemens employés sur les cercueils, & depuis, sur les simples tombes, quand elles eurent succédé à l'usage des cercueils de pierre ou de marbre, qui formoient une masse si lourde & si pesante, & par conséquent si dispendieuse que cela obligea bientôt les survivans à ménager la dépense, par la facilité & l'épargne qu'on trouvoit à substituer une simple pierre plate à ces énormes tombeaux. M. Rondé suit, dans ce Mémoire, l'ordre des siécles tant du paganisme que du christianisme; & c'est en remplissant ainsi son objet, qu'il explique d'où vient la dénomination de *Carreé-les-tombes* près Avalon; qu'il parle des tombeaux de St. *Pierre-l'Etrier*, près Autun; de ceux de marbre blanc, déposés à l'hôtel-de ville de Worms; des tombeaux tirés du cimetiere du Vatican, à Rome, depuis l'établissement du Christianisme; de ceux de St. Audoche, à Saulieu, & de St. Jean de Reome, à Montiers-St.-Jean. Ce Mémoire fut fait à l'occasion d'une tombe plate, trouvée dans les ruines de l'Abbaye Royale de St. Marien, lez-Auxerre. Elle représente deux figures, une d'homme, l'autre de femme. Ces figures ne sont décorées

d'aucune marque de dignité. L'Epitaphe, fort courte, ne porte que le nom de l'homme : elle présente un nom distingué, joint à une qualité qui n'annonce qu'une profession ignoble. Ce contraste, ayant fait naître des doutes à M. Silvestre de St. Abel, un des membres de la Société, il les communiqua à M. Chappotin de St. Laurent, de la Bibliothéque du Roi, & que la Société venoit de s'aggréger, en qualité de correspondant. Il répondit qu'il n'étoit pas plus surprenant qu'il y eût dans un pays, que l'on connoît pour excellent vignoble, des tombes d'un riche Tonnelier, qu'il l'étoit de trouver des tombes de Laboureurs dans des Provinces fertiles en bled, ainsi qu'il en avoit vû à Louvres en Parisis. L'Auxerrois même fournit actuellement une preuve que le pays n'y fait rien, puisqu'à Chitry près Auxerre, il existe une pareille tombe de Laboureur, qui est fort ancienne. M. Chappotin avoit aussi rendu compte à la Société, dans un Mémoire précédent, d'une autre tombe, du commencement du quatorziéme siécle, découverte dans les fouilles d'un nouveau bâtiment fait à l'ancienne commanderie du Saulce, & sur laquelle les marques qui caractérisent la noblesse de la mere d'un Commandeur de

Digitized by Google

ce lieu, ſemblent ſervir de nouvelles preuves que la tombe de St. Marien n'eſt rien moins que la tombe d'un homme qualifié, malgré l'illuſtration du nom, qui prouve au contraire & même davantage la baſſeſſe de l'extraction de ce Tonnelier, appellé *Robins de Beaumont*; puiſque ſe trouvant peut-être ſans aucun nom de famille, il paroiſſoit avoir été réduit à ne porter que ceux qu'il tiroit & de ſon habillement & du lieu où, ſelon toute apparence, il étoit né. Il eſt en effet revêtu d'une longue robe; & l'on voit que c'eſt à deſſein de cacher la difformité de ſon corps, étant repréſenté d'une très-petite ſtature à côté de ſa femme, dont la taille eſt ordinaire; & pour que le mari approchât à peu près de la hauteur de la femme, le Graveur a imaginé de l'élever ſur une petite eſcabelle à quatre pieds, deſſus laquelle il eſt placé.

L'explication de ces différentes tombes, conduiſit naturellement M. le Pere à parler de la découverte faite l'hyver précédent dans la Paroiſſe de St. Amatre, hors la Ville d'Auxerre, de pluſieurs autres tombeaux; ainſi que de ceux qui avoient été trouvés, l'année précédente, à St. Julien de la même Ville. Un ſeul, des 7 tombeaux de St. Amatre, a mérité l'attention

Digitized by Google

des Sçavans : les marques extérieures de ce tombeau, ainsi que les restes de vêtemens dont étoit couvert le corps qu'il renfermoit, sembloient annoncer le cercueil de St. Amatre même, mort le premier Mai 418 ; si, d'ailleurs on n'avoit des pièces capables d'en faire douter, produites dans les Mémoires de feu M. l'Abbé Lebeuf, sur l'histoire ecclésiastique, civile & politique de la ville d'Auxerre, & dans d'autres livres.

Comme la Société d'Auxerre se propose principalement pour but, d'éclaircir tout ce qui a rapport à l'histoire de cette ancienne Ville ; M. l'Abbé Potel, Chanoine de cette Cathédrale, exposa l'histoire des Ecoles de la même Ville ; & la conduisit depuis la premiere race de nos Rois jusqu'à ces derniers temps. Ce Mémoire fit partie des lectures qui remplirent la Séance publique de 1758. Nous donnerons, dans un autre Journal, l'état des pièces lues dans cette Séance publique. L'on voit par ce Mémoire & celui du même Auteur sur l'Horloge de cette Ville, que nous avons annoncé en rendant compte de la Séance publique du 29 Octobre de l'année passée, dans notre second Journal du mois d'Avril dernier, que M. l'Abbé Potel s'attache principalement, & fait

Digitized by Google

pour ainſi dire, ſon unique objet de l'hiſtoire particulière de la Ville d'Auxerre, ſur laquelle il cherche à répandre une lumière propre à l'éclairer dans tous ſes différens points.

Tout eſt du reſſort d'une Société Littéraire, ſurtout quand elle eſt pour les Sciences & pour les Arts. La différence des études de chacun de ſes membres en particulier, relative à la différence des profeſſions qu'ils exercent, en jettant une agréable variété dans les matières qui ſont expoſées à la diſcuſſion des aſſemblées particulieres, étend auſſi l'utilité des travaux, qui, de ſon centre, comme de leur ſource, réjaillit ſur l'utilité publique, ainſi qu'un ruiſſeau qui coule en ſerpentant pour arroſer une plus grande étendue de terrain & porter des eaux ſalutaires dans un plus grand nombre d'endroits. M. Houſſet, Docteur en médécine de la faculté de Montpellier, de la Société Royale des ſciences de cette Ville, & Médécin des Hôpitaux de celle d'Auxerre; après avoir préſenté un bandage de ſon invention, pour le ſoulagement de ceux qui ſont affligés de hernies ou décentes; fit part d'une lettre ſur la convulſibilité, qu'il ſe propoſoit d'envoyer à M. Haller. Cette matière tient à celle de

Digitized by Google

l'irritabilité. M. le Pere, en rappellant la substance des écrits de M. Houssset sur cette derniere, c'est-à-dire, sur l'irritabilité, fait voir que M. Houssset place le siége de l'un & de l'autre effet, dans la fibre musculaire avec des différences essentielles néanmoins, qui les caractérisent assez pour qu'elles ne soient pas confondues l'une avec l'autre. Les bornes que nous sommes obligés de mettre à notre Journal, nous empêchent d'entrer dans un détail qui d'ailleurs peut devenir intéressant pour l'humanité. C'est par la même raison, que nous allons nous contenter d'annoncer plus brièvement encore les différens Mémoires analysés dans le reste de cet Extrait général.

Celui qui suit, est encore un Mémoire du même M. Houssset, sur la Coqueluche, & sur les remédes propres à la guérir. Ce Mémoire est relatif à celui que M. Liger, aussi Docteur Régent en Médecine de la Faculté de Paris, & nouvel Associé résident, avoit fait auparavant sur la même matière : ce qui engagea M. le Secrétaire à rendre compte de ces deux Mémoires, conjointement. S'ils avoient du rapport en quelques parties, ils s'éloignoient aussi l'un de l'autre en d'autres points, principalement dans la

Digitized by Google

pratique de la méthode curative. Ces différences de sentiment, dans des contendans aussi éclairés que ces deux Docteurs, ne vont jamais plus loin, & ne franchissent point les bornes où il est nécessaire de se renfermer pour l'examen de la vérité seulement, & pour l'amour du bien public. Aussi en résulte-t-il toujours une matière plus approfondie, mieux discutée, plus éclaircie : ce qui doit être l'objet des desirs de toute Société de gens de Lettres. Tel est l'avantage, dit M. le Pere, d'avoir dans une Compagnie Littéraire plusieurs membres qui s'occupent des mêmes études & cultivent les mêmes connoissances : ils s'éclairent mutuellement. L'émulation les saisit, les anime, travaille & corrige leurs ouvrages. Un Ecclésiastique du Diocèse, avoit présenté à la Société un Mémoire qui rouloit sur une matière bien différente : c'étoit un traité, sur l'art de fondre les cloches. Sa méthode étoit certaine, conforme à la théorie, & confirmée par l'expérience : mais une Table, ou Echelle linéaire, que l'Auteur y avoit jointe, étoit absolument fausse, & ne pouvoit exprimer le poids des cloches, relativement aux dimensions qui étoient établies dans cette Table.

Digitized by Google

L'examen de cet Ouvrage fut, pour le Secrétaire, une occasion de travailler sur le même sujet. Mais son Mémoire, appartenant à l'année suivante, ne peut trouver place dans cet endroit.

Tels sont, poursuit M. le Pere, les Ouvrages de quelque étendue, qui, pendant l'année 1758, ont été lus dans nos Assemblées particulieres. Je me contenterai d'en indiquer nombre d'autres qui ne sont pas susceptibles d'extrait; comme des Fables en vers, de M. Millelot, Associé-Correspondant; des Lettres, des Dialogues, & autres Piéces fugitives du P. Marrin, Minime, Lecteur & Professeur en Théologie à Lyon, autre Associé-Correspondant reçû cette même année; diverses observations de M. Lesserré, Maître en Chirurgie, de M. l'Abbé Precy, & autres; des Discours d'installation & de réception; & un Catalogue raisonné de Chartes antiques, fait par M. Silvestre, qui, toujours fidèle à ses engagemens Académiques, n'a pas cessé de les remplir, depuis même qu'il a cessé d'être notre Concitoyen: aussi, à proprement parler, la Société n'a point perdu ce membre, dont les talens & l'application lui faisoient honneur. Toute cette année a été acquisition pour elle.

Outre

Digitized by Google

Outre les trois nouveaux Associés dont on a déja parlé, un homme aussi distingué par ses titres Académiques, que par sa naissance, a recherché avec empressement d'augmenter le nombre de ses honoraires. Je veux parler de M. l'Abbé de Serent, Docteur en Théologie, Président perpétuel de la Société Littéraire & Militaire, établie à Besançon, Membre de celle des *Arcades* & d'autres Académies d'Italie & d'Allemagne.

Voilà, Messieurs, conclud le Secrétaire, en adressant la parole au Public, le Tableau racourci des occupations de la Société, pendant l'année derniere. Chargé par ses ordres de vous en rendre compte, je croirai les avoir remplis, si dans mon Extrait, les Ouvrages que j'ai analysés n'ont que peu ou point perdu du mérite qui leur est propre.

EXTRAIT de la Séance de la Société de Lettres, Sciences & Arts de Clermont en Auvergne, tenuë le 25 Août 1759.

M. DE FELIGONDE, Secrétaire, ouvrit la Séance par la lecture de l'éloge de M. Barbe, Conseiller en la Cour des

Digitized by Google

Aydes de Clermont. Les louanges qui ont été données à cet illustre Associé sont fondées sur son goût pour l'étude & le travail, sur son exactitude scrupuleuse à remplir ses devoirs, sur l'étendue de ses lumières, la douceur & la modestie avec laquelle il les communiquoit.

M. Barbe eut beaucoup de part à l'établissement de la Société Littéraire; il fut du nombre de ceux qui en jetterent les fondemens; & quoiqu'il fût alors âgé de 72 ans, il a beaucoup contribué à la perfection de cet établissement, par son assiduité aux assemblées, par ses avis pleins de sagesse, & par la plus saine critique. Les douceurs de sa vie domestique, les agrémens de son commerce particulier, ont fourni à son caractère les traits les plus flatteurs; la pureté de ses mœurs, une piété solide & le soin qu'il a eu des Hôpitaux, en qualité d'Administrateur, ont fait l'éloge de sa religion.

M. Jalladon lut ensuite un Mémoire sur l'opération de la cataracte, avec de nouvelles observations.

M. de la Chapelle lut une Dissertation sur des armes anciennes, trouvées à Jeansat près de Ganna, en Auvergne, en fouillant une montagne.

Digitized by Google

Cette lecture fut suivie d'une Dissertation, donnée par M de Feligonde, sur la figure d'une croix, empreinte dans l'intérieur d'un arbre, & découverte par hazard en refendant une buche.

Cette figure, également sensible & régulière, a quatre pouces & cinq lignes de longueur, sur deux & demi de croisillons, & six lignes de largeur. Elle est empreinte à deux pouces de la surface du tronc de l'arbre, sans que l'arbre paroisse avoir été endommagé. Le bois qui couvroit, cette empreinte est aussi compact & aussi naturel que le reste de l'arbre, à l'exception d'un nœud qui répond exactement à cette empreinte. La figure marque des deux côtés de la section de la buche, d'une manière cependant moins vive du côté de l'écorce que dans l'autre plan. Elle paroît saillante environ d'une demie ligne, au plan de l'intérieur de l'arbre, & rentrante dans celui qui lui est opposé. La croix est noire, sur un nœud qui approche de la couleur rouge du bois de cerisier.

L'Auteur, après avoir rendu compte de ses recherches sur des effets naturels du même genre, s'attache à examiner si cet événement est contraire à la nature, & s'il a pû arriver sans enfreindre les

Digitized by Google

loix de la végétation. Il examine quelles ſont ces loix ; il les déduit des fameuſes expériences de M. *Duhamel*, & de la comparaiſon déja faite des opinions de MM. *Greve* & *Malpighi*.

Il lui paroît impoſſible, d'après cet examen, que cette croix ait été formée par la ſeule nature, ſans avoir été dirigée par une opération humaine. Il prétend qu'elle a pû ſe former ou par l'impreſſion d'un fer chaud, ou par la lacération de l'écorce, ou par l'inſertion d'une croix de bois du même modéle que celle qui ſe trouve empreinte. De ces trois manières il n'adopte que la derniere ; il réſout par les loix de la végétation toutes les difficultés qui s'oppoſent à l'explication de ce phénomène, & termine ainſi ſa Diſſertation.

Des bergers, dans le loiſir que leur laiſſe la garde d'un troupeau, ont formé une croix pareille à celle dont l'empreinte eſt ſous nos yeux ; ils ont fendu l'écorce d'un arbre encore jeune, peut-être même ont ils profité d'une ouverture faite par hazard ſur un hêtre de leurs forêts ; ils ont introduit cette croix entre l'écorce & l'arbre ; les couches ligneuſes que chaque année a produit depuis, en ont dérobé la vuë au Public. L'arbre a

Digitized by Google

cru ; renfermant dans ſon ſein le phénomène qui nous occupe aujourd'hui ; il a enfin été découvert par le plus grand des hazards. Tel eſt le deſtin des hommes de trouver à chaque inſtant des difficultés ſous leurs pas, & de prendre pour des phénomènes merveilleux, ce qui ſouvent eſt l'ouvrage de leurs mains !

La Séance fut terminée par la lecture d'un Mémoire donné par M. *Quereau*, ſur les opérations du digeſteur de *Papin*. L'utilité des bouillons oſſeux & des tablettes faites avec ce bouillon, y eſt démontrée ; la manipulation en eſt expoſée avec le détail le plus circonſtancié : ce qui fait que ce Mémoire n'eſt pas ſuſceptible d'Extrait.

L'abondance des matières, m'oblige à remettre les Mémoires énoncés dans cet Extrait, au Mercure prochain.

AVERTISSEMENT.

Les feuilles du Mercure étant limitées, l'on n'a pû y inſérer qu'une partie du Mémoire ci-après. Dans celui de Juillet ſuivant, on en donnera la ſuite. On avertira, en attendant, que quoique la

Digitized by Google

distribution en soit faite dans deux volumes differens ; cependant il faut le considérer comme un seul corps d'ouvrage, dont l'enchaînement des Propositions ne permet aucune interruption dans l'ordre méthodithodique où elles doivent se suivre.

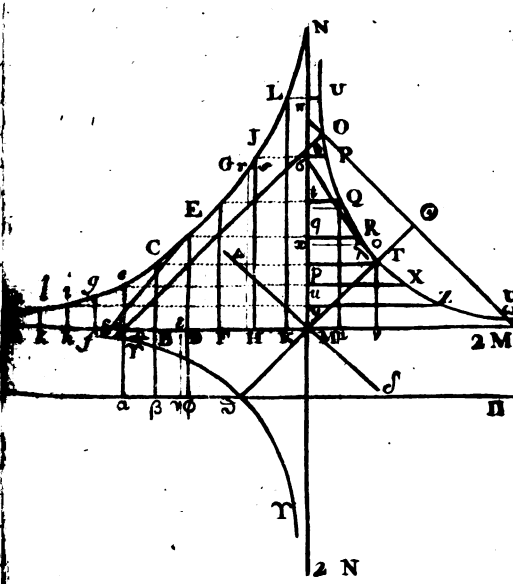
GÉOMÉTRIE.

Sur l'analogie qui est entre la Logarithmique & l'hyperbole Equilatere ; & de quelques propriétés de ces deux courbes. Mémoire qui a été lû à l'Académie des Sciences en 1760. Par M. JEAN-ANTOINE GLENAT.

THEOREME.

1. SI sur une droite *m B M* indéterminée, on suppose d'un point déterminé *B* allant vers *M*, que dans le même temps *T* que chaque partie *BD*, *BF*, *BH*, *&c.* est décrite par une vitesse uniforme, chaque perpendiculaire *DE*, *FG*, *HJ &c.* est aussi décrite par une autre viteſſe qui s'accélére en progreſſion géométrique ; & que du point *B* allant vers la gauche (*m*) que dans le même tems *T* que chaque par-

Digitized by Google



Digitized by Google

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY.

ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.

Digitized by Google

fie Bd, Bf., Bh &c. eſt décrite par la même viteſſe uniforme, chaque perpendiculaire de, fg &c. eſt auſſi décrite par une autre viteſſe qui eſt retardée en progreſſion géométrique ; les longueurs parcourues DE, FG, HJ, &c. allant vers la droite M, feront une progreſſion géométrique divergeante ; & allant vers la gauche (m) les longueurs parcourues de, fg, hi, &c. feront une progreſſion géométrique convergeante, en même temps que les coupées BD, BF, & Bd, Bf, feront une progreſſion arithmétique divergeante, & les extrémités i, g, e, E, G, J des termes en progreſſion géométrique ſeront conſécutivement les points d'une courbe nCN.

BM eſt l'axe de la courbe qu'on ſuppoſe infini. Les droites fg, de, BC, DE, FG, &c. ſuppoſées en progreſſion géométrique ſont ſes ordonnées. BC eſt priſe pour l'unité & ſuppoſée $= b = 1$; les autres ordonnées qui la ſuivent vers la droite comme DE, FG, &c. ſont ſuppoſées $= z = 1 + y$: & les autres qui ſont vers la gauche, comme de, fg, &c. ſont par conſéquent $= \frac{bb}{z} = \frac{bb}{\quad}$. le point B de

Digitized by Google

l'axe eſt l'origine des coupées BD, BF &c. qu'on ſuppoſe $= x$, qui ſont poſitives allant vers la droite M, & les autres comme Bd, Bf ſont négatives allant vers la gauche (m).

DEMONSTRATION.

Chaque partie infiniment petite rJ de la courbe peut être conſidérée comme formée par le mouvement d'un point (r) qui eſt pouſſé par deux viteſſes ; l'une ſelon la direction rs (dx) eſt une viteſſe uniforme que l'on conçoit $= b$, que l'on regarde comme conſtante : l'autre ſelon la direction sJ (dz) s'accélére en progreſſion géométrique, & eſt ſuppoſée égale à la changeante (z). Or ces viteſſes ſont entr'elles comme les longueurs parcourues : par conſéquent $b. z :: dx. dy$. Suppoſé donc maintenant, qu'on achéve le parallelograme dont rs, sJ ſont les petits côtés angulaires, la partie rJ infiniment petite de la courbe ſera la diagonale de ce parallelogramme. Or chaque viteſſe (b) & (z) de ces côtés rs, & sJ eſt à la viteſſe (v) de la diagonale comme chaque côté rs (dx), & sJ (dz) eſt à la diago-

Digitized by Google

nale $rJ\,(dv)$ décrite dans le même tems T. Par conséquent on aura $b.v :: rs\,(dx).$ $rJ\,(dv)$, & $z.u :: sJ\,(dz).\,rJ\,(dv)$; & les temps étant supposés égaux, l'on a par le changement alterne $T = \frac{dx}{b} = \frac{dv}{v} = \frac{dz}{z} = \frac{dv}{v}$, & par continuation de changement $T = \frac{dx}{b} = \frac{dz}{z} = \frac{dv}{v}$, où l'on voit qu'en même temps que chaque partie $rJ\,(dv)$ de la courbe est décrite chaques côtés angulaires rs, sJ infiniment petits sont aussi décrits, ce qui donne pour chaque élément $rJ\,(dv)$ de la courbe l'Equation $T = \frac{dx}{b} = \frac{dz}{z}$. Or (dx) est la différence égale dont la coupée (x) croît consécutivement en progression arithmétique, & se trouve par conséquent une grandeur constante; & (b) étant supposée connue est aussi constante. Le rapport $\frac{dx}{b}$ est donc constant; par conséquent son égal $\frac{dz}{z}$ est nécessairement un rapport géométrique; d'où il suit que les ordonnées (z) étant con-

Digitized by Google

tinuellement proportionnelles forment une progression géométrique divergente. *Ce qu'il falloit prouver en premier lieu.*

2°. La description de chaque particule rJ de la courbe donne celle du triangle infiniment petit rsJ, dont l'élément rJ est un des côtés. Si l'on prolonge ce petit côté rJ jusqu'à ce qu'il rencontre l'axe BM en S, on aura le triangle JSH semblable au petit triangle Jrs. Or comme dans le triangle infiniment petit Jrs, le côté rs est toujours le même pour tous les points de la courbe, tandis que l'autre sJ croît consécutivement en progression géométrique, il s'ensuit que le côté SH du grand triangle opposé à l'angle SJH demeure constant pour tous les points de la même courbe. Ce côté SH qui est une soutangente de la courbe est supposé $= b = 1$.

En mettant $1 + y$ à la place de (z) dans l'Equation trouvée ; ou bien en comparant les côtés homologues des triangles semblables rJs, SJH, l'on en tire $rs\,(dx) . SH\,(b = 1) :: sJ\,(dy) . JH\,(1 + y)$, d'où on déduit $b\,dy = dx \times 1 + y$ qui est la mê-

me Equation que la précédente. Or si dans la formule $\frac{y\,dx}{dy}$ des soutangentes, on substitue la valeur $\frac{b\,dy}{dx}$ de $1 + y$, qu'on suppose égale à (y) de la formule, on aura $SH(s) = b$ pour valeur de la soutangente. D'où l'on voit que puisque $SH(s)$ est la soutangente, la droite SJ est par conséquent tangente de la courbe au point J. Or l'élément rJ faisant nécessairement partie de cette tangente, il s'ensuit que tous les points C, E, G &c. des extrémités des ordonnées $1 + y$ sont ceux de la courbe. *Ce qui restoit à prouver en second lieu.*

COROLLAIRE PREMIER.

2. Les ordonnées $1 + y$, $\frac{bb}{1+y}$ croissant ou diminuant en raison géométrique, les coupées BD, BF &c. ou Bd, Bf &c. croîtront en rapport arithmétique ; & seront positives vers la droite, & négatives vers la gauche de l'unité ; car (dx) étant une grandeur constante, cette grandeur sera répétée autant de fois qu'il y aura de petits rapports géométriques égaux d'inter-

Digitized by Google

posés entre l'unité, & l'ordonnée correspondante. Par conséquent chaque coupée BD, BF &c. croissant toûjours selon une même différence (dx) sera la mesure du nombre des petits rapports pris depuis l'unité dont chaque ordonnée correspondante $1 + y$ est composée. C'est ce que veut dire l'expression grecque αριθμος λογος, qui signifie mesure de rapports, d'où on a tiré le mot logarithme, & la courbe ci-après donnant successivement tous ces logarithmes ou mesures de rapports, en a tiré le nom de logarithmique.

COROLLAIRE II.

3. En supposant $b = 1$, la différence (dx) d'un logarithme (x) d'un nombre ou d'une grandeur quelconque (z) est égale à la différence (dz) de ce nombre divisée par ce nombre même. Car puisque (Th. 1. n. 1.) l'Equation de la logarithmique est $z\,dx = b\,dz$, on en tire $dx = \frac{b\,dz}{z} = \frac{1\,dz}{z}$, ou bien on déduit $dz.z :: dx.b$, où l'on voit démonstrativement que $\frac{dz}{z} = \frac{dz}{b=1} = dx$.

Digitized by Google

COROLLAIRE III. ET PROBLEME.

*4. En supposant * que la construction trouvée soit celle de la Logarithmique, trouver par son moyen celle d'une hyperbole équilatere.*

PREPARATION.

Ayant l'axe $M\,m$ de la Logarithmique, il faut du point M prolonger vers $2\,M$, & tirer vers N, & vers $2\,N$ les droites $M\,2\,M$, $M\,N$, $M\,2\,N$, en sorte qu'étant perpendiculaires l'une à l'autre, elles soient asymptotes des deux branches des hyperboles opposées $U\,U$ & $r\,r$. Les coupées My, Mv, Mq, Mt

* Il faut nécessairement supposer que la construction trouvée est celle de la Logarithmique, pour pouvoir la comparer avec l'hyperbole équilatere. Or si la comparaison de ces deux courbes en fait découvrir l'analogie, alors nulle difficulté qu'on peut réciproquement construire l'une par le moyen de l'autre. Il est vrai qu'ayant encore aucune méthode pour décrire la Logarithmique, dans tout autre cas que celui ci, ce seroit inconteſtablement, selon les principes établis par les Géomètres, & surtout par ceux de M. Descartes, un vice que de décrire par son moyen une autre courbe, pour la construction de laquelle il y a des méthodes certaines.

Digitized by Google

&c. prises sur MN étant égales aux ordonnées hi, de, DE, FG &c. de la Logarithmique à cause des paralléles, seront les premieres My, Mv &c. supposée $= b - \frac{by}{1+y}$; & faisant $\frac{by}{1+y} = \gamma$, il en résultera que My, Mv &c. $= b - \gamma = \frac{bb}{1+y} = \frac{bb}{\zeta}$; les secondes Mq, Mt &c. $= 1 + y = \zeta$; & les ordonnées pT, qR de l'hyperbole seront $= \omega$.

RESOLUTION.

Selon le Theorême (n. 1.) l'Equation de la Logarithmique est $dx = \frac{b\,d\zeta}{\zeta}$ qui est la même que $b\,dx = \frac{bb\,d\zeta}{\zeta}$; l'Equation différentielle de l'hyperbole par rapport à ses asymptotes est $\omega\,d\zeta = -\zeta\,d\omega$, où mettant à la place de (ω) sa valeur $\frac{bb}{\zeta}$ elle devient $\frac{bb\,d\zeta}{\zeta} = -\zeta\,d\omega$. Or puisque $\frac{bb\,d\zeta}{\zeta} = b\,dx$, nécessairement $b\,dx = -\zeta\,d\omega$; ainsi substituant à la place de $(b\,dx)$ sa valeur $(-\zeta\,d\omega)$, l'Equation de la Loga-

Digitized by Google

rithmique devient $\frac{bbdz}{z} = -zd\omega$) qui est (comme nous venons de voir) l'équation différentielle de l'hyperbole. Remettant à la place de $\frac{b.b}{z}$ sa valeur (ω) & transposant après, l'équation devient $\omega dz, +zd\omega, = o$, dont l'intégrale est $z\omega = bb$, qui est l'équation d'une hyoerbole équilatere par rapport à ses asymptotes; d'où on tire $z.b::b.\omega$, qui est la même que $z.b::b.\frac{bb}{z}$, qui étant faite des ordonnées de la Logarithmique, montre évidemment que les ordonnées convergentes $\frac{bb}{z}$ de la Logarithmique sont égales aux ordonnées (ω) de l'hyperbole prises depuis le point (p) où se termine l'unité; & que les ordonnées divergentes (z) de la même Logarithmique sont égales aux ordonnées (ω) de la même hyperbole prises au-dessous du point (p) où se termine l'unité; par conséquent si l'on tire donc successivement des points $i, g, e, E, G, J.$ &c. de la Logarithmique, les droites iy, ev, Cp, Eq &c. paralléles à mM, ces droites diviseront aux points y, v, p, q &c. l'asymptote MN en par-

Digitized by Google

tiés proportionnelles, & égales aux ordonnées z, $\frac{bb}{z}$ de la Logarithmique. si on multiplie ensuite chaque partie Mp ou Mq (z) par chaque partie My, ou Mv $\left(\frac{bb}{z}\right)$, on aura $z \times \frac{bb}{z} = bb$, où mettant à la place de $\left(\frac{bb}{z}\right)$ son égal (ω), l'Equation devient $z\omega = bb$, qui est l'Equation de la courbe; qui fait voir qu'en faisant le Rectangle $Mt\,Q\,\mu$ ($z\omega$) égal au quarré $Tv\,Mp$ (bb), le point Q où se rencontreront les droites tQ (ω), $\mu\,Q$ (z) sera un point de l'hyperbole. *Ce qu'il falloit trouver.*

COROLLAIRE 4.

5. Il suit de là, que si sur une droite indéterminée MN, dont l'origine est en M, dans le même temps T qu'une viteſſe qui s'accelere en progreſſion géométrique décrit les droites My, Mv, Mp, Mq &c. une autre viteſſe qui est retardée selon la même progreſſion géométrique décrit les perpendiculaires yZ, vX &c. les longueurs parcourues, My, Mv &c. feront une progreſſion géométrique divergeante, en même temps que les autres lon-

Digitized by Google

gueurs parcourues $y Z$, $v X$ &c. feront dans le même rapport une autre progreſſion géométrique convergeante; & les extrémités Z, X, &c. des termes de la dernière progreſſion ſeront les points conſécutifs d'une hyperbole équilatère.

Ou bien en prenant l'origine au point (p) en même temps que la progreſſion compoſée des termes pq, pt &c. divergera, la progreſſion compoſée des termes $q R$, $t Q$ &c. convergera; & & allant de (p) vers M en même temps que la progreſſion compoſée des termes $b\text{—}\gamma$ convergera, la progreſſion compoſée des termes $v X$, $y Z$ &c. divergera; & les extrémités Q, R, &c. des termes de l'une, & les extrémités X, Z, &c. des termes de l'autre ſeront également les points conſécutifs de la courbe.

DEMONSTRATION.

Suppoſé que chaque partie infiniment petite $R\rho$ de l'hyperbole ſoit décrite dans le même temps T, que les petits côtés angulaires $R\lambda$, $\lambda\rho$ du petit parallelograme dont cette particule $R\rho$ eſt la diagonale, ſont décrits, l'un ($d\zeta$) ſelon une viteſſe (ζ) qui s'accelere en progreſſion géométrique; l'autre ($-d\omega$) ſelon une viteſſe (ω) qui eſt retardée en pro-

Digitized by Google

gression géometrique, l'on aura pour chaque particule $R\rho$ de la courbe, cette Equation $T = \frac{dz}{z} = \frac{-d\omega}{\omega}$ où le rapport $-\frac{dz}{z}$ étant (selon *T.* premier *N. r.*) un rapport géométrique, nécessairement son égal $\frac{-d\omega}{\omega}$ est un rapport géométrique: or l'Equation précédente étant la même que $\omega\, dz + z\, d\omega = 0$, on tire du premier membre l'intégrale $z\omega$, qui étant égalée à bb donne l'Equation $z\omega = bb$ d'une hyperbole équilatere par rapport aux asymptotes, d'où on déduit $\omega = \frac{bb}{z}$; ce qui montre évidemment qu'en même temps que les coupées (z), forment une progression géométrique divergente, les ordonnées (ω) font dans le même rapport une progression géométrique convergente; & l'Equation différentielle $\omega\, dz = -z\, d\omega$ fait connoître que les différences ($-d\omega$) diminuent en même temps que les différences (dz) augmentent dans la même progression géométrique; car dans cette supposition ayant toujours $\frac{dz}{z} = \frac{-d\omega}{\omega}$; il s'ensuit nécessairement

que les ordonnées (ω) convergent en même temps que les coupées (z) divergent dans le même rapport géométrique. *Ce qu'il falloit prouver en premier lieu.*

En second lieu, en prenant l'origine des coupées au point (p), la viteſſe par λR ſera $= -+y = z$, & le côté λR du petit triangle $R\lambda p$ ſera $= dy$: par conſéquent allant de l'origine (p) vers N, dans le même tems que les coupées (y) divergeront, les ordonnées (ω) convergeront, (c'eſt ce que nous venons de prouver); mais allant de l'origine (p) vers M, les coupées devenant alors $1 - y$, l'Equation différentielle $\omega dz - + z d\omega = 0$ devient $d\omega - y d\omega - \omega dy = 0$, dont l'intégrale eſt $1 - y \times \omega$, qui étant égalée à (bb) donne l'Equation $1 - y \times \omega = bb$ de l'hyperbole par rapport aux coupées moindres que l'unité mettant $\frac{1}{1+y}$ à la place de ſon égale $1 - y$ l'Equation devient $\frac{\omega}{1+y} = bb$, d'où on tire $\omega = 1 + y$, ce qui fait voir démonſtrativement qu'en même temps que les coupées $1 - y = \frac{1}{1+y}$ forment une progreſſion géomé-

trique convergeante, les ordonnées $\omega = 1 + y$ forment une progression géométrique divergeante ; & l'Équation différentielle $\frac{dy}{1-y} = \frac{d\omega}{\omega}$ fait connoître que que les différences ($d\omega$) augmentent dans le même rapport géométrique que les différences (dy), car les coupées $1 - y$ diminuent en raison de l'augmentation de (y) ; ainsi si l'on suppose $1 - y = z$, & qu'on substitue à la place de $1 - y$ sa valeur z, & au lieu de (dy) qu'on mette $-dz$ dans l'Équation $d\omega - y\,d\omega - \omega = 0$, on aura après avoir transposé $z\,d\omega = -\omega\,dz$, qui montre qu'ici les différences ($d\omega$) augmentent en même temps que les différences ($-dz$) diminuent dans la même progression géométrique ; car dans cette supposition ayant toujours $\frac{d\omega}{\omega} = \frac{-dz}{z}$ il faut nécessairement que les ordonnées (ω) divergent en même temps que les coupées $1 - y = \frac{1}{1+y} = z$ convergent. *Ce qu'il falloit prouver en second lieu.*

En troisiéme lieu, si dans la formule générale $\frac{y\,dx}{dy}$ des soutangentes, on sub-

stitue à la place de $\frac{dx}{dy}$ sa valeur $\frac{d\zeta}{d\omega} = -\frac{\zeta}{\omega}$ tirée de l'Equation $\frac{d\zeta}{\zeta} = \frac{-d\omega}{\omega}$, & à la place de (ω), & de (y) de la formule, représentée par (ω), sa valeur $\frac{bb}{\zeta}$ tirée de l'Equation $\zeta\omega = bb$ (1×1), on aura $S = -\zeta$ pour valeur de la soutangente; où substituant à la place de $-\zeta$ sa valeur $-1-y$ elle deviendra $S = -1-y$; ce qui fait voir qu'en prenant du côté négatif des coupées, c'est-à-dire vers le point (σ) opposé à l'origine M, la partie $\sigma q = qM(1+y)$, elle sera la soutangente $\sigma q(-1-y)$; d'où tirant la droite $\sigma R\rho$, elle sera tangente de la courbe au point R. Or l'élément $R\rho$ faisant partie de cette tangente, il s'ensuit donc, que tous les points R, T, &c. des extrêmités des ordonnées (ω) sont ceux de la courbe. *Ce qui restoit à prouver en troisiéme lieu.*

COROLLAIRE V.

6. Les quadrilataires hyperboliques formés sur la suite des coupées (y)

croissantes en progression géométrique, & sur les ordonnées (ω) décroissantes dans la même progression géométrique feront consécutivement une progression arithmétique divergente.

DEMONSTRATION.

Selon le 4^e^ Corollaire (n. 5.) $\frac{dy}{1+y} = \frac{-d\omega}{\omega}$; d'où on tire $\omega\, dy = 1+y \times -d\omega$. Or (par le T. 1. n. 1. & 5.) les deux rapports $\frac{dy}{1+y}$ & $\frac{-d\omega}{\omega}$ sont géométriques. Les parallelogrammes $q \times \varrho R$ (ωdy) infiniment petits, qui sont les élémens d'un quadrilatere $pqRT$ sont donc tous égaux entr'eux; par conséquent les quadrilateres hyperboliques formées sur les coupées (y), & sur les ordonnées (ω) croissent consécutivement selon une même différence (ωdy). Si donc on prend quatre coupées $Mq(f), Mt = Mq(f) + qt(X)$; $Mt(g), Mv = Mt(g) + tu(Y)$ qui soient en proportion géométrique, on trouvera que le quadrilataire $qtQR$ fait sur X, qui est la différence des deux premiers termes égale

$\times \frac{1}{f} X - \frac{1}{2f^2} X^2 \times \frac{2}{3f^3} X^3 -$ &c. le quadrilatere $i\,y\,PQ$ fait sur y qui est la différence desdeux seconds termes est égal à $1 \times \frac{1}{g} Y - \frac{1}{2g^2} Y^2 \times \frac{1}{3g^3} y^3 -$ &c. or dans la supposition que les coupées sont en proportion géométrique, leurs différences sont également en proportion géométrique; car $fg + gX = fg + fY$, d'où on tire $gX = fY$ qui devient $\frac{X}{f} = \frac{Y}{g}$; par conséquent les termes des deux suites infinies étant égaux chacun à chacun, ces deux suites sont parfaitement égales. Donc les quadrilateres hyperboliques formés sur les coupées (y), & sur les ordonnées (ω) croissent consécutivement en progression arithmétique. *Ce qu'il falloit prouver.*

COROLLAIRE VI.

7. Les quadrilataires hyperboliques croissant consécutivement selon une même différence (ωdy) seront de suite la mesure du nombre des petits rapports

Digitized by Google

pris depuis l'unité, dont chaque coupée $1 + y$ est composée; par conséquent ils seront successivement les Logarithmes de ces coupées en progression géométrique. Ce qui est évident.

On continuera la suite de ce Mémoire dans le Mercure suivant.

EXTRAIT d'un Mémoire lû à l'Académie Royale des Sciences, sur le passage de Vénus devant le disque du Soleil en 1761, contenant le projet d'un voyage en Afrique. Par M. DELALANDE.

L'on sçait depuis longtemps, que l'observation de ce célébre phénomène doit nous faire connoître la distance du soleil à la terre, que nous ne connoissons jusqu'ici, qu'à un cinquiéme près, c'est-à-dire, avec une incertitude de 6 millions de lieuës.

La parallaxe du soleil étant supposée de dix secondes, l'entrée de Vénus sur le soleil, doit paroître 16 minutes de temps plûtôt à Upsal, Berlin, Constantinople, Alep, la Mecque, & à l'Isle de Bourbon, qu'au milieu de la mer du Sud,

Digitized by Google

Sud, vers 250° de longitude & 20° de latitude.

De même la sortie doit paroître 14′ plûtôt au Kanctschatka, extrémité orientale de l'Asie, qu'à l'Isle de Ste Héléne & au Cap de Bonne-Espérance; c'est cette différence de 16′ sur l'entrée, & de 14′ sur la sortie, qui sera plus grande, si le soleil est plus près de nous, & qui doit par conséquent nous instruire de cette véritable distance.

Pour s'assurer exactement de cette différence, M. Legentil, l'un de nos Astronomes, est déja parti pour les Indes, & M. l'Abbé Chappe se prépare à partir pour la Siberie; mais le voyage d'Affrique sera, surtout, de la plus grande importance.

Si l'on étoit assuré d'avoir deux observations de l'entrée de Vénus sur le soleil, une aux environs de Constantinople ou de l'Isle de Chypre, l'autre dans la mer du Sud, nous aurions la plus grande différence pour l'entrée; cela n'empêcheroit pas cependant que l'on ne dût se procurer de deux façons ce résultat important.

Mais il est encore douteux que nous puissions avoir un observateur, même de la part de l'Espagne, dans ces Isles dé-

Digitized by Google

ſertes. La plûpart ne ſont connues que par les noms qu'ont donnés les voyageurs, quelquefois à ce qu'ils voyoient, & quelquefois à ce qu'ils croyoient voir. Les Iſles vuës par Quiros, en 1705, comme l'Iſle de Pâques, celles que Ferdinand Gallego dit avoir apperçuës en enfilade, depuis la terre de Feu juſqu'aux Iſles de Quiros, les Marquiſes de Mendoça, l'Iſle des Chiens, les Iſles Labyrinthe, les Iſles pernicieuſes, n'ont jamais été reconnuës depuis par perſonne, quoiqu'elles aient été cherchées ſouvent : quelques-unes ne ſont habitées que par des Antropophages, ou par des traîtres. Il eſt d'ailleurs trop tard pour les préparatifs d'un auſſi long voyage : n'eſpérons donc qu'avec retenuë des obſervations qui tiennent à tant d'incertitudes, & pour leſquelles nous voyons tant d'obſtacles.

Mais s'il eſt difficile d'avoir, pour l'entrée, la plus grande différence poſſible, & même la moitié, nous en pouvons être dédommagés par la ſortie. D'un côté, la Sibérie & le Kamtſchatka, ſont les lieux où la ſortie ſe verra le plûtôt; & d'un autre côté, l'Iſle de Ste. Helene, la côte occidentale & méridionale d'Affrique, depuis le Cap de Bonne-eſpérance, en remontant juſqu'à S. Philippe de Ben-

Digitized by Google

guela & à S. Paul de Loanda, ſont, parmi tous les lieux acceſſibles ceux où la ſortie ſe verra le plus tard.

Nous ignorons ſi l'Angleterre n'enverra pas à l'Iſle de Ste Héléne; mais nous aſſurerions la réuſſite de l'entrepriſe, en l'obſervant nous-mêmes en Affrique.

Cette obſervation fera face à toutes les autres; elles donnera huit minutes de différence avec Paris, Londres & Conſtantinople, 9′ avec Berlin & Pondichery, 10′ avec Petersbourg, 11′ avec Archangel, 11½ avec Tobolsk, 12 avec Jeniſeik & Pekin, 13 avec Yakoutsk en Sibérie, & 14 avec le Kamtſchatka, où peut-être l'obſervation ſera faite. Ainſi l'on voit que l'obſervation d'Affrique ſera utile de l'utilité même de chacune des autres; elle les rendra toutes concluantes; & ſans elle, nous perdrons près de deux tiers de l'avantage: car il ne reſte plus que cinq minutes entre Paris & Yakoutsk, au lieu de 13 que nous pouvons nous procurer: enſorte que le voyage même de Sibérie tire de celui de l'Affrique preſque toute ſon importance. L'Académie pourroit-elle négliger une poſition auſſi déciſive, & ne faire pas des efforts pour s'y procurer un obſervateur? voyant parmi nous pluſieurs Aſtronomes empreſſés à ſe char-

Digitized by Google

ger de ce pénible voyage ; ne perdons pas de vuë l'importance de la choſe. La vraie diſtance du ſoleil à la terre, eſt un des fondemens les plus eſſentiels & les plus généraux de toute la Phyſique céleſte. Une des plus belles découvertes que la connoiſſance de l'attraction ait procurée aux Aſtronomes, eſt celle des denſités & des maſſes de toutes le planettes qui ont des ſatellites. Mais ſi Newton trouve que la terre eſt $\frac{1}{170000}$ du ſoleil ; il ſuppoſe eſſentiellement ſa parallaxe de 10' ; ſi on la ſuppoſoit plus grande, la fraction précédente augmenteroit comme le quarré de la parallaxe, & une ſeule ſeconde ſur la parallaxe donneroit un cinquiéme de plus à la maſſe de la terre. A quelle erreur ne ſommes-nous donc pas expoſés en calculant les dérangemens & les perturbations des planettes les unes ſur les autres ! la véritable étenduë du ſyſtême ſolaire, la théorie des éclipſes, la connoiſſance des maſſes, des volumes, des denſités, des diamètres, tout dépend de la parallaxe du ſoleil, & par conſéquent de l'obſervation dont je parle.

Ainſi l'occaſion que nous préſente ce célébre phénomène, eſt un de ces momens précieux dont l'avantage, ſi nous le laiſſons échapper, ne ſçauroit être enſuite

Digitized by Google

compensé ni par les efforts du génie, ni par la constance des travaux, ni par la magnificence des plus grands Rois : moment que le siécle passé nous envioit; & qui seroit, pour l'avenir, j'ose le dire, une injure à la mémoire de ceux qui l'auroient négligé.

En conséquence de ce projet, il fut dit que les Astronomes s'assembleroient en Comité, le 14 Mai, pour délibérer sur les moyens de parvenir à l'exécution.

ARTICLE IV.

BEAUX ARTS.

ARTS UTILES.

CHIRURGIE.

REFLEXIONS sur les avantages de l'Inoculation, par M. DANIEL BERNOULLI, Docteur en Médecine, Professeur de Physique en l'Université de Bâle, Associé étranger de l'Académie des Sciences.

Lues dans l'assemblée publique du 16 Avril 1760.

DE tous ceux qui ont traité cette matière, c'est sans contredit M. *de la Con-*

Digitized by Google

damine qui l'a fait avec plus de ſuccès. Il eſt déjà venu à bout de perſuader la meilleure partie du monde raiſonnable de la grande utilité de l'inoculation : quant aux autres, il ſeroit inutile de vouloir employer la raiſon avec eux ; puiſqu'ils n'agiſſent pas par principes. Il faut les conduire comme des enfans vers leur mieux : c'eſt la coutume ſeule qui peut leur tendre une main ſecourable. L'inoculation ſeroit bientôt adoptée en Europe, ſi la bonne politique vouloit s'aſſocier avec l'humanité : je dis même avec la charité chrétienne ; & j'en apelle à ceux qui par un zèle plus ardent qu'éclairé traitent cette méthode de criminelle. Ne conviendront ils pas que Dieu demande la conſervation & la propagation de l'eſpéce qu'il a créée à ſon image ? Il ne reſte qu'à leur prouver que le moyen le plus ſûr & le plus efficace pour remplir ces vues, eſt ſans contredit l'inoculation. Mais en vain cette vérité ſera reconnue de ceux qui l'auront méditée ; en vain même quelques particuliers en reeueilleront le fruit : Il ſera perdu pour l'Etat tant que la multitude ne ſera pas convaincue. Elle ne peut l'être que par des expériences multipliées & faites en grand : en un mot par un établiſſement public dans quelque hôpital tel

Digitized by Google

que celui des enfans-trouvés où l'on inoculeroit tous ceux qui ne donneroient pas d'indication contraire. En conséquence d'un pareil établissement, je ne doute pas que la pratique de l'inoculation ne devînt commune en France avant qu'il se passât dix ans ; pourvû qu'on publiât tous les ans des regîstres autentiques & en bon ordre. Outre la consolante satisfaction de sauver la vie chaque année à un grand nombre de sujets, on auroit encore l'avantage de perfectionner bientôt la méthode au point de la faire avec une sureté entiere ; s'il est vrai toutefois qu'il y ait quelque risque. Je fais cette restriction, parce que les observations ne constatent pas bien ce risque. Les listes mortuaires prouvent que de 20000 enfans de l'âge de 4 ans il en meurt environ 700 dans le cours d'une année, ou environ 60 par mois. * Si donc on donne un mois au cours de la maladie causée par l'inoculation, on aura soixante enfans au moins sur 20000 qui mourront probablement dans ce terme indépendamment de l'effet

* M. *Bernoulli* s'est servi des listes de Breslaw, où il meurt beaucoup moins d'enfans qu'ailleurs. S'il eût employé les listes de Londres, ou même celles de Paris, la proportion qu'il eût trouvée seroit beaucoup plus avantageuse à l'inoculation.

Digitized by Google

de l'opération; c'est-à-dire 1 sur 133. Si on vouloit restreindre le temps critique de l'insertion à 15 jours, ce seroit encore 1 sur 661, nombre qui diffère peu de 1 sur 593, ou de celui des morts à Londres dans l'hôpital des inoculés de tout âge pendant le cours de quatre années suivant la liste imprimée, publiée par les administrateurs. Il est vrai que chaque âge demande une évaluation différente : cependant ces résultats font assez voir qu'il n'est pas encore bien constaté qu'on coure quelque risque tant soit peu considérable en se faisant inoculer ; puisqu'il n'est pas encore démontré que le nombre de ceux qui meurent pendant le tems critique de l'insertion, surpasse le nombre de ceux qui mourroient dans le même terme, s'ils n'avoient point été inoculés. Il est donc encore permis de supposer que l'inoculation n'est accompagnée d'aucun risque, pourvû qu'ele soit bien administrée. Par quel scrupule pourroit-on donc se refuser aux moyens de mettre cette vérité dans la plus grande évidence, tels qu'une suite d'expériences autorisées, & dont les résultats seroient rendus publics?

Le seul inconvénient que je puisse prévoir dans l'établissement que je propose, ce seroit peut-être de voir diminuer par

Digitized by Google

la crainte de l'événement le nombre des enfans qu'on porteroit la premiere année à l'hôpital des enfans-trouvés. * Eſt-ce là un mal ou un bien ? Quoiqu'il en ſoit, la ſeconde année, ou au plus tard la troiſiéme remettroit les choſes ſur l'ancien pied. Après une telle expérience eſt-il un pere de famille qui ne ſuivît un exemple autoriſé par une inſtitution publique ? La notoriété des ſuccès feroit bientôt taire les timides préjugés, pour ne plus écouter que la voix de l'amour paternel & de la charité. Les autres nations ſeroient infailliblement entraînées par l'exemple de la nation la plus éclairée, & avec le temps une pratique ſi ſalutaire au bien de l'humanité deviendroit univerſelle. **

Il ne ſeroit pas impoſſible après cela que la maladie attaquée dans ſon principe ne changeât de nature à la ſeconde ou à la troiſiéme génération, qu'elle ne perdît tout

* M. *Bernoulli* ſuppoſe que pluſieurs meres pauvres qui portent leurs enfans à l'hôpital s'en abſtiendroient par la crainte de l'inoculation. Mais quand on ſuppoſeroit que la moitié des enfans qu'on y porte ſont légitimes, le petit nombre de ceux qu'on reclame ne prouve que trop le peu d'intérêt que prenent à leur ſort ceux qui les y portent.

** Il eſt très-vrai qu'on n'attend en Italie que l'exemple de la France.

Digitized by Google

ſon venin, ou qu'elle ne ceſſât d'elle-même. Si nous connoiſſions beaucoup de mariages entre des perſonnes inoculées & le ſort de leurs enfans, nous pourrions prononcer ſur cette queſtion définitivement.

Les deux grands motifs pour l'inoculation ſont l'humanité & l'intérêt de l'Etat. L'humanité veut qu'on aſſure & qu'on conſerve la vie à chaque particulier, ſoit jeune, ſoit vieux: l'intérêt de l'état demande la population du Royaume. L'augmentation du nombre des ſujets produiroit dans les revenus du Roi un accroiſſement qu'on peut évaluer à environ 20 liv. par tête chaque année, en ſuppoſant le nombre des habitans de 18 millions & les revénus du Roi de 360 millions. Je ne m'attacherai pas à l'identité de la proportion; mais quand on la réduiroit à la moitié, le profit ne laiſſeroit pas de devenir immenſe avec le tems: outre que l'augmentation des revenus n'eſt pas, à beaucoup près pour l'état, le ſeul avantage qu'il faille conſidérer dans le cas préſent.

Une autre conſidération importante, c'eſt que toute la jeuneſſe juſqu'à l'âge de 16 ou 18 ans, eſt en elle-même, non-ſeulement inutile, mais entierement à la charge de la ſociété: elle ne contribue rien,

Digitized by Google

ou très-peu aux besoins publics. A ne considérer que l'intérêt de la société, il vaudroit mieux pour elle que tous ceux qui sont destinés à mourir avant l'âge de 16 ans ne fussent jamais nés. En perdant un enfant avant qu'il ait atteint cet âge, on perd en un moment toutes les dépenses qu'on a faites pour lui pendant toute sa vie, sans que la société en ait tiré le moindre profit. Cette raison ne suffit-elle pas pour donner la plus grande attention à conserver ces enfans jusqu'à cet âge de récolte, en les préservant d'une maladie si meurtriere qui le plus souvent n'attaque précisément qu'eux ? Si la petite vérole étoit d'une nature à n'attaquer jamais que la grande vieillesse, les raisons politiques cesseroient: Mais il me semble que les raisons d'humanité devroient encore être les mêmes.

Des considérations générales, je passe à quelques réfléxions particulieres sur l'inoculation. Un argument qu'on fait valoir contre cette pratique, c'est qu'un grand nombre de personnes ne prennent jamais la petite vérole. Il est vrai qu'à l'égard de ces personnes l'opération devient manifestement inutile : elle seroit même cruelle, puisqu'on leur feroit souffrir une maladie incommode. Je dirois encore, si l'inoculation étoit accompagnée d'un risque

Digitized by Google

de vie tant soit peu considérable, qu'elle seroit tyrannique & impie; mais à tout cela je n'ai qu'un mot à répondre : c'est que de légères souffrances ne sauroient être mises en parallèle avec le moindre risque de vie, & que le risque de vie qu'on court par l'inoculation est nul ou comme nul. L'objection prouve seulement qu'il ne faudroit point pratiquer l'insertion sur les personnes qui n'auroient jamais la petite vérole, si on pouvoit les distinguer d'avec les autres, & c'est ce que j'accorderai sans difficulté. Mais ceux qui font sonner si haut l'argument pris de la possibilité de n'avoir jamais cette maladie, ne sont-ils pas en contradiction avec eux-mêmes ? Ils accordent l'utilité de l'inoculation pour les personnes qu'on sauroit devoir bientôt prendre la petite vérole : il y a cependant parmi toutes ces personnes environ six sur sept qui n'en mourront point. Je demanderai donc à ceux qui font la difficulté précédente, pourquoi ils consentiroient à l'inoculation de tous ceux qu'on seroit sûr qui seront bientôt attaqués de la petite vérole, puisque l'opération seroit encore inutile à six inoculés sur sept. A cela peuvent-ils donner une autre réponse que celle que j'ai donnée plus haut,

Digitized by Google

savoir qu'on ne sauroit distinguer les uns des autres, ni par conséquent s'empêcher de faire indistinctement l'opération sur tous.

D'ailleurs la conservation de la vie n'est pas le seul bien qui résulte de l'inoculation. On connoît les suites souvent fâcheuses, quelquefois terribles de la petite vérole naturelle, & l'on sait en même temps qu'elles sont infiniment rares après l'artificielle, ou plutôt qu'elles n'ont jamais lieu. Quelle proportion encore les souffrances de la petite vérole naturelle tant soit peu maligne, & celles de la même maladie inoculée, lors même qu'elle est des plus mauvaises ? J'en atteste les médecins, ceux mêmes qui se déclarent contre l'inoculation, par une triste fatalité que je n'ai jamais pû comprendre. Je puis ici me donner pour témoin oculaire : j'ai vû plusieurs malades de l'une & l'autre classe. Les inoculés avoient quelquefois un grand nombre de pustules : nés dans une famille fort maltraitée de la petite vérole, je ne puis douter que la maladie naturelle ne les eût enlevés : avec tout cela leur état me paroissoit plutôt celui d'un malaise que celui d'une grande souffrance. Mais je ne saurois sans être ému, me rappeller le triste état auquel

Digitized by Google

j'ai vû réduits quelques-uns de ceux qui avoient été surpris par la petite vérole naturelle.

Examinons encore de quelle manière on doit envisager le danger qu'on peut supposer accompagner l'inoculation. Je grossirai aujourd'hui ce danger presque nul, & je supposerai que cette opération enléve un sur cent de ceux qui s'y soumettent. Un tel risque doit-il rallentir le zèle d'un homme qui n'a eu en vue que le bien de l'humanité ? On ne sauroit mieux faire sentir ces vérités morales que par la méthode dont M. *de la Condamine* a fait usage avec tant de succès. Elle consiste à les présenter sous un point de vuë frapant qui ne manque jamais d'entraîner notre conviction ; je suivrai donc l'exemple de l'illustre auteur qui m'a donné occasion de faire ces réfléxions.

Je considere la mortalité causée par les maladies de tout genre, qui détruisent peu-à-peu toute une génération. Je partagerai cette mortalité totale en quatorze classes de différentes maladies, & je supposerai pour simplifier la chose toutes ces classes également meurtrières, quoique les unes plus tard que les autres. Je suppose de plus que toutes ces maladies soient de même nature que la petite vérole, c'est-à-

Digitized by Google

dire qu'on puiſſe prévenir le funeſte effet de chacune par un préſervatif de même eſpèce que l'Inoculation. Suppoſons encore pour rendre toutes choſes égales, que toutes ces différentes eſpèces d'Inoculations, ſoient accompagnées d'inconvéniens égaux à ceux de la petite vérole inoculée. Tout cela ſupoſé, il eſt évident qu'il faudra ou rejetter toutes les inoculations, & par conſéquent celle de la petite vérole, ou les admettre toutes : il ne s'agit donc que d'examiner cette alternative. Si nous rejettons toutes les Inoculations, nous demeurons dans notre état, qu'il faut avoir étudié pour en connoître toute la miſére. La ſeule premiere année emporte ſuivant les différentes liſtes, le quart, le tiers ou plus de toute l'humanité. Mais ſi l'on adopte toutes les eſpèces d'Inoculations, ſi on ſe hâte de les adminiſtrer toutes, pour prévenir plus vite tous les dangers ; quand même on voudroit ſuppoſer que chaque eſpéce d'inſertion emporteroit la centiéme partie de ceux qui s'y ſoumettent (ſuppoſition par laquelle on exagére le péril au triple & au quadruple de la réalité) qu'en réſulteroit-il ? Il y auroit quatre vingt-ſept perſonnes ſur cent ou les $\frac{87}{100}$ de la totalité ; ce qui fait la quatorziéme puiſſance de $\frac{22}{100}$, qui ſurvivroient à toutes ces opérations, &

treize sur cent qui y succomberoient. Ces treize sur cent sont à peine la moitié du nombre que toutes les différentes maladies emportent naturellement dans la seule premiere année. Il faut donc compter pour rien cette perte, ou plûtôt il faut la compter pour un gain réel; puisqu'elle diminue la moitié de la perte ordinaire: mais ce n'est pas tout.

Tous les survivans qui sont les sept-huitiémes de l'humanité, seroient ensuite exempts de toute infirmité dans le cours de leur vie; ils iroient tous jusqu'au dernier terme de la vieillesse: ils ne feroient plus que cesser de vivre. Quelle différence entre notre état présent & celui que donne notre supposition! Qu'on choisisse maintenant entre les deux alternatives que je propose; mais qu'on se souvienne que c'est se déclarer pour l'inoculation de la petite vérole, que de choisir le second parti: si la Providence ne nous a pas accordé ce grand bien en entier, faut-il pour cela rejetter le partie qu'elle nous offre?

Mais peut-être atteindrons-nous plus sûrement le but que nous proposons, si nous ajoutons ici une évaluation du ravage de la petite vérole naturelle, & de ce qu'on peut gagner en la procurant artificiellement. Je ne prétens pas donner une éva-

Digitized by Google

luation absolument exacte ; nous n'avons pas assez d'observations pour cela : on peut à la vérité suppléer à ce défaut par des hypothèses fort vraisemblables, & en même temps fort approchantes du vrai ; mais je prévois qu'on ne sçauroit le faire sans des calculs extrêmement pénibles ; parce qu'il faut suivre l'effet de la petite vérole, depuis la naissance jusqu'à la derniere vieillesse. J'entreprendrai cet ouvrage au premier loisir qui me le permettra : je me contenterai pour cette fois d'indiquer comment nous devons estimer à-peu-près les résultats que nous demandons.

On a remarqué par une grande suite d'observations, qu'en comparant le nombre de ceux qui succombent à la petite vérole, avec le nombre de ceux qui en sont attaqués, la proportion se trouve être celle de 1 sur 7 ou au moins de 1 sur 8 : la différence en est assez petite. J'adopterai cette derniere proportion par deux raisons : premierement, parce qu'il est plus facile de sçavoir le nombre de tous ceux qui meurent de la petite vérole, qu'il ne l'est d'apprendre le nombre entier de ceux qui en sont attaqués : secondement, je m'en tiens à la proportion d'un sur 8, pour éviter tout soupçon d'accroître le péril de la maladie. Si donc on vouloit supposer que

Digitized by Google

la petite vérole attaque tous les enfans dès leur naissance, il est manifeste que cette maladie emporteroit la huitiéme partie de l'humanité; puisque chaque génération annuelle seroit diminuée en raison de 1 à 7. D'un autre côté la destruction que cause la petite vérole dans l'espèce humaine, est la treiziéme ou la quatorziéme partie de la mortalité totale; puisqu'il est encore constaté que sur 13 ou 14 qui meurent de toutes sortes de maladies, un seul est emporté par la petite vérole. Je dois ici dire en passant, qu'ayant consulté plusieurs listes mortuaires, où l'on fait un dénombrement des morts de la petite vérole en différens pays, le nombre de 1 sur 13 m'a paru plus conforme à la nature, que celui de 1 sur 14. Il me paroît aussi convenir mieux aux autres notions générales que nous avons sur cette maladie; pour concilier ces deux vérités d'observation, on n'a qu'à supposer la petite vérole d'une nature à surprendre tous les enfans à leur entrée dans la cinquiéme ou la sixiéme année: car un calcul qui ne sçauroit s'éloigner sensiblement de la nature, m'a appris que si tous les enfans étoient exempts de la petite vérole jusqu'à l'âge de 4 ou 5 ans accomplis, chaque génération à cet âge seroit réduite de 13 à 8, par toutes les autres causes de

Digitized by Google

mortalité. Si tous les enfans qui compoſent ces $\frac{8}{13}$ prenoient enſuite la petite vérole, il en mourroit la huitiéme partie, & cette huitiéme partie ſeroit préciſément la treiziéme partie du total de la génération entiere.

C'eſt donc ſous cette face qu'on peut à cet égard conſidérer le ravage de la petite vérole, & l'avantage qu'il y auroit ſi on pouvoit s'exempter de cette deſtruction : puiſqu'on peut dire que la deſtruction cauſée par la petite vérole, eſt à-peu-près la même que ſi cette maladie enlevoit la 8e partie de l'humanité parvenue à l'âge de 4 ou 5 ans accomplis. Mais qu'eſt-ce que ce commencement de vie, & quel peut en être le prix, ſoit pour les enfans eux-mêmes, ſoit pour leurs peres & meres, ſoit pour la ſociété, quand ils ſont deſtinés à périr à cet âge ? Un ſi petit objet mérite-t-il quelque conſidération ? N'eſt-on pas en droit de le négliger, & de dire en conſéquence que la petite vérole détruit la huitiéme partie de l'humanité totale ? Cependant ſi l'on veut tenir compte de cette petite portion de vie, comme on fait dans les calculs des vies moyennes, où l'on donne un prix égal à chaque année de vie, on pourra dire que la vie des 4 ou 5 premieres années, faiſant environ

Digitized by Google

la ſeptiéme partie de la vie totale moyenne, la petite vérole ne prive ceux qu'elle enléve, que des ſix-ſeptiémes de leur vie moyenne, & que par conſéquent cette maladie détruit environ les ſix-ſeptiémes d'une huitiéme partie, de l'eſpéce entiere, c'eſt-à-dire les trois vingt-huitiémes du total, ce qui approche beaucoup d'un neuviéme. Je ne donne pas, je le répéte, cette évaluation comme entiérement exacte : j'oſe cependant aſſurer qu'elle ne s'éloigne pas beaucoup de la juſte valeur. On voit donc évidemment que la ſeule petite vérole enléve plus que la dixiéme partie de chaque génération annuelle, & que c'eſt une vraie décimation, à laquelle on propoſe de ſe ſouſtraire par le moyen de l'Inoculation : laquelle comme M. *de la Condamine* le remarque avec beaucoup de juſteſſe, au lieu de décimer, ne fait plus que milleſimer ceux qui ſe mettent ſous ſa ſauve-garde. Les $\frac{1}{28}$ de chaque génération annuelle que cette opération préſerveroit, vaudroient environ ſoixante mille ames par an à la France ſeule, & tout le reſte demeurant égal, une telle augmentation pourroit doubler le nombre des habitans du Royaume dans un ſiécle : tant par la conſervation de ceux qui ſeroient garantis de ce fléau, que par la

Digitized by Google

multiplication qu'ils produiroient.

Si ces considérations ne sont pas assez fortes pour ramener ceux qui s'opposent avec tant d'animosité à l'Inoculation, puissent-elles, au moins, engager tous les gens bien intentionnés à ne rien omettre pour donner à cette méthode toute la perfection dont elle est susceptible.

Ceux qui la pratiquent avec le plus de zéle, n'ont-ils point conservé de préjugés? La coutume de différer l'Inoculation jusqu'à l'âge de 5 ans, est elle fondée sur des raisons suffisantes? Je sçai qu'à cet âge où le plus grand danger des maladies de l'enfance est passé, on est moins exposé à voir le succès de l'opération troublé par des causes étrangeres & inconnues. Mais combien d'enfans victimes de cette crainte sont moissonnés au berceau dans certaines épidémies? Je suis tenté de croire qu'en abandonnant en Angleterre l'usage où l'on étoit d'inoculer les enfans nouveaux nés: on a moins déféré au bien général de l'humanité, qu'à l'appréhension de décrier cette méthode auprès du vulgaire, qui lui imputeroit sans examen, les accidens ordinaires à cet âge. Un jour viendra peut-être où l'on ne sera plus forcé à ces funestes changemens. Nous pourrons jouir alors

Digitized by Google

de tous les avantages que nous offre l'inoculation ; & l'on s'étonnera de les avoir si longtemps négligés.

Nota. Le Mémoire qu'annonce M. Bernoulli dans ces réflexions a été envoyé à l'Académie des Sciences de Paris, dont M. Bernoulli est membre. Ce Mémoire a pour titre : *Essai d'une nouvelle analyse de la mortalité causée par la petite vérole, & des avantages de l'inoculation pour la prévenir.*

GÉOGRAPHIE.

LE sieur *Lattré*, Graveur, rue S. Jacques, à la ville de Bordeaux, a mis en vente une nouvelle Mappemonde, de la composition de feu M. le Boullanger, Ingénieur, & d'une construction singulière. Elle est projettée sur l'horison de 45 degrés de latitude, & a pour diamètre, du Sud au Nord, le Méridien de Paris. Elle présente, dans l'un des deux hémisphères, les quatre Parties du Monde terrestre ; dans l'autre, presque toutes les mers réunies : ce qui fait plus aisément distinguer les rapports que les différentes parties du

Digitized by Google

globe ont entr'elles. Ainſi ce planiſphère terreſtre, montre la ſurface de la Terre ſous un nouveau point de vuë très-propte à piquer la curioſité. Cette Carte eſt très-proprement gravée, & ſes ornemens ſont de bon goût.

PROVINCES Méridionales de l'Angleterre, ou Côtes Septentrionales de la Manche, tirées de la Carte de *Browne*, imprimées à Londres. A Paris, chez le ſieur *le Rouge*, Ingénieur, Géographe du Roi, rue des Grands-Auguſtins, 1760. Cette Carte eſt diviſée en deux feuilles, qui paroiſſent très-bien exécutées.

PLAN idéal de la bataille de *Maxen*, gagnée par M. le Maréchal Daun, ſur le Général Finck, les 20 & 21 Novembre 1759. Croqué par M. le Prince de Ligne. A la même adreſſe.

ARTS AGRÉABLES.

GRAVURE.

LE ſieur *Rigaud*, Graveur, vient de joindre à ſon Recueil des vuës des Mai-

Digitized by Google

sons Royales & autres, trois nouvelles vuës, deux de l'Hôpital Royal de Bicêtre, & une de l'Hôpital Général. Il demeure rue S. Jacques, vis-à-vis le Collége du Plessis.

Vues du Port de Flessingue, & de l'arrivée de Flessingue, très-bien gravées d'après *Peters*, par le sieur *le Veau*. Deux autres, plus petites, l'une de *Lillo*, sur l'Escaut, l'autre du Canal d'Ypres à Furnes, d'après *Vander-neer*, par le même. Chez l'Auteur, rue Ste Genevieve, vis-à-vis le Collége de Navarre. Prix des grandes, 3 liv. 10 s. chacune, & des petites 1 liv. 10 s.

M. Moitte, Graveur du Roi, vient de mettre au jour une Estampe, qui a pour titre, *Vénus sur les Eaux*. Elle est gravée d'après l'une des plus belles & des plus riches compositions de l'aimable & célèbre Peintre des Grâces, c'est-à-dire M. *Boucher*, dont le génie & les productions sont si accueillis du Public. Le Tableau, fait, il y a quelques années, appartient à M. le Comte de Tessin, Ministre du Roi de Suéde. Cette Estampe, qui contient plus de vingt figures, est renduë avec tant d'harmonie, une si grande pureté de burin, & des caracteres si élégament exprimés, qu'elle a mérité à M. Moitte

Digitized by Google

Moitte l'honneur d'être agréé à l'Académie Royale de Peinture. Elle se vend, à Paris, chez l'Auteur, à l'entrée de la rue S. Victor, la premiere porte cochère à gauche, en entrant par la Place Maubert. Le prix est, de 8 liv.

Le Portrait de N. S. P. le Pape Clément XIII, actuéllement régnant, vient d'être gravé d'après la médaille d'or que Sa Sainteté a fait remettre à M. l'Abbé *Guyon*, par le sieur *Audran*, Graveur, rue S. Jacques, à la ville de Paris. Comme les Médailles conservent plus fidélement la ressemblance que les Tableaux, il y a tout lieu de présumer que cette nouvelle Estampe représente éxactement le S. Pere.

Le sieur LE MAIRE, Auteur de l'Histoire Universelle, vient de mettre au jour 20 nouveaux sujets de l'Exode, qui commencent à la sixiéme Playe de l'Egypte, & comprennent les événemens postérieurs jusqu'au combat de Josué contre les Amalécites. Parmi les Peintres d'après qui ces nouvelles Estampes sont gravées, on voit les noms de *Martin Devos*, *d'Eimmart*, *de Paul Véronèse*, *de Tempeste*, *du Benedette*, *de Raphaël*, *de Carle Maratto*, *du Poussin*, & *de Romanelli*.

Digitized by Google

MUSIQUE.

SIX SONATES, en duo, pour deux violons, dédiées à M. Pagin, Conseiller du Roi, Receveur des Tailles, & Trésorier général de S. A. S. Mgr le Comte de Clermont, Prince du Sang. Par M. de L.... Œuvre premier. Prix, 6 liv. A Paris, chez le sieur *Hue*, Graveur, rue S. Honoré, attenant le Palais Royal, vis-à-vis le Caffé de Dupuis, & aux adresses ordinaires. L'Auteur n'ayant pas jugé à propos d'instruire le Public de son nom, ce n'est pas à nous à le divulguer. Nous ne pouvons cependant nous refuser de dire que ces Duo, dignes d'être offerts à M. Pagin, sont d'un homme de condition, de Montreuil-sur-mer.

LES BAGATELLES variées, Pot-pourri, à deux violons, ou à une flute & un violon, par l'Auteur du *Cœur volage*, avec des variations. *A Paris*, chez *Cuissart*, Libraire, quai de Gêvres, à l'Ange-Gardien; & aux adresses ordinaires. Prix, 12 s.

Digitized by Google

ARTICLE V.

SPECTACLES.

OPERA.

DARDANUS.

Cet Opéra, dont le succès se soutient constamment, a été donné pour la premiere fois, le 19 Novembre 1739. A la reprise, en Avril 1744, il a reparu avec des changemens si considérables, tant de la part du Poëte que de celles du Musicien, qu'il en a été fait une nouvelle édition, que l'on peut regarder (si l'on en excepte les deux premiers actes) comme un ouvrage absolument nouveau. L'Auteur du Mercure, n'en donna pourtant point d'extrait alors. Il se contenta d'annoncer, en deux mots, cette reprise; & c'est avec plaisir, que je vais suppléer à un manquement, que la Province, encore plus que la Capitale, auroit sans doute droit de me reprocher.

Acte I. Le Théâtre représente un lieu rempli de Mausolées, élevés à la gloire des plus fameux Guerriers qui ont péri

Digitized by Google

dans la guerre que *Dardanus*, fils de Jupiter & d'Electre, a déclaré à *Teucer*, Roi de Phrygie. *Iphise*, fille de *Teucer*, se plaint de l'amour dont elle est éprise pour *Dardanus*, ennemi de son pere. Voici comme elle expose le sujet.

Cesse, cruel Amour, de régner sur mon âme;
Ou choisis d'autres traits pour te rendre vainqueur.
Où m'entraîne un aveugle ardeur ?
Un ennemi fatal est l'objet de ma flamme :
Dardanus a soumis mon cœur.
Cesse, cruel Amour &c.

Elle invoque les mânes des guerriers dont les cendres sont renfermées dans les tombeaux qu'on voit paroître, & les prie de la faire triompher d'un amour qui les outrage. *Teucer*, son Pere, redouble sa douleur, en lui annonçant l'hymen prochain qu'il a conclu pour elle avec *Antenor*, Prince voisin de ses Etats, qui vient joindre ses armes aux siennes contre *Dardanus*. *Antenor* arrive, & confirme à *Iphise* cette triste nouvelle, par ces vers :

Princesse, après l'espoir dont j'ose me flatter,
Je réponds des exploits que je vais entreprendre.

Digitized by Google

Je combattrai, pour vous défendre,
Et pour vous mériter.

Iphise lui répond que, quoi qu'on ait lieu d'attendre d'un héros tel que lui, sa victoire n'est pas sûre contre un fils de Jupiter. A quoi, *Antenor* replique, galamment :

S'il est protégé par les Dieux,
Je suis animé par vos charmes.

Alors *Teucer* & *Antenor*, pour assurer leur union, lui prêtent le secours d'un serment, auquel les Chœurs répondent.

Le succès, dont les Phrygiens se flattent, amène naturellement la fête de ce premier Acte ; qu'*Iphise* termine, par ce Monologue.

Je cède au trouble affreux qui dévore mon cœur.
De mes sens égarés puis-je guérir l'erreur ?
Consultons *Isménor* ; ce mortel respectable
Perce, de l'avenir, les nuages épais.
Heureuse ! s'il pouvoit, par son Art secourable,
Rappeller dans mon cœur l'innocence & la paix.

Au second Acte, le Théâtre représente une Solitude, & un Temple dans l'enfoncement. *Isménor*, Magicien, & Prêtre de Jupiter, annonce aux Spectateurs son

Digitized by Google

pouvoir & ſes qualités. *Dardanus*, qui le croit ſon ami, a tout riſqué pour le venir conſulter. *Iſménor* lui repréſente en vain la grandeur du péril où il s'expoſe.

Non ! (*s'écrie Dardanus*) Non, vos conſeils ſont vains.
Un intérêt trop cher auprès de vous m'entraîne.
Mon repos, mon bonheur, ma vie eſt dans vos mains.

Iſménor lui apprend, enfin, qu'*Iphiſe* doit bientôt venir le conſulter. *Dardanus* lui répond :

Je l'ai ſû ; j'ai volé, j'ai devancé ſes pas.
Souffrez-moi dans ces lieux ; j'y verrai ſes appas.
C'eſt un charme ſuprême,
Qui ſuſpendra mon tourment.
Eh ! quel bien vaut, pour un amant,
Le plaiſir de voir ce qu'il aime ?

Pour mieux engager *Iſménor* à le ſervir, il lui fait entendre que, s'il peut obtenir *Iphiſe* de *Teucer*, il renoncera à tous les avantages que la victoire lui a déjà fait obtenir ; & que ſon hymen avec la Princeſſe, ſera le ſceau de la paix. *Iſménor* ſe rend ; il conſulte les enfers : ce qui forme la fête de cet Acte. Il obtient enfin, des Divinités Infernales, la per-

Digitized by Google

mission de communiquer une partie de son pouvoir à *Dardanus*, à qui il donne sa baguette magique. Ce don mystérieux doit le faire passer, aux yeux de tous, pour *Isménor* lui-même. Mais (*ajoute-t-il*):

Si vous l'osez quitter, n'espérez plus en moi:
Le charme cesse, & le péril commence.
Telle est, du sort, l'irrévocable loi.

Dardanus reste seul. *Antenor* vient le consulter, ou plutôt le prier de consulter le cœur d'*Iphise* sur ses sentimens secrets à son égard. Il ne daigne pas l'interroger sur le sort de ses armes; & lui dit fièrement:

Je ne veux point prévoir le succès qui m'attend;
Ce n'est pas ce desir qui près de vous me guide.
Un esprit curieux, marque une âme timide;
Et j'apprendrai mon sort, en combattant.

A peine *Antenor* est-il sorti, qu'*Iphise* vient consulter son propre amant, caché sous les traits d'*Isménor*, sur l'état de son cœur. C'est ici, sans contredit, une des plus belles Scènes qu'il y ait sur aucun Théâtre, & dans laquelle le Musicien & le Poëte semblent avoir été inspirés par le même génie. Qu'on se figure la situation d'un amant aussi tendre & aussi pas-

Digitized by Google

sionné que *Dardanus*, qui ne sçait point encore s'il est aimé, qui a un rival redoutable, & à qui son amante, qui le croit *Ismenor*, va dévoiler toute son âme. Qu'on se peigne celle d'une jeune & timide Princesse, qui brûle en secret pour l'ennemi de son pere & de sa Patrie; qui gémit de cette flâme, qu'elle cache à tous les yeux; qui vient, en tremblant, implorer le secours des Enfers même, pour éteindre des feux dont sa vertu frémit; & ce que doit lui coûter l'aveu de sa foiblesse!...

DARDANUS.

Vous aimez!.. O Ciel! qu'ai-je entendu?..

IPHISE.

Si vous êtes surpris, en apprenant ma flâme;
De quelle horreur serez-vous prévenu,
Quand vous saurez l'objet qui régne sur mon âme!

Mais, avec quel transport *Dardanus* n'apprend-t-il pas que cet amant qu'*Iphise* croit devoir lui faire horreur, n'est autre que lui-même?.. Quelle violence n'est-il pas forcé de se faire pour empêcher que son ravissement n'éclate, & ne décéle sa supercherie? surtout lorsque la tendre *Iphise* ajoute:

D'un penchant si fatal, rien n'a pû me guérir.

Digitized by Google

Jugez à quel excès je l'aime,
En voyant à quel point je devrois le haïr !...
Arrachez de mon cœur un trait qui le déchire :
Je sens que ma foiblesse augmente chaque jour.
De ma foible Raison rétablissez l'empire ;
Et rendez-lui ses droits usurpés par l'Amour.

Le héros, emporté par le sentiment, oublie les menaces d'*Isménor*, oublie qu'il est dans les États de son plus mortel ennemi, jette loin de lui sa baguette, se précipite aux pieds de la Princesse, & lui montre à la fois l'objet de son amour & de sa haine. *Iphise*, honteuse de l'aveu qu'elle vient de lui faire, le fuit : mais elle lui laisse le plaisir d'avoir appris qu'il est aimé. Je le répète ; cette situation des deux Amans, l'une des plus heureuses & des plus intéressantes qui soit au Théâtre, est le triomphe de Mlle *Arnoud* ; & jamais Actrice, sans en excepter la très-célèbre Mlle *le Maure* même, n'eût pû la rendre avec plus de pathétique, plus de noblesse, & plus de vérité. *Dardanus*, lorsqu'*Iphise* est partie, est si rempli de son bonheur, qu'il néglige de reprendre la fatale baguette, qui pouvoit seule l'empêcher de tomber entre les mains de ses ennemis.

Digitized by Google

Acte III. Le Théâtre représente le vestibule du palais de *Teucer*. *Antenor*, en se plaignant des maux que l'amour lui cause, annonce que *Dardanus* est captif, mais qu'Iphise l'adore, & qu'il a surpris ce funeste secret. Arcas vient lui apprendre que le Peuple révolté demande la mort de ce Héros. Les séditieux viennent en effet assiéger les portes du palais de *Teucer*, & demandent à grands cris leur victime. Les portes s'ouvrent, tout-à-coup. C'est le Roi lui-même, qui sort avec vivacité, & dont la noble & fière contenance étonne, arrête les mutins. Vous demandez, dit-il, le sang de *Dardanus* ?

Si c'est un un bien si doux pour vos cœurs sanguinaires,
Que ne l'immoliez-vous au milieu des combats ?
Quand la gloire servoit de voile à la vengeance,
Lâches ! pourquoi n'osiez-vous pas
Soutenir sa présence ?
Vos cœurs, dans la haine affermis,
Trouvoient-ils ces transports alors moins légitimes ?
Ne savez-vous qu'égorger des victimes ?
Et n'osez-vous frapper vos ennemis ?

Ces beaux vers, débités par le S^r *Larrivée*, avec toute la force & la dignité

qu'ils exigent, produiſent tout leur effet. Les Phrygiens ſe retirent confus; & *Teucer* rentre dans ſon Palais. *Antenor*, reſté ſeul avec Arcas, n'eſt plus maître des tranſports qui l'animent contre *Dardanus*. Arcas promet de ſervir ſa fureur. Mais ce Prince, après avoir réfléchi ſur la baſſeſſe de ce premier mouvement, ſemble annoncer un tout autre deſſein. Viens, dit-il à Arcas, (en voyant arriver quelqu'un.)

Je veux, ſans témoins, t'expliquer mes projets.

Le Palais de *Teucer*, s'ouvre. Pluſieurs cadrilles de Peuples en ſortent, en danſant, & viennent exprimer la joie qu'ils ont de la captivité de *Dardanus*: ce qui produit une fête extrêmement agréable.

Au quatriéme Acte, le Théâtre repréſente une priſon, au fond de laquelle on voit *Dardanus* accablé de l'horreur de ſa ſituation. Cette priſon eſt une des plus belles décorations que l'on ait vuës ſur le Théâtre de notre Opéra; & prouve, qu'avec du génie, on peut faire *du grand* dans un très-petit eſpace. On ne ſauroit trop louer M. *Machi*, Peintre du Roi, & de l'Académie Royale de Peinture & de Sculpture, d'avoir eu le courage de préférer une compoſition du célèbre *Piraneſi*,

Digitized by Google

reconnuë depuis longtems pour très bonne, à celle qu'il auroit été capable d'imaginer lui-même avec ſuccès. On doit le penſer, en voyant avec quel Art il a ajouté, à la priſon gravée, les premiers chaſſis qui correſpondent parfaitement à la partie copiée d'après l'Eſtampe. La manière de peindre, l'intelligence dans les couleurs & dans les lumières, qui ne ſont produites que par deux lampes ſuſpendues à differentes hauteurs, l'effet de toute la décoration lorſqu'elle devient en partie maſquée par des nuages & des enfans ſi agréablement diſpoſés, ne peuvent laiſſer aucun doute ſur les talens, le goût, & la capacité de M. *Machi*. Il a dû voir, par la façon dont on a applaudi à ſon ouvrage, que l'on aime la vérité dans le ſéjour même de l'illuſion.

Le héros ajoute encore à l'impreſſion que jette dans l'âme du Spectateur la vuë de cette priſon, par ce beau Monologue, dont la Muſique eſt tellement analogue au Sujet, (comme elle l'eſt dans tout le cours de l'Opéra) qu'elle produiroit, je crois, tout ſon effet indépendamment des paroles.

Lieux funeſtes, où tout reſpire
La honte & la douleur !

Digitized by Google

Du désespoir, sombre & cruel Empire,
L'horreur que votre aspect inspire,
Et le moindre des maux qui déchirent mon cœur. &c.

La prison s'éclaire par degrés, au son d'une Musique mélodieuse, pendant laquelle *Isménor* descend dans un char brillant. Il console *Dardanus*, en lui apprenant que ses malheurs ne sont pas sans retour. L'Amour, dit-il, a causé votre offense: C'est à lui de calmer la vengeance des destins irrités.

J'aurois déja, pour vous, reclamé sa clémence:
Mais la voix d'un Amant, fléchira mieux l'amour.
Tristes lieux, dépouillez votre horreur ténébreuse!
Esprits qui me servez, volez du haut des airs!
Parez de mille attraits, cette demeure affreuse:
Pour implorer l'Amour, formez de doux concerts.

Les Esprits, soumis à *Isménor*, volent à sa voix; les murs de sa prison sont en partie cachés par des nuages brillans, dont le contraste avec la couleur de ces mêmes murs, produit le plus grand effet & le plus pittoresque. Un Chœur d'Esprits Aériens invoque l'Amour; d'autres dansent au son de la Musique la plus douce & la plus ten-

Digitized by Google

dre ; & *Isménor* annonce, que l'Amour est sensible aux tourmens de *Dardanus*. Tout ce que cette fête a d'agréable & de voluptueux, est au-delà de toute expression.

Les Dieux (*dit Isménor*) vont retirer le bras qui
vous opprime :
Mais en brisant vos fers, de la rigueur du sort,
Votre libérateur deviendra la victime ;
Et votre vie, est l'arrêt de sa mort.

Non ! s'écrie le généreux *Dardanus* :

Je ne souffrirai pas qu'un innocent périsse :
Non ! je n'accepte pas ce secours odieux ;
Et je serai plus juste que les Dieux.

A quoi *Isménor* répond, avec toute la dignité de son caractère.

Soit que le Ciel récompense ou punisse,
C'est aux Mortels d'adorer ses decrets.
Gardons-nous d'élever des regards indiscrets
Jusqu'au trône de sa justice.

Isménor sort ; le Théâtre reparoît dans son premier état. *Dardanus*, seul, croit que le Ciel insulte à son malheur. Il le supplie de fermer l'entrée de sa prison à celui qui doit briser ses fers. *Iphise*, suivie d'un Garde, qui apporte une épée nuë, se présente à ses yeux. Elle lui ap-

Digitized by Google

prend que, cette nuit même, *Antenor* doit lui donner la mort ; & qu'il peut suivre les pas du guide qu'elle lui amène. *Dardanus*, que l'Oracle épouvante, exhorte *Iphise* en frémissant, à fuir plutôt elle-même. Combat de passion & de sentimens héroïques entre les deux Amans, jaloux de mourir l'un pour l'autre. *Dardanus* arrache l'épée des mains du Garde, & veut s'en frapper ; *Iphise* lui retient le bras ; un bruit d'armes se fait entendre : *Antenor* arrive, blessé, & soutenu par un Soldat. Les troupes de *Dardanus* sont, (dit-il) dans la ville. Ah ! s'écrie ce héros :

Que ne puis-je, moi-même, animer leur courage !

Arrête, *lui dit Antenor.*

C'est moi seul qui brisois tes fers
C'est par mes soins qu'Iphise, a vû ces lieux ouverts ;
Et pour percer ton cœur, on t'attend au passage ;
Suis mes pas ; je te veux sauver de leur fureur....
Mais, mes remords sont vains... je m'affoiblis...
... Je meurs.

On emporte *Antenor*. *Dardanus* convaincu que ce n'est point *Iphise* que menaçoit l'Oracle, s'empare de l'épée du

Garde ; & malgré les craintes de son Amante, sort, en lui disant :

Revenez de ces frayeurs extrêmes.
Leurs complots odieux, vont tomber sur eux-mêmes :
Des traîtres, qu'on prévient, sont à demi vaincus.

Pendant l'Entre-Acte, on entend le bruit d'un combat. Le Théâtre change, & représente le vestibule du Palais de *Teucer*. *Iphise* arrive. Elle tremble pour les jours de son Père, & pour ceux de son Amant. *Dardanus*, vainqueur, vient la rassurer. L'instant après, *Teucer*, environné de Soldats qui lui arrachent son épée, dont il vouloit se percer, vient reprocher à *Dardanus* l'abus qu'il fait de sa victoire, en le forçant de vivre. *Dardanus* offre vainement de lui rendre son Empire. Non, s'écrie l'inflexible *Teucer* :

Non, tu crois m'éblouir ; mais je vois ton dessein :
L'Amour me fait des dons, & l'orgueil me pardonne ;
Ta générosité rend les biens qu'elle donne ;
Mais rien ne changera, ton sort, ni mon destin.
Garde tes vains présens ; ta main les empoisonne...

Iphise & *Dardanus* font les derniers efforts, pour calmer la haine de *Teucer*.

Il perſiſte à demander que ſa fille ſoit libre, & qu'on lui permette la mort. Rien ne peut vous fléchir ! lui dit *Dardanus* :

Votre cœur indompté
Prend ſa haine pour du courage,
Et ſa fureur pour de la fermeté.
Iphiſe eſt libre, & l'a toujours été.
Pour vous, prenez ce fer...

Il préſente ſon épée à *Teucer ;* mais il ne la lui abandonne, qu'au dernier vers.

Mais j'en preſcris l'uſage ;
Songez ſous quelles loix il vous eſt préſenté...
Frappez ! votre ennemi ſe livre à votre rage.

Le premier mouvement de *Teucer*, eſt de s'emparer de l'épée ; celui d'*Iphiſe*, de s'élancer ſur le bras de ſon pere. Ce moment eſt admirable, & digne d'être ſaiſi par l'un de nos grands Peintres. *Teucer* lui-même, en eſt frappé ; & s'attendriſſant, par degrés, en laiſſant tomber ſes regards ſur ſa fille... Ah, *dit-il :*

Ma fille, c'en eſt trop ! il faut enfin ſe rendre...
Dardanus eſt donc fait pour triompher toujours ?
Je rougis ſeulement, d'avoir pû me défendre.

Tranſports de joie des deux amans ; auxquels ajoute encore une ſympho-

Digitized by Google

nie gracieuſe, au ſon de laquelle on voit deſcendre *Vénus*, & les plaiſirs qui l'accompagnent. C'eſt par ordre de Jupiter qu'elle amène l'Hymen & l'Amour, pour célébrer les nôces d'un fils qu'il aime. Les Phrygiens & les Phrygiennes, viennent ſe joindre au cortége de *Vénus*, & forment un divertiſſement général qui termine cet Opéra, compoſé d'une façon mâle, d'un très-beau chant, d'une diction ſublime, ſur lequel les applaudiſſemens de la Capitale ont unanimement prononcé, & dont cet extrait peut mettre la Province à portée de préſumer tout le mérite.

A la 5^e^ repréſentation, Mlle *Arnoud* ayant été attaquée d'un gros rhûme, le rôle d'*Iphiſe* a été joué, avec ſuccès, par Mlle *Dubois*. Le ſieur *Pilot*, dans le Rôle de *Dardanus*, a continué de mériter, & paroît travailler à mériter de plus en plus les ſuffrages du Public. Le ſieur *Larrivée*, dans ceux de *Teucer* & d'*Iſménor*, a chanté & joué de façon à confirmer toutes les eſpérances que l'on avoit conçues de ſes talens. Sa voix, quoique forte, eſt légère, ſans voile, & ſans rudeſſe. L'action ſemble lui donner un peu d'enroûment : mais ce défaut, s'il en eſt un, eſt ordinaire dans ceux à qui la voix & le corps de baſſe taille ſe déclarent trop tôt. Le ſieur

Gelin, à qui il ne manque que de ne pas trop exiger de la beauté de ſon organe, a chanté le rôle d'*Antenor* avec nobleſſe, & a reçu les applaudiſſemens qu'il avoit droit d'attendre.

Quant aux Ballets, il ſuffit de dire qu'ils ſont de la compoſition de M. *Lany*, pour en préſumer la beauté; & ſon admirable ſœur y a prouvé, plus que jamais, que ſon talent eſt au-deſſus de tout éloge. Les ſieurs *Hus* & *Gardel*, & la Dlle *Lyonnois*, au premier Acte; le ſieur *Laval*, au ſecond; la Dlle *du Monceau*, qui a doublé Mlle *Lany*, au troiſiéme; le ſieur *Veſtris*, & Mlle ſa ſœur, au quatriéme, ſe ſont ſurpaſſé dans leurs différentes entrées, & en ont recueilli le fruit. A la Chaconne du cinquiéme Acte, le ſieur *Veſtris* par la légéreté, la préciſion, & la nobleſſe de ſa Danſe, a réuni tous les ſuffrages & du Public & des vrais connoiſſeurs.

COMEDIE FRANÇOISE.

SPARTACUS, *Tragédie.*

» SPARTACUS, fameux Gladiateur, » étoit natif de Thrace. Ayant été vendu

Digitized by Google

» pour eſclave, il échapa avec 78 autres
» Gladiateurs, ſes compagnons, de la
» ſervitude de *Lentulus*, qui les deſtinoit
» aux combats. Ayant ramaſſé une grande
» troupe de fugitifs, il ſe retira ſur une
» montagne de la Campanie, où étant
» aſſiégé par *Clodius*, Préteur Romain,
» il le mit en déroute. Il défit enſuite *Pu-*
» *blius*, *Varinus*, *Furius*, & *Coſſinius*,
» Capitaines Romains; puis il ſe fit dé-
» clarer Empereur par les ſiens. Il trium-
» pha auſſi des Conſuls *Cellius* & *Lentu-*
» *lus*, qui avoient été envoyés contre
» lui; & en dernier lieu, du Préteur
» *Caſſius*, auprès du Pô. Mais enfin, *Caſſius*
» l'ayant enfermé dans la demi-Iſle des
» Rhégiens, où il avoit fait bâtir une
» muraille à cet effet, il tailla ſon Ar-
» mée en piéces; laquelle néanmoins
» combattit avec tant de courage, que
» de 12300 hommes qui reſterent ſur le
» champ de bataille, il ne s'en trouva
» que deux de bleſſés par derriere. *Spar-*
» *tacus* périt dans ce combat; & les reſ-
» tes de ſon Armée furent entierement
» détruits par Pompée, qui mit fin à cette
» guerre des Gladiateurs.

Plutarque, en la vie de Craſſus.

Voyons, maintenant, de quelle façon,

Digitized by Google

M. *Saurin* a accommodé ce Sujet au Théâtre.

Noricus, chef d'un corps de Gaulois, allié de *Spartacus*, ouvre la Scene avec *Sunnon* son confident. Celui-ci s'efforce de ramener son Maître au parti des Romains, en lui peignant vivement les dangers où l'expose son union avec *Spartacus*, que la Victoire même épuise en le favorisant, dont les succès avancent la perte, & que Rome écrasera enfin du poids de sa puissance. *Noricus*, déja secretement jaloux de *Spartacus*, ne marche sous ses drapeaux qu'avec dépit; mais il hait encore plus les Romains, qui ont tué son fils; & son cœur n'aspire qu'après l'instant de venger cette mort. D'ailleurs, ajoute-t-il, lorsque

.... De *Spartacus*, admirant le grand cœur,
J'embrassai son parti, déja deux fois vainqueur,
Je lui donnai ma foi; mon honneur est son gage.
Il faut tout bien peser, au moment qu'on s'engage:
Mais lorsqu'en un parti, *Sunnon*, l'on s'est jetté,
Regarder en arrière est une lâcheté....

Noricus poursuit; & en justifiant la prétendue révolte de *Spartacus* contre les

Romains, il apprend au Spectateur, que ce héros,

. . . . . Né d'illustres ancêtres,
Et parmi ses ayeux comptant même des Rois,
Aux Suéves, un jour, eût pû donner des loix;

Mais que les Romains, après avoir fondu, en brigands, sur sa patrie, ont tué son Père (*Argétorix*) ont enlevé la mère & le fils, encore au berceau, & l'ont destiné aux combats du Cirque.

Tu connois, dit éloquemment *Noricus*, à *Sunnon*.

Tu connois des Romains les passetemps cruels;
Ce spectacle de sang, & ces combats atroces;
Où ce peuple vanté, repaît ses yeux féroces,
Excite de la voix le triste combattant,
Le regarde tomber, l'observe palpitant,
Veut qu'à lui plaire encore il mette son étude,
Et garde en expirant une noble attitude &c.

C'est, en un mot, la honte & l'indignation de se voir exposé à ces honteux combats qui ont déterminé *Spartacus* à soulever ses compagnons contre les Romains, sur lesquels il a déja gagné *quatre grandes batailles*, & qu'il fait actuellement trembler *dans leurs propres murailles*.

Digitized by Google

Sunnon fait de nouveaux efforts pour détacher ſon Maître de l'alliance de *Spartacus*. *Noricus* lui ferme la bouche, en lui répétant qu'il hait encore plus les Romains qu'il ne hait ce héros.

Après cette Scène d'expoſition, un peu longue, mais néceſſaire, *Spartacus* paroît enſeveli dans le plus grand chagrin. Il tremble pour ſa mère, qui eſt reſtée en la puiſſance des Romains. En attendant le retour d'un Envoyé qui doit lui en rapporter des nouvelles, il apprend à *Noricus*, qu'à la priſe de Tarente, il trouva dans un Temple, où s'étoient réfugiées les femmes éplorées, une jeune Romaine qui, couchée ſur l'Autel & embraſſant la Statuë de *Veſta*, étoit près de ſe frapper d'un poignard pour ſe dérober aux outrages du vainqueur. Il lui a rendu la vie, l'honneur & la liberté. Mais depuis ce moment, il rencontre partout l'image de cette aimable perſonne.

Chargé de mille ſoins, rien ne peut m'en diſtraire :
Juſques dans les combats, l'Amour vient me chercher :
Il peſe ſur le trait que je veux arracher.

Noricus, par les craintes qu'il laiſſe ici paroître, fournit à *Spartacus* l'occaſion de peindre le caractère qu'il gardera dans

Digitized by Google

toute la Piéce, en le raſſurant par ces beaux vers :

Non... je triompherai de cet Amour fatal:
Les grands cœurs ne ſont faits que pour aimer la gloire.
Qu'un vil mortel renonce à vivre en la mémoire,
Pour ramper ici-bas quelques inſtans de plus;
Qu'en mourant conſumé du regret ſuperflus,
Juſqu'au bout inutile au monde, à ſa patrie,
Il perde également & ſa mort & ſa vie.
Si la vie, en effet, n'eſt qu'un rapide inſtant;
Employons-la, du moins, à le rendre éclatant;
Faiſons-en une époque utile & mémorable.
Laiſſons à l'Univers un monument durable,
Qui des ſiécles futurs faſſe à jamais bénir
D'un Héros bienfaiteur l'immortel ſouvenir.

Tels ſont, ajoute-t-il, les ſentimens que lui a inſpirés ſa mere.

Voilà l'ambition digne d'une grande âme!
A ce noble projet ſacrifions ma flâme.
Ma mere, au bien public, m'apprit à m'immoler.

Albin paroît enfin, qui lui apprend que ſa mère s'eſt percé le flanc elle-même aux yeux des Romains, qui la menaçoient de la rendre reſponſable de la conduite de ſon fils; & qui lui préſente le poignard dont

dont elle s'eſt frappée, en le preſſant de ſa part de venger ſa mort dans le ſang de ſes ennemis. Arrive, en cet inſtant, un Tribun de l'armée de *Spartacus*, qui lui annonce que la fille du Conſul (*Craſſus*) vient d'être enlevée par *Sunnon*, qui a défait ſon eſcorte. *Noricus* lui conſeille de venger ſur elle la mort de ſa mère... Oui! (*dit Spartacus.*)

Oui, je le veux. Oui... la douleur m'égare...
Les Romains m'ont appris à devenir barbare.

Mais ce premier mouvement, n'eſt point durable. Il revient à lui-même, congédie l'aſſemblée, & termine l'Acte, en diſant :

... Mon cœur
Ne peut, en ce moment, ſentir que ſa douleur.

. . . . . .

Emilie, fille de *Craſſus*, & *Sabine*, ſa confidente, ouvrent le ſecond Acte. *Sabine* craint tout pour ſa maîtreſſe, qui la raſſure en lui faiſant part de ſa paſſion ſecrette pour ce héros, dont elle a connu toute la généroſité. Elle ignoroit encore qu'elle étoit fille de *Craſſus*, lorſqu'elle a vû pour la premiere fois *Spartacus* au combat des Gladiateurs; où, ſe trouvant expoſé contre un Sarmate, la beauté de

Digitized by Google

ce jeune homme l'intéreſſa, ainſi que tous les Spectateurs. Vainqueur du redoutable Sarmate, & indigné de ſa gloire, il s'avança au milieu du Cirque, & promit aux Romains de les punir de leur inhumanité, ſi jamais il devenoit libre. Il l'eſt devenu; & ne remplit que trop bien ſa parole. C'eſt elle enfin que ce même *Spartacus*, au ſaccagement de *Tarente*, a ſauvée, ſans la connoître, dans le Temple de *Veſta*, de la fureur de ſes Soldats.

Eh! (*s'écrie-t-elle*) que pour ſecourir la triſte humanité,
Il eſt beau de montrer cette intrépidité,
De ſes fiers oppreſſeurs trop ſouvent le partage!
C'eſt ce qu'en Spartacus j'admire davantage.
Qu'a l'admirer, hélas! n'ai-je pû me borner?
. . . . . .
Un grand homme, eut toujours des droits ſur notre cœur;
Soit qu'à notre foibleſſe il offre un protecteur;
Ou ſoit que la conquête illuſtre la victoire;
Et qu'aimer un Héros, ce ſoit aimer la gloire.

Spartacus ſe préſente à elle; & ſans la regarder, lui proteſte, (quoiqu'il ait ſa mere à venger) que ſes jours ſont en ſûreté dans ſon Camp. Mais à peine *Emi-*

Digitized by Google

lie a-t-elle ouvert la bouche pour lui marquer sa reconnoissance, que *Spartacus* reconnoît son amante. Transports de surprise & de joie de la part du Héros, étonné cependant de voir la fille de *Crassus* dans celle qu'il avoit protégée à *Tarente*. *Emilie* lui apprend, qu'elle-même ignoroit alors sa naissance. Combat de passions très théâtrales ; & fortement peint, de la part de l'Auteur.

Vous voyez (*dit Spartacus*) le trouble de mon âme !
Ma haine, les Romains, & ma mère, & ma flâme,
Combattent à la fois, & déchirent mon cœur.

Il apprend à *Emilie*, dont les sentimens sont aussi nobles que les siens, que *Messala*, député par *Crassus*, arrive pour traiter de sa rançon, ainsi que de la Paix. *Emilie* en conçoit déjà les plus flatteuses espérances. Mais *Spartacus* s'écrie,

Ma mere attend de moi le sang de ses bourreaux...
. . . . . .
Non, n'en espérez rien : non, je vous tromperai.
Non, jamais ces cruels n'auront de moi la paix ;
Ils sont tous dévoués au serment qui me lie
Et ma juste fureur n'excepte qu'*Emilie*.

Digitized by Google

On vient alors apprendre à *Spartacus* que toute son armée demande, à haute voix, que la fille de *Crassus* soit immolée aux mânes de la mère de ce héros. *Spartacus*, en frémit. *Emilie* le presse d'appaiser, par sa mort, les cris séditieux de son armée. Il sort en lui disant :

Soyez sûre, du moins, que tant que je respire,
Contre vos jours, envain leur lâcheté conspire.

Au troisiéme Acte, *Spartacus* suivi des Chefs de son armée, leur reproche vivement leur sédition, &, l'indignité de leur demande. *Noricus* lui dit ;

Tout l'opprobre, aux Romains, en doit être imputé.
Ce n'est qu'à leur exemple : ils l'ont trop mérité.

A quoi, *Spartacus* fait cette belle réponse :

Ai-je mérité, moi, de suivre leur exemple ?

Que celui de vous, ajoute-t-il, qui se croit plus digne de commander, se présente.

J'abdique mon pouvoir, & je le lui résigne.
S'il faut encor mon sang ; frappez : voilà mon sein.

Tous frémissent : la contestation cesse ;

Digitized by Google

tous se quittent pour aller annoncer aux Soldats l'indignation du Général, & les disposer au combat. *Spartacus* se reproche sa foiblesse pour *Emilie*, & en demande pardon aux mânes de sa mère, dans un Monologue qui est interrompu par l'arrivée de *Messala*, Envoyé de *Crassus*. *Spartacus* lui marque son étonnement, de ce que Rome députe un homme de son rang vers un Chef d'Esclaves révoltés, dont elle a mis la tête à prix. *Messala* justifie Rome, en répondant que ce n'est point elle qui l'envoie; que c'est uniquement par ordre de *Crassus* qu'il vient traiter avec lui pour la rançon d'*Emilie*. *Spartacus*, après lui avoir reproché la mort de sa mère, rejette avec fierté toutes les propositions de l'Envoyé; & quant à la rançon d'*Emilie* : Non, (*dit-il froidement.*)

Spartacus ne fait point, de la guèrre, un commerce.

Ce vers, dont la pensée a paru un peu hazardée à quelques personnes, a toujours été applaudi. Il congédie enfin *Messala* en lui rendant gratuitement *Emilie*, qu'il promet de renvoyer le jour même à *Crassus*... O Ciel! s'écrie le héros, seul :

. . . . . Que ce t effort me coûte !

Digitized by Google

Je vais m'en séparer... Et je le dois sans doute...
Oui ; puisqu'ainsi le veut le destin en courroux,
Il faut, belle *Emilie*, être digne de vous,
Et vous perdre.

Emilie arrive. Il lui apprend qu'elle est libre, qu'il la voit pour la derniere fois, & qu'il va la rendre à son Père. Cette noble & tendre Amante est si pénétrée du procédé de *Spartacus*, qu'elle ne croit plus devoir rougir des sentimens qu'elle a pour lui.

Ta magnanimité (*dit-elle*)
Te donne droit, au moins, à ma sincérité,
Spartacus ! ta vertu si hautement éclate ;
Je te dois tant, enfin, que je serois ingrate,
Si, prête à te quitter, de vains déguisemens
Te cachoient de mon cœur les secrets sentimens.

. . . . . .

. . . . . .

Reçois donc d'*Emilie* un généreux aveu,
Qu'au moment de te dire un éternel adieu,
Mon estime te fait, & non pas ma foiblesse...

. . . . . .

. . . . . .

Je t'aime, *Spartacus*, & ta vertu m'est chère :
Mais tous mes vœux seront pour Rome & pour mon Père.

Digitized by Google

Après cette conversation, aussi intéressante que bien écrite, ils se séparent en se regrettant ; & *Spartacus* termine l'Acte, par ces beaux vers.

... Ah rougis, *Spartacus*, de ta foiblesse extrême !
Ce pouvoir de l'amour, il le tient des mortels:
La molesse exigea son culte & ses Autels ;
Et lui prêtant les traits dont on dit qu'il nous blesse,
L'homme s'est fait un Dieu de sa propre foiblesse.
Allons ; & tout entier à mes nobles desseins,
Ne songeons plus qu'à vaincre, & marchons aux Romains.

Au quatriéme Acte, *Noricus*, outré de colère contre *Spartacus*, en apprend la cause à *Sunnon*. Il étoit chargé d'attaquer une hauteur défendue par les Romains. L'aspect d'un lieu, de si difficile accès, avoit effrayé les Soldats de *Noricus*, qui avoient pris la fuite. *Spartacus*, survenu dans ce moment, a arraché l'étendart des mains de *Noricus*, a rallié les fuyards, a monté sur cette hauteur, y a planté lui-même cet étendart, & en a chassé les Romains. *Spartacus* entre sur la Scène, suivi des chefs de son armée : il déclare qu'il doit réparer publiquement l'outrage qu'il a fait à l'honneur de *Noricus*, & reconnoître qu'il

Digitized by Google

en a agi à ſon égard avec trop de vivacité. Calmez, lui dit ce grand homme :

Calmez le fier courroux dont votre âme eſt émue;
Et ſans plus me montrer un viſage ennemi,
Touchez dans cette main, embraſſez votre ami,
Qui honteux de la faute, & non pas de l'excuſe,
Vous demande pardon, & lui-même s'accuſe.

Cet excès de généroſité, touche & confond *Noricus*, mais n'éteint pas tout ſon reſſentiment.... *Mais voici le Conſul* (dit *Spartacus*) *qu'on me laiſſe avec lui.*

Craſſus lui fait des propoſitions, de la part du Sénat. S'il veut mettre bas les armes, ſes Soldats ſeront faits Citoyens, Rome leur aſſignera des Terres, on fera Chevalier le Chef qui le ſeconde, & & lui-même ſera Sénateur.

Du temps des Scipions, j'aurois pû l'accepter :
(*dit Spartacus.*)
Rome étoit digne alors, qu'on s'en fît adopter.

Il fait une comparaiſon des Romains de ce tems-là à ceux du tems de *Craſſus*, qui n'eſt point avantageuſe à ces derniers; & l'Auteur, eu égard aux différentes époques, les a peints tels que l'hiſtoire nous les a tranſmis. *Spartacus* ajoute, que s'il acceptoit les offres du Sénat, il trahiroit

Digitized by Google

la cauſe de l'humanité qui lui a mis les armes à la main contre la République, & ſe croiroit complice de ces avides oppreſſeurs de l'Univers. *Craſſus*, pour derniere reſſource, lui offre ſa fille en mariage. *Spartacus* eſt ébranlé. Mais toujours au-deſſus de ſon amour, qu'il regarde comme une foibleſſe, il cherche à éluder la propoſition, en diſant :

Craſſus abaiſſeroit, juſques-là, ſa hauteur ?

On ne s'abaiſſe point, en ſauvant ſa patrie.
(*répond le Conſul.*)
Le plus grand, eſt celui qui plus lui ſacrifie.

Le Héros prend droit de cette réponſe, qu'il croit inſultante, pour rejetter avec encore plus de hauteur les offres du Conſul. Son cœur, cependant, rend juſtice aux vertus d'*Emilie* :

.... Il a fait plus, (*ajoute-t-il*) je l'aime :
Une vertu ſi haute, a trop ſçû m'enflammer.
Mais je ſerois, Seigneur, indigne de l'aimer,
Si l'amour un moment balançoit dans mon âme
L'intérêt de la terre, & celui de ma flâme.
Non... *Spartacus* l'adore, & la doit refuſer.

Qu'exigez-vous donc ? dit le Conſul.

Digitized by Google

Il n'est pour vous, Seigneur, que deux partis à prendre.

(*répond Spartacus.*)

Je le dis avec peine : ou combattre, ou se rendre.

Le Consul sort, en acceptant le combat. *Spartacus*, seul, sent vivement l'épreuve où sa vertu vient d'être mise : il adore *Emilie*, on l'offroit à ses vœux, & il a pû la refuser ! Mais qu'est-ce que le bonheur de sa vie, près du grand intérêt qui doit seul l'occuper ? La vangeance qu'il doit à sa mère, achève de le raffermir. Il finit l'Acte, en disant :

Ah ! dois-je regretter le bonheur que je perds,
Lorsque mon cœur s'immole au bien de l'Univers?

Noricus, seul, ouvre la Scène, au cinquième Acte. Il est piqué de ce que *Spartacus* a refusé les propositions du Consul, & surtout de n'avoir point été appellé à cette conférence. Son âme ne se résout qu'à peine à lui pardonner l'offense qu'il en a reçue : le trait est demeuré dans le fond de son cœur ; & il se sent intérieurement dévoré d'un sentiment de jalousie. *Spartacus* vient lui dire, que tout est prêt pour l'attaque ; que le Soldat n'attend plus que le signal, pour achever

Digitized by Google

d'accabler les Romains. Allez, (*dit-il.*)

Rejoignez vos Gaulois, mettez-vous à leur tête:
Attendez-y mon ordre; il ne tardera pas.

Mais, quelle surprise pour *Spartacus!* A peine est-il resté seul, qu'il voit paroître *Emilie*... Quel dessein (*s'écrie-t-il*) a pû vous ramener dans mon camp?... Le plus saint des devoirs, (*dit-elle.*)

Le salut de *Crassus*, celui de mon Pays.

Elle employe tout ce que la Nature & l'Amour ont de plus éloquent, pour lui faire accepter les offres qui lui ont été faites: c'est la force & la sincérité des sentimens qu'elle a pour son amant & pour sa Patrie, qui l'ont contrainte à s'exposer jusqu'à ce point. Oui! s'écrie *Emilie*,

Oui! c'est toi seul qui régleras mon sort:
Tu me vois, en ton camp, sans l'aveu de mon Pere:
J'ai cru qu'il est des cas hors de l'ordre vulgaire,
Où le salut public est la suprême loi.
Mais si tous mes efforts n'obtiennent rien de toi,
Si je ne puis fléchir le courroux qui t'anime,
Spartacus! je serai ta premiere victime:
Tu me verras plonger un poignard dans mon sein....
Résous-toi; sauve Rome... ou fois mon assassin.

Digitized by Google

Malgré toute sa vertu, malgré le souvenir de sa mère même, *Spartacus* est ému, *Spartacus* balance, & laisse entrevoir quelques rayons d'espoir à *Emilie*; lorsque *Albin* vient annoncer que *Noricus*, secrettement vendu aux Romains, fond avec ses Gaulois sur l'armée de ce Héros, tandis que les Romains l'attaquent de deux autres côtés. *Spartacus*, qui se croit aussi trahi par *Emilie*, la traite de perfide; & vole, en furieux, à l'ennemi.

Emilie, seule, déplore toute l'horreur de sa situation. Elle s'accuse d'avoir causé le malheur de son amant, en l'arrêtant trop dans sa tente: elle éprouve tout ce que l'inquiétude à de plus cruel, & ne sçait à quoi se résoudre; quand, tout-à-coup, le bruit des armes se fait entendre. La tente de *Spartacus* est forcée; & *Crassus*, le fer à la main, se présente à sa vuë. Le premier mouvement d'*Emilie*, est de chercher à excuser l'Imprudence de sa démarche. Je la savois, dit le Consul vainqueur; j'ai feint de l'ignorer, tandis que je tâchois, de mon côté, de gagner *Noricus* & les Gaulois. J'y suis parvenu: *Spartacus* est déffait; on vole à sa poursuite. *Messala* annonce au Consul, que *Spartacus* vient d'être

Digitized by Google

pris, au moment qu'il plongeoit ſon épée dans le ſein du perfide *Noricus*, & qu'on lui amène ce Héros. Douleur extrême d'*Emilie*, en apprenant cette nouvelle; & qui redouble encore, à la vuë du Héros déſarmé que *Craſſus* apoſtrophe, en lui diſant :

Je ne veux point vous faire un reproche odieux;
Spartacus : mais votre âme inflexible & ſuperbe,
Vouloit voir nos remparts enſevelis ſous l'herbe.
De tout ce grand projet, que reſte-t-il ?

SPARTACUS.

L'honneur.

Un Tribun vient les interrompre, pour apprendre au Conſul qu'un gros de l'Armée de *Spartacus*, qui s'eſt rallié, ſemble menacer de nouveau les Romains. *Craſſus* ſort, en ordonnant à ſes Gardes de veiller ſur ce Héros. Sitôt qu'il eſt parti, *Emilie* ordonne aux Gardes de s'éloigner, ſans le perdre de vuë. Elle parle à *Spartacus*, qui ne daigne ni la regarder, ni lui répondre. Elle en arrache enfin ces mots :

En l'état où je ſuis, que pourrois-je vous dire ?
Je ſuis vaincu, captif, Madame... & je reſpire !
. . . . . .
Prêt à ſubir mon ſort, je ſouffre & je me tais.

Digitized by Google

Emilie, accablée, ne déguise plus rien; & lui dit qu'elle l'aime assez, pour partager avec lui son malheur.

SPARTACUS, *étonné.*

Quoi ! de la trahison, vous, au moins, la complice, Vous ?...

EMILIE.

Tu ne le crois pas : Non ! tu me rens justice.

SPARTACUS.

Eh bien, prouvez-le donc... Et si je vous suis cher...

EMILIE.

Parle : qu'exiges-tu ?

SPARTACUS.

Le poison, ou le fer.

Emilie épouvantée, frémit, & ne peut se résoudre à ce qu'exige son Amant. Vous m'abandonnez donc, lui dit-il, aux horreurs de mon sort ? vous voulez donc m'en laisser subir toute l'ignominie?.. C'est là, ce qu'on appelle être barbare! *Emilie*, frappée de ce reproche, & des outrages qu'elle prévoit que son Amant peut essuyer, reprend toute la noblesse & la fermeté de son caractère...Oui, je te dois, dit-elle :

Je te dois les moyens de mourir en héros.
Reçois donc ce poignard, dont je m'étois armée,
Quand pour Rome, tantôt, justement allarmée...

Digitized by Google

SPARTACUS.

Donnez... Ah ! ce préſent ne ſe peut trop chérir.

EMILIE, *en ſe frappant.*

Tiens...

SPARTACUS.

Ciel !

EMILIE.

Prens... C'eſt ainſi, que j'ai dû te l'offrir.

Spartacus prend le poignard ſanglant, ſe frappe ; & les Gardes qui ont accouru, lorſqu'ils ont vû briller le poignard, les reçoivent tous deux dans leurs bras. *Craſſus*, pour la ſeconde fois vainqueur, arrive à l'inſtant même où les deux Amans ſont expirans dans les bras l'un de l'autre ; & termine la Piéce, en déplorant & leur ſort, & le ſien.

Mes ſentimens, connus, pour le digne Auteur de cet ouvrage, rendroient peut-être trop ſuſpect l'éloge que j'en pourrois faire. L'extrait que j'en donne, eſt fidèle ; & c'eſt au Lecteur à juger. Je dois cependant avertir, que M. *Saurin*, dans une Préface auſſi modeſte que ſenſée, a très-bien répondu aux objections qui ont été faites contre ſa Piéce. Son ſeul objet étoit de tracer le portrait d'un grand homme tel qu'il en avoit conçû l'idée, d'un homme qui joignît aux qualités les plus brillantes des Héros, la juſtice & l'humani-

Digitized by Google

té ; d'un homme, en un mot, qui fût grand pour le bien des hommes, & non pour leur malheur. Je crois l'objet très-bien rempli.

La Piéce imprimée, ſe vend chez *Prault* petit-fils, quai des Auguſtins, au-deſſus de la rue Giſt-le-cœur, à l'Immortalité.

Le Vendredi, 2 Mai, les Comédiens François ont donné la premiere repréſentation des *Philoſophes*, Comédie en trois Actes, & en vers de M. *Paliſſot de Montenoi.* Cette Piéce a réuſſi ; & vient de paroître imprimée, chez *Ducheſne*, Libraire, rue S. Jacques, au Temple du Goût.

Le 4 Mai, le S^r *Teſſier*, Acteur de Province, a débuté par le rôle de *Frontin*, dans les *Bourgeoiſes à la mode*, & par celui de *la Branche*, dans *Criſpin rival.* Il a joué depuis, les rôles de *Scapin*, dans les *Fourberies de Scapin*, & de *Jaſmin* dans l'*Enfant prodigue.* Il a été fort applaudi, dans les *Bourgeoiſes à la mode.* Mais la retraite de cet Acteur, après ces trois repréſentations, ne permet guères de porter un jugement certain ſur ſes talens.

Le 11, le S^r *Dauberval* a débuté par le rôle de *Nereſtan*, dans *Zaïre.* Il a

Digitized by Google

joué, le 19, le rôle de *Durval*, dans le *Préjugé à la mode*; & le 22, celui d'*Achille*, dans *Iphigénie en Aulide*. On lui trouve de l'intelligence, une belle voix, le jeu un peu lent & maniéré (défauts qu'il tient de la Province) mais dont on espére qu'il pourra se corriger. Il continuë son début.

COMEDIE ITALIENNE.

LE Samedi, 10 du mois dernier, les Comédiens, obligés de faire réparer leur Théâtre, furent occuper la salle qu'ils ont louée sur les remparts. Ils en firent l'ouverture par la premiere représentation de la reprise *des Boulevards*, Ambigu, mêlé de Scènes & de Danses, avec quelques Scènes nouvelles. Cette piéce fut précédée *des Talens à la mode*. Le changement de lieu leur a attiré d'abord une grande foule de Spectateurs; & quoique cette affluence ait diminué, il y a lieu de croire qu'ils y feront mieux leurs affaires que s'ils étoient restés à leur Théâtre ordinaire.

Voici l'extrait de quelques-unes des nouvelles Scènes ajoutées *aux Boulevards*. Un Chevalier gascon paroît, une lorgnette

Digitized by Google

à la main, en lisant l'affiche des Comédiens qui doivent jouer sur les remparts. Il apperçoit Mlle *Catinon*, qui semble étudier un rôle ; il s'approche d'elle & lui demande s'il est vrai que la Troupe va s'établir sur le Boulevard ? elle lui confirme cette intention de ses confreres. Il plaisante beaucoup sur cela ; & l'Actrice lui récite une fable, qui lui impose silence. La conclusion de cette fable, qui ne tend qu'à ramener les Dames à leur Spectacle, avoit déjà été vue dans la *Rentrée des Théâtres*.

On a ajouté, dans la scène suivante, deux personnages, qui sont, un Musicien & un Poëte de nouvelle fabrique. Le premier est un Mᵉ Chaudronnier, qui, las de faire des Chaudrons, veut faire des Opéra, par le moyen du jeu des dez harmoniques, dont il tient le livre ; l'autre est un Marchand Tabletier, voisin du Chaudronnier, qui veut aussi faire des vers, à l'aide d'un livre qu'il dit être le paroli de celui de son voisin. Ils font ensemble une Ariette & un Duo. Cette scéne paroît encore prise de la rentrée des Théâtres, dont elle fait Parodie, & n'en est pas moins plaisante. Un Charlatan, qui veut debiter sa marchandise, forme la troisième scène de supplément. La quatrième se passe entre un prétendu Marquis, une

Digitized by Google

Danſeuſe de l'Opéra Comique, ſa mere, un Cocher de Fiacre & un Soldat Dragon, qui déſarme le faux Marquis. L'autre eſt une nôce. Elle eſt compoſée d'une danſe & de pluſieurs couplets, dont le refrein eſt, *qu'il n'eſt point de bonne fête ſans lendemain.* Ces couplets ont été trouvés jolis. Cette ſcéne eſt l'achévement d'une autre qui ſe paſſe entre un Philoſophe ſpéculatif, un ancien Invalide, devenu fabriquant d'étoffes, attablé avec ſa femme & ſon enfant. Le caractére du Philoſophe, y eſt bien frappé: il eſt brouillé avec toutes les ſociétés; il déteſte ſes enfans; il ſemble indigné des attentions que ce pere & cette mere paroiſſent avoir pour leur petite fille. Quelques enfantillages qui ſe paſſent entre eux, ont l'air d'être de trop dans la ſcène: ils ont pourtant le don de perſuader le Philoſophe & de le ramener au goût de la vie ordinaire. On peut dire, que le contraſte de cette ſcène eſt charmant. La bonhommie du Fabriquant, les naïvetés de ſa femme & la docilité de l'enfant, rendent ces perſonnages tout-à-fait intéreſſans; on les voit avec plaiſir fléchir la dureté du ſpéculatif, & en faire un nouvel homme: tant il eſt vrai, que la vuë des honnêtes gens ſuffit pour confondre la fauſſe mo-

Digitized by Google

rale d'un Philosophe brouillé par caprice avec tout le genre humain. En un mot, les *Boulevards* font un tableau très-gai & très-varié de la vie humaine. Le style simple de cette pièce, y devient le coloris de la nature.

Le 18, on donna la premiere représentation de *la Fontaine de Jouvence*, Comédie nouvelle en un acte, & en vers, que l'on n'a redonnée que le lendemain.

Le Mercredi 21, une jeune Actrice nouvelle a joué, pour la troisiéme fois, le rôle de *Jeannette*, dans les *Ensorcelés*. Sa grande jeunesse & le peu de voix qu'elle a, empêchent encore de prononcer sur ses talens. Sa physionomie est douce & intéressante; elle est même très-jolie: mais elle a joué le rôle innocent de *Jeannette* avec une innocence un peu trop naturelle.

CONCERT SPIRITUEL.

LE Concert du jour de l'Ascension n'a pas commencé, à l'ordinaire, par une symphonie. On a donné d'abord le beau Motet, à grand-Chœur, *Confitemini*, de *Lalande*.

M. *Hochbrucker*, a ensuite joué de la harpe; & a fait, du menuet d'*Exaudet*,

Digitized by Google

une pièce de sa composition. Plus on l'entend, plus il fait de plaisir : il a été extraordinairement applaudi.

Mlle *de S. Hilaire* a chanté un petit Motet, de *Mouret* : on a reconnu son talent, à travers sa timidité. Il faut qu'elle s'accoûtume à voir un Spectacle nombreux, puisqu'elle est faite pour y plaire.

M. *Balbastre*, a joué sur l'orgue, un Concerto de sa composition.

Mlle *Fel*, a chanté un petit Motet.

Le Concert a fini, par le très-beau Motet à grand chœur, *In exitu*, de M. *Mondonville*.

Mlle *Fel*, M. *Balbastre*, & M. *Gelin*, ont eu les applaudissemens réitérés qu'ils ont coûtume d'avoir, & qui leur sont dûs.

La marche de l'impression de ce Mercure, n'ayant pas permis de rendre compte de l'exécution du Concert Spirituel de la Pentecôte; on annonce seulement, qu'il a dû commencer par une symphonie, suivi du *Diligam te*, Motet à grand-chœur de *Gilles*, dans lequel Mlle *de S. Hilaire* aura chanté; que le S. *Leoni* devoit jouer, sur la mandoline, une Sonate de sa composition, ainsi que M. *Hochbrucker* sur la harpe. Mlle *Fel*, & Mlle *Lemiere*, ont dû chanter; & le Concert, finit, par *Exultate justi*, Motet à grand-chœur, de M. *Mondonville*.

Digitized by Google

ARTICLE VI.

NOUVELLES POLITIQUES.

De PETERSBOURG, le 15 Mars 1760.

LES Troupes légéres Russes surprirent, *le 21* du mois dernier, la Ville de Schwedt, elles firent prisonniers le Margrave de ce nom, ainsi que le Prince & la Princesse de Wirtemberg. Le Prince de Brunswick-Bevern, écrivit au Commissaire Prussien qui travailloit, à Butow, à l'échange des prisonniers, pour qu'il demandât la liberté de ces Princes. L'Impératrice ayant été informée de cette demande, l'a accordée sur le champ; mais on a appris ensuite que les mêmes Troupes qui avoient fait ces prisonniers, les avoient relâchés peu de temps après, & qu'on avoit seulement exigé du Prince de Wirtemberg, une promesse par écrit de ne point servir qu'il n'ait été échangé.

De STOCKHOLM, le 4 Avril.

On équipe en diligence, à Carlscroon, plusieurs Vaisseaux de ligne & plusieurs Frégates qui se joindront à l'Escadre Russe, pour interdire aux Anglois l'entrée dans la Mer Balthique.

De COPPENHAGUE le 19 Avril.

On apprend de Drontheim, dans la Norwege, qu'un grand quartier de terre, d'environ mille pas de longueur sur une largeur considérable,

Digitized by Google

s'eſt enfoncé tout-à-coup ; les eaux de la Rivière d'Elwe, ſur les bords de laquelle il étoit ſitué, en ont reflué de telle manière, qu'elles ſe ſont formé un nouveau lit.

De WARSOVIE, *le 16 Avril.*

Il eſt arrivé ici trois cens cinquante Suédois ; qui avoient été forcés de prendre parti dans les troupes du Roi de Pruſſe, & qui ont trouvé le moyen de s'évader. Le Baron de Hopken, Miniſtre du Roi de Suéde en cette Cour, leur a fait diſtribuer une gratification, & les a fait partir pour rejoindre leurs anciens Corps. Une troupe de quarante Déſerteurs Pruſſiens, eſt auſſi arrivée ici. Ils ont rapporté que la déſertion étoit grande parmi les troupes Pruſſiennes ; & qu'une foule de ſoldats enrolés de force n'aſpiroient qu'après l'ouverture de la campagne, pour déſerter plus facilement.

Le Chancelier de la Couronne de Pologne, a fait remettre depuis peu, au ſieur Benoit, Secrétaire de la légation de Pruſſe en cette Cour, un nouveau mémoire concernant les griefs dont cette Couronne ſe plaint depuis longtemps, ſans avoir pu obtenir aucune ſatisfaction de Sa Majeſté Pruſſienne. Ce mémoire porte, entr'autres choſes, » que la Cour de Berlin, ſans aucun égard à l'exacte » neutralité qu'obſerve un Royaume libre, trou- » ble, interrompt & détruit ſon commerce, en » faiſant arrêter les Voituriers, & confiſquer les » marchandiſes & effets qu'ils conduiſent ; que le » Réſident de la même Cour s'ingère dans l'éco- » nomie & l'adminiſtration de la Juſtice de la » Ville de Dantzick, en accordant une protec- » tion contraire à toutes ſortes de droits, à des » Citoyens coupables, avec des menaces injurieu-

Digitized by Google

» ſes au droit Seigneurial, appartenant à la ſeule » République : que cette Cour, par ce moyen » violent & par mille autres, inonde la Po- » logne d'une monnoie de mauvais aloi, qui ne » contient que la quatriéme partie de la valeur » intrinſéque qu'elle devroit avoir, & qu'on em- » porte en même temps de ce Royaume toutes » les bonnes eſpèces d'or & d'argent : enfin que » les troupes Pruſſiennes ont enlevé de ſa maiſon » le ſieur de Sulkowsky, Véneur du grand Du- » ché de Lithuanie, & que la Cour de Berlin le » retient juſqu'à préſent priſonnier dans la Forte- » reſſe de Glogau, après avoir enrôlé par force » les gens tenus pour ſa garde & pour ſon ſervice » particulier.

On finit par demander, au nom des Miniſtres & du Sénat, les réparations convenables.

De VIENNE, *le 2 Mai.*

La cérémonie du mariage de l'Archiduc Joſeph avec l'Infante Princeſſe de Parme, eſt, à ce qu'on dit, fixé au mois d'Octobre prochain.

L'Impératrice-Reine, a nommé le Prince Albert de Saxe, Lieutenant-général de ſes Armées; elle deſtine à ce Prince & au Prince Clément ſon frere, les deux premiers Régimens qui vaqueront.

Le Général de Laudon, a toujours ſon quartier à Jagerndorff; il s'eſt emparé, depuis peu, d'Ottmachau; & le général Draſcowitz, qui commande les poſtes avancés, reſſerre toujours la Ville de Neiſſ. L'Armée du Baron de Laudon eſt préſentement de trente mille hommes.

Les Pruſſiens ont abandonné les poſtes de Tſchoppau, de Marienberg, de Gera & de Naumbourg. Nos troupes ſe ſont auſſitôt miſes en poſſeſſion de ces poſtes.

Le

Digitized by Google

Le Baron de Breteuil, qui va à Petersbourg en qualité de Miniſtre Plénipotentiaire de Sa Majeſté Très-Chrétienne, eſt arrivé, ici; il s'y arrêtera quelques jours, après leſquelles il pourſuivra ſa route pour ſe rendre à ſa deſtination.

Le Comte de Choiſeul-Stainville, ci-devant Lieutenant Général au ſervice de leurs Majeſtés Impériales, eſt parti d'ici le 25 du mois dernier, après avoir pris congé de leurs Majeſtés, & leur avoir remis ſes emplois militaires. Il paſſe au ſervice de France avec le même grade, & il fera la campagne prochaine dans l'Armée commandée par le Maréchal de Broglie.

De DRESDE, *le 30 Avril.*

Le Roi de Pruſſe a enfin renoncé à l'entrepriſe de reprendre cette Ville; il a abandonné, la nuit du 25 au 26 de ce mois, le poſte de Freyberg, & il s'eſt rétiré dans le Camp qu'il a fait retrancher près de Meiſſen. Le Général Brentano a pris auſſitôt poſſeſſion de Freyberg, d'où il a déjà pouſſé des détachemens en avant. La campagne va commencer inceſſamment; une partie des troupes Autrichiennes eſt déjà campée, & toute l'Armée doit être ſous la tente, dans huit ou dix jours au plus tard. Cette armée eſt forte de quatre-vingt-dix mille hommes, ſans compter les corps détachés & les troupes Hongroiſes.

Le corps du Comte de Laſcy eſt préſentement de trente mille hommes; il conſerve encore ſa poſition dans les environs de Groſſen-hayn.

De BAMBERG, *le 30 Avril.*

L'Armée de l'Empire vient d'entamer les opérations de la Campagne, par une entrepriſe qui a heureuſement réuſſi. Le Capitaine Froideville,

Digitized by Google

commandant un Corps de troupes légères Prussiennes, désoloit depuis longtemps une partie du Voitgland, par les contributions réitérées qu'il en exigeoit. Le Maréchal Comte de Serbelloni, donna ordre au Prince de Stolberg, & au Comte de Luzinski, Lieutenans-Généraux, qui commandent nos postes avancés, d'épier l'occasion d'enlever ce Partisan. Le Général de Kleefeld, fut chargé de l'exécution. Sur l'avis que le Capitaine Froideville étoit aux environs de Zwickau, il forma un détachement, composé de Dragons, de Croates, & de Hussards. Il se mit en marche le 8 de ce mois, & il arriva à Zwickau à neuf heures du soir : il apprit dans cette Ville que le Partisan Prussien étoit avec son Corps dans le Village de Nieder-Multzen ; il se remit en marche à minuit, dans le dessein de l'y surprendre, & il prit un chemin détourné pour éviter ses patrouilles. Il arriva le 9 à la pointe du jour, à la vue du Village. Cependant malgré ses précautions, la Troupe Prussienne avoit été avertie une heure auparavant, & elle avoit pris hors du Village un poste avantageux. Le Général Kleefeld fit aussitôt ses dispositions pour le combat. Son détachement, partagé en trois corps, attaqua à la fois les Prussiens, par le centre & par les flancs, avec une telle vivacité, qu'après une foible résistance, la Cavalerie fut rompue & mise en déroute. L'Infanterie fut culbutée bientôt après, & elle prit la fuite à travers le Village de Vernsdorff. Les Prussiens furent poursuivis jusqu'au bord de la Mulda, dans laquelle un grand nombre de fuyards se jetterent, pour gagner le bord opposé.

Le nombre des morts est considérable du côté des Prussiens. Le Capitaine Froideville a été pris, avec quatre autres Officiers. Le nombre des bas

Digitized by Google

Officiers & des Soldats faits prisonniers, est de cent huit. On a pris une piéce de canon & cent soixante-dix chariots, dont la plûpart étoient chargés de fourage. Tous ces chariots avoient été enlevés aux habitans de ce District. On les leur a rendus, ainsi que 688 chevaux qui leur avoient été enlevés. Nous n'avons eu dans cette expédition, que dix-neuf hommes blessés.

Un autre détachement des troupes de l'Empire se porta, le 8, à Smalkalde. Il emmena des ôtages pour la sureté du payement des contributions qu'il a exigées de cette Ville.

Les détachemens Prussiens qui occupoient les Villes de Zeitz & de Chemnitz, les ont évacuées sur la nouvelle de l'échec reçu par le Capitaine Froideville, & ils se sont repliés du côté de Léipsick. Le Général Haddick arriva ici le 24 de ce mois, & le Maréchal Comte de Serbelloni lui remit le Commandement de l'Armée. Le Feld-Maréchal Prince de Deux-Ponts, est attendu ici le 2 du mois prochain, & l'Armée doit se mettre en mouvement après son arrivée. Elle est déjà en partie assemblée entre Bamberg & Wurtzbourg.

De BERLIN, *le* 30 *Avril.*

Le Prince Henri est reparti pour Wittemberg & Torgau, accompagné de ses deux Aides de Camp. Ce Prince prendra de là incessamment la route de Siléſie, pour s'y mettre à la tête de l'Armée qu'on y assemble contre les Russes. Le rendez-vous général des Corps qui doivent la former, est à Crossen.

L'Armée du Roi, en Saxe, est près que toute rassemblée. Elle est présentement entre Meissen, Oschatz & Nossen, dans une position avantageuse. On travaille à rendre cette position encore plus forte, au moyen d'un Canal qui s'éten-

Digitized by Google

dra depuis Oschatz jusques vers Meissen, & qui sera rempli des eaux de l'Elbe.

Maurice, Prince d'Anhalt-Dessau, Feld-Maréchal des Armées Prussiennes, Colonel d'un Régiment d'Infanterie, Chevalier de l'Ordre de l'Aigle noir, Prévôt de l'Eglise Cathédrale de Bamlebourg, Gouverneur de Custrin, est mort à Dessau, âgé de 48 ans, après une longue maladie.

De NAPLES, *le 30 Mars.*

Le Comte de Durfort, Ambassadeur de Sa Majesté Très-Chrétienne, arriva ici le 24 de ce mois. Il se rendit le lendemain à Caserte, où il eut audience du Roi.

De ROME, *le 23 Avril.*

Le Chevalier Saint-Georges, a reçu l'Extrême-Onction des mains du Cardinal d'Yorck son fils.

De GESNES, *le 1 Mai.*

On a appris ici, avec étonnement l'envoi fait par la Cour de Rome d'un Visiteur Apostolique en Corse. Cet envoi, auquel la République s'étoit toujours opposée, a été accompagné des circonstances suivantes. Il y avoit déjà plusieurs années que la République, informée que les Ecclésiastiques de Corse étoient les principaux moteurs de la rébellion, avoit porté ses plaintes au Saint-Siége, pour en obtenir qu'il les rappellât à leur devoir. Et le feu Pape Benoît XIV, sensible à ces plaintes, avoit projetté un bref conforme à ces vues.

La mort de ce Souverain Pontife étant survenue, ce bref n'eut point lieu, & le chef des rebelles, Pascal Paoli, s'enhardissant de plus en plus, par la tolérance de la Cour de Rome, saisit les biens des Evêques & des Ecclésiastiques qui n'é-

Digitized by Google

toient pas de son parti. Il envoya à Rome des émissaires qui, quoique rebelles à leur Souverain, y trouverent assez d'appui pour déterminer le Saint-Siége à envoyer en Corse un Visiteur Apostolique, sans se concerter avec la République.

La République fit alors présenter au Saint-Siége plusieurs mémoires ; mais ils n'ébranlerent point la Cour de Rome : sur quoi la République notifia qu'elle ne consentoit absolument point à l'envoi de ce Visiteur. Cependant, la République étoit entrée dans une négociation propre à terminer le différend ; & elle se flattoit de voir bientôt renaître la bonne intelligence entre elle & la Cour de Rome, lorsque cette Cour a exécuté son projet. Elle a fait passer en Corse le sieur Césare Crescentio de Angelis, Evêque de Segni ; & ce Prélat, pour couvrir son départ, a pris la précaution de se travestir, de changer de nom, & de se faire accompagner par un Religieux déguisé en Arménien.

Enfin ce Prélat s'est embarqué à Civita-Vecchia, où il a trouvé deux Frégates du Pape qui l'attendoient. On a été depuis informé que, quand ces Frégates ont paru à la vue de la plage de la Brunette, les Rebelles leur ont envoyé quatre Chaloupes qu'elles ont saluées de leur canon ; & qu'ils ont rendu les mêmes honneurs avec leur Mousquetterie au sieur de Angelis, lorsqu'il a mis pied à terre. Cette réception justifie les soupçons de la République, & montre le fondement de ses représentations réitérées, pour que le Pape se désistât d'autoriser les vues de ces rebelles par de semblables dispositions.

De LONDRES, *le 2 Mai.*

Les bruits de paix se soutiennent toujours ici, malgré les immenses préparatifs de guerre qui se font. La Cour reçut, le 19 du mois dernier, des dé-

Digitized by Google

pêches du Comte de Briſtol, notre Ambaſſadeur à Madrid ; & le Marquis d'Abreu, Miniſtre d'Eſpagne en notre Cour, reçut en même temps de nouvelles inſtructions relatives au rétabliſſement de la paix. Il a conféré, ces derniers jours, avec nos Miniſtres On attend ici avec impatience le Comte de Fuentes, Ambaſſadeur extraordinaire & Miniſtre pléniporentiaire d'Eſpagne ; & l'on augure favorablement du ſuccès de ſa miſſion.

Sa Majeſté a prononcé ſur l'affaire du Lord Sackville. Elle l'a déclaré incapable de remplir aucun emploi militaire.

Tout eſt pret pour l'exécution de la Sentence portée contre le Lord Ferrers, accuſé d'avoir tué de ſang froid ſon maître d'hôtel, & condamné par les Pairs a être pendu. Le Roi a ſigné les deux ordres néceſſaires pour cette exécution, qui doit être faite le 5 de ce mois, ſi ſa famille n'obtient point ſa grâce.

Ce Lord a allegué, pour ſa défenſe, une maladie de famille qui lui cauſoit dans certains tems une aliénation d'eſprit En effet, pluſieurs perſonnes dépoſerent, qu'il avoit commis en divers tems des actions d'extravagance, qui ne pouvoient partir que d'un eſprit aliéné.

FRANCE.

Nouvelles de la Cour, de Paris, &c.

De VERSAILLES, *le 15 Mai.*

LE 9 du mois dernier, le Roi a diſpoſé de la place de Lieutenant de ſes Gardes du Corps, vacante dans la Compagnie du Maréchal de Lu-

Digitized by Google

xembourg, par la démiſſion du Comte d'Eſtourmel, en faveur du Comte de Roncherolles.

Sa Majeſté a accordé celle d'Enſeigne, vacante dans la même Compagnie par la démiſſion du Comte de Roncherolles, au Marquis de Vogué, & celle d'Exempt qu'avoit le Marquis de Vogué, au Chevalier de Gaalon.

Le 21, le Roi a donné l'Abbaye de Saint Auſtrebert, Ordre de S. Benoît, Diocèſe d'Amiens, à la Dame de la Javeliere, Religieuſe de l'Abbaye de S. Paul d'Amiens.

Et l'Abbaye d'Arciſſes, Ordre de S. Benoît, Diocèſe de Chartres, à la Dame de Nonant, Religieuſe de la même Abbaye.

Le 22, Sa Majeſté tint le Sceau.

Le 24, la Comteſſe de Nozieres fut préſentée à leurs Majeſtés & à la Famille Royale.

Le 27, le Duc d'Aiguillon prit congé du Roi, de la Reine, & de la Famille Royale, pour ſe rendre inceſſamment ſur les côtes de Bretagne.

Le Commandement de Lille, en Flandre, a été donné au Chevalier de Suarez d'Aulan, Brigadier des Armées de Sa Majeſté, & Colonel d'un Régiment de Grenadiers Royaux.

Le Roi a accordé au Chevalier de Goyon, Exempt des Gardes du Corps, dans la Compagnie de Luxembourg, le gouvernement du Château de la Latte en Bretagne, vacant par la mort du Comte de Goyon de Varouault.

Le Roi a diſpoſé de la place d'Exempt, dans ſes Gardes du Corps, vacante dans la Compagnie du Prince de Beauveau, par la retraite du Chevalier d'Angivillé, en faveur du ſieur de la Saigne, Brigadier de la même Compagnie.

Le 10 de ce mois, Sa Majeſté tint le Sceau.

Le même jour, les Députés des États d'Artois eurent audience du Roi ils furent préſentés à Sa

Digitized by Google

Majesté par le Duc de Chaulnes, Gouverneur de la Province, & par le Maréchal-Duc de Belle-Isle, Ministre & Secrétaire d'État, ayant le département de cette Province; & conduits par le Marquis de Dreux, Grand-Maître des cérémonies, & par le sieur Desgranges. La Députation étoit composée, pour le Clergé, de Dom Vigor de Briois, Abbé de Saint Vast d'Arras, pour la noblesse du sieur de Belval, ancien Lieutenant-Colonel du Régiment Royal-Italien, Brigadier des Armées du Roi; & pour le Tiers-État du sieur Ansart, premier Conseiller-Pensionnaire des Ville & Cité d'Arras.

Le sieur Mesnard de Chouzy, Contrôleur-Général de la Maison du Roi, Procureur-Général du Conseil de la Reine, en survivance du sieur Mesnard, son pere, ayant été admis pour être reçu Chevalier des Ordres Royaux, Militaires & Hospitaliers de Notre-Dame du Mont-Carmel, & de Saint Lazare de Jérusalem, a prononcé ses vœux le 10, en présence de Monseigneur le Duc de Berry, Grand-Maître, entre les mains du Comte de Saint Florentin, Ministre & Secrétaire d'État, Gérent & Administrateur-Général de ces Ordres. Le nouveau Chevalier a ensuite prêté serment pour la Charge & Dignité de Procureur-Général desdits Ordres, en survivance du sieur Mesnard, son pere, & a eu l'honneur de baiser la main du Prince, Grand-Maître, en signe d'obédience.

Le Comte de Saint Florentin reçut ensuite, en qualité de Chevaliers-novices desdits Ordres, onze Gentilshommes, Elèves de l'Ecole-Royale-Militaire: sçavoir, les sieurs de Beaurepaire, Acary de la Suze, de la Borde, de Castres de Martigny, d'Hebert de Baulon, de Bondoire, de la Fitte de Courteilles, de Longueval de Maugier, l'Huillier de la Chapelle freres, & de Ferrar de Pontmartin.

Digitized by Google

Ces Chevaliers novices eurent l'honneur de baiſer la main du Prince Grand-Maître. Les grands Officiers & pluſieurs Chevaliers deſdits Ordres aſſiſterent à cette cérémonie, qui ſe fit dans l'Appartement de Monſeigneur le Duc de Berry, à l'iſſue de la meſſe qui fut célébrée par l'Abbé Bulté, Chapelain ordinaire de Sa Majeſté.

Le 11, le Comte de Choiſeul-Stainville eut l'honneur d'être préſenté au Roi, à la Reine & à la Famille-Royale.

Le même jour, le Comte de Fuentes, Ambaſſadeur d'Eſpagne à la Cour de Londres, eut une Audience particuliere de Sa Majeſté.

Le Roi a donné l'Abbaye de Noningues, Ordre de Cîteaux, Dioceſe de Vabres, à la Dame de Pardaillan, Religieuſe Urſuline, à Condom.

Le Chevalier de Bar, ci-devant Capitaine au Régiment de Fleury Cavalerie, a été nommé par le Grand-Maître de Malte, Général des galéres de la Religion; il en prendra le Commandement, dans le mois de Janvier prochain. Il eut l'honneur de préſenter au Roi, le 13, les faucons de préſent que le Grand-Maître & la Religion envoyoient tous les ans à Sa Majeſté.

De Francfort, le 1 Mai.

Il y a longtemps que la Foire de cette Ville, qui s'eſt tenue le mois dernier, n'avoit été auſſi nombreuſe & auſſi brillante. Les diſpoſitions du Maréchal de Broglie y ont fait regner l'abondance, le bon ordre & la ſécurité.

Il y eut dans cette Ville, la nuit du 25 au 26, un incendie conſidérable, qui conſuma huit maiſons. Le feu auroit fait plus de ravage, ſans les bons ordres du Maréchal de Broglie, & ſans les prompts ſecours des Troupes Françoiſes.

Les Alliés continuent de fortifier Caſſel.

Digitized by Google

Le sieur de Vair, Commandant les Volontaires de l'Armée, avec lesquels il occupe, depuis quelque temps, les environs de Fulde, a surpris dans la petite Ville de Vacha, un détachement de quatre cens Chasseurs, commandés par le Colonel Freytag. Ayant été obligé de se retirer, il ne s'est commis aucun désordre de la part des Troupes commandées par le sieur de Vair, ni pendant l'action, ni pendant la retraite. Elles ont perdu quelques hommes en se repliant; & on a repris les postes que l'on occupoit avant cette expédition.

De PARIS, le 17 Mai.

On a appris que le 16 du mois dernier, à deux heures du matin le tonnerre est tombé sur le clocher de l'Abbaye de Royaumont en Picardie, & y a mis le feu; la charpente, qui étoit d'un très-beau bois de chataignier, a été entierement consumée, & toutes les cloches ont été fondues. On évalue ce dommage à plus de 500000 liv.

Le même jour, à cinq heures du matin, le tonnerre est aussi tombé sur le clocher de l'Abbaye des Chanoines réguliers de Sainte Genevieve de Ham en Picardie, & y a mis le feu; quatre grosses cloches sont fondues, les deux clochers, la nef, les orgues, qui étoient fort belles, & deux chapelles ont été consumés & le chœur a été endommagé.

Le 6 de ce mois, les Maréchaux de France se rendirent, en la forme ordinaire, en leur siége de la Connétablie du Palais. Ils y ont fait enregistrer une ordonnance du Roi sur la discipline, la subordination & le service des Maréchaussées du Royaume; ils y ont aussi reçu un Commissaire ordinaire des Guerres.

Digitized by Google

Le 8, les Chevaliers de l'Ordre de Saint Michel, tinrent un chapitre dans le grand Convent des Religieux de l'Obſervance; le Duc de Fleury, Pair de France, Chevalier des ordres du Roi, y préſida en qualité de Commiſſaire de Sa Majeſté, il reçut Chevaliers le ſieur d'Arthenay, ci-devant chargé des affaires du Roi à Naples; le ſieur l'Englet, Conſeiller, ſubdélégué général de l'Intendant à l'Iſle en Flandre; & le ſieur Richard, Médecin en chef de l'Armée du bas Rhin, Inſpecteur des Hôpitaux Militaires.

Le ſieur de Saint-Germain ayant eu la hardieſſe de ſe mêler, à la Haye, des affaires politiques de Sa Majeſté, le Comte d'Affry a préſenté un Mémoire aux Etats généraux, par lequel il demande, au nom du Roi, que cet Aventurier ſoit arrêté & conduit à Anvers, ſous bonne eſcorte pour être conduit de là en France, & y ſubir la peine duë à cet attentat.

Le tirage de la Lotterie de l'Ecole Royale Militaire, s'eſt fait le 6; les numeros ſortis de la roue de fortune ſont 63, 49, 85, 36, 83 le prochain tirage ſe fera le 6 du mois de Juin.

MARIAGES.

Meſſire François-Hypolite Sanguin, Marquis de Livry, Chef d'Eſcadre des Armées Navales, fils de feu Meſſire Louis Sanguin, Marquis de Livry, Lieutenant général des Armées du Roi, Chevalier de ſes Ordres, Conſeiller d'Etat & premier Maître-d'Hôtel de Sa Majeſté; & de feue Dame Magdelaine Robert, a épouſé, le 15 Avril, Demoiſelle Thérèſe-Bonne Gillain, fille de Meſſire Antoine, Marquis de Benouville,

Digitized by Google

Meſtre de Camp de Cavalerie, ci-devant ſous-Lieutenant des Gendarmes de Bretagne, & de Dame Bonne Charlotte Hue de Langrune. La Bénédiction Nuptiale leur a été donnée, dans la Chapelle de l'hôtel de Saint Aignan, par l'Evêque Lombez.

Anne-Pierre, Marquis de Monteſquiou, Gentilhomme de la Manche de Monſeigneur le Duc de Bourgogne, & Colonel dans les Grenadiers de France, fils de feu Pierre, Comte de Monteſquiou, Lieutenant-Général des Armées du Roi, premier Sous-Lieutenant de la premiere Compagnie des Mouſquetaires, & Gouverneur du Fort-Louis du Rhin; & de Dame Gertrude-Marie-Louiſe Bombarde de Beaulieu, épouſa, le 16 Avril, Demoiſelle Jeanne-Marie, fille du ſieur Jean Hyacinte Hocquart, & de feue Dame Marie-Anne Gaillard de la Bouéxiére. La Bénédiction nuptiale leur fut donnée, dans l'Egliſe Paroiſſiale de S. Roch, par l'Ancien Evêque de Limoges.

Charles-Olivier de S George, Marquis de Vérac, Lieutenant-Général de la Province de Poitou, fils de feu François-Olivier de S. George, Marquis de Vérac, & de Catherine-Adelaïde de Riencourt d'Orival, a épouſé, le 28 Avril, Marie-Charlotte-Joſephine-Sabine de Croy d'Havré, Chanoineſſe de Maubeuge, fille de Louis-Ferdinand-Joſeph de Croy, Duc d'Havré & de Croy, Lieutenant Général des Armées du Roi; & de Marie-Louiſe-Cunegonde de Montmorency-Luxembourg. La Bénédiction nuptiale leur a été donnée par le Curé de S. Sulpice, dans la Chapelle particuliére de l'Hôtel d'Havré; leur contrat de mariage avoit été ſigné, le 24, par leurs Majeſtés & par la Famille Royale.

Meſſire Sebaſtien-François Ange Lenormant de

Digitized by Google

Mery, Conseiller d'Etat, Intendant général de la Marine & des Colonies, Veuf de Dame Elizabeth le Coffier, a épousé, le 5 Mai, Marie-Louise-Augustine, fille de feu Gabriel-Jacques de Salignac de la Motte Fénelon, Chevalier des Ordres du Roi, Lieutenant-Général de ses Armées, Conseiller d'Etat d'épée, Gouverneur du Quesnoi, Ambassadeur de Sa Majesté auprès des Etats-Généraux des Provinces-Unies; & de Dame Louise-Françoise le Peletier. La Bénédiction nuptiale leur a été donnée par l'Abbé de Fénelon, dans la Chapelle particuliere de l'Hôtel le Peletier.

Le Marquis de Liré, Guidon de Gendarmerie, a épousé, le 12, la Comtesse Desalleurs, née Princesse Lubomirska, Grand-Croix de l'Ordre de Malthe, veuve du Comte Desalleurs, Ambassadeur de France à la Porte Ottomane. La bénédiction nuptiale leur a été donnée, dans l'Eglise de S. Sulpice, par l'Evêque du Puy. Leur contrat de mariage avoit été signé, le 10, par leurs Majestés, & par la Famille Royale.

MORTS.

Messire Victor-Pierre-François de Riquet, Comte de Caraman, Lieutenant-Général des Armées du Roi, mourut en cette Ville, le 21 Avril, âgé de 62 ans.

Le Marquis de Fimarcon, Lieutenant Général des Armées du Roi, est mort au Pont-Saint-Esprit.

Le Marquis de Surgeres, Lieutenant-Général des Armées du Roi, mourut à Surgeres près la Rochelle, le 29 Avril.

La Comtesse de la Tour, est morte en cette Ville le 7 de Mai, âgée de trente-quatre ans.

Le 5 Avril dernier, M. Louis de la Tour-du-Pin, Comte de Montauban, Brigadier des Armées du Roi, & premier Ecuyer de Monseigneur le Duc d'Orléans, premier Prince du Sang, mou-

Digitized by Google

rut d'apoplexie en son château de Roquebeau, âgé de 51 ans 6 mois 9 jours, étant né le 26 Septembre 1709, & fut inhumé le 7 en la Paroisse dudit Roquebeau, au Diocèse de Die. Il avoit été marié le 5 Mars 1738, avec Dame Marie Olimpe de Vauserre-des-Adrèts, veuve depuis le 12 Juin 1734, de M. Louis-Alexandre de Saliéres de Montlor, Brigadier des Armées du Roi; avec lequel elle avoit été mariée l'an 1730, & fille de M. César de Vauserre, Baron des Adrèts, & de Dame Marguerite Landais. Il laisse de la Dame son épouse, M. Louis de la Tour-du-Pin, Marquis de Montauban, né le premier Décembre 1739, fait Chambellan de Monseigneur le Duc d'Orléans en 1752, Guidon des Gendarmes d'Aquitaine en 1758, & premier Cornette des Chevaux-Légers d'Aquitaine en 1759, après avoir servi sans discontinuation depuis l'an 1747, tant dans la seconde Compagnie des Mousquetaires & dans celle des Chevaux-Légers de la Garde, que dans le Régiment du Roi. M. Louis-Apollinan de la Tour-du-Pin de Montauban, né le 13 Janvier 1744, & tonsuré dans la Chapelle du Palais-Royal à Paris le 4 Mars 1758, par M. Lucretius-Henri-François de la Tour-de-Gouvernet de la Chau-de-Montauban, Evêque de Riez, Abbé titulaire de l'Abbaye Royale de la noble Eglise Séculiere & Collégiale de S. Pierre hors les portes de Vienne en Dauphiné, son oncle paternel à la mode de Bretagne; & Dame Claudine-Césarine de la Tour-du-Pin de Montauban, née le 12 Juin 1741, veuve, sans enfans, de M. Jean-Jacques-Philippe-Joseph Lesmerie, Marquis d'Eschoisy, Capitaine de Cavalerie dans le Régiment Royal-Piémont, puis Guidon de la Compagnie des Gendarmes Anglois, tué à la bataille de Minden le premier Août 1759, & avec lequel elle avoit été

Digitized by Google

mariée dans la Chapelle du Palais-Royal le 24 Février 1756.

La Charge de premier Ecuyer de Monſeigneur le Duc d'Orléans, vacante par le décés de M. le Comte de Montauban, a été donnée par ce Prince à M. Marie-Joſeph de Brancas, Marquis d'Oiſe, Chambellan de S. A. S. & Maréchal de Camp des Armées du Roi, ſecond fils de M. Louis de Brancas, Duc de Villars, Pair de France, &c. *Voyez l'Hiſtoire des Grands Officiers de la Couronne, tom. V, pag. 277 & ſuivantes.*

Dame Marie de Borſtel, épouſe de Meſſire François de Grenelle, Seigneur de Pimont, Capitaine de Cavalerie, Lieutenant Colonel au ſervice du Roi de Pologne, & un de ſes Gentilshommes, Chevalier de S. Louis, eſt morte à Paris le 18 Mai 1760.

Elle étoit de l'illuſtre Maiſon de Borſtel, une des plus anciennes & des plus diſtinguées parmi les Princes d'Allemagne. Elle eſt originaire de Zelande, & un Seigneur de Borſtel, à qui les Villes de Fleſſingue & Deſwert appartenoient, épouſa la derniere Comteſſe de Hollande, & par ſon mariage il devint Souverain de cette Province, que le Duc de Brabant uſurpa ſur lui.

Après cette uſurpation, pluſieurs Seigneurs de cette Maiſon s'établirent dans la haute Saxe, où ils bâtirent le Château de Borſtel, aſſez remarquable ſur la Carte; & l'on voit dans l'hiſtoire, que dès le temps de l'Empereur Othon, ils y étoient déja en très-grande diſtinction, & qu'ils avoient les premiers emplois dans le Miniſtère, dans la guerre, & dans les ambaſſades. Meſſire Conrad de Borſtel, pere d'Adolphe V, Chevalier Seigneur de Guſten, Proſtka & autres lieux, étoit premier Miniſtre d'Etat des Princes d'Anc

Digitized by Google

halt, Gouverneur de cette Province. Cet Adolphe V a eu deux neveux, dont l'un Frédéric de Broſtel, a été Capitaine des Gardes du Corps du Roi de Suéde, Gouverneur de Gottembourg, & Général Major des Armées de Sa Majeſté Suédoiſe; & le ſecond, Erneſt-Amédée de Borſtel, Grand Echanſon de feue ſon Alteſſe Electorale de Brandebourg, Colonel du Régiment de ſes Gardes, Gouverneur du Duché de Magdebourg, lequel gouvernement eſt encore poſſédé aujourd'hui par Henri de Borſtel.

Le grand-pere de ladite Dame de Borſtel de Pimont, qui vient de mourir, fut envoyé en France à l'âge de 18 ans en qualité d'Ambaſſadeur, par le Roi de Bohême & les Princes de l'Empire, auprès du Roi Louis XIII; & lorſque ſes négociations furent heureuſement terminées, voulant s'établir en France, le Roi lui accorda des Lettres de Naturalité, & l'honora d'une charge de Gentilhomme de ſa Chambre. Il ſe maria à Dame Charlotte de Faron, d'une des bonnes Maiſons du Poitou, dont il n'eut qu'un fils, que la ſituation de ſes affaires, après avoir ſervi quelque temps le Roi, a obligé de ne pas ſuivre l'intention qu'il avoit de conſacrer ſes jours au ſervice de Sa Majeſté; mais s'étant marié avec une Demoiſelle Taſchereau, alliée de M. le Chancelier de Pontchartrain, du côté des Préſidens Cottereau, & couſine de M. le Marquis de Raſilly, Lieutenant Général de la Province de Touraine & Sous-Gouverneur des Enfans de France; il en a eu une nombreuſe famille, dont deux fils ſont morts au ſervice, le premier dans la Marine fut tué au fameux combat de la Hogue, à l'âge de vingt ans, dans le grade de Lieutenant de Vaiſſeau du Roi; le ſecond & dernier, eſt le Comte de Borſtel, qui après avoir ſervi avec grande diſ-

Digitized by Google

tinction dans l'Artillerie, dont il étoit premier Lieutenant Général, fut tué à la tête de ce Corps qu'il commandoit, à la bataille de Plaisance en 1746. Il n'a laissé qu'une fille, qui, après avoir été longtemps fille d'Honneur de la Reine d'Espagne, s'est faite Carmelite auprès de Madame de Borstel sa tante, Supérieure de ce Couvent à Paris. Ladite Dame de Borstel de Pimont, qui vient de mourir, jouissoit de plus de 45000 livres de rente. Sa succession passe à Dame Magdelaine de Borstel, sa sœur, épouse de M. de Beaurront, l'un des anciens Fermiers Généraux du Roi, qui n'ont point d'enfans.

Messire François de Grenelle de Pimont, qui reste veuf de ladite Dame après vingt-huit ans de mariage, est originaire de Paris, d'une des plus anciennes familles de robe, qui a possédé longtemps le fief de Grenelle, où est à présent bâtie l'Ecole Militaire. Un de ses ayeux se retira dans le Duché de Bourgogne du temps des troubles d'Henry III, & y acheta plusieurs Terres & Fiefs, entre autres celui de Pimont, qui a resté jusqu'à présent a ses descendans qui se sont alliés aux premieres familles du Parlement de Dijon, entre autres à François de Gergy & à Marguerite Quarré, toutes les deux d'ancienne extraction, dont Jean de Grenelle, mari de la derniere, devint Conseiller d'Etat.

Le sieur de Pimont, ayant pris le parti des armes, a commencé par être douze ans dans les Mousquetaires, ensuite Capitaine de Cavalerie, Lieutenant Colonel au service du Roi de Pologne & Gentilhomme de ce Prince. Il a fait prendre le même parti des armes à quatre de ses neveux, dont l'un a été tué Capitaine dans le Régiment de Foreſt, trois autres sont actuellement dans celui

Digitized by Google

de Vatan, dont les deux premiers ſont à la tête dudit Régiment & Chevaliers de S. Louis.

Avis des Adminiſtrateurs Généraux des Poſtes.

ON avertit qu'à l'avenir, & à compter du mois de Juillet de la préſente année, on pourra écrire deux fois par ſemaine à Madrid, Cadix, Séville, Malaga & Lisbonne, ainſi que dans toutes les autres Villes d'Eſpagne & de Portugal, où l'on ne pouvoit écrire qu'une fois par ſemaine :

Sçavoir ; le Mardi par l'ordinaire actuéllement établi.

Les Lettres de cet ordinaire continueront de partir de Paris le Mardi de chaque ſemaine, & les réponſes à ces Lettres continueront d'arriver à Paris le Samedi.

Le Samedi, par le nouvel ordinaire.

Les Lettres de cet ordinaire partiront de Paris le Samedi de chaque ſemaine, & les réponſes aux Lettres de ce deuxiéme ordinaire arriveront à Paris le Mercredi.

Quant à la Catalogne, dont les Lettres vont & viennent par le Courier de Provence, elles continueront de partir deux fois par ſemaine ; ſçavoir, le Mardi & le Samedi, & d'arriver également deux fois par ſemaine à Paris ; ſçavoir, le Dimanche & le Jeudi.

Les Lettres pour cette Province d'Eſpagne, pour le Royaume de Valence & pour Maiorque, ne ſeront plus à l'avenir, & à compter du 5 dudit mois de Juillet prochain, ſujettes à l'affranchiſſement que l'on a exigé juſqu'à ce jour. Ainſi elles paſſeront ſans difficulté de Perpignan à Bar-

Digitized by Google

celone. Celles d'Espagne venant par cette route passeront également en France sans affranchissement, parce que l'office des Postes de Madrid doit de son côté supprimer celui qu'on a jusqu'à ce jour exigé en Espagne sur ces Lettres.

Opiat philosophique du sieur Mutelé fils, seul possesseur dudit Remède de feu son pere, Apothicaire du Roi.

Les progrès que ce remède opére en tant de différens genres de maladies, ont donné assez de preuves convaincantes de son efficacité, pour dispenser l'Auteur d'en renouveller l'exposition; il se contente de répéter que c'est un fondant & un purgatif si épuré de son terrestre, qu'il se glisse avec douceur dans toutes les parties les plus secrettes du corps humain, & en expulse tout le vice, de quelque nature qu'il puisse être, sans violence, vomissement, ni mal de cœur, est sain & sénatif, & purifie la masse du sang, même scorbutique. Il est propre pour la guérison des Squirres, si anciens qu'ils soient, ainsi que les obstructions, glandéoméſentaires, abscès, généralement toutes causes étrangères qui portent obstacle à la nature. Il est connu aussi pour la guérison du lait répandu & autres fâcheuses suites de couches. Il n'y a pas de fièvres, de telle nature qu'elles soient, que ledit Opiat Philosophique ne guérisse, ainsi que les dyssenteries; ce qui est d'un grand secours pour Messieurs les Militaires, soit en campagne ou ailleurs, tant par mer que par terre. Il est souverain pour garantir les attaques d'apoplexie & coups de sang; si l'on en prend par précaution une ou deux prises de suite, ou à un jour d'intervalle, l'on se mettra à l'abri de tous ces accidens: les jaunisses, pâles couleurs

Digitized by Google

ou bile répandues ne sçauroient y résister.

Ce remède s'est fait connoître & distinguer de tout le vulgaire, dans le cas des guérisons des vapeurs, telles qu'elles soient, & mal-caduc, s'il ne vient pas de naissance.

Ledit Opiat est connu propre pour être administré aux malades, dans le cas de toutes les maladies les plus dangereuses causées par la lenteur de la limphe, & manque de circulation du sang & autres; cela est confirmé par nombre infini de cures en différens genres de maladies désespérées qui ont été guéries, ainsi que l'Auteur est en état de le le faire voir & prouver, par Messieurs les Magistrats & Messieurs les Médecins & Chirurgiens de la Faculté de Paris, & autres, qui ont vu & donné leurs applaudissemens & approbations.

Afin de procurer plus promtement la guérison des maladies, & pour la facilité du Public, il y a des boëtes dudit Opiat, de 3 liv. 6 liv 12 liv. & 24.

Méthode pour se servir dudit Opiat Philosophique.

La petite boëte de 3 liv. fait deux prises, pour deux jours à un jour d'intervalle; la boëte de 6 l. fait quatre prises pour huit jours à un jour d'intervalle; la boëte de 12 liv. fait huit prises pour seize jours à un jour d'intervalle; la boëte de 24 liv. fait seize prises à un jour d'intervalle, ou même plus si on se sent fatigué; il faut observer que chaque prise dudit Opiat fait le poids d'un gros, & pour ne se point tromper le poids d'un liard un peu fort; c'est-à-dire, que la petite boëte de 3 liv. ne fait que deux prises. L'Opiat se prend enveloppé dans du pain-à-chanter ou pommes cuites, ou même entre deux soupes, boire par-

Digitized by Google

dessus chaque prise un demi-gobelet, soit bouillon ou thé, pour le précipiter; tous ceux qui ne sçauroient la prendre en bols, mettront ladite prise d'Opiat dans un demi verre de vin rouge ou blanc, & le bien délier avec une cuillier pour en faire la dissolution, & le prendre le matin; & ceux qui voudront le prendre le soir en s'allant coucher, deux heures après avoir mangé un potage, pourront le prendre comme dessus, se coucher & dormir tranquilles sans craindre & sans être obligés de prendre du bouillon que le matin, jusqu'à l'heure dinatoire. Il faut encore observer que les jours que l'on fera usage dudit Opiat, il faut réformer le caffé, le laitage, les fruits crus; & pour les enfans qui sont sujets aux vers, la petite boëte servira pour trois matins de suite, délié dans du vin blanc avec un peu de sucre; il faut que l'enfant soit quatre ou cinq heures sans rien prendre & ensuite un bouillon: en peu de jours les Vers Solitaire ou Plantés seront morts ou confondus quelque part qu'ils soient, aux grandes personnes ou petites, vû la circonstance des temps, où les morts subites sont si fréquentes, principalement dans les Provinces où l'on meurt souvent faute de secours & de précaution.

Le sieur Mutelé, ayant observé que plusieurs personnes de tout sexe, qui n'ont besoin que d'une purgation, soit après une saignée qu'ils prennent seulement par précaution, pour la facilité il y aura des prises dudit Opiat, de trente sols & de vingt sols pour les pauvres honteux, attendu que les pauvres ne payeront les boëtes de 3 liv. que 2 liv. celles de 6 liv. 4 liv. celles de 12 liv. 8 liv. & celles de 24 16 liv. ainsi qu'il a été annoncé par tout le Royaume & chez l'Etranger, & dans les nouvelles publiques. L'Auteur continue de faires des envois par tout le Royaume & chez

Digitized by Google

l'Etranger, à ceux qui lui font l'honneur de lui écrire.

Il prie d'affranchir les ports des lettres & de l'argent qu'ils mettront par la Poste royale, sans quoi point de réponses.

Le sieur Mutelé donne avis qu'il a obtenu de Messieurs les Fermiers Généraux des Postes, afin de donner une aisance au Public, qu'il ne payeroit que la moitié du port des envois des Marchandises pour les Provinces.

Cet Opiat est incorruptible, & se transporte partout; il est aussi bon au bout de vingt ans comme frais fait, en y ajoutant un peu de sirop de capillaire, en cas qu'il sèche, & sera de bon usage, c'est le moins couteux & le plus doux de tous les purgatifs.

Toutes femmes enceintes qui feront usage dudit Opiat, de deux ou trois prises les derniers mois avant d'accoucher, seront sures de faire d'heureuses couches, & souffriront peu : le tout après mille expériences.

Le sieur Mutelé demeure Cour des Religieux de l'Abbaye de S. Germain des Prez, chez Madame Lybessard, Marchande de Modes, à la Dauphine, Fauxbourg S. Germain, vis-à-vis la grande grille.

APPROBATION.

J'Ai lu, par ordre de Monseigneur le Chancelier, le Mercure du mois de Juin 1760, & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris, ce 31 Mai 1760. GUIROY.

Digitized by Google

TABLE DES ARTICLES.

PIECES FUGITIVES EN VERS ET EN PROSE.

ARTICLE PREMIER.

IMITATION de l'Ode d'Horace. *Vixi puellis nuper idoneus &c.* Page 5
Vers, sur l'Impératrice de Russie. 6
Les dangers de l'hymen, à Madame T. de C. Musette à mettre en chant. 7
Vers demandés, pour mettre au bas du Portrait de M. de Voltaire. 9
Sonnet, inscrit sur une Rocaille, ornée de jets d'eau. *ibid.*
Le Lys & la Rose, Fable, à Mlle... 10
Epître à M. l'Abbé Aubert. 11
Suite & Conclusion des Lettres & Mémoires de Mlle de Gondreville & de M. le Comte de S. Fargeol. 14 & *suiv.*
Epître à Clarice. 58
Un vieillard, à ses Compatriotes, Héroïde. 60
Les Talens de l'Esprit, Poëme. 66
Enigmes. 77 & 78
Logogryphes. 79 & 80
Chanson. 82

ART. II. NOUVELLES LITTÉRAIRES.

Extrait des Anecdotes morales, sur la Fatuité, &c. par M. de Campigneulles. 83
Le nouveau Spectateur, par M. de Bastide. 87
Seconde Lettre, sur l'Art de peindre de M. Watelet. 107
Annonce des Livres nouveaux. 128 & *suiv.*

ART. III. SCIENCES ET BELLES-LETTRES.

ACADÉMIES.

Extrait du Mémoire lû par M. le Pere, Se-

Digitized by Google

crétaire perpétuel de la Société des Sciences & Arts d'Auxerre. 135
Extrait de la Séance de la Société de Lettres, Sciences & Arts de Clermont en Auvergne. 145

GÉOMÉTRIE.

Mémoire sur l'analogie qui est entre la Logarithmique & l'hyperbole équilatere &c. 150

ASTRONOMIE.

Extrait d'un Mémoire lû à l'Académie Royale des Sciences, sur le passage de Vénus. Par M. Delalande. 168

ART. IV. BEAUX-ARTS.

ARTS UTILES.

CHIRURGIE.

Réflexions sur les avantages de l'Inoculation, par M. Daniel Bernoulli &c. 173 & *suiv.*
Géographie. 190

ARTS AGRÉABLES.

Gravure. 191
Musique. 194

ART. V. SPECTACLES.

Opéra. 195
Comédie Françoise. 211 & *suiv.*
Comédie Italienne. 233 & *suiv.*
Concert Spirituel. 236

ART. VI. Nouvelles Politiques. 238

Mariages & Morts. 251 & *suiv.*
Avis. 258 & *suiv.*

La Chanson notée, doit regarder la page 82.

De l'Imprimerie de SEBASTIEN JORRY, rue & vis-à-vis la Comédie Françoise.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

DEC 11 1935